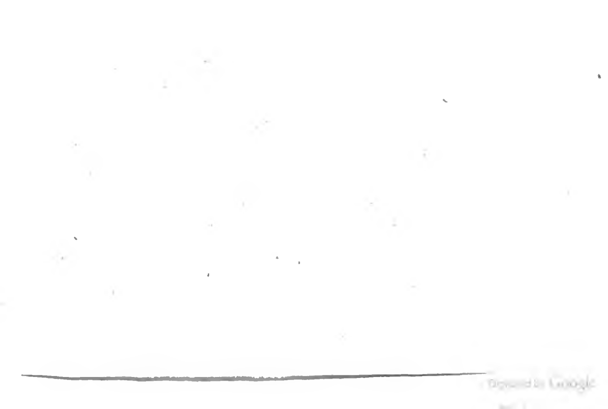




BENOÎT DE MAILLET *Gentilhomme Lorrain, Consul General du Roi en Egypte et en Toscane, depuis Visiteur general des Echelles du Levant et de Barbarie : et nommé par Sa Majesté en qualité de son Envoyé vers le Roi d'Ethiopie : Auteur des Mémoires sur l'Egypte, et sur l'Ethiopie.*

DESCRIPTION
DE
L'EGYPTE,

CONTENANT

PLUSIEURS REMARQUES CURIEUSES
SUR LA GEOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE
DE CE PAÏS,

Sur ses Monumens anciens, sur les Mœurs, les Coutumes, & la Religion des Habitans, sur le Gouvernement & le Commerce, sur les Animaux, les Arbres, les Plantes, &c.

Composée sur les Mémoires de M. DE MAILLET, ancien Consul de France au Caire,

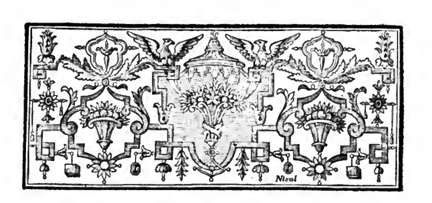
Par M. l'Abbé LE MASCRIER.

Ouvrage enrichi de Cartes & de Figures.



A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,
Chez { LOUIS GENNEAU, à S. Pierre aux Liens:
ET
JACQUES ROLLIN, Fils, à Saint Athanase.

M. DCC. XXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PREFACE.

E tous les pays du monde l'Egypte est sans contredit celui sur lequel nous avons des connoissances plus anciennes ; & c'est peut-être aujourd'hui le plus ignoré. Il n'y a point d'homme de Lettres qui ne sçache par cœur ce qu'en ont écrit les Plines, les Strabons, les Diodores, les Hérodotes. Ceux même qui par goût, par fantaisie, ou par incapacité, que sçai-je ? par principe de religion peut-être, n'ont jamais eu aucun commerce avec ces Historiens profanes, ont pû puiser dans la lecture des livres saints de grandes connoissances sur l'état ancien de cette contrée.

A l'égard de sa situation presente, tant de relations en ont parlé, qu'il semble inutile de retoucher cette matiere. Nos Provenceaux commercent au Caire & à Alexandrie, comme la plûpart de nos négocians trafiquent à Lyon & à Marseille. On ne parle que des anciennes villes de Thebes & de Memphis, des deserts

de la Libye, des grottes de la Thebaïde. Le Nil est aussi familier à beaucoup de gens, que la Seine. Les enfans même ont les oreilles rebattues de ses cataractes & de ses embouchures. Tout le monde a vû, ou entendu parler des Momies. En un mot le Puits de Joseph, la Colomne de Pompée, le Phare d'Alexandrie, les Pyramides d'Egypte, sont des objets dont on a été si souvent entretenu, qu'entreprendre d'ajouter aux connoissances que l'on en a deja, ce seroit vouloir apprendre à un Parisien ce que c'est que S. Denys, ou faire connoître le tombeau de S. Martin à un habitant de la Touraine.

Il s'en faut pourtant beaucoup que sur ce pays, d'ailleurs peu éloigné de nous, on ait des connoissances aussi étendues, des idées aussi nettes & aussi exactes, qu'on se l'imagineroit d'abord, à ne consulter que ces apparences trompeuses. Qu'on demande en effet à nos François des nouvelles de ces anciens Egyptiens, que les Sciences & les Arts rendirent autrefois le peuple le plus célebre de l'univers; Qu'on les interroge sur l'origine & le cours du Nil, sur la cause de ses accroissemens, sur ses sept embouchures aujourd'hui absolument inconnuës; Qu'on veuille s'instruire à fond d'un pays autrefois si vanté, de son climat & de ses productions, des mœurs anciennes & modernes de ses habitans, de leur genie & de leur religion, de leur commerce & de leurs usages; Qu'on entreprenne de découvrir les vûes particulieres qui firent élever ces monumens fameux, ces masses prodigieuses, que l'antiquité mit au nombre des sept merveilles de l'univers; Qu'on cherche à pénétrer dans leur interieur,

& à mettre au grand jour les ſecrets myſterieux qu'il renferme ; combien peu de perſonnes ſeront en etat de penſer & de parler juſte ſur chacun de ces differens articles ! De tous ceux qui liſent les Anciens, il n'y en a preſque aucun qui ne ſe propoſe un but au de-là duquel il pouſſe rarement ſes recherches. Le Géographe triomphe, lorſqu'il a fixé la poſition d'une ancienne ville. Le Géomettre s'arrête à calculer les dimenſions d'une pyramide, d'un obeliſque, ou d'une colomne. Le Naturaliſte croit ſes travaux bien emploiés lorſqu'il peut ſe flatter d'avoir découvert les differentes propriétés d'un ſimple, ou de quelque autre plante. Le *Lotus* ou le *Papyrus*, ſont le *non plus ultra* de ſon étude. Les cent portes de Thébes, le Temple de Jupiter Ammon, la Bibliotheque d'Alexandrie occupent toute l'attention d'un Sçavant. Hors de ces objets l'Egypte n'offre à ſes regards rien qui mérite l'attention d'un homme de Lettres.

Les ſecours que l'on peut tirer des Grecs & des Latins, pour parvenir à la connoiſſance de cette contrée, ne ſont pas même à beaucoup près auſſi réels qu'on le penſe. Soit défaut de lumiéres, ou d'exactitude & de précision, leurs récits chargés de fables puériles & de conjectures haſardées, leurs deſcriptions ſouvent manquées ou obſcures n'offrent ordinairement au lecteur que des ténebres impénetrables. A peine peut-on venir à bout d'appercevoir dans ces Auteurs quelque forme imparfaite de l'ancien état dans lequel ce floriſſant Royaume ſubſiſta pendant tant de ſiécles.

On n'eſt guéres mieux au fait de ſa ſituation preſente. Nos Commerçans plus attentifs à menager leurs in-

terêts, qu'à perfectionner nos connoissances, se piquent rarement de curiosité, encore moins du vain honneur qu'on s'imagine trouver à grossir le nombre peu fortuné des membres qui composent la République des Lettres. On croiroit sans doute trouver plus de ressource dans nos Voyageurs. Plusieurs en effet ont donné au Public diverses relations de l'Egypte. C'est dommage que ces Auteurs modernes ayent moins pensé à nous instruire qu'à nous plaire. Ils ont visité en courant une vaste region, dont la moindre contrée offre à la curiosité d'un Etranger les monumens les plus respectables. Ils ont traversé de grandes villes, plusieurs bourgades. Ils ont eu en passant des entretiens legers avec quelques habitans grossiers du pays. Ils ont vû quelques ruines anciennes, des Temples & des Palais détruits, des obélisques renversés, des colomnes encore de bout. Peut-être se sont-ils donné la peine de prendre les dimensions de quelques-unes; souvent ils se sont contentés des mesures qu'on en avoit prises avant eux. Quelques-uns ont eu le courage de s'exposer aux risques de pénétrer jusques dans l'interieur des Pyramides. Ils ont même retenu avec soin les routes embarrassées & ténébreuses qui y conduisent. De ces recherches superficielles ils ont compilé un ouvrage; & au lieu d'un portrait naturel & fidele, ils ont donné au public un tissu informe de contes ridicules, ou d'avantures personnelles, capables peut-être d'amuser un instant quiconque ne lit que pour l'amusement, mais peu propres en effet à orner l'esprit & à l'éclairer. De tous les modernes qui ont écrit sur l'Egypte, je ne connois guéres que Dapper, qui nous ait laissé une espece de description de ce pays. Je dis une espéce de descrip-

tion ; car ſon ouvrage n'eſt guéres que l'abregé d'un plus grand. Pour porter ce deſſein à ſa perfection, cet Auteur d'ailleurs très-verſé dans la connoiſſance des Anciens, manquoit des ſecours même les plus néceſſaires.

En effet puiſque les lumieres que l'on peut tirer ſur l'Egypte des Hiſtoriens de l'antiquité ne ſuffiſent pas, on conçoit ſans peine, que pour avoir une connoiſſance parfaite de ce pays, il eſt encore néceſſaire d'y joindre la lecture des Auteurs Arabes. Ces peuples ont été pendant pluſieurs ſiécles les maîtres de l'Egypte ; il eſt donc naturel de les conſulter ſur ce qui la regarde, ſur la poſition de ſes anciennes villes & de ſes monumens les plus renommés. Il ne ſuffit pas même de parcourir cette vaſte contrée le livre à la main ; d'éclaircir aux dépens d'une application conſtante les doutes ou les obſcurités, dont les narrations des Anciens ſe trouvent ſouvent embarraſſées, & de corriger par des lumieres ſures les erreurs dans leſquelles ces Auteurs ſont quelquefois tombés. Il faut auſſi entretenir correſpondance avec les perſonnes les plus éclairées du pays ; avoir avec elles des entretiens frequens ; peſer leur récits à la balance de la critique la plus ſévere, & les épurer de tout ce qu'une crédulité groſſiere, ou une exageration outrée peuvent y mêler de fabuleux. Que de lumiéres acquiſes, que de tems, que de ſoins, que de dépenſe même & de credit ne ſuppoſe pas une ſi penible recherche au milieu d'un pays étranger, ou un curieux a peut-être plus beſoin de protection que dans tout autre ! Cependant par tout ce que j'ai dit, on comprend aiſément que ſans tout cela il n'eſt pas poſſible d'avoir ſoi-même une connoiſſance exacte de l'Egypte, ni d'en donner par con-

ſequent au public une deſcription nette, ſuivie, fidee & complette.

On n'oſe ſe promettre que celle qu'on lui preſente aujourd'hui poſſéde au ſouverain degré ces qualités ſi eſtimables dans un ouvrage de cette nature. On croit pouvoir ſe flater du moins qu'elle n'en eſt pas abſolument dépourvûe. Le public, juge ſouverain des écrits, en décidera; mais la bonté des Mémoires ſur leſquels j'ai travaillé ſemble m'authoriſer à lui parler avec autant de confiance. Ils viennent de M. de Maillet Gentilhomme de Lorraine, déja connu dans la République des Lettres par ſon traité de la Diminution de la Mer, & par ſa Relation d'Ethiopie, inſerée dans la Relation hiſtorique d'Abyſſinie du R. P. Jérome de Lobo Jéſuite, imprimée à Paris en 1728.

Je n'inſiſterai point ſur les talens que fit paroître cet Auteur dans les emplois divers, dont S. M. l'honora. Cette partie de ſon mérite eſt étrangere à cet ouvrage; & M. de Maillet me ſçauroit mauvais gré ſans doute ſi dans une Préface j'entreprenois ſon panegyrique. Nommé en 1692. par M. le Chancellier de Ponchartrain au Conſulat général de l'Egypte, quoiqu'il n'eût que trente trois ans, il gouverna ſi habilement cette grande Echelle pendant plus de ſeize années, que le feu Roi le choiſit enſuite pour paſſer en Abyſſinie en qualité de ſon Envoié. Au ſortir du Conſulat du Caire il fut nommé à celui de Livourne, ou pendant ſix ans il ſoutint avec fermeté contre les Miniſtres du Grand Duc, les droits de ſa Charge & les prérogatives de la Nation. Enfin choiſi depuis pour faire la viſite des Echelles de Barbarie & du Levant, il s'acquitta ſi dignement

dignement de cette commiſſion auſſi honorable qu'importante, qu'à ſon retour S. M. crut devoir récompenſer ſes travaux par une penſion conſiderable, qu'elle lui accorda.

Ce fut pendant le long ſejour qu'il fit en Egypte que M. de Maillet entreprit de mettre par écrit toutes les découvertes que ſes occupations lui permettoient de faire dans cette region autrefois ſi celebre. Il eſt certain que perſonne ne fut plus en état de nous en donner une idée exacte & fidelle. A une étude conſtante des Anciens il joignoit une connoiſſance parfaite de la Langue Arabe, qu'il apprit à fond. Par là il eut la facilité de converſer avec les habitans du pays & de lire les Hiſtoriens Arabes, qui s'y trouvent en aſſez grand nombre. Les liaiſons qu'il entretint avec les Chrétiens d'Egypte, les correſpondances qu'il eut avec le Patriarche des Grecs & celui des Coptes, avec l'Abbé du Mont Sinaï, & les différens Miſſionnaires, qui dans cette contrée travaillent à la converſion des ſchiſmatiques, le crédit enfin que lui donnoit ſon Emploi, lui procurerent outre cela des moyens de s'inſtruire, que ne peut avoir un ſimple voyageur, dans un pays ſurtout où un étranger a tout à craindre. C'eſt ſur ces lumieres certaines que M. de Maillet haſarda de faire part à ſes amis de ſes découvertes. Le public jugera par la ſuite de l'Ouvrage, du mérite des lettres qu'il leur écrivit à ce ſujet, & des Mémoires qu'il leur envoya.

Le deſſein que je me ſuis propoſé de conduire les lecteurs de proche en proche, & de connoiſſances en connoiſſances, m'a engagé naturellement dans une eſpece de méthode Géometrique, qui m'a fait choiſir le

genre épiſtolaire préférablement à tout autre. Peut-être me ſçaura-t-on gré d'avoir donné cette forme à l'ouvrage. L'Auteur & le Lecteur y trouvent également leur compte. Elle procure à l'un plus de liberté, & cauſe moins d'ennui à l'autre.

Lettre ſur l'Egypte en général.

La premiere Lettre traite de l'Egypte en général, & peut être regardée comme un préliminaire néceſſaire à l'intelligence de toutes celles qui la ſuivent. Non ſeulement elle fixe la ſituation de l'Egypte, ſes bornes & ſon étenduë; la qualité de ſon climat, la pureté de ſon air, l'excellence de ſon eau, y ſont encore marquées avec des traits, qui ne laiſſent rien à déſirer ſur ces articles. L'idée générale qu'elle donne enſuite du nombre des villes que renferme ce vaſte pays, de l'origine, du nombre, & de la qualité de ſes habitans, n'eſt pas moins exacte ni moins digne de fixer l'attention. C'eſt-là que commence le paralelle que l'Auteur entreprend de l'Egypte ancienne avec la moderne. Quelque Critique trouvera peut-être mauvais de voir à la tête de cette deſcription générale la relation que l'on a donnée de l'arrivée de l'Auteur dans ce pays. On doit imputer cet écart à l'envie d'égayer une matiere, qui d'elle-même paroiſſoit aſſez ſéche. Dureſte on eſt bien aiſe d'avertir d'avance, qu'à peine ſera-t-on arrêté dans toute la ſuite de l'Ouvrage par deux ou trois avantures perſonnelles de cette eſpéce.

Lettre ſur le Nil.

Ce qui ſuit ſur le Nil eſt plus intereſſant. On oſe ſe perſuader que cette Lettre renferme en même tems l'agréable joint à l'utile, & qu'elle merite également l'attention des perſonnes du monde & l'application des ſçavans. L'origine juſqu'ici peu connuë

d'un fleuve si connu lui-même, fixée d'une maniere à ne plus laisser aucun doute, celle de sa fertilité & de ses accroissemens, puisée des sources mêmes de la nature, sont autant de dissertations dignes des reflexions de nos Naturalistes les plus habiles. Ce que l'Auteur ajoute de ses cataractes, de ces fameux aqueducs construits dans les siécles de la florissante Egypte, pour conduire les eaux du fleuve jusques dans les deserts arides de la Libye, des inventions subtiles, dont se servirent dans tous les tems les Prêtres Egyptiens, pour predire à un peuple ignorant & credule la hauteur future de son accroissement, n'est ni moins curieux, ni moins instructif. L'article qui traite des pelerinages sur le Nil est surtout un morceau unique. L'Auteur l'a tiré des Historiens Arabes. Eussent-ils outré en cette matiere, on ne pourroit s'empêcher de leur faire grace en faveur du charmant spectacle, que ce magnifique portrait offre naturellement aux regards.

Division de l'Egypte, & description du Delta.

Après avoir donné une idée confuse & générale de l'Egypte, l'Auteur entre insensiblement dans une division exacte de ce pays. Cette lettre où il est parlé de plusieurs villes de la basse Egypte, ne paroitra peut-être pas au Public aussi interressante que beaucoup d'autres. Elle renferme pourtant plusieurs traits curieux, également propres à instruire, & capables d'amuser. On ose même se flater que l'article qui regarde l'origine du Delta, ceux où il est parlé du Lac Sirbon, & des ruines de l'ancienne Heliopolis, ne seront pas des moins bien reçus par les gens de Lettres.

Lettres sur les villes d'Alexan-

Tant de Relations ont parlé de la ville du Caire & de la célébre Alexandrie d'Egypte, qu'il y a ce semble,

drie & du Caire.

de la témérité à un Auteur à vouloir retoucher cette matiere. C'eſt ce qui fait cependant le ſujet de la quatriéme & de la cinquiéme Lettre. L'engagement que l'on avoit pris de ne rien omettre de tout ce que l'Egypte renferme de remarquable, ne permettoit pas de paſſer ſous ſilence deux villes, qui dans ce pays ont tenu ſucceſſivement le rang de Capitale. Je crois même avoir lieu d'eſperer que le Public me ſçaura quelque gré de ne l'avoir pas fruſtré de cette partie de mes Mémoires. J'oſe lui prédire qu'il y trouvera peu de choſe de commun avec tout ce que nos Modernes ont écrit juſqu'à préſent ſur ce ſujet. C'eſt-là qu'on voit Alexandrie dans toute ſa grandeur. On la ſuit dans ſon origine, dans ſes progrès, & dans ſa décadence. L'Auteur la fait enſuite renaître de ſes cendres. Elle fleurit encore pendant quelques ſiécles, & diſparoît enfin totalement, pour ne plus laiſſer à ſa place que de triſtes débris de ſa premiere gloire. Le Public jugera de ce paralelle, auſſi bien que de l'Hiſtoire de la Conquête de l'Egypte par les Califes d'Afrique, qui fait partie de la Lettre ſur le Caire. On aura atteint le but que l'on s'eſt propoſé, s'il trouve ce morceau digne de l'amuſer & de lui plaire.

Lettre ſur les Pyramides.

Cette matiere conduit naturellement le Lecteur à des objets plus propres encore à l'intereſſer. Je parle des fameuſes Pyramides d'Egypte. L'antiquité n'a rien tant celebré que ces illuſtres monumens de ſa grandeur, qu'elle admira comme des miracles de l'art. Tous nos Voyageurs parlent de même de ces ouvrages prodigieux, que nous ne regardons plus gueres que comme des maſſes énormes, dignes tout au plus de notre éton-

nement. D'où vient cette diverſité de ſentimens ſur un objet qui n'a point ceſſé d'être le même ? Le goût de notre ſiécle ſeroit-il different de celui qui regnoit dans ces tems reculés, où les Pyramides paſſoient pour une des ſept merveilles de l'univers ? Non ſans doute. Le vrai beau eſt de tous les ſiécles. Mais les Pyramides auſſi vieilles que le monde ne ſont qu'une montre vaine, à n'en conſiderer que l'écorce ; & c'eſt uniquement à quoi tous nos Auteurs modernes ſe ſont bornés. L'utile & le ſatisfaiſant conſiſte à reconnoître les ſecrets que renferme leur interieur, l'objet qu'on s'eſt propoſé dans leur conſtruction, le deſſein de l'Architecte qui y préſida, & ſon habileté à l'executer. Or c'eſt ce que M. de Maillet a pretendu developper. Son eſprit patient & curieux étoit ſeul capable de venir à bout d'un ſi grand projet. Il eſt entré plus de quarante fois dans l'interieur de la grande Pyramide. Il a médité ſur la conſtruction des differens ouvrages que renferme cet immenſe monument ; il en a étudié l'uſage, & nous en a donné une explication ſi juſte, qu'en la concevant il eſt impoſſible de ne pas ſe rendre à la vérité démontrée de leur deſtination. Cette Lettre n'eſt donc pas ſeulement une ſimple deſcription des Pyramides. Ce ſont des réflexions ſenſées & inſtructives ; c'eſt un ſyſtême ſuivi & raiſonné ſur le deſſein, l'uſage, & la conſtruction de ces anciens monumens. On traitera peut-être tous ces raiſonnemens de conjectures ; mais conjectures, tant qu'on voudra, on ne pourra du moins s'empêcher d'avoüer que ces conjectures ingenieuſes ſont frappées au coin de la vérité.

Lettre sur les Momies.

La Dissertation qui suit sur les Momies ne merite pas moins l'attention des Lecteurs. Elle est travaillée & pleine de recherches des plus curieuses. Le lieu où se trouvent les Momies y est parfaitement bien representé. L'Auteur sur ce sujet, comme dans tout autre, a rejetté tout ce qu'il n'a pas vû par lui-même. Sans prétendre critiquer personne en particulier, on peut dire que jusqu'à lui on n'a rien donné de supportable sur cette matiere. Le morceau qui regarde l'ancienne Memphis est de même des plus neufs. On ne refusera pas du moins à l'Auteur le juste éloge d'avoir jetté une grande lumiere sur l'histoire, en fixant la position certaine de cette ville.

Description de la haute Egypte.

Enfin après avoir parcouru le Delta, M. de Maillet passe à la haute Egypte. S'il n'en a pas donné une description plus détaillée & plus étenduë, on doit s'en prendre à la sterilité du sujet. Il est difficile d'amuser long-tems un Lecteur au milieu des ruines, des deserts & des montagnes.

Histoire naturelle de l'Egypte.

Ces huit premieres Lettres, qu'on peut regarder comme la premiere partie de cet Ouvrage, forment une description complette & détaillée de toute l'Egypte. Elles sont suivies de six autres, qui achevent de donner une idée exacte de ce pays. La neuviéme est une espece d'Histoire naturelle de l'Egypte. Il est vrai que l'Auteur n'a point prétendu y faire entrer tout ce qui regarde absolument cette matiere. Mais s'il s'est crû dispensé de cette exactitude scrupuleuse, il n'a pourtant pas negligé tout ce qui lui a paru curieux en ce genre, & propre à aider nos connoissances. Telles sont les conjectures qu'il nous donne sur le *Lotus* & le *Pa-*

pyrus des Anciens, ſur *l'Ibis* & ſur *l'Ichneumon.* Peut-être ne ſera-t-on pas moins ſatisfait de ſa diſſertation ſur le marbre granite.

Il eſt difficile de connoître parfaitement l'Egypte, ſi l'on n'a quelque connoiſſance de la Religion ancienne de ce pays, qui tranſmit ſon culte & ſes Divinités à preſque toutes les autres régions de la terre. C'eſt la partie la plus négligée par nos Auteurs modernes, & celle aucontraire à laquelle M. de Maillet s'eſt le plus attaché. On ſe flatte que le Public lui tiendra compte de ſes ſoins & de ſes recherches ſur cet article. Tout ce qu'il rapporte de la Religion des premiers Egyptiens, de l'eſpece de Metempſycoſe qu'ils avoient imaginée, de leur culte, de leurs temples, & de leurs ſacrifices, il l'a tiré des anciens Auteurs, & des livres des Hiſtoriens Arabes. C'eſt encore ici un de ces morceaux tout neufs, qui ne peut manquer de plaire, ſurtout à ceux qui ont quelque goût pour l'antiquité. Ce que l'Auteur dit enſuite de l'état preſent de la Religion en Egypte n'eſt pas moins interreſſant. La deſcription qu'il donne des cérémonies obſervées à la circonciſion d'Ibrahim Bey fils d'Iſmaël Viſir Bacha du Cair, eſt également curieuſe & inſtructive. On y voit le goût des Turcs pour les Fêtes, leur reſpect & leur magnificence dans les cérémonies religieuſes. On y remarque ſur tout l'affection des peuples pour ce Gouverneur, dont ils avoient ſujet de ſe louer. La vertu & la juſtice ſont de tous les pays; & partout où elles ſe rencontrent, elles ont des droits naturels ſur tous les cœurs. La relation qui finit cette Lettre paroîtra peut-être trop ſérieuſe pour une deſcription de l'Egypte. Elle ſervira du moins à faire

Lettre ſur la Religion.

connoître le zele de l'Auteur pour la Religion. Pendant son Consulat du Caire, il en donna des preuves, qui le firent regarder comme le seul homme capable de remplir les vûës de religion qui avoient déterminé le Roi Louis XIV. à choisir un sujet pour envoyer à la Cour d'Ethiopie. C'est ce dont M. le Comte de Pontchartrain lui rendit témoignage par une lettre qu'il lui adressa le 26 Juillet 1723. en réponse à celle par laquelle M. de Maillet s'excusoit sur la foiblesse de sa santé, d'accepter la Commission, dont S. M. l'avoit honoré. Ce zele éclata principalement dans ce qu'il fit pour ramener le P. Clement Recollet à la foi, qu'il avoit eu le malheur d'abandonner. La lettre qu'il lui écrivit à ce sujet est pleine de sentimens de piété & de persuasion. Aussi produisit-elle son effet.

Lettre sur les mœurs & les Coutumes.

La connoissance des mœurs & des coutumes d'une Nation sert à faire connoître son génie & son caractere, & doit encore entrer dans l'idée qu'on se propose de donner du pays même qu'elle habite. C'est dans cette vuë que l'Auteur a cru devoir s'étendre sur ce qui regarde les coutumes & les usages des peuples de l'Egypte. Il a donc étudié leur penchant; il s'est instruit de leurs inclinations & de leurs manieres. Non seulement il a vû; il a encore pensé & réflechi; & rapprochant de ce qui se passoit sous ses yeux ce que la lecture des Anciens lui avoit donné de lumieres, il s'est mis en état de peindre au naturel le genie de cette Nation. Le Public jugera par la lecture de la Lettre qui traite de cette matiere s'il peut se flatter d'avoir réussi. Je ne sçai si nos Dames seront également satisfaites du portrait peu avantageux qu'il trace en cet endroit de la galanterie

terie

terie Egyptienne. En tout cas je puis les aſſurer d'avance qu'elles liront avec plaiſir l'hiſtoire de Haſſan & de Fatime.

La douziéme & la treiziéme lettre traitent du gouvernement & du commerce de l'Egypte. Le gouvernement preſent de ce pays eſt aſſez connu ; & ce qui regarde ſon gouvernement ancien eſt moins du reſſort d'une ſimple relation, que de l'Hiſtoire. L'Auteur s'eſt donc contenté de quelques remarques ſur la magnificence des anciens Rois, qui dans des ſiécles reculés gouvernerent cette contrée de la terre, ſur le pouvoir & le revenu des Bachas que la Porte y envoye aujourd'hui, ſur les milices qu'elle y entretient, &c. Ce ſont encore autant de morceaux curieux & nouveaux, dont nous ſommes redevables à l'étude & aux ſoins de M. de Maillet. Le caractere qu'il nous donne de quelques-uns des Gouverneurs, qui de ſon tems paſſerent de Conſtantinople au Caire, eſt ici à ſa place, & ne peut manquer de même d'être bien reçu. Ce qu'il dit dans l'article des Eſclaves, de la bonté des Turcs envers ceux qu'ils ont à leur ſervice, contribuera peut-être à faire revenir quelques perſonnes peu inſtruites des faux préjugés qu'elles ſe ſont formés au déſavantage de cette nation. En liſant cet endroit elles avoueront ſans doute que ces peuples ne ſont pas toujours, ni en tout auſſi barbares qu'elles ſe le ſont imaginé.

Lettres ſur le gouvernement & le commerce de l'Egypte.

A l'égard du commerce, M. de Maillet n'avoit point entrepris d'écrire pour des Négocians ; auſſi n'a-t-il pas prétendu traiter à fond cette matiere. Son but principal a été de donner une idée de l'état où les Sciences & les Arts ſe trouvent aujourd'hui en Egy-

pte. Dans cette vûe il remonte jusqu'à leur naissance dans ce pays; & après avoir marqué leurs progrès successifs au milieu d'une nation la plus éclairée & la plus polie de l'univers, il les conduit jusqu'à leur décadence. Alors ces lumiéres anciennes s'évanouissent, & ne laissent appercevoir au travers de leurs rayons éteints ou obscurcis, que le peuple le plus ignorant & le plus grossier de toute la terre. Ce morceau n'est certainement pas un des moins interressans de tout l'Ouvrage. Le projet que l'Auteur donne ensuite pour la jonction du commerce des deux mers, caracterise parfaitement son génie capable de conduire habilement à leur fin les entreprises les plus difficiles. C'est aussi une nouvelle preuve de son zéle pour tout ce qui peut favoriser les interêts de la nation.

Lettre sur les Caravanes.

On auroit pû se dispenser sans doute d'ajouter une derniere lettre sur les Caravanes. Le portrait de l'Egypte étoit fini; le dessein rempli. Dans la crainte de fatiguer le public par des redites, devois-je sacrifier cette partie de mes Mémoires? Plus d'un Critique sera de cet avis. Mais n'en déplaise à la critique, si les Auteurs n'avoient jamais risqué, de combien d'excellens ouvrages la Republique des Lettres ne seroit-elle pas aujourd'hui privée! Les Caravannes, je le sçai, ne sont plus un sujet nouveau; mais tout Auteur n'a-t-il pas sa façon de penser, comme chaque Peintre a sa maniere? Quoiqu'il en soit, je ne desespere pas que le Public ne trouve encore dans cette Lettre des morceaux assez neufs pour mériter son attention. De ce nombre est l'article qui traite des Caravannes de Nubie.

En général, quoique ce livre porte en beaucoup d'en-

droits des titres très-connus, il n'en eſt pas moins nouveau., par les nouvelles découvertes, par les reflexions neuves & frappantes, par les traits d'hiſtoires inconnues qu'il renferme. M. de Maillet a fait revivre des faits importans, que la longueur des ans avoit preſque effacés. Il a reveillé les cendres des morts, & eſt allé tirer de l'obſcurité de leurs tombeaux l'idée des grands deſſeins dont l'execution rendit autrefois leurs noms ſi celebres. C'eſt ainſi qu'on fait tous les jours des livres nouveaux ſur des ſujets rebattus, mais manqués par tous ceux qui auparavant avoient traité les mêmes matieres.

On pourroit ajouter, que les Lecteurs trouveront dans cette deſcription de l'Egypte tout ce qui dans un ouvrage de cette nature a coutume de piquer la curioſité ; Diſſertations ſçavantes & profondes ; Découvertes importantes & curieuſes ; Réflexions ingenieuſes ; Deſcriptions agréables; Hiſtoires amuſantes. Tout livre tel que celui-ci doit renfermer de tout cela. Heureux ! ſi avec tout cela il peut encore parvenir à plaire. Le ſort de cet ouvrage n'eſt point indifferent à la république des Lettres. Outre ſa Deſcription de l'Egypte, M. de Maillet a composé encore pluſieurs Memoires importans ſur l'Ethiopie. Il eſt à ſouhaiter, que par le favorable accueil que ſon livre recevra du Public, cet Auteur ſe voye forcé de nous faire part d'un tréſor, qui ne peut demeurer caché ſans enſevelir avec lui une infinité de belles connoiſſances.

Pluſieurs perſonnes ſouhaiteroient peut-être qu'on eût joint des notes à cet ouvrage. C'étoit en effet ce qu'on s'étoit propoſé d'abord. Ces notes devoient ſervir à mettre un Lecteur au fait de tout ce qu'on lit ſur l'E-

gypte dans les Anciens & dans les Modernes ; à éclaircir leurs obſcurités, à rectifier leurs erreurs, quelquefois à redreſſer l'Auteur lui-même. Quel vaſte champ d'érudition un pareil deſſein n'ouvroit-il pas à nos recherches ! Que de remarques curieuſes, que de réflexions utiles ſur l'origine des Egyptiens, & ſur l'époque de leur commencement, ſur l'antiquité de leurs Dynaſties, ſur le nombre & l'ordre de leurs premiers Rois, ſur les évenemens divers qui ont rendu ces Princes mémorables, ſur l'origine de la religion de ces peuples, de leur culte, de leurs Dieux, en un mot ſur tout ce qui en cette matiere peut piquer la curioſité, & ajouter à nos connoiſſances ! Dans l'execution de cette entrepriſe, le ſçavant Ouvrage, que M. Fourmont l'aîné vient de publier ſous le titre de *Reflexions critiques ſur les Hiſtoires des anciens peuples*, nous auroit fourni ſans doute les materiaux les plus précieux & les lumieres les plus ſures. Le Public auroit pu ſe flater alors d'avoir ſur l'Egypte l'ouvrage le plus complet qu'il puiſſe déſirer. Des circonſtances qui l'intereſſent fort peu, ont fait abandonner ce projet. Des conjonctures plus favorables peuvent engager à le reprendre. Il ne tiendra qu'à ce même Public de les faire naître.

Il ne me reſte rien à dire du ſtile, du plan que je me ſuis propoſé, & de la methode que j'ai ſuivie. Ces Memoires ont été long-tems entre les mains de M. Liébaux Géographe ordinaire du Roi & de S. A. S. Monſeigneur le Comte de Clermont. Il ſeroit à ſouhaiter pour toutes les perſonnes de goût, que ſes occupations & ſa ſanté lui euſſent permis de continuer un travail, dont il n'a donné qu'une ébauche. Je ſuis convaincu

qu'elles y auroient trouvé leur compte. C'est-là tout ce qu'on doit attendre de moi sur cet article. J'ai pû avec confiance rendre aux talens & aux lumieres de M. de Maillet la justice que tous les gens d'esprit ne manqueront pas de lui rendre après moi. Louer dignement un sujet qui le mérite, c'est s'assurer à soi-même un juste éloge. Mais dans ce qui me regarde il me conviendroit peu de le prendre sur le même ton. Je ne respecte pas assez peu le Public, pour prétendre prévenir son jugement en ma faveur par une témérité ridicule. Je le connois trop bien de même, pour esperer d'obtenir son approbation par des soumissions mal placées. Il est beau de mériter son suffrage; il est inutile de le mandier.

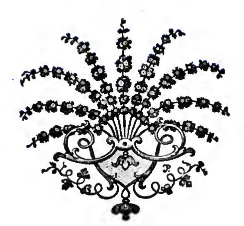


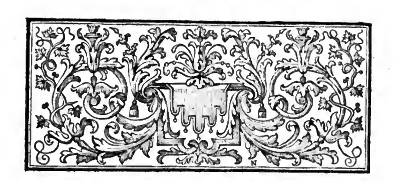
TABLE DES LETTRES

Contenuës dans ce Volume.

TABLE DES LETTRES.

Fin de la Table des Lettres.





DESCRIPTION DE L'EGYPTE.

LETTRE PREMIERE SUR L'EGYPTE EN GENERAL;

Ou l'on traite de l'arrivée de l'Auteur dans ce pays, de son étendue, & de ses bornes, de son climat, du nombre de ses villes, & de celui de ses Habitans.

IL faut avoir autant d'empire sur moi, que vous en avez, Monsieur, pour m'engager malgré ma paresse naturelle à répondre aux questions que vous me faites sur l'Egypte. Peut-être vous figurez-vous qu'il est aussi facile de s'instruire ici de l'état du pays, qu'il le seroit en France, ou dans quelque autre endroit policé de l'Europe; qu'on y voyage avec le même agrément & autant de sécurité; que comme là on est libre d'observer avec admiration ces miracles que la nature ou l'art ont consacrés à l'immortalité dans ces régions étrangéres & éloignées, & qu'avec un peu de curiosité & de dépense il n'est pas impossible de se mettre au fait de toutes les raretés

qu'elles renferment. Si cela eſt, je ſuis bien aiſe de vous avertir en ami que vous êtes fort loin de compte, & que vous faites aux Arabes mille fois plus d'honneur qu'ils ne méritent. De quelque côté qu'on ſe tourne, dès qu'on eſt parmi eux, on ne rencontre que barbarie. Jamais Nation n'a été plus ennemie de quiconque cherche à voir & à s'inſtruire. La plus innocente curioſité les jette dans le ſoupçon. L'intérêt eſt leur paſſion dominante; c'eſt le ſeul objet qui les occupe, l'unique mobile qui les fait agir; & comme ils s'imaginent que les Francs, (c'eſt ainſi que tous les Orientaux nous appellent) y ſont également ſenſibles, ils ſonr perſuadés qu'ils ne font des recherches dans ces vaſtes Provinces que pout y découvrir des tréſors, & les leur enlever. Cette imagination, toute inſenſée qu'elle eſt, a obtenu dans leur eſprit le privilége de ne pouvoir en être déracinée. Non ſeulement ils nous regardent comme des Magiciens inſignes, au ſçavoir deſquels rien n'eſt caché; ils ſont encore aſſez ridicules pour ſe figurer que nous voyons auſſi clairemenr & auſſi diſtinctement dans le ſein de la terre ces dépôts précieux qu'on lui a confiés, que s'ils n'étoient couverts que d'un ſimple criſtal. Cet impertinent préjugé les tient en garde contre nos moindres démarches, & les engage à mettre tout en uſage pour traverſer les meſures les plus ſures que pourroit faire prendre le juſte déſir d'acquérir une connoiſſance exacte du pays qu'ils habitent, & des monumens qu'il renferme.

Ma Charge de Conſul de France me donne à la vérité des facilités que n'auroit pas un ſimple voyageur. Je puis en cette qualité paroître où il n'oſeroit ſe montrer; mais elle me ſoumet en même tems à de plus grandes libéralités dans tous les lieux où je me tranſporte. Ajoutez à ces dépenſes, qui paſſent ſans contredit la fortune d'un particulier, les dangers inſéparables de ces ſortes de voyages, joints à la contrainte où me retient néceſſairement un emploi, qui exige une eſpece de réſidence; ſur ce pied-là vous conviendrez ſans peine qu'il me ſeroit très-difficile de vous donner une connoiſſance entiére & parfaite d'un pays aſſez étendu, & auſſi fertile en monumens anciens & modernes que l'eſt l'Egypte. Auſſi avouerai-je franchement qu'il ne m'a pas été poſſible de voir tout par moi-même, & que ſouvent j'ai été obligé de

m'en rapporter aux visites & aux recherches que j'ai fait faire par d'autres. Jugez si de ces foibles lumiéres je puis tirer pour votre satisfaction tout l'avantage que vous pourriez naturellement souhaiter.

Vous ne devez cependant pas, Monsieur, désespérer absolument de voir satisfaire le désir inquiet que vous avez de connoitre un pays si fécond en merveilles. Sans entreprendre de vous donner une idée parfaite de l'Egypte, je me crois en état de vous en faire un portrait assez fidele & assez nouveau, pour mériter votre attention. J'ai vû votre lettre à la main, & avec une exactitude scrupuleuse, les ruines de la fameuse Alexandrie, & de ces autres Villes, que dans différens siécles le Nil vit élever & fleurir sur ses bords. J'ai parcouru avec des regards curieux tous les environs du Caire & des Pyramides jusqu'à la distance d'une journée; & sur ces monumens si célébres dans l'antiquité j'ose me flatter d'avoir fait des observations plus exactes & plus nouvelles que tout ce que nos Voyageurs ont publié jusqu'ici. A l'égard des lieux plus éloignés, j'en suis en quelque sorte aussi instruit que si je les avois vus par moi-même. Ce n'est point sur des relations inventées à plaisir par des Charlatans, qui à leur retour d'un pays étranger croiroient leur honneur intéressé s'ils n'en rapportoient du merveilleux; ce ne sera pas même sur les rapports des gens du pays, ordinairement assez imparfaits, souvent très-confus, & presque toujours mêlés de toutes les Fables, dont il plait à leur ignorance ou à leurs préjugés de les orner, que je prétens fonder ce que je vous écrirai sur cette matiére. C'est sur le temoignage de personnes éclairées & dignes de foi, qui par des vues particuliéres, ou à la faveur de leurs emplois, souvent par mes propres ordres, ont parcouru ces vastes pays; c'est sur des recherches sures & infaillibles que j'ai faites dans le cours d'une résidence en Egypte aussi longue que l'a été la mienne, que j'entreprens de vous tracer un portrait de tous ces endroits différens. Vous pouvez compter que je ne vous avancerai rien dont je ne sois assuré de cette sorte. Après cette protestation je commence par vous faire en peu de mots le récit de mon passage de France en Egypte. Comme vous vous intéressez à tout ce qui me regarde, j'ose me flatter que cette courte relation de mon

voyage & de mon arrivée à Alexandrie, ne vous sera pas indifférente.

Départ de l'Auteur pour l'Egypte.

Je partis de Marseille le 9. Juin de l'année 1692. & le 15. j'allai mouiller à la rade de l'Isle de Malthe, où je pris terre pour quelques jours. Le 19. du même mois je me rembarquai sur le vaisseau, qui m'avoit apporté de Provence, & qui dès le matin m'attendoit à la voile à l'entrée du port. Quatre autres vaisseaux François se joignirent au notre sur la priére que j'en avois envoyé faire aux Capitaines, qui les commandoient. L'un devoit faire aussi le voyage d'Alexandrie; un autre étoit destiné pour Smirne, le troisiéme pour la Morée, & le dernier pour Alexandrette. Dès que je fus monté sur mon bord, ces quatre vaisseaux vinrent passer sous le vent, & me saluerent chacun de sept coups de canon. Je leur rendis le salut; & nous fimes tous voile vers la Morée, que nous découvrimes le 22. à quatre heures après midi. Ce fut là qu'il fallut se séparer. Le vaisseau qui devoit se rendre à la Morée, & celui qui alloit à Smirne continuerent leur route vers les lieux de leur destination. Pour nous sur le soir nous primes celle de Candie, & le lendemain nous allames reconnoitre le Cap de saint Ange, que nous doublames sur les deux heures après midi. Le vent s'étant alors fort affoibli, nous avançames peu la nuit suivante. Le 24. le vaisseau destiné pour Alexandrette nous abandonna, & nous continuames notre route vers la Barbarie avec un vent très-médiocre. Le 25. au matin nous appercevions encore dans l'éloignement les hautes montagnes de Candie toutes couvertes de neige. Le calme dura pendant tout ce jour là. Les 26. 27. & 28. il fit si peu de vent qu'à peine pouvions-nous faire usage de nos voiles; nous étions seulement entrainés par les courans. Cependant sur les quatre heures du soir nous découvrimes les côtes de Barbarie, & le vent ayant alors fraichi, nous allames à l'entrée de la nuit reconnoitre le Cap Blanc, qui n'est éloigné d'Alexandrie que de cent milles. L'équipage comptoit arriver le lendemain à dix heures du matin dans cette Ville; mais le vent cessa tout à coup, & nous nous apperçûmes pour la premiére fois que nous étions en mer par le roulis du vaisseau, qui ne se trouvant plus soutenu du vent étoit bercé par les vagues. Jusques-là notre navigation avoit

été si douce, qu'on auroit cru voguer sur le fleuve le plus tranquille. Heureusement ce contraste dura peu, & le 29. le vent ayant repris à neuf heures du matin, nous courumes de fort près les terres de Barbarie, qui sont aussi basses que la mer. A six heures du soir nous doublames la Tour des Arabes, & nous apperçumes aussi-tôt le Phare d'Alexandrie. Enfin à une demi heure de nuit nous entrames heureusement dans le port conduits par des Pilotes du Pays qu'on nous dépecha dès qu'on nous découvrit en mer.

Son entrée à Alexandrie.

Aussi tôt que la Nation Françoise fut instruite de mon arrivée, le Chancelier accompagné de trois Marchands se rendit à bord du vaisseau, qui m'avoit apporté, & me félicita tant de sa part que de celle de tous les Commerçans François sur mon heureuse navigation. Il me demanda en même tems à quelle heure je prétendois prendre terre le lendemain afin d'en avertir les Puissances du Pays & les Jannissaires, qui devoient se trouver à mon débarquement, & me conduire à la Maison Consulaire. Le lendemain à sept heures du matin, qui étoit l'heure que j'avois choisie, le Chancelier de la Nation, plusieurs Marchands, & tous les Drogmans vinrent à mon bord, d'où un moment après ils retournerent à terre, afin de donner les derniers ordres pour ma réception. Un quart d'heure après je m'embarquai moi-même sur une chaloupe. Mon Vice-Consul d'Alexandrie, qui étoit passé de France en même tems que moi, le Capitaine de mon vaisseau, & quelques Drogmans, qui étoient restés sur mon bord, en firent autant pour me suivre. Six Capitaines de vaisseaux, qui se trouverent dans le port m'accompagnerent aussi chacun avec leur chaloupe. Ce fut en cet ordre que nous nous éloignames du vaisseau sur lequel j'étois venu. Il avoit mis ce jour-là pavillon d'Amiral, & étoit paré de toutes les autres marques d'honneur qu'on accorde aux bâtimens qui portent des Consuls. A mon départ il me salua de dix-neuf coups de canon; & il n'eut pas plûtôt cessé, que tous les autres vaisseaux François étant dans le port commencerent à tirer par ordre; ensorte que pendant un quart d'heure qu'on mit à aborder au rivage, la mer retentit d'une décharge continuelle d'artillerie. Cependant la foule grossissoit à la marine, & le terrain se couvroit de peuple à mesure que j'approchois.

En mettant pied à terre je fus reçu d'abord par toute la Nation ayant à sa tête le Chancelier, qui me félicita sur mon débarquement. Le Chéléby, ou Douannier du G. S. se présenta ensuite, pour me recevoir au même endroit de la part de l'Aga, qui réside à Alexandrie pour le Bacha d'Egypte, & pour me conduire delà à son Divan, où il m'attendoit accompagné du Soûbachy, ou Commandant des Janniſſaires, du Kiaïa, ou Commandant du Chateau, & du Cadi, ou Chef de la Loi. Les Janniſſaires formant une double haye depuis le bord de la mer jusqu'au Divan, me tenoient un chemin libre au milieu de la foule du peuple, qui s'étoit attroupé sur mon paſſage. Je fus conduit de cette maniére jusqu'au haut de l'escalier du Divan de l'Aga, suivi de toute la Nation, & soutenu sous les bras par deux Officiers de l'Aga, qui m'aidoient à monter, suivant l'usage pratiqué en Turquie envers les Grands.

Dès que je parus dans la Salle, les quatre Puiſſances se leverent du Sopha où elles étoient aſſises, & s'avancerent vers moi à mesure que je marchois vers elles; ensorte que nous nous trouvames en même tems à l'extrémité du Sopha. Alors l'Aga vint me donner la main, & me conduisit lui-même à la place la plus honorable, où je m'aſſis sur de riches couſſins, qui avoient été préparés. Après les complimens ordinaires on m'apporta l'eau noire, & ensuite l'eau blanche, c'est-à-dire le caffé & le sorbet, ausquelles succéderent les confitures. On me présenta ensuite un baſſin sur lequel je me lavai les mains avec des eaux odoriférantes, qui me furent versées par un Officier de l'Aga. Enfin on apporta le parfum, & on me couvrit d'une étoffe précieuse, pour me le faire mieux recevoir. Cependant l'Aga me fit faire beaucoup d'excuses sur le peu de tems qu'il avoit eu pour se préparer à me rendre les honneurs qui m'étoient dûs. Je reçus auſſi quelques complimens de la part des autres Puiſſances, & m'étant levé ensuite, je fus reconduit de la même maniére qu'on m'étoit venu prendre. Le Chéléby m'accompagna jusqu'au pied de l'escalier, où je trouvai un cheval prêt pour me porter à la Maison Consulaire; mais comme elle n'étoit pas fort éloignée, je m'y rendis toujours à pied accompagné de la Nation au milieu d'un double rang de Janniſſaires.

Quelque court que soit ce récit de mon voyage & de mon entrée dans la Ville d'Alexandrie, peut-être trouverez-vous, Monsieur, que je me suis encore trop étendu sur quelques légeres circonstances que des personnes moins prévenues en ma faveur ne manqueroient pas sans doute de traiter de minuties. Mais comme vous m'avez ordonné de ne vous laisser ignorer aucune particularité de tout ce qui me regarde, j'ai cru devoir entrer avec vous sur cet article jusques dans les moindres détails. Celui-ci ne fut il d'aucune autre utilité, il servira du moins à vous donner d'avance une légére teinture des usages de ce pays, & de l'idée qu'on y a d'un Consul de France.

Tout le reste de la journée fut employé à recevoir les complimens des principaux du Pays, qui vinrent me voir. Le Chéléby me fit une longue visite, & je le régalai à mon tour de l'eau blanche & de l'eau noire. J'en fis servir de même aux plus considérables, qui vinrent me faire civilité, & même aux Juifs qui s'étoient rendus chez moi en corps. Je reçus toutes les visites assis sur le Sopha & couvert; car il y a peu de personnes en Egypte pour lesquelles un Consul de France se léve & se découvre. On distribua ce jour-là sept à huit cens livres, tant aux Janniſſaires qu'aux Puissances pour des droits qui leur sont dûs à l'arrivée des nouveaux Consuls. Le lendemain je traitai toute la Nation à diner, & la joye générale qui régna dans ce repas, jointe à l'abondance & à la diversité des meilleurs vins qu'on y servit, fut un assaisonnement très-agréable aux mets nombreux dont ce régal fut composé. Sur le soir j'allai me promener dans la vieille ville d'Alexandrie; ce que je fis encore plusieurs fois depuis, en attendant que les députés de la Nation du Caire, à laquelle j'avois donné avis par un exprès de mon arrivée à Alexandrie, vinssent me prendre en cette ville. Comme on n'a gueres de commerce en ce Pays avec les Arabes de la campagne, & que la confiance qu'on a en eux n'est pas fort grande, je n'entreprenois point mes promenades curieuses sans me faire escorter par plusieurs Janniſſaires, & par une bonne partie de la Nation bien armée. Je montois le cheval du Soûbachy, qui avoit l'honnêteté de me l'envoyer tous les jours. Ma troupe suivoit montée sur des mules ou sur des ânes; car il n'est per-

mis qu'au seul Consul de France de paroitre à cheval dans ce pays. Il est vrai que les ânes d'Egypte valent bien les chevaux ordinaires, ils s'y vendent même à proportion plus cher. Vous ne sçauriez croire, Monsieur, combien j'eus de satisfaction à considérer les restes encore surprenans de l'ancienne magnificence d'Alexandrie, malgré l'état déplorable où cette ville est aujourd'hui réduite. Cet amas précieux de monumens détruits & renversés, ces ruines entassées de Temples & de Palais, ces tristes débris de la grandeur des Grecs & des Romains foudroyés & anéantis par le tems, m'inspiroient encore une vénération mêlée d'horreur, à la vue de ce qu'ils étoient, & au souvenir de ce qu'ils avoient été.

Ce seroit peut-être ici le lieu, Monsieur, de vous faire une description détaillée de cette ville autrefois si fameuse, & de ce que j'ai pû observer de plus remarquable dans ses ruines. Vous attendez sans doute ce détail de mon inclination à satisfaire votre curiosité. Mais outre que ce sujet me paroit assez important pour mériter d'être traité dans une Lettre particuliére, il seroit contre l'ordre, ce me semble, de vous faire le portrait d'une Ville avant que de vous avoir donné une idée générale du célébre pays où elle est située. Je commencerai donc par vous parler de l'Egypte en général; & comme vous exigez de moi que je vous donne une connoissance exacte de l'état où se trouve aujourd'hui cette Région jadis si vantée, je vais d'abord vous tracer un plan racourci de ce qui dans la suite fera la matiére de toutes mes lettres.

De l'Egypte en general.

Il n'y a point de pays au monde plus renommé que l'Egypte dans l'Histoire des tems reculés. Hérodote le plus ancien Historien, qui nous reste, en fait une description que je ne rapporterai point ici, parce que tous ceux qui ont quelque connoissance de l'Histoire ont commencé par la lecture de la sienne. On sçait que les Sciences & les Arts y ont fleuri tandis que le reste de la terre étoit encore enseveli dans les ténébres de l'ignorance, & que ce fut là que la Grece alla puiser les connoissances, qui dans la suite la rendirent si célebre, Delà le Mercure des Egyptiens fut divinisé par les Grecs. Ce fut de cette région favorisée des Dieux qu'ils tirerent leurs loix, leur religion, & une grande partie de leurs coutumes. Personne n'ignore qu'il est sorti de l'Egypte des Conquérans,

Conquérans, qui ont subjugué une partie du monde. Elle a fourni un Hercule à la Fable, & à l'Histoire sacrée des Rois formidables par leur puissance & par leurs exploits. On sçait encore qu'elle a été subjuguée elle-même par différens Princes de l'Asie; que ses peuples ont été menés en captivité, & ses Villes abandonnées si généralement, qu'un Auteur Arabe a dit que le Nil, ce fleuve si fertile, coula pendant quarante ans au travers de ses terres, sans qu'un seul homme en profitât. Ce fut en Egypte que Joseph, un des fils de Jacob, vendu par ses freres à des Marchands Egyptiens, fut conduit en esclavage, & se rendit ensuite si puissant & si celébre, que sa mémoire sera à jamais en vénération parmi les peuples qui l'habitent. Ce fut là que Jacob se retira lui-même avec le reste de sa famille après la fortune de ce fils bien aimé, & que sa postérité se multiplia si prodigieusement, comme nous l'apprend l'histoire sainte. Enfin ce fut dans cette région que pour délivrer son peuple de l'esclavage, où le retenoit un Roi injuste & cruel, & le conduire au travers des deserts dans cette terre délicieuse, qui devoit être le partage de la postérité d'Abraham, Dieu par le ministére de Moïse opéra toutes ces merveilles que les livres sacrés nous racontent.

C'est de l'Egypte, ce pays si fameux par tant d'endroits, dont les anciens habitans se disoient sortis du limon du Nil, & se vantoient d'être le premier peuple de la terre, c'est de ce pays différent de tous les autres pays du monde que j'ai entrepris de vous entretenir, en vous traçant une image de ce qu'elle est aujourd'hui, & vous rappellant la mémoire des anciens monumens que différens siécles y virent élever, & dont il ne nous reste à présent que des idées très légéres & fort confuses. Car comme plus les objets sont éloignés de nos yeux, moins il nous est possible de les appercevoir & de distinguer nettement toutes leurs parties différentes; c'est toujours aussi avec obscurité que les anciennes Monarchies se répréséntent à notre esprit. Est-il étonnant que nous ne puissions voir qu'avec confusion ce que le monde a produit de plus ancien dans sa naissance, quoique ce soit en même tems ce qu'il a eu de plus grand? Je vous parlerai donc de l'Egypte & de son étendue, de son climat & de sa fécondité causée par ce fleuve admirable, dont l'origine, le cours, & les accroissemens ont

été de tout tems pour les sçavans une matiére inépuisable des recherches les plus curieuses, des différents pays qu'elle renferme, des lieux célébres qu'on y rencontre, & des êtres vivans ou inanimés que la nature y enfante, de ses Villes & de ses habitans, de leur religion, de leurs coutumes & de leurs mœurs, de leur commerce & de leurs richesses. Je rapporterai avec exactitude & sincerité ce qui subsiste de ses premiers monumens, ce qui s'est conservé de ses anciens usages; & l'état présent où elle se trouve aujourd'hui comparé à sa gloire passée sera l'occasion de cette réflexion bien naturelle, que l'homme ne doit point se plaindre de sa condition, qui l'assujettit à la mort, puisque les Villes elles-mêmes & les Empires y sont soumis.

Muoiono le Città, Muoiono i Regni. (a)

Il ne seroit pas naturel, en parlant de l'Egypte d'omettre ce que les Auteurs Arabes nous en ont transmis. Il est raisonnable de les consulter sur un pays qu'ils ont habité tant d'années. Cependant comme ils sont grands exagérateurs, je ne les citerai qu'avec retenue, & sans prétendre captiver votre jugement, en me servant de tems en tems de leur témoignage. Je laisse à votre discernement à décider dans l'occasion combien on doit déférer à leur autorité.

Au reste vous ne devez pas être surpris si vous trouvez tant de différence entre ce que les anciens rapportent de l'Egypte & ce que je vous en dirai. Les grands changemens & les révolutions fréquentes arrivées dans ce Royaume suffiroient pour le rendre méconnoissable, quand le tems, qui ronge tout, n'auroit aucune part à la destruction de ses anciens monumens. D'ailleurs la persécution que souffrent depuis plusieurs siécles les naturels du pays, qui sont les Coptes, leur esclavage & leur misére, l'intrusion de tant d'étrangers, qui habitent presque seuls aujourd'hui cette région fortunée, toutes ces causes ont vrai-semblablement si fort affoibli les usages & les manieres, qu'il est étonnant qu'il se soit encore conservé quelques légéres traces des mœurs & des coutumes anciennes. J'ajoute que vous ne devez pas non plus être étonné de trouver qnelque diffé-

(a) Petrarque.

rence entre ma maniére de mesurer les distances, & celle que les anciens ont pratiquée, aussi-bien que quelque changement dans les lieux, dont ils ont parlé. Les guerres & les siécles ayant ruiné certaines Villes on en a souvent élevé de nouvelles sur les ruines des premieres; souvent on a abandonné un ancien lieu ruiné, pour en habiter un nouveau dans le voisinage. D'ailleurs les anciens eux-mêmes sont irréguliers dans le nombre des Stades & des Schenes qu'ils comptent d'un lieu à un autre. Strabon qui avoit beaucoup voyagé en Egypte, trouvoit aussi-bien que Diodore des différences notables sur cet article. Ces Auteurs disent que les Schenes, ou les Stades; sont des mesures plus ou moins longues dans des distances très peu considérables. Ils observent même que ces mesures n'étoient pas uniformes d'Alexandrie à Memphis, quoique ces deux Villes ne fussent qu'à trente lieues l'une de l'autre. Apres ces courtes observations, je viens, Monsieur, à mon sujet, & j'entre naturellement dans ma narration.

Sa situation, ses bornes, & son étendue.

On sera sans doute étonné de voir qu'un pays, dont l'histoire nous donne les idées les plus magnifiques, soit par rapport au nombre de ses Villes & de ses habitans, soit par rapport à la puissance prodigieuse de ses Roys, soit enfin qu'on ait égard à ses richesses immenses, & aux somptueux édifices, dont les restes, qui se présentent, pour ainsi dire, à chaque pas, tout défigurés qu'ils sont par les injures du tems & par les efforts des barbares, excitent encore aujourd'hui l'admiration la plus forte; qu'une contrée, à qui les Auteurs Arabes n'ont pas craint de donner le nom de *Masr*, c'est-à-dire de lieu par excellence, on sera, dis-je surpris de voir qu'une région si fameuse n'est cependant qu'une vallée assez étroite, dont le lit du Nil occupe le fond; & qui à droite & à gauche n'a que de vastes solitudes également inhabitées & inhabitables. En effet l'Egypte a tres peu de largeur; en récompense sa longueur est considérable. Elle s'étend par un espace d'environ 250 lieues depuis les Royaumes de Fungi & de Dongola dans la Nubie, dont elle est bornée au Midi, jusqu'à la mer Méditerrannée, qui la baigne au Nord. Sa plus grande largeur se prend ordinairement d'Alexandrie à Damiette, & est au moins de 60. lieues. Elle se rétrécit ensuite insensiblement en remontant vers le Caire, & depuis cette Ville jusqu'à l'Ethiopie, elle est toujours resserrée entre deux

chaines de montagnes, qui ne sont séparées que par une plaine. Cet espace n'a pas plus d'une journée de traverse, excepté vers le Saïdi, où la plaine peut contenir en largeur deux ou trois journées. Mais je m'apperçois que cette description est trop générale pour pouvoir vous donner une idée assez exacte de la situation & de l'étenduë d'un pays autrefois si célébre. Il faut m'expliquer d'une façon plus détaillée, & qui réponde mieux à ce que vous attendez de moi.

Le Nil, qui dans son inondation couvre toute la face de l'Egypte habitable, après avoir traversé l'Abissinie & la Nubie, entre en Egypte du côté du Midi un peu au dessus du passage difficile de ce fleuve qu'on appelle la grande Cataracte, & à peu près sous le Tropique du Cancer. De-là il coule vers le Nord pendant l'espace de 250. lieues, & rencontre enfin la Méditerrannée, à laquelle il porte ses eaux & son limon. Dès que le Nil est entré en Egypte, deux chaines de montagnes le ressertent sans jamais l'abandonner. Celle qui le borne à sa gauche, ou au Couchant, du côté de la Nubie, l'accompagne jusqu'à ce qu'il se soit rendu à la mer par l'embouchure de Rosette distante d'Alexandrie de 15. lieues. L'autre chaine qu'il a à sa droite, ou à l'Orient, & qui occupe une largeur de trois ou quatre journées entre le lit de ce fleuve & la mer Rouge, le suit seulement jusqu'au Caire. Là elle lui laisse la liberté de se partager en deux bras, & de former ce fameux Delta, qui se termine du côté de l'Orient à la Ville de Damiette & à celle de Rosette à l'Occident. Au reste ces deux chaines de montagnes ne sont éloignées l'une de l'autre, comme je l'ai déja dit, que d'une grande journée depuis le Tropique jusqu'au Saïdi; mais en cet endroit elles s'écartent considérablement, & laissent entr'elles des plaines fort vastes, Elles se rapprochent ensuite de nouveau, & viennent enfin presque se joindre aux environs du Caire & des Pyramides. C'est toute cette étendue qu'on appelle la haute Egypte. Le reste en tirant vers la mer Méditerrannée compose la basse, & renferme le Delta. Ainsi l'Egypte ressemble assez à un Y, ou, si vous voulez, à un baton fourchu, dont les deux pointes se terminent, l'une à Diamette, & l'autre à Rosette. L'endroit où elles se réunissent est la Ville du Caire; & l'espace qu'elles renferment comprend la basse Egypte. La queue de l'Y ou

du baton fourchu compose la haute depuis le Caire jusqu'à la grande Cataracte.

Il faut à présent observer que la Ville du Caire, qui sépare l'Egypte inférieure de la supérieure, est située au 28. d 58. de latitude Nord; que celle de Rosette est au 30. d 58. celle d'Alexandrie au 31. d; qu'enfin Essené que les anciens appelloient Syenne, *Syennen in extremo Ægypto*, dit un Auteur Romain, & au de-là de laquelle l'Egypte s'étend encore durant quatre journées vers la Nubie, est à peu près sous le Tropique du Cancer. Par-là il est très facile de vérifier l'étendue que je donne à la longueur de l'Egypte. En effet en prenant 25. lieues pour la grandeur d'un degré de latitude, comme les Astronomes & les Géographes ont coutume de faire en France, on trouvera 50. lieues pour les deux degrés, dont différent en latitude le Caire & Alexandrie; on en trouvera 163. ou environ, pour la même différence entre le Caire & Essené; & ajoutant ensuite quatre journées que s'étend l'Egypte au Midi de cette derniere Ville, à les prendre chacune pour dix lieues, suivant l'usage du pays, on aura au moins les 250. lieues que j'ai données de longueur à cette région. Enfin si on considére qu'au de-là de Damiette vers l'Orient, & d'Alexandrie au Couchant, il y avoit encore sans doute autrefois plusieurs habitations, qui pouvoient mériter le nom de Villes; que le Lac Sirbon baignoit vrai-semblablement les murs de quelqu'une, & que le Fauxbourg de Necropolis, dont je parlerai dans la suite, n'étoit pas le dernier lieu à l'Ouest, qui pût être appellé de ce nom, on conviendra peut-être que l'Egypte n'est pas absolument aussi petite qu'on la figure.

D'un autre côté on est obligé d'avouer, que ce Royaume si renommé dans l'histoire pour le nombre de ses peuples, & pour sa puissance, n'a pas une étendue proportionnée à sa célébrité. Qui pourroit se persuader en effet qu'un pays si serré ait eu autrefois vingt mille Villes; que le nombre de ses habitans soit monté jusqu'à vingt millions; que ses Rois enfin ayent entretenu des armées de trois cens mille hommes, ayent fait ces guerres, & exécuté toutes ces autres choses dignes d'admiration, que nous lisons dans les Auteurs, & que nous ne lisons qu'avec surprise? Cependant si on fait attention à la bonté du climat, à la fertilité surprenante de la terre, qui ne repose

jamais, au nombre presque innombrable de peuples que ce pays entretient encore actuellement, à la richesse présente de ce Royaume, à l'abondance de l'Or & de l'Argent qui y entrent, aux marchandises précieuses qu'on y apporte de toutes les parties du monde, aux revenus du Prince, & à ceux des Puissances du pays; si on observe que ces montagnes aujourd'hui stériles & désertes furent dans des siécles plus heureux la demeure d'un peuple infini d'habitans; que ces vastes solitudes de la mer Rouge & de la Libye furent alors embellies de Villes considérables, d'habitations nombreuses, qui rendoient à l'Egypte le tribut des richesses qu'elles en recevoient, on commencera à convenir qu'il peut n'y avoir rien de fabuleux ni d'exagéré dans l'idée que l'histoire nous donne de ce pays, & on sera plus disposé à croire ce que l'antiquité nous rapporte de la puissance de ces anciens Rois si fameux, dont la magnificence éclatte encore aujourd'hui d'une maniére si surprenante dans ces monumens éternels qu'ils élevérent en divers lieux de leur Empire.

L'Egypte comme je l'ai dit plus haut, est donc bornée au Midi par les Royaumes de Fungi & de Dongola, qui sont partie de la Nubie. Elle a au Nord la Méditerrannée, qui baigne ses bords depuis Alexandrie jusques par de-là Damiette, & à l'Orient une chaine de montagnes trés hautes, qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, & finit au Suès. Depuis Suès jusqu'à Jaffa, où finit la ligne Orientale de l'Egypte, elle est terminée par d'autres montagnes de l'Arabie & de la Judée, auxquelles aboutit une plaine, ou desert aride de trois à quatre journées, qui s'étend jusqu'au Nil, & qu'il faut nécessairement traverser pour aller par terre d'Egypte en Palestine. Enfin à l'Occident l'Egypte a pour bornes une autre chaine de montagnes, ou plutôt de monticules sablonneux, qui commençant dès l'Abissinie, continuent jusqu'à la Ville d'Alexandrie, où ils cessent enfin d'accompagner le Nil. Au de-là de ces montagnes, qui ne sont pas à beaucoup près si hautes que celle de l'Est, ce ne sont que des plaines de sable, de vastes solitudes, & des terres presque absolument inconnues

Climat de l'Egypte.

C'est de ce pays, qui semble avoir été regardé par la nature d'un œil favori que les Dieux ont fait une espéce de paradis terrestre. L'air y est plus pur & plus excellent que dans aucun au-

tre endroit du monde. Cette bonté de l'air se communique à tous les êtres vivans ou inanimés, qui habitent cette région fortunée. Les femmes & les femelles des animaux y sont plus fécondes que par tout ailleurs ; les terres y rapportent davantage. Comme les hommes y jouissent ordinairement d'une parfaite santé, les arbres & les plantes n'y perdent jamais leur verdure, & les fruits y sont toujours, ou délicieux, ou du moins salutaires. Il est vrai que cet air, tout bon qu'il est, ne laisse pas d'être sujet à des corruptions à proportion comme dans tous les autres climats. J'avoue même qu'il est mauvais dans les endroits, ou lorsque les innondations du Nil ont été très grandes, ce fleuve en se retirant laisse des marécages, qui infectent les environs. Le serain est d'ailleurs très dangereux en Egypte. Comme le Soleil y est très fort, il ne manque pas d'élever une grande quantité de vapeurs, dont l'air est chargé vers la nuit ; ce qui cause beaucoup de fluxions sur les yeux. De-là vient qu'on voit ici tant d'aveugles. Le Nitre même qui est mêlé dans cet air, contribue encore à ces fluxions indépendamment du serain. Enfin comme l'air de ce pays est fort vif, il y cause une incommodité très fréquente. Lorsqu'on en est attaqué, on croit avoir tous les os brisés, & l'usage des bains ou des sudorifiques est le seul remede qu'on ait trouvé à ce mal, & même aux fiévres, qui ne se guérissent ici que par les sueurs.

L'eau d'Egypte n'est pas moins vantée que l'air qu'on respire dans cet agréable climat. Elle est si délicieuse, que ce seroit dommage qu'il n'y fit point de chaleur, & qu'on n'y ressentît point d'altération. Les Turcs la trouvent si charmante, qu'ils s'excitent à en boire en mangeant du sel. Un mot assez commun parmi eux, c'est que si Mahomet en eût bu, il eût demandé à Dieu la grace de ne point mourir, afin d'en pouvoir toujours boire. Ils ajoutent que quiconque en a bu une fois doit en boire une seconde, C'est ce que me disoient les gens du pays, lorsqu'ils me revirent après dix ans d'absence. Quand les Egyptiens vont à la Mecque, ou sortent de leur pays pour quelque autre raison, ils ne parlent que du plaisir qu'ils auront à leur retour de boire de l'eau du Nil. Il n'y a rien qui soit comparable à cette satisfaction ; elle passe dans leur esprit

celle de revoir ſes parens & de ſe retrouver dans ſa famille. Auſſi tous ceux qui ont gouté de cette eau s'accordent à dire que nulle part on n'en rencontre de pareille. En effet quand on en boit pour la premiere fois, il ſemble d'abord que ce ſoit une eau préparée. Elle a un je ne ſçai quoi d'agréable & de flateur ; qui ne peut s'exprimer, & peut-être devroit-on lui donner entre les eaux le même rang que le vin de Champagne tient entre nos autres vins. Il faut pourtant avouer qu'à mon goût elle a un peu trop de douceur, Ce qu'elle a de très eſtimable, c'eſt qu'elle eſt infiniment ſaine. Quelque quantité que l'on en boive, elle n'incommode jamais. Cela eſt ſi vrai, qu'il n'eſt pas rare de voir des perſonnes en boire juſqu'à trois ſceaux dans un jour, ſans qu'il en réſulte le moindre inconvénient. Quand on la boit en Eté, lorſque tous les pores ſont ouverts par la chaleur, elle ſe diſſipe en ſueur dans le moment même ; mais c'eſt une ſueur douce, qui ne fatigue & n'affoiblit point comme en France ; à peine s'en apperçoit-on. En Hiver, où le corps eſt autrement diſpoſé elle prend la route ordinaire à la nature, & n'incommode pas davantage.

Quand je vante ſi fort l'eau de l'Egypte, il eſt bon d'obſerver que je parle uniquement de l'eau du Nil, puiſque c'eſt la ſeule en effet qui ſoit potable. L'eau des puits y eſt déteſtable & très malſaine ; les Fontaines y ſont ſi rares, que c'eſt une eſpéce de prodige d'y en rencontrer quelqu'une dans toute ſon étendue ; & à l'égard de l'eau de pluie il ſeroit impoſſible d'y en conſerver, puiſqu'il n'y pleut preſque jamais. Telle eſt en effet la ſituation de l'Egypte, qu'il eſt très difficile qu'il y pleuve. Elle eſt couverte à l'Orient, d'où ſoufle le vent qui amenne ordinairement la pluie, d'une haute chaine de montagnes. Du côté du Couchant, au contraire les montagnes ſe trouvent fort baſſes ; enſorte que ſi le vent d'Eſt amenoit de la pluie, elle ſeroit arrêtée infailliblement par cette premiere chaine de montagnes, & tomberoit dans la mer Rouge. C'eſt ce qui arrive aſſez ſouvent, & ce ſecours n'eſt pas inutile aux batimens qui navigent ſur cette Mer. Que ſi ces nuages n'étoient pas arrêtés dans cet endroit, ils ſeroient néceſſairement portés dans la Libye par le même vent, qui ne trouveroit aucun obſtacle à ſon paſſage. Il eſt donc

donc presque impossible qu'il pleuve en Egypte par le vent d'Est. A l'égard du Sud-Ouest, comme il passe dans les plaines arides de la Libye, avant que d'arriver en Egypte, il n'est pas possible qu'il y contracte aucune humidité capable de former des nuages. Aussi de ce vent & du Sud-Est, il ne pleut dans ce pays que de la poussiére. Il tombe quelques pluies à la marine par le Sud-Ouest, par l'Ouest, & même par le vent du Nord, mais ces pluies n'arrivent guéres jusqu'au Caire, & moins encore dans l'Egypte supérieure, où elles sont extrémement rares, & fort peu considérables. Encore remarque t'on qu'il n'y pleut presque jamais que vers le coucher du Soleil, parce que le vent étant alors plus foible, ou la chaleur moins considérable, les nuages ne peuvent être soutenus ou dissipés, comme auparavant. Mais ces pluies d'ailleurs arrivent si raremenr & sont si foibles, que la plupart des voyageurs ne s'en étant point apperçus, ont assuré comme une merveille qu'il ne pleuvoit jamais en Egypte. Pour moi j'y ay vu pleuvoir aux années 1692. 1693. & 1694. cinq à six soirs depuis Novembre jusqu'en Avril l'espace d'une demie heure, ou d'un quart d'heure au plus chaque fois ; ce qui pris ensemble ne pouvoit pas égaler une pluie de deux heures, telle qu'il en tombe en Europe. La pluie est quelque chose de si extraordinaire, & de si agréable en même tems aux habitans du pays, que les enfans, dès qu'il en tombe quelque peu, courent dans les rues, en criant de joye que c'est un effet de la bénédiction du Prophete. On m'a assuré qu'il s'est passé des trois & quatre années sans qu'il soit tombé une goutte d'eau au Caire, ni dans la haute Egypte.

Après vous avoir fixé, Monsieur, la position de l'Egypte, après ce que je viens de vous dire de la rareté des pluies, qui pourroient en rafraichir l'air, vous concevrez aisément que son climat doit être infiniment chaud. En cela vous ne devez pas craindre de vous tromper. Croiriez vous cependant que les Auteurs Arabes vantent sur tout ce pays de ce que les plus grandes chaleurs y sont tout-à-fait tolérables ? C'est un effet du vent de Nord, ou de Nord-Ouest, qui y régne presque continuellement. Ils ajoutent qu'à la faveur des vases de terre à demi cuite, dont on s'y sert pour laisser transpirer l'eau, elle se rafraichit de telle sorte, qu'elle devient

C

très peu inférieure à l'eau glacée. J'obferverai à cette occafion, qu'on lit dans le Macrifi que du tems des Mamelucs par le moyen de quelques relais de chameaux qu'on faifoit à la vérité marcher jour & nuit, on apportoit de la neige du Mont-Liban au Caire, & qu'on en diftribuoit tous les jours une certaine quantité à tous les Officiers de la maifon du Roi, & aux grands Seigneurs de cette Ville. C'eft dommage que cet Auteur ne nous ait pas appris la préparation de cette neige, & de quelle maniére on pouvoit la conferver pendant cinq à fix jours au moins que ces chameaux devoient employer dans cette route de cent vingt lieues. Ces mêmes Auteurs Arabes difent que le froid d'Egypte, quoique très pénétrant ne laiffe point de pouvoir être fupporté avec une feule chemife; & cela eft vrai, puifque la plupart des artifans du Caire n'ont jamais d'autre habillement Hiver & Eté qu'un fimple caleçon de toille. Le froid, qui vient en Egypte par un vent de Nord-Eft & même d'Eft, ne s'y fait jamais fentir que demie heure avant le jour, & une heure après. Hors ce tems-là on ne connoit point le froid dans ce pays; ainfi il fuffit de fe tenir alors dans la maifon pour ne jamais s'en appercevoir. On trouve dans certaines maifons du Caire des Salles fi exhauffées, qu'on n'y fent jamais la chaleur, même au plus fort de l'Eté. Pour cela on pratique au deffus de ces appartemens un Ciel ouvert, & à coté une élévation de planches enduite de platre, qui tourne au Nord, & qui eft fabriquée de forte qu'elle fait tomber ce vent dans la Salle. Là il fe rafraichit fi fort, qu'il faut fouvent porter la peliffe pour le trouver fupportable.

Il eft aifé de conclure de tout ce que je viens de dire; que fi le climat de l'Egypte eft fort peu fujet à la pluie, quelque chaud qu'il foit, il n'eft pas plus expofé aux tonnerres. Les tremblemens de terre n'y font pas moins rares. Il en arriva cependant un au Caire le 2. d'Octobre 1698. entre huit & neuf heures du matin, le tems étant fort calme. Ce tremblement fe fit fentir à Rofette & à Alexandrie, & je ne doute point que fi nous avions eu des correfpondans dans la haute Egypte, nous n'en euffions reçu les mêmes avis. L'Egypte, à parler proprement, n'eft qu'un vafte & folide rocher, fur lequel la nature a menagé un canal

par où le Nil se rend à la mer. Dès qu'on creuse un peu la terre, ou qu'on veut fouiller dans le sable, on rencontre la pierre vive, excepté cependant dans le Delta, qui selon toutes les apparences s'est formé du limon du Nil. Cela supposé, il est aisé de concevoir que lorsqu'il tremble dans un canton de l'Egypte, il doit naturellement trembler par tout. C'est ainsi qu'en remuant le bout d'un baton, on le fait nécessairement mouvoir dans toutes ses parties. Il s'ensuit encore de cette solidité que les tremblemens, qui arrivent dans ce pays, ne peuvent y être dangereux. La terre n'y étant pas caverneuse comme en Sicile, à Smirne, & dans quelques autres endroits, l'air n'y trouve aucune ouverture pour pouvoir être poussé avec violence d'un lieu en un autre, & causer ces tristes accidens, ces bouleversemens de Villes, qui rendent les tremblemens si redoutables dans quelques autres pays de la terre. Car vous sçavez, Monsieur, & la Physique nous l'apprend, que ces mouvemens violens, ces espéces de convulsions, dont la terre est quelque fois attaquée, sont uniquement l'effet d'un air agité qui se trouve renfermé dans ses entrailles, & qui cherchant à se faire jour, bouleverse par son impétuosité les terres sous lesquelles il est poussé, & par lesquelles il éclatte. Ainsi l'air renfermé dans une bombe, raréfié par le nitre & le salpêtre, qui l'agitent, & cherchant à se faire un passage, brise & romt les obstacles, qui concourent à le retenir prisonnier, & ne perd sa violence que lorsque s'étant mis en liberté, il rentre dans sa sphére & sa fluidité naturelles. C'est sans doute du peu de dommage que reçoit l'Egypte de ces tremblemens, autant que de leur rareté, que * Pline a dit en parlant de ce pays, *non tremit*, puisqu'en 1694. le jour même de Saint Thomas il arriva de même ici un tremblement de terre à pareille heure que celui, dont je viens de parler. C'est ainsi qu'il a dit, *non pluit*, *non tonat*, vrai-semblablement pour marquer qu'il y tonnoit & pleuvoit très rarement ; ce qui est vrai, excépté vers la marine, où les pluies & les tonnerres se font souvent sentir avec violence. Il ajoute au même endroit, *Septentriones non videt* ; ce qui n'est encore vrai que pour l'Egypte supérieure, où l'étoile polaire peut bien n'être pas apperçue ; Car à l'égard du Caire elle a encore une élévation assez considérable.

* Dans son Histoire naturelle, L. 2. C. 23.

Ce qu'il y a de fingulier, & ce qui fans doute ne vous furprendra pas après ce que je vous ai dit de la longueur de ce pays ; c'eft que les faifons font plus avancées de près de deux mois dans les premiers terrains que cotoïe le Nil à fon entrée en Egypte, que dans ceux par lefquels il va fe terminer à la mer. Les habitans de ces différens pays font eux-mêmes différens en couleur. Ceux qui approchent des Cataractes font à demi noirs, au contraire des habitans de la baffe Egypte, qui font feulement bazannés. Cette différence fe trouve peinte jufques dans les moiffons, qu'on voit dans une parfaite maturité au deffus d'Effené, & déja de couleur d'or, quand elles ne font encore que verdoyantes vers Rofette & Damiette. Il faut avouer que cette diverfité de nuances n'eft pas un petit agrément pour ceux qui voyagent fur le Nil, parce que paffant fort vite, foit qu'ils montent, foit qu'ils defcendent, ils ont le plaifir d'obferver de leurs yeux d'un jour à l'autre le progrès fenfible des travaux de la nature.

Du nombre de fes Villes.

Un pays fi charmant ne peut manquer d'être infiniment peuplé, & de renfermer un nombre de Villes très confidérable. Auffi les Auteurs anciens, qui ont écrit de l'Egypte, triomphent-ils fur cet article. Les hiftoires des tems les plus reculés affurent qu'il y avoit autrefois dans ce pays jufqu'à dix-huit mille Villes. Eufebe rapporte même que du tems d'Amafis on y en comptoit jufqu'à vingt mille. Il eft vrai que les guerres des Perfes en ruinerent une grande partie ; le tems en détruifit d'autres ; & fous le régne de Ptolomée-Lagus on ne comptoit plus en Egypte que 3000. Villes. Cette diminution eft confidérable fans doute ; cependant fi le fait eft vrai, on pourra bien dire encore en comparant l'Egypte moderne à l'ancienne.

Ludit in humanis divina potentia rebus.

Mais auffi ne feroit-il pas permis, Monfieur, de penfer de ce nombre étonnant de Villes, ce qu'on a lieu de juger de celui des Rois dont les Egyptiens compofent leurs dinafties, & de la multitude d'années que leur Chronologie renferme ? Il y a eu fans doute en Egypte des Villes puiffantes, & en très grand nombre. Ces ruines prefque continuelles

que l'on y rencontre à chaque pas, ces débris confus de colomnes, de temples, de murs, & de palais, en font une preuve inconteftable. Mais d'ailleurs de même que l'efpace des fiécles que l'on donne ordinairement à la durée du monde n'eft pas affez étendu, pour contenir feulement le quart des regnes de ces Princes que l'Egypte compte au nombre de fes fouverains, elle eft auffi trop refferrée, fur tout en fuppofant que le Delta n'eft que l'ouvrage du Nil, pour avoir contenu dans ces anciens tems un nombre de Villes auffi prodigieux. Quoiqu'il en foit, fi l'on a plus d'égard à la beauté des batimens & à la défenfe des places, qu'au peuple nombreux dont elles font habitées, fi par le nom de Villes on n'entend que les lieux environnés de murs, il y en a aujourd'hui très peu en Egypte, qui méritent cette dénomination. Il n'y a prefque pas dans tout le pays un feul endroit fermé de murailles. Le Caire ne l'eft pas abfolument. La nouvelle Ville d'Alexandrie, Rofette, Damiette, & Mentoube, qui font les Villes les plus célébres de l'Egypte, & qui renferment une infinité d'habitans, ne font proprement que de gros villages, dont on fe contente de tenir les avenues fermées pendant la nuit de crainte des voleurs. En un mot je ne connois dans toute l'Egypte que la Maffoure, qui foit environnée de murs.

Cependant fi l'on vouloit fauver la contradiction, où les Auteurs anciens femblent être tombés fur ce point, ne pourroit on pas dire que fous cette dénomination générale ils ont compris indifféremment les bourgs, les villages, en un mot tous les lieux habités, fans aucune diftinction de grandeur? Comme dans ces premiers tems les villages étoient fort gros & très peuplés, feroit-il impoffible qu'on les eût alors regardés comme des villes? feroit-il même fort extraordinaire que les Grecs toujours amis de l'emphafe euffent honoré de ce nom des lieux, où l'on comptoit tant d'habitans? Dans ce dernier cas il ne feroit pas fi furprenant qu'ils euffent pu compter des dix huit & vingt mille Villes en Egypte. Ce pays, qui dans ces tems reculés étendoit fa domination jufques dans les déferts de la Libye alors peuplés & floriffans, renfermoit vrai-femblablement beaucoup plus d'habitations, qu'on n'y en compte de nos jours. Ce que l'Egypte moderne offre à

nos regards suffiroit d'ailleurs pour nous rendre cette exagération tolérable, puisqu'on peut dire en général que depuis les embouchures du Nil jusqu'au Tropique du Cancer dans l'espace de plus de deux cens lieues, les bords de ce fleuve sont couverts d'habitations si voisines les unes des autres, que souvent il n'y a pas un quart d'heure de distance entre elles. De Rosette au Caire & du Caire à Damiette les villages se touchent presque aujourd'hui le long du Nil. Combien y en a-t'il dans le cœur du Delta; Combien dans l'éloignement des bords du fleuve à l'Occident & à l'Orient? L'opinion commune est qu'on en compte plus de vingt mille dans toute l'Egypte. Depuis les bords du Nil jusqu'aux montagnes, qui terminent de part & d'autre les fertiles plaines de l'Egypte, on trouve souvent des journées entieres de verdure. Ces plaines sont sémées par tout de gros bourgs & de villages; mais quels villages! Il ne faut pas se figurer que ce soient de simples hameaux. La plupart sont décorés d'édifices publics à l'usage du pays; il y en a où l'on compte des deux & trois mille personnes, & en général, plusieurs contiennent plus d'habitans que nos grandes Villes.

Origine des habitans de l'Egypte.

C'est ce peuple si célébre & si nombreux, dont la source jusqu'ici plus inconnue, que celle de ce fleuve fameux, qui le nourrit, n'a pu encore percer l'obscurité des nuages épais, qui l'enveloppent, & qui se vantant d'être aussi ancien que le monde, a cru pouvoir faire remonter son origine jusqu'au de-là même de l'origine des tems & des choses. Je n'entreprendrai point ici ni d'en fixer l'époque, ni de donner crédit à toutes les rêveries des Egyptiens sur leur antiquité, ou de vous présenter les fables des Auteurs Arabes comme des faits historiques. On sçait que les nations ne sont pas moins jalouses de leur antiquité que les particuliers de leur noblesse, & que sur ce point la vanité rend les uns & les autres fort ridicules. Les Ethiopiens, les Egyptiens, les Chinois, les Syriens réclament également la préférence. Je n'entrerai point dans ces disputes historiques, qui font remonter la naissance du monde jusqu'à l'éternité des tems, & qui comme l'a dit un de nos Auteurs sous un masque étranger, rendent les années de sa durée aussi innombrables, que les grains de sable de la mer. Je n'examinerai pas non plus si les Dinasties des

Egyptiens, qui renferment l'histoire de seize à dix-sept mille ans, comme l'a écrit un historien il y en a déja près de deux mille, sont réelles ou fabuleuses. Vous sçavez, Monsieur, qu'un très habile homme de ce siécle les a voulu justifier sur cet article; qu'il a prouvé que Jesus-Christ n'avoit paru sur la terre que vers la fin du sixiéme millénaire, & que quoiqu'on ait écrit contre son ouvrage, il reste toujours de très grands & de très forts argumens en faveur de la Chronologie Egyptienne, & de celle des Indiens & des Chinois. Pour moi je me contenterai d'observer qu'il n'y a rien de si ancien sur la terre que ce qui nous reste de ces monumens fameux qui ont été élevés en Egypte, surtout ces Pyramides, dont un Poëte Arabe a dit fort ingénieusement, qu'elles étoient venues à bout du tems, qui vient lui-même à bout de tout.

Ceux qui anciennement habiterent l'Egypte furent les Egyptiens naturels, à qui on a donné depuis le nom de Coptes. Les Persans, les Grecs, les Romains, les Arabes & les Turcs s'y sont ensuite introduits tour à tour & successivement. Ceux qui l'habitent présentement sont les Coptes, les Mores, les Arabes, les Turcs, les Grecs, les Juifs, les Armeniens, Syriens, Maronites, & les Francs. Cette idée générale suffira, je pense, pour vous faire comprendre combien ces Egyptiens d'aujourd'hui sont différens de cet ancien peuple, dont on raconte tant de merveilles. Elle servira en même tems à vous faire admirer les secrets ressorts de la providence, qui pour l'exécution de ses desseins impénétrables transplante les nations à son gré, arrache & réédifie suivant l'ordre immuable de ses decrets éternels avec une justice & une sagesse toujours égales. Leur division.

De ces différens peuples, dont l'Egypte est aujourd'hui habitée, il n'y a que les Coptes qui soient les naturels du pays; & ceux-ci ont été réduits presque à rien. D'abord les Empereurs payens ennemis jurés de la religion Chrétienne, dont ce peuple fait profession, les Empereurs Catholiques ensuite en haine de l'hérésie de Dioscore Patriarche de cette nation, qui a embrassé, & suit encore aujourd'hui sa doctrine, enfin les Princes Arabes souvent obligés de prendre les armes pour chatier les soulévemens & les révoltes fréquentes de ces esprits mutins & inquiets, les ont successivement détruits. Aujourd'hui la langue Copte n'y est plus entendue par les Coptes mêmes;

le dernier qui l'entendoit eſt mort en ce ſiécle.

Outre ces habitans naturels à l'Egypte qui ont des demeures fixes, & compoſent ces villages nombreux & peuplés, dont je vous ai parlé plus haut, il y a encore dans les campagnes les plus voiſines des deſerts, ſouvent même dans celles, qui bordent les rivages du Nil, une autre eſpéce de peuple errant, qui campe ſous des tentes, & change d'habitation à meſure que le deffaut de paturages, ou la variété des ſaiſons l'y oblige. C'eſt ce qu'on appelle Arabes Bedouins; & on peut dire qu'il s'en trouve plus de deux millions en Egypte. Les uns ſe tiennent dans les montagnes, & dans l'éloignement des Villes & des villages, mais toujours dans des endroits, où il leur eſt aiſé d'avoir de l'eau. Les autres dreſſent leurs tentes, qui ſont très baſſes & fort pauvres, dans le voiſinage des lieux habités, où on leur permet moyennant une petite rétribution de faire paitre leurs troupeaux. On leur y abandonne même quelques terres pour les cultiver à leur profit, ſeulement dans la vue de n'avoir rien à démêler avec des gens, qui peuvent faire beaucoup de mal, ſans qu'on puiſſe leur en faire aucun. En effet pour ſe mettre à l'abri de tout reſſentiment, ils n'ont qu'à pénétrer une journée dans les déſerts, où il ne leur eſt pas difficile de ſubſiſter pluſieurs mois de ſuite à la faveur de leur extreme frugalité, & par la connoiſſance qu'ils ont des puits qui s'y rencontrent. Il n'y a pas de ſpéctacle plus agréable que de conſidérer dans les mois de Novembre, Décembre, & Janvier, ces vaſtes prairies, où l'herbe preſque de la hauteur d'un homme eſt ſi épaiſſe, qu'un bœuf couché dedans a autour de lui de quoi paitre une journée entiére ſans ſe lever, toutes couvertes d'habitations & de tentes, de peuples & de troupeaux. C'eſt en effet dans cette ſaiſon que ces Bedouins accourrent en Egypte de trois à quatre cens lieues de diſtance, pour y faire paitre leurs chameaux & leurs chevaux. Le tribut qu'on exige d'eux pour leur accorder cette permiſſion, ils le payent du produit de quelques ouvrages faits de la laine de leurs brebis, qu'ils débitent dans le pays, ou de quelques brebis même qu'ils vendent auſſi-bien que leurs agneaux, ou de quelques petits chameaux dont ils ſe défont. Du reſte accoutumés qu'ils ſont à une extreme frugalité, ils vivent de peu, & peu de

choſe

chose suffit à leur entretien. Après avoir passé un certain tems aux environs du Nil, ils s'enfoncent dans les deserts, d'où par des routes, qui leur sont connues, ils passent en d'autres régions pour y habiter de même pendant quelques mois de l'année, jusqu'à ce que la saison les rappelle en Egypte.

Les naturels du pays & les Bedouins fixes sont tous compris ici sous le terme générique de *Félaques*, c'est-à-dire paysan, ou villageois, Aussi n'habitent-ils guéres que les campagnes. Dans la bouche des Turcs ce terme est si injurieux, que s'ils veulent marquer pour quelqu'un le dernier mépris, ils se contenteront de dire d'un air dédaigneux, *c'est un Felaque*. Aussi traitent-ils ces malheureux en vrais esclaves, c'est-à-dire toujours le baton à la main. La servitude, où ces pauvres gens sont réduits, est véritablement bien intolérable Quelque injustes que soient les mauvais traitemens qu'ils reçoivent de la part de ces maîtres impitoyables, il ne leur est pas permis de penser à s'en venger La moindre marque de ressentiment qu'ils pourroient donner seroit suivie de la perte de leur vie. Du moins ne pourroient-ils s'exempter d'avoir le poing coupé, s'ils portoient la main à quelques armes, ou levoient seulement le baton sur ces injustes tyrans. C'est par une politique si dure, mais cependant très-nécessaire, que les Turcs, qui sont en fort petit nombre en comparaison de ces paysans, d'ailleurs forts & vigoureux, les ont tenus en bride jusqu'à présent, & ont soutenu l'autorité du Grand Seigneur contre leur grand nombre. Ces Félaques, ou paysans Egyptiens naturels & fixes, sont quatre fois plus nombreux que les Arabes ou Bedouins errans; mais ils n'ont ni leur franchise, ni leur fidélité: tant il est vrai que ce n'est pas toujours la societé, qui inspire aux hommes les vertus, qui en sont l'ame.

On peut encore considerer en Egypte une autre espéce de peuple, que j'appellerois volontiers mixte, parcequ'il est composé de tous les étrangers Musulmans, Turcs & Arabes, qui s'y sont établis depuis longtems, ou qui viennent encore chaque jour y fixer leur demeure. Il en vint beaucoup de la Morée, lorsque les Venitiens s'en rendirent les maîtres, & de la Hongrie lorsque les Allemans s'en emparerent. Il en arrive encore de jour en jour d'Alger, de Tunis, de Tripoli, de Fez, de Maroc, de Syrie, d'Arménie, & même des frontieres de la Perse. Com-

D

me l'Egypte est renommée dans tout l'Orient pour son abondance, & que les Bachas n'y sont point si absolus qu'ailleurs, tous ceux qui dans l'étendüe du Mahométisme quittent leur patrie, soit qu'ils soient mécontens de leur fortune, & aspirent après un meilleur sort, soit que le dégout ou quelqu'autre raison les porte à changer de demeure, ne manquent point de se retirer dans ce pays, où ils trouvent plus de protéction que dans tout autre. Il n'y a pas de Grand Seigneur à Constantinople, point de fils de Visirs, ou d'Officiers à la Porte, qui pendant qu'eux-mêmes, ou leurs protécteurs, sont en faveur à la Cour, ne cherche à se ménager en Egypte un azile en cas de disgrace. Les premiers Eunuques du Sérail, qui sont en charge, ne manquent pas surtout de profiter de la faveur de leurs maîtresses, pour y acquerir, ou s'y faire donner des terres par les Bachas d'Egypte, qui sont ordinairement leurs créatures. En un mot tous ceux qui cherchent à se dérober aux poursuites & aux recherches qu'on pourroit faire au sujet des maniemens qu'ils ont eus, & des emplois qu'ils ont exercés, ou bien qui après être échapés de la tempête, ne pensent qu'à trouver une retraite tranquile & délicieuse, pour achever doucement leurs jours à la faveur de ce qui leur est resté, viennent la chercher dans cette région charmante, qu'ils regardent comme le paradis de ce monde. Le nombre de ces habitans réfugiés qui étoit déja très-considérable, s'est encore augmenté depuis la levée du Siége de Vienne, & devient encore plus grand de jour en jour. Ces fugitifs ont fait passer en Egypte des richesses immenses. Le Kislerагazy * du Sultan Mehemet IV. qui avoit tant fait de bien aux siens, celui de son successeur, & grand nombre d'Eunuques & de Seigneurs puissans de la Cour de ces Empereurs, s'y sont retirés après la disgrace, ou la mort de ces Princes, & y ont apporté avec eux en perles, en diamans, en or, en étoffes précieuses, & en porcelaines, des trésors considérables, qui y subsistent encore après leur mort entre les mains de la jeunesse florissante, qu'ils amenerent à leur suite, & qu'ils placerent dans les divers corps de milices que le Grand Seigneur entretient en Egypte. C'est en effet des maisons de ces Seigneurs réfugiés que ces troupes sont composées & soute-

* C'est l'Intendant du Sérail du Grand Seigneur ou le chef des Eunuques noirs.

nües. Plusieurs de ceux, à qui ils y avoient procuré de l'emploi, s'y sont avancés, & sont parvenus à la tête de ces differens corps, dont le commandement n'est point inférieur parmi eux au rang de Maréchal de France parmi nous. Presque tous les Beys, ou Princes du pays, sont aussi tirés de ces familles.

Enfin puisque je dois vous parler de tous les peuples, dont l'Egypte est habitée, il y a quelques familles du rit Grec à Damiette & à Rosette. On y trouve aussi quelques Armeniens & quelques Catholiques Romains en très-petit nombre. A l'égard des Juifs on en compte dans ce pays 25. à 30. mille, les uns naturels, les autres étrangers, mais tous aussi haïs & aussi malheureux ici, qu'ils le sont dans tout le reste de la terre. Voilà, Monsieur, de quelle maniere est composé ce peuple prodigieux que l'Egypte entretient; de sorte que les naturels du pays, ou Coptes, les Arabes, & les Grecs, sont 25. à 30. fois plus nombreux que les Turcs & tous les Chrétiens étrangers joints ensemble.

Vous souhaiteriez sans doute que je pusse de même vous fixer ici le nombre de ces habitans differens. Il est certainement très-considérable, & passe l'idée qu'on pourroit en avoir eu égard à la petitesse de l'Egypte; mais il seroit difficile de déterminer au juste jusqu'où il se monte. Ce que les historiens nous racontent de l'état, où ce pays étoit à cet égard dans les anciens tems, tient du merveilleux. Alors, dit Eusébe, on y comptoit jusqu'à sept millions cinq cens mille hommes. Les Auteurs Arabes vont encore plus loin, & en mettent jusqu'à vingt millions. Ce nombre est prodigieux sans doute; cependant il ne paroitra pas incroyable, si on fait attention que l'Egypte n'étoit pas alors resserrée & bornée aux seuls terrains aujourd'hui cultivés & habités; que dans ces siécles heureux cette région étoit, dit un Auteur Arabe, si remplie d'arbres fruitiers, qu'à l'ombre de leurs branches on pouvoit la parcourir d'un bout à l'autre à couvert des rayons du soleil, & qu'il étoit aisé de se nourrir des fruits, qui en tomboient, sans être obligé à aucune dépense; qu'enfin de tout tems les Egyptiens ont été si sobres, qu'on peut regarder la frugalité comme leur étant naturelle.

De leur nombre.

Aujourd'hui les choses ont beaucoup changé de face. J'ai

cru, je l'avoüe, pendant un tems que l'Egypte étoit encore de nos jours aussi peuplée qu'elle le fut pendant le régne de ses premiers Rois, ou sous celui des Grecs & des Romains. Mais si je l'ai dit, ou écrit, je ne crains pas de me rétracter. Les manuscrits & les Auteurs Arabes que j'ai lus depuis, le soin que j'ai apporté à me faire instruire des monumens, qui avoient été élevés par les anciens Egyptiens, pour étendre la fertilité de leur pays au delà des terres que le Nil arrose, à méditer sur les vestiges, qui nous en restent, sur ce que les Auteurs les plus reculés nous apprennent du nombre des Villes qu'on voioit autrefois en Egypte, des temples où l'on sacrifioit, des foires qui s'y tenoient en si grand nombre, qu'elles surpassoient considérablement celui des jours, dont l'année est composée, & dans la plûpart desquelles il n'étoit pas surprenant de voir deux & trois cens mille personnes assemblées pendant des semaines entieres, cent autres particularités, qui rendent très-croyable ce nombre prodigieux d'habitans, dont je viens de vous entretenir, la destruction d'Alexandrie, & de toutes les habitations qu'on rencontroit autour de cette grande Ville, qui seules devoient contenir avec elle au moins trois milllons de personnes, tout cela, dis-je, m'a fort détrompé de l'opinion que j'avois d'abord, qu'il se trouvoit encore en Egypte à peu près autant de peuple, qu'il y en avoit autrefois, Il y en a certainement beaucoup; mais si l'on en faisoit un dénombrement exact, je suis persuadé que le nombre n'en monteroit pas au-dessus de quatre millions. La Ville du Caire, qui fait au-moins la huitiéme partie du peuple d'Egypte, ne contient peut-être pas cinq cens mille ames. Je m'y suis trouvé dans quatre années différentes, où elle fut attaquée de la peste. Il y en eut une surtout, où la mortalité fut très-considérable. Si j'en eusse cru les rélations que quelques Missionnaires zélés, qui exposoient généreusement leur vie pour la conservation de celle du peuple chrétien, & pour le salut des ames, faisoient chaque jour du nombre de ceux que la contagion avoit enlevés la veille, il en seroit mort plus d'un million Il n'y avoit point de jour qu'ils ne tuassent trente, quarante, & même cinquante mille personnes La crainte & l'exagération donnoient cours à ces rapports, tandis que j'étois bien informé d'ailleurs, que la journée la plus périlleuse & la plus cruelle n'en avoit

emporté que quatorze ou quinze cens, & que pendant toute la durée de cette peste il ne périt pas dans cette Ville plus de quarante mille habitans. D'ailleurs on sçait que dans les Villes la plus grande communication cause une mortalité beaucoup plus grande que dans les villages. Aussi ne mourut-il pas alors autant d'ames dans tout le reste de l'Egypte, que la contagion en enleva au Caire.

Les Egyptiens ne sont cependant pas aujourd'hui moins sobres, qu'ils l'étoient dans les tems les plus reculés; le terrain de l'Egypte n'est pas moins fertile, & ce n'est pas à cette cause qu'on doit imputer la diminution du peuple immense, qui habitoit autrefois ce charmant pays. A quoi donc l'attribuerons-nous? Vous concevez d'abord aisément, Monsieur, comme je vous l'ai déja insinué, que tant de révolutions arrivées dans la religion de cette contrée de la terre, comme dans son gouvernement, tant de guerres qu'elle a soutenües, & qui ont porté la désolation dans le sein de ses Villes les plus florissantes, en un mot l'esclavage affreux, où vivent depuis tant d'années ceux qui doivent être regardés comme ses habitans naturels, ont beaucop contribué à en diminuer le nombre. Mais pour vous en donner une raison encore plus palpable, il est bon de vous rappeller ici ce que je vous ai déja dit plus haut, que l'ancienne fertilité du Nil a eu des bornes beaucoup plus étendües, que celles qu'elle a aujourd'hui. C'est ce dont vous conviendrez sans contredit, lorsque dans mes lettres l'occasion se présentera de vous parler de ces ouvrages surprenans que ces anciens Rois, qui gouvernerent autrefois l'Egypte, avoient élevés, non seulement pour la rendre perpétuellement & également fertile dans les années de la trop grande croissance du Nil, ou d'une croissance trop médiocre, qui ne lui étoit pas moins préjudiciable, mais pour porter encore la fécondité naturelle aux eaux de ce fleuve dans des endroits reculés, des plaines arides, où il ne pouvoit naturellement s'étendre. C'est à la faveur de ces grands ouvrages également dignes de leur puissance & de leur génie, comme de l'industrie de leurs sujets, & de leur persévérance à y travailler, qu'ils avoient étendu cette fertilité dans une grande partie des deserts, dont l'Egypte est environnée à son Couchant, en y faisant porter les eaux trop

abondantes,dont l'Egypte étoit souvent incommodée.Ces eaux en deux ou trois années laissoient sur les sables, où elles se répandoient, un limon gras de l'épaisseur de plus d'un pied, qui portoit ensuite de riches moissons, & nourrissoit un nouveau peuple assemblé autour de ces terres toutes neuves, pour profiter de leurs productions. C'est de là qu'on rencontre aujourd'hui jusqu'à deux & trois journées dans les deserts, dont ce pays est borné du côté de la Libye, des ruines de Villes qui paroissent avoir été très-considérables. On ne peut douter qu'elles n'eussent leurs palais, leurs temples, leurs monumens, & par conséquent leurs prêtres, & leurs revenus; d'où l'on doit conclure qu'elles n'auroient point été baties dans ces lieux, si l'eau du Nil n'y fût parvenüe, & n'eût entretenu dans le voisinage une fertilité, qui eût suffi à la subsistance du grand nombre d'habitans qu'elles contenoient nécessairement.

C'étoit de cette sorte que le terrain cultivé de l'Egypte s'étoit doublé, & le peuple à proportion. Mais depuis qu'un Roi d'Assyrie, après avoir subjugué l'Egypte, en emmena tous les habitans en captivité, jusques là, disent les Auteurs, qu'il n'y resta pas un seul homme, tous ces fameux ouvrages tomberent en ruines; ces canaux construits avec tant de dépense pour porter au loin l'eau du Nil, ayant cessé d'être entretenus, & les terres qu'ils arrosoient étant bientôt après devenues stériles, ces Villes, dont j'ai parlé, devinrent désertes, & furent même ensévelies sous les sables. Ainsi cette fécondité si étendüe se trouva d'abord restrainte aux anciennes bornes qu'elle avoit eües. Ces bornes se trouvent même aujourd'hui encore plus resserrées qu'elles ne l'étoient il y a deux mille ans, lorsque les Grecs enlevérent ce pays aux Rois Egyptiens, qui y avoient relevé leur domination, ou du tems que les Romains le conquirent sur les Grecs. Alors Alexandrie fleurissoit encore; mais par la ruine de cette puissante Ville cent sortes d'endroits cultivés cesserent de l'être; & surtout depuis l'invasion des Mahometans l'Egypte habitable & habitée n'a plus fait qu'une très-petite partie de cette ancienne région si renommée pour sa fertilité. Comme par une politique aveugle les Turcs se sont toujours constamment opposés à ce qu'on tirât des bleds de ce pays pour en fournir au-dehors, ce qui se pratiquoit auparavant, les propriétaires des terres n'étant plus at-

tirés par l'espoir du gain, n'ont plus eu aussi le même soin de les faire toutes labourer, & se sont réduits à ne cultiver que les meilleures. Dégoutés d'ailleurs par la tyrannie, que ces mauvais maîtres exercent contr'eux, d'amasser des biens, qui sont la source des vexations ausquelles ils se voient exposés, & des coups de baton dont on les assomme, ils se contentent de cultiver autant de terre qu'il leur en faut pour leur subsistance, & pour payer les droits, ou Carages, auxquels ils sont soumis. Il arrive delà qu'ils négligent de défendre leurs terres des inondations des sables, ce qu'ils pratiquoient autrefois, en plantant dans les sables à quelque distance des terres cultivées de petites clayes faites de cannes. C'étoient autant d'espéces de barriéres, ausquelles ces sables s'arrêtoient, & où formant des élévations considérables, ils empêchoient les autres sables, dont ils étoient suivis, de passer plus avant, & d'inonder les terres. De-là vient encore que ne bâtissant que des cabanes de terre, dans lesquelles ils étouffent de chaleur en Eté, & souffrent autant de l'humidité en hiver, ils sont exposés eux & leurs enfans à une infinité de maladies, qui en emportent un très-grand nombre. Aussi est-il étonnant que depuis deux mille ans de domination en domination, ou plutôt d'une génération à une autre, le nombre des habitans de l'Egypte diminue, & que cependant elle soit encore si peuplée, quoique, eu égard à sa fécondité naturelle, elle dût l'être beaucoup davantage. C'est ainsi que la diminution du nombre des habitans de ce pays fertile a resserré les bornes de sa fécondité, comme il est vrai de dire que les bornes étroites, dans lesquelles elle s'est trouvé resserrée, ont contribué plus que toute autre cause à diminuer le nombre de ses habitans.

Il ne me resteroit, Monsieur, qu'à vous donner ici une idée des mœurs & du génie de ces différens peuples, qui habitent aujourd'hui l'Egypte, ainsi que de leurs coutumes & de leurs usages. Mais comme cette matiére est assez étendüe, je me reserve à vous en parler dans une autre lettre. En attendant, je veux vous faire part de la traduction de deux piéces, dans lesquelles vous trouverez peut-être quelque chose d'instructif. Au-moins y verrez-vous un échantillon du faste ridicule des Orientaux, & de l'enflure outrée de leur stile.

La premiere de ces piéces eſt le Barat, ou Commandement Impérial, qu'obtint Monſieur le Baron de Châteauneuf Ambaſſadeur du Roi à la Porte pour mon inſtallation au Conſulat du Caire. L'autre eſt auſſi un Commandement Impérial, pour tirer raiſon des vexations qu'un Juif du Caire avoit faites à la nation Françoiſe, & même pour le faire punir des paroles inſolentes, qu'il avoit oſé laiſſer échapper contre la gloire du Roi. Le premier vous apprendra les titres que le Grand Seigneur ſe donne; & le ſecond ceux qu'il accorde à ſes Viſirs, & aux autres grands Officiers de la domination Ottomanne,

BARAT.

Ou Commandement Impérial pour l'inſtallation du ſieur de Maillet dans la charge de Conſul de France au Caire,

Moi, qui ſuis par les graces ſublimes & infinies du Dieu tout-puiſſant, & par la multitude des miracles du chef des Prophétes, (ſur qui ſoient les bénédiction divines, ainſi que ſur ſa poſtérité,) Empereur des plus valeureux Empereurs du ſiécle, Diſtributeur des Couronnes aux plus grands Monarques de la terre de préſent aſſis ſur le trône de ce monde, Serviteur des deux très-nobles, auguſtes, & ſacrées Villes de la Mecque & de Médine, Protécteur & gouverneur de la ſainte Jéruſalem, Seigneur de tous les pays conquis & ſubjugués, ſçavoir des pays & royaumes de Gréce, de Temeſwar, de la forte citadelle d'Agria, de la Natolie, de la Caramanie, de l'Arabie, & de tout le pays des Parthes, de Candie, de Rhodes, de Chypre, du Diarbekir, d'Alep, des diverſes Villes d'Erzerom, de Damas, & de Babylone, (paradis continuel de délices, trône des Apôtres du ſaint Prophête, conſiſtoire des Saints,) de l'Arabie heureuſe, de l'Abyſſinie, de l'incomparable Egypte, de toutes les belles Villes d'Afrique, Alger, Tunis, & Tripoli, & de pluſieurs autres Royaumes & Villes, entr'autres cette belle, agréable, & fameuſe Cité, ſéjour de paix & de tranquillité, la célebre Ville de Conſtantinople, le déſir & l'envie des Rois, priſe d'entre les mains des guerriers, & réduite ſous notre obéiſſance par notre force impériale

imperiale & redoutable avec l'aide de Dieu distributeur des victoires, ensemble de plusieurs Forts, Forteresses, & Chateaux considérables par leur force, gouvernés par la justice Royale de l'invincible Empereur Sultan Hamet fils de Sultan Ibrahim, & par les amples & entiéres graces du Roi des Rois, dont la miséricorde est indubitable, étant le réfuge des grands & très nobles Princes, & le recours des plus majestueux Empereurs, qui prennent pour leur azile assuré le seuil de la très honorable porte de notre Hautesse.

Voici ce qu'ordonne ce noble & admirable signe, fameux & magnifique, qui sort de la maison des Rois; dont la forme est semblable à celle du Croissant, le conquérant du monde; ce signe dis-je, qui est vraiment Impérial & majestueux par le secours divin, la protection d'enhaut, & les graces du Dieu libéral.

Monsieur le Baron de Chateau-neuf l'exemplaire des Grands Seigneurs de la religion du Messie, Ambassadeur de l'Empereur de France résident à notre heureuse Porte, (sa fin se termine en bien) nous a représenté que Nicolas Marlot ci-devant Consul au Caire auroit été déposé dudit Consulat, & qu'en sa place on auroit admis par Lettres Patentes du susdit Empereur, le sieur de Maillet Gentilhomme, modéle des personnes illustres & apparentes de la religion Chrétienne, gardien de ce présent signe roïal, pour régir & gouverner, tant la nation Frnçoise du Caire, que celle qui est établie dans les Villes d'Alexandrie, Damiette, Rozette, & autres dépendantes de la premiere; sur quoi ledit sieur Ambassadeur m'a supplié d'accorder, selon la coutume & l'ancienne pratique, audit sieur de Maillet Consul mon Impérial Barat qu'il n'avoit pas encore reçu; & ayant égard à sa supplication, nous avons bien voulu le lui donner. Ainsi par icelui j'ordonne, que les François & autres nations dépendantes d'eux résidentes dans les Villes ci-dessus mentionnées ayent à reconnoitre, conformément aux bénites Capitulations, ledit sieur de Maillet pour leur Consul, & recourir à lui dans toutes les affaires, qui leur surviendront tant petites que de conséquence, sans pouvoir aller ailleurs, lesquelles ledit sieur Consul terminera & décidera selon les loix & coutumes, sans que personne de nos sujets y puisse contrevenir.

Voulons qu'il ait auſſi la preſſéance ſur tous les Conſuls des Princes Chrétiens, de même que les Ambaſſadeurs de l'Empereur de France l'ont à notre Porte ſur les autres Ambaſſadeurs, lorſqu'ils paroiſſent en préſence de nos puiſſants Miniſtres, ainſi qu'il en eſt fait mention dans nos capitulations. Que les mêmes honneurs, qui ſe rendent aux Beys lui ſoient auſſi déférés.

Que les Soubachy, & autres Officiers de ce rang, ne puiſſent entrer dans ſa maiſon pour l'inquiéter; que tous les Marchands François, & autres dépendans de laditte nation, arrivant aux ſuſdites Villes & Echelles avec vaiſſeaux ayent à lui produire, ſelon la régle & l'uſage, l'état de leurs marchandiſes; de même quand ils voudront partir, qu'ils ayent à ſatisfaire, ſuivant la coutume ancienne, aux droits de Conſulat & d'avarie, ſans qu'on puiſſe y contrevenir, & que les Douanniers auſſi ne puiſſent leur donner permiſſion de partir, ſans avoir un billet de conſentement dudit Conſul.

Que s'il arrivoit des différens entre des François & d'autres nations dépendantes, que ledit Conſul aye à les terminer ſelon leurs loix & ſtatuts; défenſes à nos Officiers & ſujets de s'en mêler.

Que ſi parmi leſdits François il s'en trouvoit quelqu'un d'eſprit de trouble & de ſédition, que ledit ſieur Conſul voulût envoyer en France, nous défendons qu'aucun de nos Officiers s'y oppoſe.

Que l'on ne prenne au Caire, ni dans les autres Villes dépendantes de celle-ci, ni douanne, ni impôt, des effets que ledit Conſul fera venir, pour employer aux préſens des droits & uſages, qui ſe donnent aux changemens des Officiers; qu'il ne ſoit pas pris pareillement douannes ni taxes, ſelon l'uſage ancien, des vêtemens, des étoffes de ménage, & des proviſions de bouche, qui ſeront pour l'utilité de ſa perſonne propre.

En cas de quelques affaires, qui demanderont ſa préſence, ledit Couſul pourra, en mettant une perſonne en ſa place, aller, s'il veut à ſon pays, à Conſtantinople, & partout ailleurs, où ſes affaires l'appelleront. Allant & venant par mon empire, tant par terre que par mer, qu'on ſe garde bien de l'inquiéter en aucune ſorte lui & ſes gens dans les auberges & hôtelleries, où il logera; mais qu'au contraire on lui faſſe avoir pour ſon argent

toutes les provisions, qui lui seront nécessaires, sans que personne y contrevienne.

Vous, Juges & Magistrats des Villes, ne négligez donc point d'apporter tout le soin & toute la diligence, qu'il vous sera possible, à l'exécution des articles de ce présent Impérial commandement, & de tous ceux qui se trouvent écrits dans les bénites capitulations accordées à l'Empereur de France, sans en omettre aucun d'iceux, reconnoissant, & faisant reconnoitre ledit sieur de Maillet Gentilhomme pour Consul dudit Empereur, le protégeant & secourant contre ceux qui voudront le molester en quelque sorte, conformement aux commandemens & capitulations qu'il tient entre ses mains, suivant le contenu desquelles vous agirez toujours en toutes choses avec toute l'éxactitude possible. Croyez le ainsi, & ajoutez foi à son noble signe. Ecrit l'an 1104. sur la fin de la Lune d'Avilt y demarie.

A ANDRINOPLE.

COMMANDEMENT IMPERIAL

Envoyé aux Puissances du Caire, pour faire transporter à Constantinople le Juif Joseph fils de Leon Zaphyr.

Honoré Visit, Glorifié Conseiller, l'ornement du monde; celui qui dispose de toutes sortes d'affaires par ses pénétrantes pensées, qui termine par la justesse de ses avis les affaires les plus importantes du genre humain, fondateur du fondement de prospérité & de splendeur, celui qui affermit les soutiens de la félicité & de la grandeur, le conservé par les amples miséricordes du Roi suprême, Gouverneur d'Egypte, mon Visir Ismaël Bacha, que Dieu perpetue vos grandeurs!

Juge des Juges, & le meilleur des fidéles, qui protestent l'unité de Dieu, Miniére de vertu & de doctrine, insttument véridique, Juste contract sur les peuples de l'univers, Héritier des sciences des Nonces & Prophetes, doué des avantageuses faveurs du Roi, Seigneur Cadi du Caire, que tes vertus soient augmentées!

Et vous choisi parmi vos égaux & vos pareils, Aga des sept milices, que vos valeurs soient augmentées!

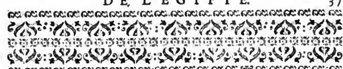
Arrivant cette marque Impériale, il vous sera notifié que

le Baron de Chateauneuf, l'exemplaire des Grands Seigneurs de la religion du Messie, Ambassadeur de l'Empereur de France résident à notre Porte de félicité, (que ses fins soient connues) nous a porté ses plaintes sur ce que le nommé Joseph fils de Leon Zaphir, Juif résident au Caire, & ci-devant Douannier d'Alexandrie, s'étoit emparé de plusieurs marchandises appartenantes à des Marchands François, de la valeur d'environ cinquante bourses, & leur auroit fait injustice; & comme suivant toutes les capitulations, tous les différens, qui excédent 4000 Apres, doivent être envoyés à mon Divan, j'avois ordonné que ledit Joseph Zaphyr eût à comparoitre. Mais cet ordre n'a pas été executé, & les Marchands François l'ayant fait apeller au Divan du Caire, pour l'exécution dudit ordre, non-seulement il a désobéi au commandement; mais encore il a prononcé de sa propre bouche des paroles indignes & méprisantes de la personne de l'Empereur de France. Ainsi m'ayant demandé mon commandement pour que ledit Joseph Zaphyr soit amené, pour être justement jugé, & afin qu'il en soit fait justice, j'ordonne qu'arrivant mon noble commandement vous agissiez suivant le contenu de mon ordre expedié sur ce sujet. Donc vous mondit Visir, Cadi, & Aga des sept milices, vous ferez comparoitre ledit Joseph Zaphyr à mon noble Divan, afin que leurs affaires soient examinées en présence de mes Visirs & Cadilesquers, pour être fait droit; & ceux qui voudront faire différer, ou apporter empêchement à la susditte affaire, seront certainement punis. Faites vos réflexions là-dessus. Vous exécuterez le contenu en mon commandement, & ajouterez foi à mon noble signe. Ecrit au milieu de la Lune de Chatan l'année 1107.

A Constantinople la bien gardée.

Adieu, Monsieur. J'espére que vous ne vous plaindrez point du peu d'étendue de cette lettre. Peut-être aussi y désireriez vous bien des choses que vous n'y trouverez pas malgré sa longueur. En ce cas je vous prie de me permettre que la bonne volonté supplée à l'effet, & de croire que si j'ose me flatter de quelque exactitude & de quelque attention, c'est sur tout lorsqu'il s'agit de vous satisfaire. Je suis &c.

Au Caire ce.



LETTRE SECONDE.

DU FLEUVE DU NIL,

De son origine, de son cours, de ses embouchures, des causes & des suites de son accroissement.



Ous n'auriez, Monsieur, qu'une idée fort imparfaite de l'Egypte, si je vous laissois ignorer ce qui regarde ce fleuve fameux, qui la rend elle-même si renommée & si célébre En vain ce pays charmant vante-t'il la fertilité de ses terres, & la bonté de son climat, l'excellence de son air & de ses eaux ; Envain se glorifie-t'il du nombre & de la richesse de ses habitans, de la puissance de ses anciens Rois, de la grandeur de ces monumens qu'on regarde encore de nos jours comme des miracles de l'art, & qui seront pour toute la posterité des témoignages éternels du pouvoir immense de ces Monarques fameux, qui les éleverent ; En vain se flatte t'il d'avoir été jadis la demeure des Dieux, & de pouvoir être encore aujourd'hui regardé comme un second Paradis terrestre. Otez le Nil à l'Egypte, vous lui oterez en même tems tous ces avantages. Sans lui cette région si peuplée seroit plus déserte, comme vous pouvez le comprendre par ce que je vous ai déja insinué, que les plaines sabloneuses de la Libye. C'est aux eaux fertiles de ce fleuve que l'Egypte doit toutes ses richesses & toute sa fécondité. C'est le Nil qui la nourrit, & qui l'entretient, qui pare ses campagnes de plantes & de verdure, qui peuple ses Villes & ses Provinces d'habitans nombreux ; ou plutôt c'est ce fleuve admirable, qui a augmenté le nombre & l'étendue de ses provinces, & dont le limon fécond a produit en quelque sorte tant de Villes

floriſſantes, tant d'ouvrages ſurprenans, qui immortaliſeront à jamais la mémoire de la monarchie la plus puiſſante, dont on faſſe mention dans l'hiſtoire des tems reculés. Après cela eſt-il étonnant que les anciens Egyptiens adoraſſent ce fleuve ſous le nom d'Iſis & d'Oſiris? Pour avoir donc une idée juſte de l'Egypte, remontons juſqu'à l'origine du Nil; paſſons ces Cataractes ſi vantées, l'effroi de tous ceux qui navigent ſur ce fleuve, ou qui habitent ſur ſes bords; accompagnons le au travers des rochers eſcarpés de la Nubie juſqu'à ſon arrivée en Egypte, & le ſuivant dans ſon cours juſqu'à la mer, parcourons ſes différentes embouchures, étudions la cauſe & la ſource de ſa fertilité & de ſes accroiſſemens, & tachons de vous donner une idée exacte de toutes les circonſtances, qui les ſuivent, ou les accompagnent.

Origine du Nil.

Comme il ne pleut point en Egypte, ſurtout dans la partie ſupérieure, la ſource du Nil en eſt néceſſairemenr fort éloignée. D'un autre côté comme on ne peut parvenir que très difficilement au lieu de ſon origine à cauſe de la barbarie qui régne dans les pays qu'il faudroit traverſer pour s'y rendre, & que le commerce n'enhardit perſonne au péril, qui accompagneroit infailliblement un voyage entrepris dans ces climats ſauvages, d'où l'on ne tire aucunes marchandiſes, il n'eſt pas ſurprenant que peu inſtruits de ce qui ſe paſſe dans une région ſi peu fréquentée, les Auteurs ayent penſé & écrit ſi diverſement ſur la ſource du Nil. Auſſi à lire ce que les hiſtoriens Grecs & Romains nous ont dit de l'origine de ce fleuve, qui ne croiroit que l'Egypte étoit de leur tems un pays inconnu & impénétrable? Les Romains ſurtout après avoir conquis l'Egypte, avoient porté la guerre juſques dans la Nubie, qui ſépare cette contrée de l'Ethiopie, & il leur étoit facile de s'informer de ce qui ſe paſſoit dans un Royaume, dont ils étoient ſi voiſins. Je leur pardonne cependant d'avoir ignoré l'origine du Nil, & à Ovide d'avoir dit en parlant de ce fleuve,

Nec contigit ulli
Hoc vidiſſe caput.

Qui pourroit en effet deviner ſa véritable ſource, & aſſigner

pour ainsi dire, le lieu fixe de sa naissance entre cent mille fontaines, ou ruisseaux, que forment les pluies, qui tombent en Ethiopie avec une abondance étonnante durant tout le tems qu'elle est parcourue à plomb du Soleil, c'est-à-dire lorsqu'il revient vers nous depuis l'Equinoxe du Printems jusqu'au Solstice d'Eté, & qu'il s'en éloigne, en retournant de ce point vers son Equinoxe d'Automne? Dans l'étendue de ce vaste pays qu'il parcourt durant ces six mois, en y versant des torrens d'eau depuis son lever jusqu'à son coucher, d'un pays où dans cette saison tout est lacs, fontaines, ruisseaux, & riviéres, qui pourroit démêler quelle est la véritable source, à laquelle privativement à un million d'autres pareilles, on doit attribuer l'origine d'un fleuve, qui à Sannar est à peine navigable?

Malgré ces difficultés de découvrir le point Géographique de la source du Nil, nos voyageurs n'ont pas laissé d'avancer sur la foi des Ethiopiens, que sous la Ligne, & proche d'un lac nommé Gambea, dont un cheval ne sçauroit faire le tour en moins de deux jours, du sein de deux montagnes voisines, sur lesquelles on voyoit deux Chateaux élevés, descendoient deux gros ruisseaux, qui tombant dans la plaine, venoient se réunir dans ce lac, d'où sortoit ensuite ce fleuve fameux, n'étant encore alors qu'une petite riviére. Ce rapport m'a même été confirmé par un Evêque Arménien, qui ayant été conduit à la Cour d'Ethiopie, avoit obtenu du Roi que nous appellons le Prete-Jean, autrement le Grand Negus, ou Roi des Abyssins, la permission de voir les sources du Nil. D'autres placent l'origine de ce fleuve sur un tertre tremblant environné de diverses montagnes, ajoutant que l'ouverture, par où il sort à gros bouillons & avec quelque bruit, a huit ou dix pieds de diametre. Enfin les Jésuites Portugais parlent de la source du Nil d'une maniére différente à la vérité de ce qu'en disent les uns & les autres, mais qui y a beaucoup de rapport. Ils la fixent à un monticule couvert de verdure, d'où sortent deux puissantes sources, dont on ignore la profondeur, & qu'ils nomment les yeux du Nil; Car les yeux & les sources dans la langue Arabe se désignent par le même terme.

Vous dirai-je naturellement, Monsieur, ce que je pense

de ces différentes maniéres d'expliquer l'origine du Nil ? Je vous avoue que je les crois toutes également imaginaires ; & je suis persuadé que l'envie seule de fixer ce qui ne peut l'être, peut-être même d'embellir une relation de quelque description topographique, a produit ces Chateaux dont je viens de parler, ces tertres tremblans, ces monticules toujours verds, & ces ouvertures bruyantes & prodigieuses. Ce qu'on sçait en général, c'est que vers le milieu de ce vaste pays que renferme l'Ethiopie, du sein de différentes montagnes sourdent des fontaines sans nombre formées par ces pluies abondantes, qui tombent dans cette contrée, & que cette multitude de ruisseaux va se rendre également dans le lac Gambea, dont je vous ai parlé ; que de ce même lac sort une riviére, qui coulant d'abord vers l'Orient, ensuite se recourbant vers le Midi, du Midi au Couchant, & du Couchant au Nord, enferme par un cercle parfait, les montagnes, d'où la plus grande partie de ses eaux provient ; que cette riviére traversant ensuite diverses Provinces du Royaume d'Ethiopie, grossit à chaque pas qu'elle fait vers le Royaume de Sannar, recevant dans son cours à droite & à gauche grand nombre d'autres riviéres aussi considérables qu'elle, qui s'y précipitent par des cascades, & sont également formées par une infinité de ruisseaux & de torrens descendans de quelques autres montagnes, que cette premiere riviére cotoye ; qu'enfin parvenu à Sannar, & s'avançant vers Gary & Dongola, qui sont les deux principalles Villes de la Nubie situées sur ce fleuve, il est joint par d'autres riviéres considérables venant du Couchant, surtout par un grand fleuve nommé par les habitans du pays *Baharabiad*, c'est-àdire *mer blanche*, à cause de la blancheur de ses eaux procédant sans doute de la couleur des terres qu'elles entrainent. Par là il est aisé de voir que la source du Nil n'est pas unique, & que son origine n'est point au de-là de la Ligne.

Je ne puis m'empêcher de rapporter à cette occasion ce que me dit un jour sur ce sujet un Turc Ethiopien, nommé Agi Ali, alors agent du Roi d'Abyssinie en Egypte. J'étois assis avec lui sur les bords du Nil au pied du vieux Caire, & je contemplois avec admiration combien ses eaux se trouvoient resserrées ; car en hiver son lit dans cet endroit n'a pas plus d'un quart

quart de lieue d'étendue ; lorsque l'Ethiopien remarquant mon étonnement. Vois tu ce fleuve, me dit-il ? Il est surprenant sans doute que les eaux immenses, dont il est composé dès son origine, & qui grossissent encore si considerablement dans leur cours, se trouvent réduites ici à si peu de chose. Pour moi, je te proteste devant Dieu qu'il y a en Ethiopie cent riviéres au moins aussi grandes, & aussi pleines que celle que tu as ici sous tes yeux, qui toutes contribuent à grossir le Nil, indépendamment du fleuve blanc qu'il reçoit à sa gauche à deux ou trois journées au dessous de Sannar. Il est vrai que toutes ces riviéres se réduisent infiniment, & se desséchent même quelquefois dans les plaines arides, les sables brulans & les abîmes qu'elles traversent depuis l'Ethiopie jusqu'aux montagnes de la Nubie.

Il est bon d'observer ici que la riviére blanche, dont j'ai parlé, qui est au moins aussi considérable que le Nil, quoiqu'elle vienne perdre son nom dans ses eaux, cotoye ce fleuve dès sa source, qu'elle l'accompagne dans sa route à la distance de douze, quinze, & vingt journées, & que grossie elle même des pluyes continuelles, qui, comme je l'ai dit plus haut, tombent depuis la Ligne jusqu'au 20e. degré pendant l'espace de près de six mois elle compose enfin avec lui ces quantités d'eaux prodigieuses, qui ont fait le sujet de tant de raisonnemens. C'est après cette jonction, que le Nil ayant réuni tant de force, & plus semblable à une mer qu'à un simple fleuve, s'avance toujours vers l'Egypte avec impétuosité, subjuguant les terrains qui lui font obstacle, & vient enfin se presenter aux passages des montagnes, qui par une espace de dix huit à vingt journées de chemin séparent l'Egypte de la Nubie. Là assaillant avec fureur les rochers, qui s'opposent à la liberté de son cours, il leur livre chaque jour cent combats differens, dont il sort toujours victorieux, & par sa violence se fraye une route au travers de ces montagnes impénétrables. Enfin arrivé sur les frontiéres de l'Egypte, fier de tant d'assauts qu'il a livrés, mais fatigué de ses propres victoires, & encore écumant au sortir de tant de travaux, il trouve enfin un lit plus égal, où il semble se délasser de ses fatigues, s'étendant à son aise, toujours accompagné à droite & à gauche des mêmes montagnes qu'il a subjuguées, & qui paroissent s'être divisées pour lui laisser un libre passage.

F

Des Cataractes.

Par tout ce que je viens d'avancer il eſt aiſé de comprendre que le Nil n'eſt pas navigable au deſſus de l'Egypte. Il ne l'eſt pas ſans doute, au moins pour des bateaux, juſqu'au deſſous des derniéres Cataractes éloignées de huit ou dix journées d'Eſſené, premiére ville conſidérable qu'on rencontre en entrant en Egypte de ce côté-là. Juſques là ſon cours ſe trouve preſque continuellement rompu par des rochers, d'où ſes eaux ne ſe précipitent que par ſauts & par caſcades. Ce ſont ces chutes d'eaux, à qui les Arabes ont donné le nom de *Chellal*, que nous appellons Cataractes. Je ſçai de divers Nubiens, qui prennent ſouvent cette route comme la plus courte pour ſe rendre dans ce pays, qu'il s'en trouve ſept ou huit de remarquables depuis l'Iſle de Saï au deſſous de Dongola juſqu'à Aſſouan. On rencontre encore une ou deux de ces chutes d'eaux dans la Nubie entre Gary & Dongola. Je ne doute pas même qu'il n'y en ait pluſieurs autres, qui ne nous ſont inconnues, que faute d'être mieux inſtruits de la diſpoſition des pays que le Nil traverſe avant que d'arriver en Egypte.

Les Cataractes du Nil ne ſont donc autre choſe que des paſſages étroits entre des montagnes ſerrées, & embaraſſées de rochers eſcarpés, par où ce fleuve ſemble s'être ouvert une route en dépit de la nature, & où par ſon impétuoſité naturelle il ſe précipite de roche en roche avec beaucoup plus de bruit dans ſa baſſeſſe que dans le tems de ſon augmentation, parce qu'alors ſes eaux immenſes ſurmontent ſans difficulté tous ces obſtacles. Il y a de ces rochers, d'où le Nil tombe dans la plaine avec tant de rapidité par des caſcades épouventables, que ſurtout en hiver qne ſes eaux ſont fort diminuées, le bruit de leur chute reflêchi par les échos de ces différentes montagnes s'entend de ſept lieues, & que les bêtes féroces n'oſent alors en approcher. Les Oiſeaux euxmêmes épouvantés n'oſent traverſer ce fleuve dans ces endroits; mais lorſqu'il eſt dans ſa plénitude, il couvre ces paſſages d'une ſi grande quantité d'eaux, que le bruit ne s'entend plus. Il ſe trouve de ces paſſages ſi ſerrés, qu'un Chevreuil, dit-on, pourroit les franchir d'un ſaut, & que les Rois d'Ethiopie y ſont jetter des ponts pour paſſer leurs armées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il s'en rencontre un ſi étroit, qu'on pourroit bâtir un pont d'une ſeule Arche d'un rocher à l'autre, le Nil n'arrivant jamais juſqu'au

sommet de ces montagnes, comme il est aisé de s'en convaincre par les marques de ses inondations. Quelle profondeur doit avoir ce précipice, pour contenir les eaux immenses qu'on voit couler en Egypte au mois de Septembre!

C'est dans cette saison de l'accroissement de ce fleuve, qu'à la faveur de quelques radeaux les peuples de la Nubie se hasardent de le descendre, & de traverser ces dangereux passages. Ces radeaux sont composés d'un bois qu'ils viennent vendre en Egypte, & qui y est fort cher. Ils en lient ensemble plusieurs piéces avec des cordes, & quoi qu'ils ayent plusieurs Cataractes à passer, à la faveur de ces machines fragiles ils n'apprehendent point de faire naufrage. Arrivés à la derniére Cataracte ils se laissent précipiter. Alors ils ferment les yeux, & se bouchent les oreilles avec leurs mains, pour n'être point effrayés par la grandeur du péril, ni assourdis par le bruit que l'eau fait en tombant dans cet affreux précipice; & un instant après ils se trouvent à un quart d'heure de ce saut. Si dans le passage il arrive que leur radeau frape contre quelque rocher, & qu'il se brise, ou se delie, ils s'attachent fortement à quelqu'une des piéces de bois, qui le composent. C'est alors toute leur ressource, & souvent leur salut. A la faveur de ce foible secours ils rassemblent dans des lieux, où le Nil coule plus tranquillement, les débris de leur naufrage. Au reste ces radeaux, dont ils se servent, sont aussi très souvent composés en partie de pots de terre, ou vases qui se fabriquent en Nubie, & que ces peuples vont vendre en Egypte. Si dans la route il s'en brise une partie par la rencontre de quelques pierres, la vente de ce qui leur en reste les dédommage de cette perte. Les conducteurs de ces radeaux sont souvent attaqués pendant la nuit par les Crocodiles. C'est ce qui les oblige de veiller alors, de faire du feu sur quelques pierres plattes, qu'ils embarquent sur leurs radeaux pour cet usage, & de jetter quelques cris de tems en tems, afin d'éloigner ces impitoyables ravisseurs.

Cours du Nil.

Quoi qu'en disent quelques uns, ce ne sont point certainement les neiges de l'Ethiopie, qui fournissent des eaux au Nil pendant l'hiver. Il ne tombe jamais de neige dans cette contrée; elle y est même tellement inconnue, que les Abyssins n'ont pas de terme pour l'exprimer. Ainsi il faut nécessairement convenir, que dans cette saison le cours de ce fleuve est entretenu des

écoulemens de divers lacs que les pluies ont formés pendant l'Eté, & de ces fontaines sans nombre, qui sortent, comme je l'ai dit, des différentes montagnes de ce vaste Royaume. Après avoit ainsi surmonté les obstacles terribles que la nature sembloit avoir voulu opposer à son passage, le premier lieu habité de l'Egypte, que rencontre le Nil, est Esrim, petite place située sur sa rive droite, & deffendue d'un mauvais Chateau, où l'on entretient une garnison de vingt cinq à trente hommes pour la garde des personnes que l'on y relégue assez souvent. De là devenu moins impetueux & plus tranquile, il s'étend à son aise tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, mais surtout à sa rive gauche où portant plus librement ses eaux, il prolonge un de ses bras jusqu'à la vallée des Elouah, & un autre dans la Province du Fioum.

Il faut cependant avoüer que le lit de ce fleuve se trouve extremement resserré par ces deux chaines de montagnes, qui à son entrée en Egypte semblent sortir elles mêmes des rochers de la Nubie pour ne jamais l'abandonner. Les plus hautes restent à sa droite. Celles-ci sont tellement serrées qu'elles ne paroissent former qu'une seule montagne continuée, & si escarpées, qu'excepté dans un seul endroit, elles sont absolument impénétrables. Les autres beaucoup plus basses, & séparées entr'elles par quelques vallons, sont sur la gauche, & lui laissent plus de facilité d'étendre ses eaux du côté de-la Libye, où il porte avec elles la fertilité & l'abondance. Escorté de cette garde fidéle, dont il est accompagné durant l'espace d'onze ou douze cens lieues, le Nil arrive enfin aux environs du Caire & des Pyramides, sans avoir eu dans toute la haute Egypte plus de deux ou trois lieues de terrain, où il pût s'étendre, quelquefois cinq ou six, mais rarement, excepté aux environs de Siout & de Manfelout, où il en a beaucoup davantage. Mais au voisinage du Caire le terrain sur lequel il coule devient encore plus étroit. Là ces deux chaines de montagnes prêtes à l'abandonner semblent vouloir se dire un éternel adieu, en se rapprochant l'une de l'autre, & laissant à peine à ce fleuve dans cet endroit une lieue & demie d'étendue. En effet c'est de là qu'après s'être séparées, la chaine Orientale se recourbe, & s'éloigne tirant du côté de la mer Rouge, & que la chaine Occidentale se repliant de même vers la Libye laisse au Nil un champ libre pour

s'étendre. De ſon côté ce fleuve affranchi pour ainſi dire, des liens qui juſqu'alors l'avoient retenu enchainé, ſe diviſe lui même en deux branches, trois lieues au deſſous de ce détroit. Un de ſes bras ſuivant encore vers l'Orient la route de la montagne, qui l'a abandonné, va ſe rendre à la mer du côté de Damiette, tandis que l'autre coulant du côté de l'Occident, ſans jamais ſe ſéparer des montagnes de la Libye, va à ſon tour potter ſes eaux à la mer au pied de la ville de Roſette. C'eſt ainſi que l'un & l'autre forment ce fameux Delta, dont je vous entretiendrai dans la ſuite.

Cette courte deſcription ſuffiroit peut être pour donner une idée aſſez exacte du cours du Nil. J'ajoûterai cependant que les eaux de ce fleuve encore immenſes, lorſqu'il entre en Egypte, ſont infiniment diminuées avant qu'il arrive à la mer. Ces deux canaux, dont je vous ai parlé, conſtruits dans les anciens tems à ſa rive gauche, & qui s'étendent, l'un dans la Province des Elouah, l'autre dans celle du Fioum, toutes deux éloignées de deux ou trois journées des bords du fleuve, lui en dérobent ſans doute beaucoup. Il en perd encore conſidérablement par une grande quantité d'autres, qu'on a ouverts des deux côtés, principalement ſur ſa gauche, & qui ſervent à introduire ſes eaux dans les campagnes, où par une infinité de petits ruiſſeaux elles ſont diſtribuées, d'abord aux terrains les plus élevés, & enſuite aux terres, qui ſont plus baſſes.

Les anciens Rois d'Egypte n'avoient rien exécuté de plus grand, rien de plus magnifique & de plus digne d'admiration, que certains ouvrages qu'ils avoient imaginés pour la répartition des eaux de ce fleuve dans toute l'étendue de ce Royaume. Pour y maintenir une fertilité conſtante & annuelle, il s'agiſſoit de prévenir les inégalités, qui ſe trouvent d'une année à une autre dans l'augmentation du Nil, tantôt inſuffiſante, ce qui donnoit lieu à des ſtérilités ruineuſes, quelquefois trop abondante; ce qui cauſoit des inondations, qui entrainoient ſouvent les beſtiaux, les hommes, & même les villages entiers. Pour remédier à ces deux extrémités également préjudiciables, ces Princes vigilans & attentifs au bonheur de leurs ſujets avoient fait élever divers Aquéducs, à commencer dès l'entrée du Nil en Egypte juſqu'à ſon arrivée à la mer. Ces aquéducs, dont la rive gauche de ce fleuve étoit coupée, recevoient les eaux,

& les conduisoient au travers des campagnes jusqu'au sommet des montagnes de la Libye.

Pour bien comprendre l'effet de ces canaux différens, il faut observer que dès l'entrée du Nil en Egypte, allant directement du Sud au Nord, il y a une pente assez considérable de l'une à l'autre de ses extrémités. De là il est aisé de conclure qu'en construisant ces aquéducs en demi cercle, dont un bout touchoit au fleuve, tandis que l'autre descendoit vers les montagnes, ils pouvoient être, comme ils l'etoient en effet, par une ligne presque parallele à l'horison très élevés du côté de-là Libye, & cependant au niveau du Nil dans l'endroit, qui y aboutissoit. Ainsi en prenant l'eau de ce fleuve dans un fond égal à son lit, sans autre secours de l'art, on pouvoit à la faveur de l'exhaussement insensible de ces aquéducs, à mesure qu'ils s'éloignoient du Nil, la porter au sommet des montagnes, qui bordent les deserts de la Libye, & verser au de là dans les plaines sablonneuses & arides, qui s'y rencontrent, les eaux superflues à l'arrosage de l'Egypte. Par là quelque médiocre que fût la croissance du Nil, le terrain de l'Egypte avoit un arrosage toujours égal, qui y entretenoit une fertilité non interrompue, tandis que d'un autre côté il n'avoit rien à craindre des trop grandes augmentations de ce fleuve. En effet par le moyen de ces canaux le superflu étoit versé dans la Libye, où ces eaux destinées à bonifier toutes les terres portoient encore la fertilité.

Ces aquéducs magnifiques, dont quelques uns avoient cent pieds de largeur sur vingt de hauteur, étoient encore autant de riviéres, qui servoient au commerce du pays par le transport des marchandises & des denrées, qu'à la faveur de cette voye on faisoit aisément passer sur des barques jusques dans la Libye. C'étoit assez pour la grandeur d'un Roi d'Egypte d'avoir achevé dans le cours de sa vie un de ces canaux. Un Auteur Arabe, qui en fait la description, en compte dix huit depuis l'entrée du Nil en Egypte jusqu'à la ville de Memphis dans l'espace de 180. lieues, sans y comprendre deux autres aquéducs élevés entre Memphis & la mer, dont l'un portoit ses eaux jusques dans les deserts, où le temple de Jupiter Ammon étoit bâti, & l'autre au lac Mareotis situé derriére la ville d'Alexandrie. La Libye fertilisée par le moyen de ces aquéducs

avoit produit dans ses contrées les plus commodes de petites provinces, qui en tirant leurs colonies de l'Egypte l'avoient soulagée d'un peuple trop nombreux, des villes fameuses, qui faisoient fleurit les deserts, & comptoient des milliers d'habitans au mileu de ces solitudes. Les Conquérans de l'Asie, en subjuguant l'Egypte, abolirent la mémoire de ces fameux aquéducs qui devinrent alors inutiles, & tomberent en ruines bientôt après par le peu de soin qu'on apporta à les entretenir. De tant de grands ouvrages deux seuls canaux, dont l'un, comme je l'ai déja dit, conduit les eaux du Nil aux Elouah, & l'autre les porte dans la petite province du Fioum, subsistent encore de nos jours, parce qu'au lieu d'être élevés comme les autres, ils ont été taillés dans les montagnes. Ces villes bâties dans des tems plus heureux furent de même ensévelies dans les sables & dans l'oubli, & ces vastes plaines retournées dans leur premier état n'offrent plus aujourd hui que des ruines & des décombres. Ces vestiges, dont l'origine nous est devenue inconnue par la succession des tems, ont donné lieu aux Contes des Ecrivains Arabes, qui disent que les Fées habiterent jadis ces deserts, & y batirent des villes par enchantement. C'est ainsi que ces célébres ouvrages ont été détruits, & qu'après le dépeuplement de l'Egypte, ses nouveaux habitans se sont servis de ces aquéducs comme de carriéres, d'ou ils ont tiré les pierres nécessaires pour la construction de leurs batimens. Ils en ont enlevé jusqu'aux fondemens, pour profiter du terrain fertile qu'ils occupoient.

Peut être serez vous bien aise de sçavoir si dans cette vaste étendue de pays que le Nil parcourt depuis son entrée en Egypte, il y a quelques ponts sur ce fleuve. Monsieur Paul Lucas, dont j'ai vû le journal, semble y en marquer un; mais vous pouvez être assuré, Monsieur, qu'il n'y en a aucun, ni de pierre, ni de bois. Aussi seroit ce un entreprise plus difficile, qu'on ne pense, de vouloir y en construire. Comment en effet élever des arches assez hautes, pour laisser écouler les eaux de ce fleuve, qui montent quelquefois jusqu'à 28. coudées? Supposons même la possibilité du fait; comment des ponts, qui devroient avoir communément trois quarts de lieue de longueur, seroient-ils capables de resister long tems au poids immense d'eaux qu'ils auroient à soutenir? Ne seroit ce pas comme autant de digues, qui en s'oppofant à l'écoulement du

Nil, irriteroient son impétuosité, & ne pourroient tenir long tems contre elle ?

Il est vrai cependant que l'Egypte a des ponts. Elle en compte même plusieurs grands & magnifiques ; mais ils ne sont pas sur le Nil ; c'est sur les canaux qu'on les trouve. On en voit un de cette espéce au dessous de Chebra à une grande lieue du Caire sur le canal appellé *Abou menaggé*, ou *Menaggem*, c'est-à-dire *pére de l'Astrologue*. Ce Pont fut bati il y a environ trois cens ans par un Roi d'Egypte, dont la devise étoit un Lion. Aussi cet édifice est il semé d'un bout à l'autre de la figure de cet animal. Ce même Prince en avoit aussi fait construire un dans le Caire même sur le canal, qui traverse cette ville. On le nommoit de même le pont des Lions, sans doute parceque ce Prince y avoit fait representer, comme sur le premier, plusieurs figures de ces mêmes animaux. Ce pont étoit fort exhaussé, d'une structure admirable, & d'une seule arche. Un des successeurs de ce Roi, jaloux de la beauté de cet ouvrage, le fit abattre sous prétexte qu'il se fatiguoit trop à le passer, & le fit rebatir ensuite moins élevé. Mais malgré cette basse jalousie le pont a toujours conservé depuis son ancien nom, & on l'appelle encore aujourd'hui le Pont des Lions. Il est certain que sans le secours des ponts & des chaussées, qui la plûpart sont percées en arcades, l'Egypte ne seroit pas pratiquable pendant quatre à cinq mois de l'année. Aussi l'entretien de ces ouvrages publics est-il une des plus grandes dépenses que le pays soit obligé de faire.

Quelques Auteurs avancent hardiment qu'aucun vent ne se fait sentir sur le Nil. Seroit ce dans la vue de nous convaincre qu'ils n'ont jamais passé en Egypte, & qu'ils n'ont pas même pris la peine de consulter ceux, qui étoient en état de les mieux instruire ? Si cela est, ils ont parfaitement réüssi, puisque, quoi qu'ils en disent, on y en trouve souvent de très violens. C'est une vérité, dont plusieurs voyageurs n'ont fait qu'une expérience trop funeste. Aussi puis-je assurer que les vents d'Ouest Nord Ouest, qui deviennent véritablement Nord sur ce fleuve, s'y font sentir presque continuellement avec violence durant son accroissement, & que s'ils cessent quelquefois de souffler, ce n'est que pendant des intervalles très peu considérables. En effet comment seroit il possible sans un pareil secours de remon-

ter

têr de Rosette au Caire en deux journées, & de faire en cet espace de tems plus de quarante lieues contre le courant du fleuve?

Après vous avoir conduit depuis l'origine du Nil jusqu'à la mer, il me resteroit, Monsieur, à vous entretenir de ses embouchures. On comptoit autrefois environ cinquante lieues depuis le port d'Alexandrie jusqu'à Peluse. Dans cet espace étoient les sept embouchures du Nil si vantées du tems des Romains, & sur lesquelles on avoit alors bati autant de Villes. Quelques Géographes en ont compté plus ou moins; & cela n'est pas surprenant, chacun s'étant attaché à décrire ce qui existoit de son tems, & le Nil dans ses inondations ayant souvent changé ou multiplié le lit qu'il se formoit lui-même par le poids immense de ses eaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fleuve n'a jamais eu que deux embouchures principales, répondantes aux deux branches qu'il forme en se divisant au dessous de la Ville du Caire. A l'égard des autres, il est sur qu'elles étoient faites de main d'homme, de même que celle d'Alexandrie, dont je vous parlerai dans la description de cette fameuse Ville, & qu'au nombre des embouchures du Nil les Auteurs ont surement compris les canaux artificiels qu'on avoit pratiqués pour l'utilité du pays. Par la succession des tems & la négligence des différens peuples, qui tour à tour se sont rendus maitres de l'Egypte, ces canaux se sont remplis. Ils ont été comblés par les sables & par le limon du Nil, qui ont enséveli de même ces anciennes Villes qu'on avoit élevées sur chacune de ces embouchures prétendues. Il ne reste plus que quelques villages sur la côte entre Rosette & Damiette, & ces anciens noms d'embouchures Bolbirique, Sebennytique, Phatmitique, Mendesienne, & Tanitique, qu'on rencontroit autrefois depuis Canope jusqu'à Peluse, sont des êtres inconnus à nos Géographes modernes, chez lesquels on ne les trouve plus.

De ses embouchures.

L'occasion se présentera peut-être de vous entretenir encore une fois des embouchures du Nil, en vous parlant de cette célébre partie de l'Egypte, à qui sa figure a fait donner le nom de Delta. Je viens à une matiére plus intéressante, & qui sans doute ne vous paroitra pas moins curieuse. Je parle de cette fertilité particuliére aux eaux du Nil, qui se

Origine de la fertilité du Nil.

communique, non-ſeulement au terrain qu'il arroſe, mais encore à tous les êtres animés, qui en boivent, & de la maniére, dont ſe fait cette communication, c'eſt-à-dire des accroiſſemens & des inondations de ce fleuve. Il eſt certain d'abord que cette fécondité naturelle à ſes eaux doit s'attribuer uniquement au limon qu'elles apportent en Egypte, & dont elles ſe chargent depuis l'Ethiopie même en parcourant un terrain d'une ſi longue étendue. Elles en charient une ſi grande quantité, qu'en entrant en Egypte, la dixiéme partie de leur volume eſt d'un limon gras & nitreux, qui répand en tous lieux avec lui la fertilité & l'abondance. Par tout où ce limon eſt porté par les eaux du Nil les campagnes reverdiſſent, & ſe couvrent de riches moiſſons, les arbres ſe chargent de feuilles & de fruits, les plantes croiſſent à vue d'œil, les hommes eux-mêmes auſſi-bien que les animaux ſont plus nourris, plus robuſtes, & plus féconds; par tout où il ne peut parvenir on ne voit que déſerts affreux, que ſables arides, que fantômes d'êtres vivans, pour qui la nature ſemble n'être qu'une marâtre. On diroit volontiers que ce limon eſt le germe univerſel, à qui toutes choſes doivent la naiſſance dans cette partie du monde; & en le diſant on ne s'éloigneroit point de la vérité.

Mais votre curioſité naturelle ne ſe borne pas là, Monſieur, & vous attendez ſans doute que je vous rende compte de la véritable cauſe, qui communique elle-même au limon du Nil cette fécondité admirable par qui ſont produits continuellement de ſi ſurprenans effets. Sur cette matiére je me contenterai de vous faire part d'une conjécture que je tire du rapport des Abyſſins que j'ai vus en différens tems en Egypte. Tous m'ont aſſuré unanimement que dans le tems de ces pluies prodigieuſes, qui en certaine ſaiſon inondent l'Ethiopie, il s'éleve dans les marécages formés par ces torrens d'eau dans la vaſte étendue des plaines, qui ſéparent ce Royaume de la Nubie, des roſeaux en ſi grande abondance & d'une telle hauteur, qu'après même que le Soleil a deſſéché ces lieux, les chemins d'une des capitales à l'autre ne ſont pas moins impratiquables, que pendant ces longues & fortes pluies, qui ont produit ces cannes. Pour rétablir donc la communication entre les deux Etats, & mettre en même

tems à profit les campagnes qui les féparent, il n'y a point d'autre moyen que de porter le feu dans ces forêts de roseaux, qui répandent alors dans tout le pays une lumiére aussi considérable que celle du jour même. Après cet incendie prodigieux les terres entiéres paroissent brulées, & restent couvertes de cendres jusqu'à ce que les pluies recommencent. Or ne pourroit-on pas dire que c'est principallement à ces cendres que le Nil entraine avec lui en Egypte, que ce fleuve doit la fécondité de ses eaux & de son limon. La raison ni l'expérience n'ont certainement rien, qui combatte cette opinion, & ce que la Physique nous apprend de la vertu des sels, dont les eaux du Nil se trouvent par là chargées, doit encore contribuer à nous la rendre plus probable.

A l'égard de l'accroissement du Nil, vous sçavez, Monsieur, que réguliérement tous les ans depuis le commencement du Printems jusqu'aux derniers jours de l'Eté ce fleuve s'enflant jusqu'à une hauteur plus ou moins grande, franchit les bornes que ses rivages voudroient envain opposer au poids immense des eaux, dont il est grossi, inondant les campagnes, & se répandant dans les plaines voisines, dont dans cette saison il fait une espéce d'Océan. Il me reste donc à vous apprendre quelle est la cause de ce phénoméne, toujours si régulier, & en même tems si extraordinaire. Mais, j'espére, Monsieur, que vous conviendrez aisément avec moi qu'il a toujours été plus facile de connoitre les avantages que le Nil procure à l'Egypte, que de rendre raison de ses accroissemens. Il en est de cet évenement annuel, comme de l'origine de ce fleuve. On sçait qu'Alexandre envoya inutilement des hommes exprès pour en apprendre des nouvelles; & quelque exactes que soient sur ce sujet les relations des Portugais, il est encore resté depuis, comme je l'ai montré, beaucoup d'obscurité à cet égard.

Origine de ses accroissemens.

La cause des accroissemens du Nil n'a pas été jusqu'ici mieux connue. Celui qui a traduit l'Egypte de Murtadi attribue ce débordement aux pluies, qui pendant notre Hiver tombent au de-là de la Ligne. Pour appuyer cette opinion il suppose que les eaux ne faisant que quatre lieuës de chemin par jour, elles ne peuvent arriver en Egypte que dans les mois de Juillet, d'Août, & de Septembre. Je ne m'amuserai

point à combattre ce rafinement, qui n'a pour fondement que la fausse idée que l'Auteur s'est faite, que les pluies ne tomboient en Ethiopie que pendant notre Hiver, au lieu qu'il n'y pleut, comme je l'ai dit plus haut, que durant l'Eté, lorsque le Soleil donne à plomb sur cette contrée. En effet il est clair que les pays méridionnaux situés au de-là de la Ligne sont exempts de pluie aussi-tôt que le Soleil est en de-çà, comme les pays Septentrionnaux n'y sont plus si exposés, dès que le Soleil a repassé cette même Ligne du côté du Midi.

Une autre raison qu'on a prétendu donner du débordement du Nil, c'est que les terres qu'il parcourt étant fort nitreuses, il se fait à l'approche du Soleil dans les eaux de ce fleuve une fermentation, qui aidée par le vent grossit extraordinairement leur masse, & les oblige de se déborder. Ce raisonnement est spécieux sans doute. Cependant si cette raison avoit lieu, il faudroit que par cette fermentation le Nil s'emflât de maniére qu'une goutte d'eau occupât alors la place de plus de vingt. Cette augmentation d'ailleurs ne pourroit être générale, les terres n'ayant pas toutes absolument la même qualité. Enfin en supposant le principe de l'hipothése comme incontestable, il seroit toujours vrai de dire, que les eaux retourneroient nécessairement à leur premier volume, dès qu'elles seroient refroidies par l'absence du Soleil. En un mot cette opinion me paroit si insoutenable, que je ne la crois pas digne d'être réfutée sérieusement.

On dit aussi que les vents du Nord, qui régnent en Egypte pendant l'accroissement du Nil, sur tout depuis la Saint Jean jusqu'à la fin d'Août, sont la cause du débordement de ce fleuve par l'obstacle qu'ils font à son cours, auquel il est sur qu'ils sont opposés. J'avoue que ce sentiment a quelque espéce de vrai semblance, & que si le Nil étoit une riviére, qui eût très peu de pente, qu'on n'y rencontrât point de ces cataractes, dont je vous ai parlé, que ses eaux enflées par les torrens ne conservassent pas encore l'impétuosité qui leur a été communiquée, on pourroit peut-être se laisser prévenir par de si foibles raisons. Mais quel poids pourroit soutenir le vent le plus violent? Le Nil croît au Caire de 23. à 24. pics; le pic est de deux pieds; ainsi la hauteur des

eaux de ce fleuve eſt d'environ quarante huit pieds. Peut-on comprendre qu'un poids ſi prodigieux puiſſe être ſoutenu par le vent ? J'ajoute que la croiſſance du Nil eſt beaucoup plus conſidérable dans la haute Egypte que dans la baſſe ; qu'elle eſt plus grande encore à ſon entrée dans ce pays, & qu'enfin dans le Royaume de Sannar ſa hauteur l'emporte ſur toutes celles qu'on lui trouve depuis cette contrée juſqu'à la mer. Nous voyons d'ailleurs que ce vent, qu'on veut être la cauſe des accroiſſemens du Nil, manque aſſez ſouvent, ſans que cependant les eaux de ce fleuve perdent rien de leur hauteur accoutumée ; ce qui ſeul ſuffiroit pour démontrer que les vents & l'air ne ſont point la vraie cauſe de l'augmentation, dont il s'agit. Enfin pour ruiner de fond en comble tous les raiſonnemens de ceux, qui attribuent la croiſſance du Nil au vent du Nord, j'ajoute que ſi ce vent ſoutenoit les eaux par la violence de ſon cours oppoſé à celui du fleuve, comme ils le prétendent, ce fleuve devroit néceſſairement diminuet alors à ſon entrée dans la mer, & y porter moins d'eau qu'en tout autre tems. Cependant il arrive abſolument le contraire, puiſque dans cette ſaiſon il lui paie chaque jour un plus gros tribut, & que ſes eaux bourbeuſes repouſſent plus vivement & plus loin celles de la Méditerrannée, qui à leur ordinaire ſont fort claires & fort tranſparentes,

De ce que je viens de vous dire peut-être ſerez vous tenté de conclure qu'il eſt inutile de rechercher la cauſe d'un phénoméne, dont il n'a pas plu à la Providence de nous révéler le ſecret ; peut-être deſeſpérez vous d'en ſçavoir jamais davantage ſur cet article. Cependant vous ne devez pas vous imaginer, Monſieur, que la cauſe de l'augmentation du Nil ſoit une Enigme inexplicable. Il n'eſt pas ſurprenant d'abord que les anciens ayent varié ſur les explications qu'il nous en ont données ; ils étoient, on le ſçait, très peu informés de ce qui ſe paſſoit en Ethiopie. A l'égard des modernes, qui ont écrit ſur cette matiére, où bien ils ſe ſont contentés de copier les Auteurs, qui les avoient précédés, ſans avoir jamais fait aucun ſéjour en Egypte ; ou s'ils y ont été eux-mêmes, ils n'y ont pas fait une demeure aſſez longue, pour pouvoir s'inſtruire à fond de ce qui auroit pu leur donner quelques

lumiéres sur cet article. Cependant la réflexion seule auroit pu leur dévoiler d'avance un mistére, qui ne l'a plus été depuis, & les conduire naturellement à une découverte, qui suivoit nécessairement des connoissances que nous avions déja acquises. En effet depuis la découverte du nouveau monde nous sçavons, à n'en point douter, que dans les Indes Orientales & dans l'Amérique Espagnole il pleut continuellement, lorsque le Soleil est dans leur Zénith, & qu'alors les riviéres fréquentes & considérables, qui se trouvent sous ces climats, s'enflent & se débordent comme le Nil. Cette connoissance devoit naturellement faire conjécturer que la même chose arrivoit dans tous les pays, qui ont la même position sur notre globe, & qui occupent les parties voisines de la Ligne; d'où il étoit aisé de conclure que depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre il pleut continuellement en Ethiopie.

C'est ce dont je me suis convaincu par moi même pendant un séjour de plus de seize années consécutives que j'ai fait en Egypte. Pendant une si longue résidence j'ai interrogé à diverses fois, & séparément plusieurs personnes, qui avoient été en Ethiopie, des Ethiopiens même, deux Envoyés du Négus, plusieurs Missionnaires Italiens, qui étoient passés dans ce pays, le sieur Charles Poncet, Médecin François que j'avois envoyé au Roi d'Ethiopie, & qui avoit séjourné un an, ou dixhuit mois, auprès de ce Prince. Leur rapport a été uniforme, & tous unanimement m'ont rendu témoignage des pluies, qui tombent continuellement dans ce Royaume entre les deux Equinoxes. Ces pluies commencent vers la Ligne, & s'étendent environ jusqu'au vingtiéme degré de latitude Nord. Ainsi la partie la plus Septentrionale du Royaume de Sannar est exempte de pluies, tandis que la Méridionale en est noyée.

Or de-là je conclus, & j'espére que vous en conviendrez avec moi, que la croissance, ou la décroissance du Nil, n'a incontestablement aucune autre cause, que l'abondance des pluies, qui dans la même saison tombent en Ethiopie, & la cessation de ces mêmes pluies, lorsque le Soleil a repassé la Ligne. Il ne pleut point en Egypte, il est vrai; & c'est cependant là que l'augmentation se fait sentir. L'éloignement

des lieux, où ces eaux tombent, de ceux où il n'en tombe point, & où cet accroissement se manifeste à un peuple ignorant, a donné lieu sans doute aux imaginations ridicules qu'on trouve à ce sujet dans les relations de quelques voyageurs. Quoiqu'il en soit, il ne faut point chercher d'autre raison de ce phénoméne. Feu Monsieur le Noir du Roule, nommépar le Roi pour passer en ma place à la Cour d'Ethiopie, sçauroit bien qu'en dire, s'il vivoit encore, puisqu'il ne fut assassiné à Sannar par ordredu roitelet de ce pays, que parce que le Nil manqua cette année faute de pluies, qui ne tombérent en Ethiopie, & même à Sannar jusqu'où elles s'étendent, qu'en très petite quantité. Accusé devant ce Prince foible & barbare d'avoir causé cet effet par l'art de Magie que ces peuples grossiers croyent nous être très familier, Monsieur du Roule paya de sa tête une faute qu'on devoit attribuer uniquement à la nature.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans les mois de Mai, de Juillet, & d'Août, lorsque les pluies sont si abondantes en Ethiopie, les vents du Nord, autrement dits vents Etésiens, c'est à-dire Ouest-Nord-Ouest, y régnent continuellement, non pas sans variation, comme quelques Auteurs l'ont avancé, mais avec plus de véhémence en certains jours & à certaines heures. En effet ils calment ordinairement pendant la nuit; vers les huit heures du matin ils se réveillent & augmentent; ils calment une seconde fois vers les dix heures, & leur violence recommence à deux heures après midi jusqu'à cinq ou six heures du soir, qu'ils mollissent. Cependant ils n'observent pas toujours exactement cette régle. Ainsi il y a des nuits qu'ils veillent, pour m'exprimer en termes du pays, comme il y a réciproquement des jours où ils ne se reposent point. Dans la même saison les mêmes vents régnent en Egypte, comme je l'ai remarqué plus haut, pendant la croissance du Nil. Surquoi permettez-moi, Monsieur, de hazarder une conjécture. Ne pourroit-on pas dire que le degré de vent, qui souffle alors en Egypte est dans un équilibre équivalent avec le degré de pluie, qui tombe en même tems en Ethiopie, & que la violence du vent augmente dans la premiére contrée à proportion de l'abondance des pluies, dont l'autre est arrosée? En effet il est vrai-semblable que ce vent n'est attiré que par

l'écoulement des eaux, qui tombant vers la mer, laissent dans les lieux qu'elles quittent, un espace vuide, où l'air pressé d'ailleurs du côté de la marine accourt pour les remplacer. Ce qui paroîtroit confirmer mon opinion, c'est qu'en l'année 1694. où le Nil augmenta si peu, qu'à peine couvrit-il la sixiéme partie des terres qu'il inonde ordinairement, les vents furent très foibles durant les mois de Juillet & d'Aout; ce qui nous donna lieu de juger de la médiocrité des pluies, qui tomboient alors en Ethiopie. D'ailleurs ces vents n'entrainoient pas avec eux, comme dans les années précédentes, de ces nuages épais, dont le Nil a coutume d'être couvert depuis le lever du Soleil jusqu'à huit heures du matin, qu'ils sont dissipés par la force de cet astre. Ces nuages, qui ordinairement sont portés en Ethiopie par ce vent, s'y résolvent en pluies, dont les eaux retournent ensuite vers la mer, d'où sans doute elles ont été tirées; En quoi on ne peut s'empêcher de reconnoître un jeu admirable de la nature, qui a trouvé le secret de rendre ainsi le plus fertile & le plus délicieux de l'univers un pays, qui sans un secours si merveilleux & si digne de cette sagesse éternelle, qui a arrangé toutes choses pour le bien de l'homme, n'auroit pas été capable de produire un seul brin d'herbe.

Tems de l'augmentation du Nil.

Le Nil commence presque toujours à s'enfler réguliérement dans un certain tems de l'année. Cependant les Anciens & les modernes ne parlent pas uniformément de cette inondation réguliére. Tous conviennent à la vérité qu'elle dure depuis le Solstice d'Eté jusqu'à l'Equinoxe d'Automne; mais ils ne sont pas de même d'accord sur son commencement. Les uns disent que le Nil ne commence à croître qu'après que les vents Etésiens, ou Ouest-Nord-Ouest ont commencé eux-mêmes à souffler. D'autres prétendent au contraire que cette croissance arrive avant qu'ils soufflent. Pline la fixe même à la nouvelle Lune, qui suit le Softice d'Eté*; *Incipit crescere*, dit-il, *novâ lunâ quæcumque est post solstitium;* ce qui pourroit peut être s'entendre d'un accroissement sensible. Enfin il y en a qui soutiennent que ce fleuve commence à grossir dès que le Soleil est en de-çà de la Ligne. Mais cette premiére augmentation n'est point sensible; & on peut dire qu'en général & ordinairement l'accroissement des eaux du Nil ne commence que dans les

* Dans son Histoire naturelle, Livre 5. Chapitre 10.

derniers

derniers jours du mois d'Avril, & au commencement de Mai. Je dis en général & ordinairement, parce qu'il est quelquefois arrivé que ce fleuve n'a commencé à croître qu'en Séptembre.

L'augmentation des eaux du Nil commence par la cessation de sa diminution, & les Arabes expriment ces premiéres marques de l'accroissement par le mot *yetoubahem*, qui en leur langue signifie *émotion*, ou *mal de cœur*, tel qu'il en arrive aux femmes au commencément de leurs grossesses En effet ce terme désigne parfaitement l'état, où ce fleuve se trouve alors. Ses eaux, qui depuis l'Equinoxe d'Automne avoient toujours continué à diminuer, se troublent d'abord, & s'entretiennent dans le même état; ce qu'on peut regarder en quelque sorte comme le premier accroissement. Elles grossissent ensuite d'une maniére presque insensible, & continuent de même pendant une grande partie du mois de Juin; ensorte qu'alors on n'y trouvera pas souvent une coudée d'augmentation. Enfin au Solstice d'Eté elle est déja considérable.

Il y a des années, où dès le premier accroissement du Nil les eaux de ce fleuve se corrompent. Alors elles paroissent verdâtres, quequefois rougeâtres, & pour peu qu'on les garde dans un vase, il s'y engendre de petits vers Je ne doute point qu'on ne puisse avec assez de raison attribuer ce changement aux premiéres eaux, qui se mêlent à celles du Nil, & qui lavant au commencement d'Avril les forêts & les campagnes de l'Abyssinie, entrainent & charient avec elles des saletés & des terres séches, qui les colorent. Peut être pourroit-on aussi, sans trop se tromper, charger les vents du Midi, qui regnent alors en Egypte, d'une partie de cette corruption. Je sçai que * Pline assure qu'ils ne s'y font jamais sentir, *Non sentit austros*; mais il étoit mal informé, & l'authorité de l'expérience doit l'emporter sur la sienne. Ces vents, qui causent tant de maux & de langueurs en Europe, ne sont pas moins dangereux dans la saison qu'ils soufflent ici. C'est le tems des maladies; c'est alors que régnent les fiévres, & que la peste fait en Egypte tous ses ravages. Mais les vents du Nord n'ont pas plûtot commencé à souffler, que toutes ces maladies disparoissent. Comme ce vent porte avec lui une humidité, dont il se charge dans sa route, & ne manque jamais de se faire sentir

* Dans son Histoire naturelle, Livre 2. Chapitre 46.

ici le 12. de Juin suivant le Calendrier des Coptes, ou le 2. jour de ce mois suivant notre maniére de compter, le changement subit qu'il apporte avec lui dans l'air a fondé parmi les Egyptiens d'aujourd'hui une tradition, dont on ne trouve aucunes traces chez les anciens; mais qui n'en passe pas pour moins constante. Ils disent que ce jour là il tombe une espece de rosée qu'ils nomment *Goutte*, dont la vertu purifie l'air, & dissipe la corruption.

De la Goutte

Je ne puis m'empêcher de louer à cette occasion la sagesse de ceux, qui en écrivant de l'Egypte, n'ont rien dit de cette goutte, & se sont épargné la peine de rechercher la cause d'un phénoméne aussi frivole & aussi peu fondé que celui là. En effet cette goutte prétendue, dont les personnes éclairées & exemtes de préjugés ne découvrent aucun vestige, n'est certainement autre chose que ce changement causé dans l'air par les vents du Nord, qui font cesser alors tous les désordres des vents du Sud. Le reste qu'on en conte n'est qu'une pure chimére, qui n'a d'existence que dans l'imagination trop vive des gens du pays. Cependant ce préjugé tout ridicule qu'il est a tellement pris racine dans leur esprit, qu'il n'est pas possible de les en détacher. Ils sont persuadés que cette merveilleuse, mais impalpable rosée, ne manque jamais de tomber un certain jour fixe, tel que je viens de vous le déterminer, & ce jour là les femmes, aussi superstitieuses en Egypte que partout ailleurs, ont entr'autres la folie de croire que cette goutte a la vertu de servir de levain à la pâte qu'elles exposent à l'air la nuit précédente. De cette pâte elles composent ensuite des gateaux, dont elles font un régal à leurs amies, & en conservent avec soin dans leurs maisons, persuadées que c'est une médecine très salutaire. On croit encore communément ici, que les grains & les légumes que cette goutte a touchés ne se corrompent point; ou du moins se conservent beaucoup plus long tems que les autres. Aussi bien des gens ne font leurs provisions qu'après qu'elle est tombée. Mais les personnes sensées se mocquent de cette précaution, & avec raison, puisqu'on éprouve tous les jours, que le grain qu'on croit en sureté sous les hospices de la goutte ne laisse pas de se gâter aussi facilement, que celui qui n'a pas eu cet avantage imaginaire.

Au-reste le tems de l'accroissement du Nil est encore aujourd'hui, comme autrefois, un tems de réjouissance dans tout le pays, quoiqu'on ne fasse plus les mêmes préparatifs qu'on voyoit encore il n'y a que vingt ans. Aussi ce changement cause-t'il tant de douleur au peuple, qu'il ne cesse de dire que l'Egypte n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été; comme si toute la gloire de cette région dépendoit de la conservation de cette coutume. Mais chaque nation est jalouse de ses usages; surtout lorsqu'ils font régner le plaisir & la liberté.

Hauteur de l'accroissement.

Il ne seroit pas aussi aisé, Monsieur, de vous parler juste sur la hauteur de l'accroissement du Nil, que sur le tems auquel il arrive. Hérodote assure que de son tems il se répandoit des deux côtés de ses rivages jusqu'à la distance de deux journées; & si en cet endroit de son histoire cet Auteur n'a parlé que de la basse Egypte, il faut avouer qu'il ne s'est pas éloigné de la vérité. Comme depuis le Caire jusqu'à la mer les deux chaines de montagnes qui jusques là avoient accompagné le Nil depuis son entrée en Egypte, s'élargissent insensiblement, l'une vers l'Orient & l'autre vers le Couchant, il est certain que de Rosette & de Damiette remontant vers Memphis, on trouve des campagnes d'une prodigieuse étendue. Le Delta si grand & si vaste peut être consideré comme une seule plaine. Il n'y a aucune montagne; on n'y rencontre aucun terrain qui ne soit, ou ne puisse être cultivé; & si l'on considére l'inondation du Nil par ce seul endroit, Hérodote aura parlé juste. Il n'en est pas de même si on parle de la hauteur de ce fleuve dans ses accroissemens par rapport à la haute Egypte. Resserré dans cette partie entre les montagnes àpeine couvre-t'il souvent deux à trois lieues de terrain, quelquefois cinq ou six, & rarement davantage. Ces montagnes, il est vrai, se trouvent dans des endroits plus ou moins éloignées les unes des autres. Il y en a où la plaine s'enfonce dans de larges vallées, d'autres où elle est infiniment resserrée par l'approche de ces mêmes montagnes. On ne doit rien attendre de régulier de l'irrégularité de la nature. Mais on peut dire qu'en général la distance d'une de ces chaines de montagnes à l'autre n'emporte pas plus de deux journées d'étendue. Si l'on ajoute à cela que le cours du Nil n'est pas également éloigné des montagnes qu'il cotoye, qu'il coule beaucoup plus près de celles, dont

il eſt borné à l'Orient que des autres, qui l'accompagnent du côté de la Libye, on conviendra aiſément que ce fleuve ne s'étend pas autant qu'Hérodote l'a prétendu.

D'autres Auteurs indiquent l'accroiſſement du Nil par un certain nombre de coudées; mais ils auroient dû ſpécifier exactement ce qu'ils entendent par cette meſure, s'ils vouloient être entendus eux-mêmes. Celle dont on ſe ſert au Caire, pour connoître l'élévation de l'eau, contient vingt quatre pouces, ou deux pieds de Roi, & s'appelle *Draa*, ce que nos François rendent par les termes de bras ou de pic. A l'égard de ce qu'ajoutent ces mêmes Auteurs, que le Nil ne monte ordinairement que juſqu'à douze ou ſeize coudées, & que s'il s'éleve davantage le pays eſt abſolument ruiné, l'expérience prouve le contraire puiſque tous les ans au dix de Séptembre on publie dans les rues du Caire, que l'accroiſſement eſt de vingt deux Draas. D'ailleurs pour être capable de couvrir toutes les terres, il faut qu'il monte juſqu'à vingt quatre Draas, c'eſt-à-dire quarante huit pieds, au lieu que ſeize coudées n'en valent que vingt quatre. Pour moi je ſerois tenté de croire, qu'afin d'être d accord ſur ce point avec les Anciens, il faudroit doubler leurs meſures, puiſqu'il n'y a pas lieu de penſer que le Nil croiſſe plus en ce ſiécle que dans le leur. Peut être pourroit-on auſſi ſauver cette contradiction, en diſant que le Nil ſemble croître plus ou moins dans l'étendue de ſon cours, ſuivant le plus ou le moins de pente qu'ont les terrains, où on le meſure. Je ſuis certain, par exemple, qu'il croît moins dans la baſſe Egypte qu'il ne fait au Caire, & moins au Caire qu'en certains endroits de la haute Egypte, où ſon lit reſſerré par l'approche des montagnes, ou par l'élévation du terrain, oblige auſſi ſes eaux à s'élever davantage. On peut ajoûter qu'au contraire de toutes les autres riviéres, le Nil eſt beaucoup plus conſidérable plus on remonte vers ſa ſource, que dans le voiſinage de la mer. La raiſon de cette différence eſt très ſenſible. Depuis les extrémités les plus méridionales de la haute Egypte juſqu'au Caire on tire du lit de ce fleuve une infinité de petites riviéres & de ruiſſeaux, dont on inonde les plaines, & même les gorges des montagnes, où il ſe forme des lacs & des étangs d'une fort grande étendue. Or il eſt évident que ces ſaignées détournent néceſſairement un volume d'eau très

considérable. En effet ces petites riviéres, dont je parle, ne le sont pas tellement, qu'elles ne puissent porter de très gros batteaux, & que la moindre n'emporte autant d'eau que la Seine. Si on observe d'ailleurs que depuis le Caire jusqu'à Essené on compte plus de six mille canaux semblables, on comprendra aisément sans doute pourquoi le Nil est moins enflé du côté de la mer que vers sa source. Enfin pour se convaincre parfaitement que les accroissemens du Nil n'ont rien de fixe, & qu'il n'est pas possible de déterminer à quelle hauteur ce fleuve doit arriver, il suffit de se rappeller ce que j'ai dit de la cause, qui produit les augmentations annuelles & réguliéres de ce fleuve. On concevra sans difficulté que les pluies de l'Ethiopie & du Royaume de Sannar, qui y confine, plus ou moins abondantes dans une année que dans une autre doivent nécessairement causer dans les eaux du Nil une augmentation plus ou moins considérable.

Cependant comme il n'y a rien de plus intéressant pour les habitans de l'Egypte, que de connoître surement & de bonne heure l'abondance, ou la stérilité future de l'année suivante, afin de se prévaloir de l'une & de se garantir des effets de l'autre, il n'y a rien aussi que de tout tems ils n'ayent mis en usage, pour juger par avance de la plus grande ou plus foible augmentation du fleuve. On lit dans divers Auteurs Arabes, que du tems des anciens Rois d'Egypte il y avoit des temples, où il se trouvoit des puits, des obélisques, ou des Colosses, par le moyen desquels après quelques priéres & certains sacrifices, qui dans certains jours de l'année se faisoient en presence de tout le peuple, on apprenoit infailliblement quelle devoit être l'augmentation du Nil. Dans quelques uns de ces puits, dont les côtés étoient gradués, l'eau montoit jusqu'à une certaine élévation pendant le tems du sacrifice, & l'on jugeoit par cette augmentation quelle devoit être celle du fleuve. On se contentoit dans d'autres de suspendre dans le puits une corde, qui touchoit justement à la surface de l'eau; cette corde étoit partagée d'espace en espace par quelques fils de coton blanc & bleu, & selon qu'elle se trouvoit plus ou moins mouillée on croyoit pouvoir conjecturer seurement jusqu'à quel nombre de coudées les eaux du Nil devoient monter.

Pronostics de l'accroissement futur

On s'y prenoit autrement lorsqu'il s'agissoit de deviner le

futur accroiſſement du fleuve par les Coloſſes ou les Obéliſques. D'un baſſin, dont leur extrémité étoit couverte, il tomboit pendant le tems du ſacrifice un certain nombre de gouttes d'eau, qui déſignoient les coudées, dont les eaux du Nil devoient être augmentées. A chaque goutte, qui tomboit, le peuple attentif à en reconnoître le nombre ſur un baſſin deſtiné à les recevoir jettoit de grands cris de joye à meſure qu'il excedoit celui de ſeize. Ces applaudiſſemens ſe renouvelloient à chaque nouvelle goutte, qui ſuivoit, juſqu'à la vingt quatriéme, après laquelle s'il en tomboit quelques autres, on n'entendoit plus que des plaintes & des ſoupirs. On jugeoit encore de la plus prompte, ou de la plus lente augmentation du Nil, ſelon que les gouttes tomboient plus vite, ou plus lentement. Si le nombre étoit favorable, c'eſt-à-dire s'il paſſoit vingt gouttes & approchoit de vingt quatre, ce qui étoit le préſage le plus heureux qu'on pût ſouhaiter, les particuliers riches en fonds de terre ne manquoient pas de faire des ſacrifices à la divinité adorée dans ce temple, en reconnoiſſance du futur bienfait qu'ils devoient recevoir de ſa main. Au contraire ſi on étoit menacé d'une ſtérilité par un nombre de gouttes, qui fût au deſſous de vingt, où au deſſus de vingt quatre, il s'en faiſoit de même pour fléchir le Dieu qu'on ſuppoſoit être irrité contre la nation, & obtenir de lui une année plus abondante. Ainſi que le pronoſtic fût favorable, ou non, les ſacrifices publics étoient toujours infailliblement ſuivis de pluſieurs autres ſacrifices particuliers, dont les miniſtres qui deſſervoient ces temples ſçavoient habillement profiter.

Un uſage ſi avantageux aux miniſtres des temples nombreux répandus dans toutes les Provinces de l'Egypte, pour aller s'aſſeurer de cet avenir ſi déſiré, paſſa des Egyptiens aux Grecs, & des Grecs aux Romains. Il ne fut pas même particulier à ces nations idolâtres. Les Prêtres de la primitive Egliſe l'adopterent, & c'eſt d'eux que les Coptes l'ont hérité. Il ſe trouve encore dans trois ou quatre de leurs Egliſes des puits, où ils aſſeurent que chaque année on reconnoît miraculeuſement en un certain jour quelle doit être l'augmentation du Nil. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Mahometans, qui habitent en Egypte, ne croient pas moins à ces

ſuperſtitions groſſiéres, quoique faites dans une Egliſe Chrétienne, que les Chrétiens même, & qu'après y avoir été cent fois trompés, les uns & les autres reſtent cependant toujours également prévenus de la certitude de ces preſtiges. Le fait eſt ſi ſingulier, que vous ne ſerez peut être pas faché que je vous en amuſe un moment.

A *Bahneſé* province de l'Egypte ſupérieure ſituée à deux journces, ou environ, au deſſus du Caire, il y a un village que nos François appellent *Argenous*, & qui dans la langue du pays porte le nom de *Bir el Gernous*, c'eſt à-dire *le puits du Pronoſtic*. Dans cet endroit les Coptes ont une Egliſe, où ſe voit un puits, dont l'eau, ſuivant leur tradition, ſervit à déſaltérer le Sauveur durant le ſéjour qu'il fit en Egypte; ce qui, diſent-ils, lui a communiqué la vertu d'annoncer la hauteur future du Nil. D'autres attribuent cet effet miraculeux à l'art magique d'un certain Behenés, dont le nom fut donné à la province. Quoiqu'il en ſoit, tous les ans la nuit de la goutte le Cheic, ou Gouverneur de la province, ſe rend à cetre Egliſe accompagné d'une foule innombrable de peuple. Sur ce puits miraculeux on a eu ſoin d'élever auparavant une grande tente; & c'eſt dans ce Sanctuaire que l'Evêque du lieu doit dire la meſſe cette nuit là. On commence la cérémonie par deſcendre dans le puits à fleur d'eau une corde de fil de coton diviſée d'eſpace en eſpace par quelques autres fils bleux & blancs, afin de mieux s'aſſurer du prodige. Après avoir deſcendu la corde dans le puits, on le couvre d'une table, ſur laquelle l'Evêque célébre la meſſe, & dès qu'elle eſt finie, on retire la corde, qui cependant a eu le tems de s'imbiber plus ou moins, ſuivant qu'elle eſt plus lâche, ou plus ſerrée. On compte enſuite le nombre des eſpaces que l'eau a parcourus ſur la corde, & on juge ſur cet indice du nombre de pieds juſqu'où le Nil doit s'élever dans ſon accroiſſement. Le peuple eſt ſi infatué de l'infaillibilité de ce pronoſtic, que quoiqu'il puiſſe arriver de capable de le déſabuſer, comme il arrive aſſez ſouvent que l'évenement dément la prédiction, ce n'eſt jamais le puits ni la corde qui ont tort; c'eſt toujours qu'on n'a pas bien examiné, qu'on n'a pas bien meſuré, qu'on n'a pas obſervé toutes les cérémonies requiſes. Quoiqu'il en arrive, le puits & la corde ont toujours raiſon, & s'il ſe trouve

de la différence entre la hauteur réelle de l'accroiſſement & celle qui avoit été prédite, l'erreur eſt toujours toute entiére du coté de ceux, qui ont été prépoſés à l'obſervation. Au-contraire que le pronoſtic ſe confirme par l'évenement, ce qui n'eſt pas rare par les précautions que prennent les religieux Coptes & par l'habitude, où ils ſont, de faire de pareilles épreuves, tout le monde crie au miracle, & il n'eſt plus permis de douter du prodige. C'eſt ainſi qu'idolâtres de leurs préjugés, les hommes contribuent eux-mêmes à ſe laiſſer tromper, & n'oublient rien de ce qui peut les rendre la dupe de ceux, dont l'unique interêt eſt de leur en impoſer. Une ſeule occaſion, qui les y confirme, ſuffit pour leur fermer les yeux ſur une infinité d'autres capables de les en guérir. Car vous ne doutez pas un moment, Monſieur, que tout ce manége ne ſoit une adreſſe des prêtres Coptes pour s'attirer les libéralités du peuple. Rien n'eſt ſi naturel en effet que de voir une corde, dont un bout touche à l'eau, devenir une eſpéce de Syphon, & s'imbiber juſqu'à une hauteur proportionnée au tems qu'elle reſte ainſi ſuſpendue. Or ces prêtres, qui ſçavent de quelle hauteur doit être le Nil pour donner une récolte abondante ne manquent pas de régler le tems de leur cérémonie ſur celui qu'ils jugent néceſſaire, pour que l'eau puiſſe s'inſinuer dans la corde juſqu'à l'endroit, qui indique cette hauteur. Par cette pieuſe fraude tout le monde eſt ſatisfait; les prêtres reçoivent beaucoup d'offrandes, & le peuple remporte toujours des eſpérances flatteuſes, qui le contentent. Vous comprenez auſſi ſans doute, qu'il n'y avoit pas plus de bonne foi dans les pronoſtics que les anciens prêtres Egyptiens tiroient des puits, des Coloſſes, & des Obéliſques. Une ſeule fois que par hazard, ou par adreſſe, ces pronoſtics auront réuſſi, ſuffit pour rendre inutiles cent expériences contraires qu'on aura faites de la vanité de ces preſtiges; & il ſera toujours vrai de dire, que ces ſortes de pratiques ne ſont que des inventions purement humaines, miſes en vogue pour tirer des préſens du peuple toujours crédule, & toujours curieux de pénétrer dans l'avenir. Ces pronoſtics répondent aſſez aux Oracles, qui ſe rendoient dans les temples des divinités payennes, & dont on a démontré de nos jours avec autant de ſolidité que d'eſprit

d'esprit la vanité & la fausseté, en dévoilant les moyens secrets & frauduleux que les prêtres employoient pour les rendre croyables, & pour se prévaloir de la sotte crédulité des hommes. Car il seroit superflu de s'arrêter à vous démontrer, comment il pouvoit se faire que de l'intérieur d'un chaudron renversé appliqué sur la pointe d'un Obélisque, ou sur la tête d'un Colosse, qui l'un & l'autre pouvoient être également percés du bas en haut, il tombât une certaine quantité de gouttes d'eau qu'on avoit l'art de faire porter en haut par des machines destinées à cet usage, & qui n'en laissoient découler ensuite qu'un nombre précisément plus ou moins grand, selon qu'on en avoit besoin pour accomplir le mystere. La fraude est trop facile à imaginer, pour mériter que je m'amuse à la recherche des moyens, dont on se servoit pour la concerter.

On dit que dans une autre Eglise des Coptes située au dessus de celle dont je viens de vous parler, & à quelques milles de distance, les prêtres pratiquent les mêmes cérémonies, & se vantent d'avoir un puits, où le même miracle se manifeste chaque année par la vertu que le Sauveur lui a communiquée, de même qu'à celui *d'Argenous*, en buvant de son eau. Je vous avoue que je n'ai point de peine à croire ce rapport. Une invention utile que la crédulité favorise ne manque guéres d'exciter à l'imitation; c'est semer dans le terroir le plus vaste & le plus fertile. Tout ce qu'il y auroit à craindre, c'est qu'à force de multiplier les merveilles, elles ne vinssent enfin à perdre de leur crédit, ou du moins à se nuire les unes aux autres.

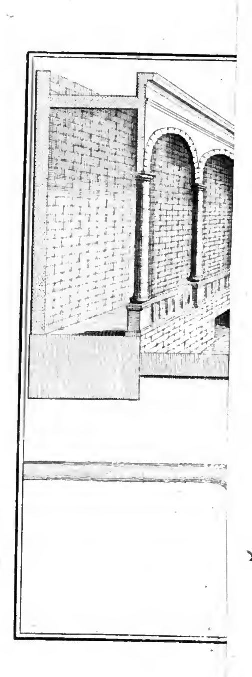
Maniére de mesurer la hauteur actuelle du Nil.

Le mesurage de l'état actuel du Nil est aussi certain & facile à prendre, que les pronostics de son état futur sont faux & pleins d'incertitude. On voyoit autrefois dans divers endroits de l'Egypte des Colomnes & des Obélisques destinés à reconnoitre chaque jour l'accroissement ou la diminution des eaux de ce fleuve; & cet usage n'étoit pas moins nécessaire qu'utile à toutes les provinces de cette vaste contrée, aussi-bien qu'aux Villes & aux villages qu'elles contiennent. Ces endroits, où dans toute l'Egypte on alloit mesurer la hauteur du Nil, s'appelloient *Mikias*, terme Arabe, qui signifie *le lieu du mesurage*. Ces hydrometres faisoient seulement

connoitre jusqu'où l'eau du fleuve s'étoit élevée, & non pas, comme quelques écrivains l'ont avancé, qu'elle devoir être sa hauteur future. Plusieurs de ces endroits se sont depuis abolis, ou par l'éloignement du Nil, qui ne coule plus au pied comme autrefois, ou par la négligence des Turcs, qui les ont laissé tomber en ruines. Il y en a eu plusieurs dans ce que nous appellons le vieux Caire, dont il ne reste plus aucunes traces; dans la nouvelle Ville, il y en a eu quelques uns, dont on voit encore les vestiges, mais qui ne servent plus aujourd'hui. Le seul qui subsiste à présent dans toute l'Egypte est situé entre ces deux Villes du coté du Midi, faisant face aux eaux du Nil.

Cet édifice, qui comme les anciens, porte aussi le nom du *Mikias*, n'est autre chose qu'un puits ou tour de figure octogone, batie à la pointe d'une isle appellée La Rode, c'est-à-dire *Jardin*. Du milieu de cette tour, qui a environ vingt pieds en quarré, & dont le fond parfaitement bien pavé passe pour être de niveau avec le lit du Nil, s'éléve une colonne marquée de diverses lignes de pouce en pouce, & de coudée en coudée, c'est-à-dire de deux pieds en deux pieds, jusqu'à trente, & chargée de caractéres très anciens, Enfin au coté de ce puits, qui regarde le Nil on voit plusieurs trous destinés à introduire dans la tour les eaux de ce fleuve. Il y en a un surtout par où elles doivent entrer, sans quoi les Fermiers du Grand Seigneur, & en général tous les rentiers d'Egypte ne sont point obligés de rien payer pour l'année suivante. Dans les années communes, au tems que l'eau est la plus basse, elle ne s'éléve sur cette colonne que jusqu'à cinq Draas, c'est-à-dire dix pieds; souvent même elle ne monte qu'à deux & à trois. J'ai lu dans un historien Arabe que le Nil sécha une fois jusqu'à la derniére goutte; du moins arrive-t'il assez souvent qu'il n'y reste qu'une ou deux coudées d'eau. L'usage est que tous les ans avant l'accroissement du Nil on commence par mesurer la quantité d'eau, qui lui reste. On se transporte pour cela au *Mikias*, où il se dresse un acte de cette reconnoissance. Celui qui est aujourd'hui chargé de ce mesurage exerce cet emploi de pere en fils depuis près de onze cens ans, qu'il fut donné à ses ancêtres par *Amrou fils d'Aas*, qui fit la conquête de l'Egypte sur les Grecs * l'an 21. ou 23. de l'Hegire.

* De l'Ere chrétienne 633. ou 35.



Outre cette premiére reconnoiſſance, dont le tems eſt marqué à la fin du mois d'Avril, on en fait encore une autre, dont on dreſſe pareillement un acte autentique. Cel'e-ci arrive le 29. de Juin Fête de Saint Pierre, ou ſi l'on veut le 19. de ce mois ſuivant le calendrier Copte, qui eſt de dix à onze jours plus tardif que le notre. Le Nil ſe trouve ordinairement alors cru de huit à neuf coudées, c'eſt-à-dire de la moitié à peu près de l'eau qu'il avoit à la fin d'Avril; & c'eſt auſſi de ce jour là que l'on commence à publier la croiſſance du Nil dans le Divan & dans la Ville du Caire. Ce n'eſt pas qu'il n'augmente ordinairement dès le mois d'Avril, comme je l'ai marqué plus haut; mais comme il eſt impoſſible que la véritable augmentation arrive préciſément le même jour ſans jamais varier, on a ſagement placé cette publication dans une ſaiſon un peu avancée, afin de laiſſer aux eaux du fleuve le tems de monter juſqu'à une certaine hauteur, & d'épargner au peuple les inquiétudes que le moindre retardement lui cauſeroit à coup ſur. C'eſt pour la même raiſon, que comme il y a des jours & des nuits, où le Nil ne croît point, on a la précaution en annonçant chaque jour ſon augmentation de réſerver quelques doigts de ſa véritable hauteur, afin que dans ces jours qu'il croît peu, ou même qu'il ne croît point du tout, on puiſſe être en état de ſuppléer à cette eſpéce d'inaction du fleuve, qui allarmeroit certainement le peuple, & pourroit donner lieu aux marchands de bled & d'autres denrées d'en augmenter le prix.

C'eſt comme je viens de le dire, le jour de la Saint Pierre qu'on commence à annoncer au Caire la hauteur du Nil, en joignant à celle qu'il avoit, lorſqu'on l'a meſuré dans ſa plus grande diminution, ce que la croiſſance des derniers jours d'Avril & celle des mois de Mai & de Juin y ont ajouté. Publication de l'accroiſſement.

C'eſt donc au jour de la Saint Pierre qu'eſt fixée l'époque civile de l'accroiſſement des eaux de ce fleuve, ce qui revient aſſez au ſentiment de Pline tel que je l'ai rapporté plus haut. Depuis ce jour là on ne ceſſe tous les autres jours ſuivans d'annoncer le matin, d'abord au Bacha, & enſuite au peuple l'augmentation ſurvenue pendant la nuit précédente. La même choſe ſe pratique auſſi le jour, où l'on publie de même la croiſſance de la journée. Celui qui eſt chargé de cette fonction

commence par se transporter au Chateau, où sous les fenêtres, & quelquefois même dans le Divan du Bacha, il annonce l'augmentation. De-là il parcourt toutes les rues du Caire suivi d'un nombre infini d'enfans, qui répetent cent fois ce qu'il dit; ensorte que personne ne peut l'ignorer. Ce que cette publication a de singulier, c'est que comme la coudée est composée de 24. pouces, si le Nil est à la hauteur de 12. coudées & 13. pouces, ou du moins si l'on veut le publier de la sorte, on dit 13. pouces de 13. coudées, en supprimant les mots de pouces & de coudées, & que ce langage, tout laconique qu'il est, est cependant également entendu de tout le monde. Ainsi on dit 12. de 13. 20. de 13. 23. de 13. ensuite 4. de 14. & ainsi en augmentant toujours le nombre des pouces & des coudées. Il y a tel jour, où le fleuve augmentera de trois coudées; ensorte qu'on se trouve quelquefois surpris au milieu des préparatifs qui se font pour l'ouverture du canal, qui passe au travers du Caire, & qu'on est obligé de la faire avec précipitation. Car il n'est pas permis de la différer, dès que le Nil est arrivé à la hauteur de seize coudées. Enfin lorsque l'augmentation monte jusqu'à 24. coudées, supposé que le fleuve s'éléve jusques là, on publie qu'il s'étend d'une montagne à l'autre. Mais s'il passe cette hauteur, ce qui est aussi funeste à l'Egypte, que celle de 22. coudées lui est avantageuse, on cesse la publication, parce qu'elle ne serviroit alors qu'à détruire de plus en plus les espérances publiques, & à augmenter la consternation.

L'augmentation du Nil est d'une si grande importance pour l'Egypte qu'on ne doit point être surpris de voir qu'elle occupe absolument toute l'attention de ses habitans, & que ses variations fassent naitre leurs espérances, ou leurs inquiétudes. Pour peu que la croissance paroisse lente & paresseuse, on voit un peuple infini sortir du Caire, & se transporter sur ses bords; passer sur ce rivage les journées entiéres examinant avec une attention mêlée d'effroi jusqu'à ses mouvemens les moins sensibles. S'il arrive alors la moindre diminution dans ses eaux, on voit une consternation générale s'emparer de toute cette multitude. Si on remarque au contraire la plus légére augmentation, le Ciel retentit de cris de joye, qui annoncent sur le champ au Caire & dans

tous les environs une si agréable nouvelle. C'est à cette occasion que les historiens Arabes rapportent un trait qui tout fabuleux qu'il doit vous paroitre, mérite par sa singularité d'avoir place dans cette lettre.

Ils racontent que du tems des anciens Rois d'Egypte, & après eux sous les Grecs jusqu'à la conquête de ce Royaume par Omar l'an 21. ou 23. de l'Hegire, car ils varient sur cette époque, la coutume étoit de parer extraordinairement une jeune fille, qu'on sacrifioit ensuite au Nil, en la précipitant dans ses eaux, comme si on eût eu dessein de lui en abandonner la jouissance. Omar, disent-ils, eut horreur d'un usage si barbare, & négligea cette cérémonie, mais le Nil sembla vouloir l'en punir en refusant à l'Egypte son secours accoutumé. Ce fleuve ne crut point cette année là; & le Gouverneur étonné d'un prodige si extraordinaire se crut obligé d'en écrire à Omar fils de Cattab 2e. successeur de Mahomet, puisque c'étoit sous ses ordres qu'il commandoit en Egypte, pour lui faire part de cet évenement, & prendre là-dessus ses avis. Ce Calife moins embarrassé que son Lieutenant sur un accident, qui sembloit tenir du miracle, prit en cette occasion le parti qu'il crut convenable au rang qu'il tenoit de successeur du Prophete. Il envoya au Gouverneur d'Egypte une lettre adressée au Nil même, par laquelle il marquoit à ce fleuve, que s'il ne devoit croitre que par la continuation d'un sacrifice si inhumain, il lui remettoit volontiers, & pour toujours, l'abondance dont on lui étoit redevable; qu'il feroit abandonner ses bords, & le réduiroit à couler dans une affreuse solitude; mais que si la volonté divine étoit qu'il répandît ses eaux sur l'Egypte, il lui ordonnoit de remplir ses devoirs, & de continuer à porter la fécondité dans cette heureuse contrée. Ces auteurs ajoutent, que cette lettre n'eut pas plutôt été jettée dans le Nil, qu'il obéit avec tant de promtitude qu'en seize jours il crut de seize coudées, & inonda toutes les campagnes. Je ne m'arrête point à vous faire sentir la vanité de cette narration. Je remarquerai seulement, que nous avons dans les annales d'Egypte plusieurs exemples de ces retardemens & de ces croissances subites. Rien n'y est marqué plus exactement, parce qu'il n'y a pas d'évenement, qui interesse plus universellement ses habitans.

L'inondation dure ordinairement depuis le 20. de Juillet jusqu'au commencement de Novembre, que les terres commencent à se découvrir. A l'égard de l'accroissement, il ne passe pas communément le 24. de Septembre. En l'année 1702. on regarda comme un prodige que le Nil se fût soutenu jusqu'au 25. d'Octobre. Il est vrai que je l'avois vû croître autrefois jusqu'à la Saint Denis; mais on ne se souvenoit pas qu'il eût jamais conservé sa hauteur jusqu'à une saison si avancée. Aussi commençoit-on à craindre qu'on n'eût pas le loisir de semer. Mais le mois de Novembre dissipa toutes ces inquiétudes, & l'on eut le tems de confier au limon du Nil toutes les semences. Quoiqu'il en soit, le 24. de Septembre, jour auquel l'Eglise Copte célébre la fête de la Croix, les Prêtres d'une certaine Eglise du vieux Caire, après avoir célébré la Messe, se rendent en cérémonie sur les bords du Nil. Là ils commencent par rendre graces à Dieu de l'inondation; après quoi ils jettent une Croix de bois au milieu du fleuve, comme s'ils vouloient lui marquer le dernier terme de son accroissement. Les Turcs eux mêmes assistent à cette cérémonie.

La vue de l'Egypte dans le tems de l'inondation est sans contredit un spéctacle des plus charmants du monde. C'est alors que du haut des montagnes on découvre une vaste mer, d'où s'élévent des villes & des bourgades sans nombre, qui n'ont de communication entr'elles que par des chaussées élevées à ce dessein. Les eaux quelquefois sont si abondantes qu'elles inondent les chaussées même. Alors la communication se fait par batteaux, & ce n'est pas un médiocre agrément de voir tout le pays couvert d'un nombre infini de ces maisons flottantes. Telle est la situation de l'Egypte dans les mois de Septembre & d'Octobre. La Scéne change à la fin de Novembre. Alors les yeux se promenent sur une prairie universelle, qui au mois d'Avril fait place aux moissons jaunissantes & aux épics dorés. Les Auteurs Arabes n'ont pas manqué de relever cette variété, & d'en parler selon leur génie. Ainsi dans leurs récits la surface de l'Egypte est argentée en Septembre & en Octobre; en Novembre elle prend la couleur des Emeraudes, & elle devient toute d'or en Avril, moins encore par sa couleur, que par les richesses qu'elle prodigue.

Il me reste à vous parler, Monsieur, de l'ouverture des canaux, soit de ceux qui partent diréctement du Nil, soit des autres petits canaux qu'on a coupés le long des grands pour l'avantage du pays. C'est par là que l'Egypte profite des accroissemens du Nil; c'est par là que ses eaux sont répandues dans toute cette contrée, & y portent la fertilité. Aucun objet ne méritoit mieux l'attention de ces anciens souverains, qui gouvernerent autrefois l'Egypte, & qui ayant travaillé aussi glorieusement que vous l'avez vû, & que j'espére encore vous le faire voir, à éterniser leur mémoire, n'eurent pas moins d'attention pour ce qui pouvoit faire le bonheur de leurs sujets. Aussi avez vous compris par tout ce que je vous en ai écrit jusqu'ici, qu'ils n'avoient eu rien plus à cœur que de procurer à tout le pays une distribution salutaire des eaux du Nil. Ce que je vous en dirai achevera de vous en convaincre. Ouverture des Canaux.

Comme l'expérience avoit fait connoître, que pour le bien du pays il étoit nécessaire de fixer par rapport à la hauteur du fleuve un tems certain & limité, auquel tous les canaux, tant ceux qui étoient tirés du Nil, que les autres qui aboutissoient à ceux-ci, devoient être ouverts, ces sages Princes avoient fait sur ce point un réglement général, qui fixoit le jour & l'heure, où dans chaque canton devoit se faire l'ouverture. Il n'y eut qu'après le 15. de Septembre dans la haute Egypte, & après le 24. dans la basse, qu'il fut permis à tout le monde de faire ce qui lui conviendroit le mieux à cet égard. En effet alors il n'est plus à craindre que l'avantage des uns puisse devenir préjudiciable aux autres. Jusques là chacun étoit obligé de suivre une loi fixe & certaine. Jamais réglement ne fut plus utile & plus nécessaire. Si on eût ouvert trop tôt les grands canaux qui partoient du Nil, il étoit à craindre qu'on ne diminuât les forces de l'accroissement; au contraire en différant trop cette ouverture, on pouvoit s'exposer à des inondations trop tardives, ou trop abondantes. De même si chacun étoit le maître de profiter des premiers accroissemens, à combien d'abus cette licence ne seroit-elle pas sujette? Combien de Provinces chercheroient à procurer leur utilité particuliére au désavantage des autres! Le premier soin des particuliers, surtout dans les années d'une croissance médiocre, ou insuffisante, ne seroit-il pas d'attirer à eux tout le proffit, qu'ils sont

naturellement obligés de partager avec leurs voisins.

C'est pour prévenir ces abus qu'on a fait ce réglement, qui se trouve inséré dans tous les régistres publics, & dont toutes les Provinces de l'Egypte ont des copies autentiques, qui leur servent de titres pour l'ouverture de tous les canaux, qui se trouvent dans leur étendue, aussi bien qu'aux particuliers, qui y possédent quelques terres. L'intérêt général & particulier étant attaché à l'observation de ce réglement, il n'y a personne qui ne travaille chacun pour soi à la maintenir avec toute l'exactitude possible. On y est moins attentif, il est vrai, dans les années d'une grande augmentation du Nil; mais il n'en est pas de même, lorsque les eaux de ce fleuve ne montent qu'à une hauteur médiocre. Alors pour l'observation de la loi, on veille les armes à la main de province en province, de village en village De là naissent souvent des disputes, des guerres même, qui deviennent générales, où il se livre quelquefois des combats, pour prévenir le tems de l'ouverture d'un canal, ou pour l'empêcher.

Quoiqu'il en soit dès que le Nil est arrivé à la hauteur de seize coudées, on en dresse un acte en presence du Bacha & des plus considérables du pays, & dès lors les rentiers du Grand Seigneur, ou des autres Seigneurs particuliers, qui possédent des terres en son nom, sont tenus de payer pour l'année courante les redevances, aux quelles ils sont obligés. Dès-lors les receveurs vont lever le tiers du payement, qu'ils sont en droit d'exiger de force, si on refusoit d'y satisfaire. Il n'en est pas de même lorsque les eaux du fleuve ne montent pas jusques là. Dans ce cas les rentiers ont l'année franche. De là il est quelquefois arrivé, que le fleuve étant parvenu à cette hauteur sur les six à sept heures du soir, il se trouvoit avoir baissé le matin, avant que l'acte de sa hauteur arrivée à seize coudées eût été dressé, & qu'on eût ouvert le canal, dont je vais vous parler incessamment. Par là les Bachas & les Seigneurs se trouvoient privés de toucher leurs redevances; ce qui souvent a attiré à ces premiers de sévéres reprimandes du côté de la Porte, pour avoir différé de faire cette ouverture.

Cérémonies observées en cette occasion.

C'est donc après la célébration de cet acte, dont je viens de parler, que le Bacha accompagné de toute sa suite va se rendre entre le vieux Caire & le nouveau, où se fait l'ouverture du

du Canal, qui traverse cette derniére ville. Ce canal porte ses eaux dans une vaste plaine de plus de vingt lieues d'étendue du Midi au Nord. Est après avoir rempli dans le Caire plusieurs petits lacs, aussi bien que les citernes nombreuses des Mosquées & des maisons particuliéres.

Une infinité de relations parlent de cette cérémonie. Les historiens Arabes surtout triomphent sur cette matiére, & ce qu'ils nous apprennent des fêtes, qui se faisoient du tems des anciens Rois d'Egypte dans cette occasion, de leur magnificence, & de leur libéralité, a quelque chose d'incroyable. Ces Princes ne manquoient presque jamais d'assister en personne à cette ouverture; ou si quelque raison importante les empêchoit de s'y trouver eux mêmes, ils y envoyoient en leur place l'heritier présomptif de la Couronne, ou du moins leur premier Ministre. Dans ces occasions ils avoient accoutumé de faire distribuer des vivres en abondance à un peuple infini, qui ne manquoit pas de se rendre alors sur les bords du Nil, pour participer aux réjouissances publiques, & pour profiter de la libéralité de ces Monarques, qui ne dépensoient pas moins de cent mille écus à quelques unes de ces fêtes. Les Grands de l'Etat contribuoient aussi de leur côté à les rendre plus brillantes & plus magnifiques. Non seulement on exposoit sur le fleuve un navire superbement orné, & paré de banderolles; depuis *Boulak*, qui est le port du Caire, jusqu'au *Mikias* éloigné de là de plus d'un mille de distance, le Nil paroissoit tout couvert de petites galiottes pareilles. Il se faisoit dans cet endroit des Cavalcades pendant le jour, & des feux d'artifice pendant la nuit; & ces fêtes duroient plusieurs jours. C'étoit la saison de l'année la plus favorable aux femmes, à qui on laissoit alors la liberté de sortir. Aussi sous prétexte d'aller voir la fête, plusieurs profitoient-elles admirablement de cette indulgence. Les Prêtres Egyptiens achevoient de rendre le spéctacle charmant par leurs processions nombreuses & diversifiées. On trouve encore des Momies sur les bandelettes desquelles ces sortes de processions sont dépeintes. On y portoit avec solemnité plusieurs representations du Dieu Osiris & de la Déesse Isis, qu'on adoroit alors dans ce pays, & dont les images réunies étoient le symbole du mariage de la terre d'Egypte avec le Nil, d'où procédoit toute l'abondance, dont

jouit cette heureuse contrée. On y portoit de même une lampe allumée dans un grand vase, une cruche dont les anses étoient deux serpens, un vase d'or de la figure d'une mammelle, une boëtte ronde avec un goulot, & un coffre courbé en croissant & entouré de banderolles, toutes choses mystérieuses, qui renfermoient un symbole parfait des differentes utilités qu'on retire du débordement du Nil. Ce fleuve produit en effet de l'huile en abondance, il fournit de l'eau à l'Egypte, fait retirer les serpens des plaines, rend les femmes fécondes, nourrit le peuple, & le désaltére. Or il y a beaucoup d'apparence que la lampe allumée & tout le reste vouloit désigner tout cela. Je ne doute pas de même que le coffre courbé & orné de banderolles ne representât ces batteaux, ou gondoles, dont on se sert sur le Nil; & la boëtte ronde avec le long goulot étoit probablement une maniére de bardaque, telle que sont celles dans lesquelles l'eau du Nil se boit encore aujourd'hui si délicieusement. Enfin lorsqu'on introduisoit l'eau dans le canal, on y jettoit de l'orge, du bled, du sucre, & d'autres fruits, comme si on eût voulu offrir d'avance au fleuve les prémices de la récolte future, & lui faire honneur de l'abondance, dont ses eaux étoient véritablement la source. Ce qui se pratiquoit au Caire à l'ouverture du Canal s'exécutoit de même à proportion dans les provinces, & l'on peut dire que la saison de couper le Nil, pour m'exprimer selon l'usage du pays, étoit pour toute l'Egypte le tems d'une fête générale.

Il se fait encore aujourd'hui beaucoup de réjouissances au taillement du Calige, & on y a même conservé quelques unes des anciennes coutumes. Les enfans portent encore aujourd'hui en cette occasion de petits vaisseaux ornés de banderolles, qu'ils suspendent ensuite à l'entrée des maisons, & de nos jours, comme autrefois, on jette encore de l'orge, du bled, & du pain dans les canaux, lorsque l'eau du Nil y est introduite. Ainsi on peut dire que naturellement, & sans y penser, on continue en Egypte de faire hommage à ce fleuve d'une petite portion des fruits qu'il produit avec abondance. Mais il faut avouer d'ailleurs que tout ce qui se fait ici aujourd'hui ne mérite pas d'entrer en comparaison avec ces fêtes brillantes & magnifiques, qui dans les tems éloignés accompagnoient cette cérémonie. La joye & la dépense ont diminué à proportion

des richesses & de la magnificence, qui régnoient en Egypte du tems des anciens Rois, & de génération en génération, ou pour mieux dire, de domination en domination, ces usages autrefois si respéctés se sont abolis. La tyrannie des Bachas, qui se mettent peu en peine de ruiner le pays, pourvû qu'ils amassent des Bourses pendant le tems de leur gouvernement, a beaucoup contribué à un changement si sensible au peuple d'Egypte. Les Bachas, qui dans l'occasion, dont je parle, representent le Grand Seigneur, & reçoivent tous les ans de la Porte dix mille écus pour les frais de cette cérémonie, n'y en dépensent pas aujourd'hui cinq cens, & gardent le reste pour eux. Aussi les choses sont-elles bien différentes de ce qu'elles ont été. La joye qu'on voit encore éclatter dans ce tems de fête n'est plus guéres excitée que par l'espérance.

Je ne puis, Monsieur, abandonner le Nil, sans vous tracer une légére idée des pélerinages, qui se faisoient autrefois, & qui se font encore aujourd'hui sur ce fleuve toujours admirable, & toujours fécond en merveilles, des fêtes, & des spéctacles, qui s'y donnoient en ces occasions, & des plaisirs qui venoient alors s'y offrir en foule. Quoique cette matiére semble regarder la religion, & pût par conséquent être traitée ailleurs, comme ces voyages étoient plutôt des usages de plaisir, que des pratiques de dévotion, j'espére qu'il me sera permis d'anticiper la description que j'ai résolu de vous en faire. Cette matiére a d'ailleurs tant de rapport à celle que je traite, que je ne puis mieux finir cette lettre que par cet article. Voyages & Pelerinages sur le Nil.

Le Nil est sans contredit celui de tous les fleuves du monde sur lequel la navigation soit plus fréquente. Elle l'étoit encore infiniment davantage dans les anciens tems, lorsque ses bords se trouvoient parsemés d'un bout à l'autre de temples & de monumens célébres, & qu'en certains jours de l'année on avoit établi dans tous ces lieux des fêtes & des foires, dont la fréquentation faisoit la principale passion, ou même l'occupation la plus agréable de tous les habitans de l'Egypte. Alors les plaisirs, les spéctacles, l'utilité que l'on trouvoit dans les pelerinages, la commodité avec laquelle on les faisoit dans des batteaux communs pour le peuple, & dans des gondoles particuliéres pour les gens riches ou distingués, le prix très médiocre du loüage de ces batteaux, la vitesse avec laquelle

ils remontoient le Nil, furtout dans le tems de fon augmentation, & celle avec laquelle ils le defcendoient, la fraicheur de l'air qu'ils y refpiroient bien différent de celui de leurs maifons échauffées pendant le jour par les chaleurs du Soleil, l'envie même de remplir les devoirs de leur religion, qui leur impofoit des pélerinages & des facrifices, tout cela étoit de puiffans motifs pour les inviter à entreprendre ces fortes de voyages. D'ailleurs ils avoient l'agrément d'y rencontrer plufieurs perfonnes de leur connoiffance, & d'y en faire chaque jour de nouvelles. Il fe trouvoit, felon le rapport d'un Auteur, des gens en Egypte, qui étoient parvenus par le moyen de ces voyages à en connoître prefque tous les habitans. C'étoit furtout dans le tems des accroiffemens du Nil, & dans les mois de Juin, Juillet, Août, & Septembre, que l'on entreprenoit ces fortes de pélerinages. Les Rois d'Egypte & tous les Seigneurs de leur Cour étoient eux-mêmes fur le fleuve dans cette faifon; ainfi c'étoit celle de toute l'année, où l'on y rencontroit plus d'agrément. Plufieurs Auteurs nous ont laiffé des defcriptions enchantées des fêtes & des plaifirs qu'on trouvoit alors fur le Nil. Ce qui fe pratique encore aujourd'hui dans la même faifon fuffit pour nous perfuader, que ce qu'ils en rapportent, tout exagéré qu'il paroît, n'a cependant rien de fabuleux.

Ils nous reprefentent d'abord ce fleuve dans le tems de la floriffante Egypte bordé d'un bout à l'autre fur fes deux rivages c'eft-àdire pendant l'efpace de deux cens lieues, de temples, de palais, de maifons particuliéres, de tombeaux, & d'autres monumens célébres, furtout d'auberges fréquentes, de Villes, de villages, & de hameaux mélés d'arbres toujours verds, comme ils le font encore en Egypte pendant tout le cours de l'année, n'y ayant d'interruption entre ces lieux habités & ceux qui étoient plantés, qu'autant qu'il étoit néceffaire pour laiffer à la vue des échapées vers les plaines, qui bornent les deux rives du Nil. Ces campagnes n'etoient pas moins diverfifiées par d'autres pareils ouvrages, que l'art avoit joints fur les bords d'une infinité de canaux de traverfe aux beautés que la nature étalloit dans ces prairies enchantées. Elles fe terminoient, à la vérité, à des montagnes arides, qui par elles mêmes ne pouvoient offrir aux yeux un fpéctacle fort agréable. Mais

sur ces rochers eux-mêmes stériles & brûlés, on voyoit s'élever cent autres sortes d'édifices, qui paroissoient n'y avoir été batis que pour la satisfaction de ceux, qui voyageoient sur le fleuve.

Les Rois d'Egypte avoient des palais dans toutes les diverses provinces qui partageoient ce pays, & ces palais aboutissoient tous aux rivages du Nil. A leur exemple, & pour leur faire leur Cour, il n'y avoit point de Seigneur, qui n'eut de même une maison de plaisance dans chaque province. Ces palais étoient tous les plus voisins qu'il étoit possible des maisons Royales ; ce qui procuroit aux Grands l'honneur de recevoir quelquefois chez eux le Roi & toute la famille Royale, qui ne voyageoit pas moins que les particuliers. Car ces Princes zélés pour le bonheur de leur Empire ne manquoient jamais pendant l'augmentation du fleuve de le parcourir d'un bout à l'autre suivis de toute leur Cour, visitant ainsi tous les ans les différentes provinces de leur Etat, reconnoissant par eux-mêmes les ordres qu'il convenoit de donner pour le bien de leurs sujets, & leur administrant la justice en personne une fois l'année. Ces divers palais des Rois, & des Grands Officiers ou Seigneurs de leur Cour, étoient toujours meublés & en état de recevoir les maitres. Outre cela il n'y en avoit aucun, qui n'eût plusieurs maisons ambulantes faites de bois & posées sur des barques dans lesquelles ils voyageoient sur le fleuve avec autant de commodité, quoique plus à l'étroit, que dans leurs palais même, & sans augmenter leur dépense. Ces chateaux ambulans étoient suivis de plusieurs autres barques communes, qui portoient les domestiques, & tous les meubles, dont on pouvoit avoir besoin dans le voyage. A l'égard des provisions de bouche, la quantité en étoit réglée par les Officiers du Roi, & s'apportoit tous les matins à la pointe du jour à la vue de ces palais, en quelque lieu que la Cour se trouvât. Aussi avoit-on soin de donner avis aux chefs des villes ou bourgades par où elle devoit passer, du tems & du jour qu'elle arriveroit, afin qu'ils ne manquassent point de fournir à heure marquée ce qui étoit nécessaire à l'entretien de cette nombreuse suite.

Les palais flottans du Roi avoient seuls quatre étages de dix pieds de hauteur chacun. Ils avoient aussi seuls le privi-

lége de pouvoir être entiérement dorés, tant au dehors qu'au dedans, & ornés de toutes les figures, dont la coutume étoit alors de décorer ces habitations de plaisir. Les Hieroglyphes, les desseins admirables de ce tems là, tous les ordres de l'architecture y étoient employés. On y voyoit même des statues & des figures qui répréſentoient leurs Idoles, les Planettes, les signes du Zodiaque, & les principales constellations. Les grands Officiers de la Cour, les chefs des prêtres & de la justice, les Gouverneurs des provinces, les Généraux d'armée, les Princes ou Emirs, pouvoient en avoir de trois étages de neuf pieds de hauteur chacun. Mais ils n'avoient pas droit de les faire entiérement dorer comme ceux du Roi; il falloit qu'il s'y trouvât de la peinture mêlée à l'or. Il leur étoit déffendu de même d'y faire répréſenter le Dieu Sérapis, dont le Prince seul pouvoit mettre la figure dans ses palais. Les batteaux des Officiers de justice, des Prêtres, des Gentils-hommes, & de tous ceux qui étoient de ce rang, pouvoient avoir des maisons à deux étages de huit pieds de hauteur chacune, décorées seulement de peintures Il ne leur étoit cependant pas permis d'y faire entrer la répréſentation d'Isis & d'Osiris, qui étoit réservée pour les palais des Grands. Enfin la quatriéme espéce de batteaux, qui servoient uniquement à porter les marchandises, n'avoient qu'un seul étage, & ne pouvoient recevoir aucun autre ornement que celui d'une simple couleur.

Le nombre de ces quatre espéces de batteaux étoit prodigieux. Il montoit quelquefois, disent les Auteurs, jusqu'à quatre-vingt mille, qui servoient pendant tout le tems que duroit l'accroissement du Nil, sans parler des coches publics, qui étoient encore très nombreux, & sur lesquels la lie du peuple s'embarquoit pêle mêle, hommes & femmes, jusqu'au nombre de deux cens personnes sur un seul. C'étoit en ceux-ci que se passoit ce que nous lisons à cette occasion dans les Anciens. Les femmes y jouoient des castagnettes, les hommes de la flute, pendant que d'autres chantoient & battoient des mains, dansant au son de cette cadence, & prenant différentes autres sortes de passetems. C'étoit au passage de ces batteaux les uns auprès des autres, qu'on s'égayoit à se dire des injures, Il y avoit le long des canaux traversiers une

infinité de cabarêts ; il y en avoit sur les bords du fleuve, & plusieurs sur le fleuve même dans des batteaux uniquement destinés à cet usage. Les voyageurs trouvoient dans ces auberges tout ce qui leur étoit nécessaire, & ils y faisoient la plus grande chére sans qu'il leur en coutât beaucoup, parce que tout étoit alors à bon marché en Egypte, & que le prix des vivres étoit réglé pendant tout le cours de ces voyages.

Les batteaux à un seul étage, qui étoient ceux des négocians, & des artisans ou bourgeois, étoient partagés en trois appartemens faits de planches legéres, tels à peu près qu'on en voit dans nos coches d'eau, ou dans ceux qui sont établis en Flandres & en Hollande pour passer d'une Ville à l'autre. On n'entroit des uns aux autres que par des portes bien fermées, & chacun avoit ses fenêtres. Celles de l'appartement des femmes étoient grillées. Les balcons de ces fenêtres étoient garnis de ces beaux tapis, qui se fabriquoient alors en Egypte, & les rideaux, qui les fermoient, étoient de ces riches étoffes qui s'y fabriquent encore aujourd'hui. Les hommes logeoient dans le premier appartement vers la proue ; les femmes occupoient le milieu du batteau, & le troisiéme appartement étoit destiné pour les domestiques & pour faire la cuisine. Au devant du logement des hommes on ménageoit un espace vuide couvert d'une tente pour placer les chanteurs, ou joueurs d'instrumens. Car de tout tems les Egyptiens ont été passionnés pour la musique. Les batteaux à deux étages en avoient tous ; mais ils la plaçoient dans des barques particuliéres, qui étoient à leur suite, & qui étoient destinées pour les domestiques, pour la cuisine, & pour remorquer dans l'occasion le batteau du Maitre. Ceux de trois étages étoient suivis d'un grand nombre de ces sortes de barques. Ils se servoient aussi de certaines petites galiottes à rames, qui couroient incessamment le fleuve, pour aller porter de leurs nouvelles à d'autres batteaux, ou pour en recevoir. On peut juger par là du nombre prodigieux de batteaux qui devoient être à la suite des palais du Roi. Il en avoit plusieurs pour sa seule personne ; il en avoit de particuliers pour ses femmes. Tous ces petits palais ou chateaux flottans étoient terminés par un balcon, qui environnoit le sommet absolument plat, & couvert d'une grande tente de quelque

belle étoffe, sous laquelle on alloit le soir prendre l'air, & jouir de la vue des campagnes. C'étoit sur cette espéce de terrasse qu'on alloit dormir la nuit à l'abri des moucherons, que le vent en éloignoit plus aisément que des logemens inférieurs. Pour se déffendre de leur persécution, on tendoit même sur ces terrasses des pavillons particuliers, sous lesquels les Maitres reposoient.

Ces nuits avoient aussi leurs agrémens & leurs plaisirs par le nombre infini de lumiéres, qui les éclairoient, & les rendoient en quelque sorte aussi brillantes que le jour. Car il n'y a point de réjouissance, point de fête un peu considérable en Egypte, qui ne soit accompagnée d'illuminations. On s'y sert pour cela de lampions qu'on met dans un gobelet de verre très long, ensorte que l'huile ne montant jamais qu'à la moitié ou au tiers de ce gobelet, ses bords plus élevés préservent la lumiére, & l'empêchent d'être éteinte par le vent. Les Egyptiens ont, je crois, porté cet art au souverain degré de perfection. Il n'y a rien qu'ils ne figurent avec des lampes, des tours, des palais, des batailles mêmes. Rien certainement ne produit un effet plus charmant. Les illuminations de toutes les mosquées du Caire pendant toutes les nuits de la Lune du Ramadan, & celles qui précédent les principales fêtes des Mahométans, regardées du haut des terrasses de la Ville, font un des plus beaux aspects du monde. Elles ne le cédent en rien à celles qui se font à Constantinople, que quelques voyageurs ont tant vantées, & qu'on découvre de si loin.

Un usage, pour lequel le peuple de l'Egypte a toujours eu tant de passion, ne pouvoit donc manquer d'être mis en pratique dans ces voyages de dévotion ou de plaisir qu'on entreprenoit sur le Nil; alors tous ces batteaux, dont j'ai parlé, étoient illuminés pendant la nuit, & se donnoient les uns aux autres un spéctacle magnifique, joint au bruit d'une infinité d'instrumens, qui se faisoient entendre de toutes parts. Le nom du Maitre y étoit écrit alors en lettres de feu; il se connoissoit pendant le jour par la forme de la banniére, qu'il portoit, & par les couleurs qui y étoient employées. Car comme chaque personne devoit être saluée d'une façon prescritte suivant sa qualité, chacun avoit soin de se faire connoitre

connoitre de loin, afin qu'on ne manquât pas à lui rendre ce devoir. Les Palais du quartier du Roi étoient tous illuminés de même à quatre ou cinq lieues à la ronde ; ensorte que cette fête n'avoit pas moins de dix lieues d'étendue. C'étoit dans cet espace, qu'au rapport des historiens Arabes, qui sont exacts dans ces récits, parce qu'ils y peignent leur propre passion, il se trouvoit en toute saison, & surtout dans le tems de l'accroissement du Nil, cinq à six cens mille personnes, & plus de vingt mille batteaux assemblés. Car il y en venoit de tous les quartiers de l'Egypte, attirés par cette fête perpetuelle, qui accompagnoit la Cour, & donnoit lieu à une espéce de foire, qui se tenoit la nuit comme le jour; puisqu'entre l'un & l'autre il n'y avoit aucune différence pour la clarté, à cause des illuminations si voisines les unes des autres. Comme il y avoit un très grand nombre de ces batteaux, où l'on vendoit des vivres, de toutes sortes de fruits & de marchandises, comme à une foire, on peut dire qu'il s'en tenoit une éternelle au tour de l'habitation du Roi, où une partie des habitans de l'Egypte se trouvoit toujours réunie.

Je ne dois pas oublier ici un usage assez singulier, qui se pratiquoit réguliérement dans ces sortes de voyages. Dans tous les lieux, où il y avoit des fêtes, & où les pellerins abordoient toujours par eau, puisqu'on ne pouvoit y arriver autrement, c'étoit la coutume qu'il se livrât une espéce de combat entre ceux qui vouloient y débarquer & ceux du lieu, ou les mariniers, qui avoient déja pris terre. Là on se mouilloit de part & d'autre sur le rivage ; on se renversoit les uns & les autres dans la riviére, d'où l'on sortoit ensuite tout baigné ; on se disoit cependant cent injures, jusqu'à ce qu'enfin après une lutte assez longue, où les chemises & les caleçons étoient mis en piéces, les derniers venus restoient victorieux, comme il arrivoit toujours, de ceux qui s'étoient opposés à leur débarquement. Cette pratique généralement observée dans tous les endroits de l'Egypte, où il se célébroit quelque fête, étoit encore plus particuliérement usitée à Canope, où on alloit tous les ans visiter un temple fameux dédié à Serapis. Il se trouvoit des troupes entiéres de mariniers, qui s'y rendoient exprès, pour combattre les habitans de cette Ville, & mériter qu'après leur victoire les spec-

L

tateurs leur fissent quelques libéralités. Les historiens assurent que de tous les spéctacles, qui se donnoient à cette fête, ces combats étoient ceux qui faisoient le plus de plaisir. Les combattans les plus fameux étoient ordinairement en simple caleçon de toile, & sans chemise; ensorte que lorsqu'ils se prenoient au corps, ils se le déchiroient aisément les uns aux autres, & restoient nuds. Ce spéctacle ne manquoit pas d'exciter des huées, qui ne finissoient point. Cependant ceux qui étoient demeurés en cet état se réfugioient dans l'eau, pour se cacher, tandis que leurs adversaires mettoient de leur côté tout en usage, pour les obliger d'en sortir. C'étoit ainsi qu'après des combats assez longs ils se présentoient indistinctement à tous les assistans un bassin à la main. Les femmes y mettoient d'une main une piéce de monnoye, & étoient censées se boucher les yeux de l'autre. Les hommes en leur donnant d'une main étoient en droit suivant la coutume de leur sangler de l'autre un grand coup de nerf de bœuf, qu'ils avoient exprès pour cet usage. Ces misérables en essuyoient souvent une centaine, pour attraper la valeur de quelques sols, qu'ils payoient ainsi chérement.

A ces fêtes ont succédé depuis celles de Sidy Ibrahim, de Sidy Hamet Bedouin, & de plusieurs autres santons Turcs, dont les tombeaux sont encores visités tous les ans avec le même concours, & à peu près les mêmes cérémonies. Les Oquelles de nos jours ont pris la place des auberges des anciens tems, & à present, comme alors, les femmes, qui y dansent, avec les hommes, sont de la plus basse condition. Ainsi on a toujours conservé l'usage de passer une partie du tems sur le Nil durant l'augmentation de ses eaux, & d'y dormir la nuit. Les personnes riches ont pour cela des Galiottes, sur lesquelles ils vont jouir de la fraicheur de l'air & du vent, qui regnent alors sur le fleuve, & se mettre à l'abri des chaleurs de leurs maisons, que le Soleil a tellement échauffées pendant le jour, qu'il n'est pas possible d'y reposer tranquillement.

Pour comprendre la passion naturelle qu'on a toujours eue en Egypte de passer les nuits sur le fleuve durant les chaleurs brulantes de l'Eté, representons nous le plaisir qu'on trouve dans la même saison dans quelques places maritimes de l'Europe à respirer sur la mer, & loin du port, une fraicheur qu'on ne rencontre point dans les villes. Figurons nous encore

que lorſqu'on eſt ſur le Nil, les vents, qui y regnent en cette ſaiſon, domnent aux batteaux un mouvement ſi vif, qu'à la faveur d'une ſeule voile, on peut en remontant le fleuve faire en une heure de tems deux grandes lieues, & que ſi on tient la voile ſerrée, & qu'on ſuive le courant, on eſt emporté vers la mer avec la même viteſſe. Ainſi en cinq ou ſix jours on pourroit aiſément remonter de l'embouchure du Nil à ſes cataractes, ou deſcendre des cataractes juſqu'à la mer, & parcourir ainſi des yeux dans ce court eſpace de tems toutes les campagnes que ce fleuve cotoye dans l'étendue de deux cens lieues ; c'eſt-à-dire l'Egypte entiére. Or il eſt aiſé de concevoir combien cette rapidité contribue au plaiſir des voyageurs, ſurtout ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai déja dit de la varieté des ſaiſons, qui ſe remarque entre les pays différens que renferme l'Egypte. Les yeux ſont réjouis ſans ceſſe par de nouveaux objets, & ſans ſortir du même pays on change de climat à toute heure. Cette facilité de pouvoir à la faveur de ces maiſons ambulantes ſe tranſporter d'un lieu à un autre avec une extrême promtitude, ſans fatigue, ſans dépenſe, & avec une commodité entiére, eſt ſans doute ce qui a contribué dans tous les tems à nourrir dans les habitans de l'Egypte la paſſion qu'ils ont pour voyager ſur le Nil. Ils trouvent dans ces voyages l'agréable joint à l'utile. C'eſt là qu'ils font preſque tout leur commerce, & rempliſſent en même tems un des devoirs les plus eſſentiels de leur religion. On ſçait que la religion & l'intérêt ont été de tout tems les deux grands mobiles de la plûpart des actions & des inclinations des hommes. Eſt-il donc ſurprenant que dans ces anciens tems, dont j'ai parlé, l'Egypte ait été preſque entiérement ambulante pendant les différentes ſaiſons de l'année, les peuples naturellement ſuperſtitieux & adonnés au commerce trouvant dans ces voyages l'occaſion de ſatisfaire en même tems à leur dévotion & de s'enrichir, en ſe divertiſſant agréablement au milieu de leurs familles ? Doit on s'étonner que les Grands fuſſent ravis d'y étaller leur magnificence aux yeux de tout un peuple, dont ils ſe flattoient de s'attirer l'eſtime & la vénération par cet endroit ; que leurs femmes fuſſent charmées d'y reſpirer un air de fraicheur qu'elles ne trouvoient point dans leurs Palais ; & de jouir de la vue de cette multitude prodigieuſe de bâtimens, dont le Nil ſe trouvoit couvert ? qu'enfin les grands &

les petits, les hommes & les femmes, se rendant visite les uns aux autres dans cette saison, suivant la coutume, & trouvant dans ces voyages sur le fleuve tant d'agrément & de commodité, se transportassent dans ces maisons ambulantes avec toute leur famille d'un bout de l'Egypte à l'autre aussi facilement, que s'ils n'eussent entrepris qu'une partie de plaisir de quelques lieues, ou que s'il n'eût été question que de monter en carrosse, pour aller coucher le soir même dans une maison de campagne d'un de ses voisins?

En effet cette commodité n'eût-elle produit aucun autre avantage, elle contribuoit du moins à resserrer entre les habitans de ce charmant pays les nœuds, qui dans la société lient les hommes les uns aux autres Par ce moyen pour peu que l'on fût parent ou ami, eût on été éloigné de cent cinquante lieues les uns des autres, on se rendoit visite deux fois l'année avec la même exactitude, que si on eût habité porte à porte. S'embarquer sur un de ces chateaux flottans pour se transporter d'un bout à l'autre de l'Egypte, ou entrer le matin dans une voiture de terre pour aller dîner à la campagne chez un de ses amis, c'étoit la même chose pour ces peuples. Ils portoient avec eux dans ces voyages ce que la province, où ils habitoient, avoit de rare, ou de bon, & qui ne se trouvoit point dans celle où ils devoient se rendre. Ces visites duroient sept à huit jours, & au bout de trois mois ils recevoient surement la contrevisite avec les mêmes présens. C'est ainsi que sans être à charge les uns aux autres, sans peine & sans embarras, les parens & les amis, quelque éloignés qu'ils fussent, pouvoient jouir souvent du plaisir de se voir & de s'embrasser. Ce n'étoient pas, dit un Auteur Arabe, les personnes, qui s'approchoient; c'étoient les maisons mêmes qui s'unissoient les unes aux autres. Aussi peut on dire, continue le même Auteur, qu'on ne comptoit point alors plusieurs villes en Egypte. Toutes n'en composoient qu'une seule parsemée de temples fameux, de monumens célébres, de Palais somptueux & de maisons particuliéres, accompagnées de jardins immenses, & dont les peuples, qui l'habitoient, rapprochés les uns des autres malgré leur éloignement par un vaste canal, qui les réunissoit, pouvoient se visiter avec la même facilité que s'ils eussent tous été renfermés dans une enceinte d'une assez médiocre étendue. Je suis, &c. *Au Caire ce...*

LETTRE TROISIEME.

DIVISION

DE L'EGYPTE EN HAUTE ET BASSE,

Où il est parlé du Delta & de ses côtes, des Villes de Damiette & de Rosette, du lac Sirbon, & de quelques autres endroits remarquables, qui se rencontrent dans cette partie de l'Egypte.



E ne vous ai donné jusqu'ici de l'Egypte qu'une idée confuse & générale. Il est tems, Monsieur, que je vous montre ce pays autrefois si célébre en détail & par parties, & que vous conduisant de Province en Province & de Ville en Ville, je vous fasse observer dans chacune ce qu'elle contient de plus digne de votre attention & de votre curiosité. Dans une matiére si vaste & si étendue vous ne trouverez pas mauvais sans doute, que je suive quelque méthode. On sçait ce qu'il en coute à un voyageur peu habile, ou peu sensé. Faute de s'être formé d'abord un plan fixe des lieux qu'il a dessein de parcourir, & des particularités remarquables, qui peuvent mériter ses regards, il est obligé de revenir souvent sur ses pas, perdant en courses inutiles un tems précieux, qui ne doit être employé qu'en recherches curieuses & instructives, & après avoir beaucoup vû, se trouvant à peu près aussi avancé, que s'il n'eût voyagé de sa vie. Une conduite pareille ne seroit capable de produire dans votre esprit qu'un chaos, & un amas confus d'idées mal liées & peu suivies. L'ordre & l'arrangement est l'ame des détails, & surtout de cette exac-

titude ſcrupuleuſe, avec laquelle je me ſuis engagé de vous communiquer mes obſervations ſur l'Egypte. Permettez moi donc, Monſieur, avant que d'entrer dans une deſcription particuliére de tous les lieux connus que renferme cette région charmante, de me former d'abord à moi même un plan régulier de tous les différens ſujets, dont je me propoſe de vous entretenir. En le ſuivant pied à pied j'oſe me flatter de ne vous laiſſer rien à déſirer ſur chaque matiére, & de jetter en même tems ſur toutes les idées que je vous donnerai une lumiere, dont vous me ſçaurez gré dans la ſuite.

Diviſion de l'Egypte.

L'Egypte peut être conſidérée ſous deux points de vue différens; & eu égard à ces différents aſpects, on peut la diviſer de deux maniéres différentes. On peut en effet regarder ce vaſte pays comme une region faiſant partie de ce grand univers, compoſée de certaines provinces, renfermant dans ſon étendue des lacs, des rivieres, des plaines, ou des montagnes, des Villes peuplées, ou des deſerts, & ayant pour limites certaines bornes imaginées par l'art, ou bien formées par la nature même, pour la ſéparer de tous les autres Etats voiſins. On peut auſſi conſidérer ce Royaume comme un corps politique, compoſé d'un Chef & de pluſieurs membres, dont les emplois, les devoirs, & les interêts ſont différens, mais qui tous réunis par le même lien qui eſt le nœud de la ſocieté, doivent tous tendre également au même but, c'eſt-à dire à procurer le bien public, autant que le rang qu'ils tiennent dans la ſocieté le demande, & de la maniére qu'il l'exige. Conſidérée ſous le premier point de vue l'Egypte ſe diviſe naturellement ſelon la poſition naturelle des différentes parties, dont elle eſt compoſée; ſous le ſecond la diviſion de ce pays renferme tous les divers partages, qui en ont été faits ſous les différentes Puiſſances qui l'ont poſſédé, & gouverné ſucceſſivement.

Diviſion civile de l'Egypte ancienne & moderne.

Les Auteurs varient ſur le nombre des provinces, qui partageoient l'Egypte ſous le regne de ſes premiers ſouverains. Les uns, comme Ptolomée, en comptent juſqu'à quarante, d'autres juſqu'à quarante quatre; au contraire quelques uns, du nombre deſquels eſt Hérodote, les réduiſent à vingt huit. Du reſte il eſt certain que dans ces tems reculés ce Royaume étoit diviſé en trente gouvernemens, ayant tous à leur tête

un Officier nommé par le Prince pour y commander, & portant tous le nom de leur principale Ville. C'étoit en quelque sorte autant de petits Etats particuliers, indépendans les uns des autres, mais relevant tous de la Puissance souveraine, & subordonnés à ses ordres.

Plusieurs raisons avoient introduit dans le gouvernement ce partage des différentes provinces de ce Royaume. La religion y avoit beaucoup de part. Les anciens Egyptiens, comme je le dirai en traitant de la religion de ces peuples, quoique tous réunis dans la même croiance, étoient d'ailleurs fort partagés au sujet du culte qu'ils rendoient à l'Etre suprême. Cette nation, qui croyoit se distinguer, & qui se distinguoit en effet par la multiplicité de ses Dieux, avoit porté si loin la superstition, qu'elle comptoit autant de divinités, que l'Egypte renfermoit de villes, ou même de bourgs & de villages. Tout ce que le Ciel & la terre offrent de plus beau & de plus parfait étoit devenu l'objet de l'idolatrie de ces peuples, qui prodiguoient également leur culte aux êtres les plus vils que la nature semble n'avoir produits, que pour être le rebut, ou même l'effroi du genre humain. De là il arrivoit souvent, que les uns estimoient souverainement ce qui étoit un objet d'horreur & d'abomination pour les autres. Non seulement toutes les divinités du Ciel partageoient les différentes provinces, les différentes villes de ce Royaume. Les unes adoroient le Soleil, d'autres Mercure; Diane étoit en grande vénération dans la haute Egypte, Jupiter à Thébes, Serapis à Canope; les animaux divers que la nature produit dans cette région étoient aussi devenus autant d'objets différens de leur culte. Ainsi dans quelques unes le Crocodile passoit pour un animal sacré, tandis qu'à deux pas de là on rendoit des honneurs divins à l'Ichneumon l'ennemi mortel de ce monstre. L'oiseau Ibis, le bœuf, les chiens, les chats, les rats, avoient de même leurs partisans dans ce pays. Je n'entre point ici dans un plus grand détail. Cette multiplicité de Dieux se remarquera assez par la suite de mes Lettres.

On conçoit sans peine que cette diversité de culte ne pouvoit que causer beaucoup de division dans une nation surtout qui n'a jamais été bien unie. Ceux qui étoient à la tête du gouvernement chercherent à y apporter remede. Ce fut,

dit-on, ſous le Roi Seſoſtris, que les miniſtres ſongérent à prévenir les ſchiſmes, les guerres civiles, & les autres ſuites funeſtes, dont cette inclination différente des peuples pour certaines divinités pouvoit être le principe. Le Conſeil de ce Prince, comme de tous les anciens Rois d'Egypte, n'étoit guéres compoſé que des prêtres de la nation. Ce furent ces prêtres qui diviſérent le royaume en trente gouvernemens; à chacun deſquels ils attribuerent leur divinité particuliére. En même tems pour préſenter à leurs compatriotes cette innovation ſous une idée flatteuſe, capable de la leur faire recevoir agréablement, ils leur firent entendre que dans ce partage on avoit eu uniquement en vue d'imiter les anciens Dieux, qui avoient ainſi partagé entr'eux le gouvernement de la terre. Par cette adreſſe on vint à bout de faire recevoir cette nouveauté de toute la nation avec applaudiſſement. Les Egyptiens perſuadés que par ce nouveau partage de leur pays on avoit voulu répréſenter le ſoin que prenoient les Dieux de la conduite de l'univers, s'accoutumérent inſenſiblement à regarder l'Egypte comme le temple & l'abregé de toute la terre. Cependant chaque province commença à révérer ſes Dieux, ſans mépriſer ceux des autres. Ce principe d'averſion & de diviſion ceſſa, & chaque Ville, chaque contrée contente de rendre certains honneurs aux divinités qu'elle adoroit vit ſans indignation, & même avec plaiſir, le culte que ſes voiſins rendoient à d'autres. C'eſt ainſi que la politique ſe ſervit habilement de la religion, pour exécuter des vues utiles au gouvernement. Tant il eſt vrai que pour l'ordinaire la réuſſite de quelque projet que ce ſoit dépend infiniment de l'opinion.

Le gouvernement Egyptien trouvoit encore une autre utilité dans ce partage. Le Nil dans ſes accroiſſemens cauſoit beaucoup de confuſion dans la poſſeſſion des terrains fertiles, dont l'Egypte étoit compoſée, emportant par ſes inondations les bornes des terres, & augmentant les unes de ce qu'il enlevoit aux autres. Chaque particulier étoit obligé d'avoir ſans ceſſe la toiſe à la main, pour pouvoir diſtinguer ce qui lui appartenoit, de ce qui étoit à ſes voiſins. De-là naiſſoient des conteſtations ſans fin également préjudiciables aux particuliers & à l'Etat par la difficulté que cette confuſion ap-
portoit

portoit à lever les tributs imposés sur chaque terrain à proportion de son étendue. Le nouveau partage remédioit à cet inconvénient autant qu'il étoit possible d'y apporter remede. En multipliant le nombre des provinces, & fixant le terrain qui devoit être compris dans le ressort de chacune, il prévenoit déja beaucoup de maux, & coupoit pied à une infinité de querelles. La multiplication des gouverneurs, dont un des principaux devoirs étoit de veiller au maintien de ce réglement, achevoit d'arrêter le désordre.

Cette division de l'Egypte introduite par Sesostris dura, disent les Auteurs, jusqu'à l'invasion des Grecs, qui se rendirent maitres de ce Royaume. Alors les Princes de cette nation qui faisoient leur résidence à Alexandrie, trouvant le siége de leur empire trop éloigné du reste de leurs Etats pour pouvoir les gouverner commodément sans l'aide de plusieurs Officiers subalternes, qui les représentassent & qui veillassent à la tranquilité publique dans ces provinces éloignées, jugérent à propos de multiplier encore l'ancien nombre des gouverneurs & des gouvernemens, qui partageoient auparavant ce vaste pays. Ils crurent aussi sans doute cette multiplication nécessaire pour le maintien de leur autorité dans une nouvelle conquête, où les peuples inquiets & peu soumis, pouvoient aisément se porter à des soulévemens, sur-tout loin de la capitale. Quoiqu'il en soit l'Egypte, sous les Ptolomées fut divisée en quarante gouvernemens. Elle passa depuis en d'autres mains. Enfin devenue la proie des Mahométans elle fut partagée en vingt quatre provinces, ou *Cassifs*, à la tête desquels les Princes de cette secte mirent vingt quatre Beys, & qu'ils subdivisérent encore en quarante huit sous gouvernemens, dont quarante huit demi Beys eurent la conduite. Cette division subsiste encore aujourd'hui, & c'est ce que j'appelle la division civile, ou politique de l'Egypte.

Division naturelle de l'Egypte.

A l'égard de la division naturelle de cette région, sa situation les bornes que la nature lui a données, nous offrent deux maniéres de faire le partage de ce pays, toutes deux également faciles & exactes. Comme le Nil partage en quelque sorte toute l'Egypte en deux portions égales, on peut la diviser en Orientale & en Occidentale; l'Egypte Orientale contenue entre le Nil & les montagnes de la mer Rouge, & l'Occiden-

tale renfermée entre ce même fleuve & les monts Libyens. Dans cette premiére division le terrain de l'Egypte le plus Septentrional, compris entre les deux bras du Nil, doit être regardé comme faisant la troisiéme partie de ce florissant Royaume. D'autres divisent l'Egypte en haute & basse. L'Egypte supérieure comprend selon eux tout le cours du Nil & les terres qu'il arrose depuis les rochers de la Nubie jusqu'au Caire entre les deux chaines de montagnes, qui bornent ce pays au couchant & au levant. La basse commence au Caire, où ce fleuve se divisant en deux branches, va porter ses eaux à la mer proche de Damiette & de Rosette, & renferme cet espace contenu entre les deux bras du Nil. C'est ce que l'on appelle le Delta. C'est cette derniére division de l'Egypte que j'ai resolu de suivre, comme me paroissant la plus simple & la plus naturelle. Je parlerai donc d'abord du Delta, de ses côtes & de son étendue, des villes, des lieux, & des monumens les plus remarquables qu'il renferme. De là passant à la haute Egypte, je tacherai de donner une idée fidéle & exacte de cette région, qui renferma autrefois des villes si puissantes, un peuple si nombreux, & des monumens si célébres.

Du Delta & de ses côtes.

Le rivage du Delta s'étend par un espace d'environ soixante lieues depuis les Biquiers jusqu'à la Tour des Arabes, qui sous le nom de Plinthine étoit autrefois une ville assez considérable. Il est étonnant que dans toute cette côte il ne se rencontre aucun port, qui soit parfaitement bon, & dont on ne trouve l'entrée difficile & très dangereuse. Aussi les embouchures du Nil ne sont-elles plus aujourd'hui pratiquables, que dans certaines saisons de l'année, & pour d'assez petits vaisseaux. Ce fleuve y porte avec ses eaux bourbeuses un amas de limon & de sables, que la force des vagues de la Méditerrannée repousse, & soutient sans cesse. C'est de ce combat continuel des eaux limoneuses du Nil & des flots de la mer, que s'est formée aux embouchures de ce fleuve une espéce de chaine, ou de digue, qui leur sert en quelque sorte de séparation & de barriére. Lorsque la mer brise sur ces bancs de sable, elle est affreuse. Ces barres se rencontrent ordinairement à l'entrée de toutes les riviéres considérables; ce qui les rend nécessairement difficiles & dangereuses pour les grands batimens. Ce

ſont ces élévations, qui ſe trouvent aux embouchures du Nil, & qui égalent preſque la hauteur des flots, qu'on appelle *Bogas*. On dit, le Bogas eſt bon, il eſt mauvais. On eſt quelquefois deux mois ſans le pouvoir paſſer, & il n'y a pas d'année qu'il ne périſſe divers batimens ſur les barres de Roſette & de Damiette. Ces barres changent d'une année à l'autre; ſouvent même elles varient du jour au lendemain, comme je l'ai pluſieurs fois obſervé. Le Bogas eſt tantôt plus avancé dans la mer, quelquefois il ſe trouve plus voiſin de l'embouchure du fleuve. Aujourd'hui il eſt bas dans un endroit, & demain dans un autre. La diverſité des vents augmente quelquefois la barre d'un côté tandis que de l'autre elle la diminue. Auſſi tient-on toujours des batteaux aux environs, pour en reconnoitre les endroits les plus bas, & guider les batimens, qui ſortent de la riviére, ou qui ſe preſentent pour y entrer. Ces précautions n'empêchent cependant point ces paſſages d'être fort dangereux. Les Turcs les trouvent ſi redoutables, qu'ils ont coutume de dire, que qui ne craint pas le Bogas, ne craint pas Dieu. Ce n'étoit pas ſans doute autrefois la même choſe, puiſqu'on découvre encore les veſtiges de certaines digues, qui s'avançoient dans la mer, & ſervoient à entretenir en tous tems un paſſage libre. Elles ont été tellement abandonnées, qu'elles ſont à preſent abſolument engagées dans le terrain. Auſſi le Bogas reſte t'il fermé à Damiette pendant trois mois de l'hiver; & on attend quelquefois trente & quarante jours, avant que d'oſer hazarder de le paſſer à Roſette. Ce retardement eſt d'autant plus incommode & deſavantageux, que les canaux du Nil, qui voituroient autrefois toutes les marchandiſes de la haute Egypte à Alexandrie, & qui ſe rendoient dans le lac Mareotis, ſont aujourd'hui, comme je le dirai dans la ſuite, devenus inutiles à la navigation, & ne ſervent plus que dans la hauteur du Nil à conduire de l'eau dans les citernes de cette ville.

De là il eſt aiſé de conclure, que le lit du Nil doit néceſſairement devenir de jour en jour moins profond vers ſon embouchure. C'eſt ce que l'expérience demontre tous les jours. Un vieux Capitaine de Saïque diſoit, que de quinze braſſes d'eau qu'il avoit meſurées il y avoit quinze ans entre le Bogas & Damiette, à peine en trouvoit-on quinze pieds

dans le tems qu'il parloit ; d'où il concluoit, qu'il étoit à craindre qu'un jour la riviére ne fût plus navigable en cet endroit, que pour de ſimples barques. La même choſe eſt arrivée à Roſette. Le Nil depuis ſon embouchure voiſine de cette ville juſqu'à Foua étoit autrefois fort profond. C'eſt pour cela que la douane étoit alors établie en ce dernier lieu ; & elle n'a depuis été tranſportée à Roſette, que parceque les * Saïques ne pouvoient plus monter juſqu'à Foua avec leurs chargemens.

Origine du Delta.

Cette obſervation & quelques autres portent naturellement à croire, que le Delta n'étoit d'abord qu'un grand golphe, dont le fond pouvoit baigner les murs de l'ancienne Memphis, & qui s'étendoit à droite & à gauche du côté de ſon entrée juſqu'aux lieux, où ſont placées aujourd'hui les villes de Damiette & de Roſette. En effet il ne ſeroit pas impoſſible que par une longue ſucceſſion d'années le limon que charie continuellement le Nil eût comblé cet eſpace, & eût enſuite rendu ce terrain fertile. En ce cas rien ne ſeroit plus juſte que l'ingénieuſe fiction, qui fait naître l'Egypte des Amours du Nil & de la belle Memphis.

Un Auteur Copte, dont je ne me rends point le garand, attribue à Joſeph le deſſéchement du Delta. Ce ſaint Patriarche, dit-il, fameux par les connoiſſances ſinguliéres que Dieu lui avoit communiquées, illuſtre par ſa ſageſſe & par ſes lumiéres, célébre par les ouvrages immenſes qu'il avoit exécutés pour le bonheur de l'Egypte, avoit excité contre lui l'envie des courtiſans par cela même, qui devoit le leur rendre plus cher & plus eſtimable. Jaloux de ſon crédit & de ſa grandeur les Seigneurs & les Prêtres du pays, miniſtres nés de tous les Rois d'Egypte, ne voyoient qu'à regret un étranger ſans titre & ſans nom, vendu pour eſclave à un des premiers Officiers de la Cour, faiſant profeſſion d'une religion différente de la leur, mépriſant leurs coutumes, deteſtant leurs Dieux, occuper dans l'eſprit du Prince & de la nation un rang qu'ils croyoient leur appartenir, préſider à tous les Conſeils, conduire toutes les entrepriſes, gouverner l'Etat auſſi abſolument que le

* Eſpéce de vaiſſeau Turc propre à porter des marchandiſes. Il a des voiles quarrées au mât du milieu. Les Saïques n'ont ni miſaine, ni peroquet, ni haubans, mais ſeulement un grand mât avec ſon hunier fort haut, un beaupre, & un artimon. Ces vaiſſeaux ſont ſi legers, que lorſqu'ils ont le vent arriere, il n'eſt pas poſſible de les atteindre.

Souverain, & s'attirer par son habileté, sa prudence, & son zéle l'estime & la vénération des peuples. L'état florissant, où étoit parvenue cette nombreuse famille qu'il avoit fait venir en Egypte, & que les bénédictions du Ciel sembloient multiplier à vue d'œil, redoubloit encore leur jalousie. Non seulement ils redoutoient le gouverneur de l'Egypte; ils croyoient même voir dans tous ces étrangers autant de Josephs, prêts d'occuper le rang du premier, & de leur ravir une place qu'ils espéroient du moins reprendre après sa mort. Tout enfant de Jacob leur paroissoit un favori né, un esprit supérieur capable d'en imposer aux peuples & aux Rois, un maître fait pour leur commander.

Tant que Joseph fut dans la fleur de l'âge, actif, vigilant, laborieux, infatiguable pour tout ce qui intéressoit la gloire de son Prince & le bonheur de ses sujets, l'envie rongea son frein, & dévora ses murmures dans le silence. Il n'y avoit aucun Grand à la Cour, qui fût assez hardi pour se déclarer l'ennemi d'un homme estimé du souverain, chéri des peuples, qui passoit pour pénétrer d'un coup d'œil les projets les plus cachés, les intentions des cœurs les plus secrétes. Mais dès que l'âge commença à faire sur lui quelque progrès ses ennemis songerent à le supplanter, & à le perdre. Ils ne l'attaquerent cependant pas ouvertement; la partie auroit été mal faite & trop désavantageuse. Ce grand homme ne donnoit aucune prise. Sa fidélité pour son Prince, son zéle pour le bien de la nation, éclatoient dans toute sa conduire passée. Pour le décrier on se servit du prétexte de son grand âge. On fit entendre au Pharaon, qui régnoit alors, que Joseph étoit déja vieux, & avoit besoin de repos, après tant de travaux & de fatigues qu'il avoit essuyées; qu'il n'étoit plus propre au gouvernement; que ses lumiéres s'obscurcissoient, & que ce seroit ménager les intérêts de sa gloire que de le retirer du maniment des affaires, avant que leur mauvaise situation fît connoître plus ouvertement la foiblesse du Ministre, & ternît la réputation qu'il s'étoit acquise. Dequoi la jalousie n'est elle pas capable! Ne sembloit-il pas, à l'entendre, que Joseph dût encore être redevable à ses ennemis de la perte de son honneur & du renversement de sa fortune.

Ce grand homme pénétra cette intrigue; il comprit toute

la malice de ses envieux, & résolut de la confondre. La basse Egypte n'étoit encore alors qu'un pays marécageux & presque noyé sous l'eau. Joseph entreprit de le dessécher, de le rendre habitable, & capable même d'un grand revenu. Ce furent là les seules armes que ce Ministre habile & zélé crut devoir opposer à la calomnie. Son projet réussit comme il avoit espéré. A la faveur des saignées, des digues & des canaux qu'il fit faire, on gagna insensiblement du terrain; les eaux s'écoulerent. Joseph n'employa que deux ans à ce prodigieux travail; & dans ce court espace de tems la basse Egypte auparavant couverte des flots se trouva dans l'état, où on l'a toujours vue depuis.

J'ai déja déclaré que je ne prétendois point être garand de cette histoire, quoique le sçavant pere Kircher Jésuite ne craigne point de la donner pour indubitable, & cite pour appuyer son sentiment le Rabin *Ben Abed Hakem*. Ce qu'il y a de certain, c'est que si l'Egypte étoit tout autrement cultivée du tems de ses anciens Rois qu'elle ne l'est aujourd'hui, si elle ne renfermoit alors aucun terrain inculte, si on avoit dans ces tems reculés étendu la fertilité du Nil jusqu'aux deserts de la Libye, ce pays d'ailleurs ne contenoit point alors tous les terrains fertiles, dont le Delta s'est accru depuis. C'est un fait dont le témoignage de tous les anciens, & l'expérience de ceux qui ont fait quelque sejour en Egypte, ne permet nullement de douter. Selon Diodore les premiers habitans de cette partie de l'Egypte l'appelloient un don de Mercure, parceque ce Dieu présidant au commerce, qui rend cette région la plus florissante de tout le pays, ils ne croyoient pas pouvoir attribuer à aucune autre divinité les avantages qu'ils tiroient de cette nouvelle contrée. Le fameux pére Kircher, que j'ai déja cité, ajoute que ces mêmes peuples lui donnoient le nom de *Phium*, terme qui dans l'ancienne langue du pays signifie *mer*, & exprime parfaitement son origine. On lit d'ailleurs dans le Timée de Platon, dans Pline, & dans Séneque, qu'il falloit aux vaisseaux un jour & une nuit, pour arriver de Pharos en Egypte. Cependant cette Isle communique presentement à Aléxandrie par un pont. Enfin Hérodote nous assure, que dans le voyage qu'il fit en Egypte il vit encore aux murs de Memphis des anneaux, auxquels quelques siécles auparavant on attachoit les vaisseaux, qui abordoient jusqu'au

pied des murailles de cette capitale, dont la mer s'étoit déja éloignée de son tems de quelque distance. Il ajoute que dans les montagnes voisines de cette ville il découvrit encore des coquillages de mer attachés aux rochers, d'où il conclud que tout le reste de la basse Egypte est un ouvrage tout nouveau de la nature, & un terrain nouvellement ajouté à l'ancien. Il le prouve parceque ce terrain n'a aucune ressemblance avec celui de toutes les autres provinces voisines, & paroît parconséquent avoir été transporté de plus loin. En effet celui de la Libye est rougeâtre & sablonneux; celui de l'Arabie & de la Syrie se trouve plein d'argile & de pierres; au lieu que celui du Delta est noirâtre. Je suis donc persuadé, que c'est là le fondement & la raison de ce que nous lisons dans les anciens, que sous le régne de Meris, qui vivoit neuf cens ans avant Hérodote, c'est-à-dire environ 1350 ans avant Jesus-Christ, lorsque le Nil croissoit de huit coudées il inondoit toute l'Egypte, au lieu que du tems de cet Auteur il falloit pour cela qu'il crût de quinze coudées.

Pour moi, s'il m'est permis de joindre mon témoignage à celui des Anciens, je puis assurer que ces coquillages qu'Hérodote dit avoir remarqués dans les rochers voisins de Memphis, je les y ai vus de même en 1692 lorsque j'allai en Egypte; que je les y retrouvai en 1718. lorsque je repassai dans ce pays, & que sans doute ils y seront encore dans plusieurs milliers d'années. On trouve aussi au Midi du Sphinx, qui se voit à l'Orient & à trois cens pas de distance de la seconde des piramides, un monticule, dont le sommet est tout rempli de ces coquillages; ce qui justifie que cette élévation a été autrefois couverte des flots de la mer, qui a baissé depuis de cette hauteur jusqu'à sa superficie présente. Cette différence est au moins de cinquante toises. J'ai lu dans le Macrisi, qu'en creusant un de ces puits, dont je parlerai dans la suite, & qu'on trouve taillés dans le roc au pied du Chateau du Caire, on rencontra en arrivant à l'eau une poutre traversée dans le rocher. C'est un exemple entre cent autres qu'on pourroit rapporter pour prouver, que depuis que cette poutre tomba au fond de la mer en cet endroit, tout le sable, dont la pierre qui la couvroit a été surmontée, s'étoit amassé sur cette poutre dans les eaux de la mer même; qu'ainsi la

mer, qui a ſurmonté le monticule dont je viens de parler ; & y a attaché des coquillages, couvroit auſſi cet eſpace dont la profondeur étoit de plus de cent cinquante pieds ; d'où il réſulte en même tems, que tout ce qu'on voit aujourd'hui de terrain découvert depuis cet endroit juſqu'à la mer, eſt une augmentation, qui eſt ſurvenue à l'Egypte.

Il eſt certain que depuis Alexandrie juſqu'au de-là de Damiette, la mer a très peu de fond pendant l'eſpace de quinze ou vingt milles en s'éloignant de la côte ; & comme ce fond eſt d'ailleurs marécageux & plein de vaſe, on ne peut douter que cela ne procéde des terres & des ſables, que le Nil bourbeux emporte avec lui tous les ans dans la mer. D'où il s'enſuit néceſſairement qu'elle s'éloigne chaque jour inſenſiblement de ſes côtes. C'eſt ce qu'on apperçoit ſans peine dans l'eſpace ſeulement de cinquante années. On ſçait par exemple, que Foua étoit encore il n'y a que trois à quatre cens ans à l'embouchure du fleuve du côté de Roſette, aulieu que cette Ville s'en trouve à préſent éloignée de ſept à huit milles. Damiette, dont la mer mouilloit le pied des murailles du tems de Saint Louis, s'en trouve aujourd'hui à dix milles de diſtance. Enfin la forteresse de Roſette, qui il n'y a que quatre vingt ans étoit vis-à-vis de la barre du Nil, en eſt à préſent éloignée de près de trois cens pas. J'ai vu moi même qu'en *1692.* à mon arrivée en Egypte la mer n'étoit qu'à une demi lieue de cette Ville, aulieu qu'en *1718.* je l'en ai trouvée diſtante d'une grande lieue. Par cette viteſſe avec laquelle s'accroit le terrain du Delta, on peut juger de la différence & du changement arrivés dans cette contrée depuis Herodote juſqu'à nous. Je ſuis perſuadé que dans cet eſpace de tems elle s'eſt accrue au moins de la moitié.

De ſon terrain.

Ce terrain à qui les Grecs ont donné le nom de Delta ; parce qu'il eſt triangulaire, & reſſemble à la quatriéme lettre de leur alphabet, eſt compris, comme je l'ai dit, entre les deux principaux bras du Nil, & n'a pas moins de cent cinquante lieues de tour. Cette étendue eſt coupée par une infinité de lacs & de canaux ; rien n'y eſt inculte, & on pourroit dire ſans trop outrer l'expreſſion, que ce n'eſt qu'une ſeule Ville qui a de très grands jardins, & des terres attachées aux maiſons qu'elle renferme. En effet depuis Roſette juſqu'au

jusqu'au Caire, & depuis le Caire jusqu'à Damiette, les bords du Nil sont couverts de villages, qui se touchent presque les uns les autres, & qui sont habités de maniére à ne pouvoir le comprendre que par l'expérience. Cependant d'Alexandrie & de Damiette à la pointe du Delta, c'est-à-dire à l'endroit où le Nil se sépare en deux branches, on peut compter environ cinquante lieues Françoises, quoiqu'il ne dût y en avoir que trente, à suivre les mesures que les Anciens nous ont laissées. Mais leur maniére de mesurer ces distances ne doit point nous arrêter. On sçait qu'ils ne comptoient que cinq à six lieues d'Alexandrie à Canope, aujourd'hui Rosette, tandis qu'il faut une grande journée entiére pour faire ce chemin. Du Caire à Damiette il y avoit au moins quarante lieues, & de Damiette à Rosette le long de la mer plus de soixante. Si à cela on ajoute, que le cœur du Delta est de même couvert d'habitations, on trouvera que c'est avec assez de raison que j'ai représenté ce fameux triangle sous l'idée d'une Ville immense, qui comprend dans son enceinte de grands jardins, & de vastes campagnes en labour. Tout le terrain du Delta est plat & sans montagnes. Les élévations qu'on y rencontre sont des ruines des Villes anciennes, ou des ouvrages construits en différens tems pour l'utilité, soit publique, soit particuliére. Tous ceux qui ont voyagé dans cette partie de l'Egypte avec quelque attention en demeurent d'accord.

Le Delta comme je l'ai dit, est coupé par un grand nombre de canaux, entre lesquels il y en a de si considérables, qu'ils portent les eaux du Nil jusqu'à la mer, & pourroient être comptés au nombre des embouchures de ce fleuve. Les Anciens l'ont fait sans doute; mais aujourd'hui on ne regarde comme vraies bouches du Nil, que celles de Damiette & de Rosette. De ces grands canaux il s'en détache une infinité de petits qui leur servent de communication, & croîsent en quelque sorte de toutes parts les terres du Delta. Par là il n'y en a aucune, qui ne puisse être arrosée, & qui ne le soit en effet; ce qui est la source de leur grande fécondité. Outre l'arrosement des terres, la plûpart de ces canaux, comme je le dirai dans la suite, ont encore un autre utilité. En effet ils servent à transporter les marchandises & les denrées d'un lieu en un autre. Il est vrai qu'ils ne peuvent

être d'usage pour cela, que dans le tems de l'accroissement du Nil. Du reste ils ont aussi un troisiéme avantage, qui n'est guéres moins considérable, c'est qu'ils servent à garantir les habitans des effets de l'inimitié qui régne entre eux, & que rien au monde n'est capable d'éteindre. Ce sont autant de remparts, qui mettent réciproquement les villages à l'abri des insultes de leurs voisins, & qui les préservent des courses & des brigandages des Arabes, en rendant leur cavalerie inutile. Une partie de l'eau de ces canaux par la communication qu'ils ont les uns avec les autres, retombe enfin dans le Nil; ce qui facilite le dessêchement des terres & leur culture. Quelque fois aussi elle est retenue à dessein, pour servir à les arroser pendant l'Eté.

De ses Villes. Comme le Delta est un terrain tout nouveau, on conçoit d'abord que ses Villes ne sçauroient être aussi anciennes, que celles qu'on pourroit rencontrer dans l'Egypte supérieure. On peut dire en récompense qu'il renferme aujourd'hui les plus riches, les plus florissantes, & les plus connues, comme les plus entiéres de tout le pays. J'entre dans le détail, & je commence d'abord par les premieres Villes qu'on trouve sur la côte, je veux dire par Rosette & Damiette.

De Rosette. De ce que j'ai dit ci-devant de la maniére, dont s'étoit formé & accru le Delta, & dont il s'augmente encore tous les jours, on peut conclure que la côte se prolongeant insensiblement, l'ancien Canope seroit aujourd'hui fort éloigné de la mer, s'il subsistoit encore; & il y a beaucoup d'apparence que l'endroit, où il étoit situé, en est présentement distant de plusieurs milles. Aussi quelques uns prétendent-ils, qu'il étoit bati dans l'endroit, où se trouve à présent un village, que les gens du pays appellent *Etkou*. Pour moi j'avoue que je suis plus porté à croire que Canope étoit situé, où sont aujourd'hui les Biquiers, ou la Madie. En effet quoique nous ne retrouvions plus de nos jours cette Ville fameuse par sa propre grandeur, par la magnificence de ce temple si vanté qu'on y avoit élevé à Serapis, & par le concours prodigieux des pélerins, qui venoient y sacrifier, & assister aux fêtes qui s'y célébroient, nous sçavons cependant à peu près par la précision avec laquelle les anciens Auteurs ont marqué la distance de Canope à Alexandrie, où cette premiere Ville

devoit être située. Selon eux on comptoit cinq ou six lieues de Canope au Phare. Ainsi puisque les deux endroits, dont je viens de parler se trouvent précisement à la même distance, il est très probable que cette Vile étoit batie dans le terrain qu'occupent aujourd'hui l'un ou l'autre.

De-là il s'ensuivroit nécessairement que Rosette n'est point aujourd'hui située à l'endroit qu'occupoit autrefois l'ancien Canope, puisqu'on compte dix à douze lieues de Rosette à Alexandrie. Cependant comme j'ai déja averti, qu'on ne doit pas beaucoup s'arrêter aux mesures des Anciens, dont nous n'avons pas une connoissance assez exacte, il se pourroit encore faire que Rosette fût dans la même position que Canope, ou du moins qu'elle n'en fût pas fort éloignée Le terrain des environs de cette Ville moderne, qui est fort élevé, qui ne paroit point avoir été formé du limon du Nil & qui semble aussi ancien que le monde; la situation du lit du Nil, qui vraisemblablement n'a pas changé, peuvent contribuer à fortifier ce sentiment. Situation de cette Ville.

Il est aumoins certain que Rosette est une Ville toute nouvelle, & dont la fondation remonte à peine jusqu'à cent ans. Il est même probable qu'elle n'a été batie que pour remplacer Foua, parce que cette derniere Ville étoit devenue trop distante du Nil, pour que les bâtimens pussent y aborder. Comme le canal qui va du Nil à Alexandrie, & qui autrefois étoit compté pour une de ses embouchures, ne sert plus aujourd'hui qu'à conduire les eaux du fleuve dans cette Ville & dans le lac Mareotis; que depuis vingt cinq ou trente ans il est à sec durant l'Hiver, & qu'il ne porte plus même de batteaux en aucun tems; la nécessité de charger dans des magazins les marchandises qu'on envoye du Caire à Alexandrie, & celles qui passent de cette derniere Ville au Caire, a vraisemblablement beaucoup contribué à l'agrandissement de Rosette, & peut-être même à la construction de toute la Ville. En effet il arrive souvent que les marchandises, qui sont en deça de la barre, attendent pendant des mois entiers l'occasion de la pouvoir passer, pour se rendre à Alexandrie. D'un autre côté celles qui viennent de cette Ville, après avoir surmonté les difficultés de ce passage, ne peuvent être transportées au Caire sur les mêmes bâtimens.. Ainsi il a été abso- Son origine.

lument nécessaire de batir en cet endroit des lieux propres à les mettre à couvert, & d'y tenir des correspondans & des facteurs.

L'expérience fait voir que Rosette n'a véritablement point eu d'autre origine. Le commerce s'y est tellement augmenté, surtout depuis trente ans, que cette Ville est aujourd'hui une des plus puissantes de l'Egypte. Il s'y fait un trafic assez considérable de marchandises, qui se tirent des environs même, de celles qu'on y transporte du Caire, & de celles qui viennent des Isles de l'Archipel, d'où les Grecs les amenent sur des Saïques. Plusieurs marchands François y sont établis, & le Roi y tient un Vice-consul pour la nation.

On a lieu d'être surpris, que les Turcs ayent négligé l'usage du canal, qui passe à Alexandrie, puisqu'il étoit d'une si grande utilité, tant pour les étrangers, que pour les Alexandrins mêmes. En effet à la faveur de ce canal on transportoit en tout tems en cette Ville les choses nécessaires à la subsistance du peuple, qui ne peut les tirer que par le Nil; aulieu qu'à présent on est quelque fois deux mois, & davantage sans y pouvoir porter aucunes provisions. D'ailleurs ce canal servoit à l'expédition des bâtimens, qui abordoient à Alexandrie, & qui aujourd'hui sont souvent obligés d'attendre un tems fort considérable avant qu'ils puissent recevoir leur marchandises, & de s'exposer aux dangers de la barre, qui ne sont pas médiocres. Comme ce canal est encore fort entier, il seroit facile de le nétoyer, & d'en rétablir l'usage.

Ce travail ne demanderoit que très peu de dépense; & si jamais l'Egypte retournoit sous le gouvernement d'une Puissance moins barbare, ce seroit là sans doute un des premiers objets de son attention.

J'ai parcouru les environs de Rosette avec la derniere exactitude, pour reconnoitre si je n'y trouverois pas quelques vestiges de bâtimens anciens; mais je me suis donné pour cela beaucoup de peine inutilement. Les montagnes qu'on rencontre au tour de cette Ville, ne sont composées que de sables mouvants; s'il y a jamais eu quelques édifices dans le voisinage, ou le tems les a absolument détruits ou bien ils sont aujourd'hui ensévelis sous les sables. Cependant à quelque distance au dessus de Rosette en remontant le Nil,

on apperçoit une montagne, ſur laquelle ſe voit encore une ancienne tour, & diverſes ruines. Les cimetiéres de la Ville ſont de ce côté là. Cette tour ſert à découvrir les bâtimens, qui abordent à la côte. Lorſqu'on eſt ſur la hauteur, à la pointe de laquelle la tour eſt ſituée du coté de Roſette, on apperçoit que cette élévation, qui forme un demi cercle parfait, renferme un enfoncement, qu'on ne peut guére regarder comme l'effet du hazard. Pour moi je trouve aſſez naturel de penſer, que c'eſt un ouvrage que l'art a ménagé avec un grand travail, pour ſervir d'azile aux vaiſſeaux, qui étoient introduits dans ce demi cercle. Peut-être étoit-ce le port de l'ancien Canope, & l'endroit où mouilloientdu tems des Romains les bâtimens, qui entroient dans le Nil. Je croirois encore aſſez volontiers que cet ouvrage, qui forme une demi lune, répondoit alors par celle de ſes extrémités, qui regarde la mer, à la barre du fleuve aujourd'hui éloignée de cet endroit de plus de trois milles. La Ville pouvoir être bâtie en amphitheâtre au tour de cet enfoncement, & ſur la montagne qu'on voit en deçà du Nil qui paſſe encore aujourd'hui proche de ce demi cercle, ſans cependant le cotoyer abſolument. A l'égard du fond, il s'eſt rempli inſenſiblement faute d'entretien, & il n'eſt reſté que le ſeul lit du fleuve. Cette demi lune, qui d'une de ſes pointes à l'autre a environ ſept à huit cens pas d'étendue, couvroit préciſément les vaiſſeaux du vent le plus dangereux qui ſouffle ſur cette côte, & ils devoient être dans cet enfoncement comme dans un baſſin tranquile. L'opinion des habitans de Roſette ſemble fortifier le ſentiment de ceux qui croyent, qu'autrefois il y avoit eu une Ville bâtie dans cet endroit. En effet ils diſent, que de la tour, dont j'ai parlé, on trouve des conduits ſouterrains, qui menent juſqu'à Alexandrie. Peut-être qu'en creuſant dans divers endroits de ce petit golphe, on pourroit trouver encore quelques reſtes, quelques veſtiges d'anciens édifices, & s'aſſurer ainſi de la verité de cette opinion. Dureſte j'avourai naturellement, que ſuperficiellement il n'en paroit aucune trace

La ville de Damiette, qui eſt le ſecond port de l'Egypte, eſt ſituée à l'extrémité du Delta oppoſée à Roſette, ſur le bras Oriental du Nil, & répond à l'ancienne Péluſe, qui s'avançoit dans la mer l'eſpace d'une demi lieue. La barre eſt beaucoup

De Damiette & de ſa ſituation.

plus éloignée de cette ville qu'à Rosette, d'où l'on pourroit conclure qu'elle est beaucoup plus ancienne. En effet on y voit un chateau assez vieux, & qui paroît avoir huit cens ans d'antiquité. Il est certain que du tems de Saint Louis cette ville étoit proche de la barre du fleuve, quoique, comme je l'ai dit, elle s'en trouve aujourd'hui fort éloignée.

Le nom de Peluse, que les anciens dérivent de *Palus*; conviendroit encore parfaitement à Damiette, puisqu'elle se trouve située dans un terrain des plus bourbeux du monde. Aussi est-elle de toutes parts environnée de marais, ainsi que presque toutes les autres villes d'Egypte, qui sont baties à dessein dans des cantons que la rivière inonde, & qui après avoir été marais pendant une partie de l'Hiver, deviennent des campagnes de bled au Printems. Ce que Damiette a de particulier, aussi bien que Rosette, c'est que les chaleurs y sont très médiocres en Eté. Au contraire il y pleut abondamment en Hiver, & dès que ce terrain naturellement gras est une fois détrempé par la pluie, il devient boueux à ne pouvoir s'en tirer. Ces deux villes sont environnées de jardinages & de verdure. La Casse de Damiette est des plus estimées.

Cette ville est marchande aussi bien que Rosette. Il ne se passe pas d'année qu'on n'y charge près de cent vaisseaux, la plûpart en ris. Aussi les Corsaires Chrétiens ne manquent jamais de roder dans cette mer pour profiter de l'occasion, soit à l'entrée, soit à la sortie des batimens. Les François & les autres Nations ont eu jusqu'ici peu de commerce en cette derniére échelle. Cependant les marchands commencent à s'y établir, & il y a quelque apparence que les choses vont changer.

J'ai déja dit que le limon & les sables, que charie le Nil; remplissent insensiblement son canal, ensorte que d'année en année son lit devient moins profond à mesure qu'il s'éloigne de ses embouchures. Aussi je mets en fait que par la même raison, qui a fait abandonner Foua, les Saïques & gros batimens ne pouvant plus remonter le fleuve jusqu'à cet endroit, on sera de même obligé avant deux cens ans de bâtir une autre ville que Damiette plus voisine de l'embouchure du Nil, & que dans six ou sept cens ans il faudra de même en construire une nouvelle au dessous de Rosette, qui alors sera éloignée

de la bouche du fleuve de dix à douze milles. Il semble en effet que dans ces derniers siécles le Delta s'accroît à proportion plus considérablement, que dans les précédens. Il a fallu six cens ans, pour éloigner la ville de Damiette de la mer de huit ou dix milles; & dans l'espace de vingt six ans Rosette s'en est éloignée d'une demi lieue. La vitesse de cet accroissement est aisée àcomprendre, lorsqu'on se represente, que les eaux du Nil sont si troubles & si bourbeuses dans le tems de l'augmentation de ce fleuve, que les boues & les sables sont au moins la dixiéme partie de son volume. C'est ce que j'ai déja remarqué ailleurs. On peut ajouter, que ce limon, dont elles sont chargées, ne s'étend point à plus de douze ou quinze milles de la côte. C'est ce qu'on observe, lorsque l'on est à la mer, où l'on distingue parfaitement la qualité des flots, qui conservent leur pureté jusqu'à cette distance des terres, d'avec les eaux du Nil, qui de là au rivage sont très troubles. Enfin il est certain que sur toute la côte du Delta la mer est si peu profonde, qu'à un mille du rivage on trouve à peine une brasse d'eau, deux brasses à deux milles, & ainsi jusqu'à dix ou douze milles des côtes de l'Egypte. Par là on conçoit facilement que le terrain doit s'augmenter en quelque sorte à vue d'œil par le rapport continuel que font les vagues de la mer à ses bords du limon & des sables, dont elles sont chargeés.

Du lac Sirbon.

Avant que de m'éloigner des rivages du Delta, & d'abandonner les environs de Damiette, peut être ne serez vous pas faché, Monsieur, que je vous dise un mot du lac Sirbon, dont il est tant parlé dans les anciens Auteurs. Ce lac tout fameux qu'il est dans l'histoire par ce bitume, qu'on recueilloit sur ses eaux dans le tems de ses ébullitions, qui étoient toujours réglées, & qu'on sçavoit prévoir, n'est pas plus connu en Egypte, que le lieu où il étoit situé. Hérodote le place proche du mont Casius, dont il ne nous reste aucune connoissance. D'autres semblent nous donner une notion plus exacte de sa position. Selon eux il étoit situé proche de Damiette, & bornoit l'Egypte en partie du côté de l'Est. Cependant ces lumiéres ne nous éclaircissent pas davantage sur un lieu, dont il ne paroît pas qu'il nous reste aucun vestige. Est-ce que ce lac seroit desséché, & que l'espace qu'il occupoit

auroit été comblé par les sables ? Est-ce que nous n'aurions pas une connoissance assez exacte de la côte qui s'étend depuis Damiette jusqu'à la Palestine ? Je ne décide point, quoique j'aye beaucoup de disposition à pencher vers le dernier sentiment. A l'égard du nom, il est absolument effacé ; c'est une chose hors de doute. Parler du lac Sirbon, c'est parler Allemand aux Arabes. Peut être n'en est il pas de même de ce lac. On sçait que les ouvrages de la nature ne périssent pas aussi facilement, que ceux de l'art. Cette maxime généralement vraie l'est surtout dans l'espéce, dont il s'agit. Il est vrai que Pline * nous assûre, que de son tems ce lac n'avoit plus qu'une étendue peu considérable ; doù je conclus que puisqu'au siécle de cet Auteur il avoit déja souffert une si grande diminution, il ne seroit pas impossible que pendant l'espace, qui s'est écoulé depuis Pline jusqu'à nous, il eût été absolument comblé.

Cependant aux environs, & à l'Orient de Damiette, on trouve deux lacs, ou marais, sur l'un desquels on pourroit hasarder quelques conjéctures. Pour moi il me sembleroit que celui de ces lacs, qui est le plus voisin de cette ville, auroit assez de rapport avec l'ancien lac Sirbon. Deux raisons me confirment dans cette pensée. Premiérement l'étendue de ce lac est fort médiocre ; & par là une partie de la description de Pline lui convient parfaitement. Outre cela un Auteur Arabe, que j'ai lû, place dans cet endroit là même un petit lac, d'où autre fois, dit-il, on tiroit du bitume, qui servoit à l'embaumement des morts ; & cette circonstance a encore beaucoup de rapport à ce que les Anciens nous apprennent du lac Sirbon. Je ne suis pas sûr, à la vérité, qu'on trouve du bitume dans le marais de Damiette. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on en tire beaucoup de Natron, qui sert en Egypte à faire lever le pain, & à blanchir le linge. J'avourai encore que ce lac n'a aucune communication avec la mer, quoiqu'il en soit très proche, au lieu que le lac Sirbon y étoit joint ; mais après ce que j'ai dit des changemens arrivés dans le Delta, & de la maniére dont le terrain s'est prolongé & s'est éloigné de la mer dans cette partie de l'Egypte, je ne pense pas que cette difficulté doive me faire abandonner ma conjecture.

* Dans son Histoire naturelle, L. 5. Chap. 14.

On

On conçoit ſans peine que dans le cours de tant de ſiécles cette jonction, par laquelle le lac Sirbon communiquoit avec la mer, a pû être comblée par les ſables. Cette ſuppoſition n'eſt pas ſans fondement, & expliqueroit fort naturellement la cauſe du déperiſſement de ce lac.

A l'égard de cet autre petit lac qu'on rencontre dans le voiſinage de celui-ci, quoiqu'il ſe décharge dans la mer, il n'a point ſelon moi les mêmes caractéres de reſſemblance avec le lac Sirbon. En effet je ne ſcache point que ce marais porte ni bitume, ni aucune autre matiére ſemblable. D'ailleurs il reçoit les eaux du Nil, & elles y ſont conduites par un canal qui de nos jours porte encore le nom de Tanis; ce qui prouve que ce marais n'eſt autre choſe que l'ancienne bouche du Nil appellée Tanitique de la ville de Tanis bâtie ſur ſes bords. Enfin on pêche dans ce lac une ſi prodigieuſe quantité de poiſſon, que toute la baſſe Egypte en ſubſiſte pendant les grandes chaleurs. On y trouve juſqu'à du harang fort gros & très bon, qui commence à paroître en Janvier, & dure tout le mois de Février ſuivant, quoi qu'on n'en rencontre en nul autre endroit de la Méditerranée. Ce ſont là ſelon moi des particularités, que les anciens n'auroient eu garde de paſſer ſous ſilence, en parlant du lac Sirbon, dont ils ont tant vanté l'utilité & les avantages. Ainſi puiſqu'ils n'en diſent mot, je crois être en droit de conclure, ou que ce lac ne ſubſiſte plus de nos jours, ou qu'on ne doit point le chercher ailleurs que dans ce premier marais voiſin de Damiette, qui a avec lui tant de reſſemblance.

En s'éloignant de la côte, & remontant le Nil, la première ville que l'on rencontre après Damiette & Roſette eſt Foua, connue anciennement ſous le nom, de *Nici*. Cette ville bâtie ſur les bords du Nil à quelques lieues au deſſus de Roſette a été autrefois très floriſſante. C'étoit l'abord de tous les vaiſſeaux d'Europe; c'étoit en ce lieu que ſe payoient les douanes & les entrées de preſque toutes les marchandiſes, qui abordoient en Egypte de ce côté-là. Mais depuis que le lit du Nil s'en eſt éloigné, & que les gros vaiſſeaux n'ont pû remonter juſqu'à cette ville, Foua eſt beaucoup déchue de ſa première grandeur. Roſette, comme je l'ai dit, s'eſt accrue & enrichie de ſes dépouilles. Cette ville eſt cependant encore aujourd'hui

De Foua.

assez peuplée. Du reste ses rues sont fort étroites, comme dans toutes les villes bâties dans les pays chauds. Ce que celle ci a de singulier est un grand fauxbourg, qui est la retraite de toutes les jolies femmes. Ces belles y ont le privilége de sortir le jour comme il leur plaît, & de rentrer la nuit quand bon leur semble, sans que leurs maris y trouvent à redire. Je ne sçai si le commerce avec les Européens n'auroit pas beaucoup contribué à y introduire une coutume si contraire à l'usage établi dans tout le Levant. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Dames sçavent admirablement profiter de ce droit, sans que dans ce lieu il arrive cependant à cet égard autant de désordres, que dans plusieurs autres villes de l'Egypte, où les femmes sont gardées beaucoup plus étroitement. Tant il est vrai, quoi qu'en disent les Orientaux, quoique pensent au contraire quelques nations de notre Europe, que les grilles & les verroux ne sont ni les uniques, ni les plus seurs gardiens de la vertu.

De la Massoure.

La Massoure est après Foua une des principales villes de la basse Egypte; peut être même est-ce la seule place du Delta, qui mérite véritablement ce nom. Au moins est-ce, comme je l'ai dit ailleurs, le seul endroit muré qu'on y rencontre. Du reste ce lieu n'est remarquable que par sa situation, qui est une des plus belles de toute l'Egypte. Le peuple même y est très different de celui, qui habite les villes & les campagnes circonvoisines, plus doux, plus affable, plus poli. Tant il est vrai, que le Ciel & nos habitations sont infiniment à nos mœurs! Le nom de Massoure, ou de *Mansoura*, est Arabe, & signifie *victoire*. On prétend qu'il a été donné à cette ville, parceque ce fut en cet endroit, que vaincu par la disette & la nécessité plutôt que par les armes de ses ennemis, * le plus saint, & sans contredit le plus grand de nos Rois, tomba entre les mains des Sarrasins avec tous les Grands & tous les Seigneurs de sa suite. Le Ciel qui dans ce Héros Chrétien vouloit donner aux Princes de la terre un exemple sublime de toutes les vertus, ne lui avoit ménagé cette disgrace, que pour faire éclater d'autant mieux sa résignation aux ordres de l'Eternel, & la grandeur de son courage. Captif, chargé de fers, ce Prince parut au milieu de ces barbares aussi grand, aussi ferme, aussi intrepide, qu'un Roi triomphant a coutume de se montrer à des sujets soumis

* S. Louis.

& fidéles. L'Egypte admira dans son prisonnier une grandeur d'ame qu'elle n'étoit point accoutumée à reconnoître dans ses Monarques; & ses fiers Mameluсs envierent au premier trône du monde la possession d'un Prince, dont les vertus sçavoient le rendre respéctable à ses propres ennemis, & lui faire autant d'esclaves de ses vainqueurs.

De Fostat.

De la Massoure on va à Fostat, ou *Fustato*. C'est une petite ville située sur les bords du Nil, & bâtie, dit-on, par un des généraux d'Omar, qui fit la conquête de l'Egypte. Cet Officier s'étoit déja rendu maître de toute la côte, & il se disposoit à pousser plus loin ses succès. Cependant son armée campoit dans l'endroit même, où Fostat est placé aujourd'hui, pour y prendre quelque repos, & se préparer à soumettre le reste de ce florissant Royaume. Le général Arabe résolut de s'y fortifier à tout événement, afin d'avoir une retraite sure en cas de disgrace. Dans cette vue il fit élever un mur autour de cet espace que toutes ses troupes occupoient; & par ce qu'elles y avoient habité sous des tentes, il donna à ce lieu le nom de Fostat, qui en Arabe signifie *Pavillon*.

Des ruines de l'ancienne Heliopolis.

De là en remontant toujours le Nil, on trouve à deux cens cinquante pas, ou environ, de la Matarée les traces de l'ancienne Héliopolis, ou ville du Soleil, à qui ce lieu étoit particuliéremnnt consacré. C'est pour cette raison qu'on l'appelloit encore l'œil, ou la fontaine du Soleil. Aujourd'hui cette ville est absolument ruinée; & au travers des tristes débris qu'elle offre à la curiosité des voyageurs, à peine est-il possible de reconnoître les moindres vestiges de tant de monumens célébres, de tant d'édifices fameux qu'elle contenoit. Ainsi envain y chercheroit-on presentement des traces de ces vastes & superbes bâtimens, destinés à loger les Prêtres nombreux que cette ville entretenoit, & où sans cesse occupés à l'étude ces sages de l'Egypte employoient utilement leur loisir à pénétrer les secrets les plus cachés de la Philosophie & de l'Astronomie. Les nouvelles découvertes qu'ils avoient faites dans l'une ou l'autre de ces deux Sciences étoient inférées dans les régistres publics, pour servir dans la suite à l'instruction & à l'avantage de leurs compatriotes. A l'égard des étrangers au contraire ces sçavans gardoient un profond secret surtout ce que l'étude & l'application leur avoient pû apprendre de

nouveau. Bien loin de chercher à faire parade à leurs yeux de leur doctrine, & à leur communiquer les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes, ils regardoient comme un point de religion de leur en faire myſtére. Ce ne fut qu'après un long ſéjour parmi ces Prêtres, & par beaucoup de complaiſance & d'aſſiduité, que dans ſon voyage en Egypte Platon mérita qu'ils lui fiſſent quelque part de leurs lumiéres. Hors de l'enceinte des murs on avoit élevé pour ces hommes ſçavans un Obſervatoire fameux fourni de tout ce qui leur étoit néceſſaire. C'étoit là qu'occupés nuit & jour à découvrir les diverſes révolutions, qui pouvoient arriver dans le Ciel, ils obſervoient le cours des Aſtres, l'extinction de certaines étoilles, l'apparition de quelques autres, l'immerſion ou l'émerſion des planétes, & que ſur leurs découvertes ils régloient les tems & les ſaiſons, calculoient l'arrivée & la durée des Eclipſes, & enrichiſſoient le public des fruits de leurs veilles & de leurs recherches. Ce ſeroit inutilement, comme je l'ai dit, qu'on croiroit rencontrer aujourd'hui quelques veſtiges de ces ſuperbes édifices. Ce que les ſiécles avoient épargné a été detruit par l'effort des barbares, & dans tout l'eſpace que cette ancienne ville occupoit on ne trouve preſentement que cendre & pouſſiere.

Au milieu de ces ruines informes j'ai découvert cependant une figure de Sphinx aſſez ſemblable à celle qui ſe voit à l'Orient de la ſeconde des Pyramides, dont je parlerai dans la ſuite. Elle eſt placée au pied d'une haute aiguille, qui ſeule de tous ces Anciens monumens ſubſiſte encore aujourd hui en ſon entier. Cette idole eſt d'une ſeule pierre & d'une groſſeur extraordinaire. Comme c'eſt ici aſſez la coutume de croire qu'il y a partout des tréſors cachés, on s'eſt imaginé ſans doute qu'on en trouveroit ſous cette figure, & on l'a renverſée avec des machines. Ce Sphynx eſt donc à preſent ſur le côté preſque entiérement enſéveli ſous le ſable. Une partie de la tête eſt tombée, ou a été caſſée avec violence. On en voit encore les débris ſur la place. Comme le Nil baigne toute cette pierre dans ſa hauteur, ce qui n'arrivoit point lorſqu'elle étoit encore de bout, elle a été minée inſenſiblement par les eaux. Auſſi a-t-on beſoin d'application pour la reconnoître. Elle ne paroît d'abord qu'une maſſe informe; mais pour peu qu'on s'attache à l'examiner, on ſe convainc d'abord de ce qu'elle eſt vérita-

blement. Elle eſt placée au Nord de l'aiguille, & chargée de caractéres hieroglyphiques, qui ſont encore fort entiers. Aux environs de ce Sphinx on trouve pluſieurs autres pierres d'une ſi prodigieuſe grandeur, qu'on les prendroit pour des rochers ſortant de la terre. Cette circonſtance jointe à la figure du Sphinx, qu'on rencontre au même endroit, me porteroit volontiers à croire, que c'étoit en ce lieu qu'étoit bati le temple conſacré au Soleil. La deſcription que les hiſtoriens nous ont laiſſée de cet ancien édifice ſemble devoir me confirmer dans cette opinion. On en jugera par cette deſcription même. Comme tous les autres temples de l'Egypte étoient à peu près bâtis ſur le plan de celui-ci, on ne ſera pas faché ſans doute de ſçavoir ce que les Auteurs anciens nous en apprennent.

A l'entrée de ce temple on rencontroit d'abord un grand quarré long de la largeur d'environ deux cens pieds, ſur une longueur de ſept à huit cens. Cette eſpéce de cour étoit accompagnée de part & d'autre de deux rangs de Sphinx d'une grandeur proportionnée éloignés entre eux d'environ vingt pieds de diſtance. Ces Sphinx régnoient dans toute la longueur du quarré long, qui dans les autres édifices de cette nature étoit plus ou moins grand ſelon la grandeur du temple même auquel ils ſervoient d'avantcour. L'eſpace vuide que ces figures de Sphinx laiſſoient entre elles étoit rempli par des Obéliſques & des colomnes, qui ſe ſuccédoient réciproquement; en ſorte que cette entrée ne pouvoit manquer de donner d'abord une grande idée du temple qu'elle précédoit. De là on paſſoit dans un grand veſtibule élevé de dix pieds au deſſus du quarré long, & ſoûtenu par des colomnes de marbre de différente eſpéce. Ce veſtibule étoit ſuivi d'un autre, & même d'un troiſiéme; car le nombre n'en étoit point fixé. Il y avoit tel de ces édifices, où l'on en comptoit juſqu'à quatre. Enfin on arrivoit au temple élevé lui même de quelques pieds au deſſus des veſtibules. Ce bâtiment conſiſtoit d'abord en une nef fort longue & fort vaſte, ornée de colomnes de marbre & de porphyre d'une hauteur prodigieuſe. Ces colomnes étoient deſtinées à ſoutenir une voute fort exhauſſée, où l'or, l'aſur, & les peintures brilloient également de toutes parts. Les Auteurs anciens vantent beaucoup la beauté & la magnificence de ces nefs, dont ils font mille éloges; & il eſt certain que les débris, qui dans

certains endroits, furtout dans quelques villes de la haute Egypte, fubfiftenr encore aujourd'hui de ces anciens monumens, fuffifent pour prouver que les louanges de ces hiftoriens ne font point outrées. Enfin de cette nef on entroit dans l'intérieur du temple, compofé d'un fuperbe Dôme élevé fur plufieurs colonnades. C'étoit précifément fous ce Dôme qu'étoit placé l'Autel, fur lequel préfidoit la divinité que l'on adoroit en ce lieu. Elle confiftoit ordinairement, difent les Auteurs, dans la reprefentation de quelque animal; car rarement, ou plutôt jamais on n'y voyoit paroître de figure humaine. Il y avoit même quelques uns de ces temples, où l'on ne rencontroit aucune idole, & dont les murs étoient feulement chargés de ces caractéres hieroglyphiques, par le moyen defquels les Egyptiens s'imaginoient pouvoir éternifer la mémoire des évenemens confidérables arrivés dans leur pays. Ce que celui d'Heliopolis avoit de particulier, c'étoit un miroir placé de telle façon, qu'il réflechiffoit les rayons du Soleil, & illuminoit tout le temple. Le vulgaire ignorant regardoit cet évenement purement naturel, comme un effet de la préfence fenfible de la divinité qu'il adoroit en ce lieu; & les Prêtres feuls dépofitaires du fecret profitoient habilement de la crédulité du peuple.

De la Mataree.

Nous approchons du Caire, Monfieur, puifque nous fommes enfin arrivés à la Matarée. Ce lieu, que quelques uns croyent être l'Hermopolis des anciens, eft un gros bourg éloigné de cette capitale de l'Egypte d'environ deux lieues. Le nom de Matarée fignifie *Eau fraiche, Eau nouvelle.* La fontaine, qui le porte, l'a communiqué au jardin dans lequel elle fe trouve, & enfuite à tout le bourg. C'eft peut être la feule fource de cette efpéce, c'eft-à-dire d'eau courante, qui fe rencontre dans toute l'étendue de l'Egypte. Il eft vraifemblable qu'elle vient d'un lac affez voifin, qui tous les ans eft inondé par les eaux du canal, dont le Caire eft traverfé. Quoiqu'il en foit, la tradition conftante du pays eft que ce lieu fervit de demeure au Sauveur, lorfque pour éviter la fureur d'Hérode il vint fe réfugier en Egypte. On voit encore dans ce jardin un mur & une petite fenêtre, qui, dit-on, faifoient partie du bâtiment, où logeoit la fainte famille. Les Chrétiens du pays ont bâti fur ce mur une Eglife, où les Prêtres Coptes difent la Meffe,

& à côté les Turcs aussi remplis de vénération pour ce lieu que les Chrétiens mêmes, ont élevé une Mosquée, où ils vont faire leurs prieres. On ajoute, que c'étoit à cette fontaine dont j'ai parlé, que la Sainte Vierge alloit laver les langes de l'enfant Jesus pendant le séjour qu'elle fit en Egypte. Cette tradition rend cette petite source également recommandable aux Chrétiens & aux Mahométans.

L'envie d'entasser merveilles sur merveilles n'a peut-être pas peu contribué à rendre célébre un Sycomore, qui se trouve de même dans ce jardin, & que les habitans croyent avoir servi d'asile à la Sainte famille à son arrivée dans ce pays. Poursuivis, disent-ils, par leurs ennemis, & parvenus en ce lieu, Jesus, Marie, & Joseph, accablés de fatigue & de lassitude, ne trouvant aucun endroit où ils pussent se cacher, alloient devenir la victime de leurs persécuteurs, lorsque le Sycomore s'entrouvrit, & leur offrit dans son sein une retraite asseurée & inconnue. A peine y furent ils entrés, que l'arbre se referma, pour les dérober aux recherches de ceux, qui les poursuivoient dans le dessein de les faire mourir; & il ne s'ouvrit que lorsqu'après beaucoup de perquisitions inutiles les Ministres de la cruauté d'Hérode eurent pris le parti de s'éloigner. C'est sur ce principe que ce Sycomore est également en vénération aux Turcs comme aux Chrétiens. Il est renfermé dans une enceinte de gazon pour la commodité des dévots. Sa cime est encore verte & couverte de feuilles; mais son tronc est fort dégradé, surtout par le bas, d'où on a enlevé toute l'écorce pour en faire des Reliques. Ce qu'il y a de fort singulier, & ce que je n'oserois assurer sans bonne preuve, c'est qu'un bâtard, dit-on, ne peut passer sous cet arbre.

C'étoit dans le jardin de la Matarée que croissoit le fameux beaume, qui entroit dans la composition du Chréme, dont l'Eglise Copte se servoit dans le baptême des enfans, & dont l'espece est aujourd'hui absolument perdue. Il n'y a cependant pas deux cens ans, qu'on en voyoit encore quelques tiges dans un petit enclos de ce jardin, où un Bacha d'Egypte les avoit fait renfermer, persuadé que ce précieux arbrisseau méritoit une attention particuliére. Ces tiges n'avoient pas alors plus d'un pied de hauteur, & étoient à peu près de la grosseur du pouce. Aussi dit-on que par tout ailleurs les beaumes ne sont

jamais plus gros, & que leur hauteur ne passe point deux ou trois coudées. De ce foible tronc sortoient plusieurs petits rameaux fort gréles, garnis de feuilles d'un très beau verd, à peu près semblables à celles de la rue, & qui sur chaque branche croissent toujours en nombre impair. A l'égard du tronc il étoit revêtu d'une double écorce. La premiére étoit d'une couleur rougeâtre, & en couvroit une seconde beaucoup plus mince, & parfaitement verte. Ces deux écorces sembloient au goût tenir beaucoup de l'encens & de la Térébinthe; broyées entre les doigts, elles avoient une odeur presque semblable à celle du Cardamome. Le bois caché sous ces deux écorces étoit blanc, & n'avoit non plus de goût, ni d'odeur, que celui d'un arbre ordinaire. Ce que cet arbrisseau avoit de particulier, c'est que tous les ans il falloit le tailler comme la vigne. Peut être étoit-ce dans cette saison qu'on en recueilloit ce suc précieux, qui autrefois a été si célébre

On voit encore aujourd'hui à la Matarée un ancien Obélisque planté sur son pied d'estal. Cette aiguille n'étoit pas la seule, qu'on rencontrât autrefois dans le même endroit. Elle étoit accompagnée d'une seconde, qui subsistoit encore dans le tems que les Arabes firent la conquête de l'Egypte. Ces deux aiguilles étoient de celles, dont on se servoit pour connoître d'avance la hauteur future de l'accroissement du Nil, & qui, comme je l'ai dit, étoient surmontées d'une espéce de chapiteau d'airain, d'où on avoit le secret de faire couler autant de goutes d'eau qu'il étoit nécessaire, pour entretenir la superstition du peuple. Elles étoient placées dans une enceinte, qui formoit un quarré long orné d'un grand nombre de statues. Peut être étoit ce l'entrée de quelque ancien temple, qui avoit autrefois subsisté dans cet endroit. Quoiqu'il en soit les historiens Arabes rapportent, que *Mohamed Ebn Toulon*, c'est-à-dire fils de Toulon, fit abatre une de ces statues après l'avoir regardée, afin de se mocquer d'une tradition, qui étoit alors en vogue parmi les Egyptiens. Elle portoit que jamais Roi d'Egypte n'avoit vû cette figure, sans perdre ensuite la Couronne. Aussi, ajoutent ils, Mohamed eut à peine exécuté son dessein qu'il tomba dans une maladie de langueur, qui le conduisit au tombeau. Je n'ai garde de me rendre le garand de ce fait. On sçait jusqu'où l'on doit ajouter foi aux Auteurs Arabes; & sur ce pied



Beaume de la Matarée. *Aiguille de la Matarée.*

pied-là on croira de ce prodige tout ce que l'on voudra.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Mohamed, qui régnoit en Egypte vers * l'an 200. de l'Hegyre, fut le premier des Princes Arabes, qui introduisit le luxe parmi les peuples de sa nation. Ce que les Auteurs racontent du nombre de ses Officiers, ou domestiques, de la magnificence de sa table, du grand nombre d'édifices superbes qu'il fit élever, égale au moins ce que l'Europe fournit de plus surprenant à cet égard. Au reste il est à propos d'observer, que ce Roi Mahométan, qui vivoit dans un siécle peu éloigné de la naissance de cette secte n'avoit ni pour le vin, ni pour les representations humaines, cette religieuse aversion que témoignent aujourd'hui pour ces mêmes objets tous les Musulmans du monde. Au contraire ce Prince avoit fait peindre dans un de ses Palais sous mille figures différentes sa femme la plus chérie, & ses esclaves les plus belles. Il buvoit aussi du vin sans scrupule. Or de là ne pourroit-on point conjecturer que ces deux points de la loi Mahomerane n'ont pas toujours obligé ses Sectareurs comme ils le font aujourd'hui? Peut être n'est ce qu'un rafinement, qui s'est insensiblement introduit, & que l'usage a fait passer en précepte.

Ce que les mêmes historiens Arabes nous racontent du fils de ce *Mohamed Ebn Toulon*, qui après la mort de son pere monta sur le trône de l'Egypte, ne tient pas seulement du prodige. Il n'y a personne qui en le lisant ne soit renté de le regarder comme une fable. En hérirant des Erats du Roi son pére, ce Prince avoit hérité, disent-ils, de sa magnificence, & de sa générosité. Outre les quatorze mille personnes nourries du superflu des tables, qui se servoient chaque jour dans le Palais de Mohamed, son fils entretenoit encore deux mille Officiers de plus, & huit mille domestiques destinés à les servir, dont il avoit augmenté sa maison depuis son avenement à la Couronne. Ce Prince ne portoit jamais un habit qu'un seul jour; il ne montoit jamais deux fois le même cheval, & il n'habitoit un Palais que pendant la premiére année qu'il avoit été bâti. Un habit qu'il avoit porté, ne fût ce que pendant une heure, un cheval de prix qu'il avoit monté pour se rendre à la Mosquée, ou pour aller à la promenade, une

* De l'Ere Chrétienne, 812.

maison où il avoit logé pendant un an, devenoient aussi-tôt le partage de ses Officiers, de ses favoris, des Grands & des Seigneurs de sa Cour, auxquels ce Monarque libéral & magnifique en faisoit présent. Cependant ces habits, ces maisons n'étoient pas des objets peu considérables. Dix mille hommes étoient occupés sans cesse à travailler les étoffes précieuses destinées à habiller le Prince & les femmes de son sérail. On peut juger par là du nombre prodigieux de ceux, qui étoient employés à la construction de ces superbes & nombreux édifices nécessaires pour loger un si grand Prince. C'étoient autant de vastes & somptueux Palais, où les marbres les plus recherchés, les dorures les plus brillantes, les peintures les plus exquises, les meubles les plus précieux, les pierreries même étoient mises en œuvre, pour répondre à la magnificence du maître, qui devoit y habiter. Tant de richesses ne coutoient rien à donner à ce Prince; & de quelque prix que fût un bijou, il ne le regardoit plus comme étant à lui, dès qu'il en avoit eu la premiére fleur.

Le Sultan d'Egypte ne possédoit en propre que deux choses, dont il n'auroit pas cédé la possession pour tous les trônes & pour tous les trésors du monde. La premiére étoit un Lion, par qui, disent ces mêmes Auteurs, il étoit gardé nuit & jour. Il avoit les yeux bleus, & tandis que son maître reposoit, il ne permettoit à qui que ce fût d'approcher de sa personne. Ce gardien vigilant & fidéle étoit, ajoutent ils, un present d'un fameux magicien, qui l'avoit donné à ce Prince, en l'avertissant qu'il étoit menacé d'être un jour assassiné, & que le seul moyen qu'il eût d'éviter ce malheur étoit de n'être jamais sans cet animal. La seconde chose que ce Prince estimoit plus que la possession de ses vastes Etats, étoit une épouse qu'il aimoit tendrement, & qui méritoit en effet toute sa tendresse. Outre les agrémens de l'esprit & du corps capables de gagner un cœur & de le captiver, elle avoit pour le Roi son époux un attachement si parfait, que dans les premiéres années de son mariage la crainte de n'en être point aimée, ou de lui voir partager ailleurs une tendresse qu'elle croyoit mériter toute entiére, lui avoit fait perdre la raison. Ce fut à cette occasion sans doute que fut bâti au Caire ce fameux hôpital des fous, dont je parlerai dans la suite. Cependant

cette Princesse étoit revenue en son bon sens, & avoit trouvé dans le Prince tout le retour que pouvoit mériter une preuve si marquée de sa tendresse. Quoique le Sultan eût un sérail nombreux & choisi, aucune des beautés qu'il renfermoit ne fut plus capable de le toucher, ni de partager une inclination sur laquelle la Princesse avoit acquis un droit entier & légitime.

La jalousie est naturelle à toutes les femmes, lorsqu'elles tendent au même but. Cette passion n'est point particuliére à une nation, ni à un pays. Chez tous les peuples, dans tous les climats du monde, le séxe est né jaloux des droits de la beauté; mais on peut dire que dans le Levant surtout il porte cette jalousie à un point, qu'elle y produit souvent les effets les plus funestes. Là comme le cœur obligé de s'attacher à un seul objet ne trouve point à se dédommager d'ailleurs, ni à partager des désirs qui ne peuvent trouver leur repos & leur satisfaction que dans un tendre retour, la moindre marque de préférence est capable de causer dans l'enceinte mystérieuse & impénétrable d'un sérail les Scénes les plus tragiques. Le fils de Mohamed ne l'éprouva que trop malheureusement pour lui. Son attachement pour son épouse, son insensibilité pour toute autre que cette Princesse, révolterent contre lui toutes ses femmes. Ce Prince ne songeoit pas qu'en faisant le bonheur d'une seule, il réduisoit peut-être au désespoir deux mille autres que la douleur de se voir négligées pouvoit porter aux plus grands excès; qu'animée par la jalousie une femme est capable de ce que dans une situation plus tranquile elle n'oseroit sans doute imaginer qu'avec effroi; & que rien n'est plus redoutable que ce séxe timide & craintif, lorsqu'il a une fois à venger les charmes impuissans de sa beauté, & les soins inutiles de ses avances. Aussi ce Monarque fut-il la victime de sa tendresse, de sa fidélité, & de son peu de prévoyance.

Damas obéissoit encore aux Sultans d'Egypte; & par ses révoltes fréquentes cette superbe ville ne leur faisoit que trop souvent connoître, que ce n'étoit qu'à regret qu'elle se voyoit soumise à leur empire. Elle venoit de le témoigner par un nouveau soulévement, où le déchainement des mutins contre le gouvernement avoit éclaté d'une maniére plus marquée que jamais. L'Officier, qui commandoit dans la place pour

le Sultan, avoit été inhumainement massacré; on avoit taillé en piéces les troupes qui l'accompagnoient. Le fils de Mohamed fut instruit de cette révolte; & il jugea sagement que sa presence seule étoit capable de faire rentrer les mutins dans le devoir. Il partit à la tête de ses troupes, & voulut se faire suivre par tout son sérail, persuadé que les rebelles n'oseroient soutenir sa vue, & regardant ce voyage plutôt comme une partie de plaisir, que comme une expédition sanglante & périlleuse. En effet à son arrivée à Damas ses troupes ne se virent point réduites à la nécessité de tirer l'épée. Tout se soumit d'abord; tout plia. Au seul bruit de la marche du Sultan les Chefs de la révolte intimidés & déja défaits avoient pris le parti de prévenir sa venue, les uns par la fuite, d'autres en se punissant eux-mêmes d'une entreprise coupable & téméraire, dont ils ne pouvoient éviter le châtiment. L'entrée du Prince dans Damas ne ressembla point à celle d'un vainqueur furieux, ou d'un Roi irrité, que la terreur & la mort accompagnent. Il fut reçu dans cette ville comme un souverain plein de clemence & de bonté pour ses sujets aux cris redoublés d'un peuple coupable, mais repentant, qui se soumettoit aux châtimens qu'il avoit merités, & imploroit la miséricorde de son Prince. La vengeance de cet attentat se borna au supplice de deux ou trois des plus mutins, qui furent punis pour l'exemple; & après cette exécution Damas fut plus soumis & plus tranquile qu'il ne l'étoit avant la révolte.

Cependant pour rétablir parfaitement l'ordre dans cette ville, & prévenir quelque soulevement semblable, le Sultan jugea à propos de prendre avant son départ certains arrangemens, qui lui parurent nécessaires. Helas, ce Prince songeoit à se tranquiliser sur l'avenir, & il ne sçavoit pas combien son séjour à Damas devoit lui être funeste. Tous les plaisirs avoient suivi ce Prince dans ce voyage. Son sérail même, comme je l'ai dit, l'avoit accompagné. On n'avoit rien oublié de tout ce qui, pouvoit hâter sa perte; on n'avoit négligé que ce qui seul auroit pû asseurer sa personne. Je parle de ce Lion, qui lui avoit été donné pour veiller sans cesse à sa garde, & qui étoit resté au Caire. Les femmes du Sultan profiterent de l'absence de ce gardien fidéle, pour exécuter le coupable dessein qu'elles méditoient contre lui. Elles l'attaquerent au milieu de son

ſommeil, & le maſſacrerent dans ſon lit. L'hiſtoire ne dit point, ni ce que devint le Lion, qui juſqu'à ce moment fatal avoit tenu ſi utilement compagnie à ſon maître, ni de quelle maniére les femmes du Sultan furent punies de cet attentat. A l'égard de la Princeſſe ſon épouſe, elle fut ſi touchée de cette mort, qu'elle retomba dans ſes premiéres erreurs. La perte qu'elle fit de ce Prince fut ſuivie de la perte de ſa raiſon.

Je finirai, Monſieur, par cette hiſtoire ce que j'avois deſſein de vous dire de la baſſe Egypte, ou du Delta; auſſi bien cette contrée ne m'offre t'elle plus d'objets dignes d'amuſer vos regards. Il eſt vrai que pour vous en donner une idée parfaite il me reſteroit à vous entretenir de la fameuſe Aléxandrie & de ſes antiquités, de la Ville du Caire, & des monumens célébres qu'elle renferme. Ces Pyramides ſi vantées, ces Momies, dont tant de relations ont parlé, & dont vous avez pû même voir pluſieurs en Europe, vous paroiſſent auſſi ſans doute faire partie de mes engagemens. J'avoue la dette, Monſieur, & ſur ces différens ſujets j'oſe me flatter d'être en état de vous communiquer des recherches aſſez curieuſes & aſſez neuves. Mais à la fin d'une lettre que pourrois-je faire dans un champ ſi vaſte? A peine cuelllir quelques fleurs. Permettez-moi donc de remettre la partie à une autre fois. Je crois pouvoir me répondre d'avance que vous me ſçaurez gré d'avoir donné à ces différentes matiéres leur juſte étendue. Je ſuis, &c.

Au Caire ce....





LETTRE QUATRIEME.

DESCRIPTION

De la Ville d'Aléxandrie ancienne & moderne, des monumens qu'elle renferme, & en particulier de la Colomne de Pompée.



JE m'acquitte de ma parole, Monsieur. Après vous avoir promis plus d'une fois de vous donner une idée de la fameuse Aléxandrie d'Egypte, j'entreprens enfin dans cette lettre de vous faire une description la plus exacte qu'il me sera possible de cette célébre & florissante Ville. Peut-être vous plaindrez vous de ce que je vous l'ai fait si long tems attendre. Mais je vous prie de vous souvenir, qu'un plaisir différé n'en est que plus piquant & plus sensible. Que si après la lécture de ma lettre vous trouvez que la chose ne valoit pas la peine de mettre, comme je l'ai fait, votre curiosité à la torture, avant que de la contenter sur ce sujet, je m'en consolerai par l'exemple de mille honnêtes gens, à qui le même malheur est arrivé, & qui après s'être fait souhaiter long tems, n'ont pas toujours répondu à la haute opinion qu'on avoit conçue de leur mérite.

Vous vous êtes fait sans doute une idée d'Aléxandrie comme d'une des premiéres Villes du monde, célébre par les grands hommes qu'elle a produits, riche par son commerce, superbe par la magnificence de ses bâtimens, digne enfin de picquer votre curiosité par l'étendue du terrain qu'elle occupoit, par le peuple nombreux dont elle étoit habitée ; & plus encore par ces monumens fameux qu'on mit autrefois au nombre de ce peu de merveilles dont l'Univers étoit enrichi. Que pense-

rez vous, Monfieur, lorfque vous verrez cette montagne n'enfanter qu'une fouris, & que cette figure gigantesque, que votre imagination prevenue par la lecture des Anciens vous peignoit fi belle & fi digne de votre admiration, fe trouvera réduite fur ce papier à une petite reprefentation de Pigmée, qui à peine méritera d'arrêter un moment vos regards? Car je fuis bien aife de vous prévenir d'abord fur cet article. Non, l'Aléxandrie de nos jours n'eft plus cette belle, cette floriffante Ville d'Aléxandrie fondée par un Conquérant fameux, & qui non feulement fut regardée à jufte titre comme la premiére Ville d'Afrique après la ruine de Carthage, mais qui, comme le dit Hérodien, pouvoit même fe vanter d'être la premiére Ville du monde après Rome. De toutes fes grandeurs paffées il ne lui refte plus que fon ancien nom, qu'elle foutient encore à peine, femblable à un vieux chêne, qui courbé fous le poids des illuftres trophées, dont de fameux guerriers ont enrichi fon tronc, femble gémir d'un honneur, qui commence à lui être à charge, après avoir fait la gloire & l'ornement de fa jeuneffe. Un amas confus de ruines informes & fans nom, des colomnes fans nombre, les unes encore debout & confervant quelques traces imperceptibles de leur ancienne deftination, quelques autres réduites à des ufages bien différens de ceux auxquels leurs premiers maitres les avoient employées, la plûpart éparfes, & renverfées, enfévelies dans le fable & dans l'oubli, enfin des reftes de Palais foudroyés par le tems, telle eft, Monfieur, l'image la plus exacte que vous puiffiez vous former de cette ancienne Ville, dont vous demandez des nouvelles. Un portrait fi affreux feroit capable fans doute de vous rebuter. Cependant au milieu de ces triftes débris, & malgré l'état déplorable où fe trouve aujourd'hui cette fuperbe Ville, combien n'y ai-je pas encore démelé de reftes furprenants de fon ancienne magnificence! C'eft de ces recherches que j'ai faites moi même au travers de ces ruines autrefois fi vantées, que j'entreprens de vous entretenir. J'ofe vous affeurer d'avance que vous y trouverez peu de chofe de commun avec ce qui en a été dit jufqu'ici. Un plan, je l'avoue, feroit feul capable de vous donner une jufte idée de la fituation prefente de cette Ville. Vous n'en ferez pas même abfolument privé. Ce que je vous dirai de l'ancienne Aléxandrie fupplera

à ce deffaut, & servira à vous donner une connoissance plus exacte de l'Aléxandrie moderne. Ne fût ce qu'en faveur de ce seul avantage, vous devriez, Monsieur, me passer le parallelle. Je me flatte même que vous me sçaurez gré de vous avoir rappellé le souvenir de ce que fut jadis cette puissante Ville, & de vous avoir donné lieu par là d'admirer encore les vestiges de son ancienne splendeur;

Et campos ubi Troja fuit.

Origine de l'ancienne Ville d'Aléxandrie.

Aléxandrie est sans contredit la plus ancienne Ville, qui subsiste aujourd'hui en Egypte. Personne n'ignore qu'elle doit son origine à Aléxandre le Grand. Après ce passage du Granique si célébre par les anciens Auteurs, & dont * un passage encore plus fameux fera à jamais oublier la mémoire, après avoir déja foudroyé une fois dans les campagnes de la Cilicie ces Perses redoutés, qui depuis si long tems faisoient trembler la Gréce, maître de Tyr & de Sidon, ce Conquérant célébre, qui venoit d'ajouter l'Egypte à ses victoires, comptant peu sur les asseurances d'une divinité qu'il étoit allé chercher jusqu'au fond des deserts de la Lybie, songea encore à prendre des mesures plus puissantes & plus certaines, pour ne pas laisser échaper la possession d'un si florissant Royaume. Lorsque ce Prince fit la conquête de l'Egypte sur les Rois du pays, qui l'avoient gouverné jusqu'alors, leur résidence & le siége de leur empire étoit à Memphis. Cette Ville, comme je le ferai voir dans la suite, étoit située sur la rive gauche du Nil à la distance de trente lieues de la mer, & au dessus des Piramides, lieu de la sépulture des Rois & des Grands du pays. Par cette position cette Capitale partageoit en quelque sorte tout le terrain de l'Egypte. Elle dominoit également, tant sur la partie supérieure, qui sur une largeur fort resserrée avoit une longueur très considérable, que sur la partie inférieure, qui n'étoit que de trente lieues de longueur depuis Memphis jusqu'à la mer, où elle avoit une largeur assez étendue.

Mon dessein n'est point de vous entretenir ici de cette ancienne Capitale de l'Egypte si célébre dans les histoires des tems reculés. Un autre sujet me fournira naturellement l'occa-

* Le passage du Rhin par l'armée de France ayant à sa tête son Roi Louis XIV.

sion

ſion de vous en parler plus en détail dans mes lettres ſuivantes. Je me contenrerai d'obſerver, qu'après qu'Aléxandre eut ſoumis ce puiſſant Royaume, dont les habitans, alors tous Egyptiens naturels, étoient innombrables, ce Prince ne crut pouvoir en conſerver la domination ſous un gouverneur, qu'il avoit réſolu d'y laiſſer avec une très petite partie de ſon armée compoſée ſeulement de trente mille hommes, s'il n'établiſſoit la réſidence de ce gouverneur ſur les bords de la mer même. En effet c'étoit l'unique moyen, au cas que l'Egypte vint à ſe révolter, de mettre ſes troupes en état de recevoir par mer de la Macédoine les ſecours, dont elles auroient beſoin pour réſiſter aux rebelles, & maintenir l'empire des Grecs en Afrique. Ce fut dans ces vues politiques, que ce grand Conquérant auſſi prudent, qu'il étoit brave, choiſit vers la marine un lieu convenable à l'abord des vaiſſeaux étrangers, pour en faire le ſéjour des gouverneurs, ou même des Souverains, qui pourroient lui ſuccéder dans la ſuite au gouvernement de cette nouvelle conquête. Il n'en trouva point de plus propre à favoriſer ſon deſſein, que cette partie du rivage de la Médirerranée ſituée à trente, ou trente cinq milles de l'embouchure Occidentale du Nil, qui eſt une des deux principales par où ce fleuve va ſe rendre à la mer. Ce fut donc dans cet endroit que dans la 112. Olympiade, & environ 330. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt ce Prince fit bâtir la Ville, qui dès lors prit le nom de ce Conquérant, qu'elle a toujours conſervé depuis, puiſque le terme de *Scandaria* ou *Scandarani*, qu'emploient les Arabes pour la déſigner, & celui d'Aléxandrie, dont nous nous ſervons, ont abſolument la même ſignification. Il eſt vrai qu'en vain chercheroit-on aujourd'hui le tombeau de ſon fondateur ſous le nom que lui donnent les anciens Auteurs. S'il eſt vrai que ce tombeau ait jamais exiſté dans ce pays ci, il n'eſt pas moins certain, que l'endroit où il étoit ſitué, auſſi bien que le tombeau même, reſtent également enſévelis ſous les ruines inconnues de cette floriſſante Ville. Le fameux Dinocrates en fut l'architécte, & l'acheva, dit-on, dans l'eſpace de ſoixante & douze jours. Aléxandre la fit ſurtout fortifier du côté de la terre. Par cette précaution, & par la communication qu'elle avoit toujours libre avec les Etats héréditaires de ce Prince, puiſqu'elle ne pouvoit être interrompue par les Egyptiens, qui

n'avoient alors aucunes forces maritimes, il la mit en état de soutenir un siége assez long, pour attendre les secours qui pourroient lui être nécessaires. Il lui ménagea même une ressource toujours présente dans les équipages des vaisseaux Grecs & Macédoniens, que la facilité & les avantages du commerce ne pouvoient manquer d'y attirer.

De sa situation & de son étendue.

Il faut avouer, que le Conquérant de l'Asie ne pouvoit guéres choisir de lieu plus convenable pour le projet qu'il avoit formé. Aussi cette Ville devenue dans la suite la résidence des Rois successeurs de ce Prince, qui de Memphis transférerent le siége de leur empire dans cette habitation nouvelle, se rendit si considérable en peu de siécles qu'eu égard à la grandeur de son étendue, & au nombre de ses habitans, Aléxandrie pouvoit le disputer à Rome même. Apeine quatre à cinq cens ans s'étoient écoulés depuis qu'Aléxandre en avoit jetté les fondemens, lorsque les Romains enleverent aux Grecs cette Capitale de leur empire en Egypte. Dès lors ses fauxbourgs, & les petites Villes aux quelles elle étoit unie, s'étendoient d'un côté vers la Libye jusqu'à la Tour des Arabes, éloignée de son fanal de dix milles d'Italie, tandis que du côté opposé, & tirant vers l'Orient, elle s'avançoit jusqu'aux Biquiers, qui, comme je l'ai dit, en sont encore à une distance de plus de quinze milles. Ainsi Aléxandrie avec ses fauxbourgs, les Amphithéâtres, les temples, & autres édifices publics, où particuliers, dont la mer étoit entiérement bordée des Biquiers jusqu'à la Tour des Arabes, & dont cette superbe ville occupoit à peu près le milieu, devoit avoir alors sept à huit lieues au moins d'étendue. Les Auteurs anciens nous apprennent que la Ville seule contenoit une lieue de longueur sur une largeur à peu près égalle; qu'elle avoit la forme d'une chemise de femme, dont les manches seroient fort longues & fort larges; que par le bas de la chemise elle aboutissoit à la mer le long des ports, que nous appellons aujourd'hui le vieux port & le nouveau; que de ce côté-là ce fameux fanal, dont il est tant parlé dans les histoires, séparoit en quelque sorte la Ville en deux parties égales; que c'étoit de ce fanal, & non pas des extrémités de la Ville même, qu'on commençoit à compter les distances de tous les lieux, dont elle étoit environnée; qu'enfin le haut de la chemise, c'est-à-dire la partie la plus considérable de

cette Ville s'étendoit le long du lac Mareotis, à la distance d'une lieue des bords de la mer, à laquelle elle alloit se terminer.

A l'égard du nombre de ses habitans, Diodore nous assure que de son tems on comptoit dans la seule enceinte de la Ville d'Aléxandrie jusqu'à trois cens mille personnes libres ; ce qui joint aux esclaves & aux affranchis dépendans de chaque maison quelque peu considérable, supposoit plus d'un million d'ames. Cependant la splendeur d'Aléxandrie étoit alors déja sur son déclin. Un autre historien nous apprend, que dans un soulévement arrivé dans cette Ville à peu près vers le même tems au sujet des Juifs, qui y étoient établis, il périt quarante mille personnes de cette nation. Si les Juifs y étoient alors si nombreux, que doit-on penser des autres peuples de la terre par qui elle étoit habitée ! Enfin Senéque écrivant à son ami Lucilius originaire de la Ville de Lyon déja très vaste & florissante, qui venoit d'être entiérement consumée par un incendie, & cherchant à le consoler de la douleur que lui causoit la vue de ce grand nombre de ses concitoyens, qui devoient se trouver sans habitation après la destruction de leur patrie, ces habitans, lui dit ce Philosophe, sont ils en plus grand nombre que ceux d'Aléxandrie, ou de la Ville d'Ephése? expression, d'où l'on peut raisonnablement conclure, qu'au moins après Rome ces deux Villes étoient les plus peuplées de l'Univers. Cependant il est à propos de remarquer, que les habitans d'Aléxandrie ne faisoient pas naturellement plus du tiers de ce nombre prodigieux d'ames, dont toute la côte de la Méditerranée étoit peuplée, depuis Canope situé vis-à vis des Biquiers, jusqu'à la Tour des Arabes. En effet par les dimensions que je viens de vous donner de cette Ville il est constant, qu'elle n'occupoit pas plus du tiers du terrain renfermé autour d'elle à droite & à gauche dans toute cette étendue de pays, qui lui appartenoit, & lui étoit propre.

Du nombre de ses habitans.

C'est ce dont il sera encore plus aisé de convenir après la description que j'ai entrepris de donner de ces différens endroits si fameux dans l'antiquité, dont Aléxandrie étoit environnée. Mais avant que d'entrer dans ce détail, il me paroît nécessaire de tracer d'abord un plan de la disposition des canaux divers, par où la subsistance étoit fournie à tous ces peuples, qui

De son climat.

habitoient un si long terrain, le plus aride & le plus stérile, que la nature eût formé, contigu d'ailleurs à d'autres provinces également incapables de subvenir à ses besoins, & très éloigné de toutes celles que leur climat rendoit plus fertiles. Le Ciel, qui sembloit être de bronze pour cette petite contrée, lui avoit refusé jusqu'à l'usage des eaux. Dans toute l'étendue de cette longue côte on ne trouvoit, ni puits, ni fontaines capables de désaltérer la soif des hommes & des animaux, qui l'habitoient. Cependant c'étoit dans ce terrain ingrat, que la nature avoit placé les plus beaux ports de tout le pays, que la stérilité de leurs environs rendoit inutiles.

J'ai parlé ailleurs de ces ouvrages immenses, qu'avant la naissance d'Aléxandrie les anciens Rois de l'Egypte avoient fait élever, pour rendre fertile le dedans de leurs Etats, & leur assurer une abondance perpétuelle, soit en prévenant les ravages que pouvoient causer les trop grandes inondations du Nil, soit pour répartir ses eaux à tous les terrains cultivés dans les années même où ses accroissemens étoient le moins considérables. L'attention de ces premiers Monarques, dont la puissance égaloit la politique & la sagesse, ne s'en tint pas uniquement à ces soins. Après s'être occupés pendant plusieurs siécles à fertiliser l'intérieur de ce Royaume, ils crurent devoir s'appliquer aussi à procurer les commodités de la vie, tant aux étrangers qui viendroient aborder dans ces ports, dont leurs Etats étoient bornés du côté du Nord, qu'à ceux de leur sujets qui voudroient s'y établir pour les y recevoir, & échanger avec eux les productions superflues à l'Egypte contre les marchandises que les autres contrées de la terre pouvoient fournir.

Du lac Mareotis.

Comme cet échange mutuel est le lien le plus capable d'unir d'amitié les nations les plus éloignées, en leur procurant reciproquement les commodités, dont elles manquent dans leur propre pays, ces anciens Monarques zélés pour le bonheur des peuples, qui leur étoient soumis, jugerent qu'ils ne pouvoient employer plus utilement les richesses immenses, dont leurs trésors étoient remplis, qu'à quelques nouveaux travaux propres à favoriser ce commerce. Dans cette vue ils se proposerent de former au dessus de cette contrée maritime, & au milieu même de cette plaine aride de sables & de cailloux, dont elle

étoit environnée, un vaste étang qu'on pût remplir des eaux du Nil, & qui servît en quelque sorte de troisiéme port à ceux qui viendroient s'établir sur ce rivage. On examina par leur ordre le terrain le plus favorable pour creuser ce lac; on nivela tous les environs, afin de choisir les endroits les plus propres pour y conduire facilement de la haute & de la basse Egypte les eaux du Nil, & avec elles tout ce que produit ce pays abondant & fertile, & on travailla ensuite en même tems, tant à l'approfondissement de ce vaste réservoir, qu'à creuser deux canaux par où les eaux devoient y être amenées.

Rien n'étoit impossible à des Princes, dont les revenus étoient innombrables comme les sujets soumis à leur obéissance. Aussi parvinrent-ils en peu d'années à perfectionner ce grand ouvrage Le lieu choisi pour ce grand réservoir à la distance d'une lieue des ports de la Méditerranée fut appellé du nom, qu'il porte encore aujourd'hui, le lac Mareotis. On mit en même tems la derniére main à deux canaux, destinés à y conduire les eaux du Nil; l'un de la haute Egypte, & l'autre de la basse. Le premier avoit sa source dans le lac Meris, situé au Midi de la Ville de Memphis, alors capitale de tout le Royaume. Ce lac lui même empruntoit ses eaux du fleuve à trois ou quatre journées plus haut par un canal, qui y aboutissoit, & rendoit ce lac intarissable, comme il l'est encore aujourd'hui à cause de l'élévation de sa source. A l'égard du canal, qui du lac Meris, ou de la haute Egypte, conduisoit les eaux du Nil vers la mer, & au lac Mareotis, il s'avançoit d'abord au Couchant dans la petite province du Fioum, autrement appellée la province Sébennytique, la plus abondante & la plus fertile de tout ce charmant pays. De là se recourbant vers le Midi, il traversoit une plaine inégale de sables & de rochers, que l'on avoit cependant égalée pour la perfection du canal, soit en creusant dans les rochers lorsqu'on s'y trouvoit obligé, ou en élevant au milieu des sables lorsque le terrain le demandoit, un lit profond de vingt pieds & de trente de largeur. A la faveur de ces travaux immenses dignes de la puissance des Rois, qui les avoient entrepris, ce canal fut conduit jusqu'à la mer, à la quelle il alloit se rendre entre le port nommé *Cibotus* le plus Occidental de l'Egypte, & celui *d'Eunoste*, qui en étoit fort peu éloigné. Ce canal s'appelloit la bouche Tani-

tique du Nil d'un petit village, où l'on bâtit depuis à cette embouchure cette ancienne Ville, dont il est parlé dans les Auteurs sous le nom de *Tanis*.

Cependant avant que d'arriver à la mer, ce canal distribuoit ses eaux à deux autres qu'on avoit tirés à sa droite & à sa gauche. Celui qu'il avoit sur sa gauche, & dont je parlerai dans la suite, alloit porter la fertilité du Nil jusques dans les deserts arides de la Libye. A l'égard de l'autre canal qu'on avoit creusé sur sa droite, il servoit à voiturer avec ses eaux dans le lac Mareotis toutes les denrées & les marchandises que la haute Egypte pouvoit fournir, & ce que la province du Fioum avoit de superflu, après que la Ville de Memphis, au devant de laquelle toutes ces provisions passoient sur le lac Meris, s'étoit pourvue de ce qui lui étoit nécessaire. Dans la suite ce canal devint inutile au lac Mareotis par le comblement de la bouche Tanitique; mais il fut remplacé par un autre qu'on tira en même tems de la basse Egypte, & d'un autre embouchure du Nil à la mer, depuis la Ville de *Foua* jusqu'au même lac. Ce canal subsiste encore aujourd'hui, quoiqu'il ne serve plus au même usage, auquel il étoit employé dans ces premiers tems. C'étoit par là qu'on transportoit alors au lac Mareotis toutes les denrées & les marchandises, qui venoient de la basse Egypte, comme par le moyen de celui, dont j'ai parlé, on y voituroit auparavant tout ce que produisoit la haute. Les eaux de ce dernier canal n'eurent point d'abord d'autre destination; dans la suite on les fit servir à un autre usage. En effet ce fut de là que par des canaux visibles, ou soûterrains, on tira celles que l'on conduisit depuis à Canope, & dans tous les autres endroits habités, qui se trouvoient en grand nombre depuis cette Ville jusqu'à celle d'Aléxandrie. Les canaux visibles servoient à voiturer d'un lieu à un autre les voyageurs, les marchandises, les comestibles, en un mot tout ce qui dans ces anciens tems entroit dans l'usage de la vie & du commerce. Les souterrains au contraire étoient destinés à conduire les eaux dans les citernes nombreuses, qu'on avoit bâties dans ces lieux différens, & principalement celles d'Aléxandrie. De là se remplissoient divers petits lacs creusés, ou dans ces lieux mêmes, ou aux environs. Au tour de ces nombreux réservoirs on avoit formé du limon même du grand canal, ou de celui

qui se tiroit tous les ans de ces canaux inférieurs que l'on nettoyoit, des jardins embellis d'arbres & de verdure, des champs fertiles, qui portoient des grains & des fruits en abondance. C'est ainsi qu'à la faveur de ce limon on avoit trouvé le secret de rendre fécond au bout de plusieurs siécles le terrain le plus stérile de l'Univers. Enfin du lac Mareotis au port *Eunoste* on tira encore un nouveau canal, qu'on destina de même à deux usages. Le premier but qu'on se proposa dans cette entreprise fut de s'assurer une voye toujours ouverte, pour soulager ce lac de la trop grande abondance des eaux qui pourroient y être portées par les autres canaux. En même tems on crut par là se procurer un moyen sur pour voiturer commodément à la mer les denrées, qui venoient de la haute & de la basse Egypte, & pour en faire venir de même toutes les marchandises, qui dans différentes saisons de l'année arrivoient dans les ports de toutes les parties de la Méditerranée.

Il n'est pas difficile de comprendre de quel avantage étoient ces différens canaux pour les habitans d'Aléxandrie, & ceux des lieux circonvoisins. Rien en effet n'étoit plus utile pour eux, que d'approcher de leurs habitations toutes fort éloignées les unes des autres, les choses, dont ils avoient journellement besoin, sans être obligés d'aller au loin les chercher par terre avec des voitures toujours beaucoup plus couteuses. N'est-ce pas par la même raison, que dans un certain tems on a songé en France à faire passer la Marne, ou un bras de la Seine, autour de la Ville de Paris vers le rempart, dont elle est environnée du côté des portes Saint Martin & Saint Denis, quoi qu'elles ne soient éloignées que d'environ un quart de lieue du cours de la riviére, qui traverse cette capitale? A combien plus forte raison étoit il favorable pour les habitans d'Aléxandrie & des environs de pouvoir se fournir par eau, & à leurs portes, de tout ce dont ils avoient besoin, sans être obligés de le faire venir par terre par le moyen des voitures toujours lentes, & d'une dépense considérable, ou de l'aller chercher à la mer, c'est-à-dire à une grande lieue de là pour ceux, qui demeuroient aux extrémités de cette Ville, & beaucoup plus loin à proportion pour ceux, qui étoient établis dans le voisinage? C'est pour cette raison que le canal du lac Meris au lac Mareotis, & celui du lac Mareotis au port *Eunoste*, avoient

été creusés, afin de faciliter le transport des denrées & des marchandises de la haute Egypte à ce lac, de ce lac aux différens ports, dont Aléxandrie étoit bordée, & réciproquement de ces ports en ce lac situé au dessus de cette Ville.

Ce projet eut un si grand succès, qu'en peu de tems le commerce devint beaucoup plus considérable au port du lac Mareotis, qu'à celui d'Aléxandrie même. C'étoit là que toute l'Egypte alloit se fournir de ce qui lui étoit nécessaire. Cependant par la succession des tems le canal Tanitique s'abolit; comme je l'ai dit plus haut. Il n'en reste aujourd'hui aucunes traces; & à peine pourrions nous nous assurer de sa situation, si nous n'apprenions des Anciens, qu'il portoit ses eaux à la mer entre le port *Cibotus* & celui *d'Eunoste*, qui sont contigus. L'autre canal subsiste encore de nos jours par la nécessité qui oblige de l'entretenir, si on ne veut rendre inutiles les deux ports d'Aléxandrie, & certains terrains adjacens, qui payent tribut au Grand Seigneur. Mais comme il reste presque toujours à sec à cause de la dépense considérable qu'il faudroit faire pour le nétoyer à fond, à peine sert-il à conduire les eaux du Nil à Aléxandrie pendant deux ou trois mois de l'année, c'est-à-dire pendant le tems de l'augmentation de ce fleuve. Le peu qu'il en voiture suffit du moins pour remplir les citernes de cette Ville, & pour entretenir le lac Mareotis. Ce vaste réservoir s'est de même assez conservé jusqu'à present; mais outre qu'il commence à se remplir, au lieu de cette espéce de Ville, de ces temples, & de ces Palais, dont il étoit autrefois environné, il n'a pas même aujourd'hui une seule maison sur ses bords. Son commerce jadis si florissant est absolument détruit, & il ne sert plus qu'à abbreuver les chameaux de quelques Arabes, qui campent dans les environs, ou à arroser quelques terres voisines, du produit desquelles ils subsistent.

Après cette idée générale que je viens de donner de la situation de l'ancienne Ville d'Aléxandrie, on attend sans doute que j'entre dans un plus grand détail, & que parcourant successivement chacune des parties, qui la composoient, j'y fasse remarquer en passant la position de ces monumens si vantés, qui la rendirent autrefois si célébre. Je commence par la partie de cette Ville, qui s'offroit d'abord, lorsqu'on y arrivoit par

la

la Méditerranée. Voici ce que nous en apprenons des anciens Auteurs, qui en ont parlé.

Le premier port que l'on rencontroit, en abordant en Egypte du côté du Nord & du Ponant, se nommoit *Cibotus*. Il étoit situé au Levant de la Tour des Arabes dont il n'étoit éloigné que de quatre ou cinq lieues, & précédoit de deux à trois milles au plus le port *Eunoste*, que nous appellons aujourd'hui le vieux port. C'étoit entre ces deux ports, ainsi que je l'ai déja observé, qu'étoit située la petite Ville de Tanis, qui donna son nom à cette embouchure du Nil appellée la bouche Tanirique. Ce mot *Cibotus* dérive, à ce que je pense, du terme Arabe *Sabek*, qui signifie précédent, parceque ce port précedoit efféctivement celui d'Eunoste, comme il étoit aussi antérieur à un troisiéme que l'on forma depuis au Levant de celui-ci par un retranchement, dont je parlerai dans la suite. Ce premier port, qui subsiste encore aujourd'hui, n'est nullement bon, parce qu'il est exposé aux vents de Nord & de Nord-Ouest, qui sont les traversiers de la côte. Aussi n'y mouille t'on que dans une très grande nécessité, & dans une impossibilité absolue de gagner le port Eunoste qui est à couvert de ces vents par l'Isle *Antirhodus*. Du port Cibotus.

Cette Isle, qui s'appelle encore aujourd'hui *Rondettin*, terme Arabe, qui signifie le *jardin des figues*, & qui sur une lieue de largeur, ou environ, a une longueur un peu plus considérable, tiroit sans doute son ancien nom, ou du mot grec *Rhodos*, qui veut dire *une rose*, ou de l'Arabe *Roda*, qui signifie *jardin*, l'un & l'autre marquant également qu'elle étoit comme l'avant jardin de l'Egypte, ou le premier jardin qu'on y rencontroit, en abordant du côté de l'Europe. Aussi étoit ce alors un lieu des plus charmans. Les Aléxandrins y avoient bâti un nombre infini de maisons de plaisance, dont les unes avoient leur principale façade tournée vers le Nord, pour jouir en Eté de la fraicheur du vent, qui souffle de ce côté-là, les autres du côté du port vieux, & vers le Midi, afin de pouvoir y respirer en Hiver un air moins piquant & plus doux. Les jardins, dont cette Isle étoit ornée & embellie d'un bout à l'autre, étoient renouvellés chaque année par le limon que le Nil dans le tems de son accroissement laissoit dans les canaux & les citernes de toute la côte, & portoient les meilleurs fruits de l'Egypte. Les De l'Isle Antirhodus

figues furtout y étoient admirables, & n'y font pas encore aujourd'hui moins délicieufes. C'eft dans cette Ifle plus avancée à la mer, que la terre ferme d'Egypte, qu'abordent tous les ans les oifeaux, qui dans l'Automne viennent des pays froids fe réfugier en celui-ci, pour y paffer l'Hiver à l'abri des glaces de l'Europe. Il s'y en prend une fi grande quantité tous d'efpéces différentes, qu'après que ces petits oifeaux ont été dépouillés de leurs plumes, & enfévelis dans des fables brulans pendant environ un demi quart d'heure, ils ne fe vendent que deux fols la livre. On ne nourrit pas alors d'autre viande les équipages des bâtimens, qui dans cette faifon viennent mouiller à Alexandrie. C'eft dans ce délicieux féjour, que fuyant de la bataille d'Actium, vaincu par un rival, dont il redoutoit moins la valeur que la clémence, à charge à foi même, l'infortuné Marc Antoine victime d'un amour malheureux avoit bâti ce fameux Palais, qu'il nomma *Timonium* du nom de Timon le mifantrope, parce qu'à l'imitation de ce Philofophe il avoit réfolu d'y paffer le refte de fes jours avec la belle Cléopatre, féparé pour jamais d'un monde ingrat, qui l'avoit abandonné. Augufte ne lui donna pas le loifir de jouir d'un projet flatteur que le dépit & l'amour lui avoient fait imaginer. Il le pourfuivit jufqu'en Egypte, & ce malheureux Triumvir vaincu une feconde fois par fon redoutable ennemi, toujours trahi & toujours trop fenfible, fut obligé de chercher dans fon propre défefpoir la fin de fa paffion, de fes infortunes, & de fa vie.

Des autres ports d'Alexandrie.

C'eft entre la pointe Occidentale de cette Ifle & la terre ferme, que fe trouve l'entrée du port *Eunofte*, appellé aujourd'hui le vieux port. Cette embouchure eft affez difficile, comme elle l'étoit dès le tems des Romains, parce qu'elle eft étroite & embaraffée de rochers; mais dès qu'on l'a paffée on rencontre un beau & vafte mouillage de plus d'une lieue de longueur, capable de contenir mille vaiffeaux. Ce port eft très fur, & fi profond, que les plus gros vaiffeaux peuvent y aborder la poupe à terre. Il ne faifoit autrefois qu'un même port avec celui qu'on appelle aujourd'hui le port neuf, qui en étoit alors une foire; mais il en fut féparé du tems des Grecs par une digue qu'on éleva depuis la terre ferme jufqu'à la pointe Orientale de l'Ifle Antirhodus, laiffant cependant à cette digue une ouverture pour communiquer d'un port à l'autre.

Ce fut au bout de cette digue, qu'on avança dans la mer le plus qu'il fut possible, que fut élevé ce Phare si fameux, dont il ne reste plus que quelques débris, qu'on apperçoit encore sous les eaux, lors que la mer est parfaitement calme, mais dont la mémoire vivra à jamais dans les descriptions magnifiques que les historiens nous en ont laissées. Ce superbe édifice que les Anciens comptoient entre les sept merveilles du monde fut l'ouvrage de Sostrate Gnidien, & fut bâti sous le régne de Ptolomée Philadelphe, qui y employa, dit-on, des sommes immenses. Le premier étage étoit un vaste corps de logis de marbre blanc agréablement ouvert, & dont toutes les vues, soit du côté de la mer, soit du côté de la Ville, ou des deux ports, faisoient un aspect également amusant & agréable. Au dessus de ce Palais s'élevoit une Tour quarrée toute bâtie du même marbre, & d'une hauteur extraordinaire. C'étoit un composé de plusieurs galeries balustrées, élevées les unes au dessus des autres, & soutenues par de riches colomnes. C'étoit au haut de ce superbe édifice, que tous les soirs on allumoit un fanal, pour guider dans les ténébres de la nuit les vaisseaux, qui arrivoient dans le port. On prétend que dans les plus élevées de ces galleries on avoit placé grand nombre de miroirs disposés avec tant d'art, qu'on y voyoit representés tous les bâtimens, qui abordoient à cette rade. On ajoute que cette Tour magnifique étoit d'une hauteur si prodigieuse, que de son sommet on découvroit les vaisseaux, qui entroient dans le port de Rhodes éloigné de là de près de deux cens lieues. Cependant on n'avoit point encore alors l'usage des lunettes d'approche; mais comme le Phare étoit fort élevé, & au contraire la terre d'Aléxandrie très basse, comme elle l'est encore aujourd'hui, il arrivoit que ceux qui faisoient le guet au haut de cette Tour découvrant sur la mer des bâtimens passant dans le canal, & tirant vers l'Egypte, & annonçant leur arrivée beaucoup avant qu'on pût les distinguer du port, on s'imaginoit que leur vue portoit beaucoup plus loin, qu'elle ne s'étendoit en effet. La digue, au bout de laquelle le Phare avoit été élevé, y étoit jointe par quatre ou cinq arcades, qui faisoient la communication du port neuf avec le port Eunoste. Aujourd'hui ce superbe ouvrage ne subsiste plus, comme je l'ai déja dit. L'ancien Phare est enséveli sous les eaux. Le tems

Du Phare & du Pharillon.

l'a tellement détruit qu'apeine en reste-t-il les moindres traces. On voit seulement à l'entrée du port neuf une petite forteresse bâtie à la moderne, à laquelle on communique encore par des arcades, & qui s'avance moins dans la mer. C'est sur cette espéce de château, qu'on a élevé une Tour, d'où l'on fait encore fanal pendant la nuit. Cet ouvrage est incontestablement du tems des Rois Mahométans, qui après la ruine de l'ancien Phare n'étant pas assez puissans pour en rebâtir un pareil, firent élever à sa place cette nouvelle forteresse plus voisine de la terre ferme. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le Pharillon.

A la pointe Orientale de l'Isle Antirhodus finissoit le port Eunoste, ou le vieux port, & commençoit, comme je l'ai dit, celui que nous appellons le port neuf. Celui-ci avoit deux entrées. La premiére & la plus considérable rangeoit le Phare, & se terminoit à des rochers, sur lesquels on avoit bâti une petite forteresse, & sur cette forteresse une Tour, qui servoit de second fanal. La seconde entrée du port neuf commençoit à cette forteresse même, & finissoit à une autre pointe de rochers nommés *Lochias*, sur lesquels on avoit élevé de même un troisiéme fanal qui ne subsiste plus de nos jours. Les vaisseaux passoient entre ce second & ce troisiéme fanal; mais comme cette bouche étoit plus étroite, & qu'on y trouvoit moins de fonds que dans la premiére, on ne se servoit de ce passage, comme on le fait encore aujourd'hui, que pour les galéres, & pour d'autres bâtimens de moindre grandeur, ou dans les occasions où il n'étoit pas possible de se prévaloir de la premiére entrée. Toutes deux avoient leur bouche tournée vers le Nord, que j'ai dit être le traversier de cette côte; ce qui rendoit ce port beaucoup moins sur que le vieux. Cependant comme en y entrant la mer alloit se briser contre les rochers, qui formoient ces deux ouvertures, & qu'après avoir passé le Lochias, on rencontroit une ance fort vaste, ce port ne laissoit pas d'être assez bon, surtout pour les vaisseaux qui mouilloient dans l'enfoncement.

C'étoit à la pointe du Lochias qu'étoient bâtis les Palais de ces anciens Rois d'Egypte si fameux par leurs richesses & par leur puissance. Au milieu de ces édifices superbes on distinguoit surtout le Palais de la Reine Cléopatre, dont les historiens

nous ont laissé des descriptions si exactes. Cette Princesse également galante & magnifique n'avoit rien oublié pour en faire le plus somptueux & le plus délicieux séjour. De là jusqu'à cet endroit d'Aléxandrie, qui lui étoit opposé, on avoit pratiqué au travers du port un pont, qui communiquoit à la Ville. Ce pont bati entiérement de pierres de taille étoit élevé sur deux rangs de colomnes, qui lui servoient de pilotis, & qu'on avoit plantées dans le fond de la mer, qui dans ce port n'étoit pas fort profonde. Elles étoient si élevées, qu'elles surpassoient de plusieurs coudées la superficie des flots. Aussi les galéres pouvoient elles passer sous ces arcades & entre ces colomnes, lorsqu'elles étoient dématées; les petits bâtimens franchissoient même ce passage à la voile. On apperçoit encore quelques unes de ces colomnes renversées & couchées sous les eaux dans l'endroit même, où elles avoient été placées; ensorte qu'on peut encore aujourd'hui s'assurer de leur suite, & de la distance qu'il y avoit des unes aux autres. On voit aussi proche de la grande entrée du port une colomne très grande renversée sur un rocher, qui se trouve dans cet endroit. Par là il est aisé de reconnoître quelle étoit l'attention des Grecs & des Romains pour la sureté des vaisseaux, qui entroient dans leurs ports, puisque cette colomne n'avoit été sans doute élevée dans cet endroit, que pour avertir les pilotes du danger qu'ils devoient éviter. C'est dans ce port, qui, comme je l'ai dit, est appellé le port neuf, & dont l'entrée n'est pas encore aujourd'hui moins difficile, qu'elle le fut autrefois, que tous les vaisseaux Chrétiens sont obligés de mouiller. Les Turcs ne leur permettent point l'accès du premier, que nous nommons le vieux port, & que les anciens appelloient *Eunoste*, parceque les appartemens de leurs femmes sont presque tous tournés de ce côté-là. Cependant comme le port neuf est d'un fond très mauvais, & presque tout comblé par le limon que le Nil y charie, & par les sables que les vents de Nord & de Nord-Ouest y poussent avec violence pendant l'Eté, il est certain qu'avant peu d'années il sera absolument impraticable. Alors il faudra nécessairement que les Turcs permettent à nos bâtimens d'aller mouiller dans le vieux port, ou qu'ils renoncent à notre commerce.

Cette Ville, dont l'abord étoit si magnifique & si charmant, n'étoit pas moins célébre par les propres beautés qu'elle conte- De la Ville même d'Aléxandrie.

noit, par celles de ses fauxbourgs & de plusieurs petites Villes; dont elle étoit accompagnée. Aléxandre, disent les Auteurs anciens, avoit fait tirer au cordeau toutes les rues de sa nouvelle Ville. Entr'autres on en remarquoit deux, qui se coupoient à Angles droits, & qui avoient chacune cent vingt pieds de large. Elles aboutissoient aux quatre extrémités de la Ville, qui se trouvoit par là ouverte à tous les vents, & jouissoit par conséquent d'un air fort pur. On y comptoit, ajoutent-ils, cent Palais divers, outre ceux des Rois, & un grand nombre de temples consacrés à toutes les divinités du Paganisme. On y rencontroit à chaque pas des monumens sans nombre également superbes. Tels étoient la colomne de Pompée, les Aiguilles de Cléopatre, le Sérapium, & plusieurs autres, de quelques uns desquels il reste encore aujourd'hui des vestiges.

C'est par là, & par la succession des tems que la fameuse Aléxandrie parvint à être regardée comme une des premiéres & des plus célébres Villes de l'Univers. Il est vrai, que soit que l'on considére l'avantage de sa situation & de ses ports, les richesses de son commerce, & la magnificence de ses bâtimens, soit qu'on ait égard à l'état florissant où elle sçut porter les Sciences & les arts, il semble qu'elle l'emportoit sans contredit sur toutes les autres Villes du monde Elle fut le second siége de la véritable religion sur la terre, & les anciens Péres l'appelloient le *Paradis*, parceque la Sainteté y étoit comme sur son trône. Du reste aucun pays ne fut plus fécond en hommes de lettres. On sçait que parmi les Astronomes & les Médecins on ne considéroit guéres que ceux qui étoient sortis de l'Ecole d'Aléxandrie. Pour l'histoire elle a produit un Appien & un Hérodien; elle a été la patrie d'Euclides & d'Origénes. C'est là que Philon le Juif s'est rendu célébre par ses écrits; c'est-là qu'environ trois cens ans avant la naissance de Jesus-Christ les soixante & douze interprétes envoyés par le grand Prêtre Eleazar au Roi Ptolomée Philadelphe fils de Lagus firent cette fameuse version Grecque de la Bible; ce fut dans cette même Ville, que les Clémens Aléxandrins, les Jéromes, les Basiles, les Grégoires, firent leurs études dans les Saintes lettres. Enfin l'histoire fera vivre à jamais dans la mémoire des hommes le souvenir de cette célébre Bibliotheque rassemblée à Aléxandrie sous le régne du même Ptolomée par les soins de Démétrius de

Phalére, & composée de près de cinq cens mille volumes. Les Romains après la conquête de l'Egypte avoient conservé tant de vénération pour cette Ville, que les Empereurs accordoient la qualité de citoyen d'Aléxandrie avec beaucoup plus de précaution & de réserve que celle de citoyen Romain.

Mais si cette Ville étoit illustre par elle même, si elle étoit la plus noble de toutes celles de l'Univers, comme on le lit sur un * cachet de bronze large de deux doigts, & long de quatre pouces, qui lui servit autrefois de Sceau, & dont l'antiquité & la vérité ne peuvent être contestées; les fauxbourgs divers & les petites Villes, ainsi que les monumens superbes, dont elle étoit accompagnée à sa droite jusqu'à la Ville de Canope du côté de l'Orient, & à sa gauche vers l'Occident jusqu'à la Tour des Arabes, n'étoient pas moins dignes d'admiration.

Du Fauxbourg de Necropolis.

Le premier endroit digne de remarque qu'on rencontroit à la gauche d'Aléxandrie, étoit le fauxbourg de Necropolis, c'est à dire *la Ville*, ou *l'habitation des morts*, qui s'étendoit par l'espace d'une grande lieue entre la mer & le lac Mareotis, tirant vers la Tour des Arabes, sur une largeur à peu près égale. C'étoit en ce lieu que par une louable coutume les Grecs & les Romains avoient soin d'enterrer leurs morts. Mais il ne faut pas s'imaginer que cet endroit n'eût rien que de triste & de lugubre, comme nos cimetieres, dont le seul aspect fait horreur. Mille superbes tombeaux y étoient élevés accompagnés de Chapelles magnifiques, où l'or & le marbre brilloient de toutes parts. De ces Chapelles il n'y en avoit point de considérable, à la quelle on n'eût attaché des revenus proportionnés pour l'entretien des Prêtres chargés d'y faire chaque jour certaines priéres, & de tems en tems même des sacrifices & des aumônes pour l'éxpiation des fautes de ceux qui y étoient inhumés. Ces Prêtres, qui par le moyen de ces fondations se trouvoient en état de vivre à leur aise, avoient à côté de ces Chapelles des maisons accompagnées de jardins, qui répondoient à la magnificence des tombeaux qu'ils desservoient. Enfin comme ce grand terrain aboutissoit d'un côté à la mer, & du côté opposé au lac Mareotis, qui formoient l'une & l'autre des vues

* On trouve sur ce cachet ces caractéres bien marqués *Alexandrea*. V. G N. c'est-à-dire, *Alexandrie Ville la plus noble de la terre.* L'auteur acheta en Egypte cette antique, qui se conserve dans le cabinet d'un curieux.

charmantes, comme pendant l'Eté on y jouiſſoit du côté de la mer de la fraicheur des vents du Nord, & de l'autre de celle des eaux du lac, à l'exemple de ces Prêtres, divers particuliers d'Alexandrie s'y étoient bâti des maiſons de plaiſance, qui rendoient ce quartier très agréable d'affreux qu'il auroit été, s'il ne s'y fût trouvé que des ſepultures ordinaires.

Du faux-bourg de Nicopolis.

De l'extrémité de ce fauxbourg juſqu'à la Tour des Arabes on rencontroit preſque ſans interruption de gros bourgs, tels que celui de Tanis à l'embouchure de la branche Tanitique du Nil, & divers autres, entre leſquels preſque ſans aucun intervalle ſe trouvoient des maiſons de plaiſance, que la vue & l'air de la mer, qu'on y reſpiroit, y avoit fait bâtir. Quoi que ces habitations fuſſent conſidérablement éloignées du Phare, cependant on s'y rendoit de la Ville d'Aléxandrie en batteau, ou par les voitures de terre, en ſi peu de tems, que cette diſtance étoit comptée preſque pour rien. A l'extrémité du fauxbourg de Necropolis tirant vers l'Orient étoit l'Hyppodrome ſi vanté dans l'hiſtoire, ſitué derriere la Ville; & immédiatement après ce ſuperbe monument, on trouvoit un autre fauxbourg, nommé Nicopolis, c'eſt-à-dire la *Ville de la victoire*, bâti par Auguſte après que dans cet endroit il eut défait les troupes de Marc Antoine. C'étoit principalement en ce lieu que ſe voyoient les plus beaux Palais des Grands, & leurs maiſons de plaiſance, qui avec leurs jardins, & autres dépendances, formoient une ſeconde Ville preſque auſſi vaſte & beaucoup plus gaye, que celle d'Aléxandrie.

Du quartier appellé Rhacotis.

Au bout de ce fauxbourg étoit un quartier, appellé Rhacotis, aſſez conſidérable par ſon étendue, & qui avoit été aſſigné aux Grecs pour faire leur commerce. Ce lieu étoit fort marchand, & renfermoit pluſieurs rues couvertes & très longues, dans leſquelles on pouvoit ſe promener à l'abri des vents & du Soleil. Ces rues, qui ne reçoivent la lumiére que par des fenêtres pratiquées dans la couverture, ſont encore aujourd'hui fort communes à Conſtantinople, & dans diverſes autres grandes Villes de l'Orient. On pouvoit ſe rendre dans ce quartier par un canal, qui partant d'Aléxandrie, traverſoit le fauxbourg de Nicopolis, & venoit aboutir dans ce lieu. C'étoit la promenade ordinaire des Dames de la Ville.

De là tirant toujours vers l'Orient, on entroit dans un autre fauxbourg,

Du fauxbourg Bucolis, & du bourg d'Eleusine.

fauxbourg, nommé Bucolis, qui s'étendoit jusqu'à la mer. Ce quartier n'étoit guéres rempli que de maisons de plaisance & de cabarets, & comme on pouvoit également s'y rendre, soit par mer, ou par le canal, dont je viens de parler, on y trouvoit en tout tems un concours prodigieux de différentes personnes, qui d'Aléxandrie venoient se réjouir dans ce lieu charmant, & jouir de la vue de la mer & des jardins sans nombre, dont toutes les maisons de ce fauxbourg étoient accompagnées. Ce délicieux séjour étoit suivi d'un autre, qui ne l'étoit pas moins & qui par sa vaste étendue ne ressembloit pas mal à une petite Ville. On l'appelloit Eleusine. Cette bourgade étoit aussi fort marchande; & il s'y tenoit pendant l'année plusieurs foires, qui y attiroient les habitans de tous les lieux circonvoisins. Quelque nombreux qu'ils fussent, ils y trouvoient des logemens commodes, & tous les agrémens de la vie.

Des Fauxbourgs nommés Schedis & Taposiris, & du temple de Venus Arsinoe.

Du bourg d'Eleusine on passoit dans un autre fauxbourg, nommé Schedis. C'étoit dans cet endroit que se payoit la douanne des marchandises & des denrées, qui de toute l'Egypte étoient apportées à Aléxandrie. De ce quartier on entroit dans un autre, appellé Taposiris, où se fabriquoient différentes sortes d'étoffes, qu'on transportoit de là à Aléxandrie, ou ailleurs. On rencontroit ensuite le temple de Venus Arsinoé élevé sur un Cap, dont la mer baignoit le pied en cet endroit. Ce temple étoit environné d'un bourg assez considérable. On y trouvoit plusieurs boutiques, où se vendoient des representations de la Déesse, & d'autres figures lascives qu'on employoit dans les sacrifices, qui se faisoient en ce lieu. Les autres habitations étoient destinées à loger les pelerins, que la dévotion y conduisoit. A une distance très peu considérable on voyoit les ruines de la petite Ville de Thonis, bâtie anciennement sur le bord de la mer en un lieu, où il y avoit un port pour les petits bâtimens, & où le ravisseur d'Heleine aborda, dit-on, avec sa conquête. Cette Ville étoit déja détruite lorsque les Romains se rendirent maîtres de l'Egypte. Enfin après tant de différens endroits contigus, qui formoient une suite d'habitations d'environ cinq lieues d'étendue, on arrivoit à la Ville de Canope. Après cette description ne conviendra-t'on pas, que si sur le témoignage de l'antiquité on accorde que tous les lieux, dont je viens de parler, formoient véritablement une

même Ville, je n'ai rien exagéré, en donnant une si longue étendue au terrain qu'occupoit l'ancienne Aléxandrie dans les beaux jours de sa splendeur.

Origine de Alexandrie moderne.

Telle fut pendant plusieurs siécles la fameuse & célébre Aléxandrie. Tant que les Grecs & les Romains resterent les maîtres de l'Egypte, elle soutint toujours son ancienne splendeur; & elle ne commença à déchoir de son premier éclat, que lorsque les Arabes s'emparerent de ce beau Royaume. Comme ces peuples accoutumés à vivre sous des tentes à la campagne n'avoient aucun goût pour les Villes, qu'ils méprisoient & regardoient comme des prisons, pour les Palais, & les anciens monumens, dont toute l'Egypte étoit remplie, non seulement ils négligerent de les entretenir; ils les détruisirent même pour en employer les matériaux à élever des Mosquées, & à bâtir de mauvaises maisons, ou plutôt de misérables cabanes qu'ils préférerent à ces magnifiques Palais. Aléxandrie se trouva enveloppée dans le commun naufrage, que causa dans ce célébre pays la barbarie de cette nation. Cette grande Ville se dépeupla insensiblement, & se remplit de ruines. Cependant l'étendue de ses murs étoit si grande, qu'il eût fallu des armées entiéres pour les garder. Le peuple qu'elle renfermoit s'étoit déja révolté plusieurs fois, & il s'en étoit fait des massacres prodigieux. Les Princes Mahométans, qui régnoient en Egypte fatigués de ces révoltes réiterées, & des soins que leur donnoit la garde de cette grande Ville remplie de cent ruines différentes, songerent à se mettre à l'abri de ces craintes & de ces soulévemens. Dans cette vue ils résolurent de reduire son enceinte au peuple, qui restoit, & qu'elle pouvoit contenir.

De ses murs & de ses Tours.

Ce fut vers l'an * 600. de l'Hegire que ce dessein s'executa par un des Rois successeurs de Saladin, qui, comme on le voit dans son histoire, venoit d'enlever l'Egypte aux Califes de la famille des Fatimiens. On se servit pour bâtir cette enceinte, qui n'a pas de circuit plus de dix milles d'Italie, ou deux grandes lieues de France, des débris de l'ancienne que l'on abandonnoit. Aussi les murailles de cette Aléxandrie nouvelle, & les cent tours dont elles sont flanquées, sont elles baties d'une infinité de marbres & de colomnes brisées entrelacées avec les pierres; ce qui justifie parfaitement, que cette Ville

* De l'Ere Chretienne, 1212.

a été bâtie des ruines de l'ancienne, & que ses murs ne sont pas de la haute antiquité. Cette nouvelle enceinte est double. Un mur extérieur ferme d'abord les avenues, & à environ trente pas de distance de celui-ci un second fait face au dedans de la Ville. C'est entre ces deux enceintes, que par des voutes, ou arcades, pratiquées au pied des Tours, dont elles sont accompagnées, les troupes commises à la garde de cette Ville pouvoient en faire le tour à couvert des insultes du dedans & du dehors, dont ce double mur les deffendoit. Ces Tours, dont la moindre est une espéce de citadelle, débordent considérablement en dehors, & ne sortent pas moins en dedans. Aussi contiendroient elles aisément quatre ou cinq cens hommes; ensorte qu'on pourroit y loger une armée de cinquante mille hommes, sans qu'elle fût à charge aux habitans. Tout y est vouté, & on compte dans chacune plus de cent chambres. Au reste je suis assez du sentiment de ceux qui pensent que ces Tours, dont la hauteur est prodigieuse, ont été bâties à deux fois. On distingue encore aujourd'hui l'ouvrage du Prince, qui les a fait élever plus qu'elles ne l'étoient d'abord, par le soin qu'il a eu de le faire crépir. On remarque aussi dans le premier fossé au flanc de chaque Tour des portes par où les troupes pouvoient faire des sorties. On ne peut nier que cette Ville ne fût très forte en ce tems-là.

Il n'en faut pas, je crois, davantage pour réfuter ceux, qui ont prétendu que ces murs étoient la véritable enceinte de l'ancienne & superbe Aléxandrie. Cette Ville auroit certes été bien petite, & n'auroit pas eu la vingtiéme partie de l'étendue que nous sçavons qu'elle contenoit, si elle eût été resserrée dans un espace aussi médiocre. Pour se convaincre du contraire, il suffit de considérer ces murs & ces tours, dont la plus grande partie subsiste encore aujourd'hui en son entier. Le moindre connoisseur s'apperçoit du premier coup d'œil qu'elles ne sont dignes de la magnificence ni des Grecs, ni des Romains. Les portes même dont le bois est encore entier, après que les lames de fer qui les couvroient ont été consumées par le tems, prouvent seules la fausseté de cette opinion, & les inscriptions Arabes qu'on lit encore aujourd'hui sur ces portes, achevent de lever tous les doutes sur l'époque de l'origine de cette Ville.

S ij

De ses antiquités.

Cependant toute moderne qu'elle est, elle ne laisse pas de renfermer encore des morceaux respéctables de la plus belle antiquité. Telle est cette superbe colomnade, qu'on trouve vers le milieu de cette enceinte. Elle consiste en un rang de colomnes encore de bout d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaires, entre lesquelles il s'en remarque une, qui conserve encore son chapiteau. Ces colomnes, qui sont élevées sur une même ligne, s'étendent près de cinq cens pas, & ne sont plus aujourd'hui dans une distance égale les unes des autres, parce que la plus grande partie en a été enlevée. Il s'en trouve même plusieurs de renversées entre celles qui subsistent encore aujourd'hui & restent debout. De celles ci on en voit quelques unes, qui ne sont éloignées des autres que de dix à douze pieds; d'où je juge que sur ce seul rang il y avoit près de cent cinquante colomnes. Pour les réduire même à ce nombre, il faut supposer que la premiére & la derniére des colomnes, qui se trouvent sur cette ligne, en occupoient réellement autrefois, comme elles sont aujourd'hui, les deux extrémités. Vis à-vis de ce rang de colomnes on en voit d'autres semblables, qui leur sont opposées; & quoi qu'il n'en reste aujourd'hui sur pied que trois ou quatre, il est visible cependant par la disposition & par la conformité de l'ordre, de la grosseur, & de la hauteur des colomnes de ce second rang avec celles, qui composent le premier, que ce lieu étoit autrefois une place, dont la figure formoit un quarré long de deux cens pas de large sur une longueur de cinq cens; ce qui devoit être sans contredit d'une beauté & d'une magnificence achevée. Un édifice de briques, qu'on voit au milieu de cet espace, avec des réservoirs au dessus & des bassins destinés à recevoir l'eau, fait connoître qu'il y avoit dans cet endroit une fontaine assez superbe, pour répondre à la beauté du lieu qu'elle occupoit. Il est naturel de croire, que les plus beaux Palais d'Aléxandrie faisoient face à cette place, puisqu'immédiatement derriére les colomnes, surtout du premier côté, on voit quantité de murs de briques, les uns renversés, les autres entiers, qui font encore juger de la grandeur & de la beauté des bâtimens élevés en cet endroit. Peut être même ces Palais s'avançoient-ils jusqu'à ces colomnes, sur lesquelles les murs antérieurs reposoient, & qui formoient ainsi dès

portiques sous lesquels on alloit se promener. Je ne doute point que ces édifices superbes ne fussent l'ouvrage des Romains. Au milieu de ces ruines, qui sont sans contredit un des plus beaux restes de l'ancienne Aléxandrie, on trouve des bains encore presque entiers. J'y en ai remarqué un surtout, dont les murs n'étoient uniquement composés que de mortier, mais si ferme & si dur, qu'il auroit disputé cette qualité à la pierre même. Les Mores vont chaque jour en détacher quelques morceaux, pour composer leurs nouveaux bâtimens, mais comme ces ruines sont déja presque entiérement ensévelies sous le sable, ils ne se donnent pas la peine de creuser jusqu'au dernier fondement. Il est certain, que si on risquoit la dépense d'y faire fouiller, on y découvriroit mille belles antiquités.. La plûpart des gens croyent ici, que le Palais du Pere de Sainte Catherine étoit autrefois bâti dans l'endroit, où ces murs de briques paroissent le plus élevés; mais comme cette tradition n'a rien de certain, & qu'on n'est pas fort scrupuleux ici sur ces sortes de matiéres, d'autres assurent que c'étoient des bains publics. Ceux-ci pourroient bien avoir raison; car on y voit encore clairement plusieurs appartemens voutés, qui semblent n'avoir été destinés qu'à cet usage.

Vers le milieu de cette grande colomnade, & du côté où les colomnes sont plus entiéres, subsiste encore aujourd'hui une Mosquée, qui fut autrefois une Eglise consacrée à Saint Athanase. C'est sans contredit l'Eglise la plus belle, comme la plus ancienne, qu'on voye aujourd'hui en Egypte. Au travers des fentes de plusieurs portes, dont elle est percée, on apperçoit que le quarré long, qui la compose, est environné de quatre rangs de colomnes de porphire parfaitement belles. Ces colomnes soutiennent des arcades, que je crois modernes, & faites, ou du moins rebâties par les Turcs. Le milieu de ce vaste édifice n'est qu'une grande cour pavée de marbre; en sorte que si c'étoit là toute l'Eglise, car on pourroit croire avec fondement, que ce n'en étoit seulement que l'entrée, ou le parvis, elle n'étoit composée que de collatéraux, à moins qu'elle ne fût couverte d'un dôme, qui ne subsiste plus. Ce qui pourroit confirmer cette opinion, c'est que la plûpart des anciennes Eglises, ainsi que toutes les Mosquées des Turcs, sont bâties sur ce modele. On peut dire

que cet usage est très salutaire pour ceux, qui vont y faire leurs priéres. L'air qu'on y respire y est sans cesse renouvellé par le vent, au lieu que celui de nos Eglises couvertes de voutes & fermées par des portes se charge d'une infinité d'exhalaisons mauvaises, surtout dans les plus fréquentées, & produit souvent plus de maladies qu'on ne s'imagine. Il est vrai, que la nature de notre climat ne permettroit pas souvent de prier à l'air, même dans les plus belles saisons de l'année. Quoiqu'il en soit, l'extérieur de ce bâtiment n'a rien de beau, ni de prévenant. Ce ne sont que de simples murailles; mais s'il étoit permis d'y entrer, je ne doute point qu'on n'y remarquât de belles antiquités, & qu'on ne jugeât beaucoup mieux de ce que ce lieu étoit autrefois. Je ne fis même, alors que je visitai cet endroit, le peu d'observations, que je viens de communiquer, qu'avec beaucoup d'inquiétude, & après avoir disposé mes Janissaires & la Nation, qui m'accompagnoit, de maniére à ne pouvoir être surpris. Les Turcs plus superstitieux ici qu'ailleurs ne pardonneroient point une pareille curiosité. On peut dire qu'ils sont aussi jaloux de leurs Mosquées que de leurs femmes. Cette Eglise n'est pas la seule, qui se trouve dans cette enceinte. Quelques Religieux Coptes y ont aussi une Chapelle, qu'ils prétendent bâtie sur le lieu, ou étoit élevé le Palais du Pere de Sainte Catherine; & les Religieux de Terre Sainte y en occupent une autre située auprès d'une maison où le Consul Vénitien logeoit autrefois.

Aiguilles de Cleopatre.

Après ce fameux monument ce qu'il y a de plus ancien & de plus curieux dans l'Aléxandrie moderne, ce sont ces deux Aiguilles, ou Obélisques, que l'on attribue à Cleopatre, sans qu'on sçache trop bien sur quel fondement. L'une est aujourd'hui renversée, & presque ensévelie sous les sables; l'autre reste encore debout, & quoi qu'on ne voye point le piedestal sur lequel elle est posée, à cause des sables, qui l'environnent & le couvrent absolument, il est aisé de connoître en mesurant un des côtés de la base de celle, qui est renversée, que ce qu'on ne voit point de celle, qui est debout, n'est pas fort considérable. Les quatre côtés de ces Aiguilles sont couverts de figures hiéroglyphiques, dont malheureusement nous avons perdu la connoissance, & qui sans doute renfermoient des mystéres, qui resteront toujours ignorés. Du reste elles sont

de marbre granite, comme la plûpart de celles qu'on trouve à Aléxandrie, & dans le reste de l'Egypte.

Des Citernes

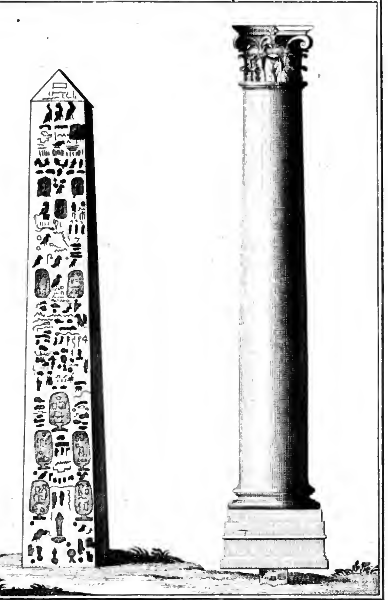
L'Aléxandrie souterraine n'est pas à beaucoup près si maltraitée, que celle que je viens de décrire. De ces citernes, dont j'ai déja parlé, destinées à fournir pendant toute l'année de l'eau aux habitans de cette Ville, si quelques unes ont été enfoncées, s'il s'en trouve de gâtées, de remplies, de bouchées, enfin si celles qui restent ne sont point entretenues avec la même propreté qu'autrefois, il est certain du moins par ce qu'on en voit encore aujourd'hui, & par le témoignage de ceux qui y descendent tous les jours, qu'il n'y a rien de plus beau, ni de plus entier que leurs voutes, rien de mieux bâti que les ouvertures, par où elles communiquent les unes avec les autres. La plûpart de ces voutes, toutes fort exhaussées, sont soutenues par des colomnes; ensorte qu'après que les eaux en ont été épuisées, on peut se promener spatieusement dans ces citernes, comme au milieu de plusieurs superbes colomnades. Les eaux y sont introduites par ces ouvertures, qui aboutissent aux canaux, dont cette enceinte est traversée en differentes façons. Plusieurs de ces citernes sont revêtues de marbre; & si elles le sont seulement de ciment, il est si entier, soit dans le fond de la citerne, soit au mur dont elle est environnée, qu'on ne peut se lasser d'admirer sa composition, & l'art avec lequel il a été employé. Ces citernes ont encore une étendue surprenante. Des gens, qui y sont entrés par un bout de la Ville, en sont sortis par l'autre. Cependant cette étendue, quelque considérable qu'elle soit, est encore bien différente de celle que ces vastes réservoirs ont effectivement, & de celle qu'ils avoient autrefois. On trouve une continuation de ces citernes depuis Aléxandrie, en suivant le rivage de la mer vers l'Orient jusqu'aux Biquiets, qui en sont éloignés de cinq grandes lieues; de semblables s'étendent jusqu'à deux lieues vers l'Occident. Parmi ces canaux souterrains, qui servent à porter l'eau dans les citernes, & qui sont assez élevés pour qu'un homme puisse s'y promener debout, on en voit encore un presque entier, qui régne jusqu'aux Biquiers. Il étoit destiné à fournir l'eau aux citernes, qui s'avançoient de ce côté là, & il la recevoit comme tous les autres par ce grand canal, dont j'ai parlé plus haut, & qui, comme je l'ai dit,

fubfifte encore aujourd hui en partie. Il n'y a que vingt cinq ou trente ans, qu'il étoit encore en affez bon état, & il fe trouve d'anciens négocians François, qui par ce canal ont fait voiturer des marchandifes de leurs maifons jufqu'au Caire. On m'a affûré que ce canal qui a aumoins quinze lieues de longueur, eft entiérement pavé, & que fes côtés font revêtus & foutenus par des murs de briques auffi entiers qu'ils l'étoient du tems des Romains.

Colomne de pompee.

Il ne me refte plus qu'à parler d'un des plus beaux morceaux d'antiquité, qui nous ayent été confervés en Egypte, je veux dire de la colomne de Pompée. De toutes les anciennes magnificences d'Aléxandrie & de fes environs, dont la grandeur a été enfévelie dans l'enceinte des murailles de l'Aléxandrie moderne, il ne nous refte guéres de débris auffi entiers, que cette colomne. Je ne prétens point décider fi c'eft avec fondement, ou non, qu'on lui a donné le nom de Pompée. Ce qu'il y a de certain, c'eft qu'au bas de fon fût du côté de l'Oueft on trouve une infcription Grecque, dont je ne crois pas qu'on ait encore tiré de copie. Auffi eft il impoffible de la lire à caufe de la couleur variée du marbre, qui compofe cette piéce. Le feul moyen de l'avoir, feroit, à mon avis, d'en prendre l'empreinte fur de la cire molle. Quoi qu'il en foit, cette colomne, qui autrefois étoit inconteftablement dans l'enceinte d'Aléxandrie, fe trouve aujourd'hui à un grand quart de lieue des murs de la nouvelle Ville tirant vers le lac Mareotis, élevée fur un tertre naturel de pierre folide efcarpé de toutes parts, & de la hauteur de vingt cinq à trente coudées. Il eft vrai, que fi ce monument fubfifte encore de nos jours, nous en fommes redevables à l'énormité de fon poids, qui n'a pas permis aux Arabes d'arracher les pierres, fur lefquelles fa bafe eft pofée. Cependant à force d'attaquer fes fondemens, dans l'efpérance fans doute d'y trouver quelque tréfor, ils font parvenus à tirer une pierre d'un coin. Par là ils nous ont donné lieu d'appercevoir fur celle, qui la fuit immédiatement, des lettres hiéroglyphiques parfaitement entiéres, & de voir que précifement au milieu des groffes pierres, fur lefquelles s'appuie la bafe de cette colomne énorme, il y a auffi une efpéce de colomne, fur laquelle repofe toute la pefanteur de l'ouvrage. On découvre de même fur cette

derniére;



Aiguille de Cleopatre 1. *Colomne de Pompée 2.*

derniére, qui sert en quelque sorte de point d'appui, plusieurs caractéres hieroglyphiques, qui vraisemblablement doivent regner à l'entour.

Il seroit difficile de dire de quel ordre est cette colomne. Pour en parler avec assûrance, il faudroit au moins en avoir mesuré le fût par le bas. Or on doit s'imaginer que ce n'est pas une entreprise aussi facile qu'on pourroit le croire que de porter une Echelle jusques là, & de faire cette opération. Ce que je puis assûrer, c'est que cette colomne n'est point Gothique; qu'elle a de très belles proportions; qu'on y observe une diminution par les deux bouts, & un renflement dans le milieu; qu'enfin l'œil le plus difficile n'y peut rien trouver à redire. La colomne est de trois morceaux. Le Chapiteau en fait un; Le fût & trois pieds de la base, qui y sont joints, sans doute pour appuyer d'autant mieux la position de cet ouvrage prodigieux sur son piédestal, forme le second; enfin la base même compose la troisiéme piéce. Chacune des faces de cette base a quinze pieds au moins de largeur, & autant de hauteur, d'où l'on peut juger du poids énorme de ce quartier de marbre. La colomne posée sur ce piédestal est sans contredit la plus grosse & la plus haute, qui soit dans l'Univers. Suivant l'estime de plusieurs personnes, qui en ont pris les dimensions avec des instrumens de Mathématique, elle a quatre vingt huit pieds entre la base & le chapiteau; ensorte que sans craindre de se tromper, on peut lui donner hardiment cent dix pieds d'élévation. Sa grosseur est proportionnée à sa hauteur, & quatre hommes pourroient à peine l'embrasser. En un mot il est impossible de rien voir de plus parfait en ce genre. La base est aussi entiére que le premier jour. Le Chapiteau est, à la vérité, un peu écaillé, ou plutôt dépoli; mais outre qu'on trouveroit en Egypte deux cens morceaux pareils propres à en faire un nouveau, ce léger défaut n'empêche point qu'on ne voye très distinctement les feuillages, dont il est orné. Il est vrai aussi, que le cordon & le fût même se trouvent endommagés du côté exposé au Midi, le vent humide, qui souffle de ce côté-là, ayant vraisemblablement produit cet effet; mais ce dommage est très léger, puisque ce qu'il y a de gâté ne s'étend pas à plus de vingt cinq pieds de longueur sur un pied & demi de large, & ne pénétre pas plus de quatre doigts

dans le vif de la colomne ; défaut peu confidérable, & qui doit être compté pour rien dans une piéce auffi prodigieufe & auffi antique. D'ailleurs rien ne feroit plus facile que de reparer cette entamure, ou fi l'on veut, cette excoriation, d'une maniére même à n'en pas laiffer le foupçon le plus léger, par le moyen d'un maftic compofé du même marbre. Tout le monde fçait que le marbre n'eft qu'un affemblage de petits cailloux, que la nature réunit par un ciment imperceptible, & qu'en maniant un peu fortement les écailles de cette pierre, que le tems a detachées, elles fe réduifent facilement en pouffiére, qui découvre la compofition. On trouveroit fans peine de cette même efpéce de marbre, c'eft-à-dire de la même couleur, & de la même fineffe. Elle n'eft pas abfolument rare dans ce pays ci. On broyeroit ce marbre, dont on feroit une pâte ; & lorfqu'il s'agiroit de rétablir la colomne, après avoir nétoyé d'abord jufqu'au vif l'endroit dégradé, on le rempliroit d'un bon maftic mêlé de grains naturels, qu'on auroit féparés auparavant ; on appliqueroit enfuite la pâte compofée de ce même marbre broyé, & on en rempliroit tout l'efpace gâté en plus grande quantité, que le vuide ne l'exigeroit, afin qu'en poliffant l'ouvrage, on pût rendre cette addition égale au refte du corps de la colomne. Je fuis perfuadé que cette compofition tiendroit autant que le marbre même ; & qu'il ne feroit pas poffible de s'appercevoir de cette matiére artificielle entée de la forte fur la nature. Peut être auffi feroit il plus à propos de laiffer au marbre cette difformité, qui ne ferviroit qu'à mieux prouver l'antiquité de cette piéce. Ce font de ces deffauts légers, qui bien loin de défigurer, contribuent au contraire à relever le mérite d'un bel ouvrage.

Le Chapiteau répond au refte de la piéce, & eft creufé par deffus. Peut être foutenoit-il la reprefentation, ou de Pompée même, dont ce monument porte le nom, ou de quelqu'autre Empereur, ou Héros, dont on avoit placé la ftatue au haut de cette maffe prodigieufe. C'eft ce dont on ne peut être éclairci que par l'infcription, dont j'ai parlé, & qui fe trouve au bas du fût. Si ce foupçon eft fondé, il falloit que cette figure fût d'une grandeur extraordinaire, pour répondre à la hauteur de la colomne, & pour être apperçue d'en bas dans une proportion naturelle. Quelques uns font d'un autre fenti-

ment. Comme on apperçoit cette colomne de la mer long tems avant que de découvrir la terre d'Aléxandrie, ils pensent que ce monument peut avoir été destiné à servir de fanal aux vaisseaux, qui y abordoient. Mais comment auroit on porté du feu au haut, puisque la colomne n'est point creuse, qu' lle a aumoins cent dix pieds d'élévation, & qu'on ne fait point d'Echelle de cette hauteur? Il y a quelque tems qu'un danseur de corde, Arabe de nation, entreprit de monter sur cette colomne, & en vint à bout. Il attacha une ficelle à une fléche qu'il eut l'adresse de faire passer dans les jours de la corniche, dont le Chapiteau est accompagné. Ensuite par le moyen de la ficelle il y éleva une corde, à la faveur de laquelle il monta réellement sur le haut de la colomne, portant un ânon sur ses épaules. Cela se passa à la vue de tout le peuple d'Aléxandrie, qui étoit accouru pour jouir de cette nouveauté. C'est de cet Arabe que l'on a sçu, que le Chapiteau étoit creusé considérablement.

Après l'idée que je viens de donner de ce monument, peut on s'empêcher d'avouer, que c'est le plus grand dommage du monde, qu'il soit entre les mains de gens, qui en connoissent si peu le mérite? Pour moi je ne puis me détacher d'une idée, qui m'est venue naturellement en le considérant. Cette magnifique colomne m'a paru digne de soutenir une statue du Roi. S'il est vrai qu'elle ait porté celle de Pompée, comme la tradition le veut, à quel Héros pourroit-elle être mieux consacrée? Par où pourroit on mieux conserver, & même augmenter la gloire de sa premiére destination?

Il ne seroit pas aussi difficile, qu'on le pense, d'obtenir cette colomne de la Porte. Je suis persuadé même qu'on en viendroit aisément à bout, en s'y prenant avec adresse. La Cour pourroit d'abord la faire demander au Grand Seigneur par l'Ambassadeur de France, à qui certainement on ne refuseroit pas cette grace. On obtiendroit ensuite de S. H. qu'elle chargeât un Capigi Bachi d'un ordre adressé au Bacha & aux autres Puissances de l'Egypte, par lequel elle déclareroit, qu'étant résolue de faire venir cette piéce à Constantinople, & l'Ambassadeur de France ayant bien voulu se charger de la faire abattre, & de fournir des vaisseaux pour la transporter, sa volonté seroit qu'à cette occasion il fût donné toute sorte de

secours & de protection au Consul de cette nation résident au Caire, sans pouvoir pour ce sujet rien exiger de lui sous quelque prétexte que ce fût. Pour prévenir jusqu'au plus léger soupçon, il seroit encore à propos qu'il fût ordonné au Bacha de faire délivrer au Consul les sommes, dont on auroit besoin pour satisfaire aux dépenses absolument nécessaires. On auroit soin que ces sommes fussent ensuite remises secrétement au trésor de S. H. par l'Ambassadeur. Comme il est très rare que les ordres du Grand Seigneur trouvent de la résistance, comme d'ailleurs les Turcs & les Arabes sont trop grossiers, pour estimer de pareilles curiosités, je ne doute point, si on s'y conduisoit de cette sorte, qu'ils ne s'empressassent à faciliter eux mêmes l'exécution d'un dessein, auquel ils ne manqueroient pas de s'opposer de toutes leurs forces, s'ils sçavoient qu'on destinât cette piéce à une Puissance étrangere. Je sçai qu'il seroit toujours nécessaire de faire ici quelques libéralités; mais je suis en même tems très convaincu, qu'elles n'égaleroient pas à beaucoup près ce qu'il en couteroit, si l'on étoit obligé d'obtenir leur consentement au prix qu'y mettroit infailliblement leur avarice insatiable. Toute la dépense consisteroit dans les frais du bâtiment destiné pour ce transport, & de l'entretien des matelots, qui le monteroient. Du reste je mets en fait que l'exécution de ce projet ne couteroit pas plus de vingt mille écus au Royaume. La France pourroit se vanter alors de posséder le plus rare morceau d'antiquité de cette espéce, qui subsiste aujourd'hui dans le monde, & le concours d'étrangers, que ce monument fameux y attireroit de toutes les parties de l'Europe, la dédommageroit avec usure de tout ce qu'il en couteroit.

On prétend que cette colomne, comme toutes les autres qu'on voit dans la basse Egypte, ont été tirées des carriéres de la haute, d'où on les amenoit par le Nil. Cette opinion a beaucoup de fondement, comme je le ferai voir en parlant du marbre granite. Mais ce que quelques Auteurs Arabes ajoutent à ce sujet est de la derniére extravagance. Ils disent que dans ces tems reculés, où l'Egypte se vit peuplée de ces monumens célébres, ce pays étoit habité par des hommes d'une taille & d'une force si extraordinaires, qu'ils prenoient une de ces colomnes sous leur bras, & faisoient gaillardement avec ce

fardeau cent cinquante & deux cens lieues, en passant seulement de tems en tems cette masse énorme d'un côté à l'autre, C'est ainsi, continuent-ils, que toutes ces colomnes ont été transportées de si loin. Pour mieux établir le merveilleux de ce récit ils ajoutent, que le Géant qui se chargea de la colomne de Pompée, la plus pesante de toutes, se rompit une côte en chemin, peut être en voulant la passer de la droite à la gauche; mais que cet accident ne l'empêcha point de continuer sa route, & d'arriver à Aléxandrie son paquet sous le bras, comme tous les autres. Quel dommage, qu'une race si vigoureuse soit manquée! Que de travaux, que de machines n'épargneroit on pas avec un tel secours. Il nous faudroit à nous autres foibles Pygmées des années entiéres pour déplacer seulement cette colomne.

De l'état présent d'Aléxandrie.

Je finis par une observation, qui surprendra peut être, mais qui n'en est pas moins nécessaire; C'est qu'on ne doit pas croire que cette nouvelle enceinte, dont j'ai parlé, élevée il y a environ six cens ans sur les ruines de l'ancienne Aléxandrie, & que j'ai appellée l'Aléxandrie moderne, soit véritablement la Ville d'Aléxandrie, telle qu'elle subsiste aujourd'hui. Je ne crois pas qu'à bien compter tous les Chrétiens, les Turcs, & les Arabes, qui habitent encore cette Aléxandrie prétendue, on trouvât une centaine d'hommes parmi les ruines qu'elle renferme. Elle est devenue si déserte, qu'on n'y peut même aller vers le soir, ni de grand matin, sans s'exposer à un danger manifeste d'être volé. Ce qui dans cette enceinte subsistoit de l'Aléxandrie ancienne, étant encore trop étendu pour le peuple, qui l'habitoit, & les ruines des maisons inhabitées augmentant encore tous les jours, quelques uns ennuiés de demeurer parmi ces ruines songerent à se procurer un plus agréable séjour. Les dehors de cette moderne Aléxandrie leur en offrirent un tel qu'ils pouvoient le souhaiter. Au fond du port neuf, ou comme je l'ai déja dit, la terre se prolonge tous les jours dans la mer aux depens de l'étendue qu'il devroit avoir, les sables que le tems y avoit rassemblés insensiblement avoient éloigné de beaucoup la mer des anciens murs, & formé un terrain assez considérable. Ce fut là que quelques uns de ceux qui avoient leurs maisons dans l'enceinte de l'Aléxandrie moderne transporterent leurs habitations. Dans peu ils furent suivis par

d'autres ; & bientôt pour s'approcher de la marine ; on abandonna absolument la seconde Aléxandrie, où l'on n'a guéres conservé que quelques Mosquées, qu'on entretient encore à cause de leur beauté, & des revenus qui y sont attachés.

Ce nouveau terrain, ou si l'on veut, cette troisiéme Aléxandrie, qu'on doit regarder comme l'Aléxandrie de nos jours, s'est si fort accru, que la maison, où je débarquai en 1692. qui faisoit alors face à la mer, & n'en étoit pas éloignée de trente pas, s'en trouvoit distante en 1718. de plus de soixante & dix ; ensorte que de là au rivage on avoit bâti plusieurs habitations nouvelles. C'est un fait, dont j'ai été témoin ; & je ne doute pas que depuis ce tems-là il ne soit arrivé encore quelque pareil changement. C'est ainsi que la Ville, qui porte aujourd'hui le nom d'ancienne, a sans doute été construite des ruines de la premiére Aléxandrie, & que la nouvelle s'est bâtie, & se bâtit encore tous les jours des débris de la seconde, autant & mille fois plus inférieure à la véritable Aléxandrie, que celle qui subsiste aujourd'hui l'est elle même à cellelà. Il viendra peut être un tems, où les colomnes qui ont été transportées dans ce nouveau terrain, confondues avec la poussiére des maisons, feront croire à ceux qui ne l'auront pas vû bâtir comme nous, que la Ville fondée par Aléxandre étoit réellement située dans cet espace qu'il occupe, comme quelques uns osent encore soutenir aujourd'hui, que les murs & les tours, dont j'ai parlé plus haut, l'enfermoient autrefois véritablement.

Tel est, Monsieur, l'état déplorable, où se trouve aujourd'hui cette grande, cette fameuse Ville d'Aléxandrie, autrefois si célébre par toute la terre, & dont l'histoire vous avoit donné sans doute l'idée la plus haute & la plus magnifique. Au lieu de ce peuple immense qui l'habitoit, à peine y compte t'on de nos jours trois ou quatre mille personnes réfugiées de différentes provinces de la Turquie. C'est à ces masures, dont elle est à present composée, que se sont réduits ses grands fauxbourgs, ses Palais, ses Amphitéâtres. De tous ces endroits autrefois si fameux, de tant de monumens si célébres, dont étoit enrichi ce long terrain depuis Canope jusqu'à la Tour des Arabes, il ne reste plus que quelques monticules, qui par leur

élévation, & par les ruines dont ils sont couverts, marquent encore jusqu'où Aléxandrie portoit son étendue. Car il est certain, qu'avec un peu d'attention rien n'est plus facile que de distinguer les endroits, qui ont été bâtis, de ceux qui ne l'ont point été. A l'excéption de ces tristes débris, & à quelques monumens près que le tems a respectés, & qui ont échappé à la fureur des Arabes, tout est cendre & poussiére aux environs de cette Ville. On ne rencontre de tous côtés que des monceaux de pierres & de sables. On trouve dans l'enceinte des murs, dont j'ai parlé, deux montagnes assez élevées, qui ne sont composées que de ces débris. C'est dans ces ruines informes, surtout dans celles qui s'étendent à l'Orient & aux Couchant au dehors d'Aléxandrie, qu'on trouve une infinité de médailles, & de ces pierres gravées, qui étoient si communes chez les Romains. On sçait qu'ils les portoient au doigt en maniére de bagues; peut être pour leur servir de cachet; peut être aussi comme des representations de leurs divinités, des personnes célébres par leur vertu, ou de celles qu'ils estimoient. Les colomnes répandues, dans tout ce vaste terrain sont sans nombre. Il s'en rencontre quantité dans l'ancienne Ville, les unes debout, d'autres renversées, la plûpart très grosses, & qui n'ont pû être enlevées à cause de leur pesanteur. Car il est certain que les Turcs se sont emparés de toutes celles qu'ils ont pû emporter, soit pour bâtir ici leurs maisons, ou leurs Mosquées, où il s'en trouve un nombre prodigieux, soit pour enrichir la Ville de Rosetre, où l'on en a de même transporté beaucoup. On en voit aussi plusieurs à l'entrée de ces arcades pratiquées, comme je l'ai dit, au pied des tours, qui sont entre les deux murs de la Ville. Il y en a encore en grand nombre au pied de ces mêmes murs dans l'endroit, où ils sont encore aujourd'hui battus des flots de la mer, sans parler de celles qu'on a entre-lacées dans l'épaisseur de toutes les murailles, & qui y ont été mises, pour affermir & mieux lier tout l'ouvrage. Enfin de quelque côté qu'on porte ses regards, on n'apperçoit que colomnes de toutes grandeurs & de toute espéce de marbre. Il seroit difficile d'imaginer le nombre des monumens illustres que l'avarice des Arabes a anéantis dans ces environs. On les a vûs encore de nos jours abattre à la campagne des colomnes superbes, dans la seule espérance de trouver sous la base

quelques monnoyes d'or, ou d'argent, qu'ils croyoient y être cachées. Il y a quelques années, que dans un tems de peste la superstition leur fit briser dans ces mêmes campagnes une figure de Lion aussi belle qu'elle étoit ancienne. Combien d'autres ouvrages, qui méritoient d'être respectés, ont péri de la même maniere!

Au reste quand je parle de montagnes de ruines, je ne prétens point entendre par là ces ruines récentes, parmi lesquelles on rencontre encore de grosses pierres. Je parle de ces ruines de douze ou quinze cens ans, où la poudre des briques & celle des pierres se distingue seulement par quelques petites parties, qui en restent. Je suis persuadé, que si on se donnoit la peine d'approfondir le terrain, on trouveroit des murs, & d'autres ouvrages entiers, qui ont été ensévelis sous cette poussiére, & sous le sable que le vent y a mêlé. Je ne doute point encore, qu'en examinant les digues, & les divers autres endroits du port, où il paroît des rochers, on ne découvrît beaucoup d'antiquités, qui y sont cachées. Le vieux port, par exemple, en est certainement environné; mais comme il n'est pas permis aux Chrétiens d'en approcher, il seroit impossible d'en rien dire d'assuré. Quoiqu'il en soit, il est difficile de ne pas convenir, qu'il y a très peu de Villes dans l'Univers, qui après tant de révolutions, puisse encore, comme celle-ci, au bout de dix sept siécles laisser entrevoir autant de traces de sa magnificence. Que seroit Paris lui même, malgré sa grandeur presente, s'il étoit seulement abandonné pendant une aussi longue suite d'années? Quels ouvrages y connoissons nous capables après un si long intervalle de conserver encore quelques traits de leur grandeur? Avouons le, Monsieur; Nous ne faisons rien aujourd'hui en édifices publics ni en solidité de bâtimens, qui soit aussi grand & aussi durable que l'étoient les ouvrages des Anciens.

Cependant à force d'admirer l'antiquité je m'apperçois que j'éloigne la fin de ma lettre. Or comme le tems ne me permet pas actuellement de la faire plus longue, peut être aussi n'auriez vous pas le loisir d'en lire davantage. Je finis donc en vous assurant à mon ordinaire que je suis, &c.

Au Caire ce....

LETTRE.



LETTRE CINQUIEME.

DE LA VILLE DU CAIRE

De son origine & de son climat, de ses antiquités, surtout des greniers & du puits de Joseph.

APRES vous avoir entretenu de cette célébre Aléxandrie, qui sous le régne des Grecs & des Romains devint tour à tour le siege de l'Empire de ces fameux Conquérans en Egypte, il est juste de vous donner une idée d'une autre Ville, qui sans avoir la même réputation, tient cependant ici le même rang depuis onze cens ans, ou environ, que les Princes Mahométans se sont rendus maîtres de ce Royaume. Je parle, Monsieur, du grand Caire, de cette Ville aujourd'hui aussi fameuse en Europe qu'Aléxandrie l'étoit autrefois par toute la terre; de cette capitale du Royaume de l'Egypte, où les Princes successeurs de Mahomet firent éclater leur pouvoir & leur magnificence, tant que ce pays eut ses Souverains; qui depuis l'invasion des Turcs est encore aujourd'hui le séjour de ces fiers Ministres de la Porte Ottomane, qui sans avoir toute l'authorité de ces anciens monarques, en conservent encore, autant qu'il est en eux, toute la grandeur & tout le faste, & dont tant de relations nous font les descriptions les plus magnifiques. Presque tous les anciens Auteurs ont vanté Aléxandrie comme une des Villes des plus florissantes de son tems; Aujourd'hui combien de voyageurs n'ont pas parlé du Caire, de ses richesses, de ses beautés, de tout ce que cette grande Ville peut renfermer de rare & de merveilleux! Après tant de traits tirés sur le même tableau n'y aura-t'il point de l'imprudence ou de la témérité à

moi de prétendre encore retoucher cette peinture ? Je sens, Monsieur, tout ce que je risque en formant un pareil dessein. Le hazard de vous ennuyer est le moindre danger que je cours dans cette entreprise. Peut être aussi ma lettre aura t'elle un meilleur sort. Peut être y remarquerez vous des particularités inconnues à nos voyageurs, des traits qui leur ont échapé, des découvertes dont ils ont négligé de s'instruire. Peut être y trouverez vous dequoi réformer plusieurs de ceux qui avant moi ont traité la même matiére.

Origine de la Ville du Caire.

L'origine du Caire n'est presque pas moins ancienne que celle d'Aléxandrie. A mesure que cette derniere Ville devenoit celebre, l'autre commençoit à se former; & comme Aléxandrie s'embellit des débris de tout ce qu'il y avoit de plus riche & de plus puissant dans Memphis, le Caire s'accrut & se fortifia de ses restes. En effet à peine le siege de l'empire Egyptien eut il été tranferé de l'ancienne Memphis à Aléxandrie, que tous les Grands & les Seigneurs du pays abandonnerent cette Capitale, pour aller s'établir dans le nouveau séjour de leurs Rois, & auprès de leur personne. Bientôt les superbes Palais qu'ils avoient habités, ceux de ces anciens Rois, dont la magnificence est si célébre dans l'histoire, tant d'autres monumens, dont cette premiére Ville de l'Egypte étoit ornée & enrichie, cessant d'être entretenus, tomberent sous le poids de leur propre grandeur, & devinrent la proïe des injures du tems & des années. Alors les peuples de Memphis ennuyés d'habiter parmi des ruines, qui ne servoient qu'à leur rappeller le souvenir douloureux de la grandeur passée, où ils avoient vû leur patrie, abandonnerent ce triste séjour, pour aller chercher loin de ses murs des objets moins chagrinans & plus agréables. Ce fut sur les rives du Nil à quelques lieues de leur premiére habitation en tirant vers le Nord, & dans l'endroit même où le vieux Caire est aujourd'hui situé, que la plûpart se retirerent auprès du Gouverneur que les Princes Grecs tenoient dans cette partie de leur Royaume. Ce lieu déja peuplé par lui même s'accrut sensiblement par le concours de ces nouveaux habitans, & devint florissant dans la suite à mesure que d'un autre côté Aléxandrie commençoit à déchoir de son ancienne splendeur. C'étoit dans cette Ville, que nous appellons le vieux Caire, que faisoit sa résidence le Gouverneur de l'Egypte pour

les Empereurs de Constantinople, à qui ce pays obéissoit alors, lorsque * l'an 21. ou 23. de l'Hegire Amrou fils d'Aas l'emporta après un long siege. Les Auteurs Arabes disent qu'elle portoit alors le nom de *Masr*, c'est-à-dire *lieu* par excellence, comme Médine est appellée Ville par excellence, ou la Ville des Villes. Ce fut, dit-on, la premiére conquête qu'Amrou fit en Egypte. On ajoute que lorsque ce Prince voulut décamper, on trouva qu'une tourterelle avoit fait son nid au haut de sa tente. Amrou averti de cette avanture ordonna que sa tente resteroit dans le même lieu; ce qui donna occasion d'ajouter au nom de *Masr* celui de *Fostat*, qui en langue Arabe signifie *Tente*. Ainsi la Ville s'appella depuis, & s'appelle même encore aujourd'hui parmi les gens du pays *Masr Fostat*, c'est-à-dire, *le lieu des tentes*. D'autres prétendent que ce nom lui fut donné, parceque les soldats d'Amrou accoutumés à vivre en pleine campagne aimerent mieux demeurer dans les cabanes, qu'ils avoient élevées autour de la Ville pendant le siege, que d'aller habiter les Palais & les maisons magnifiques, qu'elle renfermoit.

Quoiqu'il en soit, bien loin que cette conquête fit rien perdre à cette Ville des avantages qu'elle possédoit auparavant, elle n'en devint au contraire que plus riche & plus florissante. Depuis cette époque l'Egypte soumise au joug de l'Alcoran commença à regarder la Ville de *Masr* comme sa capitale. Ce fut le séjour des Gouverneurs que les Califes successeurs de Mahomet tenoient en Egypte; & elle conserva cette prérogative jusqu'à ** l'an 358. de l'Hegire, que le Calife *Méez ledin allah* de la famille des Fatimiens, qui régnoit alors en Afrique, fit passer en Egypte *El Kaied Gauher* Général de ses armées pour conquérir ce Royaume. Peut être ne sera t'on pas faché de sçavoir surquoi ce Prince fondoit l'espoir de cette conquête.

HISTOIRE
De la conquête de l'Egypte par les Califes d'Afrique.

Du tems que Méez-ledin-allah régnoit en Afrique, l'Egypte étoit gouvernée par une Reine, dont l'histoire ne rapporte

* De l'Ere Chrétienne, 633. ou 635.
** De l'Ere Chrétienne, 970.

point le nom, & qui à l'âge de dix huit à vingt ans comptoit au nombre de ses adorateurs tout ce qu'il y avoit de sujets soumis à ses ordres, ou de Princes voisins de ses Etats. La réputation de sa beauté traversant les deserts arides de la Libye étoit parvenue jusqu'aux rivages de l'Océan Occidental, & Méez-lédin au milieu de sa puissance & de sa grandeur n'avoit pû rester insensible à ce qu'on lui avoit rapporté de tant d'appas. Ce Prince, qui, outre les Etats qu'il possédoit en Afrique se voyoit encore le maître de la Sicile & de la Sardaigne. ne trouvoit plus, ni dans les respects d'une Cour brillante & superbe, dont il étoit adoré, ni dans les délices d'un férail nombreux & florissant, dont il étoit l'ame, ce plaisir piquant, qui résulte naturellement du témoignage secret que l'on se rend à soi même d'être devenu un objet de vénération & de tendresse pour tout ce dont on est environné. Depuis le portrait charmant qu'on lui avoit fait de la jeune Reine d'Egypte, tout autre plaisir que celui de s'en occuper lui étoit devenu insipide. Il en avoit oublié jusqu'aux projets flatteurs d'ambition, que son grand cœur ne pouvoit manquer de lui inspirer. Au milieu des empressemens que tous ceux qui l'approchoient faisoient paroître pour le servir & pour lui plaire, uniquement occupé de sa passion naissante, le Calife ne songeoit qu'aux moyens capables de la satisfaire, ou de l'irriter.

Depuis que la Loi de Mahomet avoit proscrit parmi ses sectateurs l'usage des figures humaines, on ignoroit dans Tremecen l'effet de ces toiles ingénieuses, qui par des couleurs appliquées avec art & habilement assorties sçavent tracer aux yeux les traits les plus déliés & les plus charmans d'un beau visage. A peine le pinceau le plus adroit osoit il même y allier ensemble des roses & des lys, parceque par leur union ils servent à former un beau teint; & ce ne fut qu'avec une admiration mêlée de la surprise la plus vive, que dans le grand appartement du Palais, dans le Divan même, on vit paroître un matin le portrait de la Reine d'Egypte. Méez-lédin, dont la magnificence égaloit le pouvoir, avoit sçu par ses libéralités attirer dans sa capitale tout ce qu'il y avoit en Europe d'ouvriers les plus excellens en tout genre. Mais les peintres surtout avoient la préférence dans son estime. Il en avoit logé un certain nombre dans son Palais, où ils étoient entretenus, & où il les occupoit

à ces ſuperbes moſaïques, dans leſquelles l'or & l'azur, qui y entroient, étoient beaucoup moins eſtimables, que l'art de l'ouvrier, qui ſçavoit les mettre ſi richement en œuvre ſur des colomnes, ou des lambris. C'étoit par le moyen d'un de ces peintres Européens, qui ſous l'habit d'un marchand Africain avoit ſçû s'introduire à la Cour d'Egypte, que Méez-lédin avoit obtenu le portrait, dont je viens de parler; & à peine s'en vit il poſſeſſeur, qu'il en fit tirer pluſieurs copies. Bientôt on vit le portrait de la jeune Princeſſe expoſé en toutes ſortes de grandeurs dans tous les appartemens du Palais, faire l'ornement de ces lieux, où quelque tems auparavant le Prophete même n'auroit pû paroître impunément en peinture. Le Calife lui même portoit cette prétieuſe image repreſentée en petit dans un cartouche de vélin enchaſſée dans une bordure d'émail ornée de Diamans, & pendue à ſon col avec un cordon d'or & de ſoye. Ce ne fut principalement qu'avec la derniére ſurpriſe, qu'on la lui vit porter à la Moſquée, lorſqu'à certains jours de la ſemaine ce Prince, qui ſe piquoit ſurtout de paroître zélé pour ſa religion, y alloit faire ſa priére. C'étoit la l'unique divinité à laquelle s'adreſſoient tous ſes vœux. Mahomet lui même lui eût il abandonné la jouiſſance de ces jardins enchantés, dont il a flatté l'eſpoir de ſes ſéctateurs, ne pouvoit lui procurer un bonheur qu'il n'imaginoit pas pouvoir trouver ailleurs que dans les bonnes graces de ſa Princeſſe.

Des remédes ſi lents au lieu de calmer l'impatience de ce Prince amoureux, ne ſervoient cependant qu'à l'enflammer de plus en plus, & à l'inquiéter davantage. Méez-lédin ſongea à en employer de plus efficaces. Le mal du Calife ſembloit être contagieux, & s'être communiqué à ce Peintre Européen, dont il s'étoit ſervi pour obtenir le portrait de la Reine d'Egypte. Il étoit devenu éperdument épris des charmes d'une des eſclaves de cette Princeſſe, & en rendant compte au Calife de ſa commiſſion, il ne put lui faire un myſtere, ni de ſa paſſion, ni des eſpérances que cette belle perſonne lui avoit données. Ce fut à cet étranger, que Méez-lédin communiqua d'abord le deſſein qu'il avoit formé d'envoyer en Egypte une célébre Ambaſſade, pour offrir à la Reine ſa perſonne & ſes Etats; & il lui fit entendre en même tems que pour en aſſurer le ſuccès, il ſouhaitoit qu'il fût du voyage. Le Peintre étoit bien-

fait de sa figure, & d'un âge à pouvoir encore cacher son sexe sous un autre habit. Avec des talens si conformes à l'usage que le Calife en vouloit faire, il avoit encore le bonheur d'être François & amoureux. Ne l'eût-il pas été, le caractére seul de la nation auroit suppléé dans l'occasion qu'on lui préparoit à une passion moins réelle. Méez-lédin concerta avec lui toute la conduite qu'il devoit tenir dans le voyage; & l'amoureux peintre ravi de trouver le moyen de servir en même tems sa tendresse & un Prince pour lequel il avoit un véritable attachement, promit tout ce que l'on voulut.

Tout ce que nous lisons dans les historiens de plus magnifique, au sujet de ce qui s'est pratiqué par quelques Souverains dans des occasions pareilles, n'approche pas de la superbe Ambassade que le Monarque Africain fit alors passer en Egypte, pour offrir à la belle Reine de ce pays son cœur & son Empire. Quarante Seigneurs tous Princes de son sang, ou issus des familles les plus distinguées de ses Etats, furent nommés pour ce voyage; & afin de rendre cette députation plus agréable à la jeune Princesse, il les choisit tous parmi ce qu'il y avoit de plus leste & de plus galant dans la brillante jeunesse, qui composoit alors la Cour de Trémecen. A la tête de ces jeunes Seigneurs il étoit nécessaire de mettre un personnage d'authorité capable par son expérience & par sa sagesse de régler toutes leurs démarches, & de conduire cette négotiation avec cette habileté, qui est l'ame de toutes les affaires, & qui décide ordinairement du succès. Méez-lédin jetta les yeux pour un emploi si important sur le fameux Visir *El kaïed Giauber*, dont l'habileté & l'attachement lui étoient également connus. Le Calife s'ouvrit à ce Ministre sur le choix qu'il avoit fait de sa personne pour une négociation de cette conséquence. Il lui fit entendre, qu'en le chargeant de cette commission, il remettoit entre ses mains le bonheur de ses jours & la tranquillité de sa vie; il l'instruisit des avantages qu'il pourroit tirer du jeune peintre François destiné à l'accompagner, des mesures qu'il avoit prises avec lui, & des espérances qu'il avoit fondées sur cette intrigue; il lui recommanda les intérêts de sa gloire, & plus encore ceux de son cœur; & que ne lui dit-il pas pour l'attendrir, & l'engager à le servir dans

une occasion si importante! Enfin tous les préparatifs étant faits pour le départ, cette brillante compagnie ayant à sa tête le général des armées du Calife, traversa les rues de Trémecen le premier jour de la Lune de Chatan, accompagnée des vœux & des bénédictions de tous les habitans de cette Ville, qui s'étoient rassemblés sur son passage, tandis que d'une des fenêtres de son Palais le Calife lui même la conduisoit des yeux & du cœur. De là elle alla camper à une petite lieue de cette capitale dans une plaine, où elle fut jointe par dix mille hommes des troupes de l'Etat nommés pour l'escorter dans sa route. Elle ne se ressentit en rien des fatigues & des incommodités, qui ont coutume d'accompagner ces sortes de voyages, où l'on est obligé de traverser une mer de sables arides brulés par les ardeurs du Soleil. Chaque jour quelques heures avant le départ une espéce d'avant garde composée de tous les Officiers de ces Seigneurs, & de deux mille hommes destinés à escorter les équipages, décampoit du lieu où cette petite armée avoit fait alte, & alloit reconnoître au loin les cantons moins stériles & les situations les plus avantageuses. Là chaque Seigneur trouvoit à son arrivée ses tentes & ses pavillons dressés dans l'aspect le plus favorable, pour jouir du repos, & gouter la fraicheur après les chaleurs qu'ils avoient essuyées pendant quelques heures. Méez-lédin leur avoit même ménagé à chaque campement tous les agrémens, qu'ils auroient pû trouver dans leurs propres Palais & à la Cour, par les convois nombreux chargés de toutes sortes de rafraichissemens, dont il les avoit fait précéder. Ce fut de cette sorte qu'après avoir traversé les deserts de l'Afrique, les Ambassadeurs du Calife arriverent à la vue du Caire, & vinrent camper à une petite lieue de cette Ville.

Méez lédin avoit toutes les raisons imaginables de se promettre un heureux succès de cette Ambassade. Ce Prince, qui se voyoit alors à la fleur de l'âge, joignoit à une puissance fort étendue une magnificence proportionnée. Il avoit de l'esprit, de la politesse & de l'enjouement, de la bravoure, de la prudence, & peut être un peu trop de penchant à la tendresse. Il étoit d'ailleurs beau, bienfait, galant, & libéral, adoré de ses sujets, redouté de tous ses voisins, & en état de n'apprehender lui même aucune des Puissances, dont ses vastes Etats étoient

environnés. Avec de telles qualités un cœur, qui s'offre accompagné d'une couronne, se trouve rarement exposé à essuyer un refus. Mais l'entreprise de Méez-lédin étoit de la nature de celles, à qui un obstacle invincible ne permettra jamais de réussir. Giauher s'en apperçut dès le premier pas qu'il fit dans cette négociation. A peine fut il arrivé sur les frontiéres de l'Egypte, qu'on commença par le chicaner sur la qualité de son escorte. On lui fit même entendre assez clairement, qu'on ne lui permettroit jamais de passer plus avant avec des troupes si nombreuses. Il est vrai, qu'on colora ce refus d'un prétexte assez specieux en apparence. On lui dit qu'un parti de mécontens cabaloit à la Cour & dans les provinces, & qn'il étoit à craindre qu'à l'approche de ces troupes étrangéres ils ne prissent cette occasion pour éclater. Le général Africain sentit d'abord l'affront qu'on faisoit à son maître dans la personne de ses Ambassadeurs; mais il aima mieux le dissimuler, & paroître prendre en payement la mauvaise défaite qu'on lui donnoit, que de rendre l'outrage plus sanglant, en éclatant hors de saison. Dès lors il commença à tirer mauvais augure du succès de sa négociation. Cependant il passa pat dessus ce pressentiment secret dans l'espérance de vaincre par sa patience & son habileté des obstacles, qui n'éroient peut être pas aussi insurmontables que cette premiere démarche sembloit le promettre. Il laissa la plus grande partie de son escorte sur la frontiere, & s'avança vers la capitale suivi seulement de deux mille hommes. Mais au lieu d'y faire son entrée, aussi tôt après qu'il y fut arrivé, il alla camper, comme je l'ai dit, à quelque distance de ses murailles, & demanda huit jours de repos pour se remettre des fatigues du voyage, avant que de paroître à la Cour. Ce motif, dont le Ministre Africain se servoit pour colorer ce retardement, n'étoit qu'un prétexte, & une adresse de ce Visir pour cacher son véritable dessein. Le désir de servir la passion de son maître, & la crainte de n'en pas venir à bout, lui firent imaginer que pour y reussir, il devoit d'abord travailler à gagner l'inclination des peuples. Il n'ignoroit pas que les Souverains, tout independans qu'ils sont, se voyent souvent engagés par leurs sujets dans des démarches, qu'ils n'auroient jamais faites, si la liberté du choix leur eût été absolument permise; que naturellement on ne se porte pas
à

à choquer de front le penchant général de toute une nation, & que pour amener un Prince à ce qu'on desire de lui le moyen le plus seur est souvent de prévenir en faveur du projet, qui lui est proposé, ces mêmes peuples que la nature & le devoir soumettent à son obéissance. Cette maxime parut surtout d'usage à Giauher dans l'occasion présente, où le foible gouvernement d'une femme lui donnoit beaucoup davantage de ce côté-là. Il resolut donc de commencer par prévenir les Egyptiens en sa faveur; & comme rien n'est plus capable de frapper le peuple, toujours admirateur d'une pompe extérieure, que le brillant & l'éclat, il crut pouvoir venir about de son dessein par ce délai qu'il fit demander à la Cour de la jeune Reine.

En effet il seroit difficile de bien exprimer toutes les magnificences, qui pendant ce court intervalle éclaterent dans le camp des Africains, & dans l'entrée qu'ils firent ensuite. Au milieu de cette vaste enceinte, qu'ils occupoient au pied des murs du Caire, quarante tentes destinées à loger les Ambassadeurs, & toutes couvertes de brocard, ou d'autres étoffes de prix, formoient un croissant, & par la richesse de leurs ameublemens offroient un spectacle également surprenant & agréable. Ces tentes étoient accompagnées de côté & d'autre par celles qu'occupoient les Officiers, les domestiques, & les équipages de ces Seigneurs. Ces dernieres formoient des rues tirées au cordeau, où plusieurs boutiques ouvertes offroient gratuitement aux passans des rafraichissemens de toutes les sortes, des fruits, des liqueurs, souvent même des marchandises de prix. Enfin les troupes, qui avoient suivi les Ambassadeurs, disposées sur les aîles fermoient le camp, & sembloient en deffendre les avenues.

Au centre de ce demi cercle, dont je viens de parler, paroissoient trois pavillons beaucoup plus élevés & plus riches que tous les autres. Celui qu'on voyoit à la droite servoit de demeure à Giauher, & étoit couvert de brocard d'or. Celui de la gauche étoit de même parure. C'étoit dans ce dernier, que le peintre François destiné par le Calife à pénétrer les secrettes dispositions de la Cour d'Egypte, & à en profiter pour l'accomplissement des desirs de ce Prince, jouoit sous l'habit d'une esclave la premiére Scene du nouveau role, dont il avoit

été chargé. C'étoit, disoit-on, une jeune Européenne de condition qui avoit couté au Calife une somme considérable, & que ce Prince envoyoit en present à la Reine d'Egypte. Sous cet habit emprunté le jeune François jouoit parfaitement son personnage. Un air de jeunesse répandu sur tout son visage ne laissoit pas à l'œil le plus perçant le moindre lieu de soupçonner la vérité du déguisement ; & si quelquefois il lui échapoit quelques petites libertés dans ses manieres capables de trahir le secret de son sexe, il étoit aisé d'attribuer ces écarts peu fréquens aux déffauts d'un pays, où les femmes plus sages réellement que toutes celles du Levant croyent par là être en droit d'être moins circonspectes sur certaines formalités, qu'elles regardent comme de pures bagatelles. Cent femmes que le Calife lui avoit données, & qui ignoroient parfaitement le secret de son état, étoient sans cesse occupées à le servir, & à lui tenir compagnie ; & à l'exception de l'amour & de la jalousie, qui étoient bannies de ce lieu, on peut dire que ce petit sérail étoit un abregé de toutes les autres passions frivoles dont ceux des grands font leur occupation la plus ordinaire.

Cependant la richesse de ces deux Pavillons n'approchoit point encore de la magnificence de celui, qui occupoit le milieu. Ce troisiéme Pavillon plus haut & plus vaste encore que les deux autres étoit couvert en dehors d'un velours cramoisi rehaussé d'une broderie d'or enrichie de perles & de pierreries, & portoit l'étendart du Calife. Le dedans étoit paré de même d'un velours blanc plus riche encore que celui, qui couvroit le dehors ; & les rideaux de brocard d'or, qui fermoient l'entrée de ce Pavillon, relevés par des agraffes de Diamans, laissoient appercevoir au milieu un trône d'argent massif, au haut duquel le portrait de la Reine étoit placé. C'étoit au pied de ce trône, que tous les matins le Visir Giauher, accompagné des autres Ambassadeurs assis autour de lui sur de riches coussins de brocard tout brillans de pierreries, tenoit grand Divan, & se donnoit en spectacle à un peuple innombrable, que la nouveauté du spectacle attiroit, & qui voyoit déja avec plaisir ces superbes étrangers reconnoître dans sa Reine leur maitresse & leur souveraine. Le reste de la journée se passoit dans ces agréables divertissemens, qui sont propres à cette nation, & dans lesquels elle excelle plus que toute autre. Ce

n'étoient que Carrousels, que courses de bague. On voyoit les Ambassadeurs, & leur Chef lui même, à la tête des troupes Africaines s'attaquer, se charger, se séparer, se rejoindre & se mêler ensuite en mille figures différentes, & representer au milieu de la paix l'image la plus vive de la guerre. Les habitans du Caire sortis de leurs murailles pour jouir de ces fêtes & de ces divertissemens, regardoient avec surprise ces hommes, qui demandoient du tems pour se remettre de leurs fatigues, paroître plus disposés au combat qu'au repos, & sembloient par leur admiration respecter déja ceux, qui devoient un jour être leurs maîtres.

A ces plaisirs de la journée succedoient ceux de la nuit, qu'une infinité de lumiéres rendoient mille fois plus brillante que le jour même. Outre les courses de flambeaux, qui succedoient aux courses de bagues, & étoient un spectacle absolument nouveau en Egypte, tous les Pavillons, toutes les tentes, toutes les rues du camp étoient illuminées en mille manieres différentes. Cependant des joueurs d'instrumens, des danseurs, des troupes de Comédiens, occupoient dans différens quartiers un peuple infini, tandis que dans plusieurs boutiques répandues dans cette vaste enceinte, d'autres alloient faire emplette de fruits, de liqueurs, de parfums, & d'autres marchandises de toute espece, dont les acheteurs n'étoient point obligés de demander le prix, comme les vendeurs n'en demandoient de leur côté d'autre payement que celui de la reconnoissance. On se retiroit vers la pointe du jour charmé de la générosité de ces étrangers, & on ne pouvoit s'empêcher d'envier le sort des peuples, qui avoient le bonheur de vivre sous la domination d'un Prince, dont la magnificence éclatoit si sensiblement jusques dans la personne de ses Ministres.

Enfin le jour destiné à l'entrée des Ambassadeurs arriva; & on ne peut exprimer avec quelle ardeur le peuple déja prévenu en faveur du maître qu'ils representoient s'empressa à leur marquer son zele dans ce jour de cérémonie. Dès le grand matin toutes les rues, par où la cavalcade devoit passer, furent couvertes de tapis, & jonchées de fleurs, & les fenêtres de la Ville ornées des étoffes les plus magnifiques embaumoient l'air par l'odeur des parfums précieux qu'on y brûloit. Cependant tout le camp Africain à cheval n'attendoit que le moment du

départ, lorſqu'à l'arrivée de douze Seigneurs de la Cour, nommés par la Reine pour accompagner les Ambaſſadeurs, tout le monde ſe mit en marche.

Douze cens eſclaves à pied tous habillés de neuf, & portant chacun les livrées de leurs maîtres, ouvroient cette ſuperbe entrée. Ils étoient ſuivis de trois cens autres des mieux faits, tous habillés de brocard. Ceux ci étoient de la maiſon de Giauher, & ſembloient marquer par leur contenance fiére, qu'ils ſe ſentoient de la ſupériorité du maître auquel ils appartenoient. Après eux venoient les Officiers de la maiſon des Ambaſſadeurs au nombre de plus de quatre cens, tous montés ſuperbement, & ſuivis d'environ huit cens chameaux portans les équipages de leurs maîtres, & conduits par autant d'eſclaves. On voyoit paroître enſuite les pages du Viſir Giauher au nombre de deux cens, ayant à leur tête le Surintendant de la maiſon de ce Général. Cet Officier, dont la bonne mine étoit encore rehauſſée par un habillement des plus magnifiques, montoit un cheval Arabe, dont la houſſe trainante juſqu'à terre étoit toute brodée de perles. Les pages, qui le ſuivoient n'étoient pas montés moins avantageuſement, & étoient tous habillés de brocard d'or. Il n'étoit pas poſſible d'arracher ſes regards de deſſus cette troupe brillante & leſte. Deux cens joueurs d'inſtrumens marchoient enſuite, & annonçoient par leurs concerts l'arrivée des preſens du Calife. Ils étoient portés par deux cens chameaux eſcortés de huit cens hommes des troupes Africaines, & chargés de tout ce que l'Europe, l'Aſie, & l'Afrique, peuvent produire de plus précieux & de plus rare. Les parfums les plus exquis, les étoffes les plus riches & les plus ſuperbes, l'or même & les pierreries, étoient ce qu'ils renfermoient de moins eſtimable. Une infinité de miracles de l'art, des bijoux ſans nombre & de toute eſpéce, tous plus précieux les uns que les autres, avoient été raſſemblés par l'amoureux Méez-lédin avec des dépenſes immenſes dans le ſeul eſpoir d'en faire un preſent agréable à l'objet, auquel il avoit déja ſacrifié le plus précieux de tous les tréſors, qui étoit ſa liberté. Chacun de ces chameaux couvert d'une houſſe de velours verd rehauſſée d'une broderie d'or & de perles, & portant une aigrette de la même couleur, étoit conduit par deux eſclaves noirs habillés de la même étoffe, & portant un

colier d'argent garni de turquoises & d'émeraudes. Enfin paroissoient les quarante Ambassadeurs Africains conduits par les douze Seigneurs de la Cour d'Egypte, qui étoient allé les recevoir hors des murs de la Ville par ordre de la Princesse. L'or & les Diamans étoient ce qui brilloit le moins dans cette superbe troupe. La jeunesse de ces Seigneurs, leur bonne mine jointe à certain air de fierté, qui leur étoit inspiré par leur naissance & par la grandeur du maître qu'ils servoient, attiroient tous les regards. Il n'y en avoit aucun qu'on ne jugeât digne de gouverner l'Egypte, & mille cris d'allégresse poussés sur leur passage étoient autant de témoignages non suspects des vœux sincéres, que faisoient les peuples pour l'heureux succès de leur voyage. Après eux un nouvel objet attiroit les yeux & l'admiration de tout le monde. C'étoit un char d'argent doré, dont la magnificence ne peut être décrite assez dignement. Au haut du char étoit élevé ce trône d'argent massif, dont j'ai parlé, surmonté du riche Pavillon. Dessous, & sur le haut du trône, paroissoit le portrait de la Reine enchassé dans une bordure de nacre de perles garnie de Diamans, & sur les divers dégrés du trône brûloient dans des cassolettes d'or les parfums les plus délicieux de l'Arabie. Au bas du trône étoit assis le peintre François sous l'habit d'une fille esclave, tout brillant de pierreries, & à ses pieds les cent femmes destinées à le servir, habillées de même superbement, sembloient attendre ses ordres dans le silence. Cent Eunuques noirs couverts de drap d'or environnoient le char le Cimeterre à la main, prêts à donner la mort à tous les téméraires, qui auroient osé en approcher. Ce superbe équipage étoit traîné par vingt quatre chevaux blancs comme neige, que conduisoient autant de jeunes esclaves aussi beaux que l'Amour, & immédiatement devant le char marchoit seul le Visir Giauher à la suite des Ambassadeurs ses collégues. Ce grand homme montoit ce jour là un cheval barbe, dont la selle couverte de lames d'or, & la housse de velours rouge relevée aussi en broderie d'or, étoient toutes semées de pierreries. Pour lui il sembloit avoir négligé à dessein tous les agrémens que sa personne eût pû tirer de la parure. Son habillement étoit à la vérité d'une étoffe précieuse, mais très simple, & sans ornement. Il portoit seulement à son bonnet une plume de Héron attachée avec

une rose de Diamans, & à son côté le Cimeterre garni de pierreries, qui étoit un présent de son maître. Mais à l'âge de près de soixante ans ce Général fameux par tant d'exploits avoit un air de majesté & de grandeur, qui le distinguoit beaucoup plus, que tous les ornemens extérieurs, dont il eût pû se parer. Sa vue rappelloit le souvenir de toutes ses victoires, & jusques dans le sein des fêtes & des plaisirs on n'osoit le regarder qu'avec le même respect qu'il inspiroit au milieu des batailles. Deux esclaves mis superbement marchoient à ses côtés, & tenoient les rênes de son cheval. Le reste des troupes Africaines fermoit la marche.

Ce fut en cet ordre que les Ambassadeurs Africains traversant les rues de la Capitale de l'Egypte, arriverent dans la grande Cour du Palais, où quatre mille hommes des gardes de la Reine rangés en haye les attendoient sous les armes. Là ils mirent pied à terre, & furent receus par les principaux Ministres de cette Cour, qui après les avoir fait passer au travers de plusieurs appartemens richement meublés, les introduisirent enfin à l'audience de la Reine. Je ne m'amuserai point à décrire toutes les magnificences de cette superbe salle, où cette Princesse tenoit son Divan. Quoiqu'on n'eût épargné pour l'enrichir, ni l'or, ni les marbres les plus précieux, il est certain que la Souveraine, qui l'habitoit, n'y voyoit rien de plus beau qu'elle. Aussi n'y eut il aucun des jeunes Ambassadeurs, qui quoique prévenu des charmes de cette Princesse, ne se fût vû dans ce moment réduit à la tentation délicate de devenir le rival de son maître, si le respect & le devoir ne les eussent forcés de baisser leurs regards, & d'étouffer dans eux mêmes une flamme, que la présence de tant d'appas cherchoit à allumer dans leur cœur, & à laquelle toutes les loix imposoient un éternel silence. A l'égard de Giauher, au lieu de ces sentimens d'admiration, soit pressentiment, soit que des lumiéres plus perçantes lui fissent pénétrer ce qu'il y avoit de plus caché dans les physionomies, il se trouva à la vue de la Reine saisi d'un certain trouble mêlé d'horreur; qui sembla lui donner dès-lors les présages les plus funestes pour la réussite de son entreprise. Cette premiére audience se passa toute entiére en cérémonies & en complimens. Les présens du Calife passerent tous en revue sous les yeux de la Princesse, & ne furent pas reçus aussi

bien qu'ils le méritoient. L'esclave Européenne fut le seul, dont la Reine parût un peu contente. Un certain air mâle, que sa physionomie offroit nécessairement, fût pour cette Princesse un agrément nouveau qu'elle ne trouvoit point dans toutes les filles, qui étoient à son service. Peut être s'imaginera-t-on que cette sympathie étoit un ouvrage de la nature; point du tout. La nature n'inspire point de tels sentimens, & ne sçait point se prêter à ce qui la détruit & la deshonore. Quoi qu'il en soit, l'esclave du Calife fut reçue de la Reine d'Egypte avec toutes les caresses que l'on peut imaginer. Non seulement elle la prit à son service; elle lui fit encore donner un appartement séparé dans son Palais tout voisin de celui qu'elle même habitoit, & outre les femmes, qui l'avoient suivie, cette Princesse lui en assigna encore cent autres, qui eurent ordre de lui obéïr comme à elle même. On offrit aussi à Giauher & à sa suite des logemens dans le Palais; mais ils s'excuserent de les accepter sous prétexte de leur grand nombre, & se retirerent dans le camp qu'ils avoient d'abord occupé sous les murailles de la Ville.

Cette premiére audience fut suivie de plusieurs autres, dans lesquelles sans s'expliquer ouvertement sur les prétentions de son maître, pour ne pas mettre sa gloire en compromis, & sans sortir des termes généraux d'affection & d'attachement que ce Prince avoit, disoit-il, pour les intérêts de la Reine, Giauher cherchoit à pénétrer les dispositions secretes de cette Princesse au sujet du mariage qu'il avoit ordre de lui proposer. Mais ces offres de service & ces témoignages d'amitié étoient toujours reçus avec tant de froideur & d'indifférence, que le prudent Visir n'osa jamais hazarder une déclaration plus précise. Tant de réserve rompoit toutes ses mesures, & mettoit about tous les expédiens, que son expérience & son zele pouvoient lui faire imaginer pour tenter le cœur d'une femme. Envain vantoit-il la puissance formidable du Calife, sa bravoure reconnue, sa prudence éprouvée en mille occasions différentes. Quelques Seigneurs de la Cour, quelques unes des femmes favorites de la jeune Reine, que ce Ministre avoit déja sçu mettre dans ses intérêts par ses maniéres généreuses & engageantes, entretenoient sans cesse la Princesse des bonnes qualités & du mérite du Monarque Africain, de sa bonne mine,

de son esprit, des charmes de sa personne, & des magnificences de sa Cour, dont il donnoit actuellement des témoignages si sensibles à l'Egypte. Tous ces traits s'émoussoient contre la dureté d'un cœur, qu'un mur d'airain, ou de Diamant sembloit mettre à couvert de toutes ces attaques.

Deux mois s'étoient déja écoulés, sans que les Ambassadeurs du Calife se vissent plus avancés dans leur négociation, que le premier jour de leur arrivée. Giauher peu accoutumé à voir traîner en longueur une affaire, dont il étoit chargé, & convaincu que ces retardemens ne pouvoient manquer de causer les plus vives inquiétudes à son maître, travailloit inutilement à pénétrer un mystére, qu'il trouvoit chaque jour enveloppé des ténébres les plus épaisses. On l'avoit déja assûré qu'aucune aversion pour le Calife n'avoit part aux obstacles qu'il rencontroit à l'exécution de son dessein. Tout ce qu'il apprehendoit, c'étoit qu'un heureux rival n'eût prévenu dans le cœur de la Reine les démarches qu'il avoit faites pour la gagner. Il mit tout en œuvre pour s'en éclaicir, & toutes ses recherches n'aboutirent qu'à le jetter dans de nouveaux doutes. Toutes les apparences sembloient condamner ses soupçons. La jeune Reine renfermée dans son sérail, où elle n'avoit d'autre compagnie que ses femmes, vivoit dans une retraite, qui paroissoit devoir fermer la bouche à la médisance la plus maligne. Sa Cour n'étoit point composée d'une jeunesse brillante, telle qu'on auroit pû se flatter de la trouver auprès d'une Princesse, qui se voyoit dans la saison de l'âge la plus charmante & la plus capable de plaire. La Cour d'Egypte n'étoit rien moins que le séjour des jeux & des plaisirs; ou s'ils y paroissoient quelque fois, ils étoient renfermés dans le secret du Sérail, d'où ils éclatoient rarement au dehors. Tous les Ministres & les principaux Officiers de la jeune Reine étoient des gens d'un âge mûr & avancé; encore n'approchoient-ils que rarement de sa personne. Heureuse, si elle les eût du moins quelquefois écoutés pour prendre leurs conseils sur le gouvernement de ses peuples. Mais ces hommes sages n'avoient pas plus de pouvoir auprès de leur Souveraine, que les derniers de ses Sujets. Toutes les graces passoient par le canal de certaines esclaves favorites, qui avoient seules l'oreille de la Princesse, & disposoient de tous les emplois. Les charges de l'Etat les plus importantes, les gouvernemens

gouvernemens du Royaume les plus considérables étoient le prix des services honteux, que des hommes inconnus & sans talens rendoient à ces esclaves dominantes. Cependant les personnes de mérite, que leur naissance sembloit appeller au gouvernement, vivoient éloignées de la Cour, tandis qu'une jeunesse toujours bouillante, qu'on laissoit languir dans l'inaction, se livroit sans remords à la mollesse & à la débauche. Giauher fut témoin d'une partie de ces particularités; & ce qu'il ne put appercevoir par lui même, il en fut instruit par les principaux de cette Cour, dont son génie magnifique & généreux lui avoit déja gagné le cœur. Il vit un pays riche & abondant habité par des peuples sans nombre, mais fort indifférens pour ceux dont ils étoient gouvernés, parce qu'ils ne recevoient aucunes marques de leur attention à faire leur bonheur; une jeunesse florissante, mais sans occupation; & énervée par la débauche & les plaisirs outrés, auxquels elle se livroit sans mesure; des Ministres sans pouvoir & sans emploi; des Seigneurs mécontens; des Grands dégoutés d'un gouvernement, qui les retenoit dans l'oubli, confondus avec la multitude; & à la tête de tout cela une jeune Reine, qui dans le feu de l'âge, dans un rang capable d'allumer les passions les plus endormies, paroissoit n'avoir aucune inclination pour aucun homme, comme elle pouvoit compter de même de trouver un parfait retour dans le cœur de ses Sujets, qui n'avoient aucun attachement pour sa personne. Ces lumiéres jetterent le Visir dans un nouvel embarras. Sur ces connoissances il eût plus volontiers entrepris la conquête de l'Egypte, que celle du cœur de la Princesse. Mais toutes ses démarches dépendoient du tems, de l'intrigue, & des ordres de son maître.

Cependant depuis l'arrivée de l'esclave Européenne, le sérail de la Reine d'Egypte sembloit avoir pris une toute autre face. Aux plaisirs qu'il renfermoit auparavant s'étoit joint certain air de vivacité, qui ne contribuoit pas peu à les rendre plus piquans & plus sensibles. Les vastes & nombreux appartemens qu'il contenoit, les magnifiques & superbes jardins, dont on avoit orné son enceinte, étoient marqués chaque jour par quelque nouvelle fête. Au milieu de ces divertissemens le peintre François logé, servi, honoré comme la Reine même, ne jouissoit point de cette félicité, qui a coutume d'être le

fruit d'une satisfaction parfaite. Aussi n'avoit-il ni l'esprit tranquile, ni le cœur content. Huit jours s'étoient déja écoulés depuis son entrée dans ce séjour, sans qu'il lui eût encore été possible de joindre l'aimable esclave, qui étoit l'objet principal de son déguisement. Il l'avoit vue, à la vérité, mais toujours confondue avec les autres femmes, que la Reine trainoit à sa suite dans deux ou trois visites que cette Princesse lui avoit déja rendues. Il s'imaginoit même avoir remarqué à sa vue dans les yeux & sur le visage de cette belle fille certain air de tristesse, qu'il ne lui sembloit pas pouvoir allier avec le plaisir qu'elle devoit ressentir naturellement de le sçavoir si proche d'elle. Cette observation le jettoit dans des craintes, des soupçons, des incertitudes, qui lui causoient les inquiétudes les plus mortelles. Tout ce qu'il pouvoit découvrir des secrets de ce lieu mystérieux, où jamais autre homme que lui n'avoit pénetré, ne lui permettoit pas d'appréhender un rival. Il craignoit un malheur mille fois encore plus affreux; c'étoit l'oubli de cette belle personne; c'étoit l'inconstance naturelle à son séxe. Elle ne m'aime plus, disoit-il; à peine m'a t'elle vû éloigné, qu'elle m'a cru comme elle capable de changement. Sans cela comment au travers de ce léger déguisement auroit-elle pû ne me pas reconnoître! Ces voiles, qui me cachent à tout le reste du monde, peuvent ils dérober à son cœur la connoissance de ce que je suis? Ne nous flattons point, ajoutoit-il; mon idée est absolument bannie de son esprit; son cœur ne lui parle plus en ma faveur je ne le reconnois que trop à ses froideurs & à son indifférence.

Rempli de ces idées le triste Abdelméleck, c'étoit le nom Arabe que Méez-lédin avoit donné au jeune peintre, fut tenté mille fois d'aller découvrir son séxe à la Reine; de ruiner par cette démarche toutes les espérances du Calife, que cette Princesse ne manqueroit pas d'accuser d'avoir voulu deshonorer son Palais par cette indigne supposition, & de s'exposer lui même par son aveu à toute la vengeance de l'un & de l'autre. Il n'imaginoit point de moïen plus infaillible pour mettre fin promtement à une passion infortunée, dont les suites ne lui promettoient rien que de funeste. Du reste il s'étonnoit peu des tourmens auxquels il pourroit par là s'exposer. Il n'en connoissoit point de plus grand que celui d'aimer un objet aimable sans aucun espoir de retour. Quelque lueur d'espérance, un reste

d'attachement pour les intérêts du Calife, peut être même pour la vie, l'empêcherent d'exécuter ce téméraire dessein. Cependant il erroit sans cesse dans ces divers appartemens, dans ces vastes jardins du sérail, quelquefois suivi de quelques unes des femmes que la Princesse lui avoit données pour le servir, souvent seul, & n'ayant pour toute compagnie que ses chagrins, portant partout avec lui le trait empoisonné qui l'avoit blessé.

Un jour ses rêveries l'avoient conduit dans un cabinet de verdure situé au milieu d'une petite Isle, que l'art & la nature sembloient avoir ménagée exprès dans ces superbes jardins pour le soulagement des Amans malheureux. On l'appelloit l'Isle des Amours. Deux ruisseaux argentés sortis de la même source baignoient ses bords, & se réunissant à son extrémité, formoient une espéce de cascade naturelle, où leurs eaux par leur sombre murmure sembloient se plaindre d'être obligées d'abandonner sitôt ce lieu enchanté. Plusieurs ponts pratiqués sur ces deux canaux, & accompagnés de balustrades dorées, conduisoient dans ce délicieux séjour, où jamais le Soleil ne troubla par ses rayons importuns l'agréable ramage d'un nombre prodigieux d'Oiseaux différens, qui ne se lassoient point de chanter leurs amours à l'ombre du feuillage épais, dont toute l'Isle étoit couverte. Quelques allées d'un sable ferme & uni ornées de statues du plus beau marbre, & rafraichies par des jets d'eau sans nombre, invitoient à la promenade; tandis que plusieurs sieges des plus propres & des mieux entendus offroient aux personnes fatiguées la commodité de goûter en ce lieu l'air le plus pur & le plus frais. Au milieu de l'Isle s'élevoit un grand pavillon quarré formé de treillages, & tapissé du bas en haut de la plus aimable verdure. Un lit de gazon parsemé de fleurs, & préparé par les mains mêmes de la nature, occupoit une partie de ce délicieux réduit; & un petit ruisseau, dont il étoit traversé, sortant à gros bouillons d'une source pure, sembloit destiné à endormir les soins les plus cuisans, & les plus cruelles inquiétudes.

Uniquement occupé des soins de sa passion Abdelméleck entroit, sans y penser, dans ce lieu charmant & tranquile, lorsqu'il apperçeut à une de ses extrémités une jeune personne assise sur le gazon, qui lui parut plongée dans la mélancholie la plus profonde. Cette vue lui causa un trouble inconnu,

dont il ne se sentit pas le maître. Une main plus blanche que l'albâtre & négligemment étendue s'occupoit à cueillir quelques fleurs, tandis que la tête appuyée nonchalamment sur l'autre, cette belle personne sembloit ne faire usage de ses yeux que pour laisser couler quelques larmes. Abdelméleck qui ne la voyoit que de côté, ne put d'abord deviner qui elle étoit. Un soupir que le souvenir de ses peines lui arracha malgré lui à la vue de ce que souffroit cette charmante personne, lui ayant fait tourner la tête de son côté, il la reconnut pour Datéjan; c'étoit le nom de l'esclave Géorgienne, à laquelle il avoit sacrifié sa liberté. Quelle fut la surprise de ces deux Amans à une rencontre si peu attendue! Le jeune François revint le premier de la sienne; & se jettant aux genoux de sa maitresse, dont il prit la main, qu'il baisoit tendrement. Je vous rencontre enfin, lui dit-il; & l'amour par ce seul présent qu'il me fait, semble vouloir me dédommager de toutes les peines qu'il m'a causées. Depuis huit jours que j'erre dans ce Palais, je vous cherche, charmante Datéjan, d'appartemens en appartemens, de bosquets en bosquets, sans que vous ayez daigné faire un pas pour avoir avec moi un tête à tête. Je vous ai vue tous les jours; & vos yeux ont semblé vouloir se dérober à mes regards. Expliquez enfin ce mystére, charmante personne, ajouta-t-il en lui serrant tendrement la main. Aurois-je perdu par mon éloignement les droits que je croyois avoir sur ce cœur autrefois si sensible? ou si vous conservez encore pour l'infortuné Abdelméleck la tendresse que vous lui avez jurée, ces voiles ont ils pû le cacher à vos yeux? Auriez vous méconnu cet Amant tendre & passionné sous les habits d'une esclave du Calife? Ah, Abdelméleck, repartit assez vivement cette belle fille, en le regardant tendrement, plût au Ciel que vous m'eussiez toujours été inconnu, ou que vous le fussiez encore dans ces murs détestés, qui nous renferment.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le jeune François, qui tout rempli des idées funestes, dont il s'occupoit nuit & jour depuis qu'il commençoit à désespérer de joindre l'esclave Géorgienne, ne put s'empêcher à ce discours qu'elle lui tint de se regarder comme sur le point de perdre en même jour sa maitresse, son honneur, & sa vie. Il étoit trop de son intérêt d'éclaicir cette intrigue, pour n'en pas presser le dénoument.

Auſſi mit il en œuvre les priéres & les inſtances les plus tendres, afin d'en venir about. Quoi, ma belle maitreſſe, s'écria-t-il, en reprenant les mains de Datéjan qu'il avoit quittées, quoi, ſerois-je bien aſſez malheureux, pour que mon ſéjour auprès de vous pût vous cauſer quelque peine & quelque inquiétude? Vous même ſeriez vous aſſez inſenſible pour me voir à regret dans des lieux, où je puis enfin vous dire en liberté que je vous aime & vous adore? Ce retour en Egypte, dont vous ſemblez vous plaindre, & que j'ai ſouhaité avec tant d'ardeur, ce déguiſement qui me parut ſi favorable pour vous convaincre de la vivacité de ma paſſion, & dont vous ſemblez tout apprehender, les ordres du Califе & le ſoin de ſes intérêts y ont eu peu de part; l'amour ſeul que je ſens pour vous en a été le principe. Seroit-il poſſible que je vous euſſe déplu par cet endroit même, qui me paroiſſoit devoir ſervir plus que tout autre à vous prouver mon attachemenr? Vous repentiriez vous déja des tendres ſentimens que l'amour vous avoit inſpirez en ma faveur? Ou quelque ennemi de notre bonheur en découvranr le ſecret de mon déguiſement, chercheroit - il à y mettre obſtacle? Parlez, charmante Datéjan. Les momens ſont précieux dans une conjoncture, qui doit décider des intérêts de mon cœur, & peut être de celui d'un Monarque puiſſant, qui ſur le ſeul rapport que je lui ai fait de vous, commence déja à s'intéreſſer lui même à votre ſatisfaction. Parlez; expliquez moi l'affreux myſtére que vos paroles ſemblent me laiſſer entrevoir. Pour qui dois je trembler? Que dois-je craindre? De qui faut il que je me défie dans les murs de cet impénérrable ſérail, ſi mon ſecret n'y a été pénetré que de vous? Eſt-ce de ma maitreſſe? Eſt-ce de la Reine? Ah, ce ne ſont pas ſes mauvais traitemens qui ſont le plus à apprehender, reprit avec vivacité la belle eſclave Géorgienne. Jouiſſez, Abdelméleck, jouiſſez, ſi la nature & l'amour le permettent, du ſort heureux qui vous eſt ici préparé. Souvenez vous ſeulement quelquefois dans ces lieux de l'infortunée Datéjan; il eſt plus de votre intérêt, que vous ne penſez, de n'y être connu que d'elle.

Cette belle fille crut en avoir trop dit; elle ſortit bruſquement du cabinet, & allant rejoindre à grands pas ſes compagnes, qu'elle retrouva dans une des allées de ce lieu enchanté, elle

laissa son Amant dans la situation du monde la plus cruelle. Dans le peu de paroles que sa maitresse lui avoit dites il croyoit remarquer une secrette jalousie, dont il ne pouvoit pénétrer la cause. Quelquefois une idée flatteuse lui laissoit imaginer pour un moment qu'il n'étoit peut être pas absolument indifférent à la Reine. Mais comment se persuader qu'une grande Princesse recherchée par un puissant Monarque, qui lui faisoit offrir son cœur & sa main, eût daigné abaisser ses regards jusqu'à lui ? Comment d'ailleurs se seroit-il imaginé qu'elle eût pû seule pénétrer le secret de son séxe, qui étoit encore jusques-là un mystére pour tout le reste des femmes du sérail ? Mille idées confuses de crainte & d'espérance se croïsoient dans son esprit, & y formoient un chaos qu'il ne lui étoit pas possible de debrouiller. Il revint enfin de son étonnement & de sa surprise ; il courut après Datéjan résolu d'éclaircir des doutes, qui lui paroissoient plus insupportables que la mort même. Quelle douleur pour lui de ne pouvoir la rejoindre ! Il retourna s'enfermer dans son appartement, plus triste & plus inquiet qu'il ne l'étoit avant cette entrevue. Son chagrin dégenéra bientôt en une noire mélancholie, qui fit tout apprehender pour ses jours. La Reine qui en fut informée en parut aussi inquiéte, que si de la vie de l'esclave Européenne eût dépendu la conservation de sa couronne. Ses femmes étoient sans cesse occupées par son ordre à inventer de nouveaux plaisirs capables de dissiper l'esprit, & d'égayer l'imagination la plus sombre. Ce n'étoient tous les jours dans le sérail que concerts charmans propres à exciter à la gayeté, que spectacles divertissans, que bals, que comédies, que déguisemens les plus risibles & les plus grotesques. La jeune Princesse assistoit elle même à toutes ces fêtes, & tachoit par son enjouement & par ses caresses de dissiper cette humeur sombre, dont elle ignoroit le principe. Il ne se passoit point de jour, qu'elle ne donnât à l'esclave favorite quelque nouvelle marque de son attention par des présens tous plus magnifiques les uns que les autres. Tantôt c'étoit un habillement superbe & d'un goût nouveau ; tantôt c'étoient des bijoux rares & précieux ; quelque fois elle lui envoyoit un assortissement de pierreries, dont cette Princesse prenoit plaisir à la parer, jusqu'à vouloir les arranger elle même sur ses habits & dans sa coëffure. Cependant au

milieu de ces empressemens la santé du triste Abdelméleck dépétissoit de jour en jour à vue d œil ; sa beauté se passoit, comme celle d'une tendre fleur qu'un vent de Midi a touchée de son souffle empoisonné. Uniquement occupé de ses inquiétudes & de ses chagrins, insensible à tous les plaisirs qu'on cherchoit à lui procurer, à peine paroissoit-il faire la moindre attention à l'ardeur que la Reine & toute sa Cour témoignoient à l'envi pour lui plaire.

D'un autre côté le Visir Giauher toujours attentif aux intérêts de son maître, & ennuyé de ne point recevoir de nouvelles du jeune François, le faisoit presser tous les jours de plus en plus de lui fournir des lumiéres, sur lesquelles il pût regler ses demarches. Il se servoit pour ce ministére d'une des femmes que le Calife avoit données au jeune peintre pour l'accompagner. Ce Prince sans découvrir à cette femme le secret du déguisement, lui avoit fortement recommandé ses intérêts. Elle étoit même sœur d'un des Seigneurs Africains, qui composoient l'Ambassade. Cette qualité lui procuroit des distinctions dans le sérail de la Reine d'Egypte, où elle n'étoit point regardée sur le même pied que les autres femmes. D'ailleurs comme elle n'étoit venue, disoit-on, que pour tenir compagnie à l'esclave Européenne jusqu'au depart des Ambassadeurs, elle avoit la liberté de sortir du Palais, & d'aller voir son frere au camp toutes les fois qu'elle le souhaitoit. C'étoit dans ces entrevues que le Visir l'avoit chargée d'instruire le jeune François du peu de progrès qu'il faisoit dans sa négociation, & de le solliciter de lui fournir les moyens d'en sortir à son honneur, & à la satisfaction de son maître.

Au milieu de ses inquiétudes & de ses chagrins, devenu insensible à tout autre soin qu'à celui de son amour, Abdelméleck n'avoit point encore perdu le souvenir des marques de bonté qu'il avoit reçues du Calife. Il résolut de servir ce Prince ; mais Datéjan seule lui paroissoit propre à l'aider dans l'exécution de son dessein, & il désespéroit presque de pouvoir la joindre. Depuis leur derniére entrevue cette belle fille étoit tombée elle même dans un état à faire compassion ; la vue des malheurs, dont elle voyoit menacé en même tems son Amant & son amour, l'avoit jettée dans une langueur, qui lui permettoit à peine de sortir de la chambre. Abdelméleck ne la voyoit

plus que rarement, & n'imaginoit aucun prétexte pour obtenir de la Reine la permiſſion d'aller lui même lui rendre viſite. Il découvrit ſon embarras à l'Africaine, à qui il marqua en même tems la néceſſité qu'il avoit d'entretenir l'eſclave Géorgienne pour travailler à la ſatisfaction du Viſir; & elle le tira ſur le champ d'inquiétude, en s'offrant elle même à lui ménager un rendez-vous avec cette fille. Elle l'exécuta comme elle l'avoit promis. Elle vit Datéjan, & n'eut pas de peine à l'engager à une entrevue que cette belle fille commençoit elle même, à ſouhaiter autant que le jeune François. La triſte ſituation, où elle ſe trouvoit réduite lui avoit fait faire des réflexions, qui l'avoient enfin déterminée à cette démarche. Elle avoit conſideré que par ſon ſilence elle trahiſſoit également ſes intérêts, ceux de ſon Amant, & les eſpérances que le Monarque Africain avoit conçues; que ce Prince méritoit par lui même, par ſa magnificence & ſa libéralité, par l'eſtime qu'il avoit déja conçue pour elle ſur le rapport du jeune François, qu'on ne le laiſſât pas plus long tems dans l'ignorance d'un myſtere, dont la connoiſſance étoit ſi néceſſaire à ſa gloire & à ſon repos; que ſi elle s'obſtinoit davantage à ſe taire, elle riſquoit également les jours de ſon Amant, qui mourroit bientôt d'inquiétude ou de douleur, ou qui depuis les nouveaux ſentimens que la Reine avoit conçus pour lui, ne pourroit cacher encore long tems ſon déguiſement, & ſe verroit bientôt expoſé par là à des traitemens mille fois plus cruels que la mort même. Ces conſidérations lui firent juger qu'elle étoit en droit de trahir le ſecret de ſa maitreſſe. Elle ne ſe crut pas obligée de ménager les intérêts de la gloire de cette Princeſſe aux dépens de ſon propre bonheur & des jours de ſon Amant; & elle ne cherchoit plus qu'une occaſion favorable d'inſtruire Abdelméleck de tout ce qu'il devoit ſçavoir, lorſqu'elle la trouva dans la propoſition que la Dame Africaine vint lui faire de ſa part. Elle accepta donc ſans difficulté l'entrevue qu'on lui demandoit. On convint que le lendemain à certaine heure la belle Géorgienne ſe trouveroit dans un certain réduit du * labyrinthe; qu'Abdelméleck s'y rendroit à la même heure, & que cependant pour leur ménager un plus long entretien, cet Amant

* Il ſera parlé ailleurs de cette partie de l'appartement des femmes, & des raiſons qui lui avoient fait donner ce nom.

avant

avant que de partir pour le rendez-vous feindroit quelque indiſpoſition, qui ne lui permettroit pas de voir perſonne.

On s'imagine facilement que l'heure de cette entrevue fut également attendue de part & d'autre avec impatience. Elle arriva enfin cette heure ſi déſirée, qui devoit mettre fin à tant de peines. Quelques inſtans auparavant le jeune François avoit feint une violente migraine, qui l'obligeoit, diſoit-il, à ſe mettre au lit. On donna ordre auſſitôt à toutes ſes femmes de ſe retirer, & il ne garda auprès de lui que la Dame Africaine, qui reſta pour le ſervir. La Reine fut bientôt inſtruite de ce nouvel accident. Sur le champ elle envoya en ſçavoir des nouvelles, & elle ne ſe tranquiliſa que lorſqu'elle apprit que cette attaque avoit dégenéré en un aſſoupiſſement profond, qui donnoit des eſpérances favorables pour les ſuites. Elle vouloit aller elle même voir comment ſe portoit la malade; & elle n'en fut retenue que par ce qu'on lui dit, qu'elle repoſoit, & que quelque ſatisfaction que pût lui apporter la viſite de S. M. il ſeroit dangereux de troubler un ſommeil, qui dans les circonſtances pouvoit lui être très ſalutaire.

Cependant par quelques iſſues dérobées le jeune François s'étoit rendu au Labyrinthe, où quelques inſtans après il vit arriver ſa charmante maîtreſſe. Elle étoit ſi foible qu'à peine pouvoit elle ſe ſoutenir. Dès qu'il l'apperçut il ſe jetta à ſes genoux, où il lui marquoit par ſon trouble & par quelques larmes la joye qu'il reſſentoit de la revoir, lorſque cette belle fille le prenant par la main, & le faiſant aſſeoir auprès d'elle: Levez vous, cher Abdelméleck, lui dit elle; il n'eſt plus tems de chercher à nous affliger l'un & l'autre; il s'agit de ſonger à aſſurer votre repos & le mien. Il eſt vrai qu'une jalouſie mal entendue, à laquelle j'ai eu la foibleſſe de me livrer, vous a couté quelques ſoins & quelques peines. Que n'ai-je pas ſouffert moi même dans cet intervalle! Croyez vous que je n'aye pas aumoins partagé vos déplaiſirs? Quand je voudrois vous le cacher, la triſte ſituation, où vous me voyez réduite, ſuffiroit ſeule pour vous en convaincre. Mais vous m'aimez, Abdelméleck. Cette aſſurance me dédommage de reſte de tous les chagrins que je me ſuis causés à moi même par l'aveuglement funeſte, auquel je me ſuis abandonnée. Oublions le paſſé, & ſongeons à nous mettre en état l'un & l'autre de ne plus

redouter de pareilles traverses. Songeons à servir le Prince généreux, pour lequel vous vous intéressez, & à nous procurer à nous mêmes un repos que nous gouterons mieux auprès de lui, que dans l'infâme sérail de la Reine d'Egypte. Alors elle lui déclara qu'il étoit aimé de cette Princesse, & que les sentimens favorables qu'elle avoit pour lui, étoient le fruit de sa premiere vue. J'étois à la suite de la Reine, ajouta cette belle fille, lorsque le Visir Glauher vous presenta à cette Princesse. Je ne sçai si je dois me flatter que la joye de vous trouver dans des lieux, où vous comptiez de me revoir, rehaussât l'éclat de votre bonne mine. Peut être étoit ce uniquement l'effet de votre déguisement. Quoiqu'il en soit, j'en fus aussi frappée, que si je ne vous avois jamais vû. Ma maitresse elle même n'y fut que trop sensible. Comme je connois parfaitement ses inclinations, l'attachement que j'avois à vous regarder ne m'empêchoit point d'observer avec soin toutes ses maniéres. Je tremblai à la vue d'un coup d'œil qu'elle vous porta. Dès-lors je prédis sa défaite, & je prévis dans le même moment tous les malheurs, dont nous allions être menacés l'un & l'autre. La suite a dû vous faire connoître si j'avois tort d'en juger de la sorte.

En même tems cette belle fille rappella à son Amant une infinité de circonstances, auxquelles jusqu'alors il n'avoit fait aucune attention, & qui toutes rapprochées ne lui laissoient aucun lieu de douter de la vérité de ce qu'on lui apprenoit. Il trembla à la vue du précipice qui s'ouvroit sous ses pas, & qu'il n'avoit point encore apperçu; & ce qui acheva de le déconcerter, c'est que Datéjan lui déclara, que cet amour n'étoit plus un mystere; qu'il étoit déja connu de tout le sérail, & qu'il ne tarderoit pas à l'être bientôt de toute la Ville. Vous vous troublez à ce récit, continua la belle Georgienne; Attendez, Abdelméleck, attendez à frémir, que vous soyez instruit jusqu'où vont vos malheurs & les miens. Je l'avoue; je vis avec douleur cette passion naissante, & une secrete jalousie me fit imaginer avec chagrin qu'une autre prétendît à la possession d'un cœur que je croyois m'appartenir. Cependant je sçus me rendre justice. Je reconnus tout l'avantage que donnoit à la Reine la supériorité d'une Couronne, & plus encore celle de ses charmes. Si la Reine d'Egypte vous eût

regardé avec les mêmes yeux que l'infortunée Datéjan, si elle n'eût eu pour vous que des sentimens que la nature ne condamne point, & qui semblent authorisés par la foiblesse de notre séxe, je lui aurois cédé, sinon sans peine, du moins sans me plaindre que de mon malheur, une conquête qu'elle me sembloit mériter mieux que moi. Mais le croirez vous, Abdelméleck, & oserai-je vous le dire ? Ce n'est pas vous qu'aime cette malheureuse Princesse; c'est dans vous l'esclave du Calife d'Afrique qu'elle adore.

Datéjan éclaircit ensuite cette Enigme. Elle dit à son Amant que sa maitresse avoit eu toute sa vie une aversion extrême pour les hommes; que c'étoit ce qui jusques-là lui avoit fait rejetter les offres de plusieurs puissans Princes, qui l'avoient déja fait demander en mariage; que c'étoit par la même raison, que jusqu'alors elle avoit paru recevoir avec tant d'indifférence les avances du Calife, & que s'il en venoit à une déclaration dans les formes, elle ne doutoit point qu'il ne dût s'attendre, comme tous les autres, à essuyer un refus; qu'au reste cette aversion n'étoit fondée sur aucune raison particuliére qu'eût cette Princesse de haïr ce séxe; qu'un penchant opposé qu'on avoit remarqué en elle dès sa jeunesse en étoit l'unique principe; que c'étoit par ce motif qu'on la voyoit entretenir un sérail aussi nombreux, & aussi choisi, que pourroit l'avoir le plus voluptueux de tous les Princes; que cette malheureuse inclination n'avoit déja que trop de fois éclatté aux yeux de toute la Cour, à la honte de cette Princesse, qui par là s'étoit attiré la haine & le mépris de tous ses peuples; que la passion qu'elle avoit conçue pour lui étoit de la même nature; qu'elle paroissoit même plus violente que toutes celles qu'elle avoit ressenties jusqu'alors pour quelques esclaves qu'elle avoit aimées de même; qu'elle lui en donneroit bientôt des marques; & qu'elle ne doutoit point, pour peu qu'il fût d'humeur à flatter son inclination, que ce nouvel amour n'éclatât d'une maniére à achever de rendre cette Princesse odieuse. Elle ajouta, que c'étoit ce dont elle avoit voulu l'avertir, lorsque dans le pavillon de l'Isle des Amours elle lui avoit dit, qu'il étoit de son intérêt que le secret de son déguisement ne fût connu que d'elle seule, puisque si la Reine en étoit instruite, il devoit s'attendre à tous

les traitemens les plus cruels & les plus indignes ; qu'elle n'avoit pas voulu alors s'expliquer d'avantage dans l'eſpérance que cette paſſion n'auroit peut être aucunes ſuites ; que depuis elle avoit eu la douleur de s'appercevoir du contraire ; que le chagrin qu'elle en avoit eu l'avoit réduite dans l'état déplorable, où il la voyoit ; qu'au reſte ſon parti étoit déja pris ; que la mort ne l'effrayoit point ; qu'elle l'attendoit avec patience & ſans inquiétude ; qu'elle le prioit ſeulement de prendre ſes meſures ſur les avis qu'elle lui donnoit ; & qu'elle mourroit ſatisfaite, pourvû qu'en expirant elle eût le plaiſir de voir l'honneur & les jours de ſon Amant à couvert.

Cette belle fille finit ce diſcours par un torrent de larmes ; qu'Abdelméleck mit toutes les peines du monde à eſſuyer. Ce jeune homme avoit écouté tout ce récit avec des mouvemens fort différens. Ce que ſa maitreſſe lui avoit dit d'abord des ſentimens avantageux, que la Reine avoit pour lui, l'avoit flatté agréablement. Abdelméleck ne ſongeoit point à être infidele ; mais il n'étoit pas exempt de la vanité naturelle à un ſéxe auſſi bien qu'à l'autre ; & ſans ceſſer d'aimer ſa maitreſſe, il n'auroit point été fâché de ſe voir aimé d'une belle Reine. Mais il frémit d'horreur au ſeul récit que lui fit Datéjan de la nature de cette paſſion. La vue des dangers auxquels elle ne pouvoit manquer de l'expoſer le fit trembler ; & il prit dès-lors la réſolution de mettre tout en œuvre, pour ſortir d'un lieu funeſte qu'il commençoit à déteſter. Il la communiqua à ſa maitreſſe, après l'avoir raſſurée de ſes craintes, & lui avoir juré cent fois de ne jamais l'abandonner ; & ils convinrent entr'eux de donner inceſſamment avis au Viſir de ce qui ſe paſſoit dans le ſérail. Ils conclurent auſſi qu'en attendant les meſures que ce Miniſtre pourroit prendre ſur ces nouvelles, Abdelméleck pour mieux cacher ſon déguiſement ſe conduiroit avec plus de réſerve & de précaution que jamais, ſans cependant rebuter la Princeſſe. Cet Amant, à qui cette entrevue avoit rendu une partie de ſon enjoument, pria même la belle Géorgienne de lui permettre d'avoir quelques complaiſances pour la Reine. Il lui promit en revanche qu'elles ne ſerviroient qu'à faire faire à cette jeune Princeſſe quelque extravagance, dont ils ne manqueroient pas de ſe réjouir. Ces deux Amans ſe ſéparerent de la ſorte, après avoir pris des

mesures pour se revoir souvent dans le même lieu, & après s'être juré cent fois de s'aimer toujours. Abdelméleck rentra de là dans son appartement, d'où il envoya au Visir un détail de toute cette conversation.

Giauher ne fut pas frappé de cette nouvelle autant que tout autre l'auroit été. Prévenu qu'il etoit déja contre cette Cour par les observations qu'il avoit faites, il ne regarda ce récit, que comme l'explication d'une Enigme, qu'il devinoit confusément, sans en appercevoir le véritable sens, & comme une confirmation d'un sentiment secret, qu'il portoit déja dans lui même, & que cette lettre ne faisoit que développer. Ce n'étoit pas d'ailleurs la premiére fois qu'il avoit entendu parler des inclinations extraordinaires de la Reine d'Egypte. Il est vrai, qu'il avoit ajouté peu de foi à tout ce qu'on lui en avoit dit. Il sçavoit qu'accoutumés à critiquer la conduite de leurs Souverains, les peuples croyent se faire un mérite de leur indocilité, en noircissant souvent sans sujet les moindres démarches de ceux, qui les gouvernent. Ce qu'on lui mandoit du sérail lui parut plus sérieux, & mériter plus d'attention. Cependant plus l'accusation étoit grave, plus il crut devoir prendre de précautions avant que d'éclater. Au lieu d'écrire d'abord à son maître, il jugea à propos de s'éclaircir auparavant par lui même de la vérité. Il conçut sagement qu'une passion telle, qu'on disoit être celle, dont la jeune Princesse étoit attaquée, ne pouvoit long tems demeurer secrette; qu'elle éclateroit bientôt au dehors; & il attendit cet éclat comme une preuve convainquante sur laquelle il vouloit fonder la vengeance qu'il méditoit.

La Reine ne le laissa pas long tems languir dans l'impatience. Cette Princesse que la feinte indisposition de l'esclave Européenne avoit tenue fort inquiéte, ne fut pas plutôt avertie que son réveil permettoit de la voir, qu'elle se rendit à son appartement. La situation dans laquelle elle la trouva surprit si agréablement la jeune Princesse, qu'elle ne put s'empêcher de lui en faire compliment. La conversation que le jeune François venoit d'avoir avec sa maitresse avoit rendu en un instant à son teint cet éclat que depuis deux mois le chagrin avoit effacé. Ses yeux étoient plus vifs qu'à l'ordinaire, sa conversation plus enjouée. La Reine ne pouvoit se lasser de le

féliciter fur un mal de tête qui fembloit être venu exprès pour lui ramener la joye & la fanté. Elle refta jufqu'au foir dans l'appartement d'Abdelméleck, & ne fe retira qu'après lui avoir propofé pour le lendemain une promenade fur le Nil, que le jeune François accepta avec toutes les marques poffibles de reconnoiffance. Ce fut en cette occafion, que la Princeffe donna pour la premiére fois à ce jeune homme des marques publiques de fon attention, & des fentimens favorables qu'elle avoit pour lui. Non feulement elle voulut qu'il fût dans le même batteau, qui la portoit, & auprès de fa perfonne; elle le fit même manger feul à fa table, & au retour, qui fut fort avant dans la nuit, fous prétexte qu'il étoit tard, elle ne voulut pas permettre qu'il retournât dans fon appartement, & le fit coucher dans le fien.

Quoi qu'on parlât déja beaucoup de ce voyage, dont on racontoit plufieurs particularités, vraies, ou non, qui n'étoient pas à l'avantage de la Reine, ce ne fut rien en comparaifon des murmures, qu'excita une partie de chaffe qu'elle fit quelques jours après, & où elle voulut encore que le jeune François l'accompagnât. Elle fe conduifit dans cette occafion avec fi peu de réferve, elle y donna à ce jeune homme des témoignages fi marqués de fa paffion, qu'on ne parloit plus d'autre chofe à la Ville, comme à la Cour. L'hiftoire des Amours de la Reine & de l'efclave Européenne faifoit le fujet de toutes les converfations. Déja dans toutes les maifons de la Ville on voyoit courir leur Epithalame compofé par quelques Poëtes de la nation, qui n'avoient pas manqué de profiter du privilege accordé à la poëfie, pour peindre cette union de toutes les couleurs que leur imagination avoit pû leur fournir. Abdelméleck lui même, que les tendreffes de la Princeffe commençoient à allarmer, avoit écrit au Vifir qu'il n'y avoit plus de tems à perdre. Ce Miniftre bien informé d'ailleurs de toutes les circonftances de cette intrigue crut qu'il étoit tems enfin d'avoir recours au dernier remede. Il écrivit au Calife Méez-lédin-allah un détail exact & circonftancié de fa négociation, & de ce qui fe paffoit à la Cour d'Egypte. Il y joignit toutes les lettres que le peintre François lui écrivoit du férail, & après avoir fait fouvenir ce Prince des intérêts de fa gloire, plus encore que de ceux de fon amour outragé, il finiffoit

en lui demandant ses derniers ordres. Un homme de confiance fut chargé du paquet, & eut ordre de rapporter la réponse du Calife avec toute la diligence possible.

Ce Prince renfermé dans son Palais de Trémecen, & uniquement occupé du plaisir qu'il trouvoit à considérer le portrait de la Reine d'Egypte, attendoit avec une tranquilité mêlée d'inquiétude les nouvelles du succès de son Ambassade. Les premieres qu'il avoit reçues de son Visir ne lui étoient pas à la vérité, favorables; mais elles étoient si peu circonstanciées, qu'il ne désespéroit pas encore de réussir dans son dessein. Si l'amour ne pouvoit fléchir en sa faveur le cœur de la jeune Princesse, il se flattoit que du moins la vue de ses intérêts ne lui permettroit pas de refuser son alliance. Cependant l'impatience qu'il avoit d'apprendre des nouvelles de cette Cour lui avoit fait donner ordre d'arrêter sur la frontiére tous ceux, qui viendroient de ce côté-là, & de les lui amener. C'est ainsi qu'en cherchant à avancer son bonheur, on travaille bien souvent à le détruire. Un jour ce Prince se promenoit dans les jardins de son Palais, lorsque ses Officiers amenerent devant lui un homme, qu'on venoit d'arrêter au port, & qui, disoit-on, arrivoit d'Egypte. C'étoit un marchand de Trémecen déja âgé, à qui un motif de religion & d'intérêt avoit fait entreprendre le voyage de la Mecque. A son retour en Egypte il s'étoit embarqué à Aléxandrie, pour éviter les incommodités inséparables de la route de terre, & il revoyoit à peine sa patrie que les Officiers du Calife lui signifierent l'ordre de paroître en sa presence. A peine Méez-lédin eut jetté les yeux sur ce veillard, qu'il sentit un trouble secret, dont la cause lui étoit inconnue. Il l'interrogea d'abord avec bonté sur les différentes particularités de son pélerinage, sur les incommodités de la route, sur les Saints lieux qu'il avoit visités à la Mecque & à Médine; enfin il lui demanda si dans son voyage il n'avoit appris aucunes nouvelles de ce qui se passoit en Egypte? J'ai fait si peu de séjour dans ce Royaume, Seigneur, lui répondit le marchand avec ingénuité, qu'il seroit difficile que je pûsse satisfaire votre curiosité sur cet article. Ce que j'y ai appris, & ce que je n'oserois avancer, si plusieurs marchands de cette nation ne me l'avoient attesté comme un fait certain, c'est que depuis quelques mois la Reine de ce pays est devenue, dit-on,

amoureuſe d'une fille arrivée depuis peu dans ſon ſérail, qu'on appelle, je penſe, l'eſclave Européenne. Il ne me conviendroit pas, Seigneur, de vouloir vous faire le portrait d'une perſonne que je n'ai jamais vue. Je ne vous fatiguerai point non plus du détail d'une infinité de circonſtances qu'on rapporte de cette nouvelle paſſion, & qui pourroienr n'être pas exactement vraies. Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que je n'ai appris cette nouvelle qu'avec horreur, & que c'eſt avec toute la ſatisfaction poſſible que je revois aujourd'hui une terre, où j'ai le bonheur de vivre ſous un Prince, qui ne ſouffre point dans ſes Etats de pareils monſtres.

Le vieillard finir ſa relation en cet endroit ; & l'on peut imaginer ſans peine l'impreſſion que ce récit dut faire ſur le cœur amoureux du Califе. Il congédia ſur le champ le marchand, après lui avoir fait délivrer cent ſequins, pour récompenſe de ſa nouvelle. Pour lui il ſe retira dans ſon appartement accablé de mille paſſions différentes, que la confuſion, où il ſe trouvoit, ne lui permettoit pas de développer. Son amour mépriſé, ſa gloire outragée, la nature qui ſembloit lui demander vengeance d'un ſi déteſtable attentat, livroient tour à tour mille combats différens à un reſte de tendreſſe, qui ſoutenue du ſilence du Viſir, travailloit encore à deffendre dans le cœur de ce Prince les intérêts de la Reine d'Egypte. La ſanté du Califе ne put réſiſter long tems à tant d'aſſauts. Il tomba dans un délire ſuivi d'un aſſoupiſſement léthargique, d'où il ne ſe réveilla qu'à l'arrivée du Courrier que lui dépêchoit le Viſir. Je ſçai ce qui vous ameine, lui dit ce Prince d'un air tranquile & aſſuré, dès qu'il le vit entrer dans ſa chambre ; Préparez vous à repartir ſur le champ ; je ne vous donne que le reſte du jour, pour attendre mes derniers ordres. En même tems il fit ouvrir ces lettres, dans leſquelles il trouva les preuves & la conviction du crime ; & il ne crut pas devoir différer plus long tems à ſatisfaire à ce que ſembloient exiger de lui la gloire & la vengeance. Il fit appeller l'envoyé de Giauher ; & lui remettant les ordres qu'il adreſſoit à ce Miniſtre : Portez à mon Viſir, lui dit-il, les ordres émanés du trône Souverain du Roi des Rois. Partez, fidéle envoyé. Que la garde, qui veille nuit & jour ſur le tombeau du Chef des Prophetes, accompagne vos pas, & qu'à votre arrivée tout obéiſſe à mon noble ſigne.

Dans

Dans la lettre que le Calife écrivoit à Giauher, ce Prince après lui avoir donné les éloges que méritoit la prudence, avec laquelle il s'étoit conduit dans cette négociation, lui marquoit, qu'après l'avoir choisi pour être l'Ambassadeur de son amour, il le faisoit l'exécuteur de ses vengeances; qu'auparavant il avoit été sous ses ordres un Nonce de paix; qu'il lui ordonnoit à present de devenir pour l'Egypte un foudre de guerre. Je vous mets le fer à la main, disoit il à ce Ministre en finissant; La terre & la mer vont se couvrir d'hommes soumis aux ordres glorieux qu'ils recevront de votre bouche. Purgez la terre des monstres, dont elle est infestée. Combattez, honoré Visir, le bras redouté de l'invincible Empereur, qui commande à tous les Empereurs du monde. L'épée du glorieux Chef des Saints Prophetes marchera devant vous, & le souffle du Roi des Rois dissipera vos ennemis comme la paille. En même tems Méez-lédin ordonna à toutes ses troupes de se tenir prêtes à partir dans trois jours. Au bout de ce terme cent mille hommes embarqués sur différens vaisseaux de toutes grandeurs couvrirent la mer d'Afrique, & firent voiles vers les côtes d Egypte.

Je ne m'arreterai point à faire un détail ennuyeux de cette fameuse expédition. Dès que Giauher parut à la tête de cette redoutable armée, & qu'il eut fait entendre le nom du Calife Méez-lédin-allah, tout se soumit; tout plia; tout baissa la tête sous le joug du vainqueur. Les peuples vinrent à l'envi recevoir les ordres du Général Africain; les Villes lui ouvrirent leurs portes. Après avoir conquis toute la basse Egypte sans avoir perdu un seul homme, il alla se presenter devant la Capitale, & campa avec ses troupes dans le lieu même qu'il avoit occupé peu de mois auparavant avec les Ambassadeurs de son maître. Cette Ville la plus riche & la plus forte de tout le Royaume ne fit pas plus de résistance que toutes les autres. L'Histoire ne dit point de quelle maniére elle se soumit, ni ce que devint dans ce renversement de fortune cette malheureuse Princesse, qui avoit donné lieu à cette révolution. On sçait seulement que maître de la capitale & du Palais Giauher y fit proclamer publiquement Méez-lédin-allah Calife d'Egypte; que le reste du pays suivit bientôt l'exemple de cette Ville; & que pour dédommager le peintre François

des chagrins & des inquiétudes auxquelles son déguisement l'avoir exposé, ce Général lui permit avec l'agrément du Calife d'épouser la charmante Datéjan, à qui le Monarque Africain étoit en quelque sorte redevable de sa conquête.

Origine du nom du Caire.

Cependant comme Giauher connoissoit l'aversion naturelle de son maître pour le séjour des Villes, ce Général en attendant l'arrivée du Calife en Egypte, s'occupa à faire travailler à un mur épais & élevé, qui environnoit cette vaste plaine où toute son armée campoit; afin que ce Prince pût y habiter seurement avec tous ses Généraux, ou sous des tentes, s'ils le jugeoient à propos, ou dans des maisons, qu'ils feroient bâtir à leur fantaisie. Cette enceinte se remplit ensuite de Palais, de Mosquées, & forma une grande Ville, qui s'enrichissant insensiblement des dépouilles de la Ville de Masr, qu'on abandonnoit pour venir habiter ce nouveau séjour, devint elle même la Capitale de l'Egypte. Giauher en mémoire de sa conquête donna à cette nouvelle Ville le nom *d'el Cahera*, terme Arabe, qui signifie *la victorieuse*. C'est de là que les Vénitiens & les Florentins, qui ont été les premiers négocians Chrétiens, à qui on a accordé un établissement dans cette Capitale, formerent par corruption le nom de *Cairo*, auquel ils ajouterent le terme de grand, à cause de sa beauté & du nombre de ses habitans; terme que nous avons adopté, en appellant cette Ville le grand Caire. Je sçai que quelques Auteurs rapportent différemment l'origine de cette Capitale, & du nom qu'elle porte aujourd'hui. Ils disent que du tems d'un Roi d'Egypte, nommé Mohez, un Seigneur, qui commandoit pour ce Prince dans la Ville de *Masr*, fit bâtir un Château proche de cette Ville, pour la mettre de ce côté-là à couvert de toute insulte, & qu'il appella cette forteresse avancée *Cairet*, du nom de son épouse; que cette petite place s'accrut insensiblement, & qu'en devenant dans la suite plus considérable, elle ne laissa pas de conserver toujours l'ancien nom de *Cairet*, qui lui avoit été donné.

Situation de cette ville

Quoi qu'il en soit, la Ville du Caire est située au 28e. degré 58. de Latitude Septentrionale. Elle se divise, comme on le conçoit aisément par tout ce que j'ai dit, en vieille & en nouvelle Ville. La vieille, qu'on appelle communément le vieux Caire, est sur le bord Oriental du Nil, c'est-à-dire à la rive

droite de ce fleuve. Ce lieu, qui est aujourd'hui presque désert & inhabité, n'a rien de remarquable que les greniers de Joseph, dont je parlerai dans la suite. La nouvelle, qu'on nomme absolument le Caire, est assise dans une plaine de sables située à une petite lieue vers le Nord de la vieille Ville, & n'est éloignée du Nil, qu'elle a au Couchant, que d'environ un quart de lieue, s'étendant le long de la montagne, sur laquelle est bâti le Château. Il n'y a point de doute, que l'ancienne situation ne soit infiniment plus belle, plus riante, & plus avantageuse, que la nouvelle. Le voisinage de l'eau, la fraicheur de l'air, le plaisir de la vue, sont des agrémens que l'on n'a point au Caire, & qui cependant sont fort à désirer, principalement dans un pays, où plus de la moitié de l'année le Soleil donne avec tant de force.

Il faut cependant avouer, quoi qu'en dise Monsieur le Vayer, que le Caire n'est pas la Capitale du monde la plus chaude. Je sçais que cette Ville est de tous côtés environnée de sables; que l'air n'y est point tempéré par les pluies, puisqu'il n'y en tombe point; que les maisons des particuliers ne sont pas capables de les deffendre des ardeurs du Soleil; que les montagnes augmentent encore, & qu'on les y sent quelquefois très vivement. Mais si l'on considére d'un autre côté, que pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, c'est-à-dire dans la saison de l'année, où le Soleil a le plus de force, il régne au Caire presque sans interruption un vent de Nord assez violent, qui rafraichit l'air à un point, que les Grands du pays ne peuvent demeurer dans leurs sales sans vestes fourées; que pendant ces mêmes mois, & même durant une partie de celui de Septembre, la croissance du Nil attire des nuages, qui se conservent depuis cinq heures du matin jusqu'à huit, qu'ils sont entiérement dissipés; on reconnoîtra, qu'il n'est pas si difficile d'y supporter les chaleurs, que quelques écrivains l'ont avancé. Pour moi, qui n'y suis pas moins sensible qu'un autre, j'avoue qu'elles ne me paroissent pas extrêmes, quoiqu'on m'assure qu'il en a plus fait depuis mon arrivée en cette Ville, qu'on n'y en avoit éprouvé depuis dix huit ans. Monsieur le Vayer pouvoit dire avec plus de justesse, que le Caire est la Capitale du monde, où l'Hiver se fait le moins sentir, puisque ceux qui ont voyagé aux Indes, en Ethiopie, en Amérique, & en différentes autres

régions de la terre, conviennent unanimement, que cette Ville & ses environs sont le lieu le plus charmant, qui se rencontre dans tout le reste de l'Univers. Non seulement on n'y a jamais senti la gelée, ni vû tomber de neige; il est même rare qu'il y pleuve une demie heure en un an. Il y a à present trois ans entiers, qu'il n'y est pas tombé une goutte d'eau. Aussi les maisons n'y sont elles pas ordinairement couvertes; ou si elles le sont, c'est d'une maniére incapable de résister le moins du monde à la pluie.

Ce que je trouve de plus charmant dans le climat de ce pays, c'est qu'on n'y est point assujetti, comme ailleurs, à l'incommode alternative de la pluie & du beau tems; que les jours y sont toujours semblables; & qu'on peut être seur, que le Soleil, qui y luit aujourd'hui, y brillera encore demain. Ajoutez à cet avantage, que les arbres y conservent toujours leur verdure; qu'au mois de Novembre surtout, lorsque le Nil s'est retiré dans son lit, la campagne n'est plus qu'une prairie continuelle, dont la vue enchante, & dont l'odeur embaume. Les fleurs & les fruits y sont en abondance; en un mot on peut dire que le Printems & l'Automne s'y trouvent parfaitement réunis. Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est qu'alors on n'y sent pas même de vent, tant la nature semble s'être efforcée de rendre cette saison de l'année aussi agréable que riante en ce pays. Aussi puis-je assurer que rien ne manque pour la rendre charmante, non pas même le gibier, dont la terre semble alors toute couverte. A la vue de tant d'avantages n'est-on pas forcé de convenir, que si l'on a quelque incommodité à souffrir des chaleurs brulantes de l'Eté, on en est dédommagé de reste par la saison, qui lui est opposée? A l'égard de l'air de cette Ville, il est sans contredit le plus pur & le plus sain, qu'on puisse respirer en aucun autre lieu du monde. On n'y voit point de maladies, point de rhumes, point de fluxions, ni aucune autre de ces incommodités si ordinaires en Europe. Si pendant l'Eté on s'est trop exposé aux ardeurs du Soleil, & que par là on ait contracté quelque fiévre, on n'y est point exposé aux loix impitoyables de la Saignée & de la Médecine. La diette seule au pain & à l'eau chasse le mal en moins de rien. Pourroit-on souhaiter un reméde plus simple, moins dégoutant, & plus ami de la nature?

Le Caire est habité par les originaires du pays, c'est-à-dire les Coptes, par les Mores, par les Turcs qui s'y sont retirés de diverses provinces de l'Empire Ottoman, surtout depuis quelques années, qu'on fait état que le nombre s'en est accru d'environ trois cens mille personnes; enfin par les milices du Grand Seigneur, qui montent encore à un nombre très considérable. Je ne suis cependant pas de ceux, qui comptent trois à quatre millions d'ames au Caire; & je crois encore moins ce qui se dit, que durant le tems de la derniére peste il mourut six cens quarante mille personnes dans cette Ville. Le Caire, quoique quelques uns lui donnent jusqu'à vingt deux milles de circuit, n'est cependant pas réellement à beaucoup près si grand que Paris. Il y a dans la Ville plusieurs grands lacs, des jardins très fréquens & fort vastes, des Mosquées d'une étendue considérable. Les maisons n'y ont que deux ou trois étages; plusieurs même n'en ont qu'un. Il est vrai que les maisons ordinaires y sont fort serrées, & que même chez les Grands, vingt ou trente personnes couchent souvent dans une même salle. D'ailleurs on ne voit que la moindre partie du monde que renferme le Caire, parce que les femmes ne sortent que fort rarement, & moins encore les femmes de considération que les autres. Je sçais aussi qu'il y a telle maison, qui renferme jusqu'à trois cens personnes, tant hommes que femmes; que toutes les maisons un peu distinguées ont ordinairement vingt ou trente esclaves; que les moindres en ont trois ou quatre, & que toutes les rues de la Ville sont fort étroites. Mais tout cela bien apprécié ne peut pas encore, à mon avis, égaler le peuple de Paris, qu'on sçait être beaucoup inférieur au nombre de trois ou quatre millions de personnes. J'avoue que l'ancienne Ville avec Boulac, qui autrefois lui servoit de port, que le lieu des tombeaux des Sultans d'Egypte, & les ruines qu'on trouve entre le vieux Caire & la montagne jusqu'où cette Ville s'étendoit autrefois, j'avoue, dis-je, que tout ce terrain est encore fort habité, & contient sans doute beaucoup de monde. Cependant j'estime que le tout pris ensemble ne surpasse point le peuple de Paris; peut être même ne l'égale t'il pas. *Du nombre de ses habitans.*

Le Caire est aujourd'hui, comme je l'ai dit, la Capitale de l'Egypte, & le lieu de la résidence des Bachas, qui y sont *Du Château du Caire.*

envoyés par la Porte. Leur demeure est dans le Château, qui fut bâti par Saladin il y a six à sept cens ans. Il est situé à l'Orient de la Ville, & à mi côte de la fameuse montagne de Mokatan qui se termine en cet endroit, après avoir constamment suivi le Nil de fort près, & la mer Rouge de fort loin, depuis l'Ethiopie jusques-là. La situation du Château n'est rien moins qu'avantageuse. En effet il est tellement commandé par la montagne, dont le sommet le domine, que de là on pourroit facilement y jetter des pierres avec la fronde, & incommoder considérablement la garnison. D'ailleurs il y a dans le Caire une ancienne Mosquée très vaste & très haute, & qui n'est séparée du pied de la montagne, sur le penchant de laquelle le Château est bâti, que par une place sablée, dont la largeur peut être de cent cinquante pas sur environ mille de longueur. Cette Mosquée peut encore beaucoup nuire dans les soulévemens, parceque de là une partie des mécontens empêchera aisément à coups de fléches, que les deux quartiers opposés du Château ayent entr'eux aucune communication, tandis que du sommet de la montagne, d'où l'on découvre toute la place, l'autre peut y faire pleuvoir une grêle de pierres. Aussi a t'on vû plus d'une fois la milice bien armée, & ne manquant point de munitions, être forcée de la sorte par une troupe de mutins sans discipline, qui souvent même lui étoient fort inférieurs pour le nombre. Le Château du Caire est la seule place de deffense, qui soit en Egypte. Cependant comme les Turcs n'y font aucune réparation, il est presque indubitable, que dans deux ou trois siecles, si les choses vont toujours le même train, ce ne sera plus qu'un amas de ruines. En effet quoique les pierres, dont ses murs sont bâtis, soient d'une qualité excellente, l'air humide & salin de la nuit joint aux ardeurs excessives du Soleil pendant le jour les a tellement calcinées, qu'à voir cette forteresse, on diroit qu'il y a deux ou trois mille ans qu'elle subsiste.

Ce fut aussi Saladin, qui dans ce Château fit construire le Palais, où se voit ce magnifique Salon environné de douze colomnes de marbre granite d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuses, soutenant un dôme ouvert, sous lequel ce Prince assembloit son Conseil, & rendoit la justice à ses Sujets. Une inscription, qui régne autour de ce dôme, & dont les caractéres en relief

ſont de bois doré, fixe trop bien l'époque de la conſtruction de ces édifices, pour qu'on puiſſe les attribuer à un autre qu'à ce Conquérant. Elle contient même le récit de quelques unes de ſes belles actions. Ce bel endroit, d'où l'on découvre toute la Ville du Caire, & plus de douze lieues du cours du Nil, avec les plaines fécondes qu'il baigne de ſes eaux, les Pyramides, les Moſquées, les villages, & les jardins, dont ces campagnes ſont en quelque ſorte toutes couvertes, cet édifice ſuperbe n'a pas toujours été la demeure des deſcendans de Saladin, ni de ceux de ſon frére Sirocoë. Pluſieurs de ces Princes aimerent mieux habiter dans le Caire même, & y bâtirent des Palais, dont quelques uns ſubſiſtent encore. Il eſt vrai, que la plûpart tombent en ruines, ou ſont du moins fort dégradés, parcequ'on en a enlevé tous les ornemens, ſurtout les colomnes, qui décoroient les ſales, où s'aſſembloit la Cour, & où ces Souverains tenoient leur Divan avec tant de magnificence.

On voit dans ce même Château un autre Divan, ou ſale des anciens Rois d'Egypte, dont le dôme eſt ſoutenu par trente quatre colomnes de marbre, d'une hauteur & d'une groſſeur extraordinaires. Elles ont au moins quarante cinq pieds entre la baſe & le Chapiteau. Comme il s'en trouve une, dont on n'apperçoit point la baſe, & qui eſt même beaucoup plus haute & plus groſſe que toutes les autres, on juge que ces colomnes ont ſervi ailleurs, & qu'on les a tirées du lieu, où elles étoient, pour les employer à cet édifice. En effet ce Divan eſt un ouvrage conſtruit du tems que les Arabes commandoient en Egypte, & dont par conſéquent l'antiquité ne paſſe pas ſix à ſept cens ans. On remarque au bout de cette ſale, & autour du Dôme, qui eſt ouvert ſelon l'uſage du pays, diverſes inſcriptions Arabes, dont les lettres ſont formées de piéces de bois, ſouvent de la groſſeur du bras, & de la hauteur d'un homme. Il ſeroit aſſez difficile que de tels caractéres ne ſe conſervaſſent pas long tems. Auſſi ſont ils encore aujourd'hui fort entiers; mais on en a preſque perdu l'intelligence, parceque ces lettres ſont entre-lacées d'une maniére ſi biſarre; qu'il eſt très difficile de les déchiffrer. Cette ſale, qui comme toutes celles que l'on voit au Caire, eſt ouverte du côté du Nord, afin de mieux recevoir la fraicheur, ſert preſentement de paſſage, & l'on a bâti à l'entour des boutiques & des maiſons

dans lesquelles quelques unes des colomnes se trouvent enfermées. On voit sur une ou deux des inscriptions Arabes ; mais elles y ont été mises après coup, & sont fort postérieures au tems, où l'on tiroit de ces énormes masses de pierre des carriéres de la haute Egypte.

Il est certain, que depuis la chute de la grandeur & de l'opulence d'Aléxandrie, cet usage s'est absolument perdu, & que les ruines de cette superbe Ville ont seules fourni toutes les colomnes, qu'on voit employées aujourd'hui dans toutes les Mosquées, & dans toutes les maisons considérables du pays. Peut être y en trouveroit-on plus de quarante mille. Il y en a de grands magasins au Caire, où l'on en voit de toutes les espéces à très grand marché. Il y en a de même à Rosette & à Aléxandrie, sans parler de celles, qui restent encore ensévelies dans la terre, ou sous le sable. Un Janissaire ayant acheté il y a quelque tems un terrain dans le dessein d'en faire un jardin, trouva dans un monticule qu'il vouloit faire applanir cinq colomnes semblables à celles du Divan, dont je viens de parler, & qu'on nomme communément le Divan de Joseph. Comme elles étoient trop grosses pour être transportées, l'Egypte manquant aujourd'hui de machines propres à mouvoir de grands fardeaux, on les coupa par rouelles pour servir de meules de moulin. On ne sçauroit croire combien on en a brisé pour le même usage. Tous les moulins du Caire, & même de l'Egypte entiére, ne se servent point d'autres meules. Or il n'y a point de maison considérable qui n'ait le sien. Je suis certain que les cinq colomnes qu'on coupa de la sorte n'ont pas vallu plus de deux cens écus à leur maître, tandis qu'il n'y a point de Prince curieux en Europe, qui ne les eût payées volontiers plus de deux mille. En effet après la colomne de Pompée, qui sans contredit est en ce genre le plus grand & le plus merveilleux ouvrage de l'Univers, on n'en voit nulle part ni de si hautes, ni de si grosses, que l'étoient celles-là. C'est ainsi que la barbarie gâte & détruit aujourd'hui si tranquilement ce que la politesse des siécles passés avoit produit avec tant de soin, de peine, & de dépense. Que ne coutoient point ces magnifiques ouvrages ! Quelle devoit être cette Aléxandrie, d'où l'on a tiré trente à quarante milliers de colomnes, & d'où l'on en tire encore tous les jours !

On

On trouve encore dans le Château divers autres appartemens anciens. Il y en a quelques uns, dont la voute est soutenue par deux rangs de colonnes élevés les uns sur les autres, principalement du côté du Nord & de l'Occident. La plûpart de ces bâtimens malgré leur magnificence ne servent aujourd'hui que d'écuries. A l'égard de ce qui est habité, il est moderne, & suivant le goût dominant des Turcs bâti, pour ainsi dire, de boue & de crachat.

On voit aussi dans la même enceinte un très bel appartement & des Divans admirables, qui sont face à la grande place appellée le Meydan. Ce bâtiment qui n'a pas moins de six cens ans d'antiquité, & dont la beauté est surprenante, aboutit sur une terrasse d'une hauteur prodigieuse, qu'on a élevée avec un mur terrible contre l'escarpement de la roche, qui est fort droite & fort haute en cet endroit. Vers le milieu du mur est un avancement porté par des arcades à perte de vue, que soutiennent des piliers quarrés de trente à quarante pieds de Diametre. Sur cet avancement s'éleve un salon percé de tous côtés, surtout du côté du Nord, & dont le plafond est appuyé sur des colomnes. De là on découvre tout le Caire; ce qui forme sans contredit une des plus belles vues du monde. C'étoit dans cet appartement que logeoient autrefois les Bachas; mais depuis qu'un d'entre eux eut le malheur d'y être étranglé, ils l'ont abandonné. Aujourd'hui il n'est occupé que par les ouvriers, qu'on employe à broder le magnifique Pavillon, que le Grand Seigneur envoye tous les ans à la Mecque, pour couvrir le *Beït-allah*, ou *Maison de Dieu*, dont je parlerai en traitant des Caravanes.

Les Bachas ont aujourd'hui leur logement dans un autre quartier du Château tourné vers le Midi. Il se trouve dans cet appartement de très beaux morceaux, mais entre-mêlés de ruines & de misérables huttes, où logent les Officiers du Gouverneur. Ismaël Bacha, qui gouvernoit l'Egypte, lorsque j'arrivai dans ce pays, a fait bâtir un appartement fort joli sur un angle, dont un côté regarde le Midi, & l'autre le Couchant, tirant vers le Nord. Au milieu de ce petit appartement, qui est bâti sur la même ligne que le grand, dont je viens de parler, est un jardin, dont l'entretien coute des sommes considérables, & des peines extraordinaires. En effet il faut aller chercher

jusqu'au Nil l'eau, dont on l'arrose; & plusieurs chameaux sont continuellement employés à ce travail. Ce bâtiment, qui a couté plus de quarante mille écus, est aujourd'hui presque tout ce qu'il y a d'habitable dans le Château; mais on peut présumer que dans la suite il ne le sera pas plus que le reste, parce qu'il est extrémement rare que les Bachas s'avisent d'y faire les moindres réparations. Comme ils ne restent jamais en Egypte que quatre années au plus, & souvent beaucoup moins, ils se regardent comme des passagers, à qui le soin de ces embellissemens doit être fort indiférent, & ne songent qu'à conserver pour eux l'argent qu'ils ont le talent d'amasser, sans s'amuser à le dépenser pour la commodité de leurs succesleurs. Ils n'ont garde d'oublier chaque année de passer dans leurs comptes les sommes destinées par le Grand Seigneur pour l'entretien de cette forteresse, qui cependant n'en est pas dans un état moins pitoyable, mais en récompense leur bourse s'en porte beaucoup mieux; & c'est là leur unique objet.

Il faut avouer cependant que le quartier des Janissaires, & celui des Asaphs ne sont pas absolument négligés; mais ils sont les seuls, & tout le reste du Château est dans un délabrement à faire pitié. Le quartier des Asaphs est plutôt au dessous du Château, que dans son enceinte, étant placé immédiatement sous l'élévation du grand appartement, ou comme je l'ai dit, on travaille le Pavillon de la Mecque. Celui des Janissaires est une espéce de citadelle bâtie dans le Château même. C'est un réduit flanqué de grosses tours de pierre très fortes. On y trouve quelques mauvaises piéces de canon, que ce corps ne manque pas de tourner contre l'appartement du Bacha, ou contre le quartier des Asaphs, lorsqu'il lui prend fantaisie de leur faire peur. Les Asaphs n'ont pas au reste toujours habité le lieu, où ils logent aujourd'hui. Ils occupoient auparavant un vieux Château situé environ à cinq cens pas vers le Nord de celui ci. Ce Château étoit posé sur une roche, & pourroit bien être le lieu, qui du tems des Romains portoit le nom de *Babilon*. Il ne faut que des yeux pour convenir, que ce Château est incontestablement plus ancien que celui d'aujourd'hui. On y remarque encore des murs assez entiers; mais il n'est plus habité que par des malheureux, qui y ont bâti quelques cabanes. Son étendue & son élévation n'appro-

chent pas de celles du Château du Caire, d'où à peine peut-on le distinguer des autres édifices, lorsque de là on considére la Ville, dans laquelle il est renfermé.

Fontaine des amoureux.

Au pied de ce vieux Château est une fontaine publique, ou comme en beaucoup d'autres endroits, on donne de l'eau gratuitement. La pierre dans laquelle elle tombe étoit autrefois un cerceuil, ou tombeau, semblable à quelques autres qu'on trouve encore en divers quartiers de l'Egypte. Cette pierre, qui est d'un noir parfait, & d'une extrême dureté, est chargée de tous côtés de hieroglyphes très bien travaillés, & encore fort entiers. Sa longueur est aumoins de huit pieds, & sa forme est celle d'une caisse de Momie; c'est-à-dire qu'elle a plus de largeur à un bout qu'à l'autre, suivant la proportion qui se trouve entre les pieds & les épaules. On ne sçauroit douter, qu'elle n'ait servi à renfermer une de ces caisses, & il y a beaucoup d'apparence qu'elle a été trouvée dans quelque Pyramide, d'où on l'a transportée ensuite dans le lieu, où on la voit aujourd'hui. Ses bords ont plus d'un pied d'épaisseur, & c'est sur leur largeur, comme surtout le tour de la pierre, que sont gravés les hyerogliphes, dont j'ai parlé. C'est certainement un fort beau morceau d'antiquité. On appelle cet endroit la fontaine des Amoureux; & le peuple débite à ce sujet divers contes ridicules, qui n'ont pas même l'ombre du vrai semblable.

De quelques antiquités du Caire.

Le Caire renferme aussi un très grand nombre de ces anciens Palais, qui furent bâtis & habités par des Rois d'Egypte, ou par les principaux Seigneurs de leur Cour, & qui jusques dans leurs ruines conservent encore les plus beaux restes de leur premiére magnificence. Les dorures des lambris en sont encore si éclatantes, qu'on croiroit qu'elles ne viennent que d'y être appliquées. Le grand nombre de colomnes & de piéces de marbre, qu'on y trouve, ne mérite pas moins l'attention d'un voyageur curieux. On remarque à l'entrée d'une sale, qui répond à la contre-cour d'une de ces maisons voisine de celle du Cadilesker, deux colomnes extrémement singuliéres. Elles sont composées chacune de trois autres colomnes torses, qui aux deux extrémités se réunissent en une seule. La hauteur de ces colomnes, jointe à la beauté & à la hardiesse du travail, rend, à mon gré, ce monument de l'anti-

quité auſſi précieux, qu'il eſt rare. On trouve dans une autre de ces anciennes maiſons peu éloignée de celle-ci une colomne, ou aiguille quarrée de marbre granite, ſur laquelle on meſuroit autrefois la hauteur de l'accroiſſement du Nil. Elle eſt chargée de figures hieroglyphiques; mais comme elle ſe trouve preſentement engagée dans un mur, on n'en découvre qu'une partie. La poſition de cette colomne juſtifie l'antiquité du Caire, puiſque depuis un tems immémorial le canal du Nil ne paſſe plus dans cet endroit.

Des Moſquées.

Cependant ce que cette Ville & ſes environs offrent de plus eſtimable, & de plus digne d'attention, ce ſont les Moſquées qu'on y trouve en grand nombre, & dont il n'y a preſqu'aucune qui ne méritât une deſcription particuliére. La plûpart ont été bâties & fondées par les anciens Rois d'Egypte, & portent encore aujourd'hui les noms de leurs fondateurs.

Celles du dehors de la Ville étoient conſtruites dans les fauxbourgs, ſurtout du côté de cet étang d'eau douce, autour duquel s'aſſemble la caravane de la Mecque, c'eſt-à-dire au Nord-Eſt du Caire. Elles ſont aujourd'hui preſque toutes ruinées, auſſi bien que les maiſons, qui les environnoient. C'étoient des édifices ſuperbes, comme leurs ruines le témoignent encore; mais de la maniére dont vont les choſes, je ſuis preſque ſur, que dans cent ans on ſera bien habile, ſi on s'aviſe de ſoupçonner qu'il y ait eu dans ces lieux des monumens auſſi magnifiques. Il n'y a plus que la Moſquée bâtie par Amrou fils d'Aas, qui au milieu de ces ruines ſubſiſte encore en ſon entier. Quand je dis qu'elle ſubſiſte en ſon entier, je n'entens pas que ce ſoit préciſément le même édifice, que ce Prince fit conſtruire après avoir conquis l'Egypte. Je ſçais qu'elle a été rebâtie depuis beaucoup plus magnifiquement, qu'elle ne l'étoit d'abord, & telle qu'on la voit de nos jours. Elle eſt aſſiſe ſur le bord Oriental du Nil, entre le vieux Caire & le nouveau; & on peut dire, qu'à la réſerve de la Moſquée d'Ashar, il n'y en a point qui ſoit plus riche, ni mieux entretenue. Auſſi la regarde-t-on comme la première qui ait été élevée, non ſeulement en Egypte, mais même dans toutes l'étendue du Mahométiſme. Elle fut remplie, comme toutes celles qu'on a bâties depuis, d'un grand nombre de colomnes entaſſées les unes ſur les autres ſans choix & ſans proportion,

les unes étant plus hautes, ou plus grosses que les autres, souvent de marbres de différente espéce, & surtout de granite. On y en remarque aussi quelques unes de Porphyre, & même de Jaspe. En un mot on les a placées, sans y faire trop d'attention, comme elles se sont trouvées sous la main, après les avoir enlevées des Eglises Chrétiennes, & des Temples du Paganisme, où elles étoient certainement disposées avec beaucoup plus d'ordre.

La Mosquée d'Ashar est la plus belle, la plus opulente, & la plus ancienne, qu'on voie dans la Ville du Caire. Cet édifice, dont le fondateur est inconnu, mérite d'être considéré par rapport à ses Dômes & à ses minarets. Ce sont des espéces de tourelles fort hautes, dont les Mosquées sont toujours accompagnées. C'est du haut de ces petites tours, que réguliérement cinq fois par jour le peuple est averti de l'heure de la priére par des hommes préposés pour cette fonction. Ils s'en acquittent en tournant autour des galeries hors d'œuvre, dont ces minarets sont ornés, & en criant d'une voix tonnante qu'on ait à se rendre à la Mosquée. Ces galeries, qui ont leur entrée tournée vers la Mecque, sont ordinairement au nombre de trois à chaque minaret, où les jours solemnels il monte autant de crieurs, qui font en même tems l'invitation à la priére. Comme on compte aumoins trois cens Mosquées au Caire, dont plusieurs ont jusqu'à six minarets, il est aisé d'imaginer le bruit que tant de voix aigües, & les plus fortes qu'on puisse trouver, partant toutes en même tems, doivent produire, surtout une heure avant la pointe du jour, où tout est ordinairement enséveli dans le sommeil & le silence. A ne supposer que deux crieurs par Mosquée les jours ordinaires, & quatre dans les grandes fêtes, ce seroient toujours six cens hommes que l'on entendroit à la fois dans le premier cas, & douze cens dans le second, nombre certainement plus que suffisant pour produire un bruit prodigieux.

Il y avoit dans une Mosquée voisine de la maison Consulaire un de ces crieurs, dont la voix étoit si forte, & si sonore, qu'on pouvoit, je crois, l'entendre de tous les quartiers de la Ville, quoi qu'elle ait plus d'une lieue de Diametre. Il me paroissoit être dans ma chambre; & bien loin que je fusse faché d'en être éveillé, j'y prenois tant de plaisir, qu'à mon

gré il finissoit toujours trop tôt. La priére, qui devance l'Aurore, s'annonce en ces termes ; *vrais croyans, qui pensez au salut, la priére est préférable au sommeil*, &c. N'avoura-t'on pas que cette invitation est beaucoup plus expressive, que le son de nos cloches, & bien plus capable d'exciter à la piété ? On dira sans doute, que presque tout le monde étant alors enséveli dans un profond sommeil, c'est une belle maxime, dont presque personne n'est en état de profiter ; outre que le mélange confus de tant de voix ne permet pas d'en pouvoir distinguer une seule parole. Pour moi, je ne conviens pas absolument de l'objection ; mais fût elle bien fondée, il resteroit toujours constant, que personne n'ignorant cette formule édifiante, on croit l'entendre, parce qu'on la sçait, & qu'ainsi elle ne produit pas moins son effet, quoi qu'on ne l'entende point réellement.

La Mosquée d'Ashar auroit autant de revenu que l'Egypte en rend au Grand Seigneur, si tous les legs qu'on lui a faits n'avoient point été dissipés par les administrateurs, qui dans tous les tems s'en sont approprié les fonds par mille moiens différens, que la cupidité sçait toujours fournir, lorsque rien ne lui fait obstacle, & que l'impunité la met à son aise. Dans le tems que l'Egypte avoit ses propres Rois, cette Mosquée étoit une espéce d'Université, où l'on enseignoit toutes les Sciences. Ces Princes y attiroient de tous les pays soumis au Mahométisme les hommes les plus profonds en Théologie, en Jurisprudence, en Médecine, en Astronomie, en Mathématique, en Histoire, & les y retenoient par des pensions considérables, & par des distinctions encore plus flatteuses. Pour exciter d'autant plus à l'étude, & pour mettre tout le monde en état de s'y livrer avec facilité, tous les jours à la sortie des classes on distribuoit à chaque étudiant certaine quantité de pain, de ris, de viande, & de légumes, plus que suffisantes pour sa subsistance. Ainsi la misére n'éloignoit personne des connoissances utiles, & ne fournissoit point un prétexte pour vivre dans l'ignorance. En un mot l'injustice de la fortune ne privoit point l'Etat des sujets, que la nature avoit formés pour le servir. Quatorze mille personnes étoient entretenues de ces fondations ; la plûpart même étoient logées. Car à la différence des autres Mosquées, celle-ci a des bâtimens considérables, qui répondent aux diverses rues, dont elle est

environnée. Que ces tems ſont changés à tout égard! On n'enſeigne plus dans cette Moſquée qu'à lire, à écrire, & les premiers élémens de la religion. Toutes les autres diſciplines y ſont abſolument abandonnées; & au lieu de quatorze mille perſonnes, qu'elle nourriſſoit autrefois, à peine en entretient elle aujourd'hui quatorze cens. A l'égard de ce qui concerne la Grammaire, il faut avouer qu'on l'y enſeigne encore dans la plus haute perfection, & qu'il n'y a point de lieu au monde, où l'Arabe ſoit ſi pur, ni où l'on s'attache davantage à déterminer la juſte valeur des mots, & à en pénétrer toute la force. Comme c'eſt un crime parmi les Mahométans de prononcer mal un mot de l'Alcoran, ou de le mal écrire, de là vient qu'un des premiers ſoins que prennent ceux, qui dans cet endroit ſont prépoſés à l'inſtruction de la jeuneſſe, eſt d'apprendre à prononcer & à orthographier l'Arabe avec la plus ſcrupuleuſe exactitude. Par là ils conſervent néceſſairement la prononciation primitive dans toute ſa pureté, & ſe préſervent de l'altération ſi ordinaire aux autres langues. Tout le monde convient que l'Arabe de l'Alcoran eſt le plus pur qu'on puiſſe trouver. Ainſi l'attention que par un principe de religion on apporte à le lire & à l'écrire correctement, ne peut manquer de maintenir long tems cette langue. Auſſi voit on que malgré les efforts de pluſieurs ſiécles, celle qu'on parle vulgairement au Caire eſt très peu différente de la litterale.

Les Moſquées ſont preſque toutes bâties ſur le même plan, & ne différent guéres que dans l'étendue. En entrant par la principale porte, on trouve d'abord un grand quarré, ordinairement plus long que large, & toujours à Ciel découvert. Autour de ce quarré bien pavé, qui forme une eſpéce de Cour, régne une gallerie couverte ſoutenue par des colomnes. C'eſt ſous cette gallerie, que ſe fait ordinairement la priére, afin d'être à l'ombre. Il ſe trouve cependant des dévôts, qui par un excès de zele font leurs oraiſons en plein midi au beau milieu de la Moſquée; c'eſt-à-dire ſous un Soleil inſupportable, & qui, je crois, pourroit fondre la cire d'Eſpagne. On trouve quelquefois au bout de la grande Cour un autre quarré couvert d'un Dôme; mais cela eſt rare, & l'on n'entre pas aiſément dans ce lieu, parceque c'eſt preſque toujours la ſépulture du fondateur, où dans ce cas il n'eſt pas permis au peuple d'aller

prier. A côté, & hors de la Cour, qui forme le milieu de la Mosquée, on a pratiqué des lieux particuliers, avec des bassins pleins d'eau, pour la commodité des ablutions si étroitement ordonnées par l'Alcoran. Car on sçait que la loi des Mahométans leur deffend de faire leurs priéres, avant que de s'être lavé les mains, les bras jusqu'au dessus du coude, les oreilles, les pieds, & certaines autres parties du corps.

Comme ces endroits sont les plus sujets à la mal propreté; il n'est pas difficile de s'appercevoir, que pour engager d'une maniére plus forte à en prendre soin, Mahomet a fait habilement un précepte de religion d'une chose si nécessaire à la santé & à la propreté, surtout dans les climats ardens qu'habitoient les peuples, qu'il avoit projetté de soumettre par le moien de sa doctrine. Cependant comme il se rencontre certaines occasions, où il est quelquefois impossible d'avoir de l'eau, par exemple lorsqu'on est obligé de traverser des deserts, & que rien malgré cela ne peut dispenser de la priére, quelques Casuistes Mahométans permettent alors, au lieu d'eau de se frotter de sable, pour satisfaire au précepte; ce qui produit le même effet, parceque réellement le sable netoye également les mêmes parties, & les préserve de la mauvaise odeur partout si insupportable, mais plus encore dans les pays chauds.

Ce que les Mosquées ont de plus curieux, ce sont les Dômes, & les minarets, dont ils sont accompagnés. Il est vrai, qu'on ne peut assez admirer la beauté de ces Dômes, leur grace, leur proportion, leur hardiesse, & surtout la grandeur étonnante de quelques uns. Les ornemens intérieurs, qui les embellissent, ne sont pas moins dignes d'être considerés. Les uns sont travaillés en maniére de dentelle; d'autres en compartimens de fleurs; d'autres en forme de parquet; quelques uns enfin en côtes de melon; & ce sont les plus ordinaires. Tous ces ornemens sont pris dans les pierres mêmes, qui composent le Dôme; & ces pierres sont si bien jointes & si bien liées, qu'on n'en voit aucune se séparer. Quoique l'épaisseur de ces Dômes ne soit que d'un pied & demi au plus, il n'y en a cependant aucun entre-ouvert, & leur construction est si parfaite, qu'au bout de six ou sept cens ans ils sont encore aussi entiers, que lorsqu'on y mit la derniere main. On en trouve quelques uns revêtus de plâtre

plâtre en dehors, & dont les filigranes sont faits de la même matiére; mais ils sont modernes, & leur forme decide assez de leur âge, pour qu'on ne puisse s'y méprendre. Ils n'ont rien de l'élégance que les Anciens sçavoient donner à leurs ouvrages. On voit en relief sur la plûpart de ces Dômes de grandes inscriptions Arabes, qui régnent sur la circonférence extérieure, & qu'on peut facilement lire d'en bas, aussi bien que celles du dedans, qui sont ou simplement peintes, ou faites en caractéres de bois doré. C'est ordinairement aux coins des Mosquées, que les Dômes sont construits, & qu'ils forment des espéces de Chapelles d'un exhaussement, qui étonne. Quelquefois il n'y en a qu'un seul dans une Mosquée; souvent il y en a deux, & même davantage. Lorsqu'il y en a deux, l'un couvre ordinairement la sépulture du mari, & l'autre celle de la femme. Ils sont égaux, & placés réguliérement pour la Symétrie. Outre les deux grands Dômes, on en trouve quelquefois deux autres plus petits, qui occupent les autres angles de la Mosquée; quelquesfois aussi il n'y en a point du tout.

Comme ces Dômes servent, ainsi que je viens de le dire, à couvrir la sépulture de ceux qui ont fait bâtir la Mosquée, leur corps repose ordinairement dans un petit caveau, au dessus duquel sur le pavé du Dôme est une élévation d'environ un pied & demi de hauteur, & d'une longueur convenable à la grandeur de la personne inhumée. Si c'est un homme fait, l'élévation a plus de longueur; si ce n'est qu'un enfant, elle en a moins. Ces élevations sont couvertes d'une espéce de cercueil à jour à peu près semblable à ces representations mortuaires, dont on se sert dans nos Eglises; sur ce cercueil est une espéce de drap verd qu'on renouvelle de tems en tems, & sur lequel on écrit en lettres faites de drap rouge & blanc le nom du Prince, ou du Seigneur, dont le corps repose sous cette representation. Celle-ci est quelquefois accompagnée de douze ou quinze autres, qui sont celles de la femme, des enfans, & même des favoris du deffunt. Ces Chapelles, ou tombeaux pavés de très beau marbre en sont ordinairement revêtus à huit ou dix pieds de hauteur en forme de lambris, & ornés de diverses lampes, de quelques Alcorans, & d'autres livres de dévotion, que des gens de Loi gagés pour cet exercice lisent régulierement à certaines heures de la journée. On y trouve aussi quelquefois

l'Histoire de la fondation de la Mosquée, & même celle du fondateur, dont les inscriptions des Dômes contiennent très souvent l'abregé. Ces Chapelles sont fermées, & comme je l'ai dit, il n'est pas permis à tout le monde d'y aller faire la priére. Cependant je n'ai pas laissé d'entrer dans presque toutes celles, qui sont hors du Caire. A l'égard des minarets, dont les Mosquées sont ornées, ce sont des espéces de petits clochers ordinairement travaillés à jour, & dont les dehors sont accompagnés de deux ou trois galleries. Il y en a de fort curieux au Caire; & lorsqu'ils sont tous illuminés pendant les nuits de la Lune du Rhamadan, on peut dire qu'ils produisent un spectacle aussi singulier, qu'agréable.

De l'Hopital. Un des plus célébres monumens qu'on voye au Caire en matiere de Mosquées, c'est l'Hopital général, qui cependant n'étoit autrefois destiné qu'à renfermer les fous. L'évenement, qui donna lieu à sa fondation, est assez singulier. On dit qu'entre les femmes d'un certain Roi d'Egypte, qui, comme je l'ai dit, étoit fils de *Mohamed Ebn Toulon*, il s'en trouva une, qui avoit pour lui une passion si violente & si jalouse, que ne pouvant supporter qu'il partageât sa tendresse à ses rivales, elle en perdit enfin l'esprit; que ce Prince touché du malheur de cette femme qu'il aimoit véritablement, lui fit bâtir un Palais séparé du sien, où elle resta long tems enfermée avec des personnes pour la servir suivant sa qualité, & l'état facheux où elle se trouvoit réduite. On ajoute, qu'ayant enfin recouvert son bon sens, soit par le secours des remédes, soit par celui du tems, le Roi la fit revenir auprès de lui, & qu'ayant sa disgrace toujours presente, cette Princesse convertit ce Palais en un Hopital, qu'elle dota de revenus considérables, en faveur de ceux qui seroient affligés de la même maladie, dont elle avoit été attaquée; qu'enfin la mort ayant emporté le Roi son époux, la douleur excessive qu'elle conçut de cette perte la fit retomber dans ses premiers égaremens; ensorte qu'on fut obligé de la renfermer une seconde fois dans ce lieu, où elle finit ses jours.

Au reste cet Hopital, qui suivant cette tradition n'étoit destiné d'abord que pour les personnes malades de l'esprit, est devenu commun dans la suite aux malades de toute espéce; & il seroit d'une richesse immense, si tous les legs qui lui ont été

faits, ou ceux qu'on y fait encore tous les jours, tournoient entierement à son profit. Mais la coutume veut ici, que de tous les soins, celui de gouverner les pauvres soit le plus propre à faire vivre dans l'opulence ceux qui en sont chargés.

Cette maison située dans une des plus belles rues du Caire a deux Mosquées magnifiques bâties vis-à vis l'une de l'autre, & séparées seulement par cette rue. A tenant chacune de ces Mosquées on voit de vastes bâtimens destinés à loger les malades de toute condition. Autrefois ces malades étoient rangés dans différentes sales, suivant la nature de leur maladie. On y trouvoit une Apoticairerie recommandable par l'excellence des remédes qu'on y faisoit, & la quantité surprenante de drogues précieuses, qui entroient dans leur composition. Chaque genre de maladie étoit traité par un medecin particulier, qui avoit passé sa vie à l'étudier, & qui par un grand nombre de cures heureuses s'étoit acquis la réputation de tirer ordinairement ses malades d'affaire. Les Medecins de cette espéce étoient recherchés avec soin de tous côtés, & attirés au Caire, non seulement par de grosses pensions, mais encore par tout ce qui peut rendre la vie commode & agréable. Leur table étoit aussi délicatement qu'abondamment servie; & celle des autres Officiers l'étoit à proportion. La dépense de chaque malade étoit fixée à un ducat d'or par jour; & afin qu'ils fussent mieux soignés, & servis plus ponctuellement, ils avoient chacun deux personnes préposées pour leur fournir tous leurs besoins. Il y avoit aussi des Cuisiniers, des Confiseurs, & d'autres personnes semblables, occupées uniquement à leur préparer des ragoûts flatteurs & des boissons délicates propres à leur réveiller l'appetit. Ceux qui ne pouvoient jouir des douceurs du sommeil pendant la nuit étoient placés dans un lieu séparé, où ils entendoient une musique aussi douce qu'harmonieuse, qui les amusoit depuis deux heures du matin jusqu'à trois. Il y avoit des faiseurs de contes gagés pour le même exercice & comme les malades soupirent ordinairement après le retour de l'Aurore, on avoit la précaution, pour les en flatter, d'annoncer de l'une & de l'autre Mosquée le tems de la priére du matin deux heures plutôt que par tout ailleurs. Lorsqu'ils étoient convalescens, on les faisoit passer dans un appartement séparé, afin qu'ils ne respirassent plus le même air, & pour hâter davantage le

retour de leur santé. On faisoit jouer devant eux des Comédies; on y dansoit au son des instrumens ; en un mot on n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit aider la nature à se rétablir promptement. Lorsqu'ils étoient en état de sortir, on leur donnoit cinq ducats d'or, afin qu'ils ne fussent pas obligés de reprendre sur le champ leur profession, & qu'ils eussent le tems de menager leurs forces. De tant d'attention, de pieté, & de magnificence, il ne subsiste aujourd'hui dans cet Hopital que la seule coutume d'annoncer la premiere priére deux heures plutôt que dans les autres Mosquées. Du reste les malades guerissent comme ils peuvent, sans qu'on s'en mette fort en peine.

Des Tombeaux.

Outre les Mosquées on trouve encore dans la Ville du Caire & aux environs certains lieux de dévotion assez considérables par leur beauté. Ce sont divers tombeaux de quelques Docteurs, ou Santons Mahométans, qui se sont le plus distingués ou par l'excellence de leur doctrine, ou par la mortification extraordinaire de leur vie. Celui de leur fameux Docteur Chafaï mérite entr'autres d'être remarqué. Il est hors de la Ville, situé au pied de la montagne de Mokaran dans un lieu appellé *Carafe*, terme Arabe, qui signifie *ruines*. Le Macrisi dans son Histoire ou description de la Ville & des rues du Caire rapporte un évenement assez singulier au sujet de ce Chafaï, qui étoit parent de Mahomet, & Auteur d'une doctrine qu'on regarde parmi les Turcs comme une des quatre Orthodoxes.

Un Calife, dit cet Auteur, sectateur de Chafaï, & qui commandoit à tous les pays soumis alors au Mahométisme, du nombre desquels étoit l'Egypte, après avoir bâti dans Babylone, où il tenoit sa Cour, un superbe College, voulut pour rendre ce lieu plus respectable & plus frequenté, y faire transférer le corps de ce fameux Docteur, dont les sentiments devoient servir de matiére aux leçons qu'on y donneroit. Dans cette vue il écrivit au Gouverneur qu'il tenoit en Egypte, de faire exhumer le corps de Chafaï, de le mettre dans un cercueil de bois précieux, & de le lui envoyer. Quoique ce Docteur eût été enterré sans distinction dans un Cimetiere ordinaire, le lieu particulier de sa sépulture étoit parfaitement connu, & souvent visité de tous les dévots. Le Gouverneur sçavoit l'ex-

trême vénération du peuple pour ce prétendu Saint. Ainsi sous prétexte de faire plus d'honneur aux cendres de ce Docteur si estimé, mais en effet pour empêcher quelque soulevement capable de traverser l'exécution des ordres du Calife, il se rendit au tombeau avec une escorte de plus de dix mille hommes. Il étoit encore accompagné de toutes les personnes de distinction du Caire, que suivoit un peuple innombrable attiré par la dévotion, ou par la curiosité, motifs ordinaires des plus grands concours. Dès qu'il fut arrivé, les travailleurs commencerent à ouvrir la terre; mais à peine furent ils arrivés à la profondeur, où le corps reposoit, qu'il en sortit une flamme si vive & si éclatante, qu'ils en demeurerent aveugles pour le reste de leurs jours. Un prodige si nouveau & si surprenant fit suffisamment connoître, que le Saint se trouvoit bien, où il étoit, & qu'il n'y avoit rien de bon à gagner en s'opiniatrant à vouloir l'en tirer de force. Aussi n'alla-t-on pas plus loin. On remit avec respect sur le saint corps la terre qu'on avoit déja ôtée, & sur le champ on dressa un acte, qui contenoit les merveilleuses circonstances de cet évenement, dont plus de vingt mille témoins oculaires attesterent la vérité par leurs signatures. Cet acte fut ensuite porté au Calife par un certain nombre de ces mêmes témoins, choisis entre les plus respectables, soit par leur rang, ou par leur âge. Dès que ce Prince l'eut reçu, il en fit faire grand nombre de copies revêtues de toute l'authenticité necessaire, qu'il envoya dans les diverses Provinces de son Empire, afin d'y répandre la réputation de Chafaï, & d'y faire naître pour ce célébre Docteur la même vénération, dont il étoit pénétré.

Toute extraordinaire, ou pour mieux dire, toute fabuleuse que paroît cette histoire, il ne seroit pas impossible qu'avec le secours d'un peu d'adresse elle ne fût arrivée à peu près de la maniére, dont elle est racontée. On sçait que l'imagination une fois préparée aux prodiges croit en découvrir par tout, & que dans cette disposition l'accident le plus naturel, ou l'artifice le plus grossier, n'ont pas de peine à lui en imposer, puisqu'elle ne cherche alors qu'à être seduite. Sur ce principe on ne s'écarteroit peut être pas trop de la vérité, en pensant que le Gouverneur bon politique & bon courtisan, dans la crainte d'exciter une révolte, & pour entrer en même tems

dans les vues de son maître, eût imaginé un stratagême propre à satisfaire également les sujets & le souverain. Il suffisoit pour y réussir d'avoir mis secretement autour du corps des matieres combustibles, mêlées de quelques phosphores, capables de s'enflammer dès qu'ils auroient pris l'air, & d'avoir fait venir de loin de veritables aveugles, dont l'Egypte manque moins que tout autre pays, pour les employer à ouvrir la terre. On y avoit joint sans doute la précaution de les engager, autant par la crainte que par la récompense, à publier qu'ils avoient perdu la vue en cette occasion. On en jugera tout ce que l'on voudra. Ceci n'est qu'une conjecture que j'abandonne à la critique. Il est seulement à propos d'observer, que les Turcs & les Arabes croyent difficilemeut aux miracles, & que sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, ils différent extrémement des Persans, qui sont à cet égard les plus credules de tous les hommes. En effet leur histoire, comme celle des Espagnols, fourmille d'évenemens surnaturels, qu'ils attribuent aux mérites de leurs prétendus saints, & l'on ne rencontre aucun lieu de pieté en Perse, quelque petit & quelque negligé qu'il soit, qui ne conserve de gros régistres de toutes les merveilles qu'on dit s'y être opérées. Les beaux recueils d'extravagances! Qu'on trouveroit là d'excellens mémoires, si l'on vouloit travailler à l'histoire des égaremens de l'esprit humain!

Au reste pour prouver le peu de disposition qu'ont les Arabes à croire les faits extraordinaires, il suffira de rapporter un trait du même Macrisi, qui m'a fourni le récit que je viens de faire au sujet du tombeau de Chafaï. Ce trait renferme même une particularité que l'on ne sera pas faché d'apprendre. Peu d'années après la mort de Mahomet, dit cet Auteur, un homme, qui passoit au Caire pour un grand Saint, alla trouver le Moufti, à qui il déclara, que le Prophéte, qu'il avoit connu particuliérement, lui étoit apparu, & lui avoit ordonné très expressément de lui venir reprocher de sa part, qu'on ne faisoit aucune mention de lui en annonçant les heures de la priére au peuple; oubli dont il étoit très indigné. Ce reproche frappa le Moufti. Sur le champ il statua, qu'à l'avenir lorsqu'on inviteroit les fidéles à se rendre à la Mosquée, on ajouteroit à la formule ordinaire ces paroles; *Que la bénédiction de Dieu soit sur son Prophete*, ce qui s'est toujours pratiqué depuis dans les lieux,

où la religion Mahométane est suivie. Mais pour faire voir qu'il ne regarde cette apparition, que comme un conte à endormir les enfans, Quelle folie! continue cet Auteur; les morts peuvent ils revenir de l'autre monde? Aussi dans son histoire d'Egypte, qui contient les annales de ce qui s'est passé dans ce Royaume pendant sept à huit cens ans, on ne trouve point qu'il ait cité aucun autre miracle, ou prodige, que les deux que je viens de rapporter & un troisiéme d'une des parentes de Mahomet douée d'une extraordinaire sainteté. Cependant les Egyptiens naturels sont de tous les hommes les plus superstitieux, comme les plus ignorans. Car comme l'a dit un sçavant Mahométan, dont Monsieur d'Herbelot rapporte la vie dans sa Bibliotheque Orientale, la superstition & l'ignorance ne manquent jamais d'être unies ensemble.

On trouve aussi dans la Ville du Caire de très beaux Caravanseras toujours remplis de monde & de marchandises; ce qui engage les Grands du pays à employer leur argent à élever de ces sortes d'édifices, parce qu'ils en tirent des revenus très considérables. Les Nubiens, les Abyssins, & les autres nations de l'Afrique, qui abordent au Caire, y ont chacune le leur particulier, où elles ne manquent jamais de loger. Il en est de même des marchands d'Alep, de Damas, de Constantinople, & des autres Villes de commerce. Ces Caravanseras sont des hospices sacrés, où il n'est pas permis d'insulter personne, n'y de s'attaquer aux effets, qui y sont déposés. On pousse même la précaution & le scrupule jusqu'à ne pas souffrir, qu'un homme, qui n'est point marié y habite. Cet usage s'observe aussi dans les quartiers de la Ville, où il y a des familles, parceque les Turcs sont dans la ridicule persuasion, qu'un homme qui n'a point de femmes, est beaucoup plus dangereux, qu'un autre. Pour moi je m'imagine que la seule crainte d'un secours trop officieux, qu'ils ne desirent pas, leur met cette pensée extravagante dans la tête. Au reste ce n'est qu'à l'intérêt des propriétaires de ces especes d'hotelleries, ou de magasins, qu'on est redevable de l'ordre & de la sureté, qui y régnent; car d'ailleurs les Turcs ne sont pas gens à se piquer de tant de délicatesse & de probité. Leur avantage est toujours pour eux la premiére & la plus respectable de toutes les loix. Des Caravanseras.

Les Caravanseras ne sont pas les seuls édifices, qui produisent: Des Bains publics.

de bonnes rentes. Il est certain qu'un bain public est un des meilleurs fonds, qu'on puisse posséder au Caire. Plus ils sont magnifiques, & plus ils rendent, à cause du grand concours qu'y attire la propreté dont on y est servi, jointe à l'agrément du lieu. Du reste ce qu'il en coute pour s'y baigner est très modique.

Il y a des bains, qui sont uniquement destinés pour les hommes, d'autres où il n'entre que des femmes; mais ordinairement ils servent aux hommes le matin, & aux femmes l'après-diner, ou au contraire. Comme suivant la loi de Mahomet beaucoup de choses peuvent rendre le corps impur, de là vient l'usage si fréquent des bains chez les peuples, qui en font profession. Un mari, par exemple, après avoir rempli les devoirs de son état, est obligé de se baigner, pour ne pas rester immonde. C'est par cette raison, que tous les matins à la pointe du jour on voit au Caire une multitude de gens du bas peuple se jetter sans façon dans le canal, dont cette Ville est traversée, n'ayant pas le moien d'aller aux bains publics, qui d'ailleurs ne pourroient pas suffire à tant de monde. Mais outre les motifs de religion, ceux de la santé, & même du plaisir, contribuent encore beaucoup à rendre les bains d'une nécessité indispensable chez les Orientaux. En effet ils sont persuadés, que c'est un moien des plus efficaces pour reparer les forces trop dissipées, & pour entretenir la souplesse & l'agilité du corps. Peut être ne se trompent ils pas. D'ailleurs c'est pour les femmes un prétexte de sortir de leur prison deux fois la semaine, & de passer plus agréablement que chez elles deux après midi, dont elles ne manquent gueres de tirer tout le parti que l'occasion leur presente. Les plus à plaindre, & qui effectivement envient le bonheur des autres, sont celles dont les maris sont assez riches, pour avoir des bains chez eux. Celles là n'ont de ressource pour se promener que la visite des tombeaux. Aussi toute triste qu'elle est, elle ne laisse pas de leur paroître charmante. On peut dire, qu'elles sont redevables aux morts d'une liberté, que sans eux elles n'obtiendroient certainement pas des vivans.

Des Lacs. Le Caire renferme aussi divers lacs dans son enceinte. Il y en a un tout voisin de la contrée de France; mais le plus renommé de ces lacs, qu'on appelle *Birques* dans le langage du pays, est

est celui qu'on avoit assez proche du Château. Il peut avoir cinq cens pas de Diametre; & les plus belles maisons de la Ville sont bâties sur ses bords. Il faut avouer, que si elles lui servent d'ornement, il leur procure en récompense une vue aussi charmante que variée. Rien n'est plus agréable, que de voir un terrain, qui pendant huit mois de l'année est un prodigieux bassin rempli d'eau, devenu pendant les quatre autres un jardin riant & perpétuel. Tant que ce bassin reste inondé, il est couvert d'un nombre prodigieux de brigantins & de barques dorées, sur lesquelles les personnes de considération se promeinent à l'entrée de la nuit avec leurs femmes. Il ne se passe pas un soir qu'on n'y tire un feu d'artifice, & que quelque concert ne s'y fasse entendre. Les jalousies, qui regnent tout autour sont remplies d'une infinité de Dames, qu'on ne laisse pas d'entrevoir à la faveur des illuminations, dont toutes les faces des maisons sont alors éclairées. Pour moi je trouve que c'est un des plus galants spectacles que la nuit puisse offrir aux yeux, & où la fraicheur, qui lui est naturelle, augmentée par celle des eaux de ce vaste bassin, fait qu'on se dédommage avec délices des chaleurs de la journée.

Il faut convenir, que les Turcs entendent admirablement l'art de se préserver de la chaleur, & de se ménager des asiles, où elle ne pénétre que difficilement. On en a vû pousser l'industrie & la volupté, jusqu'à se construire des retraites au milieu d'une cascade, dont l'eau tombant sur un large marbre formoit tout autour une nappe, qui comme une courtine renfermoit leur lit de repos. Il faudroit avoir éprouvé les chaleurs étouffantes, qui régnent en Afrique, surtout au mois de Mai, pour bien comprendre les agrémens de la réussite d'une pareille invention. Ordinairement les sales où l'on se retire sont aussi exhaussées que nos Eglises. D'ailleurs elles sont rafraichies sans cesse par une infinité de jets d'eau, & par des gorges de loup, où le vent de Nord s'engouffre, & rend l'air qu'on respire en ces lieux assez tempéré.

Un des plus beaux morceaux d'antiquité, & dont je ne crois pas qu'aucun de nos Auteurs ait jamais rien écrit, est une porte du Caire appellée *Babel Fetouh*, c'est-à-dire, *la porte de l'ouverture*, parce qu'elle fut élevée à l'endroit de la muraille, où un Roi d'Egypte fit faire une breche pour rentrer dans la Ville, dont

Des portes du Caire.

un autre Prince s'étoit emparé pendant ſon abſence. Cette porte eſt d'une architecture, que je n'entreprendrai pas de décrire. Ce que je puis dire, c'eſt que je n'ai rien vû de plus beau, de plus ancien, ni de plus entier, que cette magnifique porte. Elle eſt accompagnée de deux tours, qui en font le principal ornement. Ces tours ne ſont pas abſolument rondes; leur figure approche de l'ovale, dont il n'y a que la moitié qui paroiſſe en dehors. Leur conſtruction du reſte eſt ſi admirable, qu'elles ſemblent faites d'une ſeule pierre, tant l'ouvrage eſt achevé. La plus grande partie de ces tours eſt en quelque ſorte couverte d'un écuſſon relevé de trois ou quatre doigts ſeulement du corps de la Tour; & l'on peut dire que l'art s'eſt ſurpaſſé dans la ſimplicité de cet ornement, auſſi bien que dans un autre ouvrage de même nature, dont eſt accompagné le deſſus de la porte, où ſe lit une inſcription Arabe. Du reſte cette porte n'a ni colomnes, ni figures. Sa forme eſt quarrée, comme celle de toutes les autres portes de la Ville.

La porte appellée *Babel Nasr*, nom qui ſignifie *la porte de la victoire*, a été bâtie par un des ſucceſſeurs de Méez-lédin-allah après une bataille qu'il gagna ſur un Prince, qui étoit venu l'aſſiéger. On peut la regarder comme une des plus belles de la Ville. Je puis aſſurer qu'en Europe nous en avons peu qui l'égalent, & aucune qui la ſurpaſſe. Ce fut à la place d'une porte fort commune, par où ce Roi d'Egypte rentra victorieux qu'il fit conſtruire celle, dont je parle, à laquelle le tems a laiſſé ſon nom, & n'a rien fait perdre de ſa premiere beauté. Quoiqu'elle ne puiſſe pas entrer en comparaiſon avec *Babel Fetouh*, dont elle n'eſt pas éloignée, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'elle eſt parfaitement belle. Elle n'eſt gueres moins haute & moins large que celle de Saint Martin à Paris; & les Turcs pour exprimer la quantité de bled, qui ſe conſomme chaque jour au Caire, ont coutume de dire par une exagération fort commune aux Orientaux, qu'on y en débite autant, qu'il pourroit en entrer en un jour par l'ouverture de Babel Nasr. Ce fut au deſſus de cette porte, & en dehors de la Ville, qu'après avoir conquis l'Egypte, & pris le dernier Roi des Mammelucs, le ſultan Selim fit pendre cet infortuné Monarque. Ce Prince eut même enſuite la férocité de faire repreſenter au Caire cette action barbare par des bateleurs en preſence de

ses femmes & de ses enfans, afin qu'ils ne fussent pas absolument privés du plaisir inhumain qu'il avoit pris à cet odieux spectacle. Enfin la porte nommée *Babeberie* n'est pas moins digne d'admiration; & tout ce que l'on fait aujourd'hui n'approche certainement point de la noblesse de ces anciens monumens.

Le vieux Caire n'a, comme je l'ai dit, rien de remarquable, que les greniers de Joseph. Ces greniers au reste n'ont rien dans leur construction, qui réponde, ni à l'idée que bien des gens s'en forment, ni à la réputation que ce S. Patriarche s'est faite en Egypte. Aussi n'en est-il pas l'Auteur. Ils ne consistent que dans l'élévation d'un mur assez nouvellement bâti, lequel environne un grand terrain quarré, où l'on dépose le bled, l'orge, & les autres grains, que ceux qui possédent des terres sont obligés de fournir tous les ans au Bacha par forme de tribut. Ce que ces greniers ont de veritablement beau, c'est la voute, mais elle ne leur est pas particuliére, puisque c'est le Ciel même. En effet ils n'ont point d'autre couverture. C'est pour cette raison que tous les ans on déduit à ceux qui en ont la garde une certaine quantité de mesures de grains, en considération de ce que les oiseaux, qui s'y rendent en très grand nombre, & qu'on n'inquiéte que rarement, peuvent en manger dans le cours de l'année. Des greniers de Joseph.

On trouve aussi dans la vieille Ville une assez belle Eglise desservie par les Coptes, & qui paroît fort ancienne. Sous la Nef est une petite Chapelle dans laquelle on descend par huit ou dix degrés. Cette Chapelle est soutenue par quatre piliers, qui forment de part & d'autre un petit collatéral. Ce lieu pourroit à peine contenir vingt personnes. Dans le fond est un petit Autel, & derriére cet Autel l'endroit, où suivant la tradition, étoit placé le berceau de l'enfant Jesus dans le tems de sa fuite en Egypte. Dans le petit collatéral à main droite se voit une niche, où il se tenoit, ajoute-t-on, lorsqu'il étoit levé.

Je finis par ce qui regarde ce puits si fameux, dont parlent toutes les relations des voyageurs, qui ont abordé en Egypte. Il se trouve dans le Château du Caire; & se nomme le puits de Joseph, par un effet de l'extrême vénération qu'ont les Egyptiens pour la mémoire de cet illustre Patriarche. Elle est encore si vive aujourd'hui parmi eux, que tout ce que l'art a Du puits de Joseph.

pû inventer de confidérable à l'avantage du pays, & dont l'établiſſement eſt inconnu au peuple, comme les ponts & les canaux, eſt attribué d'une commune voix à ce Saint homme. Cependant malgré ce préjugé général, il eſt certain que le puits, dont il s'agit, fut creuſé ſous un Roi, qui ſe nommoit Mahamed fils de Calaon, époque qui fait connoître que ſon antiquité ne remonte pas au deſſus de ſix cens ans. Ce fut, ajoute-t-on, l'ouvrage d'un Viſir de ce Prince, appellé Joſeph. Quoiqu'il en ſoit, ce puits eſt taillé dans le roc, & peut avoir deux cens quatre vingt pieds de profondeur. Mais toute cette profondeur n'eſt pas de ſuite, comme on pourroit ſe l'imaginer parceque c'eſt l'ordinaire. Elle ſe partage en deux moitiés à peu près égales, dont la ſeconde ne répond pas préciſément à la premiere. Celle-ci eſt un grand quarré, dont toutes les faces ont chacune dix huit pieds, & autour duquel regne une rampe pratiquée dans le vif du rocher. C'eſt par là qu'on deſcend ſur une plate forme, qui eſt ſituée préciſément au deſſous de l'ouverture. C'eſt ſur cette plate forme que ſont placés des bœufs, qui par le moyen de deux roues, qu'ils ſont tourner, élevent juſques-là l'eau du ſecond puits, tandis que d'autres bœufs, qui ſont placés en haut, la font monter de la même maniere de cette plateforme juſqu'à la bouche dupremier.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cet ouvrage, c'eſt la cloiſon, ou le parapet naturel, qui ſépare le premier puits de l'eſcalier qui l'environne, & qu'on a ménagé dans la matiere avec beaucoup d'art. Ce parapet n'a que ſix pouces d'épaiſſeur, excepté en quelques endroits, où il en a un peu davantage. Cet eſcalier, ou plutôt cette deſcente, puiſqu'il n'y a point de degrés, eſt aſſez large, pour que des bœufs puiſſent y paſſer à l'aiſe, lorſqu'on les fait deſcendre ſur la plate-forme pour y travailler, ou quand on les fait remonter pour en ſubſtituer d'autres en leur place. Elle eſt auſſi aſſez bien éclairée par de petites fenêtres percées de diſtance en diſtance dans la cloiſon, en donnant ſur le puits même, d'où elle tirent leur jour. A l'égard du ſecond puits, il n'eſt pas à beaucoup près ſi large que le premier, à côté duquel il eſt creuſé; mais il a autant de profondeur; c'eſt-à-dire environ cent quarante pieds depuis la plate-forme juſqu'à l'eau.

Il ſe trouve des gens, qui charmés du puits de Joſeph, ne

balancent point à le comparer aux Pyramides pour la grandeur du travail. J'avoue pour moi que ce puits est un bel ouvrage en son genre. Je considére volontiers, que sa premiere partie seulement ayant cent quarante pieds de hauteur, & ses côtés étant de dix huit pieds chacun, ces sommes produisent une surface de dix mille quatre vingt pieds, qu'il a fallu tailler à la pointe du marteau, sans compter le chemin, qui descend depuis l'ouverture jusqu'à la plate forme, & qui est encore un ouvrage considérable. Cependant je suis encore fort éloigné malgré cela d'être de leur sentiment. En effet je suis persuadé, qu'en moins de vingt ans vingt hommes peuvent creuser un puits semblable à celui-là, le roc dans lequel il est taillé étant extrêmement tendre, & par consequent fort facile à couper. Ainsi il n'y a point, à mon avis, de particulier un peu riche, qui ne pût réussir dans une pareille entreprise. Il n'en est pas de même des Pyramides. Il suffit de les voir & de les examiner avec quelque attention, pour comprendre d'abord, qu'il a fallu employer des trésors immenses pour les élever, & que des Souverains seuls ont pû projetter des ouvrages si prodigieux, & les executer.

Une preuve que le puits de Joseph ne mérite pas autant d'admiration, que les voyageurs veulent le faire croire, peut être parcequ'ils le croyent réellement eux mêmes, c'est qu'il n'est pas le seul de son espece. J'en ai découvert cinq à peu près semblables dans les ruines du vieux Caire au pied des montagnes vers lesquelles la Ville s'élevoit depuis les bords du Nil par un espace d'environ trois quarts de lieue. Ils sont de même creusés dans le roc, & d'une profondeur étonnante. Ce qu'ils ont de particulier, c'est qu'ils ne sont point partagés en deux, comme celui de Joseph, & que le fond repond précisément à l'ouverture, comme dans tous les autres puits du monde. Du reste ils sont presque sur la même ligne, en tirant vers le Midi, & à côté du Château, dans le lieu qu'on appelle le quartier des domestiques d'Ebn Toulon. Il y en a quatre qui ne travaillent plus; & ce sont les plus profonds; aussi sont-ils les plus voisins de la montagne. Les pierres & la terre qu'on y a jettées les ont à demi comblés. Cependant leur profondeur est encore si grande, qu'elle éblouit. Leur ouverture n'est point un quarré parfait; elle peut avoir dix pieds de longueur sur huit

de large. A l'égard du cinquiéme, il eſt encore en état de ſervir, & fournit de l'eau à une ancienne Moſquée, autour de laquelle habitent encore pluſieurs familles dans une eſpece de forterefſe, qui ſemble être colée contre la montagne. Cette eau eſt douceâtre & fade, comme celle de tous les puits d'Egypte, excepté l'eau du puits de Joſeph, qui au contraire eſt un peu ſalée. Il eſt probable, que ces puits fourniſſoient autrefois de l'eau à une partie du vieux Caire, ſur lequel leur ſituation dominoit. On voit encore proche d'un de ces puits des tuyaux de terre cuite, qui ſervoient à la conduire. On trouve dans le nouveau Caire quelques autres puits creuſés comme ceux-ci dans le roc; mais ils ſont fort éloignés d'avoir la même profondeur.

Je ne ſçai ce que vous penſerez, Monſieur, de mes obſervations ſur la fameuſe Ville du Caire. Aumoins puis-je vous aſſurer qu'elles ſont fideles & exactes. Je ne vous dis rien des richeſſes de cette Capitale de l'Egypte. Vous en jugerez mieux par ce que j'ai deſſein de vous écrire ſur l'état preſent du commerce dans ce pays. En attendant vous pouvez croire hardiment ſur ma parole, qu'en or, en argent, & en pierreries, il y a peu de Villes au monde, qui ſoient plus riches que celle-la. Je ſuis, &c.

Au Caire ce....



LETTRE SIXIEME.

DESCRIPTION

Des fameuses Pyramides d'Egypte, & en particulier de la plus grande, de son intérieur, & des secrets qu'elle renferme.

IL n'est pas encore tems, Monsieur, de sortir de la basse Egypte. Les environs du Caire vont nous offrir des spectacles, qui ne sont ni moins grands, ni moins dignes de votre curiosité que tout ce que vous avez vû jusqu'ici. Je parle de ces fameuses Pyramides, qui firent l'admiration de toute l'antiquité, & qui ont été mises au nombre des sept merveilles que l'on a comptées dans l'Univers. Je sçai qu'il s'est trouvé, & qu'il se trouve encore aujourd'hui, même parmi les personnes les plus éclairées, des gens, qui ne regardent ces monumens célébres que comme des masses informes de pierres entassées les unes sur les autres sans beaucoup d'art, capables d'étonner peut être un vulgaire ignorant, qui ne manque jamais de se laisser prévenir par les choses grandes, de quelque nature qu'elles puissent être, & de faire admirer la puissance, ou même la folie des Monarques, qui épuiserent leurs trésors pour la construction de ces ouvrages prodigieux, mais peu propres en effet à donner une grande idée du goût & de l'habileté de ceux qui présiderent au dessein de ces dépenses inutiles & insensées. Pour moi, qui ai vû de près ces monumens superbes de l'ancienne grandeur, qui rendit autrefois l'Egypte si célébre, qui non content d'en parcourir les dehors, ai voulu visiter avec

ſoin les coins & les recoins les plus cachés de leur intérieur, j'avoue que je n'ai pû m'empêcher d'être frappé de la magnificence & de la grandeur, qui éclattent de toutes parts dans ces édifices ſi vantés, & que je n'ai reconnu qu'avec admiration l'habileté des architéctes, qui préſidérent à l'exécution de cette grande entrepriſe. Peut être en dis-je trop; peut être ſur cet aveu m'accuſerez vous de me laiſſer aiſément prévenir en faveur de tout ce qu'un climat éloigné peut offrir d'extraordinaire à la curioſité d'un étranger. Je veux bien vous en faire le juge. La deſcription que je vous envoye vous fera peut être convenir que je n'outre rien; j'eſpére même qu'elle ne vous donnera pas une moindre idée de ces monumens ſi anciens & ſi fameux que celle que j'en ai conçûe moi même.

Du deſſein des Pyramides.

Cependant avant que d'entrer ſur ce ſujet dans un détail, dont j'oſe vous prédire d'avance que vous me ſçaurez quelque gré, permettez moi, Monſieur, de vous faire obſerver d'abord quel fut le but de ces Monarques puiſſans, qui préſiderent à la conſtruction des Pyramides. En effet on ne peut juger ſainement de quelque ouvrage que ce ſoit, ſi l'on ne ſçait premiérement dans quelles vues le projet en a été conçu, & quel but on s'eſt propoſé, lorſqu'on a entrepris de l'exécuter. Bien des gens ont regardé les Pyramides comme l'ouvrage d'une vanité outrée, d'une préſomption aveugle de ces anciens Rois de l'Egypte, qui cherchant à éterniſer leur nom, crurent trouver dans la durée de ces édifices, qu'ils jugerent devoir paſſer celle des tems mêmes, cette immortalité à laquelle ils aſpiroient. Sur ce pied-là ils ont traité cette entrepriſe d'inſenſée, perſuadés que la beauté, l'élégance, & le goût, qui régnent dans quelque ouvrage que ce puiſſe être, ſont plus capables de conſerver à la poſtérité la mémoire du Prince, qui en a formé le deſſein, & celle de l'ouvrier qui l'a exécuté, que la grandeur la plus demeſurée d'un coloſſe, dans laquelle on ne remarque ni délicateſſe, ni agrément. En cela je ſuis de leur ſentiment. Mais ces Monarques ſi ſages & ſi éclairés, qui, lorſqu'il s'agiſſoit de rendre leurs Etats floriſſants, & de procurer le bonheur de leurs ſujets, ſçavoient former, comme vous l'avez vû, des deſſeins ſi grands, ſi utiles, ſi magnifiques, dans ce qui concernoit les intérêts de leur réputation & de leur gloire auroient ils eu des vues ſi bornées & ſi imparfaites? Non, Monſieur;

&

& le peu d'estime que quelques sçavans ont paru avoir pour les Pyramides d'Egypte vient de ce qu'ils en ont ignoré le secret ; & de ce qu'ils n'ont pas été instruits du motif dans lequel elles avoient été bâties. La passion favorite des anciens Egyptiens étoit de se faire dès leur vivant des sépultures, où après leur mort leurs corps fussent à couvert, non seulement de la corruption, à laquelle nous sommes tous condamnés par la nature, mais encore de toutes les entreprises que la malignité & la témérité des hommes auroient pû former contre ces aziles inviolables. La suite de mes lettres, & surtout ce que j'ai à vous dire de la Religion des anciens Egyptiens, vous instruira des raisons sur lesquelles cette inclination étoit fondée. Elle n'étoit pas particuliére au peuple ; Elle s'étendoit jusqu'aux Souverains qui plus encore que leurs sujets étoient interessés à ce qu'après leur mort leurs corps ne fussent exposés à aucune insulte. Les Grands & les Seigneurs de leur Cour, les personnes qui partageoient leur estime, ou leur faveur, avoient les mêmes intérêts. Aussi peut on dire que parmi cette nation chacun cherchoit les moyens les plus seurs pour se conserver après sa mort à proportion des honneurs & des plaisirs, que son rang, ses richesses, sa dignité & son emploi, lui procuroient pendant la vie.

De là il est aisé de concevoir que ces fameuses Pyramides bâties par quelques anciens Rois d'Egypte n'avoient été élevées que pour leur servir de tombeaux, & pour être la sépulture des personnes qui leur étoient chéres. On jugera de leur magnificence parce que j'en dirai dans la suite. A l'égard du dessein qu'ils avoient d'y mettre leurs corps à l'abri de toute insulte, je mets en fait qu'ils ne pouvoient imaginer de moyens plus seurs pour y reussir, que ceux qu'ils avoient employés dans la construction de ces monumens célébres. La description que je donnerai de l'intérieur de la grande Pyramide justifiera ce que j'avance. Peut être contribuera-t-elle à faire revenir certaines personnes du faux préjugé qu'elles ont au désavantage de ces ouvrages si vantés.

Il n'est pas aussi aisé de vous donner des lumiéres certaines sur l'Auteur des Pyramides, que sur le dessein qu'on a eu en les élevant. Les Historiens Romains, qui ont parlé de ces miracles de l'art, vivoient dans des siécles si reculés de ceux *De leur Auteur.*

auxquels ils avoient été construits, que le nom des grands Rois qui executerent le dessein de ces célébres ouvrages, étoit déja parfaitement ignoré. Ils nomment cependant au nombre de ces Rois un certain Psammetichus, sans rapporter aucune particularité ni du tems de son régne, ni de ses actions. Ce nom même ne fut jamais Egyptien; il est Grec, ou Latin; ou dumoins il faut dire qu'il a été accommodé à ces langues. Quelques uns ont attribué à Mercure les trois grandes Pyramides, dont j'ai résolu de vous entretenir dans cette lettre; comme si la construction d'une seule n'eût pas suffi pour éterniser la mémoire d'un Monarque, & pour épuiser les richesses d'un long régne. On prétend, & c'est une tradition constante parmi les Arabes, que ce fut ce fameux Hermès, qui les fit bâtir. Si cette opinion avoit quelque fondement, ne pourroit-on point dire que ce fut l'execution de ce grand dessein, qui le fit surnommer Trismégiste, ou trois fois grand? D'autres pensent que la premiere étoit destinée à servir de tombeau à ce Pharaon, qui en poursuivant les Israëlites fut englouti dans la mer Rouge avec toute son armée. Vous sçavez qu'on attribue la construction de la troisiéme à cette fameuse beauté, qui pour prix de ses faveurs exigeoit de chacun de ses Amans une pierre de cette Pyramide. Quelques anciens Auteurs rapportent cette histoire autrement. Ils disent que cette courtisane, qui par quelques uns est appellée Doricha, & à qui d'autres donnent le nom de Rhodope, faisoit son séjour dans une Ville d'Egypte assez éloignée de la Capitale, & où elle s'étoit attiré par ses charmes le cœur de toute la jeunesse des environs. Elle étoit un jour au bain, ajoutent-ils, lorsqu'un Aigle fondant sur une fille qui la servoit, & qui gardoit ses habits, lui enleva une des mules de sa maitresse. De là cet oiseau prit son vol vers Memphis, où il arriva dans le tems que le Roi rendoit la justice à son peuple; & après avoir voltigé quelque tems au dessus de la tête de ce Prince, il laissa enfin tomber doucement cette chaussure sur la robe du Monarque. Ce Roi, dont l'histoire ne rapporte point le nom, fut aussi surpris de cette avanture, qu'il devoit l'être naturellement. L'attention avec laquelle il considéra cette mule, qui sembloit lui être venue du Ciel, lui inspira bientôt d'autres sentimens. Il en admira la magnificence & la délicatesse; ensuite à force d'admirer la

mule, il souhaita avec passion de voir le pied auquel elle avoit servi de chaussure. Ces premiers mouvemens furent suivis d'une véritable inclination pour la personne, à qui cette mule appartenoit. Ce Prince dépêcha des couriers dans tout son Royaume, pour en apprendre des nouvelles. On découvrit enfin cette belle fille, qui fut aussi-tôt conduite à la Cour. Le Roi l'épousa; & après sa mort ce Prince lui destina pour tombeau cette Pyramide, qu'il lui fit élever comme un témoignage éternel de sa tendresse.

Je crois que vous me permettrez sans peine de ne pas ajouter plus de foi à cette tradition, qu'à la premiére. Il falloit que les Rois de ces anciens tems fussent bien aisés à enflammer, pour concevoir une véritable passion à la vue seule d'une mule. Mais on peut dire aussi, que les Amans de ce tems-là devoient être bien généreux, pour faire des présens tels qu'en éxigeoit, dit-on, cette courtisane. Il ne s'agissoit que d'une pierre, il est vrai; cependant si on considére que cette pierre devoit être de marbre granite telle que toutes celles, dont la Pyramide est composée, & qu'il falloit la faire venir jusques-là de la haute Egypte, c'est-à-dire de près de deux cens lieues qu'on compte depuis le Caire jusqu'à la carriere d'où ces marbres étoient tirés, on conviendra, je pense, aisément avec moi que peu de personnes étoient en état de faire des présens si considérables. En tout cas, si l'on veut que l'histoire soit réelle, à considérer le nombre des pierres, qui forment cette Pyramide, on ne pourra s'empêcher de reconnoître, que cette beauté si précieuse n'étoit certainement pas des plus rares. Vous sentez jusqu'où pourroit m'emporter cette réflexion; je reviens à la matiére que je me suis d'abord proposée.

Il y a plusieurs Pyramides en Egypte; mais les plus belles; les plus entiéres, les plus grandes, sont celles qu'on rencontre presque vis-à-vis, & à l'Est de ce que nous appellons le vieux Caire, & à deux ou trois lieues de distance de cette ancienne Ville. Ce sont les plus Septentrionales de toutes celles, qui existent aujourd'hui en Egypte, & les plus voisines du Delta, dont elles ne sont éloignées que de cinq lieues. Elles sont situées sur la rive gauche du Nil, & assises sur le penchant d'une colline de pierre solide, qui par une pente assez douce s'éléve derriére elles à une hauteur très considérable; c'est-à-dire que De leur situation.

ces montagnes, dont j'ai parlé ailleurs, qui bornent le Nil au Couchant, & ſéparent l'Egypte de la Libye, s'abaiſſent en cet endroit par l'eſpace d'une grande lieue, & que ſur l'extremité de cette pente, à la hauteur d'environ deux cens cinquante pieds que le Nil arroſe de ſes eaux, s'élévent les Pyramides ſur un terrain, qui a été applani à la pointe du marteau, & que l'art des hommes a rendu parallelle à l'horiſon.

C'eſt ce qui ſe remarque principalement à la ſeconde des deux grandes Pyramides, autour de laquelle du côté de l'Oueſt & du Nord paroît un foſſé taillé dans le roc de trente à trente cinq pieds de hauteur. C'eſt l'endroit par où le terrain s'éléve vers la montagne. Il n'en eſt pas de même du côté de l'Eſt & du Sud, qui regarde le Nil & la plaine. On n'y découvre aucune élévation. Au contraire le terrain y va naturellement en baiſſant. Les Pyramides ne ſont pas éloignées de la plaine. Celle qui des trois en eſt la plus voiſine n'eſt pas dans une moindre élévation que les deux autres. Elle s'avance conſidérablement vers la colline, qui eſt fort eſcarpée du côté du Nord & du Delta. C'eſt par cet endroit qu'on l'aborde ordinairement. A peine peut on y grimper contre la roideur de la pente, qui ſe trouve couverte de ſables, de petits morceaux de pierre, de marbre, & de tout ce qui a entré dans la conſtruction de la Pyramide. Le terrain s'étend davantage du côté du Levant, & à ſon extrémité on remarque encore une élévation de groſſes pierres, qui par une pente inſenſible uniſſoit autrefois à la plaine ce monticule eſcarpé auſſi dans cet endroit. C'étoit ſans doute par cette digue, par cette chauſſée, ou, ſi on l'aime mieux, par ce chemin, qu'on abordoit autrefois à la Pyramide. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle ſervoit encore à la conduite des pierres & des marbres néceſſaires à la conſtruction de cet édifice. Ces matériaux étant apportés juſqu'au pied par un canal du Nil, ne pouvoient à cauſe de leur groſſeur prodigieuſe être conduits juſques là que par une route égale & ſolide comme celle-ci. Cette chauſſée ne paroît cependant pas aujourd'hui abſolument droite. Elle ſe recourbe du milieu vers le Nord; mais je ſuis perſuadé qu'elle ſe recourboit de même vers le Sud; c'eſt-à-dire qu'elle étoit beaucoup plus large par celle de ſes extrémités, qui aboutiſſoit au Nil, que par celle qui étoit jointe à la hauteur de la colline. L'utilité & la commo-

dité le demandoient ainsi, puisque c'étoit en cet endroit qu'on déchargeoit les matériaux étrangers destinés à la construction de la Pyramide ; d'où on les conduisoir ensuite insensiblement sur l'élévation par un chemin, qui ne demandoit plus la même largeur. Si on ne découvre plus aujourd'hui vers le Sud de vestiges de cette chaussée, comme il en reste encore vers le Nord, c'est que les eaux du Nil, qui abordent la chaussée par cet endroit, l'ont plus usé en se brisant contre elle, & ont par une raison contraire épargné le côté opposé, que celui-ci mettoit à l'abri. C'est ce qui pourroit se vérifier en creusant la terre, pour découvrir les fondemens de cette digue; mais ces recherches sont sans doute réservées à des tems & à des régnes différens de celui-ci. J'ai lû dans un Auteur Arabe un fait, qui me paroît assez vraisemblable ; c'est que cette chaussée étoit pavée de marbre granite. Il ajoute que des colonnes du même marbre élevées des deux côtés de la chaussée soutenoient une voute, qui mettoit à couvert des ardeurs du Soleil ceux qui partoient de l'extrémité de ce superbe portique pour venir visiter la Pyramide, & le temple, dont je parlerai dans la suite. Des deux autres Pyramides tirant vers la plaine, le terrain, ou plutôt la roche baisse d'elle même insensiblement.

Vis-à-vis de la seconde Pyramide, & précisément à l'Orient est ce Sphinx si fameux, dont toutes les relations ont parlé. Il est éloigné de trois cens pas aumoins de la Pyramide, & de là on peut en compter deux cens jusqu'à l'endroit que le Nil vient baigner dans sa hauteur. C'est une tête de femme entée sur un corps de Lion couché sur son ventre. Cette tête seroit encore probablement en son entier, si les Mahométans ne l'avoient point défigurée. On lui a cassé le nez. Le corps a été gâté par la longueur des ans; on en voit seulement aujourd'hui la figure, dont le bas est enséveli sous les sables. C'est une tête prodigieuse qui a plus de trente cinq pieds de tour sur un corps de plus de trente pas de longueur. Comme plusieurs Auteurs ont parlé de ce colosse, je me contenterai d'ajouter à ce qu'ils en ont dit, que quoi que cette tête soit creusée par dessus, il n'y a cependant de cette capacité aucune correspondance à la bouche, ni à aucun autre endroit de l'intérieur de cette figure par où on ait pu la faire parler, comme quelques uns l'ont prétendu. J'ajouterai que cette cavité a très peu de profondeur, Du Sphinx,

& que bien loin de correſpondre à l'intérieur de la premiére Pyramide, comme on ſe l'eſt fauſſement imaginé, il ſeroit beaucoup plus naturel de croire, s'il étoit vrai que ce canal prétendu eût en effet quelque réalité, qu'il conduiroit au dedans de la ſeconde, à laquelle il correſpond ſi parfaitement par ſa poſition.

Cette idole peut avoir eu pluſieurs deſtinations. Peut être n'a t'on prétendu la faire ſervir qu'à donner de l'admiration par ſa grandeur étonnante. Elle peut avoir été ménagée dans la montagne de pierres que l'on applaniſſoit comme une preuve de ce qui en avoit été enlevé, de la même maniére qu'on laiſſe aujourd'hui des ſignaux dans un terrain que l'on met à l'uni. On peut encore s'être ſervi d'une diſpoſition favorable des lieux, pour tailler dans ce roc une figure, qui ſurprît la poſtérité.

Quelques uns diſent que ce fut un Taliſman, d'autres une idole que l'on adoroit. Ce qu'il y a de plus vraiſemblable, c'eſt que cette union de la tête d'une fille avec un corps de Lion, ſi commune & ſi ordinaire dans les repreſentations fréquentes qu'on en rencontre en Egypte, étoit un ſimbole de ce qui ſe paſſe dans ce pays ſous les ſignes de la Vierge & du Lion. C'eſt en effet dans la ſaiſon que le Soleil les parcourt, que le Nil ſe déborde, & rend par ſon inondation l'Egypte fertile & habitable. Les Rois d'Egypte ne croyoient pas pouvoir mieux témoigner leur reconnoiſſance au Soleil qu'ils révéroient comme l'auteur de leur félicité, que de lui conſacrer cette figure myſtérieuſe.

Pluſieurs ont prétendu, que le Sphinx des Pyramides, ou du moins la tête de ce prodigieux coloſſe, étoit compoſée de pluſieurs pierres placées & bien cimentées les unes ſur les autres. Ce qui leur a pû faire naître cette idée, c'eſt qu'en trois ou quatre endroits de cette maſſe on remarque en effet des veines, qui tournent autour de la tête d'une maniére preſque horiſontale, & que ces veines ſemblent renfermer une eſpece de maſtic d'une couleur différente de la pierre. Pour moi, qui ai examiné ces veines avec attention, je ſuis intimement perſuadé qu'elles ſont naturelles à la pierre. Quand on ne pourroit pas s'en convaincre en les approfondiſſant, quand on ne rencontreroit pas dans ces veines des inégalités parlantes, quand elles ne ſeroient pas de biais en pluſieurs endroits, il ſuffiroit pour ne plus douter

de la vérité, de jetter les yeux sur quelques petites Pyramides peu éloignées de cette figure, & posées sur des plate-formes du même rocher. On y découvre de pareilles veines; ce qui prouve manifestement, que celles qu'on remarque dans la tête du Sphinx, comme celles-ci, ne sont formées que par divers lits de pierres, qui sont propres à ce terrain. Je crois au reste que cette idole étoit autrefois couverte par un temple. La preuve que j'en ai, c'est que la tête de cette figure est encore aujourd'hui aussi entiére dans tous les endroits, où elle n'a point été violentée par la main des hommes, que si elle sortoit de dessous le ciseau. La peinture rougeâtre, dont elle avoit été couverte, y subsiste encore. On remarque d'ailleurs autour de ce colosse une espéce de circuit, que les sables, sous lesquels il est enséveli, tiennent plus élevé que le reste; & je ne doute pas qu'il ne cache les fondemens & les débris de cet édifice, qui servoit de temple à l'idole.

En remontant du Sphinx vers la seconde des grandes Pyramides, au devant de laquelle, & précisément au milieu, le colosse se trouve placé du côté de l'Est, on découvre encore à quatre pas de la Pyramide les restes d'un autre temple, qui en occupoit presque toute la face. Je suis surpris qu'aucun voyageur, que je sçache, n'ait parlé de ce monument, dont dans plusieurs milliers d'années la destination ne sera pas encore douteuse. On en trouve un pareil en face de la troisiéme Pyramide, & à même distance. Celui-ci est encore plus entier que le premier. Il est tourné de même du côté du Levant; mais il a ceci de particulier, qu'à commencer de son portique, ou de son entrée, il est accompagné d'une chaussée, ou chemin en droite ligne, qui sans doute s'étendoit autrefois d'une pente insensible jusqu'au bord de la plaine par un espace de mille ou douze cens pas. Il en reste encore environ trois cens. C'étoit parlà qu'on abordoit le temple. Il est à peu près de figure quarrée. On trouve dans son intérieur quatre piliers, qui sans doute soutenoient une voute, dont l'Autel de l'idole étoit couvert, & on tournoit autour de ces piliers comme par une espece de collatéral. Les pierres, dont ces temples étoient bâtis, sont prodigieuses; & ce n'est qu'à leur grosseur énorme que nous sommes redevables de ce qui nous en reste aujourd'hui. Ces pierres étoient revêtues de marbre granite. J'en ai trouvé

encore quelques morceaux entiers, qui y étoient collés par des maſtics. Je ne doute point que l'extérieur du temple ne fût également revêtu de ce marbre, comme le dedans. Auſſi auroit-il été ridicule, qu'un édifice élevé au devant d'une Pyramide, qui étoit elle même toute revêtue de ce même marbre, ne fût bâti que de pierres aſſez inégales, & cachât par l'élevation d'une matiére commune, & par un extérieur imparfait une partie de la magnificence du tombeau, dont il étoit accompagné.

De la troiſiéme Pyramide.

Je parle de la troiſiéme Pyramide, c'eſt-à-dire de celle dont on attribue particuliérement la conſtruction à cette fameuſe beauté, qui, comme je l'ai dit d'abord, mettoit ſes faveurs à un prix ſi extraordinaire. On peut dire que les quartiers de marbre dont elle fut revêtue étoient d'une groſſeur prodigieuſe. C'eſt ce qui ſe voit par quelques unes de ces pierres, qui ſubſiſtent encore en leur entier, ſoit dans les débris qu'on trouve au pied de cet édifice, ſoit même dans leur premiére ſituation, c'eſt à-dire aux mêmes endroits, où elles avoient d'abord été placées dans le revêtiſſement de la Pyramide. Il eſt aiſé de juger par l'état des débris qu'on trouve au pied, & même par certaines pierres, dont une partie eſt reſtée attachée au corps de cet édifice, tandis que l'autre en a été enlevée, que cette Pyramide n'a été déshonorée & dépouillée de ſon revêtiſſement que par violence, & non par la longueur des ans. On a voulu profiter du marbre, dont tout ſon extérieur étoit couvert; & parceque les pierres en étoient trop groſſes pour être enlevées, & trop dures pour être ſéparées par la ſcie, ou par quelque autre art, on a cherché à les briſer, à les fendre, & à les éclater par le moyen des coins de fer. Il ne faut que des yeux, pour ſe convaincre de cette vérité.

De la ſeconde

A l'égard de la ſeconde Pyramide, autour de laquelle regne ce foſſé taillé dans le roc, dont j'ai parlé d'abord, elle n'étoit certainement couverte que de pierres dures. Sa cime en eſt encore toute revêtue. Le reſte a été vraiſemblablement arraché; & l'on n'a épargné les derniéres pierres que par la difficulté & le danger qu'il y avoit à vouloir les ſéparer d'un lieu ſi élevé & ſi eſcarpé. Auſſi n'eſt-il pas peu difficile de monter juſques ſur la pointe de cette Pyramide, parce que ſon revêtiſſement ſubſiſtant encore vers le ſommet à la hauteur de cent pieds, ou

ou environ, on ne pourroit ſans un péril éminent riſquer de paſſer ſur ces pierres unies & gliſſantes. Pluſieurs Grands du pays y ont ſouvent envoyé des Arabes, & en ont fait rouler des pierres, pour ſatisfaire leur curioſité. Auſſi eſt il aiſé de s'appercevoir que la cime n'eſt pas entiére. Cette Pyramide, non plus que la premiére, dont je viens de parler, n'a point encore été ouverte. Il eſt même probable qu'elles ne le ſeront jamais que par l'ordre de quelque grand Prince, dont les treſors puiſſent fournir aux dépenſes néceſſaires pour l'exécution d'un ſemblable deſſein. Peut être auſſi ne ſera-t-il pas poſſible de les ouvrir, ſans les démolir abſolument. En effet comment réuſſir aujourd'hui, principalement ſur la premiére, ſans une connoiſſance parfaite des ſecrets qu'elle renferme, & qui vrai ſemblablement reſteront toujours ignorés? Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que le tombeau principal ſe trouve toujours au milieu de la Pyramide. C'eſt ce qui ſe reconnoît par la grande Pyramide que l'on a ouverte proche de la plaine des Momies, dont je parlerai dans la ſuite, par celle dont j'entreprens de donner ici la deſcription, & par quelques autres plus petites, qui de même ont été forcées. On ſçait encore que dans toutes celles, qui ont été ouvertes, l'entrée eſt tournée vers le Nord. Il eſt donc probable qu'on trouveroit auſſi du même côté l'entrée de toutes les autres. Cependant avec ces foibles lumiéres combien d'autres connoiſſances ne ſeroient pas néceſſaires, pour exécuter le deſſein de pénétrer dans leur intérieur! Que de depenſes! Que de conſtance ne faudroit-il pas, pour y réuſſir! On en jugera par ce que je dirai dans la ſuite de cette lettre.

J'ai lû dans un hiſtorien Arabe au ſujet de cette ſeconde Pyramide une particularité, que je ne crois pas devoir omettre. Il dit qu'à ſon ſommet on avoit élevé une ſtatue d'or de la hauteur de quarante coudées, repreſentant le Prince, dont le corps repoſoit dans ce monument. Il ajoute que de la montagne du Mokatan, qui en eſt à trois lieues de diſtance du côté de l'Eſt, on pouvoit diſtinguer les traits du viſage de cette figure. On penſera de cette tradition tout ce que l'on voudra. Pour moi je crois très vraiſemblable, qu'au ſommet de cette Pyramide on eût élevé une ſtatue de marbre granite de la proportion, dont parle l'Auteur Arabe, puiſque l'on trouve encore en Egypte pluſieurs coloſſes du même marbre, & d'une hauteur

approchante. Cette ſtatue pouvoit être dorée, comme l'eſt celle de la Place des Victoires à Paris. Rien n'étoit auſſi plus propre à terminer d'une maniére convenable ces hautes & ſuperbes Pyramides, que la repreſentation des Princes, dont les corps y étoient enfermés. Il eſt certain que ces ſtatues devoient produire un très bel effet, ſurtout en ſuppoſant qu'elles étoient dotées. Quoiqu'il en ſoit, il n'en ſubſiſte plus aucune de nos jours, parceque plus expoſées à l'air & aux injures du tems, que le corps de la Pyramide, elles ont été conſumées à leur extérieur beaucoup plus vite que les parties inférieures. Il eſt vraiſemblable d'ailleurs, que la religion Mahométane ennemie de toute figure s'étant introduite en Egypte avec les Princes Arabes, qui firent la conquête de ce beau Royaume, & s'y étant maintenue depuis plus de mille ans, toutes les ſtatues qui terminoient ces admirables monumens ont eu le même ſort que beaucoup d'autres. Elles ont été briſées, renverſées, & deshonorées à coups de maſſes, & ſont devenues la victime de l'ignorance, de la ſuperſtition, & de l'avarice de ces barbares

De la grande Pyramide.

Je viens à la derniére des trois grandes Pyramides, qui eſt auſſi la plus groſſe. Pluſieurs Auteurs ont ſoutenu, qu'elle n'avoit jamais été ni fermée, ni couverte; & ſur ce principe ils ſe ſont imaginés qu'elle avoit été bâtie par ce Pharaon Roi d'Egypte, qui pourſuivit les Iſraëlites au travers de la mer Rouge, & qui demeura enſéveli dans ſes flots avec toute ſon armée. Pour moi je ſoutiens au contraire, qu'elle a été achevée, fermée, & revêtue comme les autres. Je vais l'établir d'une maniere ſi invincible, qu'à ce que j'eſpere, la poſtérité me ſçaura gré de l'avoir détrompée des contes imaginaires qu'on a faits à ce ſujet, & dont on n'a orné dans ces derniers tems les relations de quelques voyageurs, que pour ſuppléer au peu d'exactitude avec laquelle ils ont examiné l'extérieur de ce grand monument, auſſi bien que ſon intérieur.

De ſon extérieur.

On a trouvé une Pyramide, dont le revêtiſſement avoit été enlevé; & ſur cette apparence peu ſcrupuleuſement approfondie on a ſuppoſé qu'elle n'avoit jamais été achevée. On a vû une Pyramide ouverte; & il n'en a pas fallu davantage pour faire imaginer d'abord que jamais elle n'avoit été fermée. On a rencontré un tombeau vuide; on a cru qu'il l'avoit toujours été, & ſur ce principe on n'a pas craint d'aſſûrer avec confiance

qu'il avoit été destiné à renfermer le corps de ce Prince cruel, dont le peuple de Dieu éprouva l'injustice, & à qui les flots servirent de sépulture. J'ai peu de chose à opposer à ce sentiment, qui n'a pour fondement que de pures conjectures. Je me contenterai seulement d'avancer d'abord, qu'à examiner avec attention l'extérieur de cette Pyramide, on ne peut disconvenir qu'elle n'ait été incontestablement revêtue.

J'en tire une preuve convainquante de la construction des deux autres Pyramides, qui sans contredit ont été revêtues, puisqu'elles le sont encore aujourd'hui, dumoins en partie. Or on ne peut nier que toutes deux n'ayent été bâties de maniére, que le revêtissement a été posé à mesure que l'ouvrage s'élevoit. En effet les pierres, qui sont enfoncées, ou entrelacées avec celles, dont le corps de la Pyramide est composé, font voir manifestement qu'elles n'ont point été appliquées après coup, mais qu'elles ont été posées, liées, & enclavées, à mesure que l'on élevoit le lit de pierres, auquel elles correspondent. Il est donc probable, que la premiere Pyramide a été construite de la même façon. C'est ce qui se remarque encore par certains enfoncemens, d'où il est visible que l'on a arraché les pieces de marbre, qui y étoient enchassées.

L'état present, où se trouve actuellement cette Pyramide; me fournit encore une seconde preuve, qui ne céde en rien à la premiere. A examiner avec attention tout son extérieur, il n'y a personne qui ne juge qu'il n'y manque que les dernieres pierres, dont elle a dû être couverte. Cela supposé, qu'on remarque bien tous les degrés de cet édifice, & surtout les derniers qui doivent être les plus entiers, comme ils le sont en effet; qu'on fasse le tour de chaque degré; on découvrira en mille & mille endroits par le mortier qui y reste appliqué & empreint de la figure d'une autre pierre, qu'il y en a eu veritablement un autre rang, auquel ce mortier servoit de mastic, & qui en a été arraché; d'où je conclus que la Pyramide a été réellement couverte & revêtue.

La troisiéme preuve sur laquelle je fonde mon sentiment; c'est la disposition de l'entrée même de la Pyramide, qui peut encore servir à démontrer qu'elle a été véritablement fermée. On voit en effet que cette entrée a été découverte violemment; qu'on en a arraché des pierres prodigieuses,

dont les éclats de quelques unes sont encore restés dans la place même que ces pierres occupoient aussi bien que l'empreinte des autres, pour servir à la postérité de témoignage certain des outrages que ce fameux monument a reçûs.

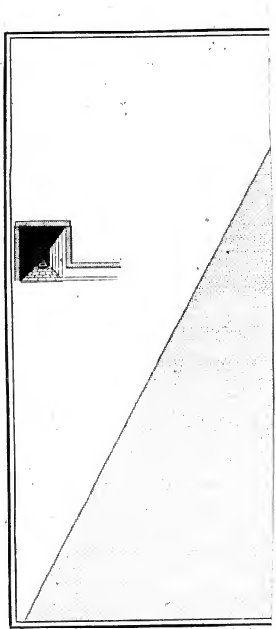
Enfin j'ai une preuve invincible que cette Pyramide fut revêtue de marbre blanc ; & je la tire du ciment même qui sert de témoin de l'enlevement de cette couverture. En effet il est certain que j'ai trouvé plusieurs éclats de cette pierre mêlés à ce mortier ; d'où je tire cette conséquence, que la beauté, ou plutôt la rareté de ce marbre en Egypte, a été cause que cette Pyramide a été decouverte dans la suite par des Princes, qui n'ayant point la même religion que celui, qui étoit renfermé dans ce tombeau, n'ont pas craint de le déshonorer & d'employer le marbre, dont la Pyramide étoit revêtue, à des usages différens. Je sçais qu'il ne se rencontre en Egypte aucune carriere de marbre blanc ; mais je n'ignore pas aussi qu'il s'en trouve une sur les bords de la mer Rouge, & aux environs du mont Sinaï, d'où ce marbre peut avoir été transporté en Egypte, & être venu par terre en trois jours de route jusqu'au pied de l'endroit, où cette Pyramide est située. D'où proviendroient en effet les éclats de ce marbre, qu'on trouve aux environs de la Pyramide encore mêlés au mortier, dont elle est bâtie ? Les eût on apportés de loin pour les incorporer dans ce ciment, tandis que sur les lieux mêmes on avoit tant d'autres pierres à y employer ? On trouve des ecailles de marbre blanc, & dans le mortier qu'on a employé à élever cet édifice ; & dans les debris qui se rencontrent aux environs. Si à cette observation on ajoute, que la Pyramide a été certainement revêtue, puisqu'il ne s'en est jamais bâti aucune, que le revêtissement n'ait été appliqué d'abord à chaque nouvelle couche qu'on vouloit élever ; que cependant il ne reste aucune pierre de son revêtissement, quoiqu'on en trouve encore en grand nombre, même en place, de ce marbre granite, dont la troisieme étoit couverte, on conclura necessairement, que la premiere a nonseulement été revêtue comme toutes les autres, qui subsistent, mais encore que la matiere, dont on l'a revêtue, étoit si précieuse, qu'on n'en a pas laissé une seule pierre. Or de là il est aisé d'inferer, que ce devoit être du marbre blanc, qui est beaucoup plus précieux en Egypte, que le granite.

Je puis ajouter à tant de raisons, qu'il auroit été ridicule d'élever cette grande masse, sans y joindre en même tems le revêtissement qu'on lui avoit destiné. En effet par l'inégalité qui se remarque dans les rangs de pierres, dont elle est composée, & qui auroient dû ensuite recevoir cette derniere couche, si elle n'y eût point été appliquée en bâtissant l'ouvrage, on auroit été forcé dassortir les pierres de ce revêtissement aux inégalités de celles, qui étoient déja placées. Ces inégalités ne sont pas peu considerables; il y a de ces pierres, qui ont un grand pied & demi de moins que les autres. On conçoit que cette sujettion auroit infiniment allongé l'ouvrage, & augmenté la dépense. Les ouvriers dans ce cas auroient été obligés de trouver des pierres de revêtissement, les unes plus longues & plus grandes, les autres plus courtes; au lieu qu'en plaçant d'abord ce revêtissement, ils pouvoient librement appliquer en dedans des pierres telles qu'elles se rencontroient, & continuer l'ouvrage de cette sorte, avançant toujours vers le milieu de la Pyramide, où ils n'avoient besoin que d'une seule pierre mesurée, pour unir le total de cette couche. Outre cela on doit supposer que ce revêtissement, qui étoit bâti en talu, servoit à l'élevation des pierres souvent énormes, dont on avoit besoin au sommet de la Pyramide, & qui sans l'aide d'aucune grüe, ni autre machine, étoient tirées en haut à force de bras à la faveur de ce plan incliné, qu'on pourroit regarder comme une glissoire. Enfin Pline nous apprend, que de son tems il y avoit des gens si adroits, qu'ils pouvoient monter au haut de ces Pyramides. Or il n'y auroit certainement eu en cela aucune adresse, ni habileté, si elles n'eussent été revêtues, & toutes bâties en talu. Autrement on y auroit monté sans peine; comme on fait aujourd'hui sur celle-ci, à laquelle son revêtissement a été enlevé. D'ailleurs c'étoit ce revêtissement seul, qui conservoit l'interieur de la Pyramide, en le mettant à couvert des injutes du tems, qui sans ce preservatif auroit pû facilement l'entamer.

Non seulement la Pyramide a été revêtue, & rendue parfaite à son exterieur, elle a même été fermée, & ouverte ensuite avec violence. C'est ce que j'entreprens d'établir d'une maniere à ne laisser aucun doute sur ce sujet. *De l'interieur de cette pyramide.*

De ses canaux.

Cette violence se remarque d'abord à l'entrée naturelle de la Pyramide, d'où on a enlevé, comme on peut le remarquer avec un peu d'attention, quelques unes de ces pierres qui la fermoient, & qui étoient d'une grandeur énorme. Ces pierres étoient posées au dessus d'un canal, qui par une pente assez roide conduit au centre de la Pyramide, & aux sales, où les corps de ceux qui l'avoient fait construire devoient être deposés. Ce canal, dont le penchant est très rapide, est de cent pieds de longueur, & a son commencement à cent pieds de la base de la Pyramide. On y arrive par une espece de montagne de cette hauteur formée des debris de la Pyramide même. Le canal a d'étendue trois pieds trois pouces en quarré, & étoit rempli du haut en bas de pierres fort justes du même marbre, dont il est composé. Au dessus de l'ouverture par où l'on entre dans ce canal, on remarque dans le corps de la Pyramide une étendue de neuf à dix pieds, d'où l'on a enlevé des pierres d'une grandeur prodigieuse, comme on le reconnoit par les suivantes. Cette seule remarque suffiroit pour établir que la Pyramide a été fermée, puisqu'on n'a dû enlever ces pierres, que pour trouver l'ouverture du canal, ou pour se faire plus aisement des prises sur celles, qui étoient dans le canal même, & qui avoient une retenue dans celles qu'on a arrachées. C'est ce qui peut se remarquer à la lettre A. Après avoir enlevé ces pierres prodigieuses, & celles du canal qui se rencontroient au dessous de ces premieres, il fut facile d'en tirer les autres par une prise que l'on se fit sur la partie qu'elles presentoient en dehors. On suppose que pour rendre l'execution de cette entreprise plus difficile, en mettant ces pierres dans le canal, on les avoit enduites d'un ciment très fort, afin qu'elles s'attachassent plus étroitement aux parois du canal, & ne fissent qu'une même masse avec tout le corps de l'édifice. Mais en mettant en œuvre des forces plus puissantes, & à la faveur des eaux chaudes qu'on fit couler dans le canal marqué B, on vint à bout d'amortir ce ciment, & de détacher ces pierres, qu'on fit sortir ensuite avec peu de peine. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on est venu à bout de les en retirer, sans que les pierres mêmes qui forment le canal ayent été déshonorées. En effet elles sont encore aujourd'hui aussi polies que le premier jour, excepté sur le fond du canal, ou dans la suite à coups de marteau



Plan de l'inte



on a pratiqué de distance en distance des creux de deux à trois doigts de profondeur. Cette précaution étoit nécessaire pour faciliter l'entrée & le retour à ceux qui vont visiter la Pyramide. On comprend aisément que sans ce secours il ne seroit pas possible de descendre dans le canal, sans être entrainé rapidement jusqu'au fond ; & que pour le remonter il seroit nécessaire de s'attacher à des cordes arrêtées à son ouverture exterieure.

J'ai insinué plus haut que ce canal étoit composé de marbre. J'ajoute que les pierres, qui forment ses quatre côtés, sont en effet de marbre blanc du plus fin, & par consequent du plus dur. J'avoue qu'il est un peu jaunâtre ; sans doute parce que par la longueur des ans il a pris cette couleur au dehors. Une de ces pierres prodigieuses, qui furent enlevées, comme je l'ai dit, au dessus de l'ouverture du canal, lorsqu'on força la Pyramide, se voit encore aujourd'hui à son entrée. On a accoutumé de monter & de manger dessus, lorsqu'on va visiter cet illustre monument. Elle est sans contredit du même marbre, ainsi que toutes celles qui forment les autres canaux. C'est sur ce principe que j'ai avancé, que les pierres qui fermoient le premier canal, dont je viens de parler, & même tous les autres canaux de la Pyramide, étoient aussi de cette matiere, qu'on aura choisie sans doute préférablement à toute autre, à cause de son extrême dureté. C'est ce dont il est aisé de s'éclaircir, en levant la moitié de la pierre qui subsiste encore à l'endroit marqué C, où se fait la jonction du canal interieur avec l'exterieur. A l'égard de l'interieur de la Pyramide, il est si obscur, & tellement noirci par la fumée des chandelles & des bougies, qu'on y brule depuis plusieurs siecles en l'allant visiter, qu'il est difficile de bien juger de la qualité des pierres, qui composent les sales & autres lieux renfermés dans cette masse énorme. On reconnoît seulement que leur polissure est extrême, qu'elles sont de la derniere dureté, & si parfaitement jointes les unes aux autres, que la pointe du couteau ne sçauroit pénétrer dans l'espace qui les sépare.

On avoit vuidé ce premier canal, & on étoit parvenu à la fin de ce travail pénible, lorsqu'il s'en presenta un second beaucoup plus considerable. Il s'agissoit de tirer les pierres dont étoit rempli un autre canal, qui remontoit de celui-ci vers le

sommet de la Pyramide par une route aussi roide, que la premiere étoit penchante. Il fut d'abord question de deviner dans le canal vuidé l'endroit, où aboutissoit par son extrémité cet autre canal, qui remontoit vers le haut; & je suppose qu'on le trouva, quoique la pierre, qui fermoit cette entrée fût si juste, qu'elle ne laissoit aucun indice de quelque ouverture que ce fût. On pouvoit remarquer seulement qu'elle ne passoit point, comme les autres, sur la supériorité du premier canal. C'est ce qu'on découvrit en sondant avec la pointe d'un couteau ou de quelque autre instrument, qu'on pouvoit enfoncer aisément dans le ciment, qui unissoit les quatre côtés, dont la superficie de cette pierre étoit composée, à celles du canal inferieur, auxquelles elle se joignoit, Cette rencontre se faisoit à dix pieds de l'extrémité de ce dernier canal, afin de mieux tromper ceux qui pourroient chercher à découvrir cette ouverture. On attaqua donc d'abord cette pierre; & l'ouvrage n'étoit pas aisé. Le lieu étoit fort étroit, & il falloit travailler au dessus de sa tête couché sur le dos, sans pouvoir user des forces de ses bras que très foiblement, au hazard d'être écrasé dans le moment par une lourde masse, qui à chaque instant pouvoit se détacher. C'est ce qu'on peut remarquer en jettant les yeux sur la figure à la lettre C. Cependant après avoir vaincu à la pointe du marteau la resistance qu'on trouva dans cette premiere pierre, qui devoit avoir une retenue dans cet endroit, il en succeda une seconde, qui coula sur le fond du canal, & sur laquelle il fallut travailler d'une autre sorte. On en vint encore à bout ainsi que de la premiere; mais comme après l'avoir usée il s'en presenta d'abord une autre, on jugea que ce travail étoit trop long. On renonça donc à cette voye; & après avoir arrêté la descente des pierres qui suivoient, & qui bouchoient l'entrée du canal, on se fit à l'endroit marqué D dans les pierres qui environnoient le canal inferieur, & qui se trouvoient à son extrémité, une route forcée de quarante pieds de longueur sur huit ou dix de largeur & de hauteur. Cette route est désignée dans la figure par la lettre E. Dans quelques endroits elle se trouve serrée & fort basse; dans d'autres elle est assez élevée pour qu'un homme puisse s'y tenir debout. Ce travail couta des peines infinies. Ensuite retournant à gauche vers le canal superieur, on enleva de son côté trois ou quatre pierres, qui firent une ouverture de quinze

quinze à vingt pieds d'étendue dans l'endroit marqué G. Mais avant que de parler de la continuation de cet ouvrage, il est à propos d'observer, que la veritable pierre, qui fermoit ce canal dans l'endroit, où il faisoit angle avec le canal inferieur, que cette pierre qui avoit été taillée d'une mesure proportionnée à cet angle, & qui fermoit parfaitement cette entrée, en a réellement été enlevée, comme je l'ai dit. En effet celle dont cette entrée est aujourd'hui bouchée n'y est point juste. Au contraire elle laisse un vuide de cinq à six doigts à la partie superieure, qui devroit être plus longue de cette mesure, que l'inferieure. C'est ce qu'on peut remarquer dans la figure à l'endroit marqué F.

Lorsque de l'endroit marqué G. on eut arraché & brisé les trois pierres qui fermoient le côté du canal superieur, il fallut entreprendre d'en vuider toutes les autres pierres, non seulement celles qui répondoient à cette ouverture, mais encore celles qui étoient au dessus dans une étendue non connue. Cette entreprise étoit difficile & très longue à executer, puisqu'il n'y avoit qu'une seule personne qui pût agir dans une capacité de trois pieds trois pouces en quarré. On se doutoit cependant, qu'outre le grand nombre de pierres qu'on pouvoit rencontrer dans le canal, il y auroit peut être au de-là dans un lieu moins serré une suite encore fort longue de ces mêmes pierres prêtes à remplir ce canal à mesure qu'il seroit vuidé. C'étoit en effet une augmentation de travail & de peine, que l'Architecte n'avoit pas manqué de préparer à ceux qui tenteroient de pénétrer par ce passage dans le centre de la Pyramide. Ce fut pour s'épargner une partie de ce travail, qu'au lieu de songer à briser ces pierres les unes après les autres dans l'endroit marqué *G*, où le canal avoit été attaqué & entamé, on prit la résolution de soutenir ces pierres dans le canal même, en arrêtant par le moyen d'un étais, ou autrement, la pierre superieure à celle que l'on avoit dessein de briser. On mit donc la main à l'œuvre, & commençant d'attaquer la suite de ces pierres que l'on brisoit, & que l'on soutenoit à mesure par des étais d'une longueur proportionnée, on continua le même ouvrage de pierre en pierre, & de proche en proche, sans s'écarter de la capacité du canal, jusqu'à ce qu'on arriva enfin à son extrémité, & à un vuide superieur, dont je vais parler.

Au reste il est à propos d'observer, que tant que le canal dura, & dans toute sa longueur, on fut obligé de faire de très grands efforts, pour briser les pierres, dont il étoit rempli. Les coups de masse qu'on y employa, les coups qu'on frapa sur les coignées, dont on se servit pour venir à bout de cet ouvrage, déshonorerent de sorte toutes les parties de ce canal, que de quarré qu'il étoit on le rendit presque rond ; ce qui prouve incontestablement qu'on y a travaillé du haut en bas, & que par conséquent on avoit pris le parti de soutenir les pierres dans sa capacité, pour les y briser. En effet si cet ouvrage se fût executé à l'ouverture forcée du canal marquée G, par où il fut attaqué, il n'y auroit que cette partie du canal de déshonorée ; le reste de ce canal de quatre vingt pieds de longueur designé dans la figure par la lettre H, d'où les pierres auroient seulement glissé à l'endroit où le canal avoit été ouvert, seroit resté en son entier, & se seroit conservé comme dans tous les autres endroits, où il subsiste encore fort net & très parfait jusqu'à la sale.

De sa gallerie

Lorsqu'on fut parvenu à l'extrémité de ce canal, on trouva que sa partie superieure manquoit. On reconnut même qu'il avoit perdu un pied de sa capacité, puisqu'il n'avoit plus que deux pieds & demi de profondeur. Cependant cet espace s'étendant de part & d'autre de la longueur d'un pied & demi, formoit une capacité de trois pieds, & donnoit à ce vuide une largeur de six pieds & demi ; ce qui composoit de part & d'autre du canal deux élevations, ou banquettes, de deux pieds & demi de hauteur, & d'un pied & demi de large. Elles s'étendoient du bas en haut dans le même sens que le premier canal par un espace de cent vingt quatre pieds de longueur, suivant le mesurage que j'en ai fait faire. D'autres leur en donnent jusqu'à cent quarante. A l'extrêmité des banquettes & du canal on rencontre une esplanade, ou plate-forme, de huit à neuf pieds de profondeur, & qui a six pieds & demi de large comme tout le vuide superieur aux banquettes. Cet espace est marqué par la lettre R dans la figure plus étendue de l'extrémité de cette gallerie, qu'on a donnée à côté de la Pyramide. De deux pieds & demi en deux pieds & demi on a pratiqué dans les banquettes du bas en haut attenant le mur, des ouvertures de la longueur d'un pied, larges de six pouces & profondes de huit, taillées

perpendiculairement. J'expliquerai dans la ſuite à quel uſage elles étoient deſtinées. Ces banquettes & ces trous, qui accompagnent le canal marqué P, ſont déſignées dans la figure par la lettre Q.

Les côtés de la gallerie s'élevent au deſſus des banquettes à la hauteur de vingt cinq pieds. D'abord juſqu'à la hauteur de douze pieds le mur eſt parfaitement égal; il eſt enſuite retréci par une pierre, qui avance de trois doigts; à trois pieds au deſſus de celle-là une autre pierre avance d'autant, & eſt ſuivie à la même diſtance d'une troiſiéme, qui avance de même; enfin trois pieds plus haut une quatriéme en fait encore autant. Il ne reſte plus au de-là que quatre pieds du mur juſqu'au ſommet, qui eſt plat, & à peu près de la largeur du canal qui regne au fond de la gallerie; c'eſt-à-dire d'environ trois pieds trois pouces. Toute cette élévation étoit néceſſaire à l'Architecte, pour placer les pierres deſtinées à la fermeture des canaux. Ce que je viens de dire du rétreciſſement de la gallerie à meſure qu'elle s'éleve peut ſe remarquer dans la figure marquée aux deux extrémités par la lettre S.

En ſortant du canal déſigné par la lettre H, & d'abord en entrant dans la gallerie, on trouve à main droite une ouverture pratiquée dans le mur. Elle occupe une partie de la banquette. Ce trou eſt preſque rond, taillé en forme d'une petite porte de la hauteur d'environ trois pieds ſur deux & demi de large. De cette ouverture on deſcend dans un puits, dont je parlerai dans la ſuite, & de l'uſage auquel il étoit deſtiné. On peut remarquer ce trou à la lettre I.

Lorſqu'une fois on fut arrivé dans la gallerie, il ne fut pas difficile de caſſer les pierres, qui rempliſſoient le canal marqué P, tant parcequ'elles étoient ſuperieures d'un pied aux banquettes, que parceque la plus grande largeur de la gallerie laiſſoit la liberté aux ouvriers d'y employer la maſſe, & de frapper à leur aiſe ſur les coins de fer, dont ils ſe ſervoient pour arracher ces pierres & les éclater. Enfin on pouvoit commencer par la derniere, qui etoit encore plus facile à briſer que toutes les autres, parcequ'on pouvoit s'élever ſur ſa hauteur dans le canal, afin d'en venir plus aiſément à bout. Après qu'on eut fini cet ouvrage, & qu'on eut vuidé cet eſpace de tous les débris de ces pierres miſes en pieces, on examina le fond de

la coulisse, & on remarqua que les premieres pierres, dont ce fond étoit couvert à la distance de quatorze à quinze pieds marquée par la lettre L, ne traversoient point sous les banquettes. Sur cette découverte il fut aisé d'enlever ces pierres les unes après les autres. Cet endroit ne fut pas plutôt nétoyé, qu'il laissa voir une plate-forme de dix pieds de longeur sur une hauteur égale, au bout de laquelle on trouvoit une continuation du canal, & qui formoit à l'entrée de la gallerie un triangle de quatorze à quinze pieds d'étendue. En même tems au niveau de la plate-forme, & sur la gauche de ce canal, qui conduisoit dans la gallerie, on découvrit une suite du canal de trois pieds trois pouces en quarré. Ce nouveau canal étoit couvert auparavant par les pierres qu'on venoit d'ôter. On devina aisément que cette route devoit conduire nécessairement dans quelque endroit secret de la Pyramide, & on résolut de s'en éclaircir. Il fut facile de tirer de ce canal marqué dans la figure par la lettre N les pierres, qui servoient à le boucher, puisqu'on avoit de l'espace pour travailler commodement, & qu'on les faisoit sortir du canal en droite ligne. On les brisa dans ce vuide, qui étoit à son entrée. On trouva que ce canal avoit cent dix huit pieds de longueur; & de là on arriva à une chambre voutée.

De la premiere sale de la Pyramide.

Cette sale qu'on trouve marquée dans la figure par la lettre O, a dix sept pieds & demi de longueur, & de largeur quinze pieds dix pouces. Sa voute est faite en dos-d'âne. On remarque dans cette sale du côté de l'Orient une niche enfoncée de trois pieds dans le mur, & de la hauteur de huit sur trois de largeur. Il y avoit sans doute dans cette niche une Momie placée les pieds en bas, & la tête en haut, suivant l'usage des Egyptiens. Il est probable que c'étoit le corps de la Reine, dont le mari avoit fait bâtir la Pyramide. Je ne doute pas non plus que ce Prince ne fût inhumé dans la sale superieure à celle-ci, à laquelle elle étoit perpendiculaire, environ à cent pieds d'élevation plus haut, comme on peut le remarquer dans la figure lettres O & DD. En entrant dans cette sale, la derniere pierre qu'on trouvoit à main droite avoit à son extrémité un avancement de trois doigts en talu; ce qui avoit été pratiqué à dessein, pour empêcher que celle qui devoit servir à la fermeture du canal marqué par la lettre N ne pût entrer dans la sale. On doit croire que cette derniere pierre avoit du même côté un en-

taillement égal, afin qu'elle pût arriver juste, & joindre le mur de la sale, qui correspondoit à cette entrée. Je ne crois pas au reste devoir m'éloigner de ce lieu, sans avertir d'une découverte que j'ai faite dans la partie superieure du canal de cent dix huit pieds, qui y conduit. C'est que les pierres qui la composent sont fendues de travers dans toute la longueur du canal. Je laisse à de plus habiles que moi à décider quelle a été la cause de cet accident. Pour moi il me semble que ce ne peut être l'effet que de quelque tremblement de terre ; peut être aussi d'un refoulement de cette masse énorme plus pesante d'un côté que de l'autre, ou même moins solidement fondée. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai remarqué un pareil défaut dans aucune autre partie de l'interieur de la Pyramide, quoi que je l'aye visité avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Il n'y a surtout aucun endroit de la gallerie, que je n'aye examiné avec le soin le plus curieux. Pour suppléer au deffaut d'une perche, qu'il n'étoit pas possible d'y introduire à travers la route tortueuse qu'on étoit obligé de tenir pour regagner le canal direct, je faisois lier ensemble plusieurs bâtons, au bout desquels on attachoit des bougies allumées. Je les faisois élever ensuite le plus proche qu'il étoit possible de la voute & du mur, sans que jamais j'y aye découvert aucun deffaut. J'ai remarqué seulement que les côtés étoient défigurés en quelques endroits, & que sur la droite un morceau du mur avoit été emporté au dessus du retrecissement de la gallerie. Cet accident étoit arrivé sans doute par la chute de quelque pierre, qui dans la fermeture de la Pyramide, dont dans la suite je décrirai la maniere, ayant échapé des mains de l'ouvrier, tomba du haut de l'échafaudage, & brisa cet endroit contre lequel elle alla donner.

Je dois encore avertir au sujet de cette premiere sale, dont je viens de parler, qu'on s'est persuadé sans doute qu'il y avoit au dessous quelque tresor caché. C'est ce qui se reconnoît par une entrée violente qu'on y a pratiquée, à la faveur de laquelle on peut au travers de plusieurs pierres inégales pénétrer dans le corps de la Pyramide de la profondeur de vingt ou vingt cinq pas. Les pierres qu'on a brisées & tirées de cet endroit remplissent aujourd'hui presque toute la capacité de la sale. On a fait la même tentative dans la sale superieure ; mais il est probable que dans l'un & l'autre endroit on n'a eu pour récompense des

peines infinies que l'on s'eſt données à gâter de ſi beaux ouvrages que le déplaiſir d'y avoir employé inutilement beaucoup de travail & de tems.

Après avoir découvert le ſecret de cette premiere ſale, il ne reſtoit plus que de pénétrer juſqu'à celle, où le corps du Roi étoit renfermé. On ne doutoit point qu'elle ne ſe rencontrât à la hauteur de cette eſplanade, qui ſe trouvoit, comme je l'ai dit, à l'extrémité ſuperieure de la gallerie ; & on jugeoit avec raiſon qu'elle devoit être ſituée au deſſus, & préciſement au niveau de la premiere. En effet au bout de cette eſplanade, qui dans la figure ajoûtée à celle de la Pyramide ſe trouve déſignée par la lettre R, on remarquoit une ſuite du canal de trois pieds trois pouces parfaitement bouchée. On travailla donc d'abord à la vuider. Cette ſuite de canal eſt marquée dans la même figure par la lettre T. Il eſt probable que la premiere pierre, qui le fermoit, y étoit ſi fortement attachée, qu'on eut toutes les peines du monde à venir à bout de l'arracher. C'eſt ce qui ſe reconnoît par un morceau de la pierre ſuperieure, qui a été caſſée, pour ſe faire ſans doute une priſe ſur l'inferieure qui bouchoit le canal. On l'ôta enfin après bien des efforts, & on vint à bout d'en arracher une ſeconde, qui avec la premiere ouvroit un eſpace de ſept pieds & demi de longueur. On voulut continuer à percer cette extrémité du canal; mais après ces deux pierres on en rencontra une troiſiéme, qui ne pouvoit ſortir, parce qu'elle étoit & plus haute & plus large que l'ouverture. C'étoit le dernier refuge de l'Architecte, pour donner le change à quiconque pourroit parvenir juſques-là, & pour empêcher qu'on ne cherchât plus loin cette ſale myſtérieuſe, qui n'étoit qu'à douze pas de là, où repoſoit le corps du Roi, & où devoient être ſes treſors, au cas qu'on les eût enfermés avec lui. Cependant malgré cette difficulté cette pierre ne fit point prendre le change aux ouvriers, & ne rebuta point ceux qui avoient entrepris la viſite de toute la Pyramide. Ils l'attaquerent à la pointe du marteau; & ils reuſſirent à la briſer après beaucoup de tems & de travail. Auſſi avoit elle ſix pieds de longueur, quatre de largeur, & peut être cinq à ſix de hauteur, puiſqu'en cet endroit on trouvoit une capacité de quinze pieds de haut, qui au bout de huit pieds d'élevation s'élargiſſoit de quatre pieds, ou environ du côté de la gallerie.

Cette extention est marquée dans la figure par la lettre &. Elle correspondoit à une ouverture du canal d'un pied & demi de large, qui étoit anterieure de deux pieds à cette grosse pierre. Je marquerai dans la suite à quel usage elle étoit destinée.

Au haut de ce vuide on voyoit dans le mur, qui de part & d'autre formoit le canal, un enfoncement d'un pied de profondeur, & d'une hauteur à peu près égale. Ces enfoncemens marqués dans la figure par les lettres AA avoient été pratiqués à dessein. Ils servoient à placer de puissans leviers, ou bois de traverse, destinés à soutenir de fortes cordes, qui par des anneaux de fer attachés à cette grande pierre, dont j'ai parlé, la tenoient suspendue dans ce vuide marqué Z qu'elle remplissoit, jusqu'à ce que le tems de la faire tomber sur le canal marqué BB fût arrivé; c'est-à-dire jusqu'à ce que le corps du Roi eût été enfermé dans la sale. L'ouverture d'un pied & demi pratiquée dans le canal marqué lettre V, & qui précédoit de deux pieds l'espace occupé par la grande pierre, avoit été ménagée pour retirer les ouvriers, après qu'ils auroient descendu cette pierre énorme. Cette ouverture, lorsqu'ils se furent retirés, fut bouchée par une pierre très juste de deux pieds d'épaisseur seulement, qui fut amenée sous cette ouverture, & à laquelle on avoit attaché deux anneaux vers l'extrémité de sa partie superieure. A ces deux anneaux furent accrochées deux chaines, qui correspondoient au dessus d'une autre pierre plus pesante, & pendante sur le haut de l'ouverture marquée Z occupée par la grande pierre, qui l'avoit laissée vuide en tombant sur le canal. Les cordes, qui soutenoient cette pierre énorme, avoient pour point d'appui le pilier marque *T* dans la figure. On pesoit cependant sur la pierre inferieure, tandis que les ouvriers se retiroient par ce vuide d'un pied & demi, dont j'ai parlé, & qui restoit entre elle & l'ouverture superieure. Enfin lorsqu'ils furent sortis de cette capacité, on cessa de peser; & la pierre fut enlevée par le contre-poids dans l'endroit qu'elle devoit occuper, où elle fut arretée précisément par une autre pierre en forme d'écusson de trois doigts de large. Cet écusson avoit été ménagé à dessein en taillant la pierre, où il se trouve enchassé. Il a trois doigts d'épaisseur sur six à sept de largeur, & se trouve à hauteur d'homme, lorsqu'en entrant aujourd'hui dans la Pyramide, on s'éleve dans ce vuide marqué

V, qui faisoit partie du dernier secret employé pour garantir la sale de la violation. Cette espece d'écusson de trois doigts d'épaisseur est marqué par la lettre X, & mérite attention.

Le long des murs, qui forment les deux côtés du canal, où étoit renfermée la grande pierre de six pieds de longueur & de quatre de largeur, on remarque de part & d'autre des cannelures rondes de trois doigts de profondeur, dont l'extrémité est marquée dans la figure. Ces cannelures avoient été pratiquées, afin de descendre cette pierre plus facilement & plus juste dans l'endroit qu'elle devoit occuper. Elles étoient aussi destinées à la rendre plus ferme & plus inebranlable, au cas qu'elle fût attaquée. Toutes ces précautions prouvent les soins extrêmes, qui avoient été employés pour mettre le corps du Prince à l'abri de la violation, supposé qu'il se trouvât des hommes assez impies & assez téméraires, pour l'entreprendre. Que si après que la pierre d'un pied & demi de largeur, & de trois pieds & demi de longueur, ce qui faisoit la mesure de l'ouverture marquée V & pratiquée dans le canal, eut été mise en place, il resta encore le moindre jour, il fut rempli avec du ciment. On peut croire aussi que cette pierre même en fut enduite, avant que de l'introduire du bas en haut dans ce vuide qu'elle devoit fermer; ce qui rendit sa position plus lente, en la retenant contre la force du contre-poids. Quelques coups du manche du marteau suffirent pour la nétoyer du ciment qu'elle avoit de trop, & pour la faire arriver à sa place. Cette pierre ne subsiste plus, ni la grande même qu'on fut obligé de mettre en pieces, pour l'arracher de la place qu'elle occupoit. Cependant il n'y a personne, pour peu qu'on examine avec attention la disposition des vuides qu'on vient de décrire, & qui précedent de six pieds seulement l'entrée de la sale, où le corps du Roi fut déposé, qui ne reste persuadé que les choses se sont executées de la sorte, & qui dans ce petit espace de neuf pieds n'admire l'art & l'habileté de l'Architecte. C'est pour en faciliter la connoissance, qu'on a fait representer en grand, & séparement, ces différens morceaux à côté de la figure qu'on donne de la Pyramide. Les yeux serviront encore mieux que le récit à faire comprendre le secret.

De la Chambre royal.

Après avoir tiré à la pointe du marteau & par morceaux la grande pierre de l'espace cannelé, où elle avoit été descendue, on

on parvint à la derniere, qui aboutiſſoit à la ſale, & rempliſſoit l'eſpace marqué BB. Celle-ci ne fut pas difficile à tirer. On l'enleva preſque ſans réſiſtance ; après quoi on entra librement dans cette ſale myſterieuſe & ſi bien deffendue. Ce lieu marqué DD dans la figure eſt à voute plate, composée de neuf pierres. Les ſept du milieu ont quatre pieds de large ſur plus de ſeize de longueur, puiſqu'elles poſent de part & d'autre ſur les deux murs, qui vont du Levant au Couchant, & qui ſont à ſeize pieds de diſtance l'un de l'autre. Il ne paroît que deux pieds de largeur de chacune des deux autres pierres, qui ſont à côté de celles ci ; le reſte eſt caché par les murs ſur leſquels elles repoſent à leur extremité. Je laiſſe à deviner ce qu'on trouva dans cette ſale. L'hiſtoire, qui ne ſe charge de tranſmettre à la poſtérité que la mémoire des actions louables, ou de celles qu'on doit éviter, ne ſe charge point de perpetuer le ſouvenir des outrages, qui attaquent la nature, parce que par eux mêmes ils ſçavent aſſez ſe faire déteſter. Ainſi en enſeveliſſant dans l'oubli le nom de l'impie, qui porta ſes mains ſacrileges ſur ce tombeau, elle a voulu de même nous laiſſer ignorer le ſecret de ce qui y étoit contenu. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que de tout ce qui pouvoit être renfermé dans cette ſale, on ne trouve aujourd'hui qu'une caiſſe de marbre granite de ſept à huit pieds de longueur ſur quatre de large, & autant de hauteur. Elle a été placée dans ce lieu lorſqu'on le ferma par haut ; & ſi elle ſubſiſte encore de nos jours en ſon entier, c'eſt qu'on n'auroit pû la tirer de l'endroit qu'elle occupe ſans la briſer, & que ſes débris ne pouvoient être d'aucun uſage. Cette caiſſe avoit ſa couverture, comme on le remarque par la façon de ſes bords ; mais elle a été briſée en la remuant, & il n'en reſte plus de veſtiges. C'étoit ſans doute cette caiſſe qui contenoit le corps du Roi renfermé dans deux ou trois caiſſes de bois précieux, ſuivant la coutume qui ſe pratiquoit à l'égard des Grands. Il eſt auſſi très vraiſemblable que cette ſale contenoit beaucoup d'autres caiſſes que celle du Prince, ſurtout celles des perſonnes, qui furent enfermées avec lui dans ce tombeau, pour lui tenir en quelque ſorte compagnie.

En effet que lorſque le corps du Roi, par qui cette Pyramide a été conſtruite, fut dépoſé dans ce ſuperbe mauſolée, on y ait introduit en même tems des perſonnes vivantes deſtinées

à ne jamais en sortir, & à s'enterrer toutes vives avec ce Prince, c'est un fait que je ne puis revoquer en doute, après la preuve convainquante que j'en ai. Voici sur quel fondement cette opinion est appuyée. Précisément au milieu de cette sale, qui a trente deux pieds de longueur sur dix neuf de hauteur, & seize de large, on remarque deux trous placés vis-à-vis l'un de l'autre à trois pieds & demi d'élevation au dessus du pavé. L'un tourné du côté du Nord a un pied de longueur sur huit pouces de hauteur, & traverse par une ligne droite jusqu'à l'extérieur de la Pyramide. Ce trou est aujourd'hui bouché par des pierres à cinq ou six pieds de son ouverture. L'autre qu'on a percé du côté du Levant à la même distance du plancher, est parfaitement rond, & a d'étendue assez pour qu'on puisse y mettre les deux poings. Il s'élargit d'abord jusqu'à un pied de Diametre, & va en descendant se perdre vers le bas de la Pyramide. Ces deux trous sont marqués par la lettre C. Je pense, & j'espere que toute personne sensée le jugera comme moi, que l'un & l'autre de ces trous n'ont point eu d'autre usage, que de servir aux personnes, qui avec le corps du Prince furent enfermées dans ce tombeau. Le premier étoit destiné à leur donner de l'air. C'étoit aussi par là qu'elles recevoient de la nourriture, & tout ce dont elles pouvoient avoir besoin. Elles avoient sans doute fait provision pour cet usage d'une longue cassette proportionnée à la grandeur de ce canal. A cette cassette étoit attachée pour les personnes renfermées dans la Pyramide une longue corde, par le moyen de laquelle elles pouvoient tirer la cassette à elles; & une autre, qui y tenoit de même, pendoit à l'extérieur, afin que réciproquement on pût retirer la cassette au dehors. Ce fut vraisemblablement par ce moyen qu'on fournit le nécessaire à ceux qui se trouvoient renfermés dans cet édifice, tant qu'il resta entr'eux une personne vivante. En y entrant je suppose que chacune de ces personnes s'étoit munie d'une caisse, pour y être ensévelie. Elles se rendirent toutes successivement les unes aux autres ce pieux & dernier devoir jusqu'à la derniere, qui manqua pour cela d'un secours, que le reste de sa compagnie avoit trouvé dans elle & dans les autres. Le second trou servoit à vuider les immondices, qui tomboient dans un réduit profond pratiqué pour cet usage. J'avois dessein de faire chercher dans l'extérieur de la Pyramide

à l'endroit, auquel le trou quarré long correspondoit, & vers lequel on a tiré deux lignes ponctuées dans la figure, qui represente l'intérieur de cet édifice. Peut être y auroit on trouvé des preuves nouvelles de ce que j'ai avancé. Mais outre que cette recherche auroit pû donner de l'ombrage aux Puissances du pays, qui n'auroient pas manqué de se figurer qu'on auroit travaillé à découvrir quelque trésor, je jugeai que ce trou pourroit se terminer dans quelque enfoncement de cet extérieur, & j'apprehendai de trouver son extrémité totalement bouchée, ou par le corps de la Pyramide, ou dumoins par la pierre de revêtissement. Cependant sur ce que je rapporte d'autres pourront dans la suite faire chercher à l'endroit où cette ouverture correspondoit. Par là on aura une preuve entiere de l'usage auquel ce trou étoit destiné, quoiqu'il ne me paroisse point douteux, & qu'il me semble impossible d'en imaginer d'autre.

Après avoir expliqué le plus nettement que la matiere a pû me le permettre, de quelle maniere & par quels efforts la Pyramide fut forcée & ouverte, il me reste encore à éclaircir un doute qu'aura fait naître sans doute la lecture de cette premiere partie. Il s'agit de sçavoir où étoit placé le magasin de tant de pierres qu'il fallut employer nécessairement, pour fermer tous les canaux, dont je viens de parler, & de quelle maniere ils furent bouchés par des ouvriers, qui sortirent ensuite de cet intérieur. Ce morceau n'est pas sans doute moins curieux que le reste, & mérite pour le moins autant d'attention.

J'ai déja observé, que dans les banquettes, dont les deux côtés du canal de cent vingt quatre pieds, qui régnoit au fond de la gallerie, étoient accompagnés, on avoit pratiqué des mortoises taillées perpendiculairement de la longueur d'un pied, larges de six pouces, & profondes de huit. C'est ce qu'on peut remarquer dans la figure à la lettre Q. Ces mortoises correspondoient parfaitement les unes aux autres, & régnoient dans toute la longueur des banquettes à la distance de deux pieds & demi. On avoit ménagé ces ouvertures en batissant la gallerie, afin de pouvoir placer dans chacune une piece de bois d'un pied en quarré, & de trois ou quatre pieds de longueur, dont on avoit coupé six pouces par le bas à la hauteur de huit doigts, selon le sens & la capacité des mortoises dans lesquelles ces solives devoient entrer. Ces pièces de bois devoient servir à

Du secret de la gallerie.

former au dessus un échafaut destiné à soutenir les pierres nécessaires pour remplir tous les canaux, qui restoient à boucher dans l'intérieur de la Pyramide, & même ce canal de cent vingt quatre pieds marqué P, qui étoit au fond de la gallerie. Ces solives avoient un autre entaillement à leur extrémité supérieure; & de longues pieces de bois, dans lesquelles on avoit taillé des mortoises pareilles à celles des banquettes, s'appliquant sur ces pieux, formoient de part & d'autre de la gallerie un repos assuré de bas en haut, pour placer des planches de six pieds & demi de longueur épaisses d'un demi pied, & fort unies, sur lesquelles on posa un premier rang de pierres. Les banquettes s'élévoient de deux pieds & demi, comme je l'ai dit, au dessus du fond de la gallerie. Je suppose que l'échafaut fût placé à trois pieds de hauteur des banquettes. Ainsi du fond de la gallerie à cet échafaut il y avoit une élévation de cinq pieds & demi, qui étoit suffisante pour que les ouvriers pussent y passer de bout.

J'ai encore remarqué ailleurs, que du fond du canal à la voute de la gallerie il y avoit vingt sept pieds & demi d'élévation. Du fond du canal jusqu'à l'échafaut on en comptoit six; de l'échafaut en haut il en restoit donc vingt & un & demi; ainsi en mettant dans cette capacité quatre rangs de pierres de trois pieds & demi de hauteur, telles qu'il en falloit pour remplir les canaux, on avoit encore au dessus un vuide de sept pieds & demi d'élévation. Mais je veux supposer, que du premier rang au second on mit entre les pierres une planche d'environ trois pouces d'épaisseur, & une pareille du second au troisieme, afin qu'il fût plus facile de retirer les pierres, en les faisant glisser sur ces planches, trois rangs de ces pierres suffisoient pour remplir tous les vuides qu'on avoit à boucher, & qui sont aujourd'hui ouverts Il pourroit même se faire que dans le corps de la Pyramide il y eût encore d'autres canaux bouchés qui n'ont point été ouverts, puisque dans la gallerie on pouvoit aisément placer quatre rangs de ces pierres, & même cinq dans un besoin. On peut s'en convaincre par le calcul que je viens de faire; & il n'est pas vraisemblable qu'on eût exaucé la gallerie au de-là du nécessaire; ce qui auroit affoibli d'autant tout le corps de l'édifice.

Arrêtons nous cependant aux canaux connus, qui ont été

forcés & ouverts ; tenons nous en à la quantité de pierres, qui les remplissoient certainement, & qui ont été brisées à la réserve de trois pieds & demi, ou de quatre pieds de ces mêmes pierres, qui restent à l'endroit marqué F dans la figure, & qui bouchent aujourd'hui l'entrée du canal superieur correspondant au premier. Ce premier canal marqué par la lettre B, je l'appelle le canal extérieur, parce qu'il a été fermé du dehors en dedans, au lieu que les autres ont été remplis de l'intérieur même de la Pyramide, & de ce magasin placé dans la gallerie. Or je mets en fait que trois rangs de pierres suffisoient pour remplir tous les canaux. C'est ce dont il est aisé de se convaincre par le détail.

Il falloit d'abord treize pieds & demi de pierre pour remplir le canal, qui conduisoit à la sale royale, & qui étoit au niveau de cette plate-forme qu'on rencontroit à l'extrémité supérieure de la gallerie. On descendit donc d'abord de l'échafaut sur l'esplanade marquée R une pierre de six pieds, & on la poussa dans ce canal jusqu'à l'entrée de la sale dans l'endroit marqué DD, où elle fut arrêtée par le pavé de la sale supérieur de deux doigts au fond du canal. On fit ensuite tomber sur ce canal cette pierre de six pieds, dont j'ai parlé, suspendue dans le vuide marqué Z. Enfin aussi-tôt que les ouvriers se furent retirés de la capacité qu'elle occupoit par l'ouverture marquée V, & que cette ouverture eût été fermée, on fit descendre de l'échafaut deux autres pierres de sept pieds & demi, par le moyen desquelles ce canal, qui n'a que dix neuf pieds & demi de longueur, se trouva parfaitement rempli.

On doit supposer, que pour faciliter l'exécution de ces ouvrages, on avoit attaché au mur du fond de la gallerie, qui termine l'esplanade, & vis-à-vis des pierres rangées sur l'échafaut, une forte potence de fer, qui portoit une poulie solide, à la faveur de laquelle les ouvriers placés sur la plate-forme pouvoient au moyen d'une bonne corde tirer de dessus l'échafaut les pierres l'une après l'autre, & les descendre sur la plate-forme même. Qu'ensuite au côté que ces pierres presentoient aux ouvriers on avoit pratiqué un trou quarré profond de trois à quatre doigts, & plus large par bas que par haut, & que dans cette ouverture quarrée on avoit enfoncé deux pieces de fer, plus épaisses par bas que par haut, garnies à

leur extrémité de deux bons anneaux, & ſéparées l'une de l'autre par un coin de fer. A la faveur de ces précautions on avoit une priſe aſſurée pour tirer ces pierres de deſſus l'échafaut avec la corde, qui paſſoit dans les deux anneaux, pour les ſuſpendre au moyen de la poulie, & les poſer enſuite doucement ſur l'eſplanade, ou plate-forme, d'où elles étoient conduites ſans beaucoup de peine à l'endroit de leur deſtination.

Après avoir ainſi rempli le premier canal, on travailla à fermer celui de cent dix huit pieds marqué dans la figure par la lettre N. Ce canal conduiſoit, comme je l'ai dit, à la premiere ſale, où le corps de la Reine avoit probablement été dépoſé. On la trouvera à la lettre O. Il ne fut pas difficile de venir à bout de cet ouvrage; après quoi on tira autant de pierres qu'il étoit néceſſaire, tant pour couvrir l'entrée de ce canal, & égaliſer la couliſſe marquée L, que pour remplir la plate-forme de dix pieds, qui formoit ce triangle, dont j'ai parlé, marqué L M, à l'entrée de la gallerie. On tira encore cent pieds de ces mêmes pierres, pour fermer la capacité du canal marqué H, par où la Pyramide a été forcée, & qui ſe trouve totalement défiguré par un eſpace de quatre vingt pieds de longueur. Enfin on acheva d'en deſcendre cent vingt quatre pieds, au moyen de quoi le canal marqué P, qui régne au fond de la gallerie entre les banquettes, & au deſſus duquel l'échafaut étoit élevé, ſe trouva parfaitement fermé. Cependant il faut obſerver que la derniere pierre, dont ce canal étoit bouché, reſta arrêtée par derriere au moyen d'une élévation de quatre à cinq doigts, qui ſe rencontre à l'extrémité de ce canal comme je l'ai déja remarqué. On ne l'a point oubliée dans la figure.

Ce que je viens de dire de la fermeture de tous les canaux ménagés dans la Pyramide, & de la deſtination de ſa gallerie, paroîtra peut être aſſez nouveau & aſſez hardi, pour que quelque critique oſe le traiter de chimére, ou dumoins de conjectures. Auſſi n'ai-je garde de prétendre exiger qu'on m'en croye abſolument ſur cet article. Dumoins ne pourra-t-on me refuſer l'honneur d'avoir le premier imaginé un ſiſtême très vraiſemblable capable de faire apercevoir du premier coup d'œil des merveilles, qui juſqu'à ce jour étoient reſtées inconnues. Mais je vais plus loin; & j'oſe avancer qu'à quiconque voudra faire attention à la ſuite & à la liaiſon néceſſaire de mes obſer-

vations sur cette matiere, il sera impossible de ne pas convenir que mes conjectures, s'il plaît aux Critiques de les appeller de ce nom, sont tellement fondées, qu'on ne peut s'empêcher de les regarder comme des vérités réelles. Pour moi après tant de recherches, après toutes les réflexions que j'ai faites sur la disposition de l'intérieur de la Pyramide, je déclare hardiment qu'il n'est pas possible que les choses soient autrement que je l'ai écrit. Je reconnois d'abord qu'il n'a jamais été possible après la Pyramide achevée, c'est-à-dire après les coulisses faites, & la gallerie fermée par la voute, de faire entrer aucune pierre dans cette gallerie d'une grosseur nécessaire pour boucher les canaux du dedans en dehors. Je vois aucontraire que l'Architecte n'a jamais été occupé que du soin, qu'on ne pût jamais en tirer celles qu'il y avoit enfermées pour la clorre un jour d'une maniere à ce qu'il croyoit invincible. J'apperçois le dessein de ce même Archirecte dans cette longue coulisse, qui regne au fond de la gallerie. Je comprens qu'elle n'avoit été ménagée que pour la conduite des pierres, qui devoient fermer un jour le canal inrérieur; & je juge par l'arretement que je trouve à l'extrémité supérieure de cette coulisse, qu'elle devoit elle même être aussi remplie de pierres, après que le canal auroit été absolument bouché. La polissure extrême de cette coulisse me confirme dans l'opinion de ce double usage. Je remarque que sa longueur est proportionnée à celle du canal intérieur. Je vois que ce canal est encore fermé en partie, c'est-à-dire par l'endroit qui fait angle avec le canal extérieur. Je m'apperçois même qu'on n'a point penetté dans la Pyramide par ce véritable passage; qu'au contraire on a été obligé de se frayer une fausse route, par laquelle rejoignant un des côtés du canal, on a attaqué plus facilement les pierres dont il étoit rempli. Je le trouve depuis cette ouverture forcée défiguré dans toute sa longueur, ce qui m'apprend qu'on a été obligé d'avoir recours à la violence pour le déboucher. Je conclus donc de ce qu'il se trouve ainsi défiguré jusqu'à l'entrée de la gallerie, que les pierres dont il étoit fermé ont été brisées dans le canal même, & que par un espace de cent vingt quatre pieds il regnoit dans la coulisse, & derriere ces mêmes pierres, cent vingr quatre pieds d'autres pierres prêtes a succeder continuellement à celles qui seroient usées dans le canal, & à remplir le vuide

qu'elles auroient laissé. Je soupçonne même que ceux qui forcerent la Pyramide avoient connoissance de cette suite de pierres renfermées dans la coulisse. En effet s'ils l'avoient absolument ignorée, ils se seroient contentés sans doute de briser les pierres, dont le canal étoit rempli, à l'ouverture forcée qu'ils y avoient faite. Cette opération leur auroit été plus facile; & s'ils prirent un autre parti, ce ne fut que sur la connoissance qu'ils avoient des pierres, qui de la coulisse étoient prêtes à glisser dans le canal à mesure qu'il seroit vuidé.

J'ai déja insinué, que dans le corps de la Pyramide il peut y avoir d'autres ouvertures fermées, qui n'ont point encore été découvertes; & ce n'est peut être pas sans fondement qu'on en a fait des recherches. Par malheur on s'est mal adressé pour les découvrir en fouillant dans le fond des deux sales. Si outre les canaux déja connus il y en a encore quelque autre dans l'intérieur de la Pyramide, c'est sans contredit entre ces deux sales qu'on doit le chercher, & son entrée ne peut être placée que vers le milieu de la coulisse.

Je dois avertir aussi que ces points qu'on voit dans la figure à côté de la lettre M, marquent certains enfoncemens pratiqués à dessein dès le tems de la construction de la Pyramide. Ces enfoncemens étoient destinés à servir d'Echelle à ceux, qui du canal de cent dix huit pieds conduisant à la premiere sale voudroient monter vers le haut de la coulisse, qui, comme je l'ai dit, se trouve interrompue dans cet endroit, ou qui delà voudroient descendre dans ce même canal. J'ai déja observé que du fond de la coulisse un homme pouvoit passer debout sous l'échafaut. Il y avoit sans doute des deux côtés de la gallerie, & de haut en bas sous l'échafaut, des cordes attachées d'espace en espace aux poutres qui le soutenoient, afin de donner à ceux, qui voudroient descendre ou monter dans la coulisse, la facilité de le faire sans glisser. Elles servirent d'abord aux ouvriers dans la construction de la gallerie & la fermeture des canaux. Ceux qui depuis visiterent les sales, ceux qui y transporterent le corps du Roi & celui de la Reine, les personnes enfin qui monterent dans la chambre royale avec le cercueil du Prince pour mourir auprès de lui, profiterent du même secours.

Il n'y a donc aucun doute qu'à la faveur des pierres placées sur

ſur l'échafaut on n'ait fermé & rempli tous les canaux pratiqués dans l'intérieur de la Pyramide.

Après avoir mis la derniere main à tous ces ouvrages, il ne reſta plus aux ouvriers qu'à ſortir de cet intérieur ; à moins qu'on ne ſuppoſe, qu'ils commencerent par briſer l'échafaut & les pieces de bois, dont il étoit compoſé, & qu'ils le mirent dehors par morceaux par le même conduit, qui avoit été pratiqué pour leur ſervir de retraite. Cette ouverture n'étoit autre choſe que ce puits, dont j'ai parlé, qu'on trouve à main droite en entrant dans la gallerie. Ce puits occupe par le bas de ſon entrée une partie de la banquette, & s'éleve à la hauteur de deux pieds dans le mur. Il eſt, comme je l'ai dit, preſque rond, ou ovale. On le trouve marqué dans la figure par la lettre I. Du puits de la Pyramide.

Ce puits deſcend vers le bas de la Pyramide par une ligne perpendiculaire à l'horiſon, qui va cependant un peu en biaiſanr, & forme la figure d'une broche, ou d'un Lamed Hebraïque. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans le plan que j'ai fait tirer de la Pyramide. Environ à ſoixante pieds de l'ouverture on rencontre dans ce canal une fenêtre quarrée, d'où l'on entre dans une petite grotte taillée dans la montagne, qui en cet endroit n'eſt pas de pierre vive, mais d'une eſpece de gravier, dont les grains ſont fortement attachés les uns aux autres. Cette grotte s'étend d'Orient en Occident, & peut avoir quinze pieds de longueur. On trouve enſuite une autre couliſſe creuſée de même dans le roc, fort penchante, & approchant beaucoup de la perpendiculaire. Elle a de largeur deux pieds quatre pouces ſur deux pieds & demi de hauteur. Elle deſcend en bas par un eſpace de cent vingt trois pieds ; après quoi on ne rencontre plus que des ſables & des pierres, qu'on y a jettées à deſſein, ou qui y ſont tombées d'elles mêmes. Je ſuis convaincu que ce canal n'a jamais eu d'autre deſtination, que de ſervir à la retraite des ouvriers, qui travaillerent à la conſtruction de la Pyramide. La pente de ce conduit, ſa route tortueuſe, ſa petiteſſe, & ſa profondeur, en ſont des preuves certaines. Je ne doute pas même que la ſortie de ce puits, à laquelle on ne parvenoit certainement qu'après beaucoup d'autres détours, peut être même après avoir remonté vers ſon ouverture, je ne doute point, dis-je, que cette ſortie ne fût formée par un

canal, au dessus duquel pendoit un rang de pierres; qu'on avoit trouvé le secret d'arrêter, & qui tombant du haut en bas dans ce canal par le moyen de quelque ressort que l'on fit jouer, lorsque tous les ouvriers se furent retirés de la Pyramide, fermerent cette entrée pour jamais. En effet nous ne voyons point qu'on ait tenté de forcer cette ouverture, soit qu'elle ait toujours été ignorée, soit que sa petitesse ne permît point d'y travailler. La Pyramide n'a été attaquée que par la route royale, qui servit sans doute à y introduire le corps du Roi & toutes les personnes mortes, ou vivantes, qui devoient y être ensevelies avec lui. Ce fut aussi certainement par ce chemin que la suite des funerailles pénétra jusqu'à l'intérieur de cet édifice, & qu'elle en ressortit ensuite, après avoir rendu au Prince les derniers devoirs, & avoir déposé son corps dans le tombeau que lui même s'étoit choisi.

Il ne faut pas s'imaginer au reste, que tous ceux qui travaillerent à la construction de ce grand ouvrage, eussent connoissance des secrets de l'intérieur, ni même qu'il suffit d'y entrer après que la Pyramide fut achevée, & avant qu'elle fût fermée, pour en avoir connoissance. Ce mystére étoit réservé aux seuls Architectes, qui avoient conduit ce superbe édifice, ou du moins à un petit nombre de personnes choisies pour travailler sous leur direction à fermer tous les canaux, dont j'ai parlé dans la description que je viens de donner de cette Pyramide. Il est même très vraisemblable, que les ouvriers destinés à cet emploi n'étoient point des ames venales capables de trahir jamais pour quelque raison que ce fût un secret de cette nature. C'étoient sans doute toutes personnes choisies entre ce qu'il y avoit de plus gens de bien & de plus attachés au Roi dans les différens atteliers que ce Prince entretenoit à son service, & sur le zéle, la probité, la reconnoissance, & la religion desquelles on pouvoit compter. Je croirois même volontiers, que pour s'en assurer davantage le Prince les auroit nommés lui même avant sa mort, & leur auroit fondé pour le reste de leurs jours une retraite commode, tranquile, & honorable, dans ces temples enrichis des dons de ces Souverains, qui ne pouvoient manquer d'accompagner ces sortes d'édifices, & qui les accompagnoient effectivement, comme je l'ai démontré d'abord.

De si grandes précautions employées par ces anciens Rois,

pour empêcher la violation de leurs tombeaux, n'avoient peut être pas tant pour objet de les mettre à l'abri des outrages de quelques Princes avares, qui employeroient leur authorité & leur puissance pour en forcer l'entrée, que de les garantir des efforts d'un voleur, qui oseroit l'entreprendre secretement. En effet tant que leur religion a subsisté, & ils n'en prévoyoient point sans doute la destruction, qui auroit été le Prince assez impie, pour former la résolution de violer le tombeau d'un grand Roi, dans la seule esperance d'en enlever quelques vases d'or, ou autres bagatelles, qui pouvoient y avoir été renfermées avec lui? Car je suis persuadé que c'étoit à ces minuties qu'aboutissoient ces immenses trésors, qu'on se figuroit avoir été cachés dans ces sombres demeures. Aussi est-il indubitable, que si cette Pyramide fut ouverte, ce ne fut ni sous le gouvernement des Ptolomées, & des autres Princes d'origine Grecque, qui régnerent en Egypte depuis la conquête qu'en fit Aléxandre, ni sous celui des Romains, ou des Empereurs de Constantinople. Ces Princes, soit Payens, soit Chrétiens respectoient également les tombeaux, & n'avoient garde d'entreprendre de les violer, ou de le permettre. Ils avoient d'ailleurs une égale attention pour la conservation des anciens monumens, qui faisoient une partie de la beauté de leurs Etats, & de leur tems ç'auroit été un crime capital que de songer à les déshonorer. Aussi en parlant des Pyramides, Pline ne nous a t'il point appris que jusqu'à son tems il se soit passé rien de pareil en Egypte. Nous n'en trouvons de même nulle trace dans aucun autre Auteur Grec, ou Latin. Mais lorsque les Arabes se furent rendus maîtres de ce florissant Royaume, leur haine contre les Chrétiens, & contre les Idoles prétendues qu'ils croyoient être l'objet de leur culte, jointe à leur avarice & à leur barbarie, leur fit regarder comme autant d'œuvres méritoires les indignités qu'ils commettoient contre les monumens les plus respectables. Dès-lors on ne vit plus en Egypte que figures de toutes les especes brisées & mises en pieces, que temples détruits, que tombeaux violés & ouverts, soit par mépris pour les corps qu'ils renfermoient, soit dans l'esperance d'y trouver quelques petites idoles d'or ou de cuivre, qui étoient un objet pour la pauvreté extrême de ces peuples.

Ce fut donc sans doute sous les Princes Mahometans, & par

le Calife Mahmout, qui regnoit à Bagdad, & qui mourut * l'an de l'Egyre 205. ainsi que le rapportent les Auteurs Arabes, que cette impiété fut commise. Ce Prince s'étant laissé persuader que cette Pyramide renfermoit de grands trésors, après des dépenses considerables continuées pendant trois ans pour la faire ouvrir, eut la douleur au lieu de ces richesses immenses qu'on lui avoit promises, de n'y trouver que quelques idoles & vases d'or, dont le Prince, qui reposoit dans ce tombeau, se servoit sans doute dans ses sacrifices. Quelques uns même prétendent qu'il n'y trouva rien du tout que la Momie du Roi avec quelques autres, & sur les murailles de la sale cette maxime écrite en lettres d'or, que l'impie ne trouveroit d'autre récompense que le désespoir d'avoir commis l'impiété sans fruit. Mais ce dernier trait seul suffit pour prouver combien on doit peu ajouter foi à tout le reste de ce récit, puisque lorsque la Pyramide fut ouverte, selon ces Auteurs, on ignoroit certainement la langue des tems où elle fut bâtie ; que dans ces tems reculés les hiéroglyphes étoient la seule écriture en usage, & que ces caracteres, dont les Anciens Egyptiens croyoient que la connoissance dureroit autant que le monde, étant destinés à conserver le souvenir de tous les grands évenemens, on n'auroit pas manqué de s'en servir en cette occasion, plutôt que d'avoir recours à des lettres d'or, dont l'origine est de plus fraiche datte. Enfin cette tradition est démentie par la Pyramide même, & par l'état où se trouve aujourd'hui la sale où dut être déposé le corps de ce Roi, quel qu'il fût, puisqu'on n'y remarque aucune écriture.

Les mêmes Auteurs Arabes prétendent, que ce Prince n'entreprit de faire ouvrir cette Pyramide, que sur un plan exact de son intérieur. Il lui avoit été donné, disent-ils, par un des descendans de l'Architecte, qui avoit présidé à sa construction, & le Calife l'en récompensa liberalement. D'autres Auteurs de la même nation attribuent cette entreprise à ce fameux Calife Aaron Alrechid, c'est-à-dire en Arabe le conducteur des vrais Croyans, que son sçavoir, & l'amour des Sciences, dont il donna des preuves, en envoyant à Constantinople certain nombre de ses sujets les plus habiles, pour traduire du Grec & du Latin en Arabe les livres les plus estimés, qui se

* De l'Ere Chrétienne, 817.

trouvoient dans la Bibliotheque des Empereurs d'Orient, rendront à jamais célébre. Quoiqu'il en soit, que la Pyramide ait été ouverte par l'un ou l'autre de ces deux Princes, qu'ils ayent eu ou non le plan de son intérieur, il est certain qu'elle a été forcée, en partie par l'ouverture naturelle, & en partie par la démolition de son intérieur. N'eût on eu aucun plan de cet intérieur, on sçavoit d'ailleurs que toutes les ouvertures naturelles des Pyramides sont tournées du côté du Nord. Ainsi il n'étoit pas difficile de deviner dumoins l'entrée de celle-ci.

Au reste je ne sçai lequel a été le plus constant, ou du Prince qui perfectionna un si grand ouvrage, ou de celui qui força une entrée, qui paroissoit humainement invincible. L'execution de l'un & de l'autre dessein a certainement quelque chose de singulier. Sans vouloir pénétrer dans le corps de la Pyramide, sans nous éloigner des canaux connus, il est certain qu'ils sont revêtus tout autour de pierres d'un poids & d'une grosseur énorme. Celles qui les couvrent ont dix à douze pieds de longueur; leur largeur est à peu près égale, & elles ont huit à dix pieds d'épaisseur. Une seule de ces pierres suffisoit pour contenir dix couverts, & dix personnes qui dînoient autour avec moi. Au dessus de ces pierres on n'apperçoit que des masses étonnantes, qui soutiennent le sommet de la Pyramide. Toutes les autres sont de même d'une grandeur prodigieuse. Deux cens huit pierres, à l'exception de deux ou trois rangs qui manquent vers le sommet, composent une hauteur de six cens pieds. Leur largeur & leur profondeur sont proportionnées. En un mot en supposant, comme je l'ai prouvé, que cette Pyramide fût couverte de marbre tiré des carrieres du mont Sinaï, ou de celles qu'on rencontre sur les frontieres de l'Egypte & de l'Ethiopie, où vingt mille hommes au moins devoient être employés continuellement à cet ouvrage, je suis persuadé qu'un Roi paisible dans ses Etats n'a pû executer ce dessein en moins de vingt ans avec l'aide de cent cinquante mille ouvriers, & qu'il lui en a couté au moins deux cens millions de dépense.

D'un autre côté il n'est pas moins certain, qu'il n'en eût guéres plus couté au Prince qui entreprit de forcer la grande entrée, de démolir la Pyramide entiere, que de vaincre tous les obstacles qu'il eut à surmonter pour réussir dans son dessein.

Il eſt évident que le premier canal, que j'ai appellé le canal extérieur, étoit rempli de pierres proportionnées, & qu'on n'a pu les en tirer qu'avec de très grandes peines. Il n'eſt pas même douteux qu'il ne fût fermé en dehors par des pierres prodigieuſes, couvertes elles mêmes du revêtiſſement de la Pyramide. On voit encore aujourd'hui la place, d'où il a fallu les arracher. Quand ce premier canal fut vuidé, le grand ouvrage reſta encore à faire. Je ſuppoſe qu'on avoit connoiſſance des ſecrets de la Pyramide. J'en juge parce que la pierre, qui répondoit à l'angle des deux canaux, a été enlevée. Il n'en faut pas davantage, pour m'apprendre qu'on avoit entrepris d'abord de forcer le canal intérieur par la droite route; qu'on reconnut enſuite qu'il faudroit bien des années pour en venir à bout, parce que les pierres, dont le canal étoit rempli, ſe ſuccedoient les unes aux autres de la hauteur de toute la couliſſe; c'eſt-à-dire par un eſpace de deux cens vingt quatre pieds; qu'on abandonna donc ce deſſein, & qu'on prit le parti de ſe frayer une autre route. On peut aiſément imaginer combien il en couta pour pénétrer dans l'épaiſſeur du mur, qui ſe rencontroit à droite & à gauche, & pour regagner le canal qu'on avoit abandonné. Combien de peine & de tems n'en couta-t'il pas auſſi pour ſoutenir les pierres & les briſer l'une après l'autre dans l'intérieur de ce canal! On parvint de la ſorte à la gallerie. L'entrée de la premiere ſale quoique précedée d'un canal très long, ne tint pas long tems ſans doute. Mais combien de difficultés n'eut-on pas à ſurmonter pour vaincre celle de la chambre royale! Qu'on ait eu ou non la connoiſſance des routes de la Pyramide, il eſt indubitable qu'il a couté au Prince qui l'a fait ouvrir des ſommes immenſes, & un travail de pluſieurs années.

Le nom du Prince, qui a fait bâtir la Pyramide, eſt parfaitement inconnu, comme je l'ai dit, & ce qu'on en trouve dans les Hiſtoires eſt ſi incertain, qu'on ne peut y faire aucun fondement. Les Auteurs Arabes que j'ai déja cités ſont admirables dans ce qu'ils en racontent. Ils diſent que long tems avant la naiſſance d'Adam le monde etoit habité par des Géans d'une taille & d'une force prodigieuſe. C'eſt là, ſelon eux, comme je l'ai inſinué ailleurs, l'époque de tous ces grands monumens, qui ont rendu l'Egypte ſi fameuſe, & dont les débris attirent encore aujourd'hui notre admiration & notre eſtime. Ce fut,

ajoutent ces Auteurs, dans ces tems reculés que regna en Egypte un Prince, nommé Gian, fils de Gian Empereur, qui avoit conquis tout le monde. On conçoit sans peine quelle devoit être la puissance & les richesses immenses d'un Prince à qui un si bel Etat obéissoit. On en rapporte un trait, qui mérite d'avoir place à la fin de cette lettre.

Ce Prince, qui conservoit un tendre respect pour la mémoire de ses ancêtres, voulut pour s'en rappeller plus vivement le souvenir, leur élever un tombeau digne d'eux, où ils fussent representés si au naturel, qu'il ne pût y entrer sans les voir tels qu'ils avoient été pendant leur vie. Dans cette vue il fit bâtir un Palais de marbre noir très vaste, puisqu'il renfermoit non seulement le lieu destiné à servir de sépulture à ces Princes, mais encore plusieurs temples, où chaque jour s'offroient une infinité de sacrifices à leur intention. Ce Palais contenoit encore un nombre prodigieux d'appartemens, qui servoient de logement aux Prêtres, que ce Prince avoit commis pour desservir ces temples différens. Au milieu de ces nombreux édifices, tous plus superbes les uns que les autres, s'élevoit un vaste salon de marbre blanc couvert d'un grand Dôme ouvert, où l'or & l'azur assortis avec art representoient tout ce que l'on peut admirer de plus beau dans la Mosaïque. Cent colomnes de jaspe & de porphyre étoient employées à soutenir ce magnifique bâtiment, & précisément sous le Dôme s'élevoit un trône d'or massif surmonté d'un Pavillon de brocard d'or tout brillant de pierreries. Ce fut ce salon que Gian destina à être la sépulture de ses ancêtres. Quarante statues de pur or furent commandées par ce Prince, pour renfermer les corps de quarante Rois, ou Empereurs de sa famille, qui l'avoient précedé; & ces quarante statues furent placées autour du trône, sur lequel celle de l'Empereur Gian pere du Roi régnant étoit assise toute couverte de Diamans. On comprendra parce que je dirai en parlant des Momies, comment ces statues pouvoient representer ces Princes morts, tels à peu près qu'ils étoient de leur vivant. Je ne m'arrêterai point non plus à décrire les magnificences de ce tombeau. J'observerai seulement qu'on voit par cette histoire qu'avant la découverte des mines de Golconde & du Potosi l'or & les Diamans n'étoient pas une chose si rare.

Ce fut, selon ces Auteurs Arabes, ce Roi Gian qui fit bâtir

la fameuse Pyramide, dont je viens de donner la description. On conçoit aisément qu'un Prince géant servi par des sujets de même taille vint facilement à bout de ce grand ouvrage. Ceux qu'il employoit à faire venir des environs du mont Sinaï les marbres, dont l'édifice devoit être revêtu, lui épargnerent les voitures. Il n'en coutoit pas plus à un de ces Messieurs d'apporter de là sous son bras une table de marbre de vingt cinq ou trente pieds de longueur & d'une épaisseur proportionnée, qu'il en coutoit à ses confreres de prendre sous leur bras une colomne de cent ou six vingt pieds de hauteur, & de s'en venir gaillardement à pied avec ce fardeau de la haute Egypte à Aléxandrie. Ne conviendra t'on pas qu'il vaudroit beaucoup mieux avouer son ignorance de bonne foi, que d'avoir recours pour la couvrir à de telles fables?

Au reste qui que ce soit qui ait fait bâtir cette Pyramide; qui est la plus Septentrionale de toutes, il est vraisemblable que celui qui en força l'entrée, & la fit ouvrir, n'y trouva rien de fort considérable, puisque son sacrilege se termina à la violation de celle-ci, & qu'il n'en attaqua aucune autre. La postérité lui a cependant cette obligation, qu'il nous a appris que l'intérieur de cette Pyramide n'étoit pas moins superbe; que dut l'être son extérieur selon toutes les apparences, quoique comme toutes les autres, qui ont été dépouillées de même de leur revêtissement, elle ne presente aujourd'hui aux yeux qu'une masse énorme de pierres, une montagne faite de main d'homme, qui éléve sa tête jusqu'aux nues. La violation de cet édifice merveilleux nous fait dumoins connoître par la disposition de son intérieur, jusqu'où l'Architecte, qui l'entreprit, porta l'art & l'industrie pour la conservation du corps de ce Prince, à qui l'Univers est redevable de ce monument fameux. Dumoins apprenons nous par là, que dans ces tems reculés cette Science étoit déja chez les Egyptiens dans la plus haute perfection.

C'est à donner une idée juste & exacte de cet intérieur admirable, & de l'art avec lequel il a été bâti, que je me suis appliqué dans cette lettre. Des voyageurs passagers n'ont ni la commodité, ni le tems, d'examiner à fond ces mysteres cachés & secrets. Ceux qui viennent en Egypte par curiosité ne voyent les Pyramides qu'une seule fois; souvent même ils ne

ne se donnent pas la peine de visiter l'intérieur de celle-ci. S'ils y entrent, ils sont à moitié morts lorsqu'ils parviennent à la gallerie, où ils ne peuvent arriver qu'après s'être trainés le visage sur le sable à l'entrée de cette route forcée, qui communique du canal extérieur à l'intérieur. Elle en est presque absolument bouchée ; ensorte que ces passagers sont alors obligés de tendre les mains à des Arabes, qui leur servent de guides, & qui les tirent en haut avec force ; ce qui leur donne une telle peur, qu'ils s'imaginent devoir étouffer à ce passage. Les quarante ou cinquante pieds de ruines qu'ils sont ensuite obligés de traverser, souvent couchés sur le ventre, achevent de les épuiser. Enfin lorsqu'ils sont parvenus à la gallerie, la chaleur de ce lieu & le deffaut de respiration sont seuls capables de les étouffer. On m'avouera sans peine que ces difficultés jointes à l'apprehension du retour les laissent peu en état de faire alors sur cet intérieur les recherches & les raisonnemens nécessaires. Aussi quoique la Pyramide soit ouverte peut être depuis plus de mille ans, aucun, je crois, n'a parlé de l'usage des canaux, de la gallerie, des secrets qu'elle renferme, du véritable usage de son puits ; souvent même ils ont pensé sur une idée générale tout au rebours de ce qu'on doit en juger.

Pour moi, à qui seize années de séjour dans ce pays ont donné du tems & du loisir pour m'instruire, à qui plus de quarante voyages que j'ai faits sur les lieux, visitant, l'équerre & le compas à la main, les recoins & les secrets les plus cachés de cet édifice, ont facilité des connoissances, qui avoient échappé à beaucoup d'autres, j'ai crû être obligé de communiquer les lumieres que mes recherches m'avoient acquises. Il est vrai que je n'ai jamais fait le voyage de la Pyramide, sans prendre mes précautions auparavant. Dès la veille je faisois envoyer par un Bey de mes amis des ordres aux Arabes des environs qu'il commandoit, afin qu'ils eussent soin de vuider les conduits de la Pyramide de tous les sables, dont ils sont ordinairement embarrassés. Le travail de dix ou douze Arabes, qui y mettoient la main, étoit largement payé d'un Sequin que je leur donnois, parce qu'ils n'osoient me rançonner comme ils auroient fait un passager. Je pouvois donc passer commodément à genoux l'entrée difficile de cette route forcée, dont j'ai parlé. Je me précautionnois aussi de tout ce qui pouvoit

être néceſſaire, pour viſiter à l'aiſe, & ſans danger, ce qu'il y avoit de plus ſecret dans l'intérieur de la Pyramide. J'y entrois preſque en chemiſe & en ſimple caleçon, à cauſe de la chaleur extrême qu'on y reſſent, & lorſque j'en ſortois au bout d'une heure ou de deux, j'avois ſoin de me revêtir d'une bonne péliſſe, pour me garantir de la fraicheur du vent du Nord. Je me ſouviens que cette péliſſe, que je quittois enſuite pour en prendre une beaucoup plus légére, me fut volée dans un de ces voyages par ces mêmes Arabes. Ils m'enleverent juſqu'à la batterie de cuiſine, & le linge que j'avois fait porter avec moi. Il eſt vrai que le tout me fut renvoyé le lendemain par le Bey; mais il ne m'en couta pas moins un preſent de dix écus que je fis à ces Arabes, qui diſoient avoir repris ſur d'autres ce qu'ils avoient volé eux mêmes. On peut juger par là du peu de commodité, & même des dangers que rencontrent les voyageurs dans la viſite des Pyramides.

C'eſt à la faveur de ces précautions & de ces ſecours, qu'il m'a été permis plus qu'à aucun autre de contenter l'ardeur que j'avois de pénétrer ce qu'il y avoit de plus myſtérieux dans ces monumens célébres. Si mes ſoins & mes réflexions m'y ont fait faire quelque découverte, dont on doive m'avoir obligation, c'eſt ce dont on jugera par la lecture de ma lettre. J'ai prouvé que cette Pyramide a eu ſon revêtiſſement, & qu'il lui a été enlevé à cauſe de la qualité du marbre rare en Egypte, dont elle étoit en quelque ſorte incruſtée. J'ai fait voir enſuite qu'elle a été fermée, & qu'elle l'eſt même encore par l'extrémité du véritable canal de ſon entrée; que tous ſes canaux ont été remplis; que la gallerie avoit ſervi de magaſin aux pierres néceſſaires à la fermeture de ces canaux; que ces pierres ont été briſées dans le fond de cette gallerie, lorſqu'on y a été arrivé, & qu'on les en a tirées par morceaux, ſans quoi elle n'auroit pû être ouverte. J'ai expliqué le ſecret pratiqué à ſix pieds de la ſale, où le tombeau étoit placé. J'ai montré enfin, que le puits n'avoit été ménagé dans la conſtruction de la Pyramide, que pour faciliter la retraite des ouvriers, après qu'ils auroient diſtribué pour la fermeture des canaux intérieurs toutes les pierres, qui étoient renfermées dans la gallerie, chacune ſuivant ſa deſtination. C'eſt ainſi que la vérité ſe rétablit quelquefois avec le tems, au lieu de s'obſcurcir & de diſpa-

roître. Ces mémoires ne fussent ils pas absolument conformes à la réalité, serviront dumoins de guides à la postérité pour s'éclaircir dans la suite de l'exacte vérité de ces merveilles. J'espere, Monsieur, que vous me sçaurez quelque gré des soins que j'ai apportés à vous faire part de mes remarques. Si vous faites attention à la beauté de l'Architecture de l'intérieur, dont je vous envoye en même tems la description & le dessein, si vous voulez rendre justice au génie de celui qui a travaillé à cet ouvrage admirable, vous serez dumoins forcé d'avouer qu'il n'avoit rien de barbare, & que les Pyramides, ces monumens éternels de la puissance des Rois, qui les ont élevées, n'ont mérité rien moins que le mépris qu'un poëte Latin en fait dans ce vers

Barbara Pyramidum sileant miracula Memphim.

Aux environs de ces Pyramides on en compte encore beaucoup d'autres, qui par leur grosseur & leur construction pourroient passer pour considérables, si leur beauté n'étoit éclipsée par celles-là. Les unes ont été ouvertes; d'autres ne le sont pas encore. La derniere des trois grandes en a trois autres à son Midi sur une ligne qui va de l'Est à l'Ouest. Elles sont entieres, & meritent d'être estimées par la grandeur des pierres, qui les composent Je crois qu'elles ont été revêtues de marbre granite, surtout les deux plus Occidentales. Je le juge par l'inégalité de leur parure, qui n'est pas telle dans les Pyramides parfaites. Outre ces Pyramides, mille & mille tombeaux, des ruines sans nombre qu'on rencontre en ce lieu, témoignent qu'il a été autrefois fort peuplé de ces monumens superbes. On voit en quelques endroits de très grandes Pyramides absolument rasées, d'autres à moitié démolies. On y trouve des tombeaux quarrés, peu élevés à la vérité, mais bâtis de pierres prodigieuses; ce qui les a préservés de la violation. Mille grottes taillées dans la pierre vive découvrent une infinité d'autres sépultures. Je les ai toutes visitées. On en rencontre beaucoup à l'Orient de la premiere Pyramide, d'autres au Midi de cette longue chaussée, dont j'ai parlé. Il y en a aussi quelques unes au Nord, & je ne doute point que du même côté les débris des Pyramides n'en couvrent beaucoup d'autres, dont plusieurs

ſans doute n'ont point encore été ouvertes. On voit encore pluſieurs autres ſépultures autour de ce foſſé taillé dans le roc, dont la ſeconde des grandes Pyramides eſt environnée au Nord & à l'Oueſt, & on trouve ſur quelques unes des caracteres hieroglyphiques. L'oiſiveté des Arabes, leur ignorance, leur pauvreté, leur crédulité au ſujet des prétendus tréſors enſévelis ſous tous les anciens monumens, ont produit les deſtructions ſans nombre qu'on remarque dans toute l'étendue de l'Egypte. Combien de temples, de Colomnes, d'Aiguilles, de Pyramides, combien d'autres édifices fameux, qui rendirent autrefois ce pays ſi célébre, ont été gâtés, renverſés, anéantis par ces peuples! S'il y reſte encore des Pyramides entiéres & non violées, c'eſt à leurs maſſes énormes, c'eſt à la difficulté que ces barbares denués de toutes ſortes d'inſtrumens, & craignant la recherche des Turcs, ont trouvée à les ouvrir, que nous en ſommes redevables. Je ſuis, &c.

Au Caire ce....





LETTRE SEPTIEME.

DU LIEU DES MOMIES,

Et de la célébre Ville de Memphis.



APRES vous avoir long tems entretenu, Monsieur; de ces fameuses Pyramides que l'antiquité a tant vantées, & qui dans le fond méritent notre admiration à si juste titre, je crois devoir encore vous faire part de quelques particularités, qui ont rapport à la même matiére. C'est par quelques observations sur l'ancienne Ville de Memphis & sur la plaine des Momies, que j'entreprens de finir la description que je vous ai promise de la basse Egypte. Ce que je vous dirai à ce sujet achevera de vous donner une idée juste des précautions infinies que prenoient, non seulement les anciens Rois d'Egypte, mais tout ce qu'ils avoient de sujets, pour dérober au reste des humains la connoissance de leurs sépultures.

Outre les grandes Pyramides, dont j'ai parlé, & que j'ai dit être les plus Septentrionales de l'Egypte, on en trouve encore au Midi de celles-ci plusieurs autres, qui ne cedent pas beaucoup aux premieres en hauteur, ni peut être en antiquité. J'ose même croire qu'elles sont plus anciennes. J'en tire la preuve de leur extérieur, qui, quoi qu'elles soient bâties dans un climat plus sec, est cependant beaucoup plus consumé que celui des fameuses Pyramides. Celles dont je parle sont situées de même du côté de la Libye, la plûpart sur le penchant des collines de pierre solide, qui bordent le Nil de ce côté-là. Quelques unes sont assises dans une vaste plaine, le long de laquelle regne le même lit de roche sous un sable mouvant de cinq à six pieds de hauteur. On appelle cette vaste campagne la plaine des

Momies, parceque c'eſt en cet endroit qu'on a trouvé le plus grand nombre des ſépultures, d'où on a tiré de nos jours ces corps embaumés, qui ſont entrés dans le trafic des hommes. On ne compte que huit ou dix milles des premieres Pyramides aux ſecondes, qui n'en ſont proprement qu'une ſuite.

Cette diſtinction du lieu des Momies & de celui des Pyramides eſt des derniers ſiecles & très impropre. En effet on trouve également des Pyramides dans l'un & dans l'autre de ces deux endroits; & ſi dans le dernier on n'avoit pas fouillé le terrain avec plus d'exactitude, parceque c'étoit ſans doute le lieu des ſépultures les plus prétieuſes, & qui ont le plus tenté l'avarice des hommes, on y trouveroit encore aujourd'hui des Momies comme il s'en rencontre dans le premier. C'eſt ce qui paroît par le grand nombre de ſépultures ouvertes, qui s'y découvrent. Combien n'en reſte-t'il pas encore, qui ne l'ont jamais été? On ne peut douter que les Pyramides, dont pluſieurs n'ont point encore été ouvertes, ne renferment des Momies précieuſes, puiſqu'elles ſont les ſépultures des Grands, comme les caves taillées dans le roc, qu'on rencontre au milieu de ces ouvrages ſurprenants & dans la plaine des Momies, l'étoient ſans contredit des particuliers. Cette diſtinction faite mal à propos a cauſé de même ſur la ſituation de l'ancienne Memphis beaucoup de confuſion & de doutes, qu'il eſt a propos d'éclaircir.

Origine de la Ville de Memphis & de ſon nom.

Les Auteurs parlent differemment de l'origine de cette fameuſe Ville, & de cet ancien nom de Memphis, ſous lequel elle eſt encore connue de nos jours. Quelques uns le font venir du mot Egyptien *Momphta*, qui ſignifie *Eau du Seigneur*. Lorſque les enfans de Cham, diſent-ils, commencerent à peupler l'Egypte, ils établirent d'abord leur demeure ſur les coteaux voiſins de Memphis, parceque le reſte du pays n'étoit alors qu'un vaſte étang. Dans la ſuite les marais ſe deſſecherent inſenſiblement; & Miſraïm fils de Cham bâtit en cet endroit même ſur les bords du Nil une Ville, à laquelle il donna ſon nom. Elle ne le conſerva pas long tems, ajoutent-ils; & comme par le débordement du fleuve le terroir devenoit de jour en jour plus fertile, en reconnoiſſance de ce bienfait, les habitans de la nouvelle Ville peu de tems après ſa fondation lui donnerent le nom de *Momphta*.

Les Arabes rapportent tout autrement l'origine de cette Ville. Si l'on en croit leurs traditions, il y a plus de cinquante mille ans que l'Egypte étoit gouvernée par des Rois, qui avoient le siége de leur domination dans la partie supérieure de ce Royaume. Ces Princes, disent-ils, firent d'abord leur résidence à Syené dont la mer étoit alors fort peu éloignée. Ensuite à mesure qu'elle baissa, & qu'elle abandonna certains terrains, ces Monarques abandonnerent de même la haute Egypte pour se rapprocher de ses bords, & transporterent proche de ses rivages leur Cour & le siége de leur Empire. Ces traditions ajoutent qu'au bout de quarante mille ans la mer ayant enfin laissé à découvert ce vaste terrain, qui est entre l'Egypte supérieure & les Pyramides, il se forma sur ses bords un bourg, ou village, qui fut appellé Memphis, c'est-à dire *la demeure des relegués*; Que ce nom lui fut donné, parceque dans ces tems éloignés on y envoyoit en exil, comme dans le lieu le plus reculé de la Capitale du côté de la mer, ceux qu'on vouloit bannir de la Cour; Que ce village s'accrut considerablement dans la suite, à cause de la proximité de la mer, & par le commerce qui se faisoit dans cet endroit; Qu'un Roi par qui l'Egypte étoit alors gouvernée, considera que sa Capitale étoit trop éloignée de la côte, pour profiter des avantages que le commerce de l'Egypte avec les pays étrangers, qui de jour en jour devenoit plus florissant, pouvoit apporter à ses Etats; Qu'il observa de même que l'air de la mer étoit beaucoup plus frais, que celui qu'on respiroit dans l'intérieur du pays, & que sur ces reflexions il s'accoutuma à venir passer la saison des chaleurs dans ce village de Memphis; Qu'il s'en trouva si bien, qu'il y fit bâtir un Palais; Que les Seigneurs de sa Cour & les Grands du Royaume y en firent de même élever plusieurs à son exemple; & que dans la suite les successeurs de ce Prince y transférerent le siége de leur domination, & en firent leur Capitale.

Je sçai que ces traditions sont contredites par les annales même les plus favorables à l'antiquité des Dynasties d'Egypte, qui ne leur attribuent que dix sept mille ans de durée avant la naissance de Jesus-Christ. Cependant j'ai été bien aise de rapporter ce que j'en ai trouvé dans quelques manuscrits Arabes, afin de faire connoître que la domination des Rois du pays est

dumoins extrêmement ancienne. Ce qu'il y a d'inconteſtable; c'eſt que dans les premiers tems ils ont tenu le ſiege de leur Empire dans les contrées les plus reculées de la haute Egypte. On en trouve des preuves certaines dans les divers temples, qui ſubſiſtent juſques ſous le Tropique, & au de-là, où ils n'auroient pas imaginé de les aller bâtir, ſi leur Capitale en eût été abſolument éloignée. Peut être auſſi pourroit on croire avec aſſez de raiſon & de fondement, que dans les tems les plus reculés l'Egypte étoit partagée entre divers petits ſouverains, qui pendant un grand nombre de ſiecles regnerent en même tems dans les différentes provinces, qui leur étoient ſoumiſes, & qui tous avoient leur Cour particuliere; Que chacun d'eux travailla pendant le tems de ſon regne à embellir la contrée qui lui obéiſſoit, par des temples & des monumens capables d'éterniſer ſon nom, & propres à attirer chez lui les peuples des Etats voiſins; Qu'enfin ces diverſes monarchies particulieres furent réunies en une ſeule par celui de ces Princes, qui fut le plus heureux, & vint à bout de ſoumettre tous les autres. Cette opinion, qui n'a rien d'abſurde, leveroit toutes les difficultés de la chronologie Egyptienne. En la poſant pour principe, on ne ſeroit plus ſurpris de voir le ſiége de l'Empire Egyptien, tantôt à Syené, tantôt à Thébes, enſuite à Memphis, & on pourroit, ſans craindre de paſſer pour ridicule, penſer que ce n'eſt qu'en mettant les unes au bout des autres les années du regne de ces divers petits Princes, qui vivoient en même tems, que les Egyptiens ont formé ces Dynaſties ſi anciennes, qu'elles rémontent juſques beaucoup au de-là de la création du monde. Quoiqu'il en ſoit, il y avoit certainement un tems prodigieux que Memphis étoit le ſéjour des Rois d'Egypte; lorſqu'Aléxandre en fit la conquête, & y introduiſit la domination Macédoniene.

De ſa ſituation.

Les ſentimens ne ſont pas moins partagés ſur la poſition de cette ancienne Capitale de l'Egypte, qu'au ſujet de ſon origine. Preſque tous les Auteurs des derniers ſiecles veulent qu'elle ait été ſituée au même lieu, où eſt aujourd'hui le vieux Caire; mais cette opinion inſoutenable par beaucoup d'endroits ſe trouve d'ailleurs abſolument détruite par un texte de Pline. En effet cet Auteur écrivant dans un ſiecle, où l'Egypte étoit parfaitement connue aux Romains, qui en étoient les maîtres, dit

dit que les Pyramides étoient placées entre la Ville de Memphis & le Delta. * Or il eſt viſible que ſur ce témoignage cette Ville ne peut jamais avoir été ſituée dans le lieu, où eſt aujourd'hui le vieux Caire, puiſque cet endroit bien loin d'être au deſſus d'aucune des Pyramides par rapport au Delta, n'eſt pas même ſur une ligne parallelle aux dernieres de toutes. Il devroit ſuivant ce texte être au Midi des Pyramides, puiſque le Delta eſt à leur Nord, & que les Pyramides étoient au milieu, au lieu que le vieux Caire eſt au Levant des dernieres Pyramides; & même quelque peu à leur Nord. Il eſt donc évident que Memphis n'a pû être placée dans le terrain qu'occupe aujourd'hui le vieux Caire.

L'opinion la plus vraiſemblable eſt que cette ſuperbe Ville étoit bâtie à l'entrée de cette vaſte plaine de ſables, qu'on nomme aujourd'hui la plaine des Momies, & au Nord de laquelle ſont placées les Pyramides. Les ruines prodigieuſes, qui ſe voyent dans cet endroit, ſeront encore long tems des aſſurances de la grandeur de la Ville, dont elles ſont les débris, & des preuves inconteſtables de ſa véritable poſition. Il eſt certain que les Rois d'Egypte maîtres des cœurs de leurs ſujets ne pouvoient établir leur réſidence dans une ſituation plus avantageuſe, pour leur adminiſtrer la juſtice. Ils ne pouvoient être plus à portée de ſe prévaloir de leur authorité dans toute l'étendue de leur Royaume, & de faire regner l'abondance dans leur Capitale & dans leur Cour, puiſque Memphis ſe trouvoit préciſément au centre de leurs Etats. Car ſi l'Egypte ſuperieure a beaucoup plus de longueur que la baſſe, l'inférieure a en récompenſe beaucoup plus d'étendue que celle-ci. Par là Memphis ſituée à quelques heures de chemin de la pointe ſupérieure d'un des angles du Delta étoit également à portée de recevoir de la haute & de la baſſe Egypte tout ce qu'elles produiſoient d'utile & de néceſſaire à la vie. Elle étoit non ſeulement à très peu de diſtance de la rive gauche du Nil, ſi même elle ne s'étendoit pas juſques-là par une de ſes extrémités. Elle avoit encore à ſon Midi un vaſte réſervoir, par où tout ce qui peut ſervir à la commodité & à l'agrément de la vie lui étoit voituré abondamment de toutes les parties de l'Egypte.

* Sitæ ſunt … inter Memphim oppidum, & quod appellari diximus Delta. *Hiſt. Nat. L.* 36. *Chapitre* 16.

Du lac Meris.

Ce lac, qui la terminoit de ce côté-là, & qui s'avançoit même considérablement dans la Province du Fioum qu'elle avoit à son couchant, étoit d'une si grande profondeur, & d'une étendue si prodigieuse, qu'il ressembloit à une petite mer. Hérodote lui donne jusqu'à deux cens coudées de profondeur, & trois mille six cens stades de tour. Ce lac, qu'on appelle aujourd'hui *Birque de Caron*, ou lac de Caron, car *Birque* en Arabe signifie *lac*, étoit fait de main d'homme ; & avoit été creusé, dit-on, dans cet endroit du tems du Roi Meris, dont on lui donna le nom. Un canal très profond & très large y voituroit de trois à quatre journées plus haut les eaux du Nil, qu'il alloit prendre dans la haute Egypte, tellement supérieure à la position de ce lac, qu'il ne pouvoit jamais tarir, même dans les années où le fleuve avoit le moins d'eau. Il servoit à amener de cette partie du Royaume à la Capitale toutes les provisions, qui lui étoient nécessaires, tandis que par un autre canal, dont j'ai déja parlé, tiré de ce lac au lac Mareotis, & à la mer, elle recevoit tout ce que la basse Egypte & les pays étrangers pouvoient produire de plus utile.

Les eaux de ce lac servoient non seulement à porter l'abondance jusques dans le sein de Memphis ; elles contribuoient encore à en rendre le séjour plus délicieux. Elles rafraichissoient l'air, qui lui venoit du côté du Midi, où le lac étoit situé, & l'entretenoient toujours dans une température agréable, même pendant les vents brulans qui durant le Printems & l'Automne soufflent de cette partie du monde. C'étoit pour jouir plus à leur aise de ces agrémens, que les Rois avoient fait élever un Palais au milieu du lac même. C'est-là qu'ils alloient passer la saison des grandes chaleurs ; & à leur exemple tous les Grands de leur Cour y avoient chacun leur demeure. Plusieurs autres particuliers y avoient de même fait bâtir des maisons, après en avoir obtenu la permission du Prince, qui ne l'accordoit que difficilement, & comme une faveur. Ces édifices formoient une espece de seconde Memphis, & rendoient en tout tems le séjour des Rois très superbe & très magnifique. On avoit aussi élevé dans ce lac des temples, des Obélisques, & plusieurs autres monumens, dont les Egyptiens étoient alors si amateurs. Hérodote nous assure, que vers le milieu de ce lac on voyoit de son tems deux de ces aiguilles

de deux cens coudées de hauteur, sur le haut desquelles on avoit élevé deux figures colossales, qui paroissoient y être assises comme sur un trône.

Pour réparer les fondemens de ces différens édifices, ou en bâtir de nouveaux, on avoit trouvé le secret d'épuiser les eaux du lac, & de le mettre à sec, par le moyen d'un canal, qui portoit ses eaux dans la province du Fioum, & de là jusqu'à la mer, en tirant vers l'Ouest. On vuidoit donc le lac à fond tous les trois ans, après avoir eu soin de faire amasser sur ses bords tous les matériaux nécessaires à la réparation des anciens bâtimens, ou à la construction des nouveaux. Cent mille ouvriers destinés à les employer étoient commandés de toutes les parties de l'Egypte pour se rassembler tous sur le lac à un jour marqué. Ils étoient taxés à un prix si médiocre au de-là de la nourriture, que les moins riches, comme les plus puissans, se trouvoient en état de satisfaire l'inclination, que les Egyptiens ont eue de tout tems de se bâtir des demeures délicieuses, & des sépultures remarquables. L'ouverture des écluses étoit fixée au mois de Février; & pour ne point dessécher le lac tout à coup, elles ne s'ouvroient que peu à peu. Dès que les eaux étoient baissées d'une toise, on publioit une permission générale de pêcher au filet; ce qui dans tout autre tems étoit réservé au Roi seul. Cette pêche duroit un mois entier, & étoit si abondante, qu'elle suffisoit à la nourriture du peuple de la plus grande partie de l'Egypte, qui dans cette saison accouroit à Memphis, pour participer aux plaisirs, qui faisoient alors leur séjour dans cette Capitale. On employoit ensuite dix jours pour le nétoyement des boues; après quoi pendant deux mois entiers on travailloit à la réparation des anciens bâtimens, & à la construction des nouveaux. Les travaux étoient poussés avec tant de diligence, que quelque nombreux & considérables que fussent ces édifices, leur hauteur se trouvoit dans ce terme supérieure à la superficie des eaux dans leur plus grande élévation. Enfin après ces deux mois expirés on refermoit les écluses, & on débouchoit le canal supérieur; & comme on étoit alors dans la saison de l'accroissement du Nil, le lac se trouvoit totalement rempli en moins de quinze jours. De nouveau poisson y étoit ramené en même tems par ces eaux nouvelles. Il s'y multiplioit & grossissoit si promptement à la

faveur de ce qui étoit jetté des maisons bâties sur le lac, qu'il y croissoit à vue d'œil. Ce poisson, disent les historiens, étoit délicieux, & si abondant, que quoi qu'il ne fût permis de pêcher qu'à la ligne, & même à une certaine distance des Palais du Roi & des Grands, les habitans de Memphis ne vivoient point d'autre chose pendant six mois entiers de l'année.

Du nombre des habitans de Memphis

Ce que ces mêmes Auteurs rapportent de la multitude de ces habitans passe toute croyance. Il est vrai, que si ce lac, qui jusqu'aux écluses avoit six lieues & demie de longueur sur trois de largeur, étoit entierement orné le long de ses bords, & sur ses eaux même, de Palais, de maisons, & de jardins; si suivant la tradition la Ville terrestre de Memphis, qui avoit presque trois lieues d'étendue le long de ce lac du côté du Septentrion, se trouvoit doublée en quelque sorte par une autre Memphis aquatique, qu'on avoit bâtie dans le lac même, on ne peut douter que le nombre des habitans, dont ces Palais, ces maisons ces jardins étoient remplis, ne fût immense, surtout dans un pays aussi peuplé que l'a toujours été l'Egypte, & dans un séjour où tout invitoit à venir s'y établir. L'air plus frais qu'on respiroit en Eté dans ce lieu, surtout dans la Memphis aquatique, que dans l'Egypte supérieure, l'abondance des vivres, qui y étoient voiturés par ordre du Prince de toutes les parties de l'Egypte, & taxés au plus juste prix, le commerce de tout le Royaume, qui y étoit réuni, & donnoit de l'occupation à tous ses habitans, la Cour du Souverain, qui seule occupoit tant de monde, & en attiroit tant d'autre, l'agrément de pouvoir se promener sur le lac, jouir de la vue de tant de temples fameux, de tant d'édifices d'un extérieur admirable, qui y étoient bâtis, pêcher, passer sur ses eaux les journées entiéres, & même une partie des nuits dans l'Eté, se réjouir dans différens bateaux destinés à servir de cabarets, où l'on trouvoit en même tems les mets les plus exquis, les liqueurs les plus agréables, & une infinité de concerts de voix & d'instrumens, tant de charmes réunis contribuoient sans doute à rendre ce séjour un des plus délicieux du monde, & à attirer dans les murs de cette Capitale tous ceux qui pouvoient être sensibles à l'intérêt & au plaisir.

Après cela sera t-on surpris, que ces mêmes Auteurs, qui

nous ont transmis tous ces faits, nous assurent qu'il y avoit perpétuellement cent mille bateaux employés sur ce lac, tant aux divertissemens que le peuple de Memphis venoit prendre sur ses eaux, que pour le passage de ceux que leurs affaires obligeoient de le traverser d'un côté à l'autre, ou qui des maisons qu'ils avoient dans la Ville & sur ses bords vouloient se rendre à celles qui étoient bâties dans le milieu du lac même? On conçoit sans peine, que le nombre des bateaux occupés à ces différens emplois devoit être prodigieux. Mais on le comprendra encore mieux, si l'on considère, que ceux qui mouroient dans cette grande Ville, de quelque côté du lac que ce fût, étoient presque tous obligés de le traverser pour arriver au lieu destiné à leur sépulture. En effet les corps de ceux qui habitoient sur les bords du lac du côté du Nord, devoient nécessairement être conduits sur ses eaux vers la plaine des Momies, s'ils avoient leurs tombeaux dans cet endroit. Ceux qui devoient être inhumés du côté des Pyramides étoient forcés de même de le traverser, lorsque leurs habitations étoient situées à son Midi. C'est de là sans doute, comme je le dirai dans la suite, que nous lisons dans la fable, qu'il falloit passer la barque de Caron avant que d'arriver aux champs Elisées. Ces historiens ajoutent, que de ces bateaux il y en avoit de magnifiques & de très superbes, tels que ceux du Roi & des Seigneurs, qui jour & nuit étoient remplis de symphonie. Au reste on étoit aussi surement sur ce lac que dans sa propre maison, également à l'abri, & des insultes des voleurs, & des vexations qu'on auroit pû avoir à apprehender de la part des bateliers, ou des cabaretiers ambulans, dont ses eaux étoient couvertes. Plusieurs tribunaux fixes & ambulans étoient ouverts nuit & jour pour rendre justice aux particuliers sur les moindres contraventions, qui pouvoient arriver, tant au sujet de la taxation des vivres, que du tarif dressé par ordre du gouvernement pour le salaire des bateliers. Ainsi à l'égard de ces deux chefs il s'observoit une police admirable, & la justice étoit rendue sur le champ aux frais du Roi, qui étoit indemnisé de cette dépense par les tributs qu'il tiroit de ses sujets.

Des magnificences de cette Ville.

La Memphis terrestre étoit peut être moins délicieuse que l'aquatique; mais elle ne lui cédoit point, peut être même la surpassoit-elle en magnificence. Je ne parlerai point des Palais

somptueux, des monumens célébres, des figures colossales de Sphinx, qu'elle contenoit, & qui du tems de Strabon étoient deja ensévelies sous le sable. Cent temples, tous plus superbes les uns que les autres, consacrés à différentes divinités, contribuoient à l'embellissement de cette Capitale, & y attiroient de toutes les parties de l'Egypte une infinité de pélerins, qui par curiosité, autant que par dévotion, venoient y apporter leurs offrandes, & faire leurs sacrifices. Il n'y en avoit point de plus célébre ni de plus fréquenté dans tout le pays, que celui du Dieu Apis, ou Osiris, qui par sa magnificence surpassoit tous les autres que la piété des Rois Egyptiens avoit élevés dans cette Capitale. C'étoit dans ce temple que par les mains des prêtres destinés à le desservir se nourrissoit ce bœuf, dont il est tant parlé dans les Anciens, de couleur noire, & moucheté de blanc, qui étoit la figure de la divinité que l'on adoroit en ce lieu. Je laisse à de plus habiles que moi à examiner comment il se pouvoit faire, qu'après la mort du Roi regnant, par la bigarrure de la peau de cet animal on connût, * ainsi que Strabon nous l'assure, qui devoit être son successeur. Je suis fort trompé si ce secret n'étoit reservé aux prêtres seuls, qui en imaginant cette façon singuliere de choisir un successeur au Roi deffunt, avoient trouvé moyen de se rendre maîtres de la succession à la Couronne. Quoi qu'il en soit, ce bœuf sacré étoit logé dans l'appartement du temple le plus magnifique & le plus reculé; & il n'en sortoit que lorsqu'un concours considérable de pélerins méritoit qu'on le leur donnât en spectacle. Alors on le faisoit paroître dans une espece d'avant cour environnée de clairvoies, au travers desquelles on pouvoit le considérer. C'étoit dans cette cour qu'on avoit pratiqué un appartement moins magnifique, où on nourrissoit de même la vache, qui avoit eu le bonheur de mettte au monde cet animal divinisé. En toute autre occasion le Dieu Apis étoit invisible, ou ne se montroit dumoins que par une petite fenêtre grillée, où on le faisoit venir pour satisfaire la pieuse curiosité des dévots attachés à cette divinité.

Proche du temple d'Apis on en voyoit un autre consacré au Dieu Vulcain, qui ne cédoit au premier ni en grandeur, ni en magnificence. A l'entrée on trouvoit une figure colossale

* Quibus signis judicant qui sit ad successionem idoneus. *Strabon Liv.* 17.

faite d'un ſeul quartier de marbre d'une hauteur & d'une groſſeur prodigieuſe. On entroit enſuite dans une vaſte cour, qui précédoit le temple, & qui ſuivant la figure ordinaire de ces ſortes d'édifices, dont j'ai parlé ailleurs, formoit un quarré long fort ſpacieux. C'étoit dans cette cour qu'à certains jours ſolemnels on repreſentoit des combats de taureaux. Quelques perſonnes étoient chargées d'élever un certain nombre de ces animaux pour cet uſage, auſſi bien que de les dreſſer. Ces ſpectacles n'étoient pas moins célébres parmi les Egyptiens que les combats de chevaux qui étoient de même fort fréquens chez cette nation.

Cependant au milieu de tant de magnificences, dont la Ville de Memphis étoit ornée & embellie, rien n'étoit plus capable d'attirer l'attention & la curioſité des étrangers, que ce fameux labyrinthe ſi vanté par les Auteurs. Il ne ſeroit pas poſſible de donner une idée nette & exacte d'un ouvrage auſſi ancien, dont il ne reſte de nos jours aucun veſtige, & dont les Hiſtoriens ne nous ont laiſſé que des deſcriptions confuſes, plus capables de piquer notre curioſité, que de la ſatisfaire. Ce ſuperbe édifice étoit composé, diſent-ils, de douze cours, accompagnées de douze Palais, & dont chacune étoit environnée de portiques magnifiques ſoutenus par des colomnes de marbre blanc. Le chemin qui conduiſoit à ces cours étoit formé par une infinité de voutes très longues, embarraſſées de détours ſans nombre, dont la route étoit ſi difficile & tellement inconnue, qu'à quiconque ignoroit le ſecret de ce labyrinthe tortueux il étoit impoſſible de jamais pénétrer ſans guide juſqu'à ce Palais myſtérieux, dont les avenues ſembloient couvertes de ténébres impénétrables, ou d'en ſortir lorſqu'il y étoit une fois arrivé. De la premiere cour on entroit dans une ſeconde, qui conduiſoit à une troiſieme, & celle ci à une autre juſqu'à la douzieme, d'où l'on ſortoit à peine, qu'on ſe retrouvoit dans une de ces mêmes cours, ſans pouvoir deviner par où l'on s'y étoit rendu, ni quelle route on devoit tenir pour ſe débarraſſer des détours inconnus de cet inexpliquable Dédale.

Les dedans de ce Palais enchanté n'avoient rien de moins admirable ni de moins étonnant que les dehors. Dans chacune de ces cours un ſuperbe eſcalier composé de quatre vingt dix

dégrés du plus beau marbre conduifoit à un portique magnifique, d'où l'on entroit dans l'interieur, qui offroit mille nouveaux mysteres. D'une sale on passoit dans une chambre, d'une chambre dans un cabinet, de là dans une gallerie, dans des passages obscurs, de vastes piéces, qui ramenoient dans celles d'où l'on étoit sorti. On erroit, & l'on auroit pû errer toute sa vie de chambre en chambre, d'appartemens en appartemens, de terrasses en terrasses, repassant mille fois dans les mémes lieux, se retrouvant souvent dans les mêmes endroits, sans pouvoir jamais se reconnoître, ni prendre aucun chemin fixe & certain dans les routes incertaines de ce labyrinthe. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ni le bois, ni aucune autre matiere que la pierre, n'étoit entrée dans la composition de ce vaste édifice, où toutes les divinités qu'on adoroit en Egypte avoient chacune leur temple particulier, & qui renfermoit quinze cens appartemens, sans parler des soûterrains, où l'on en comptoit encore le même nombre. Les murs des voutes, des cours, & des appartemens n'étoient composés que de grandes pierres solides; des pierres formoient les plafonds & les planchers, & du haut des terrasses on découvroit une étendue prodigieuse de bâtimens, qui n'offroit aux regards que des pierres d'une grandeur démesurée. Les Auteurs ne nous parlent point des secrets contenus dans les soûterrains de cet édifice merveilleux. C'étoit le séjour des tombeaux de ces Rois fameux, qui avoient contribué à la construction de ce labyrinthe. C'étoit dans ces demeures soûterraines, qu'on nourrissoit avec soin certains Crocodiles, que le préjugé de la nation faisoit regarder comme sacrés; & il n'étoit permis à aucun étranger d'en prétendre pénétrer le mystere. Mais ce que ces mêmes Auteurs nous rapportent des richesses immenses, & des magnificences, que contenoit l'interieur des appartemens, dont l'entrée étoit permise, nous donne de ce Palais l'idée la plus grande & la plus superbe. Ce n'étoit partout que colomnes de porphyre, que statues d'un travail exquis, representant des Rois, ou des divinités. On y trouvoit même, au rapport de Pline, une figure colossale du Dieu Sérapis de neuf coudées de hauteur, formée d'une seule pierre d'émeraude. Cet édifice étoit terminé par une Pyramide de cent soixante coudées de hauteur, & qui avoit la même largeur dans chacune de ses quatre

quatre faces. Cette Pyramide étoit toute chargée de figures Hieroglyphiques, & servoit de sépulture à un ancien Roi d'Egypte, nommé *Imandès*, dont le corps, dit-on, y avoit été déposé par un chemin souterrain pratiqué sans doute exprès pour cet usage.

Il seroit assez difficile aujourd'hui de décider dans quel tems, sous quels Rois, par quels motifs d'ambition, ou d'intérêt, fut bâti cet édifice si singulier & si superbe; & je pense qu'on n'auroit pas moins de peine à deviner à quel usage il étoit destiné. Hérodote, qui dans ce labyrinthe ne compte que douze cours & douze Palais, prétend que dans des tems fort reculés les Egyptiens aïant recouvré leur liberté après un long & pénible esclavage, partagerent tout le pays en douze provinces; qu'ils en donnerent le gouvernement à autant de Rois qu'ils choisirent pour être à leur tête; & que ces Princes, qui tous dans la suite furent subjugués, & mis à mort par un d'entre eux, appellé Psammetichus, voulant laisser à la postérité un monument éternel de cet évenement, qui les avoit élevés sur le trône, firent construire de concert ce Palais mysterieux comme une marque de leur union & de leur magnificence. D'autres, comme Pline & Strabon, qui font monter le nombre des cours & des Palais, que cet édifice renfermoit, à seize, & même à vingt sept, assurent qu'il étoit destiné à tenir les Etats du Royaume, lorsque dans certaines occasions, par exemple quand il s'agissoit de rendre graces aux Dieux de quelque faveur signalée, qui intéressoit tout le corps de l'Etat, ou de prendre l'avis de toute la nation sur quelque affaire importante, il plaisoit aux Souverains de l'Egypte de les convoquer. Les députés de chaque province, ou si l'on veut, de chaque gouvernement, avoient, disent ces Auteurs, dans le labyrinthe leur cour & leur Palais particulier, où ils logeoient tant que duroient les Etats, & où ils s'assembloient, soit pour assister aux sacrifices solemnels, qui se faisoient dans ces occasions, soit pour prendre des mesures de concert sur les matieres, qui devoient faire le sujet de leurs déliberations. Ces sentimens différens pourroient peut être se concilier, & ne paroissent pas même absolument sans fondement. Cependant comme aucun d'eux n'explique les raisons des détours mysterieux que renfermoit ce merveilleux Dédale, me seroit il permis de hazarder

sur ce sujet une conjecture? A bien considerer les détours embarrassés de ce labyrinthe tortueux, qui sans doute n'avoient été pratiqués que par quelque raison importante; à voir l'attention scrupuleuse avec laquelle on avoit cherché à dérober à quiconque en ignoroit le secret, la connoissance de ses avenues, ses souterrains mysterieux, ses routes obscures & inconnues, ne pourroit on pas croire que cet édifice servoit de sépulture à quelque grand Prince? Pour moi je serois fort tenté de penser, que c'étoit le tombeau de ce Roi, dont le corps avoit été déposé dans la Pyramide, dont j'ai parlé, où il avoit été transporté par cette route souterraine, qui y communiquoit. Ce Prince quelqu'il soit, dont la puissance & la grandeur sont assez marquées dans la construction de ce fameux ouvrage, l'avoit sans doute fait élever, non seulement pour lui servir de tombeau, mais encore à tous ses descendans, dont les corps reposoient dans les Palais souterrains de cette superbe demeure. Peut être même cet édifice si vaste & si magnifique étoit il l'ouvrage de tous ces Monarques ensemble, qui à mesure qu'ils monterent sur le trône ajouterent un nouveau corps de logis à celui, qui avoit été bâti par leur prédécesseur. Ce que je viens de dire dans ma description des Pyramides de la passion qu'avoient les anciens Egyptiens de se bâtir des sépultures magnifiques, & du soin qu'ils prenoient pour dérober la connoissance du lieu véritable où reposoient leurs corps, ce que je dirai encore dans la suite en traitant de la religion de ces peuples, du motif qui les engageoit à tenir cette conduite, suffit pour rendre ma conjecture très vraisemblable.

De ses ruines

Quoi qu il en soit, de tant de superbes monumens, dont les Villes de Memphis, terrestre & aquatique, étoient ornées, de tant de temples, de Palais délicieux, d'édifices magnifiques, qui rendoient autrefois cette Capitale si célébre, il ne reste aujourd'hui que des ruines informes de quelques colomnes brisées, de quelques Obélisques ruinés, & de quelques autres bâtimens détruits qu'on découvre encore dans le fond du lac, lorsque les accroissemens du Nil sont trop peu considérables, pour lui fournir les eaux nécessaires. C'est ce qui est arrivé deux fois pendant les seize années de mon Consulat, surtout en 1697. que la surface des eaux du lac baissa de cinq ou six coudées, & laissa voir au fond de ce vaste réservoir une espece

de Ville, qui donna de l'admiration à tout le monde. Ce lac ne peut plus être desséché ni nétoyé comme autrefois, parce qu'on a négligé d'entretenir le canal, qui servoit à vuider ses eaux, en les portant, comme je l'ai dit, dans la province du Fioum; Mais il est certain que si on pouvoit en venir à bout, on y découvriroit dans les marbres de toute espece, dont il est rempli, des antiquités des plus curieuses. On remarque encore quelques petits monticules de ruines dans la plaine de trois lieues de largeur, qui sépare les Pyramides septentrionales des méridionales, & dans laquelle cette ancienne Ville s'étendoit des bords du lac vers le Nil en tirant à l'Orient. C'est à ces foibles vestiges que tant de grandeurs se sont terminées. C'est ainsi que la Ville de Ninive autrefois si fameuse par la multitude de son peuple, celle de Troye, celle d'Ephése, qui en contenoient de même un si grand nombre, sont aujourd'hui absolument désertes, & sans un seul habitant. Tel a été aussi le sort de la celébre Alexandrie, qui après avoir herité de l'ancienne gloire de Memphis, ne contient plus à present elle même que quelques réfugiés de l'Afrique, ou de la Morée, & quelques Francs aussi passagers que le commerce y attire. De cette Memphis autrefois si fameuse & si considérable à peine reste-t'il assez de traces, pour pouvoir nous assurer de sa véritable position. Sans les Pyramides que le tems a respectées, nous ignorerions aujourd'hui où étoit située cette ancienne Capitale de l'Egypte. On trouve cependant encore vis-à-vis du lieu, où elle a été bâtie, & sur les bords du Nil, un bourg, ou gros village, qui porte son nom, & s'appelle *Manof*, terme composé des mêmes lettres Arabes, qui forment celui de Memphis, à la réserve de l'i & de l's, qu'on a supprimés. Ce bourg donne sa dénomination à tous les lieux circonvoisins, que nos François appellent la *Menousie*, ou la province de Manouf, dont celle du Fioum est dépendante.

Vis-à-vis ce bourg de Manof, en tirant vers l'Ouest, est située la plaine des Momies, joignant par son Nord aux Pyramides méridionales, qui sont une suite du cimetiere que les habitans de Memphis avoient de ce côté-là; plaine fameuse par le grand nombre des Momies qu'on a tiré dans ces derniers tems des canaux souterrains qu'elle contient sous les sables, dont elle est inondée, & par le nombre encore plus

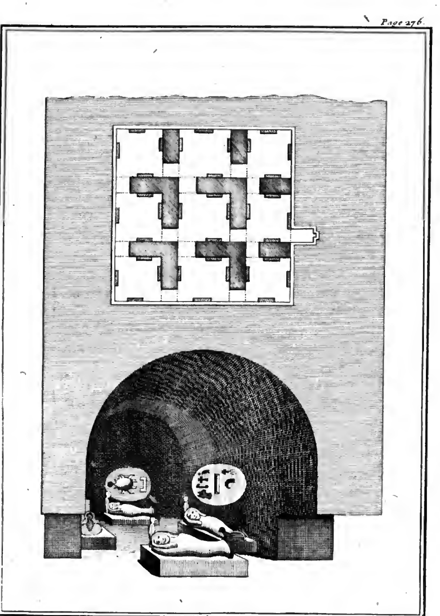
Situation de la plaine des Momies.

grand de ces corps embaumés qu'elle renferme. Cette plaine est ronde & platte, & peut avoir quatre grandes lieues de largeur, ou de Diamétre; ensorte qu'on peut assûrer qu'elle a plus de douze lieues de tour. Son fond est un rocher très plat, qui autrefois a été couvert par les flots de la mer, & qui se trouve caché aujourd'hui sous cinq à six pieds de sable.

Des sépultures qu'elle renferme.

C'est dans ce rocher, que ceux qui n'avoient pas le moyen de faire bâtir des Pyramides, pour enfermer leurs corps après leur mort, & s'assûrer par là un repos, dont nous sçavons que les anciens Egyptiens faisoient un si grand cas, trouvoient un art moins onereux de se faire des aziles, qu'ils se persuadoient pouvoir être à l'abri de la fureur & de l'impieté des hommes; & devoir assûrer le retour de leurs ames dans ces mêmes corps, au cas que leurs tombeaux ne fussent point violés; comme je le marquerai plus au long, en traitant de la religion de ces peuples. Dans cette vue ils choisissoient d'abord un endroit de cette plaine, d'où il falloit commencer par lever sept à huit pieds de sable mouvant; ce qui n'étoit pas un ouvrage peu difficile. Pour en venir à bout, il étoit nécessaire de se servir d'une espece de cuve sans fond de sept à huit pieds de hauteur, qu'on enfonçoit jusqu'au rocher. On vuidoit ensuite tout le sable, dont la capacité de cette cuve étoit remplie; & pour empêcher qu'il ne retournât en sa place après qu'on l'en avoit tiré, on ne négligeoit rien pour bien boucher les extrémités de la cuve du côté par ou elle aboutissoit au rocher. On comptend sans peine qu'il falloit souvent employer plusieurs jours à cette seule operation, ce sable étant si délié & si subtil, qu'il s'insinuoit comme l'eau, & même comme l'air, partout où il trouvoit la moindre ouverture. Enfin après avoir vuidé la place & l'avoir parfaitement nétoyée, on commençoit à creuser le rocher par un trou d'un pied & demi, ou tout au plus de deux pieds de Diamétre; & lorsqu'on étoit parvenu à la profondeur d'environ cinq à six pieds, on travailloit à élargir le trou, & à pratiquer une chambre dans la pierre. C'étoit par ce trou qu'on descendoit les corps, qui devoient être déposés dans ces tombeaux; après quoi on refermoit l'ouverture par une pierre si juste, qu'elle ne laissoit aucun jour, ni vuide, par où le sable pût s'insinuer.

Dans ces chambres creusées dans le roc, & d'une étendue



Plan d'un des puits des Momies.

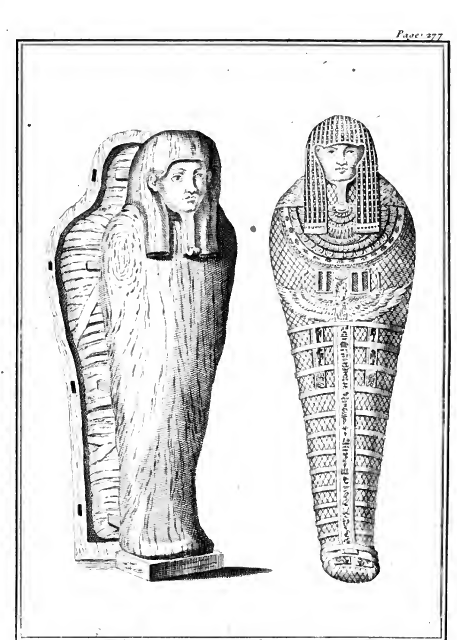


Figure des Momies.

assez considérable, on avoit ménagé plusieurs niches, dans lesquelles étoient placés les corps des maîtres de la famille; à laquelle ces sépultures étoient destinées. Ces niches ne sont point pratiquées en longueur, mais en hauteur. Ainsi les corps y étoient debout dans les caisses, où on les avoit enfermés; & d'où dans ces derniers tems on en a tiré un si grand nombre. Ces caisses sont de bois de Sycomore, qui ne se corrompt jamais, & ne sont composées que de deux piéces. La premiere dans laquelle le corps se trouve renfermé, est très profonde; & creusée avec beaucoup de travail; la seconde sert de couverture, & est parfaitement juste au cercueil. On a trouvé quelques unes de ces caisses avec des yeux de verre, par où sans ouvrir le cercueil on pouvoit voir le corps de la Momie, qui y étoit renfermée. On en a rencontré d'autres, qui étoient doubles, c'est-à-dire où une caisse se trouvoit renfermée dans une autre; ce qui fait juger que la premiere contenoit sans doute le corps de quelque personne de distinction.

Comme on a vû en France plusieurs de ces caisses, & des Momies qui y étoient renfermées, je ne m'arrêterai point à en faire ici la description. Je remarquerai seulement, qu'il est très rare qu'on ait jamais eu le corps propre d'une belle caisse, parceque les Arabes, qui les découvrent, ne manquent jamais de mettre en piéces ces sortes de corps, dans l'esperance d'y trouver quelque petite idole d'or, ce qui en effet leur arrive assez souvent. Ils remettent ensuite à leur place le corps d'une caisse commune, où il se trouve rarement des idoles de quelque valeur. Ces belles caisses n'ont donc pas ordinairement leur corps propre, & ceux que l'on voit en Europe sont presque toujours des communs. Il y a quelque tems que le maître de *Sacara*, village voisin de la plaine des Momies, fit travailler à l'ouverture de quelques unes de ces sépultures souterraines; & comme il est fort de mes amis, il me communiqua diverses curiosités, grand nombre de Momies, de figures de bois, & d'inscriptions en caracteres hieroglyphiques & inconnus, qu'on y avoit trouvées. Dans une de ces chambres on trouva, par exemple, la caisse & la Momie d'une femme; au devant de laquelle étoit une figure de bois representant un jeune garçon à genoux, portant un doigt sur sa bouche, & tenant de l'autre main une espece de réchaud posé sur sa tête, &

Des Momies.

dans lequel il y avoit sans doute du parfum. Ce jeune homme portoit sur l'estomac divers caracteres hieroglyphiques. On le mit en piéces, pour voir s'il n'y auroit point de l'or renfermé dans cette figure. On trouva dans la Momie, que l'on ouvrit pareillement par la même raison, un petit vase de la longueur d'un pied rempli de ce même baume, dont on se servoit pour préserver les corps de la corruption. Peut être étoit ce une marque, à laquelle on reconnoissoit les personnes, qui avoient été employées à ces embaumemens. Je fis rompre une autre Momie qui étoit celle d'une femme, & dont le Sieur Bagarry m'avoit fait present. L'ouverture s'en fit dans la maison des PP. Capucins de cette Ville; & on eut l'imprudence de couper avec des ciseaux les bandelettes, dont elle étoit emmaillotée. Ces bandes très longues & d'une largeur assez considérable étoient non seulement chargées d'un bout à l'autre de figures hieroglyphiques; On découvroit encore au dessous certains caracteres inconnus, tracés de droit à gauche & formant des especes de vers. En effet on remarquoit la même terminaison en plusieurs petites lignes, qui se suivoient. Ils contenoient sans doute l'éloge de cette personne écrit dans la langue, qui de son tems étoit en usage en Egypte. Quoi qu'il en soit, ces bandes mises en piéces furent pillées sur le champ par quelques marchands, qui étoient presens avec moi à l'ouverture que je fis faire de cette Momie. Il ne m'en resta qu'une très petite partie, que j'ai depuis envoyée en France. On l'a fait graver dans la suite; & je sçai que dans l'ardeur que l'on avoit de découvrir le secret de l'écriture, qui étoit dessus, on en a adressé des copies à tous les sçavans de l'Europe. Mais bien loin qu'aucun ait jamais réussi à la déchiffrer, il n'a pas même été possible d'en reconnoître le caractere. Cette Momie tenoit la main droite appliquée sur son estomac; & sous cette main on trouva des cordes d'instrument parfaitement conservées. De là je jugeai que c'étoit le corps d'une personne, qui avoit accoutumé d'en jouer, ou qui dumoins avoit été adonnée à la Musique. Je suis persuadé, que si l'on examinoit de même avec soin chaque Momie, on y rencontreroit également quelque signe de cette nature, par où l'on pourroit connoître la qualité de la personne. Ce qui me surprend, c'est que les Grecs & les Romains, qui succederent

depuis à ceux-ci au gouvernement de l'Egypte, nous ayent si peu parlé de ces mystéres secrets renfermés dans ces sépultures. Les morts étoient encore sans doute dans ces tems-là en plus grande vénération, qu'ils ne sont aujourd'hui. On trouve de nos jours dans la nation Egyptienne des restes de ce profond respect que ses ancêtres avoient pour eux. Nous seuls avons pû imaginer le secret de les faire entrer dans le commerce; ce qui me paroît aussi irreligieux, qu'il est certainement inutile à la conservation des vivans.

J'ai fait une autre observation, qui ne me semble ni moins utile, ni moins curieuse; c'est que dans ces Momies tous les visages sont différens. Les uns marquent plus de jeunesse; d'autres plus de beauté. Ceux qui ont vû des Momies entiéres sçavent qu'elles ont toutes un masque doré composé de plusieurs doubles de toile de soye, qui font une espece de carton fort solide. J'ai jugé de cette diversité, que les masques ou cartons chargés de lettres hieroglyphiques, qui marquoient sans doute l'âge, les actions, les mœurs, & la condition de la personne, la representoient de même au naturel, soit que dès son vivant on eût eu soin de tirer ce modele, soit qu'on ne l'eût pris seulement qu'après la mort, en appliquant ces toiles sur son visage, à peu près comme on tire encore aujourd'hui la ressemblance d'un homme mort avec du plâtre, ou de la cire. Par là non seulement on conservoit les corps d'une famille entiere, mais en descendant dans ces lieux souterrains, où ils étoient déposés, on pouvoit se representer en un instant tous ses ancêtres depuis plusieurs milliers d'années, tels à peu près qu'ils étoient de leur vivant. Il faut avouer que rien n'étoit plus capable de rappeller vivement le souvenir de leurs vertus & de conserver leur mémoire & leur amour dans le cœur de leur postérité. Dans ces augustes familles, que tant d'actions immortelles ont élevées dans notre Europe au gouvernement des peuples, ces familles royales que le Ciel a données au monde pour le conduire, & pour faire son bonheur, si on remonte jusqu'au troisieme ou au quatrieme siécle, on ne trouve plus d'images de leurs Héros que dans les histoires; au lieu qu'un bon bourgeois de Memphis pouvoit representer celles de ses ayeux peut être depuis deux ou trois mille ans. N'est-on pas forcé d'avouer que jamais passion ne fut plus

raifonnnable ? Et qu'on ne dife pas que le climat y avoit beaucoup de part. Elle fut commune aux Romains, comme aux Egyptiens, & chez ces maîtres du monde, furtout dans les maifons diftinguées, on ne manquoit point de conferver en cire la reprefentation de ceux, qui avoient été de la famille.

Tant de précautions cependant ne fuffifoient pas encore, pour fatisfaire au refpect & à l'attachement qu'avoient les anciens Egyptiens pour la mémoire des perfonnes, qui leur étoient cheres, ou vénérables. Ils ne fe contentoient pas feulement d'embaumer de la maniere la plus parfaite les corps des perfonnes de grande confidération, furtout ceux des Reines ou des Princeffes. Pour en conferver plus feurement le fouvenir, ils en dépofoient encore la figure en marbre auprès de leur Momie. J'ai une preuve invincible de ce que j'avance dans une antique des plus curieufes, dont j'ai fait l'acquifition dans ce pays-ci. C'eft une figure en trois piéces, reprefentant une femme. La tête & les pieds font de pierre de touche noire. Le corps eft en gaine, & fait de marbre verd antique rayé de blanc. Ces trois piéces réunies forment une figure haute de cinq pieds cinq pouces. Elle eft fort entiére, & d'une beauté achevée. Un Maubacher, c'eft-à-dire un de ces Coptes, qui depuis la conquête de l'Egypte par les Arabes fe font mis au fervice des Grands du pays, auxquels ils fervent d'écrivains, me la vendit affez cherement, & avec beaucoup de peine. Pour l'obtenir de lui, je fus même obligé de lui promettre que je n'en parlerois jamais à perfonne. Ce Maubacher me jura fur l'Evangile, que cette figure avoit été trouvée dans une Pyramide il y avoit fept à huit cens ans. Elle avoit, difoit-il, été fauvée du brifement auquel le Roi, qui avoit fait faire l'ouverture de la Pyramide, l'avoit condamnée, par un de fes ancêtres, qui en donna cent Sequins, en affurant que c'étoit la reprefentation de la Sainte Vierge. C'eft certainement une des plus belles antiquités, qui jamais foit fortie d'Egypte. Pour moi je fuis perfuadé que cette figure eft la reprefentation de quelque Dame de haute confidération, peut être même d'une Reine; & j'ofe dire que par fa fingularité elle mériteroit d'avoir place dans le cabinet d'un Grand Prince.

On trouve dans quelques unes de ces chambres dont je parle, plufieurs niches, les unes grandes, les autres petites; fouvent

souvent aussi l'on passe d'une chambre dans une autre, d'une seconde dans une troisiéme, & quelquefois même dans une quatriéme. Mais il ne faut pas s'imaginer, que les corps déposés dans ces sombres appartemens fussent tous enfermés dans des caisses, & placés dans des niches. La plûpart étoient simplement embaumés & emmaillotés comme chacun sçait; après quoi on se contentoit de les arranger ainsi sans façon les uns auprès des autres. Quelques uns même étoient déposés dans ces tombeaux sans être embaumés, ou l'étant si légérement, qu'il n'en reste aujourd'hui que les os parmi les linges qui les enveloppoient, & qui se trouvent à moitié pourris. C'est de là qu'on voit dans quelques unes de ces chambres des tas d'os mêlés de ces sortes de linges, qu'on y a laissés, après en avoir enlevé les corps, qui s'étoient conservés entiers, pour leur faire passer la mer. Il est probable que chaque famille un peu considérable avoit pour elle seule une de ces sépultures; que les niches étoient destinées à recevoir les corps des chefs de la famille, & que ceux des domestiques, & des esclaves, y étoient placés simplement par terre après avoir été embaumés, ou même sans l'avoir été. C'étoit là aussi sans doute ce qui se pratiquoit à l'égard des chefs même de famille dans les maisons les moins distinguées. On a même découvert depuis peû dans cette plaine des Momies une maniere jusqu'ici inconnue d'ensévelir les corps. A l'extrémité de cette vaste campagne, & vers les montagnes, qui la bornent au Couchant, on a trouvé des lits de charbon, sur lesquels sont couchés des corps emmaillotés seulement de quelques langes, & couverts d'une natte sur laquelle régnent des sables de sept à huit pieds de hauteur.

Cependant on doit observer, que ces corps, quoi qu'ils ne fussent point embaumés, ou ne le fussent que légérement, de même que ceux qu'on avoit négligé de renfermer dans des caisses, n'en étoient pas moins à l'abri de la corruption, le terrain sec & nitreux de l'Egypte ayant en général la propriété de conserver naturellement les corps en leur entier sans le secours d'aucun art, surtout dans les contrées éloignées du Nil. C'est un fait, dont l'expérience ne me permet pas de douter. On enterra de mon tems quelques François dans un cimetiere de l'Eglise Copte, qui est au vieux Caire; & ceux

qui defcendirent dans le caveau trouverent tous les corps des marchands, qui y avoient été auparavant inhumés auffi entiers que le jour même qu'on les avoit mis dans le cercueil; les habits même d'un Conful Vénitien, dont le corps avoit été dépofé dans ce lieu, s'étoient parfaitement confervés. J'ai vifité de même plufieurs anciennes Mofquées autrefois célébres, & aujourd'hui abandonnées & tombant en ruines, qu'on trouve fur le chemin du Caire au Suez. Ces édifices ont fervi de tombeaux à quelques Rois Mahométans, dont les corps furent dépofés en ce lieu du tems que l'Egypte étoit foumife à la domination des Arabes. J'ai entré dans quelques caveaux, qui fervoient de fépulture à ces Princes, & je puis affurer que j'y ai trouvé plufieurs corps tellement defféchés & fi légers, que d'une feule main, en les prenant par le pied, je pouvois les élever en l'air auffi facilement que j'aurois fait un baton. Parmi ces cadavres il y en avoit un fur tout, qui ne pefoit pas quatre livres. J'y vis auffi une cuiffe, qui quoi qu'elle parût fort entiere & pleine de chair, avec la jambe & le pied ne pefoit pas une livre. Enfin la même chofe s'obferve encore tous les jours dans les Caravanes, qui vont à la Mecque. Il n'y a aucun des pélerins, qui ont fait ce voyage, qui ne foit en état d'attefter, que les corps de ceux, qui meurent en faifant cette route, fe defféchent au point de devenir auffi légers, que s'ils étoient de paille. Or fi dans ces différens endroits les corps qu'on y avoit dépofés ont pû éviter la corruption, à combien plus forte raifon devoient ils fe conferver dans ces fépultures de la plaine des Momies? Sans parler de la folidité de la pierre, qui les couvroit, & qui n'admettoit aucun air, dès que le trou, qui donnoit entrée dans le tombeau, étoit, pour ainfi dire fermé hermétiquement par la pierre qui devoit en boucher l'ouverture, ce rocher étoit encore couvert de fix à fept pieds de fable, fur lequel la pluie ne tomboit jamais, enforte qu'il n'étoit pas poffible que l'air ou l'humidité pénétraffent dans ces demeures foûterraines.

On conçoit de même fort aifément, que rien ne doit être plus difficile que de découvrir l'ouverture d'un tombeau dans cette vafte mer de fables, cette ouverture furtout étant fi petite, que quoiqu'on foit fur le lieu même, on peut encore la manquer. Ceux qui avoient pratiqué ces trous n'avoient

point eu la même peine. Ils avoient choisi dans cette plaine un endroit tel qu'il leur avoit plû ; ils en avoient d'abord vuidé le sable jusqu'au rocher ; ils l'avoient creusé ensuite, après quoi ils avoient travaillé à la construction de la chambre, ou du caveau, où les corps devoient être déposés. La difficulté étoit de reconnoître cette ouverture dans les occasions, où il étoit nécessaire d'entrer dans le tombeau ; ils sçavoient la retrouver facilement. Pour cela ils avoient des reconnoissances d'un des bouts de la plaine à l'autre ; & c'étoit sur la ligne, qui conduisoit directement d'une de ces reconnoissances à l'autre, qu'ils retrouvoient seurement ces trous à une distance mesurée par pieds & pouces d'un de ces deux endroits, d'où ils avoient pris leur ligne de reconnoissance, sur laquelle cette sépulture étoit placée. Ils gardoient soigneusement la mesure de cette distance, & étoient par consequent toujours en état de retrouver sans peine l'ouverture qu'ils avoient faite ; mais comme on n'a plus aujourd'hui le même secours, il est certain que la découverte de ces trous dépend uniquement du hazard, & que pour une centaine, qui ont été reconnus, il y en a peut être cent mille, dont on ne trouvera jamais les moindres traces.

Pour achever de s'en convaincre, il suffit d'observer que les habitans du village de Sacara, qui comme je l'ai dir, est le plus voisin de cette plaine, & que quelques uns appellent le village des Momies, ont quelquefois travaillé pendant des années entiéres avant que de pouvoir découvrir un seul de ces trous, quoi qu'il y en ait certainement une infinité dans ces vastes campagnes. Aussi m'avouera-t'on que rien n'est plus difficile, que de lever une quantité de sable très considérable pour découvrir un fond fort étroit ; outre que lorsqu'on y est parvenu, on n'a reconnu que deux ou trois pieds de terrain ; ensorte que pour visiter une étendue de trente pieds en quarré, il faut employer pendant trois ou quatre mois entiers plusieurs personnes. D'ailleurs le moindre vent est capable de remplir en un instant l'espace qu'on a déja nétoyé ; on a besoin de planches pour parer au retour des sables, & la moindre ouverture détruit d'abord en un moment l'ouvrage de plusieurs jours ; & même de plusieurs semaines. Aussi les habitans de ce lieu prenoient ils ordinairement pour s'employer à cet ouvrage,

Nn ij

le tems auquel le Nil inonde les terres des environs, c'est-à-dire une saison pendant laquelle ils ne pouvoient s'occuper à autre chose. Mais depuis qu'il est passé en Europe une si grande quantité de Momies, qu'il y en a de reste pour les besoins de plusieurs siecles, depuis qu'on est revenu de cette opinion frivole, que les corps jadis embaumés par les Egyptiens pouvoient être utiles à la santé & à la conservation des vivans, ces païsans ont abandonné ce soin. Il leur arriva même il y a quelques années un accident, qui a encore beaucoup contribué à les détourner de cette recherche. Ils avoient découvert un de ces puits, & quelques uns d'entre eux y étoient déja descendus; mais ayant négligé d'assûrer solidement les sables, dont ce trou étoit environné, & qui étoient fort hauts dans cet endroit, deux ou trois hommes, qui étoient entrés dans cette sépulture, y furent étouffés par leur retour. Les Turcs ne manquerent pas de faire à ce sujet une avanie aux habitans du village, tant sur les morts, que sur les trésors prétendus, qu'ils avoient dû trouver dans ce caveau, & acheverent de leur ôter l'envie de jamais plus penser à de telles découvertes.

J'ai vû quelques relations de nos voyageurs, où ils assûrent comme un fait certain, que dans cette plaine des Momies on leur a fait voir des tombeaux, où les habitans de Sacara n'étoient jamais entrés. Mais je puis les assûrer à mon tour, que s'ils l'ont cru, comme ils le disent, ils se sont extrêmement trompés. Outre que la découverte de ces trous est l'effet d'un hazard fort rare, & qu'il ne faudroit pas moins de trois ou quatre jours à plusieurs hommes, pour en nétoyer l'entrée & en éloigner les sables, les gens de ce pays-ci n'auroient garde d'introduire personne dans ces sépultures avant que de les avoir eux mêmes visitées avec grand soin. Ce qu'ils pratiquent en ces occasions, c'est d'amuser un étranger dans leur village, en lui persuadant qu'ils vont chercher un de ces trous. Ils lui font accroire ensuite qu'ils ont découvert l'entrée d'un, qui n'a jamais été ouvert, & qu'ils vont travailler pendant la nuit, afin de le lui faire voir le lendemain. Cependant ils portent quelque méchante Momie qu'ils ont chez eux dans un de ces tombeaux qu'ils connoissent, & autour duquel ils remuent un peu le sable, afin qu'il paroisse nouvellement levé. Ils conduisent ensuite l'étranger dans ce caveau, & ils ne manquent

pas de lui protester qu'ils ne font que de l'ouvrir. Cependant ces soins, qui leur coutent peu, ne manquent pas d'être vendus cherement. Pour moi, je puis asseurer que j'ai souvent promis une somme assez considérable à ceux qui pourroient me découvrir un de ces trous, pourvû qu'on m'y fit descendre avant que personne y mît le pied. Mais je l'ai promis inutilement. Outre la difficulté de rencontrer une de ces ouvertures, & la peine qu'auroient les gens du pays à y laisser descendre avant eux un étranger par les raisons que j'ai déja dites, ils ne croyent pas qu'il leur fût aussi facile de me tromper qu'un passager, & ils craignent, si je m'en appercevois, que je ne les fisse punir.

La plûpart des corps, qui se trouvent dans ces souterrains, sont de femmes; il y en a très peu d'hommes. Les Momies de petits enfans sont encore plus rares, & les caisses, qui les renferment, sont fort estimées. On trouve dans quelques endroits du Caire de ces caisses de Momies faites d'une pierre parfaitement noire & fort dure. Elles sont chargées de tous côtés de caracteres hieroglyphiques. Il est vraisemblable que ces caisses, dont je n'ai pas vû le dessus, en renfermoient d'autres de bois de Sycomore, auxquelles elles servoient de niche, & qu'elles ont été tirées de quelque Pyramide détruite, ou d'un superbe tombeau. En effet outre que la pierre est fort rare, l'ouvrage qui l'accompagne est certainement très beau, & digne de curiosité. On trouve, comme je l'ai dit, une de ces sortes de pierres au Caire dans l'endroit appellé la fontaine des Amoureux. Il ne vient point d'étranger dans cette Ville, à qui on ne fasse voir cette curiosité. Il y en a une autre dans la maison d'un Kiaïa des Janissaires, où elle sert à abreuver les chevaux. Cette derniere n'est pas parfaitement entiére. Je pense cependant qu'une pareille caisse seroit fort estimée en Europe.

Du labyrinthe.

Outre les sépultures particulieres, qui se trouvent dans la plaine des Momies, il y en a une publique digne d'une grande admiration. On l'appelle le labyrinthe, ou la sépulture des Oiseaux. On y descend par une ouverture à peu près semblable à celle des tombeaux ordinaires; mais lorsqu'on est une fois dans la capacité de ce lieu souterrain, on y rencontre de longues allées assez larges correspondantes les unes aux autres;

& qui s'étendent de tous côtés, & dans ces allées d'autres routes encore à perte de vue, qui par des détours sans fin raménent aux premieres qu'on a déja parcourues. C'est proprement un labyrinthe taillé dans le roc à la pointe du marteau, mais un labyrinthe très vaste dans lequel on est obligé de porter de la ficelle, pour ne se point égarer. Les allées de cette sombre demeure sont garnies de part & d'aurre de plusieurs petites niches, dans lesquelles on trouve encore plusieurs vases, des caisses de pierre, des pots de terre, & dans ces vases, ces caisses, & ces pots, toutes sortes d'Oiseaux embaumés, qui se réduisent en poussiere aussi tôt qu'on y porte la main. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que leur plumage conserve encore toute la variété & la vivacité de ses couleurs. Toutes les niches étoient autrefois remplies de ces pots, ou vases. On en a enlevé plusieurs par curiosité, & les allées sont semées des débris d'une infinité d'autres qu'on a brisés. On en avoit sans doute trouvé quelques uns, dans lesquels avec les Oiseaux il y avoit quelques petites idoles d'or, ou d'argent. Ce labyrinthe, qui est fort vaste, & qu'aucun Franc n'a jamais parcouru entiérement, étoit une sépulture commune à tous ceux qui vouloient y déposer les corps des animaux qu'ils aimoient. C'est encore aujourd'hui un ouvrage admirable, non seulement par la longueur du tems qu'il a fallu employer à le creuser dans le roc, mais encore parce qu'on a été obligé de vuider toute la matiére qu'on en a tirée par le trou, qui lui sert d'entrée, & qui est la seule ouverture par où l'on ait pû la faire sortir. La pierre dans laquelle il est taillé est fort dure au commencement; mais à peine a-t-on creusé trois ou quatre pieds, qu'on rencontre un lit beaucoup plus tendre; ce qui a rendu cet ouvrage plus facile, & y a sans doute invité les anciens Egyptiens. C'est une espece de sable congelé, qui contribue encore à la conservation des corps qu'on y confie.

Des petites Pyramides. J'ai déja observé que dans la plaine des Momies il se trouve des Pyramides. Comme elles paroissent plus usées que les Pyramides Septentrionales, dont j'ai parlé, j'estime qu'elles ont été bâties avant elles. Elles sont aussi beaucoup moins superbes. La passion pour les monumens croissant avec le tems & l'usage, il se trouva des Rois, qui voulurent se distinguer de leurs prédécesseurs, & qui firent élever les derniéres avec

une magnificence, qui effaçoit tout ce qui en cette matiére avoit paru jusqu'alors. Cependant entre les Pyramides des Momies on en remarque une surtout, qui cede très peu aux grandes Pyramides en hauteur & en largeur. Elle a été ouverte; mais comme je n'y suis pas entré, il ne m'est pas possible d'en décrire le secret. Toutes les Pyramides ne sont pas bâties sur le même plan, & n'ont pas la même forme. On en trouve plusieurs dans la plaine des Momies, qui s'élevent en marches, ou degrés, de vingt, trente, & quarante pieds de hauteur chacun. Ce sont autant de grands quarrés posés les uns sur les autres, & qui vont en diminuant à mesure qu'ils approchent du sommet de la Pyramide. Il est certain que la forme de ces édifices offre un aspect charmant, surtout lorsqu'on les considére avec des lunettes d'approche de la hauteur du Château du Caire, d'où on les découvre parfaitement, aussi bien que les grandes Pyramides. On dit qu'en remontant le Nil jusqu'à l'extrémité de l'Egypte, on trouve de tems en tems de ces Pyramides toutes semblables à celles de la plaine des Momies. Elles sont comme les autres, situées du côté de la Libye, & n'ont pas beaucoup d'élévation, d'où je juge qu'elles sont les plus anciennes de toutes, & les premiers ouvrages par où la passion des Egyptiens pour les monumens a commencé à se distinguer. On trouve aussi des Momies dans la haute Egypte; mais elles sont emmaillotées différemment de celles, qui ont été portées en Europe. Il est très vraisemblable que la passion de se conserver, & de prolonger sa vie en quelque sorte au de là du tombeau, n'a pas été propre aux seuls Monarques, qui ont gouverné l'Egypte, & aux habitans de Memphis. C'étoit la passion générale de toute la nation; & si l'on vouloit faire des recherches exactes, je suis persuadé, qu'on trouveroit de ces corps embaumés tout le long des montagnes, qui bordent cette région au Couchant du côté de la Libye.

Quoi qu'il en soit, il est évident par tout ce que j'ai dit, que la plaine des Momies étoit le cimetiére du peuple de Memphis, & peut être même de plusieurs Grands, qui y avoient leur sépulture. Il est certain qu'ils ne pouvoient guéres choisir d'endroit plus avantageux que cette plaine, soit pour la conservation des corps en leur entier, puisque par la nature même du terrain ils y étoient à l'abri de la corruption, soit pour les

préserver d'être jamais violés par un effet de l'avarice, ou de l'impieté des hommes. La difficulté de reconnoître & de découvrir les ouvertures, qui conduisoient à ces demeures souterraines, les mettoit à couvert de cet accident. Il n'en étoit pas de même des corps qu'on déposoit dans ces petites Pyramides, qui avoient été bâties du côté du Nord, & autour des grandes, dont j'ai parlé. Soit qu'elles ayent tenté davantage la cupidité, parce qu'on espéroit y trouver des dépots plus précieux, soit qu'on ait cru pouvoir y pénétrer plus facilement, il y en a peu auxquelles on ne se soit adressé, & qui malgré toutes les précautions qu'on avoit prises, pour dérober le secret de leur entrée à la connoissance de tous les hommes, n'ayent enfin été violées.

Cependant quoi que ces Pyramides fussent, comme on le voit, infiniment plus exposées à la violation, il n'y avoit point en Egypte de personnes riches & puissantes, qui n'eussent une passion extrême pour faire élever de ces édifices, & qui ne souhaitassent que leurs corps y fussent déposés après leur mort. La vanité seule étoit elle le principe de cette inclination si universelle ? Non ; elle avoit pour fondement une opinion répandue généralement dans toute la nation. Les Egyptiens étoient persuadés, que c'étoit un avantage très considérable, & un bonheur pour les morts, d'être inhumés dans les lieux, où il se faisoit de fréquens sacrifices, & des prieres continuelles pour l'expiation des péchés de ceux qui y avoient leurs tombeaux. Ainsi comme au devant des grandes Pyramides on avoit élevé plusieurs temples, ce qui se remarque encore par les vestiges qui subsistent de ces pieux édifices; que dans ces temples on avoit fondé sans contredit des sacrifices & des prieres pour le repos de ceux, dont les corps avoient été déposés dans ces superbes tombeaux, tous ceux qui avoient le moyen de se bâtir de ces sortes de sépultures ne manquoient pas d'en faire élever aux environs de ces Pyramides & de ces temples, persuadés qu'ils devoient participer après leur mort au mérite de toutes les fondations, dont on les avoit enrichis. C'est ainsi que les Juifs estiment à grand bonheur de mourir & d'être inhumés à Jérusalem, ou dumoins dans l'étendue de la Terre Sainte. Les Chrétiens Grecs, les Arméniens & les Coptes, ont la même opinion au sujet des saints lieux ; & les Mahométans regardent

regardent également comme une grande marque de prédestination de mourir à la Mecque, ou à Medine, ou même dans la route de ce pélerinage. Ces endroits, comme je le dirai dans la suite, sont pour eux les lieux saints; & leurs Auteurs ne parlent que de la félicité de ceux, qui ont le bonheur de les visiter, ou de mourir dans ce voyage, ou qui ne pouvant l'entreprendre par eux mêmes, chargent quelque autre personne de le faire en leur place. Il est vrai, que cette opinion est regardée comme une hérésie par quelques uns de leurs Docteurs plus politiques, qui soutiennent que personne ne peut être dispensé d'un voyage auquel la Loi soumet indispensablement quiconque fait profession de suivre la Doctrine de l'Alcoran. On comprend sans peine ce qui leur fait tenir un tel langage. Ce voyage fait par les personnes riches renferme trop d'avantage pour les pauvres pélerins, auxquels ces dévots opulens ne manquent pas de faire distribuer des vivres & de l'argent, & trop d'utilité pour les Mosquées, auxquelles ils font toujours de grandes libéralités, pour qu'on puisse les en dispenser. Leur permettre de substituer en leur place des personnes ordinaires & qui font peu de dépense, ce seroit causer aux pauvres & aux Mosquées un préjudice infini, & faire encore un plus grand tort aux Ministres, qui desservent ces dernieres.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai crû devoir ajouter à ce que je vous ai mandé par ma lettre précédente au sujet des Pyramides d'Egypte. La plaine appellée des Momies, parceque dans le siécle précédent on y en a découvert un très grand nombre, m'a paru mériter que je vous en fisse dans celle ci une description particuliére. Cette plaine étoit le tombeau ordinaire des habitans de l'ancienne Memphis. S'il ne nous reste plus de vestiges assez considérables de cette Ville, pour pouvoir y reconnoître quelques traces de sa premiére splendeur, si la longueur des siécles a anéanti ces grands & superbes monumens, dont cette fameuse Capitale de l'Egypte & ses environs étoient embellis, c'est qu'ils n'ont pû résister aux efforts du tems, qui a respécté les Pyramides. Je ne prétens point me rendre le garand de tout ce que je vous ai rapporté de la magnificence de la Memphis terrestre & aquatique sur la foi des traditions Arabes, & de quelques anciens manuscrits que j'ai parcourus. Si cependant la relation que je vous en ai faite vous paroît

exagérée, jettez les yeux, Monſieur, ſur ces ſuperbes tombeaux, dont quelques uns portoient leurs têtes juſqu'aux nues, & qui ſervoient de ſépulture aux Rois de cette grande Ville. Conſiderez celles que les Grands de leur Cour s'étoient bâties dans le voiſinage de celles-ci; & ſur ces magnifiques monumens imaginez quels devoient être les Palais & les maiſons de plaiſance habitées par de tels Rois, par leurs Courtiſans & leurs Officiers. Si ces Monarques ont fait éclater leur puiſſance d'une maniere ſi merveilleuſe dans la conſtruction de quelques ouvrages, deſtinés à être la demeure des morts, quelle devoit être la magnificence des temples qu'ils avoient bâtis pour ſervir de ſéjour aux divinités, qui étoient l'objet de leur culte! Quelles devoient être l'abondance & les richeſſes d'une Ville honorée de la preſence de ces Princes ſi grands, ſi puiſſans! Que devons nous imaginer du peuple immenſe par qui elle ne pouvoit manquer d'être habitée! C'eſt, Monſieur, ce que j'ai prétendu mettre ſous vos yeux par cette lettre, ſans négliger le ſecours de quelques traditions, qui pourront dumoins vous conduire à une juſte idée de cette grande & délicieuſe Memphis, dont la puiſſance eſt ſi vantée dans les Hiſtoires. Je ſuis, &c.

Au Caire ce....



LETTRE HUITIEME.

DE LA HAUTE EGYPTE,

De ſon climat, de ſes Villes, de ſes richeſſes, & de ſes antiquités, des deſerts de Saint Macaire & de la Thébaide, du fameux Monaſtere de Saint Antoine &c.

SI je ſuivois mon inclination, Monſieur, je ne vous ferois ſortir du ſéjour des morts, que pour vous conduire dans quelque région enchantée, où vous trouveriés à vous dédommager avec les vivans de l'ennui que vous aura cauſé peut-être la matiere lugubre, qui a fait le ſujet de mes deux lettres précédentes. Par malheur le plan que je me ſuis propoſé, & l'engagement que j'ai pris avec vous de vous donner une deſcription ſuivie des differens pays que l'Egypte renferme, s'oppoſe au déſir naturel que j'aurois de ne plus offrir à votre imagination que des objets riants & agréables. Sortons du Delta, Monſieur, & préparons nous à parcourir la haute Egypte. A ce nom vous imaginez ſans doute des deſerts affreux & ſtériles, des montagnes arides & inhabitées, des côtes ſauvages, des ruines ſans nombre; & ſi d'avance vous vous êtes formé cette idée du ſujet, dont j'ai réſolu de vous entretenir dans cette lettre, vous ne vous êtes pas trompé de la moitié. Que ces triſtes objets ne ſoient cependant pas capables de vous rebuter. Songez, Monſieur, que vous ſortez du ſéjour des ténébres; il y auroit ſans doute de l'imprudence à vous expoſer d'abord au grand jour. En quittant la demeure des morts, voudriez vous vous jetter auſſi tôt dans le grand monde?

D'ailleurs n'avez-vous jamais vû aucun tableau, qui vous ait forcé comme malgré vous de vous arrêter avec plaisir à admirer de belles ruines ?

Il y a sans doute des solitudes enchantées, des ruines charmantes, des deserts capables d'amuser l'imagination la moins portée à la mélancholie. Interrogez sur ce sujet nos grands peintres. Leur pinceau ne s'est jamais signalé comme dans la representation de ces objets, que l'usage & l'éducation nous figurent si désagréables. Je n'ose me flatter de posséder le talent de ces hommes excellens. J'espere cependant que la nature suppléera d'elle même à la foiblesse de mon génie. Peut être à la fin de cette lettre serez vous forcé d'avouer, que les deserts les plus affreux produisent autre chose que des ronces & des épines.

Au reste je suis bien aise de vous avertir d'abord, que peu de voyageurs ont parcouru, dumoins à loisir, le pays que j'entreprens de vous décrire. Si la haute Egypte étoit aussi facile à voir, qu'on me la peint merveilleuse, je ne doute point qu'elle n'attirât mille curieux. Mais outre le péché originel, dont je vous ai dit d'abord que tous les Francs étoient soupçonnés dans ce pays-ci, outre qu'on les y regarde comme les plus grands magiciens du monde, jusques-là qu'on s'imagine qu'ils ont découvert un trésor, dès qu'on les apperçoit observer quelque objet que ce soit avec attention; on a ici un autre préjugé à leur égard, qui rend le voyage de la haute Egypte très dangéreux par rapport à eux. En effet il n'y a personne dans ce pays, qui ne soit persuadé, que les Francs sont tout cousus d'or; & sur cette opinion vous concevez combien il peut leur arriver de mauvaises affaires dans une région pleine d'Arabes, où l'on ne sçait à qui se fier, & où à cause de l'éloignement on ne peut espérer aucun secours des Puissances. Que si on vouloit y voyager avec escorte, quelle dépense ne feroit on pas obligé de faire ! Ce sont ces raisons qui jusqu'ici ont empêché la plûpart des voyageurs de passer plus loin que le Caire. Cependant n'allez pas, Monsieur, vous imaginer sur cet aveu, que tout ce que j'ai à vous dire de la haute Egypte ne soit fondé que sur des bruits incertains, ou sur des relations frivoles. De tous les lieux, dont je vous parlerai, j'en ai visité plusieurs par moi même. Tels sont en-

tr'autres les fameux déserts de la Thébaïde. A l'égard des endroits plus éloignés, je puis vous protester que je n'avancerai rien, dont je ne me sois assuré par le rapport de plusieurs personnes dignes de foi, dont le témoignage & la probité ne sçauroient être suspects.

La haute Egypte, à mesurer cette contrée depuis la Ville du Caire, qu'elle a à son Nord, jusqu'aux Royaumes de Fungi & de Dongola, qui la bornent au Midi, a plus de deux cens lieues de longueur sur une largeur assez peu considérable. En effet resserrée qu'elle est entre ces deux chaines de montagnes, dont j'ai parlé ailleurs, & qui ne cessent de l'accompagner, l'une du côté de l'Est, & l'autre au Couchant, depuis les rochers impratiquables de la Nubie, à peine a t'elle dans certains endroits plus d'une journée d'étendue. Dans d'autres les montagnes s'écartent considérablement, & laissent entre elles des plaines fort vastes. Le climat de cette contrée est sec, & plus sec, que dans le Delta, puisqu'il n'y pleut presque jamais. Aussi est elle exposée à des chaleurs extrêmes. Du reste ses campagnes arrosées par les eaux du Nil ne sont pas moins fécondes que tout le reste de l'Egypte. Cette région renferme des provinces fertiles & abondantes, des ruines célébres, des montagnes & des déserts également capables de fixer & d'amuser agréablement la curiosité de ceux, qui verront toujours avec plaisir les ouvrages de l'antiquité, lorsqu'ils seront véritablement dignes de leur admiration & de leur estime.

De la haute Egypte; de son étendue, & de son climat.

Au sortir du Caire, & après avoir traversé la plaine des Momies tirant vers le Sud-Ouest, la premiere contrée que l'on trouve en entrant dans la haute Egypte est le Faoumé, ou la petite province du Fioum, la plus fertile d'un pays, qui passe pour être lui même le plus abondant de toute la terre. Sa Capitale, qui n'est aujourd'hui qu'un simple bourg, ou un gros village, porte le même nom que la province. C'est du limon des eaux de ce grand & long canal, qui du lac Meris alloit, comme je l'ai dit, porter dans la Libye les eaux surabondantes de ce vaste réservoir, & servoit à le dessécher lorsqu'il en étoit besoin, que ce petit terrain s'est formé. Aussi est-ce, comme je viens de le dire, un pays des plus fertiles que l'on puisse imaginer. Il y croît le plus beau lin de toute l'Egypte, dont on fait de très belles toiles. C'est de là qu'on lui a donné le

Du Faoumé.

nom de Fioum. On y recueille aussi du bled, de l'orge, toutes sorte de grains & de légumes en abondance, ainsi que des figues. On ne voit nulle part ailleurs une quantité si prodigieuse de ce fruit; & on peut dire qu'il n'est nulle part si délicieux que dans cette Province. Les figuiers y sont fort bas, & ne rapportent que pendant trois années. On les coupe la quatriéme, & on leur en substituë d'autres.

On recueille du raisin dans toute l'Egypte; & il y est même bon partout, excepté à Aléxandrie & vers les côtes, où il ne meurit jamais bien. Mais on n'en trouve nulle part qu'en très petite quantité, & seulement en treilles, excepté dans le Faoumé, où il y a beaucoup de vignes, qui rapportent en abondance. C'est ce qui me fait penser, que c'étoit de là que venoit ce vin si estimé, dont parle Pline, qui passoit pour le troisiéme en bonté, que l'on bût à Rome, & qu'on appelloit Sébennétique, du nom que les Romains donnoient à cette Province de l'Egypte. Les Religieux de Terre-Sainte, qui ont une habitation dans cette contrée, y font encore du vin tous les ans. Que s'il n'est plus de la même bonté qu'il avoit du tems des Romains, il faut uniquement s'en prendre à la précipitation avec laquelle on cueille le raisin, à la mauvaise façon qu'on donne au vin, & à la qualité des vaisseaux dans lesquels on le renferme, qui ne sont que de petits vaisseaux de terre. Du reste puisque la nature n'est pas inconstante dans ses productions, comme les hommes dans leurs coutumes & dans leurs usages, que le terroir qui produisoit ce vin excellent, & le Soleil qui en murissoit le raisin, sont toujours les mêmes; je suis persuadé que le vin qu'on en tire auroit encore aujourd'hui à peu près la même bonté, si on apportoit à le faire & à le conserver, toutes les précautions nécessaires. Je dis qu'il auroit à peu près la même bonté, car je n'ai garde d'assurer que le terrain du Faoumé ait encore absolument la même qualité que du tems des Romains. Je sçai que depuis qu'on a cessé d'entretenir avec soin le canal, qui du lac Meris portoit les eaux du Nil dans les plaines de la Libye, la fertilité de cette petite Province de l'Egypte est fort diminuée. Ses terres dans plusieurs endroits ont été, ou totalement ensévelies, ou du moins fort gâtées par les sables, faute de les avoir garanties par des précautions, qui étoient très-faciles & peu coûteuses;

& je ne doute point que ce changement n'en ait apporté dans la nature du terrain, & conféquemment dans celle des fruits, qui en font les productions.

A quelques journées au deffus de Faoumé, ce canal, dont je viens de parler, a laiffé dans quelques plaines du défert un limon & une humidité, qui ont fertilifé ces fables arides. On trouve dans ces terrains, qui dépendent de la Province du Fioum, une infinité de palmiers, qui portent les meilleures dattes de toute l'Egypte. C'eft ce qui a engagé quelques Arabes à s'y arrêter. Ils y habitent fous de mauvaifes tentes, & n'ont point d'autre nourriture que ce fruit, qu'ils font fécher. Ils en broyent auffi les noyaux, qui fervent de même à la nourriture de quelques Chameaux qu'ils entretiennent. Comme il feroit impoffible de rencontrer aucune fontaine au milieu de ces fables arides, qu'il n'y pleut jamais, & qu'il n'y a dans le voifinage aucune montagne, d'où puiffent couler quelques fources, ces pauvres gens font obligés de fe fervir de l'eau de quelques mauvais puits, tant pour arrofer les dattiers, que pour défalterer leur foif & celle de leurs Chameaux. Il eft certain qu'ils vivent dans une mifére affreufe. Toutes leurs richeffes confiftent dans les fruits qu'ils vont vendre en Egypte, & dans quelques étoffes de laine, qu'ils filent, & dont ils font leurs tentes & leurs habillemens. Comme ils environnent toute la Province du Fioum, ils y font des incurfions fréquentes, furtout dans la faifon, où les fruits qu'elle porte en abondance font fur le point de murir. C'eft pour les dérober à l'avidité de ces Arabes, que les Habitans de cette contrée ont la précaution de les cueillir avant leur maturité. De-là ils les envoyent au Caire, ou quoiqu'ils foient encore verds, ils ne laiffent pas de fe débiter.

C'étoit, comme je l'ai fait obferver ailleurs, du lac Meris, & de ce canal, qui portoit les eaux du Nil dans la Province du Fioum, qu'avoit été tiré cet autre grand canal, qui au travers des plaines de fables alloit proche d'Aléxandrie fe rendre à la mer par l'embouchure, qu'on a appellée Tanitique. Ce canal du Fioum fe partageoit donc en deux branches à une journée au deffus de la Province, dont il portoit le nom. L'une tirant vers l'Orient alloit fe rendre dans le lac Mareotis & à la Méditerranée, tandis que l'autre prenant fon cours à l'Oueft; Du defert de S. Macaire.

& traverſant les montagnes de la Libye, alloit porter ſes eaux & l'abondance juſques dans les déſerts, où étoit ſitué le Temple fameux de Jupiter Ammon. C'eſt ſur la route de ce canal que ſe trouvoient le déſert de S. Macaire, & cette Vallée nommée *Baharbalaama*, terme Arabe, qui ſignifie *Mer ſans eau*, parce que la mer a autrefois rempli cette contrée. C'eſt ce qui ſe reconnoît encore par la quantité de bâtimens qu'on y trouve pétrifiés avec leurs mâts, & qui probablement y avoient fait naufrage dans le tems que la ſurface de la mer, plus haute qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, couvroit de ſes eaux le Golphe, qui porte ce nom de mer ſans eau. Il conſerve encore une autre preuve inconteſtable de cette origine dans les coquilles de mer, dont ſes bords pierreux ſont chargés. C'eſt au milieu de ce déſert affreux & ſtérile, qu'on trouve encore aujourd'hui le Monaſtére de Saint Zacharie, & deux ou trois autres, habités par quelques Religieux Coptes. C'eſt à ce petit nombre que ſont réduits de nos jours ces Monaſtéres fameux, qui peuplerent ces ſolitudes du tems que l'Egypte étoit chrétienne.

Du Temple fameux de Jupiter Ammon.

A l'égard du Temple de Jupiter Ammon, il étoit ſitué au de-là des montagnes, & dans les vaſtes plaines de la Libye, à une diſtance de trois ou quatre journées du lieu que nous appellons la Tour des Arabes. Ce Temple ſi celebre étoit à peu près dans le même éloignement de la Ville du Caire; enſorte que ce lieu, le Caire, & Aléxandrie, formoient les trois angles d'un triangle équilatéral. Cet endroit, qui n'eſt plus habité, ſe nomme encore aujourd'hui en Arabe, *Comt Ammon*, c'eſt-à-dire, *le monticule d'Ammon.* Et il ne faut pas s'imaginer, que ce Temple autrefois ſi fameux fût la ſeule habitation, où au milieu de ces deſerts on pût rencontrer des ames raiſonnables. Les canaux & les acqueducs que les anciens Rois d'Egypte avoient pratiqués, pour faire paſſer les eaux du Nil au delà des montagnes de la Libye, en portant la fertilité dans ces terrains ſtériles, avoient peuplé ces ſolitudes de Villages, de Bourgs, & même de Villes conſiderables. Les ruines fréquentes que l'on rencontre encore aujourd'hui depuis le lieu où ce Temple étoit ſitué, en remontant vers la Nubie juſqu'à la Vallée des Elouah, ſont des preuves certaines de ce fait, qui nous eſt d'ailleurs atteſté par toutes les Traditions Arabes.

Combien

Combien d'autres font ensévelies sous les sables, sans qu'il nous en reste aucun vestige! Quoiqu'il en soit, à l'exception de quelques sépultures anciennes, dans lesquelles on trouve encore quelques Momies, il ne subsiste plus aucunes traces de ce Temple jadis si fameux qu'Aléxandre visita, & qui ne mérite plus d'être visité.

Tout le païs, qui s'étend au-dessus du Faoumé jusqu'aux montagnes de Nubie, est à propremenr parler, la haute Egypte. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le *Saïdi*, de l'ancienne Ville de Saïs, autrefois si célébre, & qui comme beaucoup d'autres ne subsiste plus aujourd'hui qu'en ruines. Essené est la capitale de cette province, qui n'a guéres moins d'étenduë que tout le reste de l'Egypte ensemble. Elle renferme des plaines admirables, qui fournissent au Caire la quantité de bled, d'orge, de féves, & d'autres grains ou légumes, dont on remplit rous les ans les magazins du Grand Seigneur, & dont on nourrit le peuple de cette florissante ville. Tout ce païs est forrpeuplé de Mores, d'Arabes, de Turcs, & de Chrétiens; mais les Arabes y prévalent par le nombre. Ils sont divisés sous plusieurs Cheics, ou Gouverneurs, tous ennemis les uns des autres; & c'est à la faveur de ces divisions que les Turcs, qui ne sont pas nombreux dans cette contrée, tiennent ces petits Seigneurs dans la soumission, & les obligent au payement des droits imposés aux terres qu'ils cultivent. Il y a tel de ces Princes, qui peut mettre sur pied dix ou douze mille hommes; & tout cela obéïr à une trentaine de Turcs, qui résident dans le lieu principal de chaque petit canton sous un Aga, & sous quelques Officiers des Janissaires. Il est vrai, qu'aujourd'hui tous les chefs des Arabes de ce quartier-là, & même de plusieurs autres contrées, sont reputés Janissaires, malgré l'opposition invincible, qui subsistera à jamais entre les uns & les aurres. Ces Arabes ont les plus beaux chevaux du monde. C'est de là qu'on tire ceux des Bachas, & des autres Grands du païs. Ces chevaux ont tour ce qui peut plaire aux yeux, taille, poil, fierté; mais comme ils sont nés & élevés dans un païs plat, & dont le terrain est ferme, on prétend, comme je le dirai dans la suite, qu'ils n'ont pas la vigueur de ceux qu'on tire d'Alep & de Damas, & qu'ils ne sont propres, ni aux boües, ni aux montagnes. Cependant ils ne laissent pas d'être en gran-

Du Saïdi.

de réputation à la Porte, & on ne peut faire de present plus agréable à un Ministre de cette Cour.

De ses antiquités.

La haute Egypte renfermoit autrefois de grandes Villes; on y trouvoit des Temples fameux, consacrés à differentes divinités, des Pyramides sans nombre, des Idoles prodigieuses, & quantité d'autres ouvrages des anciens Rois d'Egypte, dont les Historiens nous ont laissé des Descriptions si magnifiques. Il n'y a personne, pour peu qu'il ait lû les anciens Auteurs, qui n'ait conservé le souvenir de la fameuse Ville d'Arsinoë bâtie dans cette partie de l'Egypte, & du culte que les habitans de tout ce territoire rendoient au crocodile, qu'ils regardoient comme un animal sacré. Ce culte, tout ridicule, & tout insensé qu'il peut paroître d'abord, ne surprendra cependant point, si l'on fait attention, que la vénération que les anciens Egyptiens paroissoient avoir pour certains animaux, dont ils avoient consacré la figure dans leurs Temples, ne s'adressoit point à ces animaux mêmes, ou aux pierres & aux marbres, qui les representoient. Il avoit pour objet la divinité même, qui se servoit du ministére de ces differens animaux, ou pour récompenser les hommes de leurs vertus par ses bienfaits, ou pour leur faire ressentir les effets de sa colére, lorsque par leur mauvaise conduite ils avoient eu le malheur de la mériter. Ainsi par le culte que les Egyptiens rendoient à Apis, ou à Osiris, representé sous la figure d'un bœuf, ils rendoient graces à l'Etre suprême des avantages & des services qu'ils tiroient de cet animal, comme je l'expliquerai plus au long en parlant de la religion de ces anciens peuples; & par les honneurs qu'ils rendoient au crocodile, ils prétendoient témoigner à cet Etre souverain combien ils étoient soumis à ses châtimens. Quoiqu'il en soit, ce qui me paroît étonnant, c'est ce que Strabon nous raconte au sujet de cette ancienne Arsinoë, que dans un lac voisin de cette Ville, on avoit soin d'élever un de ces animaux; qu'on l'y nourrissoit de pain, de vin, & de viande, qui lui étoient portés tous les jours à certaines heures par les Ministres consacrés à cette divinité; & qu'oubliant sa férocité naturelle, ce crocodile avoit autant de douceur & de complaisance pour ces Prêtres, que si ç'eût été un animal privé & domestique. Peut-être pourroit-on se croire dispensé d'ajouter foi à ce rap-

port sur la parole de cet Auteur, s'il ne nous protestoit que lui même a été témoin de tous ces faits qu'il avance. En effet il assure, que dans un voyage qu'il fit en cette Ville il eut la curiosité d'assister lui même à cette cérémonie; Que dans cette vue il accompagna les Prêtres destinés à remplir chaque jour un ministere si utile & si agréable à la divinité qu'ils adoroient; Qu'il se rendit avec eux sur les bords du lac, où le Crocodile ne manqua pas aussi de paroître; Que cependant quelques uns des Prêtres qu'il avoit suivis ayant ouvert la gueule de ce monstre avec autant de tranquilité que si c'eût été l'animal le plus traitable, l'un de ces Ministres lui fit avaler un pain tout entier, & l'autre un quartier de viande; Qu'un troisiéme enfin lui versa dans la gueule une certaine quantité de vin, & qu'après ce repas complet le monstre satisfait & content traversa le lac, & se retira vers le rivage opposé. Je ne sçai ce que bien des gens penseront d'un récit si étonnant & si merveilleux. Pour moi je pourrois croire peut être qu'il y auroit eu sur la terre des hommes assez aveugles & assez insensés, pour prodiguer leur culte à ce qu'il y a parmi les créatures de plus digne d'horreur & de mépris; mais j'avoue ingénument qu'il ne m'est pas possible d'imaginer qu'un homme sensé ait prétendu nous donner pour des vérités de pareilles chiméres.

Au dessus d'Arsinoë en avançant dans la haute Egypte on trouvoit encore Héracleotide, ou la Ville d'Hercule; & on sera sans doute étonné d'apprendre qu'au contraire des habitans d'Arsinoë les peuples de cette derniére contrée avoient un respect profond pour l'Ichneumon, l'ennemi mortel du Crocodile. Cependant si l'on fait attention à ce que je viens de dire des objets différens auxquels se terminoit le culte des anciens Egyptiens, je suis persuadé qu'on cessera d'être surpris de cette diversité de divinités souvent opposées & ennemies les unes des autres, qui dans ces tems reculés partageoient la vénération des différentes provinces de ce Royaume. Après Héracleotide on rencontroit la Ville des Chiens, où Anubis sous la figure d'un de ces animaux recevoit les honneurs divins, & où l'on avoit pour eux la même attention à laquelle les peuples d'Arsinoë se croyoient obligés envers les Crocodiles. C'est dommage qu'à cet égard les Egyptiens de nos jours soient si différens de leurs ancêtres. Les chiens sans doute ne

s'en trouveroient pas plus mal. Mais aujourd'hui leur gloire est passée; & bien loin qu'on rende à ces animaux, qui par leur fidélité & leur attachement meriteroient dumoins quelque attention, des honneurs qui ne sont dûs qu'à la divinité, bannis & chassés de toutes les maisons à peine dans ce pays-ci peuvent ils trouver le nécessaire.

De l'ancienne Thèbes.

Je ne parlerai point de Ptolémaïs, d'Eléphantine, ni de plusieurs autres Villes anciennes, qui par leur grandeur & leur magnificence rendirent autrefois la haute Egypte si célébre dans tout l'Univers, & dont aujourd'hui à peine rencontre-t-on les moindres traces. De ce nombre est la fameuse Thébes à cent portes, cette Ville si vantée dans l'histoire, qui fut, dit-on, pendant un certain tems la Capitale de toute l'Egypte, ou qui dumoins servit de séjour à un de ces Souverains, par qui dans ces siecles reculés une partie de ce Royaume étoit gouvernée. C'est de cette ancienne Ville qu'on peut dire de nos jours avec encore plus de vérité, qu'un Poëte Latin ne l'a dit il y a environ dix sept cens ans, qu'elle est à present ensévelie sous le poids de sa propre grandeur;

Centum jacet obruta portis.

Thébes, qui portoit aussi le nom de Diospolis, parcequ'elle étoit principalement consacrée à Jupiter, & que quelques uns disent avoir été bâtie par Osiris, étoit située sur la rive droite du Nil, ayant à l'Ouest la petite province du Fioum & occupoit dans sa grande étendue un vaste terrain au pied de ces montagnes, qui bornent l'Egypte du côté de la mer Rouge. Je ne rappellerai point ici le souvenir de ce que les Historiens nous racontent de ses richesses & de sa puissance, du nombre prodigieux de ses habitans, de la magnificence de ses Rois, de ses Palais, de ses temples, de tous les monumens superbes & surprenans, qui l'on rendue fameuse. Personne n'ignore que c'étoit dans cette Ville, que se voyoit cette célébre statue de Memnon, dont il est tant parlé dans l'histoire. Cette statue n'étoit autre chose qu'un colosse d'une prodigieuse grandeur representant un homme assis. Les sentimens sont assez partagés au sujet du personnage, en l'honneur duquel on avoit élevé cette figure. Les uns prétendent que ce fut le

fameux Memnon Roi d'Ethiopie ; d'autres fondés sur le témoignage des habitans même de la Ville de Thébes disent que c'étoit un Roi du pays, qu'ils appellent Phaménophés ; quelques uns enfin veulent que ce colosse representât le Roi Sesostris. Ce qu'il y a de certain, c'est que si l'on en croit la tradition, chaque jour au lever du Soleil cette statue rendoit du côté de sa base un son à peu près semblable à celui que forme la corde d'un violon, ou de quelque autre instrument, lorsqu'elle vient à se rompre. Strabon lui même assûre qu'il a été témoin de cette merveille, & il apporte pour garands de ce fait plusieurs personnes de considération, & un grand nombre de soldats Romains, qu'il dit avoir entendu comme lui le même son. Il est vrai, que cet Auteur ajoute, qu'il n'oseroit assûrer que ce bruit fût parti de la statue même ; qu'aucontraire il seroit fort tenté de penser qu'il avoit été produit par quelqu'un de ceux, qui environnoient ce colosse, & que dans l'incertitude il aimoit beaucoup mieux attribuer ce bruit à tout autre principe, que de croire qu'un certain arrangement de pierres fût jamais capable de produire aucun son. N'avoura-t'on pas que cet Auteur est extrêmement retenu & fort scrupuleux en cet endroit ? Pour moi je ne m'attendois certainement pas à le trouver si réservé sur cet article ; & je n'aurois nullement été surpris qu'un homme, qui croyoit avoir vû des Crocodiles si dociles & si privés, eût crû de même entendre résonner des pierres. Quoi qu'il en soit, il ne reste pas plus de traces aujourd'hui de ce colosse, que Cambyses fit, dit-on, mettre en piéces, lorsque ce Prince se rendit maître de l'Egypte, & dont on ne voyoit plus que la base du tems même des Romains, que de tous les autres monumens de l'ancienne Thébes. A l'égard de la Fable qu'on raconte de cette statue, après ce que nous sçavons de la manière, dont se rendoient les anciens oracles, après ce que j'ai dit au sujet des différens pronostics, dont on se servoit en Egypte dans les premiers tems pour s'assûrer de l'accroissement futur des eaux du Nil, on conçoit sans peine qu'elle n'a eu sans doute pour fondement que l'habileté des Prêtres Egyptiens à profiter de la crédulité des peuples.

Ce trait me rappelle une remarque que font les anciens Auteurs au sujet des Ministres des faux Dieux, qui étoient en

grand nombre dans la Ville de Thébes. Ces prêtres s'étoient rendus fameux par leur habileté, non seulement dans la Théologie & la Philosophie, mais encore dans l'Astronomie, dans laquelle ils étoient très versés. Au lieu de se servir des années Lunaires, ils ne suivoient que le cours du Soleil. Leur année étoit donc composée de douze mois de trente jours chacun, auxquels ils ajoutoient à la fin de l'année cinq autres jours, afin de la rendre complette. Cependant comme le cours annuel du Soleil excéde de quelques minutes le nombre de trois cens soixante & cinq jours, dont par là leur année se trouvoit composée, ces Prêtres avoient imaginé l'intercalation & par le moyen de quelques jours qu'ils ajoutoient à ce nombre au bout d'un certain période d'années, ils étoient venu à bout de réctifier & de remettre en quelque sorte au niveau du cours du Soleil ce que tout calcul de cette nature aura toujours d'imparfait & de défectueux. Or de cette remarque ne pourroit on point conclure, que puisque les Auteurs anciens observent dans les Prêtres de Thébes l'usage des années solaires comme une pratique singuliere, qui leur étoit propre, on ne comptoit que par années Lunaires dans tout le reste de l'Egypte. Je ne propose ce doute que comme une simple conjecture; mais si on ne la jugeoit pas absolument dépourvue de fondement, je suis persuadé qu'avec ce que j'ai déja dit à ce sujet en parlant de l'origine de Memphis, elle pourroit jetter une grande lumiere sur la chronologie Egyptienne.

Au reste pour donner en peu de mots une juste idée de l'ancienne grandeur de cette fameuse Ville, il suffit de dire que quoi qu'elle ne subsiste plus depuis plus de deux mille ans, on découvre encore aujourd'hui des traces bien marquées de quelques unes de ses portes, & d'une partie de ses murs; qu'il faut trois jours entiers pour faire le tour des ruines, dont elle est environnée, & que jusques dans les monceaux de pierres, qui la couvrent, on trouve encore des témoignages frapans de son ancienne magnificence. Il est certain que malgré tout l'effort des ans, qui a détruit toutes les anciennes Villes de la haute Egypte, il y reste encore des débris bien curieux de toutes ces antiquités. C'est ce qu'en rapportent unanimement tous les Francs, qui ont voyagé de ce côté-là. Ils assurent que par l'espace de plus de deux cens lieues le Nil est bordé de mon-

tagnes de ruines. On y voit en divers endroits des temples presque entiers, d'autres à demi ruinés, où l'or & l'azur brillent encore dans les voutes. Il y en a où l'on remarque des peintures encore vives de Saints, de Croix, & des autres mystéres de notre religion, qui a été autrefois si florissante dans l'Egypte supérieure; des colomnes brisées, ou entieres, les unes debout, d'autres renversées; des idoles, les unes de grandeur humaine, d'autre d'une hauteur prodigieuse. Il y en a une, dont l'oreille à quinze pieds de Diamétre. Elle est renversée, & ensévelie sous les sables jusqu'aux épaules. On trouve encore proche de l'ancienne Thébes deux autres colosses assis sur des rochers assez bas, au pied desquels le Nil vient flotter dans sa crue. L'un est assis, & tous deux ont rapport sans doute à l'augmentation de ce fleuve. On rencontre dans quelques autres endroits des allées fort longues bordées de Sphinx, des Aiguilles, des marbres, des pierres d'une grandeur prodigieuse chargées de caractéres hieroglyphiques. Il n'en est pas des ruines d'Egypte comme de celles qu'on rencontre dans tout le reste de l'Univers. Cent ans font ici moins de destruction qu'une seule année en Europe. Il n'y géle jamais, & il n'y pleut que très rarement. Le vent & le Soleil peuvent donc seuls agir sur les édifices; & que font le vent & le Soleil en comparaison des déluges d'eau, qui viennent fondre sur des pierres, ou du mortier déja glacé.

Des Villes de la haute Egypte, & de la vallée des Elouahs.

Après ce que je viens de vous dire de l'Egypte superieure, croiriez vous, Monsieur, que cette contrée autrefois si peuplée & si fameuse, où l'on trouvoit tant de Villes célébres, n'en renferme pas une aujourd'hui, au moins qui mérite le nom de Ville? Cependant c'est un fait certain. Essené, qui est la Syené des Anciens, & qui comme je l'ai dit, passe pour la Capitale de la haute Egypte, n'est à proprement parler, qu'un gros bourg situé sous le Tropique. Après Essené les lieux les plus considerables de cette province sont Siout, & Manfelout; & je vous assure que c'est très peu de chose. C'est aux environs de cette derniere Ville, & à la gauche du Nil, que se trouve la vallée des Elouahs. Ce petit canton situé au milieu d'une vaste campagne de sables arides est fertilisé par les eaux de ce fleuve, qui y sont portées par un canal, dont l'ouverture est à trois journées de là. C'est par cette vallée des Elouahs, que les

Caravanes de Nubie abordent en Egypte après treize journées de marche, comme je le dirai dans la suite. Elle est surtout fertile en palmiers, dont le fruit fait la principale récolte, & toute la richesse des habitans de cette petite contrée. Cette province & celle du Fioum sont les seules, qui ayent conservé leur fertilité de toutes celles dans lesquelles les anciens Rois d'Egypte avoient fait passer les eaux du Nil au travers des collines, qui de ce côté-là separent l'Egypte de la Libye, parceque dans celles-ci elles étoient conduites par des canaux qui se sont mieux conservés que les Aqueducs que ces Princes avoient fait construire, pour porter la fécondité dans les autres. J'ai déja parlé de ces fameux ouvrages, qui seront à jamais pour la postérité des monumens éternels de la puissance de ces anciens Souverains, & de leur attention à procurer par toutes sortes de moyens le bonheur de leurs sujets. J'ajouterai seulement qu'on ne doit pas s'imaginer, que ces masses énormes, qui soutenoient les eaux du Nil, s'étendissent jusqu'au de là des montagnes qu'on trouve entre l'Egypte & les déserts sablonneux de la Libye. Lorsque ces Aquéducs avoient joint ces montagnes, soit par leur sommet, soit par quelques unes de ces vallées, qui les séparent les unes des autres, on leur avoit pratiqué un lit, tantôt entre ces collines mêmes, quelquefois en perçant une montagne, & on leur avoit ainsi creusé une route aisée & plate, par où les eaux étoient portées jusques dans ces plaines qu'elles rendoient fécondes. C'est dans quelques uns de ces anciens canaux pratiqués dans les montagnes de la Libye, que quelques Religieux de la Propagande ont encore trouvé de l'eau, qui s'y étoit conservée jusqu'à nos jours.

La derniere place de la haute Egypte, en avançant vers la Nubie, est Efrim, qui, comme je l'ai dit, n'est qu'un petit château situé sur la rive droite du Nil à quatre ou cinq journées d'Essené. Il y a dans cette forteresse, où l'on relégue ordinairement ceux qu'on veut éloigner du Caire, sans les bannir absolument de l'Egypte, quelques habitans fort pauvres & en petit nombre, un Commandant, & avec lui environ une quarantaine de soldats. De là jusqu'aux frontieres de la Nubie, qui n'en sont pas éloignées, on ne rencontre que des montagnes arides & stériles, couvertes de sables brulans, sur lesquels

lesquels il n'est presque pas possible d'arrêter le pied elles sont habitées par quelques Arabes, dont toutes les richesses consistent en quelques dattes qu'ils recueillent des palmiers, dont les bords du Nil sont parsemés dans cette contrée, & qu'ils vont vendre en Egypte. De la vente de ces fruits ils achetent un peu de bled, ou d'orge, & quelques toiles & étoffes de laine grossiéres, dont ils s'habillent, ne vivant d'ailleurs que de leurs dattes & d'un peu de pain. Il est certain que la pauvreté de ces peuples est extrême; mais on peut dire aussi que leur charité passe encore de beaucoup leur misére. Ils se priveroient plutôt du peu qu'ils ont, que de n'en pas faire part à ceux qui passent, lorsqu'ils se trouvent dans la nécessité. Il n'est pas même besoin de leur demander; leur générosité sçait épargner ce dégoût à ceux qu'ils obligent. On va seulement s'asseoir vis-à vis de la porte de leurs cabanes. Ce langage leur est connu. Dès que le maître & la maîtresse de la cabane apperçoivent quelques étrangers, ils comptent d'abord le nombre de leurs nouveaux hôtes. Ils broyent ensuite entre deux pierres, suivant leur coutume, la quantité de bled, ou d'orge, nécessaire pour régaler ces nouveaux venus. De cette farine on fait un pain qu'on cuit sous la cendre; on le met au milieu de la cabane avec des dattes; après quoi le maître de la maison sort, & va inviter ces étrangers à venir manger avec lui & avec sa famille des biens, qu'il tient, dit-il, de la liberalité du Seigneur, & qu'il partage avec eux d'aussi bon cœur, que s'il avoit des vivres en abondance. Que pensez vous de cette charité, Monsieur? Sont ce là des mœurs qu'on crût pouvoir rencontrer dans des infidéles & des barbares? Ces sentimens ne feroient ils pas honneur à des nations polies & civilisées? Trouve-t'on toujours dans des Chrétiens la même charité pour leurs freres? Ce qu'il y a d'admirable, c'est que tout pauvres, tout misérables qu'ils sont, ces Arabes vivent cependant jusqu'à une extrême vieillesse.

Des montagnes de la haute Egypte

Le portrait que je viens de vous faire de la haute Egypte est si peu avantageux, si peu réjouissant, que je ne sçai si j'oserai encore vous proposer, Monsieur, de faire un tour vers les montagnes, qui l'environnent. Permettez-moi cependant de hazarder encore ce coup de pinceau. Ces monts arides devenus le séjour de la solitude & de l'horreur vous offriront

peut être des objets capables de vous dédommager de la peine que vous avez prise de parcourir les vastes plaines de cette contrée.

Des montagnes de Libye.

J'ai déja dit qu'à son entrée en Egypte le cours du Nil se trouve resserré entre deux chaines de montagnes, qui courant, l'une à l'Orient, l'autre du côté de l'Ouest, l'accompagnent inséparablement jusqu'au Caire, & servent en quelque sorte de barriéres à l'Egypte supérieure, qu'elles bornent de ces deux côtés. Ces deux chaines de montagnes, comme je l'ai insinué alors, sont aussi fort differentes l'une de l'autre. Celle qui sert de bornes à l'Egypte du côté du Couchant, & qui la sépare de la Libye, n'est composée que de plusieurs monticules peu élevés, qui par leurs vallées fréquentes forment des hauts & des bas continuels, tels qu'on en remarque dans nos Dunes ou dans celles d'Angleterre. Ce ne sont proprement que quelques amas de sables congelés, qui comparés avec cette masse énorme de rochers impénétrables & solides, qu'on voit à leur opposite, seroient pris volontiers pour les enfans de cette grande montagne. Ces monticules ont environ deux à trois journées de largeur, & ne contiennent rien de remarquable au de là de ce que j'en ai dit. De l'autre côté sont les vastes plaines & les déserts inhabités de la Libye, qui n'est pas elle même tellement unie, que de tems en tems on n'y rencontre des inégalités peu considérables. C'étoit, comme je l'ai dit, au travers de ces monticules, que du tems des anciens Rois d'Egypte, on avoit trouvé le secret de conduire les eaux du Nil jusques dans ces solitudes brulantes. Il n'avoit pas été possible de pratiquer la même chose de l'autre côté. La hauteur extrême de la montagne, & la solidité d'un rocher perpétuel, auquel aucune vallée ne donne ouverture, étoient des obstacles que tout l'art des hommes n'étoit pas capable de vaincre.

Des montagnes de la mer Rouge.

En effet à considérer cette longue chaine de montagnes, qui du côté de l'Est sépare l'Egypte habitable de la mer Rouge depuis la Nubie jusqu'au Caire, on seroit volontiers tenté de la prendre pour un mur élevé de main d'homme, tant le côté qu'elle presente au Nil est escarpé & uni. Son sommet est aussi très plat & très élevé, & hors dans un seul endroit il ne laisse entrevoir aucune vallée, ni ouverture. C'est vis-à-vis de Coptaïm que se trouve ce passage dangereux, puisqu'il n'est

composé que de quelques sentiers très rudes & fort étroits, par où les chameaux peuvent arriver au sommet de ces montagnes, & se rendre de là au port du Cossir, qui n'en est éloigné que de quatre à cinq journées. C'étoit par cette route, qu'à cause des guerres continuelles, qui diviserent long tems les successeurs de Mahomet, & qui interrompirent pendant un nombre d'années considérable la voie que prenoient auparavant les Caravanes d'Egypte par l'Arabie pour se rendre à la Mecque, que les pélerins traversant ces montagnes arrivoient d'ici au Cossir. Là ils s'embarquoient sur des vaisseaux, qui en deux journées les transportoient de l'autre côté de la mer Rouge.

C'étoit sur la route que tenoient ces Caravanes, & au milieu de ces montagnes, que se trouvoient autrefois ces émeraudes si estimées, qui passoient pour les plus belles du monde, comme elles étoient aussi les plus dures. Aujourd'hui le lieu d'où on les tiroit est absolument inconnu. Ce n'est pas qu'il ne se rencontre encore beaucoup de ces pierres dans le pays; mais outre que la couleur n'en est pas belle, elles sont tendres, & il n'est pas possible de les travailler. La maniére, dont s'est perdue depuis peu cette ancienne mine si précieuse & si vantée est très singuliére. L'histoire qu'on en raconte ici renferme des incidens, dont sans doute vous ne serez pas fâché d'être instruit.

HISTOIRE

De Muley-Hassein Prince Arabe.

L'amour & l'avarice sont deux passions également capables de porter les hommes aux plus grands excès. Souvent elles sont l'ame des résolutions les plus généreuses, comme on les voit être quelquefois la source des crimes les plus noirs & les plus honteux. L'amour véritable dans tous les sujets qu'il s'est soumis bannit l'avarice; & l'avarice absorbe toutes les autres passions dans les cœurs malfaits sur lesquels elle a pris un véritable empire. Ces deux passions n'ont point partagé l'Univers. On les retrouve également dans le cœur de tous les peuples & de toutes les nations de la terre. Chez les Turcs & chez les François, dans

le Levant comme en Europe, on aime également tout ce qui eſt aimable ; & là comme ici on ne manque point de mettre au nombre des principaux objets dignes de remplir le cœur de l'homme les richeſſes & la beauté. L'amour, il eſt vrai, ſemble avoir dégénéré chez les Orientaux. Cette paſſion noble & délicate a pris chez ces peuples un petit air brutal, qui approche fort de la barbarie. L'avarice en récompenſe y eſt dans ſon fort. Elle domine, elle triomphe dans ces cœurs avilis par l'amour de l'or, & eſt chez eux le principe de tous les déſordres & de toutes les révolutions que la galanterie a coutume de cauſer parmi des nations plus tendres & plus polies. De là il eſt aiſé de concevoir que l'amour & l'avarice une fois réunis dans le cœur de ces peuples doivent produire les efforts les plus ſinguliers d'injuſtice, ou de grandeur d'ame.

Muley-Haſſein Prince Arabe étoit le dernier de la race de ces anciens Rois, qui avoient autrefois gouverné l'Egypte avec tant de gloire & de magnificence. De tous les droits que ſa naiſſance lui donnoit ſur ce riche & floriſſant Royaume il ne poſſédoit que celui de commander à un petit canton de ce pays ſitué dans cette longue chaine de montagnes, qui le ſéparent de la mer Rouge. C'étoit au milieu de ces rochers arides & eſcarpés, que l'Emir ſe conſoloit de la perte d'un trône ſur lequel il avoit de ſi légitimes prétentions, & de la décadence de ſa famille, autant par la ſoumiſſion & l'attachement qu'il trouvoit dans un petit nombre de ſujets, dont il étoit adoré, que par la poſſeſſion de cette célébre mine d'émeraudes, dont j'ai parlé. Elle étoit ſituée dans ſon petit Etat ; & comme elle étoit l'unique de l'Egypte, & même la plus eſtimée de tout l'Univers, elle ne pouvoit manquer de rendre à ce Prince des ſommes immenſes.

Haſſein vivoit content dans ſes montagnes, aimé de ſes peuples, reſpecté de tous les autres Princes Arabes ſes voiſins, qui, comme lui partageoient la poſſeſſion de la haute Egypte, & qui quoique preſque toujours diviſés entr'eux par des intérêts perſonnels, ſe réuniſſoient tous dans les ſentimens d'eſtime & de déférence qu'ils avoient pour cet Emir. Ils le regardoient comme leur maître ; & il exerçoit ſur eux une eſpéce d'empire volontaire, qui ſembloit le dédommager d'une couronne pour laquelle il étoit né. Ils le conſultoient dans leurs affaires ; ils

prenoient son avis sur toutes leurs entreprises. Il étoit l'arbitre de tous leurs différens ; & ses décisions étoient reçues avec respect par les autres Emirs ses égaux, sur lesquels il n'avoit de pouvoir que celui qu'ils lui avoient donné eux mêmes. Aussi peut-on dire que tant qu'il vécut il sçut maintenir la concorde & l'union entre ces Princes indociles. La vénération extrême qu'ils conservoient pour le sang de leurs Rois, qu'ils reconnoissoient dans Muley-Hassein, contribuoit beaucoup sans doute à cette conduite qu'ils tenoient à son égard. Les qualités personnelles de cet Emir y avoient peut être autant de part, que le privilege de sa naissance.

Hassein étoit né avec une ame grande, des sentimens nobles & élevés, un génie vaste & éclairé, un esprit vif & dominant, un courage mâle, & capable des plus grandes résolutions. Il avoit donné plus d'une fois des preuves de sa valeur contre quelques uns des autres Emirs ses voisins, qui dans les premieres années de son gouvernement avoient voulu essayer leurs forces contre les siennes, & qui obligés de céder dès-lors à son habileté & à sa bravoure, avoient éprouvé à leurs dépens qu'il n'étoit pas de leur intérêt d'avoir pour ennemi un Prince de ce caractere. Depuis il avoit servi dans les armées que le Grand Seigneur avoit tirées d'Egypte, pour envoyer contre les Persans ; & dans les campagnes qu'il avoit faites, il s'étoit également distingué par sa générosité & par sa bravoure. Aimé des troupes pour sa douceur, son affabilité, ses manieres aisées, affables, & populaires, estimé de tous les Officiers des armées Ottomanes par son grand cœur & sa magnificence, il s'étoit fait redouter par sa valeur & son habileté de tous les Généraux, qui les avoient commandées, & qui n'avoient vû qu'avec fraieur ces deux qualités éminentes réunies à tant d'autres dans un homme capable d'en faire un jour un usage si contraire à leurs intérêts. Que n'avoient ils pas à apprehender de cet Emir, si avec des talens si propres à se faire craindre & obéir il osoit profiter de quelque conjoncture favorable pour revendiquer contre eux les droits qu'il avoit sur l'Egypte ! Aussi l'avoient ils toujours tenu depuis plus éloigné du gouvernement & des affaires qu'aucun autre des Princes de sa nation. Mais entr'autres bonnes qualités Hassein avoit celle d'être fidele à son Maître. Si cet Emir n'avoit point fait valoir ses prétentions sur un trône

qui sembloit lui appartenir légitimement, ce n'étoit ni par pusillanimité, ni faute d'ambition, ou de génie. L'amour de la paix joint à l'éloignement naturel qu'il avoit pour répandre le sang, lui avoit fait faire des réflexions plus capables encore d'arrêter tous les projets d'agrandissement que sa naissance auroit pû lui inspirer. Il avoit conçu, qu'un petit Prince comme lui relégué dans le fond de ses montagnes, & n'ayant pour tout appui qu'une poignée de sujets zélés, mais peu aguerris, tenteroit inutilement la conquête d'un pays tel que l'Egypte contre les forces redoutables d'une puissance aussi étendue que celle des Sultans de Constantinople; que ses efforts ne serviroient qu'à hâter sa perte, & la ruine des peuples qui lui étoient attachés; que les grandes révolutions, telles que celle dont il s'agissoit, ne naissoient que de l'assemblage d'une infinité de conjonctures, & que dans la situation où se trouvoit l'Egypte, il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'il s'en rencontrât jamais d'assez favorables, pour le remettre sur un trône, dont ses Ayeux avoient été dépossédés depuis tant d'années. La fable du pot de terre & du pot de fer ne lui étoit pas inconnue; il sçut la mettre à profit. Une possession si longue soutenue d'une puissance formidable lui parut un titre contre lequel il n'y avoit plus à revenir. Il préféra une soumission nécessaire & paisible aux soins & aux chagrins inséparables d'une entreprise téméraire & mal fondée, dont il ne voyoit nulle gloire à espérer; & on peut dire que dans tous ses vastes Etats le Grand Seigneur n'avoit point de sujet plus attaché que cet Emir. Heureux, si l'avarice & l'amour ne se fussent pas réunis pour le faire paroître peu soumis & infidéle.

On conçoit que Hassein ne pouvoit être que très riche; puisqu'il possédoit la précieuse mine d'émeraudes. Aussi l'étoit il, & par malheur pour lui ses richesses n'étoient que trop connues du Gouverneur d'Egypte & de toutes les autres Puissances du pays. On ne parloit que des trésors de l'Emir. C'en fut assez pour inspirer le dessein de le rendre coupable aux yeux de S. H. Après cette résolution prise il n'y eut rien qu'on ne mît en œuvre, pour tenter la fidélité du Prince Arabe, & pour la pousser à bout. A l'instigation de ses ennemis quelques Turcs commirent plusieurs violences sur ses terres, insultérent ses sujets, enleverent leurs chameaux; & comme

malgré ces outrages Hassein restoit toujours fidéle & tranquile, un Aga du voisinage eut ordre d'entrer dans son petit Etat à main armée. L'Emir se plaignit modestement de l'injure qu'on lui faisoit. Il representa avec modération le tort que ces troupes causoient à ses sujets. Ses plaintes furent prises pour des murmures; ses remontrances, toutes modérées qu'elles étoient, furent traitées de révolte. Le Bacha, qui espéroit profiter de la dépouille de l'Emir, écrivit sur le champ à la Porte, où il dépeignit ce Prince avec les plus noires couleurs. Il sçut si bien prendre ses mesures, qu'il obtint un ordre du Grand Seigneur, pour faire venir Hassein au Caire. Cet ordre, qui fut aussi tôt signifié à l'Emir, le surprit à la vérité; mais il ne le déconcerta point. Il pressentit qu'on avoit dessein de lui jouer un mauvais tour, & demanda un délai, qu'on ne manqua pas de traiter de désobéissance. Il fut déclaré rebelle; & on commanda des troupes pour marcher contre lui.

Si Hassein n'eût possédé d'autres richesses, que celles qu'il retiroit de la mine d'Eméraudes, peut être n'eût-il pas paru si coupable aux yeux de son ennemi. Un trésor plus précieux, que l'Arabe conservoit chérement, excitoit l'avidité du Bacha qui à quelque prix que ce fût avoit résolu de s'en rendre possesseur. C'étoit une épouse que Hassein aimoit avec passion, & dont il étoit tendrement aimé. Cette Princesse passoit pour une des premiéres beautés de son siécle; mais elle étoit encore plus sage & plus spirituelle, qu'elle n'étoit belle. C'étoit avec elle que Hassein se consoloit de la perte d'un trône. Les plaisirs & les honneurs que promet une Couronne, ne valent pas les douceurs réelles, & les véritables avantages qu'on trouve dans la possession d'un cœur, dont on est sur d'être le maître. Il semble qu'on retrouve un autre soi même dans le dernier; l'autre au contraire ne peut promettre que des flatteurs, ou des esclaves.

Un voyage que l'Emir avoit fait au Caire avec son épouse & toute sa maison avoit procuré au Bacha une occasion de voir cette Princesse & de l'aimer. Ce Seigneur donnoit une grande fête au Château, & tandis qu'elle dura la magnificence & les plaisirs furent les mêmes dans l'intérieur du sérail, que dans les appartemens extérieurs du Palais. C'est ce qui y avoit attiré tout ce qu'il y avoit de femmes de considération au Caire, ravies de pouvoir jouir des spectacles & des divertissemens, dont

cette fête étoit accompagnée. La Princesse Arabe s'y étoit rendue elle même à la priere de Hassein. Quoi que ces plaisirs fussent peu de son goût, elle n'avoit pû refuser cette satisfaction aux instances d'un époux chéri, qui n'avoit pas voulu qu'elle se distinguât, & qu'elle fût la seule à s'absenter d'un lieu, où les femmes de tous les Grands & de tous les Seigneurs du pays devoient se trouver réunies. Ce n'est point la coutume que dans ces occasions un mari, quel qu'il soit, mette jamais le pied dans son Sérail. Tant que durent ces visites, l'entrée lui en est aussi étroitement deffendue qu'à tout autre. Soit curiosité simple, soit témerité & imprudence, le Bacha méprisa cette Loi si religieusement observée dans tout le Levant. Tout le Sérail n'étoit animé que par les jeux & par les plaisirs, lorsqu'on vint y annoncer l'arrivée du Gouverneur. Cette nouvelle répandit la consternation dans cette troupe timide de femmes étrangéres, que la curiosité avoit attirées en ce lieu, dans l'espérance d'y gouter paisiblement avec leurs semblables des plaisirs qu'elles n'imaginoient pas devoir être troublés par une visite de cette nature. Les unes par pudeur, le plus grand nombre par la crainte de risquer leur réputation, toutes dans la surprise cherchérent à mettre par la fuite leur innocence à couvert de la vue d'un homme. La Princesse Arabe fut la seule, qui ne put éviter les regards du Bacha. Il l'apperceut lorsque dans le premier trouble, où l'avoit jettée cette arrivée imprévue, elle alloit avec précipitation se cacher dans un de ces appartemens, dont étoit accompagné le vaste salon, où d'abord elles étoient toutes assemblées. Le Bacha la vit; il l'aima; il la suivit, & l'arrêtant tendrement par la main dans le moment qu'elle alloit entrer dans une chambre, où toutes les autres Dames s'étoient réunies; Vous me fuyez, charmante personne, lui dit-il; & vous cherchez à cacher à mes regards des appas, qui s'ils étoient connus, devroient être adorés de toute la terre. Ne m'enviez point un bonheur, que le hazard seul & ma bonne fortune me procurent en ce jour, & laissez moi gouter dumoins un moment un plaisir, dont la possession feroit toute ma félicité, s'il m'étoit permis de jouir plus long tems de votre vue. Pour quoi fuir? Pour quoi m'éviter? Qu'avez vous à apprehender dans un Palais, où dès ce moment vous pouvez commander plus absolument que moi même? Ah, Seigneur, s'écria avec transport

transport la Princesse Arabe, en se débarassant de ses mains avec assez de vivacité, que n'ai-je pas à craindre dans un lieu, où toutes les loix de l'hospitalité & de l'honneur sont si hautement violées ! Retirez-vous, & redoutez de ma part un éclat, qui vous couvriroit de honte pour tout le reste de votre vie. A ces mots elle le quitta brusquement, & le laissa dans la situation du monde la plus triste, pénetré de la passion la plus vive pour cette belle personne, & du désespoir de pouvoir jamais parvenir à la satisfaire. En effet sur une indisposition prétendue que feignirent quelques unes des principales femmes du Bacha, pour cacher le désordre qui venoit d'arriver dans le sérail, les fêtes cesserent, toutes les Dames étrangéres se retirerent auprès de leurs époux, & Hassein instruit au retour par son épouse de tout ce qui s'étoit passé ne tarda pas lui même à abandonner le Caire, pour reprendre le chemin de ses montagnes.

Telle fut l'origine de la jalousie, qui anima le Gouverneur d'Egypte contre cet Emir, & de tous les malheurs qui depuis avancerent sa perte. Le Bacha également avare & amoureux, attiré par l'appas des richesses que procuroit à Muley-Hassein la riche mine, dont il étoit le maître, désespérant d'ailleurs de posséder jamais un objet pour lequel il sentoit la passion la plus violente, & qu'il avoit la douleur de voir entre les bras de ce Seigneur, conçut une haine mortelle contre un homme qu'il regardoit comme le ravisseur de son bien. Sur ce principe il prit la résolution de lui enlever en un même jour ses trésors, sa femme, & la vie. Il ne lui fut pas aussi facile d'exécuter ce mauvais dessein contre l'Emir, qu'il lui avoit été aisé de le noircir, & de le calomnier à la Porte. Au premier avis qu'eut Hassein de la marche des troupes commandées contre lui, il ne jugea pas à propos de les attendre dans la plaine. Il commença par enlever tous les grains & tous les troupeaux répandus dans la campagne; fit lui même le dégât dans cette partie de son petit Etat, & alla ensuite chercher un azile dans ses montagnes. Les Turcs tenterent inutilement de l'y forcer. L'Arabe par sa bravoure & son activité sçut résister à toutes leurs attaques. A peine avoient-ils fait un pas vers lui, que tombant sur eux du haut de ces précipices, qui lui servoient de boulevart, il les obligeoit de reculer de dix en arriere. Il leur

enleva plusieurs convois ; il défit plusieurs de leurs partis ; & quoiqu'il leur fût beaucoup inférieur en nombre, il sçut trouver dans l'avantage du lieu qu'il occupoit une supériorité, qui les fit long tems languir au pied de ces rochers affreux, au milieu desquels il s'étoit choisi une retraite. Le Bacha se désespéroit de voir si long tems différer sa vengeance par la résistance d'un seul homme, tandis qu'au milieu des soins & des fatigues inséparables d'une guerre ouverte, Hassein alloit se consoler avec son épouse de la haine impuissante de ses ennemis.

Cette Princesse, qui n'ignoroit pas qu'elle étoit en partie la cause innocente des malheurs, dont ce Seigneur se voyoit menacé, étoit cependant inconsolable. Que je suis malheureuse, lui disoit elle un jour, en s'entretenant avec lui des tristes effets de la cupidité du Bacha, & des funestes suites qu'elle pouvoit avoir. Cette beauté que le Ciel sembloit m'avoir donnée, pour faire le bonheur d'un époux, cette beauté lui devient fatale, & n'est pour lui qu'une source de chagrins & de peines. Concevez vous bien comme moi, mon cher Hassein, quel est le malheur de ma destinée? Je vous aime; & le plus grand de tous mes souhaits seroit de pouvoir vous rendre heureux aux dépens de mon propre bonheur, aux dépens même de mes jours. Cependant j'ai la douleur de voir la fortune s'opposer à mes desirs, & se servir impitoyablement de moi même pour vous faire le jouet de son inconstance & de ses revers. Je répans l'amertume dans votre sein; j'empoisonne tous vos plaisirs; je porte le fer & le feu dans vos Etats; je rends vos sujets malheureux; & sans le vouloir j'expose à un danger éminent votre liberté & votre vie. Sans moi vos ennemis n'auroient jamais songé à vous calomnier. Sans moi vous seriez toujours soumis & fidéle aux yeux de cette superbe Porte, qui a résolu aujourd'hui de vous exterminer comme un traitre & un rebelle. Sans cette malheureuse beauté, qui m'a attiré les regards du Bacha, & qui a malgré moi allumé dans son cœur une passion que je déteste, vous n'auriez pas à present le déplaisir de voir vos campagnes desertes & désolées. Beauté funeste, que tes avantages sont imaginaires & vains au prix des maux réels, dont tu es la source! Hassein, que ces discours affligeoient véritablement, mettoit toutes les peines du monde à la consoler. Non, Madame, lui disoit il, le Bacha ne vous aima

jamais. Vous lui faites trop d'honneur de le croire capable d'une inclination si noble. La tendresse & l'amour n'entrent point dans le cœur d'un brutal & d'un barbare. S'il est animé de quelque passion, c'est l'amour de l'or, c'est l'aveugle cupidité de s'enrichir, qui le ronge & le tyranise. C'est de mes trésors, dont il est altéré. Cette mine précieuse, qui fait tout mon bien, & dont il a entendu parler, est le sujet de ses injustices & de ses violences. Son avarice & sa cupidité lui representent cet objet comme un bien, qui lui appartient, & dont il prétend se mettre en possession par la force Mais il est encore loin de compte. La force a peu de pouvoir sur le cœur d'Hassein; & dans la situation où je suis on n'a gueres à craindre de ses ennemis, lorsqu'on sçait mourir & se taire.

Le Bacha de son côté n'étoit pas tranquile. Déja six mois s'étoient écoulés, depuis que les troupes commandées contre Muley-Hassein se morfondoient au pied de ses montagnes, sans que le Gouverneur fût encore en possession, ni de la belle, ni des trésors, qui avoient excité sa cupidité. Ce retardement mit son impatience à bout. Il avoit d'abord compté qu'un simple détachement suffitoit pour réduire l'Emir, & il avoit osé se flatter que le seul bruit de la marche des troupes Turques lui ameneroit son ennemi pieds & poings liés. Le Bacha connoissoit mal le Prince, auquel il avoit à faire. Il le conçut par sa résistance opiniâtre. Il comprit qu'un homme aussi habile & aussi brave, maître d'un poste avantageux, ne pouvoit y être forcé que par une armée supérieure, & que pour le vaincre il falloit à la tête de ces troupes un Général, qui dans le succès de cette entreprise eût les mêmes intérêts que l'Emir. Il se repentit d'avoir confié cette expédition à des Officiers subalternes, qui n'étant animés que par le désir de remplir leur devoir, n'agissoient que foiblement au gré de sa passion & de son impatience. Il résolut donc de ne s'en plus rapporter qu'à lui même. Dans cette vue il rassembla tout le reste des troupes, que le Grand Seigneur entretient dans ce pays. Hassein fut une seconde fois déclaré rebelle & ennemi de S. H. & après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, le Bacha marcha en personne contre l'Arabe.

Au premier avis que reçut l'Emir de l'arrivée de son ennemi, il se jugea perdu sans ressource. Toute retraite lui étoit fermée;

& ses montagnes étoient pour lui un foible azile contre un ennemi puissant, suivi d'une armée nombreuse pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour l'attaque & pour la deffense, & animé par les deux plus fortes passions, qui ayent coutume d'agiter le cœur de l'homme. Dans cette extrémité Hassein prit le parti que la nécessité & son grand cœur lui inspirerent. Il n'y avoit que cinq ou six personnes, qui eussent connoissance de la situation de cette précieuse mine. L'Emir les fit venir en sa presence, & leur montrant l'armée du Bacha, qui s'aprêtoit à marcher contre lui; Ceux que vous voyez devant vous, leur dit-il, sont vos ennemis, & les ennemis de vos Princes, qu'ils ont cruellement massacrés & mis à mort. Moi même triste reste de ces anciens Héros à peine ai-je pû échaper au cruel cimeterre des fiers Ottomans. Vous sçavez ce qui les anime aujourd'hui contre nous. Guidés par l'avarice ils viennent chercher jusques dans nos montagnes des trésors, que leur avidité leur figure infiniment plus grands encore qu'ils ne le sont en effet. Dans un moment ils sont à nous, & semblent déja des yeux dévorer leur proye. Fideles dépositaires de mon secret, si vous m'en croyez, ils se trouveront bien loin de compte. La mort, qui seule peut vous soustraire à leurs traitemens barbares, vous mettra dans l'instant même hors d'état de contribuer jamais à satisfaire leur cupidité insatiable. Vous pouvez compter sur ma parole que je ne serai pas long tems à vous suivre.

A ces mots d'un coup d'œil, l'Emir leur fit remarquer six bourreaux, qui la corde à la main paroissoient n'attendre que leur ordre pour exécuter le triste ministere; & ces sujets zelés courant offrir leur col à la mort, sembloient se plaindre encore de n'avoir qu'une vie à sacrifier à l'attachement qu'ils avoient pour leur Prince, & à la haine qu'ils portoient à leurs ennemis. Hassein détourna ses regards d'un spectacle funeste, qui lui arracha des larmes. De là il courut à la tente de son épouse, & l'abordant d'un air ferme, qui sous un dehors tranquile cachoit la plus étrange résolution; Notre ennemi est à nous, Madame, lui dit-il; déja ses étendarts paroissent sur nos montagnes, & nos rochers sont moins hérissés de leurs pointes que de ses lances & de ses dards. Cependant je sens couler dans mon ame une douce joye au milieu des triomphes, dont s'applaudit déja

notre ennemi commun. Un fatal cordeau vient de punir d'avance l'avidité des Turcs, en ensévelissant dans l'oubli la mémoire des trésors immenses, qui l'avoient excitée, avec la vie de ceux qui en avoient connoissance, & qui viennent d'être privés du jour. Je me vois à present le maître & le seul dépositaire de mon secret ; je vais, Madame, le deffendre jusqu'à la mort. Pour vous, tendre & fidele épouse, ajouta-t'il en lui tendant la main, comme pour lui dire le dernier adieu, vivez ; à ce mot un tendre souvenir l'obligea malgré lui de laisser couler quelques larmes; vivez, chére épouse, continua-t'il; & tandis que des torrens de sang vont inonder ces rochers arides, souvenez vous de l'infortuné Hassein ; souvenez vous de sa tendresse.

L'Emir, dont le cœur étoit pénetré de la douleur la plus vive, voulut se retirer après ce discours. Il se sentoit attendri par la vue de son épouse, & il vouloit lui dérober une partie de son trouble & de ses desseins ; mais cette Princesse l'arrêtant malgré lui, Attendez, Hassein, lui dit-elle, il n'est pas encore tems de courir à la mort. Car envain prétendez vous me cacher votre funeste résolution. Vous allez mourir Hassein ; Et, cruel, m'avez vous crue indigne de vous accompagner au tombeau? M'avez vous pû dumoins juger assez lâche pour vous survivre? Apprenez, Hassein, tous vos malheurs. Vous avez prétendu me donner l'exemple ; & moi j'ai sçu vous prévenir. Non, cher époux, ajouta-t'elle en lui prenant la main ; un ennemi cruel ne triomphera point de votre tendre & fidele épouse. Un poison favorable va dans peu d'instans me mettre à couvert de ses insultes. J'ai prévu vos malheurs & les miens ; j'ai vû votre perte certaine, & j'ai sçu la devancer. Heureuse d'apprendre dumoins avant ma mort que notre ennemi ne profitera point de nos dépouilles! Allez, continua-t'elle en s'affoiblissant ; combattez ; mourez ; mais songez dumoins avant que de mourir, que vous avez à venger votre sang & celui de votre épouse. A ces mots elle expira entre les bras de l'Emir, qui après avoir donné quelques ordres nécessaires pour la sureté du corps de son épouse, alla se mettre à la tête de ses troupes, & fit aussi tôt sonner la charge.

On ne peut exprimer tous les exploits par lesquels ce Seigneur suivi d'une poignée de ses sujets se signala dans cette

journée. Quoi que les Turcs fussent de beaucoup superieurs en nombre, ils avoient en même tems à combattre le désavantage du terrain, & le désespoir de leurs ennemis, qui tous résolus à la mort, ne cherchoient qu'à vendre chérement leur vie. Hassein étoit partout, & partout il donnoit à ses troupes les plus grands exemples d'intrépidité & de courage. Cependant tandis qu'il signaloit son bras au milieu du carnage & de la mort, il en vouloit surtout à son ennemi. Il le découvrit enfin au milieu d'un escadron hérissé de lances, qui sembloient menacer de mille morts quiconque seroit assez témeraire pour en approcher. L'intrépide Hassein l'attaqua; le rompit; & fondant ensuite sur le Bacha le cimeterre à la main, il le terrassa, & ne l'abandonna qu'après l'avoir forcé de perdre avec la vie l'esperance de triompher jamais d'un ennemi aussi fier & aussi redoutable que lui. Après avoir ainsi rempli sa vengeance, ce Prince infortuné ne se ménagea plus. En butte à tous les coups il donna mille morts, jusqu'à ce qu'affoibli enfin par le sang, qui sortoit de ses blessures, il tomba, & mourut glorieusement les armes à la main au milieu d'une foule d'ennemis qu'il avoit immolés à son ressentiment & à sa gloire.

Ainsi s'est perdu la connoissance de cette précieuse mine autrefois si célébre. Ce n'est pas, comme je l'ai déja dit, qu'il ne se rencontre encore aujourd'hui beaucoup de mines d'émeraudes en Egypte; mais il s'en faut infiniment que les pierres qu'on en tire n'égalent en beauté celles qui venoient de l'ancienne. Ces especes de cailloux, dont on fait les Diamans du Temple ne manquent pas non plus dans ce pays. Il me semble qu'on y en trouvoit autrefois de véritables.

De l'étendue des Montagnes de la mer Rouge.

Au reste cette chaine de montagnes, dont j'ai commencé de parler, & qui cotoye le Nil à sa droite, s'étend depuis la Nubie jusqu'à la Ville du Caire, où elle finit absolument, & où elle est connue sous le nom de montagne du Mokatan. Du Caire à la mer Rouge, ou au Suez, en allant du Couchant au Levant sa largeur est de trois journées. La montagne s'élargit ensuite, entre le fleuve & la mer, en remontant vers l'Ethiopie. Elle a quatre à cinq journées de largeur vis-à-vis de Coptaïm & du Cossir; elle en a neuf en remontant plus haut; & enfin sur les frontieres de la Nubie, elle est de dix sept journées de largeur. Comme il ne pleut jamais sur ces montagnes, on n'y

rencontre aucune véritable source, ou fontaine; on trouve seulement une eau assez mauvaise en quelques endroits lorsque l'on creuse dans les sables. C'est par la même raison que ces rochers sont absolument stériles, & ne produisent pas un seul brin d'herbe dans toute leur étendue. C'est dans ces montagnes comme je le dirai ailleurs, qu'à trois journées au dessous d'Essené se trouvent ces carriéres de marbre granite, d'où l'on a tiré cette quantité surprenante de colomnes, dont l'Egypte est encore aujourd'hui remplie. C'est de là qu'est venue cette colomne prodigieuse, dont j'ai parlé, connue sous le nom de Pompée, qui est encore sur pied. Elle ne tardera pas à tomber. Les Arabes creusent continuellement dessous dans l'esperance d'y trouver quelque trésor; & comme elle est située sur une petite éminence, il est fort à craindre qu'elle ne se casse dans sa chute. Quelle perte pour la postérité, qui par cet accident se trouvera privée d'un monument si ancien & si admirable!

Des deserts de la Thebaïde.

Comme il n'y a point de plus belle vue que celle qu'on a du haut de cette montagne, d'où l'on découvre toute la plaine jusqu'aux monticules de la Libye, les Anachorétes de l'Egypte Chrétienne l'avoient choisie pour s'y faire une retraite, où loin du monde & du bruit ils pussent vaquer plus tranquilement aux pensées de l'éternité. A commencer du Château du Caire, qui est à la pointe de ces montagnes, jusqu'à la haute Egypte, mille & mille cellules taillées dans la pierre se voyent dans les endroits de ces rochers les plus inaccessibles. Ces saints personnages n'arrivoient à ces grottes que par des sentiers fort étroits, souvent interrompus par des précipices qu'ils passoient sur de petits ponts de bois, qui retirés de leur côté rendoient l'abord de leurs retraites inaccessible. C'est là ce qu'on appelle la Thébaïde autrefois si fameuse par ce nombre prodigieux d'hermites qu'elle a portés. On apperçoit beaucoup de ces grottes, ou cavernes, des bateaux qui navigent sur le Nil. Il y en avoit, d'où avec de longues cordes on puisoit l'eau dans le Nil même, lorsqu'il étoit dans sa hauteur, ce fleuve venant alors flotter au pied des rochers escarpés, dont son lit est bordé de ce côté-là. Dans cette saison ces bons Religieux pouvoient faire leur provision d'eau, sans être obligés de descendre de ces hautes cavernes. On voit encore les réservoirs, où ils serroient cette eau pour le reste de l'année.

On trouvoit aussi dans ces montagnes de célébres Monastéres, dont quelques uns subsistent encore aujourd'hui, tandis que les autres ne se remarquent plus que par leurs ruines. J'en ai vû un à sept ou huit lieues au dessus du Caire, où il y avoit trois Eglises élevées les unes au dessus des autres, & si entiéres qu'elles paroissoient avoir été bâties tout nouvellement. Le Monastere avoit de même trois étages les uns sur les autres répondans de plein pied à chacune de ces Eglises, où vraisemblablement les Pseaumes de David se récitoient jour & nuit sans interruption. Ce Monastére est aujourd'hui habité par des Religieux Coptes. Dans le voisinage j'ai vû les ruines d'un autre Monastere, proche duquel étoit la promenade du monde la plus singuliére & la plus digne d'admiration. En effet vers le haut de la montagne & à deux ou trois brasses de sa superficie, on l'avoit percée de la hauteur de vingt cinq à trente pieds, de la largeur de plus de deux cens pas, & de la longueur de trois cens. La largeur répondoit sur le Nil tirant du Nord au Sud, & la longueur alloit d'Orient en Occident. La montagne brisoit en cet endroit, & laissoit une vue supérieure, qui s'étendoit du côté de la mer Rouge. Ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que cette voute, ou promenade, de deux cens pas de large & de trois cens d'étendue, faite d'une seule & unique pierre, n'étoit soutenue d'aucun pilier. Deux cens Religieux pouvoient s'y promener à l'aise à côté les uns des autres. Ce lieu mérite d'être vû, aussi bien que le Monastére à trois Eglises, dont je viens de parler. Dans les plus grandes chaleurs de l'Eté il régne sous cette voute un frais admirable.

Au reste ces grottes, qui du côté du Nil regnent le long de la montagne, ne sont pas seulement ce qu'on a appellé la Thébaïde. Ces montagnes désertes & incultes s'étendent, comme je l'ai dit, vers la mer Rouge par l'espace de trois à quatre journées; & ce sont là proprement ces deserts de la Thébaïde si célébres dans l'histoire Ecclésiastique des premiers siecles. C'est là qu'entre le Suez & le Cossir, à une distance de six ou sept heures de la mer, on voit le fameux Monastere de Saint Antoine, la grotte de Saint Paul, & diverses autres retraites semblables, consacrées par la pénitence de ces anciens Anachoretes, qui du reste n'a rien d'aussi extraordinaire en ce pays-ci qu'en Europe. En effet nous voyons que de coucher sur

ſur la terre eſt en Egypte quelque choſe de fort commun à la campagne, & que du pain très noir avec un peu de lentilles aſſaiſonnées de quelques goutes d'huile de lin eſt encore aujourd'hui l'unique nourriture des Religieux Coptes, qui habitent le Monaſtere de Saint Antoine. Ils ne mangent qu'une fois le jour, excepté les Samedis & les Dimanches. Le Samedi chez tous les Chrétiens Orientaux n'eſt jamais un jour de jeûne, non plus que le Dimanche. Il faut cependant en excepter le Samedi Saint. Ils jeûnent celui-là, par la raiſon que Jeſus-Chriſt étoit alors dans le tombeau.

Le Monaſtere de Saint Antoine eſt habité, comme je viens de le dire, par des Religieux Coptes, auxquels on envoye de tems en tems des proviſions. C'eſt un enclos très vaſte fermé de bons murs aſſés élevés pour mettre ce lieu à couvert des inſultes des Arabes. On n'y entre que par une poulie, à la faveur de laquelle on ſe trouve hincé en haut, & de là tranſporté dans le Monaſtere. On trouve dans cet enclos beaucoup de palmiers & pluſieurs autres arbres fruitiers, quelques légumes, & un puits, dont l'eau, quoique ſaumâtre, ſert de boiſſon aux Religieux, & à arroſer les plantes de ce jardin. Ils donnent à ce puits le nom de fontaine, ces deux termes, dont la ſignification eſt differente dans notre langue, n'en ayant qu'une même chez les Arabes.

Du Monaſtere de Saint Antoine.

Je ne dois pas oublier, que dans cette chaine de montagnes on trouve les ruines d'une longue & haute muraille bâtie de pierres de taille. Elle court du Nord au Sud, & peut avoir vingt quatre pieds d'épaiſſeur par le bas. Les Arabes l'appellent *le mur du vieux*, parceque, diſent ils, elle fut bâtie par un Roi d'Egypte, qui vêcut très long-tems, & qui vint à bout d'achever un ouvrage ſi immenſe; car ils aſſûrent que ce mur environnoit toute l'Egypte. Cependant ce fait me ſemble très difficile à croire, tant parceque Diodore & Hérodote n'auroient pas manqué de parler d'un ouvrage ſi extraordinaire, que parcequ'il eût fallu un tems prodigieux pour venir à bout d'un ſemblable projet. D'ailleurs on ne trouve aucun veſtige de ce mur, ni de l'autre côté du Nil, ni dans les montagnes de la Libye; ce qui, à mon avis, doit déterminer pour la négative. Peut être n'étoit-il deſtiné qu'à deffendre l'Egypte de ce côté-là des incurſions des Arabes, comme nous voyons qu'à la

Chine la grande muraille a été élevée, pour garantir ce pays des invasions des Tartares. Peut être avoit-on eu dessein seulement d'environner cette précieuse mine, d'où l'on tiroit les émeraudes, & de la mettre à couvert des pilleries de ce peuple errant. Les anciens Egyptiens, qui ont parlé de ce mur, disent que dans toute son étendue on avoit posé de distance en distance des gardes, qui veilloient nuit & jour, & qui par le moyen d'une espéce de cloches, qu'ils sonnoient, faisoient en très peu de tems passer dans toute l'Egypte la nouvelle de l'arrivée des ennemis, de leur nombre, & de l'endroit par où ils paroissoient vouloir attaquer la muraille. Ces cloches étoient composées de deux longs morceaux de bois très plats, comme le sont encore aujourd'hui celles, dont se servent les Prêtres Coptes pour appeller les Chrétiens de ce rit à la priére. Ces deux espéces de planches sont attachées fortement ensemble à un des bouts par des liens de fer, & elles sont éloignées par l'autre d'un pied & demi, ou de deux pieds; ensorte que quand par le moyen d'une corde que l'on tire, elles viennent à frapper l'une contre l'autre, elles produisent nécessairement un bruit, qui doit s'entendre de fort loin. On conçoit sans peine comment à la faveur de cette machine des gardes postés de distance en distance pouvoient s'avertir successivement les uns les autres de l'arrivée des ennemis, & en répandre en peu de tems la nouvelle dans tout le pays. Le nombre des coups designoit celui des troupes, dont on annonçoit la venue, & l'intervalle que l'on mettoit entre chaque coup faisoit connoître à quelle distance elles paroissoient; ensorte que le peuple des environs, surtout les Gouverneurs & Commandans des places, ne manquoient point de s'y rendre.

Des côtes de la mer Rouge.

Avant que d'abandonner absolument ces montagnes, peut être ne trouverez vous pas mauvais, Monsieur, que je vous dise un mot des côtes de la mer Rouge, qui en sont si voisines & des différens ports qui s'y rencontrent. Je vous assure que c'est bien le pays du monde le plus abandonné & le plus pauvre. Depuis le Suez jusqu'au détroit de Bebelmandel toute cette contrée est déserte, & sans le commerce, qui y attire quelques vaisseaux, & quelques marchands, peut être n'y rencontreroit-on pas une seule ame vivante.

Du port de Suez.

Le Suez situé au fond du golphe, & au bout de cette

langue de terre, qui sépare la mer Rouge de la Méditerranée, est aujourd'hui le port le plus frequenté de toute la côte. C'est là que vont hyverner les vaisseaux que le Grand Seigneur entretient sur cette mer, & que se fait tout le commerce des Indes, de l'Ethiopie, & de l'Arabie. Les marchandises y payent dix pour cent de droits; mais l'estime de ces marchandises est toujours faite d'une maniere si avantageuse aux propriétaires, qu'il ne leur en coute presque jamais la moitié de la somme à laquelle cet impôt monteroit naturellement. Je ne doute point que la situation avantageuse de ce port n'ait beaucoup contribué à y attirer le commerce. En effet il n'est qu'à deux journées & demi du Caire, dont il n'est séparé que par une plaine de sables très fermes, & des plus commodes pour les voitures. Cependant je suis presque assuré que dans quelques années on sera obligé de l'abandonner. Les sables qui s'amassent dans ce port, & qui le comblent insensiblement, le rendront bien tôt impraticable, & alors il n'y aura pas un seul port sur toute cette côte, où les vaisseaux puissent mouiller.

Au dessus du Suez tirant vers le détroit on trouve le port du Cossir, situé vis-à-vis, & à cinq journées de distance seulement de Coptaïm Ville de la Thébaïde habitée par les anciens Arabes nobles, qui ont pour tradition qu'elle a été bâtie par Cham fils de Noë. Ce nom de Cossir signifie petit dans la langue Arabe; aussi ce port, qui du tems des Romains s'appelloit *Portus muris*, c'est-à-dire, *le port du rat*, est il réellement tel. C'étoit au Cossir, comme je l'ai dit plus haut, que se rendoient autrefois les pélerins de la Mecque, qui sur des vaisseaux expédiés de Gedda étoient de là transportés sur les côtes de l'Arabie. Ce port est peu frequenté aujourd'hui, & presque desert. Si on y trouve quelques maisons, elles y sont en fort petit nombre. Les vaisseaux partis de Gedda y viennent cependant encore hyverner quelquefois, lorsque la contrarieté des vents, les empêche d'arriver au Suez; mais toute cette côte est si stérile, qu'on est alors obligé de leur envoyer des provisions de la haute Egypte. Du Cossir.

A une distance médiocre du Cossir est situé un autre port, appellé Colzim. Ce lieu étoit autrefois si célébre sous le nom de Colzum, qu'il l'avoit communiqué à toute la mer Rouge. Elle l'a long tems conservé depuis, & même encore de nos De Colzim.

jours les Arabes ne la deſignent que par ce terme. Ce port étoit le plus frequenté de toute la côte dans le tems que les Mahométans ſe rendirent maîtres de l'Egypte. Aujourd'hui on n'y aborde que très rarement. Je ne ſçai même ſi on y rencontreroit un ſeul habitant, ni une ſeule maiſon.

De Meſſoua & de l'Iſle de Souakem.

Je ne parle point du petit port d'Aïdab ſitué au deſſus de Colzim. C'eſt un lieu deſert & abandonné, dont il n'y a par conſéquent rien à dire. Un peu plus haut, & vis-à-vis de Gedda eſt un petit Pachaly, qui ne conſiſte qu'en deux places, ou pour parler plus juſte, deux méchans bourgs. Le premier, nommé Souakem, eſt ſitué dans une miſérable petite Iſle, aux environs de laquelle ſe fait la pêche des perles. Ce lieu eſt la réſidence d'un Aga, que le Grand Seigneur y tient avec le titre de Bacha, & qui n'eſt établi dans ce poſte, que pour percevoir les droits d'une Caravanne, ou deux, qui y viennent tous les ans d'Ethiopie avec un grand nombre d'eſclaves noirs, qu'elles menent vendre à la Mecque. Ce Gouverneur a la dixiéme partie de ces eſclaves, ainſi que des perles, qui ſe pêchent autour de l'Iſle. C'eſt en cela que conſiſte ſon principal revenu. Au reſte Souakem eſt peut être le lieu du monde, où les chaleurs ſont les plus inſupportables. C'eſt un endroit preſque déſert, où la Porte entretient environ une trentaine de perſonnes pour la conſervation de la place. On n'y trouve que quelques cabanes & la demeure du Bacha ne vaut pas elle même une maiſon d'un païſan un peu aiſé. Il n'y a point d'eau à Souakem; enſorte que les habitans ſont obligés d'en aller chercher à Meſſoua ſitué en terre ferme. C'eſt la ſeconde place dépendante de ce Pachaly.

La ſituation de Souakem, jointe aux liaiſons que l'Aga qui y réſide pour le Grand Seigneur a entretenues pendant quelque tems avec le Roi d'Abyſſinie, m'avoit fait naître autrefois une idée, que je ſuis bien aiſe de vous communiquer ici. Perſonne n'ignore les vues de religion, qui engagerent le Roi Louis XIV. à chercher tous les moyens poſſibles, pour introduire des Miſſionnaires à la Cour d'Ethiopie. Je rendrai compte ailleurs * des différens projets que je propoſai alors, & des meſures que je pris, pour ſeconder les pieux deſſeins de ce Monarque. En attendant, ſouffrez, Monſieur, que je vous

* Dans les Memoires que l'Auteur a composés ſur l'Ethiopie.

faſſe part d'avance des premiéres réflexions que je fis à ce ſujet.

Rien de plus difficile que de pénétrer à la Cour d'Ethiopie. Le Roi n'admet pas aiſément des inconnus dans ſes Etats, & les en laiſſe ſortir encore plus difficilement. Les avenues en ſont étroitement gardées, & deffendues à toutes ſortes d'étrangers. A peine un Franc ſe préſente t'il ſur les frontiéres, qu'on le viſite exactement de la tête aux pieds, pour voir s'il n'eſt point garni d'armes, ou chargé de quelques effets, qui puiſſent donner de l'ombrage. Cette recherche n'eſt ni longue, ni pénible. On eſt obligé de voyager preſque nud dans ce pays. Le plus riche habillement, dont on puiſſe s'y parer, eſt une chemiſe de toile bleue. Je doute fort qu'il fût permis d'y portes un bonnet. C'eſt un privilége réſervé au Roi ſeul, comme celui de ſe chauſſer. On obſerve ſurtout avec ſoin ſi l'étranger eſt circoncis. C'eſt une précaution que la haine naturelle aux Abyſſins pour la religion Catholique a inſpirée à ces peuples. Les autres ſont un effet de la crainte qu'ils ont d'admettre dans leur pays des eſpions, qui à la faveur de la connoiſſance des lieux pourroient enſuite conduire leurs ennemis à leurs habitations, & les faire eſclaves. Les Abyſſins Coptes portent ſur cet article leur prévoyance au point de ne pas laiſſer la liberté du retour aux étrangers même, qui ſont profeſſion de leur religion, lorſqu'ils ont une fois mis le pied en Ethiopie. Nous en avons eu un exemple ſingulier dans le dernier Archevêque que ces peuples demanderent au Patriarche des Coptes. Ils n'étoient pas d'abord ſatisfaits de celui qu'on leur avoit envoyé. Ils députerent au Patriarche pour en obtenir un autre. Il leur fut accordé; mais avant qu'il arrivât en Ethiopie, ils s'accommoderent avec le premier, ſans que dans la ſuite ils ayent jamais voulu conſentir à renvoyer le ſecond. Il a été obligé de reſter dans ces contrées, quelques inſtances que le Patriarche ait faites pour ſon retour.

Difficulté de pénétrer à la Cour d'Ethiopie.

Par ce que je viens de dire, on conçoit ſans peine tous les obſtacles qu'on auroit à ſurmonter, pour pénétrer à la Cour d'Ethiopie. Il ſeroit difficile de décider préciſément ſous quel prétexte, & par quels moyens on pourroit s'y introduire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'uſage de la langue Ethiopienne, & la couleur olivâtre ſont abſolument néceſſaires, pour y

réussir. Il y a cinquante ou soixante ans, que des Ethiopiens venus au Caire firent à leur retour un portrait si avantageux d'un Capucin qu'ils avoient vû ici, & qu'ils vanterent sur tout comme un habile Médecin, que le Roi, dont le fils étoit incommodé depuis long tems, fit sçavoir à ce Religieux, qu'il seroit le bien venu dans ses Etats. En conséquence ce Pere se disposoit à se rendre auprès de ce Prince, lorsque quelques Religieux Franciscains venus au Caire dans le dessein de faire le voyage d'Abyssinie se persuaderent que cette assurance ne les regardoit pas moins que le Capucin, & partirent en effet pour l'Ethiopie, sans vouloir attendre le premier. Ils furent reçus avec tout l'accueil possible sur la frontiere. Au premier bruit de leur marche le Roi avoit envoyé des ordres pour leur voyage à la Cour. Mais lorsqu'ils parurent devant ce Prince, & qu'il eut appris de celui de ses Officiers qui lui avoit si fort vanté le mérite du Capucin que ce Religieux n'étoit point du nombre des nouveaux venus, il en fut si outré, qu'il ordonna qu'on les fit mourir sur le champ. Ainsi on perdit par l'imprudence & la précipitation de ces Religieux une occasion des plus favorables d'introduire de nouveau les Francs à la Cour d'Ethiopie.

Projet pour s'introduire à cette Cour.

C'est, comme je l'ai dit, sur la situation de Souakem, & sur l'accident arrivé à ces Peres, que mes réfléxions m'avoient conduit à imaginer un projet, qui peut être auroit réussi, si les affaires n'eussent pas changé de face. L'Isle de Souakem est située sur les frontiéres du Royaume d'Ethiopie, dans lequel Messoua se trouve même enclavé. C'est par là seulement que les Abyssins font quelque commerce sur la mer Rouge. Elle n'est éloignée de Gondar, la principale demeure du Negus, que de dix à douze journées; & les Bachas que la Porte y entretient, ne manquoient pas autrefois d'envoyer tous les ans des Agas à la Cour d'Abyssinie. On y avoit alors de la considération pour eux, plutôt par égard pour le Grand Seigneur, que par aucun sujet qu'ayent les Ethiopiens d'apprehender le Gouverneur de Souakem, qui ne réside dans ce Pachaly que par la bonté qu'ils ont de l'y souffrir, & de permettre qu'on lui porte des vivres. Or il m'avoit paru qu'à la faveur de ces Envoyés on pourroit prendre des vues pour des Missions plus importantes. En effet on conçoit d'abord qu'un Bacha auquel

on auroit été fortement recommandé, auroit pû en mille maniéres différentes favoriser l'entrée de quelques Missionnaires à la Cour du Roi d'Ethiopie. Il auroit suffit qu'à leur arrivée ils n'y eussent pas été réputés pour Francs. Les Religieux Coptes qui gouvernent cette Cour ont pris un soin extrême d'y rendre ce nom odieux. Pour éviter donc de leur donner aucun ombrage, les premiers Missionnaires qu'on y auroit envoyés auroient pû paroître d'abord en habit séculier, & passer pour tout ce qu'ils auroient voulu. L'exemple de ce qui se pratique tous les jours en Angleterre, dans le Nord, & dans quelques autres Missions éloignées, auroit authorisé ce déguisement. Ils auroient commencé par se rendre agréables & nécessaires par l'exercice de la Médecine, ou de la Peinture, que les Abyssins aiment avec passion. Par là ils se seroient fait quelque réputation à cette Cour; ils auroient vû les choses de près; & après s'être bien établis dans l'esprit du Prince & des Grands ils auroient été à portée de profiter des occasions favorables que le tems auroit pû leur offrir pour parler de religion à ces peuples, & les détromper de leurs erreurs.

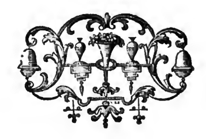
Il est aisé de comprendre les avantages, que la religion pourroit retirer de ce projet, si les circonstances présentes permettoient encore de l'executer. Mais depuis qu'on a reconnu à la Cour d'Ethiopie, qu'un de ces Envoyés du Gouverneur de Souakem cherchoit à découvrir des mines d'or, qui sont fort communes dans ce pays, le Roi a rompu tout commerce avec le Bacha, & ne permet plus à ces Agas de mettre le pied dans son Royaume. Cependant comme c'étoit là l'unique voye par où la Cour se fournissoit des marchandises étrangéres, dont elle avoit besoin, ce Prince a suppléé à ce défaut par l'envoi de plusieurs de ses sujets dans les Indes, la Perse, l'Arabie, & l'Egypte. Je parlerai dans mes Mémoires sur l'Ethiopie d'un de ces Envoyés du Negus, nommé Agi Aly, qui vint au Caire en 1698. de l'envoi que je fis à cette occasion du Sieur Poncet Médecin François à la Cour d'Abyssinie, des suites & du succès de son voyage. Je reviens à mon sujet.

Toute la côte de la mer Rouge, comme je l'ai déja dit, est extrêmement aride. On n'y rencontre pas un seul brin d'herbe; & le peu d'habitans, qu'on y trouve ne mérite pas d'être compté pour rien en comparaison de son étendue. Au contraire le côté

des montagnes, qui regarde l'Ethiopie, n'offre à la vue de toutes parts que verdure, que pâturages couverts de bestiaux, que campagnes fertiles & peuplées. Cette différence qui surprendra sans doute, eu égard au court intervalle, qui sépare ces lieux les uns des autres, vient des pluies abondantes de l'Ethiopie, qui arrivent bien jusqu'à cet endroit habité des montagnes, mais qui ne passent jamais ce terme. On voit sur ces hauteurs quelques anciens Monasteres, dont les uns sont encore occupés par des Religieux Abyssins, les autres n'offrent que des ruines, & ne servent plus que de retraite au gros & au menu bétail, qui tous les matins descend dans la plaine, où il passe le jour à paître. Le soir il remonte dans ces masures, où l'air est aussi sec, qu'il est humide dans la campagne.

Telles sont, Monsieur, les observations qu'un long séjour dans ce pays, joint à une application constante, m'a fait faire sur l'Egypte en général, & sur ce que les différens endroits particuliers qu'elle renferme offrent aux yeux de plus remarquable. Je ne sçai si vous les trouverez aussi curieuses que je le souhaiterois ; dumoins puis-je vous assurer qu'elles sont exactes. C'est surtout de cette exactitude & de cette fidelité à peindre les objets tels qu'ils sont, plûtôt que comme l'imagination pourroit se les figurer, que je me pique. Je vous prie de croire, que j'y joins une inclination sincére à vous faire part de mes réflexions sur tout ce qui peut être de votre goût, & contribuer à contenter ce noble desir de sçavoir, dont vous faites gloire. Je suis, &c.

Au Caire ce....



LETTRE



LETTRE NEUVIÉME.

HISTOIRE NATURELLE DE L'EGYPTE,

Où l'Auteur traite de la fertilité de ce pays, des Arbres, des Plantes, des Fleurs & des Fruits qu'il produit, & des Animaux qui s'y rencontrent.



VOUS m'avez demandé, Monsieur, une description exacte & détaillée de tout ce que produit l'Egypte. Les merveilles de l'art, qu'elle contient plus qu'aucun autre pays du monde, & dont je vous ai donné la relation, n'ont point épuisé votre curiosité. Satisfait sur cet article, vous voulez sçavoir encore si sous un ciel étranger, la nature produit aussi des prodiges; c'est-à-dire, que vous exigez de moi une histoire naturelle de l'Egypte. En me chargeant d'une pareille commission, y avez-vous bien pensé, Monsieur, & avez vous pris un Consul de France pour un Pline, un Strabon, ou un Herodote? Occupés ici de soins absolument différens de ceux qu'exigeroit de moi un tel emploi, renfermés dans nos maisons, & obligés de nous en rapporter souvent à mille ignorans, qui pour tout talent n'ont que celui de nous tromper, après s'être trompés, ou avoir été trompés eux-mêmes, il est difficile que nous ayons des connoissances bien parfaites des productions rares & extraordinaires, que fournit un pays aussi vaste que celui dont j'ai entrepris de vous entretenir. N'attendez donc point de moi sur cet article des descriptions fort circonstanciées. Mon dessein est uniquement de vous donner une idée de ce que vous désirez sçavoir. Contentez-vous de ce léger essai, & sçachez-moi gré du moins de quelques connoissances que le tems, l'appli-

cation, & plusieurs voyages m'ont fait acquérir,

De la fertilité de l'Egypte.

Ce ne sont point des fables, Monsieur, que ce que les Anciens nous racontent de la fertilité de l'Egypte. L'état florissant où nous voyons encore aujourd'hui ce riche pays, nous assure de la vérité des relations que les Auteurs nous en ont laissées. L'Egypte est toujours de nos jours ce qu'elle étoit du tems des Romains, lorsqu'on l'appelloit à plus juste titre que la Sicile, la mere nourrice de Rome, & qu'elle fournissoit des bleds aux armées formidables qu'entretenoit à son service cette maitresse de l'Univers. Il est vrai que l'espace cultivé n'a plus à present, à beaucoup près, la même étenduë. La cause d'une différence si désavantageuse à cette fameuse région, ne vient point, comme je l'ai dit ailleurs, de la nature toujours également libérale à l'égard de cet heureux climat. C'est uniquement à la mauvaise politique des Turcs qu'on doit attribuer ce désordre. Le Gouvernement s'est avisé de défendre la sortie des grains, de crainte vraisemblablement que les étrangers n'en enlevassent en trop grande quantité; & cette défense a produit un mal infiniment plus dangereux que celui qu'on a voulu éviter. Les Grands du pays qui possédent toutes les terres, ont cessé de faire cultiver celles, qui étoient le plus éloignées du Fleuve, dès qu'ils n'ont plus eu la facilité de débiter leurs bleds au dehors. Dès-lors on n'a plus ensemencé que les campagnes les plus voisines du Nil, parce qu'il n'en faut pas davantage pour fournir, tant à la consommation qui se fait dans l'intérieur du pays, qu'à la subsistance des villes de la Mecque & de Medine, qui périroient sans ce secours.

De là il est arrivé, comme vous devez l'avoir conçu, un autre inconvénient, qui n'est pas moins désavantageux à l'Egypte. En effet, les digues qui avoient été construites pour empêcher les terres éloignées d'être couvertes par les sables, que le vent y porte sans cesse de la Libye, n'étant plus entretenuës, & les canaux destinés à les arroser ayant été absolument abandonnés, ces campagnes sont devenuës de véritables déserts. C'est ce que l'on reconnoit aisément dans celles qui sont les plus voisines d'ici; c'est-à-dire, qui n'en sont qu'à deux ou trois journées. De-là on peut inferer avec assez de raison que ce qu'il y a de cultivé présentement en Egypte n'arrive peut-être pas à la moitié de ce qui l'étoit autrefois. Mais on auroit

tort d'en conclure au préjudice du reste, qui comme j'espere vous le faire voir par la suite de cette lettre, n'a rien perdu de cette fertilité surprenante, qui dans les siécles passés rendoit l'Egypte si recommendable.

Au reste, c'est uniquement aux débordemens du Nil qu'elle doit sa fécondité. Si l'Egypte est habitée, si on la voit regorger de grains, & produire en abondance des Plantes, des Arbres, des Légumes & des Fruits, elle en est sans doute redevable à ce Fleuve, puisque dans toute l'étenduë de ce pays brulé des ardeurs du Soleil, il ne se rencontre pas une seule Fontaine. Tout ce qui n'est point arrosé par le Nil à droite & à gauche, sont des déserts arides & inhabités, où il ne croît pas le moindre brin d'herbe. Il y a à la vérité quelques vallées, qui ne sont pas arrosées de ce Fleuve, & où l'on trouve cependant des Palmiers & quelques Cabanes. Mais outre que ces habitations sont fort rares, on est obligé de s'y servir d'eau de pluye, tant pour les usages ordinaires de la vie, que pour humecter le pied des Plantes & des Arbres, que ce terroir stérile produit en petite quantité; & ce foible secours que la Nature semble n'accorder qu'à regret dans ce climat brulant, n'est capable tout au plus que d'entretenir quelques misérables Pâtres, qu'on rencontre dispersés dans ces solitudes. Origine de cette fécondité.

C'est donc au Nil que l'Egypte est redevable de sa fertilité, comme c'est à lui qu'elle doit cette heureuse commodité de pouvoir passer en tout tems de la haute Egypte à la basse, & de la basse à la haute, avec une vitesse & une égalité, qui n'est pas un des moindres avantages qu'elle tire de cet admirable Fleuve. On se persuade aisément, qu'il est facile de descendre les Rivieres, & qu'ainsi on peut sans peine venir en tout tems de la haute Egypte à la basse; sur tout si l'on sçait que le Nil n'est pas fort tortueux, & que son cours est même assez rapide. Ce qu'on n'imagineroit jamais, si on ne l'avoit vû, ou si l'on n'en étoit instruit, c'est que sans le secours de la rame, des cordes, & des chevaux, à l'aide d'une seule voile les bateaux remontent ce Fleuve avec la même facilité qu'on le descend. Pendant plus d'onze mois de l'année il régne sur le Nil des vents favorables, à la faveur desquels un vaisseau le remonte avec autant de rapidité, que s'il étoit tiré par un nombre de chevaux très-considerable. C'est ce que je vous ai fait

observer dans la lettre que je vous ai adressée sur le Nil. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces vents s'augmentent à proportion que le Fleuve s'accroît vers le milieu de l'Eté ; ensorte qu'on le remonte avec plus de facilité à mesure qu'il est plus gros & plus rapide. Alors les bateaux ne touchent plus ; ils sont emportés sur les flots avec une vitesse étonnante. C'est à la faveur de ces vents que pendant l'Eté on vient de Rosette au Caire en moins de quarante heures. On compte cependant plus de 80 milles d'une ville à l'autre ; par terre il y en a plus de cent. On y met un peu plus de tems dans les autres saisons, parce que les vents ne sont pas alors si constament favorables. A l'égard de la descente, elle est ordinairement de deux à trois journées. On y en employe quelques fois sept ou huit, à cause de la bassesse du Fleuve. On a vû des bateaux faire cette route en dix-huit heures, lorsque vers le mois d'Octobre les vents de concert avec le cours du Nil, qui est encore alors fort enflé, soufflent du Midi au Nord, & chassent vers son embouchure.

J'ai observé ailleurs que les rivages du Nil sont presque par tout bordés de gros villages, & que le Delta sur tout est toujours couvert d'une verdure, qui rend ce pays un des plus beaux de l'univers. Aussi est-ce avec raison qu'en parlant de cette région charmante, Ovide l'appelle riante & délicieuse ; *(a)*

Delicias videam, Nile jocose, tuas.

Elle l'est encore infiniment aujourd'hui ; & elle le fut sans doute beaucoup plus autrefois, lorsque le pays étoit cultivé par les Arabes. La tyrannie n'empêchoit point encore de se loger avec agrément, & d'embellir par l'art les productions volontaires de la nature. A quoi ne réüssiroit-on pas dans un pays si bon & si fertile ? On y feroit des choses enchantées. En Egypte un Arbre croît plus en trois ans, qu'il ne feroit en Europe en dix années. Là, jamais la nature ne languit ; & si quelques fois les Arbres s'y dépoüillent de leurs feüilles, c'est pour les reprendre quelques jours après. Engraissées du limon fécond que leur portent tous les ans les eaux du Nil, qui les arrosent, & cultivées assez légerement, les terres y rendoient autrefois jusqu'à 80 pour un ; aujourd'hui elles rapportent encore

(a) Dans ses Tristes, Liv. I. Eleg. 2.

communément 10 pour un ; un grain de bled y produit ordinairement 25 à 30 épics ; & comme si cette fertilité surprenante n'étoit pas encore capable d'épuiser les trésors, dont il a plû à la Nature d'enrichir ces heureux climats, après avoir porté du bled, de l'orge, ou du ris, la terre y donne encore des laituës en abondance, ensuite des melons, souvent une quatriéme récolte, & cela sans discontinuation d'une année à l'autre. Les animaux même participent à cette admirable fécondité. Les femelles des Buffles & les Vaches font ordinairement leurs petits deux à deux ; quelques-unes même en portent jusqu'à quatre ; & lorsque quelqu'un des Veaux ou des Buffletins vient à mourir, on l'empaille afin d'obliger la mere à se laisser téter par les autres, en lui présentant toujours le même nombre. Les Brebis ne sont pas moins fécondes, & portent deux fois l'an. Enfin les Chévres donnent aussi leurs petits deux fois l'année, & en portent souvent six ou sept ensemble. Ainsi il n'est pas extraordinaire de voir ici une Chévre suivie de quatorze Chévreaux, qu'elle aura eû en six ou sept mois. Que ne tireroit-on pas d'un si bon pays, s'il étoit en de meilleures mains ! Peut-on sçavoir mauvais gré à la Fable d'avoir dit que les Dieux l'avoient choisi pour leur demeure ?

Je vous ai déja parlé des Canaux, ou Caliges, dont tout le terrain du Delta est coupé, & qui servent à recevoir les eaux du Nil, & à les conserver pour les besoins ordinaires. Il y en a plusieurs où l'eau reste toute l'année ; & ceux-là dans le tems de l'inondation vont se décharger dans la mer. Vous ne sçauriez croire de quel avantage sont ces Canaux pour cette partie de l'Egypte. On s'en sert pour aller commodément par bateau d'une ville à l'autre ; & ne fussent-ils bons qu'à faciliter par là le commerce & le transport, il n'en faudroit pas davantage pour convenir de leur utilité. Mais ce n'est pas le seul, ni même le principal usage auquel ils soient destinés. Ce Fleuve qui avec ses eaux porte la fertilité dans tout le pays, le Nil, comme je vous l'ai déja fait remarquer, ne se déborde pas toujours avec la même régularité ; & pût-on s'assurer d'un accroissement toujours égal & suffisant, les Canaux n'en seroient pas moins nécessaires. Les terres, il est vrai, une fois baignées du Nil suffisent à porter du bled & beaucoup d'autres choses sans le secours de nouvelles eaux ; mais il n'en est pas de même

des jardinages, & on ne peut se flatter d'y faire une récolte abondante, si tous les trois ou quatre jours on ne donne de l'eau aux arbres, aux plantes, & aux diverses espéces de melons, de concombres, & d'autres légumes que l'on y séme. On ne peut s'y prendre avec plus d'adresse. On commence par partager le terrain en quarrés de quatre ou cinq pieds de diamétre, qui sont séparés les uns des autres par de petites élevations. On travaille ensuite à y introduire les eaux de ces réservoirs dont je viens de vous entretenir. Mais ces eaux qui portent avec elles le limon le plus fertile de l'Univers, ne sont plus élevées par des pompes dont l'usage est perdu ici. On les transporte dans les lieux destinés à l'arrosage, où à force de bras, en les élevant par le moyen de deux sceaux en équilibre, ou par le moyen de certaines rouës garnies de pots, telles qu'on en voit en France. Pour faire tourner ces rouës on se sert de bœufs. Le nombre de ces animaux employés en Egypte à ce seul travail, est incroyable. On en compte plus de cinquante mille. Je pourrois sans exagération en mettre le double. A l'égard des Machines que les bœufs tournent, on les appelle *Asaquié* du mot *Sakas*, qui veut dire abreuver & donner à boire. Dans les endroits où les canaux ne sont point en usage, on se sert de grands puits creusés dans le même dessein, & qui produisent le même effet. Après avoir ainsi élevé les eaux dans les lieux destinés à les recevoir, on perce ces petites élevations dont je viens de vous parler; on les referme ensuite, & l'on conduit ainsi l'eau de quarré en quarré, tantôt dans un quartier du Jardin, tantôt dans un autre. C'est par-là qu'on supplée aux inondations & aux accroissemens du Nil. Rien ne seroit plus aisé que d'inonder ainsi toutes les campagnes de l'Egypte par des retenuës ou des élevations pareilles; mais ces gens-ci comptent uniquement sur la nature, & ils sont si heureux qu'elle ne leur manque presque jamais au besoin.

Maniere d'ensemencer les terres.

Je ne sçai ce que vous penserez, Monsieur, de la courte description que je viens de vous donner de la fertilité de l'Egypte & des causes que j'ai apportées de sa fécondité. Pour moi, je n'imagine pas qu'on puisse trouver au monde un meilleur pays, ni plus abondant; ensorte que si l'Egypte n'est plus aujourd'hui si fameuse par la traite des grains, qu'elle le fut autrefois, je suis convaincu qu'outre les raisons que j'en ai rapportées ailleurs on doit s'en prendre encore à la superstition & à la paresse na-

turelle des peuples qui l'habitent. Il est certain que les terres y sont fort mal cultivées. Il y a ici trois façons de semer le grain; mais de quelque maniere qu'on s'y prenne, la façon qu'on lui donne est toujours fort imparfaite. Les uns se contentent de jetter le grain sur la terre avec force, à mesure que les eaux du Nil se retirent, & de remuer ensuite cette bouë avec une planche attachée au bout d'un baton. Mais il est faux qu'on y envoye des bestiaux pour l'enfoncer. Il ne leur seroit jamais possible de se tirer de ce limon, où celui qui séme enfonce lui-même jusqu'au dessus des genoux. D'autres attendent que la terre soit un peu plus affermie. Alors ils attachent un fer le long de la planche dont j'ai parlé, & en remuant légérement cette terre, qui est encore alors un peu molle, ils sement le grain, & le couvrent du même instrument. Ceux-là recüeillent beaucoup plus que les premiers. Enfin la troisiéme façon la plus utile, comme la plus pénible, est de labourer légérement la terre, lorsqu'elle est absolument ferme, & d'y passer ensuite la herse comme en France. A la faveur de ce léger secours, les campagnes se couvrent de verdure & d'épics; les grains croissent en abondance. L'Egypte fournit de Ris toute la Turquie & la Barbarie; elle fournit même divers chargemens de Féves & de Lentilles, sans parler de l'Orge, du Bled & du Lin, dont elle abonde. Que ne retireroit-on pas d'un terroir si fertile, s'il étoit mieux cultivé!

De la Moisson.

Vous auriez peine à me pardonner, si j'oubliois de vous parler du tems de la moisson, & de la maniere dont elle se fait ici. C'est toujours réguliérement à la fin d'Avril, ou dans les premiers jours de Mai, qu'on commence à y travailler à la récolte. Alors on ne s'amuse point à couper le bled, à le mettre en gerbes, & à le transporter dans des lieux destinés à le conserver longtems de la sorte. Les habitans de l'Egypte sont plus expéditifs que tout cela. Ils commencent par arracher le grain & l'amassent au milieu même des campagnes dans un espace préparé pour le recevoir. Là ils le rassemblent en un monceau de vingt à trente pas de diamétre, sur lequel on proméne d'abord quelques bœufs afin de l'abaisser. On attelle ensuite deux bœufs à une machine faite en forme de chaise garnie par dessous de pierres trenchantes, ou de huit ou dix rouës de fer enfilées dans un essieu de bois. De cette machine un homme qui

y est assis, touche les bœufs, & fait plusieurs tours sur cet amas d'Orge ou de Bled, jusqu'à ce que les rouës ayent coupé la paille, & en ayent séparé le grain, qui reste cependant encore avec cette paille hachée, que l'on garde pour les bestiaux, & qui leur tient lieu d'Avoine. Après cette premiére façon, on sépare la paille d'avec le grain, en la jettant légerement en l'air avec des fourches préparées pour cet usage. Enfin il vient des Cribleurs, qui avec une adresse particuliére séparent sur le champ le grain d'avec la terre; après quoi on le transporte dans des greniers. Telle est la façon dont on s'y prend ici pour faire la récolte, & voilà toute la peine que l'on a pour recüeillir le plus beau & le meilleur grain du monde.

Maniere de faire le pain.

Tandis que je suis sur cette matiére, on ne sera peut-être pas fâché de voir ici avec quel soin on prépare le Bled dans les maisons un peu distinguées. On l'épluche d'abord grain à grain; on le lave ensuite à plusieurs eaux, & on le fait sécher à l'ombre; après quoi on le frotte entre deux linges avant que de le porter au moulin. On peut s'imaginer aisément de quelle propreté & de quelle délicatesse doit être le pain que l'on fait d'une telle farine. Après en avoir séparé avec le même soin jusqu'à la derniere particule de son, on fait fondre un peu de mastic de Scio dans l'eau, dont on pétrit cette farine; ce qui donne au pain un goût admirable. Voilà de quelle maniére les femmes préparent ici le pain dans les maisons, où l'on peut observer en passant, qu'on n'en mange jamais que de frais, & du jour même. Le pain ne se cuit pas beaucoup en Turquie; mais quand on y est fait, on le trouve aussi bon que s'il l'étoit davantage. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est un des plus légers & des plus délicats du monde.

Il y a au reste une particularité à observer au sujet du grain qu'on fait sortir de l'Egypte; c'est qu'il ne se conserve pas, si les vents du Nord n'ont soufflé avant son embarquement; c'est-à-dire, si on le transporte avant le 15 de Juin, au lieu qu'il est rare qu'on voye gâter celui qu'on embarque dans une saison plus avancée. Je laisse aux Physiciens à rechercher la cause de cette différence. Peut-être vient-elle de ce que le grain qu'on embarque dans la premiére saison, n'est pas encore assez sec, ou qu'ayant été recüeilli de bonne heure, il n'a pas même acquis une maturité parfaite. Quoiqu'il en soit, on en voit ici de nouveau

veau dès la fin de Mars, ou au commencement d'Avril, & toutes les maisons sont fournies 15 ou 20 jours après Pâques. On apporte alors de toute l'Egypte les tentes qui sont dûës au Grand-Seigneur, & on les resserre au vieux Caire dans ces vastes Magasins, dont je vous ai entretenu, & qu'on appelle les Greniers de Joseph. Comme le Bled & l'Orge y sont à découvert, il ne manque jamais de s'y rendre une infinité d'oiseaux; & ce qu'il mangent est si considérable, que la Porte passe tous les ans une diminution de plusieurs milliers de Septiers en dédommagement du dégât qu'ils y ont fait. Ce sont ces Greniers qui fournissent aux différentes distributions, qui se font aux troupes & à une infinité d'Officiers. Car ici la plûpart ont des revenus certains en bled & en orge, & le retardement de ces payemens cause sans cesse des querelles dans le Divan du Bacha.

C'est aussi de ces endroits qu'on tire une partie des legs, que les Grands-Seigneurs & les Sultanes ont fait à la Mecque. Je dis une partie; car si on fournissoit le tout, on enverroit la moitié de ce que l'Egypte produit. Les Bachas & les autres Grands du pays profitent de la meilleure partie. Sa Hautesse & les Sultanes entretiennent une vingtaine de Vaisseaux pour le transport des denrées léguées, pendant que les Directeurs profitent du fret des marchandises, qu'ils embarquent au lieu des denrées. Depuis la vingt-troisiéme année de l'Hégire, toute l'Egypte a déja été léguée plus de dix fois à la Mecque, ou à des Mosquées. Ces legs consistent d'abord en terres, qu'on donne à Cens, & qui rendent un revenu fixe & certain à ceux en faveur desquels ils ont été faits, jusqu'à ce qu'enfin ce Cens s'abolit lui-même par le crédit de quelque homme puissant, qui s'empare du fond, souvent par la désertion ou par la chute des bâtimens. Ainsi les rentes à perpétuité n'ont rien de plus solide ici qu'en Europe. Les revenus de la grande Mosquée du Caire, qu'on fait monter à vingt mille écus par jour, ceux même de la Mecque, n'auront un jour rien de plus réel, qu'ont aujourd'hui ceux des Temples de la Déesse Isis & du Dieu Serapis fondés par tant de Rois d'Egypte.

Des Légumes.

Après vous avoir instruit de la maniére avec laquelle le grain se séme & se recueille en Egypte, vous serez sans doute bien aise, Monsieur, que je vous entretienne des Plantes & des Légumes que ce riche pays produit en plus grande abondance qu'au-

cun autre de l'Univers. Pour satisfaire votre curiosité, je commencerai par celles qui sont les plus rares & les moins connuës en Europe.

Du *Picus* des Anciens. J'ai fait toutes les recherches imaginables pour découvrir quel est le *Picus* des anciens Egyptiens ; & je vous avouë qu'après tous mes soins, il est difficile que je vous donne sur cet article des connoissances bien parfaites. Pour moi, je serois fort tenté de croire que c'est une espéce de chicorée sauvage, qu'on appelle *Ekas* en Arabe. Il est certain que je ne trouve point ici de Plante plus conforme à ce que vous m'écrivez du *Picus*.

Du *Cas*. On y voit aussi une espéce de Laituë sauvage, que les Arabes appellent *Cas*. Elle croît dans la Nubie & la haute Egypte, & les peuples qui habitent ce pays, en tirent une huile, dont ils se frottent la tête & le visage, pour se preserver d'être brulés par les ardeurs du Soleil, insuportables sous ce climat. Ceux qui de là viennent servir ici en apportent avec eux, & la nomment *Sennaslée*.

Du *Cicus*, ou *Cirika*. Pour ce qui est du *Cicus* des Anciens, supposé que ce soit ce que j'imagine, comme j'ai toutes les raisons de le croire, il n'est pas moins utile aujourd'hui qu'il l'étoit autrefois, & le terme Arabe, dont on l'appelle, n'a pas moins de rapport à son ancien nom, qu'à celui de Chicorée. Pour comprendre sur quoi je fonde mon opinion, il faut observer qu'il n'y a peut-être point de pays au monde où il se consomme autant d'huile qu'en Egypte. Ce qui rend ici cette consommation si considérable, c'est outre les illuminations fréquentes, la coutume générale qu'on y observe d'entretenir pendant la nuit des lampes allumées dans toutes les chambres habitées des maisons ; coutume si bien établie, que les plus pauvres aimeroient mieux retrancher sur leur nourriture même que d'y manquer. Cependant l'huile d'olive, qui n'est certainement pas rare ici, est celle dont on fait le moins d'usage. On y a une espéce de racine nommée *Cirika*, particuliere à ce pays, & qu'on ne trouve, je pense, dans aucun autre. Elle croît dans les marécages, qui se forment des débordemens du Nil ; & c'est de cette Plante que l'on tire une assez grande quantité d'huile, ou de jus d'assez mauvaise odeur, qui sert à l'entretien des lampes. Or c'est sur ce rapport que je serois assez tenté de croire que cette Plante est le *Cicus*, dont les Anciens employoient l'huile aux grandes illuminations de leurs fêtes solemnelles, aux usages domestiques, & à éclairer leurs ba-

teaux, lorsqu'ils faisoient voyage sur l'eau pendant la nuit. Ce qui pourroit fortifier ma conjecture, c'est que l'huile de *Cirika* sert encore aujourd'hui aux mêmes besoins, & qu'on a tout lieu de présumer que les Egyptiens d'aprésent tiennent cette coutume de leurs ancêtres, qui la leur ont transmise d'âge en âge. Quoiqu'il en soit, le *Cirika* ressemble beaucoup à notre Chicorée sauvage, & l'huile qu'on en tire est d'une odeur très-désagréable. Cependant les pauvres gens par nécessité, & les Juifs par épargne ne laissent pas de l'employer dans la préparation de plusieurs de leurs mets; ce qui doit faire un ragout détestable. Il est vrai qu'elle ne coute presque rien. Au reste la lumiére qu'elle produit n'est point aussi belle que celle de l'huile d'olive. C'est pour cela que les gens de condition, ou ceux qui sans l'être veulent se distinguer, ne brulent que de cette derniére, & n'en font pas beaucoup plus de dépense, parce qu'elle n'est pas rare.

A l'égard des Plantes moins rares, & qui ont plus de rapport à celles que produit notre climat, elles croissent toutes en Egypte avec une facilité surprenante. Rien n'est plus charmant que de voir, après que les eaux du Nil se sont retirées, ces plaines & ces campagnes, qui bordent ce Fleuve, & qui peu auparavant ne représentoient que l'image d'une vaste mer, se parer tout-à-coup d'une verdure riante & délicieuse, causée par les légumes de toute espéce, dont la terre se trouve en un moment couverte. Il est certain que toutes les herbes & les plantes qu'on voit en France, viendroient avec la même facilité en Egypte, si on les y sémoit, & qu'on en eût quelque soin. Le limon que le Nil laisse après lui est si gras, qu'on est obligé d'y mêler de la terre ou de la poussiere, qu'on tire de la démolition des maisons, soit pour hausser les semences, soit pour rendre la terre plus légére. Un nombre infini de personnes est employé seulement à saler les racines qui croissent aux environs du Caire, & qu'on transporte ensuite dans les campagnes.

Parmi ces espéces différentes de plantes & de légumes, toutes utiles aux besoins, ou à l'agrément de la vie, que ce pays produit si abondamment, le Melon est sans contredit une des plus salutaires & des plus communes. On en trouve en Egypte de toutes les espéces qu'on a en Europe & dans les Ports de la Méditerranée. Il y en a un outre cela, dont la chair est verte & très-délicieuse. Il croît rond comme une boule, & est or- Des Melons.

dinairement d'un goût admirable. On y trouve aussi des Melons d'eau, d'une grande bonté. Mais on vante surtout au Caire & aux environs une espéce de Melons pointus par les deux bouts & gros par le milieu, que les gens du pays appellent *Abdelarins.* C'est un mot Arabe, qui signifie *l'esclave de la douceur*. En effet on ne peut manger de ces Melons, s'ils ne sont assaisonnés de sucre; autrement ils sont insipides. Le Macrisi dit que cette derniére espéce a été transportée autrefois ici par un homme dont elle a pris le nom. Du reste il n'est point de fruit au monde moins malfaisant que celui-là. On en donne même aux malades ausquels on refuse l'usage de tous les autres fruits. L'écorce en est fort belle & fort ouvragée; la figure du fruit fort singuliére; aussi-bien que la maniére de le faire meurir, qui consiste à appliquer un fer rouge à l'une de ses extrémités. Les gens du pays le mangent verd comme mur, & de la maniére dont on mange les pommes. Ces Melons d'origine étrangére durent deux mois entiers, & il n'en croît point dans tout le reste de l'Egypte. On dit qu'on en trouve en Chipre de la même espéce.

Des Concombres.

Les Concombres ne sont pas moins communs ici que les Melons. Il n'est pas croyable combien il s'en consomme au Caire & dans toute l'Egypte. On en recueille deux fois l'année; la premiére immédiatement après que le Nil s'est retiré, & l'autre au milieu de l'Eté. Dans l'entre-deux on mange d'une espéce de laituë romaine très-douce & très bonne, dont les campagnes entiéres sont couvertes.

De la Chicorée & du Pourpier.

Je ne dois pas oublier de dire, qu'il croît en Egypte dans les campagnes une chicorée mille fois plus douce que celle de nos jardins. Elle vient naturellement dans les prairies, sans que l'art des hommes contribuë en rien à son excellence & à sa bonté. On en trouve surtout beaucoup plus du côté de la Matarée, ce lieu consacré par la demeure qu'y fit le Sauveur, qu'en aucun autre endroit du pays. Il n'y a que les Francs qui la fassent blanchir comme en Europe. On en servoit de la sorte à nos tables pendant deux à trois mois de l'année. A l'égard du peuple, il la prend telle qu'elle est, & il y en a la moitié qui ne se nourrit presque d'autre chose. Le pourpier est de même très-commun ici; mais les laituës pommées & le scellery n'y réüssissent pas.

Des Laitues Romaines.

Les laituës romaines commencent en Novembre, & durent jusqu'au mois d'Avril. Elles sont toutes fort bonnes; mais celles

qu'on ſéme les derniéres l'emportent de beaucoup ſur les autres. Elles ont une douceur ſucrée ſi agréable, qu'on les mange ſans ſel, ſans huile, & ſans vinaigre. C'eſt ce que je fais moi-même, ſans pouvoir dire ſi c'eſt la force de l'exemple qui m'entraine, ou la nature de la choſe qui m'y invite.

Je mets les Féves au nombre des légumes. Elles viennent admirablement bien en Egypte; auſſi voit-on ici de vaſtes campagnes, qui en ſont entierement couvertes. La fleur en eſt mille fois plus odoriférente que celle de nos Féves d'Europe, quoique leur parfum nous paroiſſe ſi agréable. Comme on en ſéme beaucoup dans les terres voiſines du Caire, du côté de l'Occident, c'eſt quelque choſe de charmant que l'air embaumé que l'on reſpire le ſoir ſur les Terraſſes, quand le vent d'Oüeſt vient à ſouffler, & y apporte cette odeur admirable. Ce n'eſt pas au reſte ſans raiſon qu'on cultive les Féves en Egypte, & qu'on tâche d'en procurer l'abondance, puiſque c'eſt dans ce pays la nourriture ordinaire des Mules, des Anes, & des Chameaux, qui en font une grande conſommation. Pour les leur faire manger, on les concaſſe, & on les réduit en farine très-groſſiére, dont on fait enſuite des pelotes qu'on leur donne. J'ai remarqué ailleurs que les noyaux de dates ſervent auſſi au même uſage, après avoir été préparés de même maniere. Des Féves.

Que vous dirai-je de ces fameux Oignons autrefois ſi chers aux Egyptiens, & que les Iſraëlites regrettoient ſi fort dans le déſert, lorſque ſous la conduite de Moyſe ils eurent paſſé la mer rouge? Ils n'ont certainement encore rien perdu aujourd'hui de leur bonté, & ils ſont plus doux qu'en aucun autre lieu du monde. On en a quelquefois cent livres peſant pour huit ou dix ſols. On les vend tout cuits au Caire, & il y en a en ſi grande abondance que toutes les ruës en ſont remplies. Des Oignons d'Egypte.

Les Egyptiens ſont fort amateurs de toutes ces choſes, de Raves, de Carottes d'une eſpéce ſinguliére, dont on conſomme chaque jour au Caire des centaines de charges de Chameau. On voit aux environs de cette Ville certains endroits particuliers, où toutes ces légumes ſont apportées des lieux éloignés, par les payſans & achetées par les habitans du Caire. Ces marchés ſe tiennent tous les jours, & reſſemblent à de grandes Foires qui finiſſent en deux ou trois heures. Là chaque eſpéce de fruit ou de légume, a ſon quartier ſéparé. Mais ce dont on mange le De la Melonchée.

plus, c'eſt ſur tout d'une certaine herbe, nommée *Melonchée*. Elle rend les ſauſſes & le boüillon, où elle eſt cuite, auſſi épaiſſes que la gelée.

Maniére de manger les feüilles de Vigne.

Croiriez-vous, Monſieur, qu'il n'y a pas juſqu'aux feuilles de Vigne, qui dans leur nouveauté ſont d'un très-grand uſage dans le manger des habitans du pays? Ils uſent beaucoup de viande hachée dans leurs repas. Ils l'enferment par pelotons dans une feuille de Vigne, & entaſſent de la ſorte pelotons ſur pelotons. Ils aſſaiſonnent enſuite le tout à leur mode, & le font cuire. C'eſt un mets très-exquis, & des plus délicieux qu'on ſerve ſur leur table. Ainſi les Treilles rendent en Egypte, non-ſeulement par les raiſins, mais encore par leurs feuilles, & le revenu de ces derniéres eſt même plus conſidérable, que celui qu'on tire des fruits.

Des Fleurs.

Il y a peu de choſe à dire des Fleurs qui croiſſent en Egypte, parce qu'on y en trouve peu de rares. On aſſure en récompenſe qu'elles y ont toutes plus de vertu qu'ailleurs. Il eſt vrai que cent Violettes du Caire, (car on les vend ici à compte) font plus d'effet que mille d'Europe, & qu'il en eſt preſque la même choſe des Roſes. On tire de ces derniéres une eau charmante, dont l'odeur enchantée ne le céde en douceur & en agrément à aucun autre parfum du monde.

De l'Eau de Calaffe.

L'Eau roſe me fait ſouvenir de l'eau de Calaffe. C'eſt un ſudorifique & un cordial excellent, qui ſe tire par la diſtillation des fleurs de l'arbre, qui porte ce nom. On les met dans de l'eau pour les diſtiller; autrement on n'en viendroit pas à bout. Ce reméde, lorſqu'on s'en ſert, ne fait jamais de mal, & produit ſouvent un très-grand bien.

Des Arbres & des Fruits, qui croiſſent en Egypte.

La relation que je viens de vous donner, Monſieur, des plantes & des légumes, qui croiſſent en Egypte, me conduit naturellement à la deſcription des arbres & des fruits que produit ce climat fertile. Ne vous imaginez pas cependant que j'entreprenne de vous entretenir de tous les arbres ſinguliers, qui s'y trouvent. Pline en a composé un gros volume; & ſi mes occupations me permettoient de parcourir ce vaſte pays le livre à la main, ou que ſemblable à tant d'autres, je vouluſſe faire une relation ſur la foi de quelques étourdis, ou de quelques ignorans, je pourrois moi-même vous envoyer ſur ce ſujet un gros ouvrage. Mais mon deſſein n'eſt que de vous parler de ce dont je me ſuis

instruit à fond. Je suis même bien aise de vous avertir d'avance qu'en traitant cet article, je ne me propose de garder d'autre ordre que celui que me fourniront mes Mémoires.

On a plusieurs fois essayé de cultiver ici l'arbrisseau, qui porte le Caffé; mais toujours sans succès, au lieu qu'il croît en Ethiopie aussi parfaitement & avec autant de facilité que dans l'Yemen. On prétend même que c'est de cette premiére région qu'il a été transporté dans l'Arabie. Ce qu'il y a de singulier, c'est que sur les lieux on ne fait usage que de la capsule, qui renferme la féve, & que son infusion paroît meilleure & plus douce au goût des Abissins & des Arabes, que celle de la féve même. Lorsque cette féve qui en Arabe se nomme *Bien*, est rotie, broyée, & réduite en boisson, cette liqueur s'appelle *Cahoué*, mot qui se prononce en aspirant fortemant l'*h*. C'est ce qui nous a fait confondre deux choses fort différentes, & donner le nom de l'infusion, non-seulement au fruit qui sert à la faire, mais encore à l'arbre qui le porte. Je n'espére pas que cette remarque faite en passant change rien à l'usage; mais je me flatte du moins que vous me sçaurez gré de cette réflexion. Je reviens à mon sujet. Du Caffé.

Si la nature n'a pas favorisé l'Egypte, en lui refusant la facilité de nourrir l'arbrisseau du Caffé, elle l'en a bien dédommagée d'ailleurs par le nombre infini de fruits de toute espéce, dont elle pare ses jardins & ses campagnes. On y trouve en effet en tout tems & en abondance, des Pêches & des Abricots, des Poires, des Pommes, des Oranges, des Citrons, des Figues, des Capres, des Olives, du Raisin & toutes les autres espéces de fruits qu'on peut souhaiter. Le Pêcher, comme l'Abricotier est fort commun dans ce pays, & son fruit peut passer pour bon. Strabon rapporte que ce fut Cambyse qui en porta des greffes en Egypte. Quoiqu'il en soit, il croît ici une très-grande quantité de Pêches de differentes espéces, & elles n'y sont point sujettes à la gelée. Cependant il faut avoüer que pour la bonté, elles n'approchent pas de celles de France. Il est vrai qu'il en vient d'assez belles à Rosette; mais par tout ailleurs elles ressemblent à nos Pêches de vigne, & sont par-là fort inférieures à ce beau fruit que nous fournissent nos jardins d'Europe. Des Pêches.

A l'égard des Pommes & des Poires qu'on recueille ici, elles sont toutes très-mauvaises, & on peut dire que l'Egypte est des plus mal partagées à cet égard. On y en apporte de Rhodes & de Des Pommes & des Poires.

Damas, qui elles-mêmes ne font pas trop bonnes, & se vendent fort cher. On y envoye aussi quelques Poires du Mont Sinaï; & c'est un régal que l'Archevêque ne manque jamais de faire au Consul de France. Elles croissent dans les Montagnes sur des arbres sauvages, & ne sont pas de mauvais goût. Il est aisé de reconnoître par-là quelle feroit leur bonté, si les arbres étoient entés, & qu'on en prît soin. On voit aussi dans ce pays un certain arbre d'une hauteur assez considérable. Ses feuillles sont menuës, très-vertes & fort agréables, & il porte de petites pommettes de la grosseur d'une Cerise. Ces Pommes ont un noyau & ne sont pas mauvaises.

Des Dattes. Les Dattes sont le fruit le plus commun de l'Egypte, & les Dattiers sont les arbres qu'on y estime le plus, parce qu'il n'y en a point d'un meilleur revenu. Un bon Dattier rapporte jusqu'à 10 l. par an à son maître. Du reste il ne demande aucune culture; il croît au milieu des sables. Les Oliviers réüssissent de même à merveilles dans ce pays, & portent un fruit communément aussi gros que des noix.

Des Capres. On mange ici des Capres en quantité, qui viennent presque toutes d'Alexandrie & de Rosette. Celles-là ressemblent absolument aux Capres de Genes. Il y en a pourtant d'une autre espéce, petites, & longues comme des noyaux d'Olives. Je ne sçai si ce ne seroit point de ce fruit, dont Strabon a parlé quelque part. Peut-être aussi est-ce de ces petites pommes à noyau, dont je vous ai fait mention. On en apporte ici une grande quantité de séches de la Mecque.

Des Figues. Ce pays produit aussi plusieurs espéces de Figues. Celles d'Alexandrie sont admirables. Les autres sont plus grosses, & assez bonnes. Je ne vous parle point du Figuier d'Adam; j'aurai lieu de vous en entretenir dans la suite; mais peut-être serez-vous surpris de ce que je vais vous dire. Il y a ici une espéce de Figues, nommées Figues de Pharaon, que porte le Sycomore, non pas à ses branches, mais au corps & au tronc même de l'arbre. Pour cela on le bat avec de grosses pierres & des marteaux, & de ces meurtrissures sortent ces Figues de la grosseur, & de la forme à peu près des Figues ordinaires. Ce fruit est très-insipide; aussi ne sert-il de nourriture qu'aux pauvres gens & aux oiseaux.

Les

Les Citronniers & les Orangers sont les arbres qu'on voit le plus ordinairement dans les jardins de ce pays; & quoi qu'on n'en ait aucun autre soin que de les arroser, qu'ils soient même sauvageons & pleins d'épines, leur fruit ne laisse pas d'être fort bon. Les Egyptiens mangent les Citrons, comme nous mangeons les Pommes en France. Des Orangers & des Citronniers.

On ne fait point de Vin en Egypte; car je crois qu'on doit compter pour rien celui que font quelques Coptes pour leur usage particulier. Ainsi on peut dire que tout le Vin qu'on boit ici vient de dehors. Le meilleur quand on y est fait, & le plus facile à conserver, vient de Chypre. On l'appelle Vin de la Commanderie, parce que le plus estimé se tire d'un endroit, qui étoit anciennement une Commanderie appartenante aux Chevaliers de saint Jean de Jérusalem, connus aujourd'hui sous le nom de Chevaliers de Malte. Pour moi je n'en use point d'autre, parce que c'est celui que je trouve le moins malfaisant. De la Vigne.

Cependant de ce qu'on ne fait point de vin en Egypte, on ne doit pas conclure que le raisin y soit un fruit rare. Il y est au contraire très commun & très abondant. Il n'est pas croyable combien rapporte un seul pied de vigne. Il y en a un dans la maison Consulaire de France, qui a porté 436 grosses grapes de raisin, & qui en donne ordinairement 300. Le raisin de ce pays-ci est fort bon, & comme je l'ai remarqué dans une autre Lettre, on en feroit du vin de même qualité, si l'on étudioit ce ce qu'il faudroit observer pour y réussir, ou que la superstition des Turcs permît d'y travailler.

On trouve ici diverses autres sortes d'arbres, que nous n'avons point en Europe. Dans l'Egypte supérieure il en croît un qu'on appelle *Séner*. On s'en sert à brûler, & il a cela de propre, qu'il fait un très bon feu, sans laisser aucunes cendres, ou si peu, qu'à peine en trouve-t'on jamais dans le foyer. De l'Arbre appellé *Séner*.

A quelques journées d'Essené dans les déserts voisins de la Libye, on trouve une contrée, où croît l'arbre du Sené. Un peuple barbare habitant de ce pays ébranche cet arbre dans une certaine saison de l'année, & en apporte les branches à Essené. C'est de là qu'elles sont envoyées au Caire, où l'on en détache les feüilles, dont vous voyez qu'on se sert dans nos médecines. On y en apporte aussi des pays voisins de la Mecque; & comme si l'on avoit craint de séparer deux choses, qui vont ordinairement Du Sené.

ensemble, on y a joint la Casse, qui vient de Damiette, comme je l'ai dit ailleurs, pour en faire une Ferme particuliére, dépendante uniquement du Bacha. Ainsi son Fermier seul a le droit de faire ce commerce, que la trop grande abondance, comme la trop petite quantité, rend également desavantageux. Il paye souvent bien cher le privilége exclusif qu'il a d'acheter ces drogues de la premiére main.

Du Lotus & du Saffranon. Il me reste à vous entretenir, Monsieur, de matiéres beaucoup plus embarrassantes. Votre *Lotus* m'a fait donner la torture à une infinité de personnes, & je me la suis donnée à moi-même pour trouver sa convenance, sans avoir encore pu rien découvrir jusqu'ici, qui fût capable de contenter parfaitement un esprit raisonnable comme le votre. Cependant il n'est pas possible qu'une plante, ou un fruit si utile se soit perdu, & il doit vraisemblablement subsister encore en Egypte, puisque les productions de la nature ne sont pas comme celles de l'art, sujettes aux révolutions & aux efforts du temps, qui détruit tout. C'est donc à vous de voir s'il n'y a pas moyen de trouver une description plus propre de ce délicieux *Lotus*, que celle que vous m'avez envoyée, & si les Auteurs anciens, qui en parlent, ne se sont point mieux expliqués sur ce sujet. Selon eux, dites-vous, cette plante ressemble au pavot, & est très bonne à manger; mais vous ajoutez que vous doutez si ce n'est point le Ris, ou une espéce de Féve. Peut-être pourroit-on conjecturer que ce fruit n'est autre chose que la Colocasse, qui est très commune dans ce pays. Il s'y en trouve quantité, & elle est fort bonne à manger, lorsqu'elle est bien aprêtée. C'est une grosse racine presque ronde, & de couleur rougeâtre. Mais la forme de la Colocasse ne convient pas à celle du Pavot, & le Ris ne convient pas à l'oignon de la Colocasse. D'autres pensent que cette plante n'est autre chose qu'un bled particulier, qui croît dans l'Arabie, & qu'on trouve aussi en Egypte; on l'appelle *Dourra*. Cependant il faut avouer que dans tout cela on ne voit aucune convenance, je ne dis pas parfaite, mais même apparente avec le *Lotus* des Anciens.

On m'a parlé aussi d'une plante, qui croît vers les montagnes, & dont les Arabes font sécher la moëlle pour se nourrir. On ajoute que dans une grande disette, qui arriva en Egypte il y a vingt ans, ces peuples enseignoient cette plante aux pauvres ha-

bitans du pays, ausquels elle fut d'un grand secours. Sur cette conformité imparfaite, on seroit tenté peut-être de croire que c'est ici le *Lotus*; mais sans avoir vû la plante même, sans connoître sa forme & ses propriétés, peut-on rien assurer de solide & qui satisfasse?

Pour moi, toutes réflexions faites, je ne trouve aucune plante entre celles que produit l'Egypte, qui puisse mieux convenir avec le *Lotus* des anciens que le Saffranon. Cette plante pousse une tige assez haute, du sommet de laquelle sort une espéce de petite pomme presque semblable à la tête de pavot, & environnée de fleurs, qui servent à la teinture. La récolte de ces fleurs est si considérable, que la France en tire quelquefois sept a huit cens grosses bales dans une seule année, sans ce qu'on en envoye à Alep, & ailleurs. Cette pomme ou capsule, comme vous voudrez la nommer, renferme une semence de la grosseur d'un petit pois, ou d'une grosse lentille, qu'on appelle ici graine de Perroquet, parce que ces animaux s'en nourrissent volontiers. Elle est très savoureuse, d'un goût qui approche de celui du chenevis, mais moins huileuse que cette graine; en sorte qu'on pourroit aisément en faire du pain. La même plante croît aussi en Allemagne; mais sa fleur n'a pas la même vertu. Il est vraisemblable qu'elle viendroit aussi parfaitement bien en France, si on l'y cultivoit; peut-être même y réussiroit-elle mieux, surtout dans les Provinces méridionales. Je le répete : je ne trouve point de plante en Egypte, dont la qualité & la forme conviennent si bien au *Lotus*. Quelques-uns cependant sont persuadés que ce fruit n'est autre chose que le bled de Turquie ou de Barbarie, qui apparemment n'étoit point connu en Europe du tems des Romains; & je serois assez volontiers de leur sentiment.

Du Papyrus, ou Figuier d'Adam.

Il ne m'est pas moins difficile de vous donner des lumiéres bien nettes sur ce que c'est que le *Papyrus* des Anciens, dont on se servoit non seulement pour écrire, mais dont on faisoit même des vases à boire, & dont on vendoit les feuilles pour servir d'assiettes & de plats. Je serois cependant assez porté à croire avec beaucoup d'autres, que ce n'est autre chose que la plante appellée ici Figuier d'Adam, & par les Arabes *Mons*. Elle y a en effet beaucoup de rapport. L'Arbrisseau qui porte ce nom, & qui est fort commun du côté de Damiette, produit une espéce de figues, qui viennent en bouquet. Il y en a toujours au

moins une douzaine ensemble. Elles sont de la grosseur du pouce, & de la longueur d'un grand doigt. C'est un fruit très froid, & à mon goût fort agréable. Aussi est-il fort estimé. Du reste cette plante a la cime lanugineuse, la tige assez haute, & les feuilles de la longueur d'une aulne, & de la largeur de deux pieds. Aussi servent-elles, non seulement de plats & d'assiettes, mais même de napes dans le besoin. Les Turcs ont aussi le secret de les tortiller, & d'en faire des cornets, dans lesquels on peut puiser de l'eau, & boire à son aise. C'est là sans doute le *Papyrus*, dont il est tant parlé dans les Auteurs.

Voilà, Monsieur, tous les éclaircissemens que je puis vous donner au sujet du *Lotus* & du *Papyrus*. Si je ne vous en instruis pas plus parfaitement, ce n'est pas que ces plantes, si nécessaires & si vantées, se soient perduës, pendant que tant d'autres moins utiles se sont conservées. C'est que les Auteurs, qui en ont traité, ou ne les ayant eux-mêmes jamais vûës, & n'en parlant que sur le rapport d'autrui, ou n'ayant pas voulu se donner la peine de nous en laisser des descriptions exactes, ne nous en ont donné qu'une désignation fort imparfaite, aussi-bien que de quelques autres plantes, au sujet desquelles par conséquent je ne vous donnerai pas présentement toute la satisfaction que vous pourriez souhaiter. De ce nombre est par exemple l'herbe *Agrifis*, dont les Egyptiens se servoient autrefois dans certaines cerémonies. Pour satisfaire pleinement là-dessus à l'exactitude de vos lumiéres & à votre curiosité, j'aurois besoin de plus de loisir, de plus d'étude & d'application que mes occupations ne m'en permettent.

Je ne dois pas oublier de vous dire, en finissant cette matiére, que quoi qu'on apporte beaucoup de bois de Constantinople en Egypte pour la construction des bateaux & des édifices, on ne doit pas conclure de là qu'elle en manque de propre à cet usage. Il est vrai qu'il n'y croît ni Chêne ni Sapin, parce que la disposition & la nature du terroir n'y sont pas convenables. Mais en récompense elle a le Sycomore, qui peut bien les remplacer. Ce bois est excellent pour résister à l'eau aussi-bien qu'à l'air. Aussi est-ce pour cette raison, que les Egyptiens s'en servoient autrefois à faire les caisses, dans lesquelles ils renfermoient leurs Mo mies.

Des ani- J'entre de là, Monsieur, dans un champ plus vaste & plus

animé, où l'air, l'eau & la terre vont me fournir également une matiére des plus curieuses. Je parle de ce qui regarde les animaux differens que produit l'Egypte, & dont la nature de cette Lettre m'oblige de vous entretenir. Pour le faire avec quelque méthode, je divise tous les animaux, qui peuplent ou infestent ce vaste pays, en volatiles, en aquatiques, ou poissons, & en terrestres, qui se subdivisent eux-mêmes en animaux domestiques, ou privés, en bêtes fauves, en reptiles, & en insectes; & sur ce pied là, je commence d'abord par les volatiles. maux qu'on voit en Egypte.

Les Oiseaux qu'on trouve en Egypte mériteroient seuls un volume entier. Je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde, où on en voye de si singuliers & de tant de sortes. Les Damoiselles de Numidie, les Agobilles, & beaucoup d'autres, qu'on voit & qu'on a vûës dans la Ménagerie du Roy, se tirent d'Egypte. Un Oiseleur de S. M. a actuellement ici un Oiseau, dont le bec est si singulier, que si un Peintre en vouloit représenter un d'imagination, & le faire ridicule, il ne pourroit jamais atteindre à la bisarrerie de celui-ci. Des Oiseaux.

Il est vrai que ce pays ne produit ni Perdrix, ni Liévres, ni Lapins, ni de toute cette espéce de chasse de terre, dont le Levant est rempli; mais en récompense celle d'eau y est très abondante. A peine le froid commence à se faire sentir en Europe, qu'on ne manque ici ni de Canards, ni de Sarcelles, ni de Bécassines & de Pluviers, ni même de Cailles & de Tourterelles passagéres, qui sont fort bonnes. A la vérité toutes les espéces d'Oiseaux aquatiques, qui sont les plus abondans, ne se trouvent pas dans tous les endroits du Nil. Les uns s'arrêtent aux embouchures, d'autres au Caire, ou aux environs; il y en a qui remontent jusques dans l'Egypte supérieure. Les différens lacs, qui se forment dans les campagnes des inondations du Nil, servent aussi de retraite à un grand nombre de ces Oiseaux, qui vivent du poison de ces étangs. Ils en sont ordinairement tout couverts pendant l'hiver. Mais il faut observer, qu'on y en voit beaucoup moins dans les années, où cette saison n'est pas rude dans les pays Septentrionnaux. Il semble qu'on pourroit conclure de cette remarque, que la nécessité bien plus que l'habitude oblige ces animaux à changer de climat, & qu'il n'y a que l'extrême rigueur du froid, qui les force à se réfugier comme par degrés dans les lieux où la température de l'air est plus conforme à leur nature. Des Oiseaux aquatiques.

De la Volaille. La volaille est de même fort commune en Egypte, & aussi bonne que le climat peut le permettre. Ainsi lorsque les hivers sont froids, & qu'elle est bien nourrie, elle est fort grasse & très délicate. Le Pigeonneau de maison sur tout est très estimé ici, & avec raison; car c'est un des meilleurs mangers qu'on y ait. On a éprouvé si un Poulet éclos sous la Poule est meilleur qu'un autre éclos à la maniére ordinaire du pays, c'est-à-dire, dans le four. Plusieurs tiennent pour le premier; pour moi je crois la chose fort égale.

Des Oiseaux de proie. Enfin ce pays-ci ne manque point non plus d'Oiseaux de proïe. Il s'y trouve quantité d'Eperviers, dont on ne fait aucun usage: on y prend seulement une petite espéce de Faucons, que l'on nomme *Saer*, dont l'Egypte doit fournir un certain nombre, qu'elle entretient pour la chasse du Grand Seigneur. Il y a aussi d'autres petits Oiseaux de proïe, qui chassent aux Cailles. Enfin ce pays est sur-tout si rempli de Milans, que l'air en est quelquefois obscurci. Les Arabes appellent cet Oiseau *le Pere de l'air*, pour désigner l'excellence de son vol.

De l'Ibis, ou Chapon de Pharaon. Ce seroit ici le lieu de parler de l'*Ibis* des Anciens; mais c'est encore un de ces articles sur lesquels je ne puis guéres donner que des conjectures. En effet, le seul caractéristique, qui dans les Auteurs distingue l'*Ibis* des autres Oiseaux, c'est qu'il fait une guerre mortelle aux Serpens, dont le pays est infesté. Or, comme il se trouve en Egypte quatre ou cinq sortes d'Oiseaux également ennemis des Serpens, & qui les dévorent, & que nous n'avons point d'ailleurs de description fort exacte de l'*Ibis*, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer l'espéce, qui peut lui convenir. La Gruë, la Cicogne, l'Epervier, le Milan, le Faucon, donnent tous la chasse aux Serpens, & en détruisent un très-grand nombre. Dans le mois de Mai, lorsque les vents soufflent, & que les campagnes se sont découvertes, on voit ces différentes espéces d'Oiseaux descendre par troupes de la haute Egypte, d'où ils sont chassés par les pluies, ou sortir des montagnes de sables, dont le Nil est bordé, & s'approcher des lieux plus frais. C'est alors qu'ils rendent au pays ce service, qui a fait regarder l'*Ibis* par les Anciens comme un oiseau sacré, & qu'Horace a exprimé par ces vers: *

Nunc in reluctantes Dracones
Egit amor dapis atque pugnæ.

* Dans ses Odes, Liv. 4. Od. 4.

Mais malgré cela je ne vois point qu'aucun de ces Oiseaux ait un véritable rapport avec l'*Ibis*, suivant la figure que les Hieroglyphes nous en donnent, ou que nous nous imaginons le représenter. D'ailleurs la Cicogne & la Grue ne sont point particuliéres à l'Egypte; elles ne font que passer. Les autres Oiseaux même que je viens de nommer, quoiqu'ils restent dans le pays, & lui appartiennent par cet endroit, se voyent de même par tout ailleurs. Or l'*Ibis* est décrit comme un oiseau, qui n'est propre qu'à l'Egypte *, *avis peculiaris Ægypti*. Cependant il n'est pas croyable que cet Oiseau se soit perdu. Daper dit même dans son Afrique qu'on le trouve entre Rosette & Alexandrie.

Au milieu de ces ténebres épaisses me permettriez-vous de hazarder une conjecture? On voit en Egypte un Oiseau particulier à ce pays, & absolument inconnu en Europe. On pourroit le comparer à un Chapon pour la forme, excepté qu'il est plus gros; aussi l'appelle-t'on ici *Chapon de Pharaon*, & à Alep *Saphan Bacha*. Il dévore les Serpens comme l'*Ibis*; d'ailleurs il y en a de blancs, & de blancs & de noirs, qui est la couleur que Pline donne à cet Oiseau sacré. Tout cela ne prouveroit-il point que c'est ici l'*Ibis* des Anciens? J'ajoute une particularité, qui peut encore servir à fortifier ma pensée; c'est que ce Chapon de Pharaon suit du Caire pendant plus de cent lieues les Caravannes, qui vont à la Mecque, pour se repaître des carcasses des animaux, qu'on tuë pendant le voyage, & que dans toute autre saison on n'en voit aucun sur cette route. Ne seroient-ce point là ces Oiseaux, ou plutôt ces *Ibis*, que Moyse mena avec lui dans le désert, & ne pourroit-on point croire qu'ils auroient suivi son armée? L'Histoire dit, à la vérité, qu'il les fit porter en cage par un effet de sa prévoyance; mais ce ne seroit pas la premiére fois qu'un Historien auroit embelli sa narration en faveur de son Héros. Ne peut-il pas se faire d'ailleurs que les habitans des lieux, où ces Oiseaux dévorerent tant de Serpens, n'y en ayant jamais vû auparavant de cette espéce, au lieu d'imaginer qu'ils suivoient l'armée pour profiter de la proïe qu'ils attendoient, se persuadassent qu'on les y avoit apportés, & que cette opinion prevalût ensuite dans l'armée même? Quoi qu'il en soit les Auteurs nous ont parlé d'une maniére trop vague au sujet de l'*Ibis*, pour que nous puissions tirer quelque induction cer-

* Pline dans son Hist. Nat. Liv. 10.

taine de leur rapport ; & pour vous dire naturellement ma pensée, je crois que nous devrions renoncer à les entendre, quand ils ont parlé de maniére à ne vouloir pas être entendus. Tout l'expédient que je trouverois en ceci, si l'on permettoit d'en trouver, ce seroit de dire, que sous le nom d'*Ibis*, les Anciens ont compris indistinctement tous les Oiseaux, qui rendoient à l'Egypte le bon office de la purger des dangereux reptiles que ce climat produit en abondance.

Des Abeilles. En vous entretenant des Oiseaux que produit l'Egypte, je ne dois pas oublier de vous parler des Abeilles ou Mouches à miel. Il y en a une très-grande quantité dans ce pays, & on y conserve encore aujourd'hui un usage introduit par les anciens Egytiens de les nourrir d'une maniére très-singuliére. Vers la fin d'Octobre, lorsque le Nil, en baissant, a laissé aux Laboureurs le temps d'ensemencer les terres, la graine de sainfoin est une de celles qu'on séme des premiéres, & qui rapporte le plus de profit. Comme la haute Egypte est plus chaude que la basse, & que les terres y sont de même plutôt découvertes de l'inondation, le sainfoin y croît aussi plutôt. La connoissance que l'on en a, fait qu'on y envoye de toutes les parties de l'Egypte les Rûches à miel qui s'y trouvent, afin que les Abeilles joüissent de meilleure heure de la richesse des fleurs, qui naissent dans cette contrée, plutôt qu'en aucun autre endroit du Royaume. Ces Rûches parvenuës à cette extrémité de l'Egypte, y sont entassées en pyramides sur des batteaux préparés pour les recevoir ; après avoir été toutes numérotées par les particuliers, qui les y déposent. Là ces Mouches à miel paissent dans les campagnes pendant quelques jours; ensuite lorsqu'on juge qu'elles ont à peu près moissonné le miel & la cire, qui se trouvent dans les environs à deux ou trois lieües à la ronde, on fait descendre les batteaux qui les portent, deux ou trois autres lieües plus bas, & on les y laisse de même à proportion autant de temps qu'il est nécessaire pour moissonner les richesses de ce canton. Enfin vers le commencement de Février, après avoir parcouru toute l'Egypte, elles arrivent à la mer, d'où l'on repart pour les conduire chacune dans les lieux de leur domicile ordinaire. Car on a soin de marquer exactement sur un registre chaque quartier, d'où partent les Rûches au commencement de la saison, leur nombre, & les noms des particuliers qui les envoyent, aussi-bien que les numé-

ro

ro des batteaux, où elles ont été arrangées relativement à leurs habitations. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'avec la plus grande fidelité de mémoire, qu'on puisse imaginer, chacune de ces Abeilles retrouve sa ruche, & ne se méprend jamais à cette reconnoissance. Ce qui me paroît plus admirable encore, c'est que les anciens Egyptiens ayent été si attentifs à tous les avantages qu'ils pouvoient tirer de la situation de leur pays; qu'après avoir observé que toutes choses mûrissoient plutôt dans la haute Egypte, & beaucoup plus tard dans la basse, ce qui faisoit une différence d'une extrémité à l'autre de plus de six semaines, ils ayent songé à faire de sorte la récolte de la cire & du miel, qu'il ne s'en perdît aucune partie; & qu'ils ayent trouvé cette maniére ingénieuse de la faire faire par les Abeilles, successivement suivant la maturité des fleurs, & l'arrangement de la nature.

Le poisson n'est pas moins commun ici que le gibier & les autres oiseaux. Le Nil en fournit en abondance, & de plusieurs sortes, & les côtes du Delta sont également poissonneuses. Il est certain qu'il doit y avoir en Egypte une quantité prodigieuse de poisson, puisqu'on a remarqué que sur ces lacs, ou étangs, où se retire le gibier d'eau, il se rassembloit quelquefois jusqu'à cent mille Agobilles, oiseau vorace, auquel il faut par jour au moins trois ou quatre livres de poisson. Des Poissons.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans cette quantité étonnante de poissons, il ne se trouve guéres que l'Anguille, qui ressemble à ceux qu'on prend dans nos riviéres d'Europe. Il est vrai cependant qu'en Décembre, en Janvier, & en Févier, on pêche ici de très bon Harang. Ce qui vous surprendra, c'est que ce poisson ne se trouve qu'aux environs du Caire; on n'en prend point à Rosette, & fort peu à Damiette, par où il devroit passer pour monter vers cette premiére ville; on n'en voit pas même dans la Méditerranée. Je laisse à vos réflexions le soin de chercher la cause d'une telle bisarrerie de la nature. De l'Anguille & du Harang.

Il y a aussi au Caire une espéce de poisson que l'on appelle *Boulti*, & qui ressemble beaucoup à la Carpe. Ce poisson, si l'on en croit le Macrisi, n'a pas toujours été connu en Egypte; & ce n'est, selon cet Auteur, que depuis quelques siécles qu'on en trouve dans le Nil. S'il est vrai que l'Egypte ait fait une acquisition de ce côté là, elle a aussi beaucoup perdu d'un autre, puisque, comme je l'ai dit ailleurs, l'arbre du baume si célébre Du Boulti.

autrefois n'y subsiste plus depuis long-temps. Ce baume étoit si recommandable aux Chrétiens du pays, qu'ils auroient douté de la validité de leur baptême, si on n'en eut pas mêlé quelques goutes dans l'eau, dont on se servoit pour cette cérémonie. Au reste je ne crois pas qu'il fût semblable à celui de la Mecque. Ce dernier en effet coule des arbres à la maniére de toutes les résines, au lieu que celui d'Egypte se recueilloit d'une autre façon.

De la Nacre.

On voit encore ici des Nacres de perles, dont les huitres sont d'un très-bon goût. La pêche s'en fait sur les côtes de la mer rouge, où elle est fort abondante. On trouve sur cette côte une infinité de poissons de différentes espéces.

D'un Poisson singulier.

On y en pêche un entre autres, qui approche de la figure d'une femme, ayant deux bras & deux mains, dont il se bat le sein, lorsqu'il est pris, en poussant des cris à peu près semblables à ceux d'un homme. La peau de ce poisson est fort épaisse, & est d'un grand usage pour les habitans de ce pays. Ils s'en servent en guise de souliers pour se garantir de la dureté des roches, & de l'ardeur des sables, sur lesquels il n'y a point d'homme, qui puisse s'arrêter pieds nuds pendant un quart d'heure.

Des animaux domestiques, & du prix des viandes.

Je passe aux animaux domestiques, que l'Egypte ne produit pas avec moins de fécondité que tous les autres. On y trouve des Bœufs, des Buffles, des Veaux, des Moutons, & des Chévres en quantité. Aussi la viande y étoit-elle à très-grand marché autrefois; mais les choses ont beaucoup changé, sur-tout depuis la peste & la famine de l'année 1696. La livre de Mouton vaut aujourd'hui quatre sols, celle de Bœuf deux sols six deniers, la Poule s'y vend huit à dix sols, la paire de Pigeonneaux six sols, & il n'y a pas d'apparence que les choses retournent à leur premier état. L'abondance des Piastres d'Espagne, qui passent dans ce pays depuis qu'on en tire des Castors pour l'Europe, & qui sont fort communs, même chez les habitans de la campagne, a contribué sans doute à cette augmentation. Jamais le Paysan ne fut si riche que depuis quelques années.

Des Moutons.

La viande la plus commune chez les Turcs, c'est le mouton. Il n'est bon en Egypte que pendant la verdure, c'est-à-dire, en Décembre, Janvier & Février; dans toute autre saison, il sent la laine. On tond les Moutons pour en avoir la toison; mais en général, ce n'est point l'usage ici de les couper, comme on le pratique en Europe.

Les Chévres y sont bonnes, autant qu'elles peuvent l'être; mais elles sont mille fois plus belles, qu'elles ne sont bonnes. Leurs oreilles pendantes quelquefois de deux pieds, leur nez aquilin, & leur peau marquetée avec la derniére justesse, rendent cet animal un des plus agréables que l'on puisse voir. Des Chévres.

On rencontre souvent la même régularité dans les Bœufs; & il y en a d'une si grande beauté, que le pinceau ne sçauroit représenter rien de plus flatteur. Toutes les mêmes marquetures, qui se voyent d'un côté, se trouvent également de l'autre. La chair de cet animal est admirable, sur-tout dans la verdure. Elle ne le céde pas en bonté à celle des Bœufs de Hongrie, ni à aucune autre. Elle a même cela de plus excellent, qu'elle est extrêmément nourrissante. Des Bœufs.

On ne mange point de Veau en Turquie; les Juifs seuls en achetent quelques-uns. C'est un agrément de moins qu'on a ici; mais les Turcs regardent comme une folie, & même comme un péché, de tuer dans sa petitesse un animal, qui dans sa juste grandeur peut être d'une utilité considérable. Des Veaux.

En récompense, on fait ici une grande consommation de chair de Buffle. Il y a beaucoup de ces animaux en Egypte, où ils n'ont pas la férocité de ceux d'Europe. Leur lait est d'un très-grand usage; on en fait même du beurre qui est excellent, & aussi bon qu'on en mange en aucun autre pays du monde. La chair de Buffle, & même celle de Bœuf n'est que pour le peuple. Les Grands croiroient se deshonorer s'ils en faisoient servir sur leur table. Des Buffles.

Le Cheval est par tout un animal si utile & si estimé, que vous ne serez pas fâché que je m'étende davantage sur ce qui le regarde. En général les Chevaux d'Egypte sont naturellement beaux, & beaucoup plus gras que ceux de Barbarie. Les pâturages abondans qu'ils ont dans ce pays-ci pendant plusieurs mois de l'année, contribuent à cette différence. Des Chevaux.

Il y a ici de deux sortes de Chevaux. Les uns sont Arabes, & s'appellent Chevaux Turcs; les autres sont des Chevaux du pays. Les premiers sont les moins beaux, & cependant les plus chers, parce qu'ils ont plus de vitesse & de feu; qualité que les Turcs estiment infiniment dans ces animaux. Les Chevaux d'Egypte au contraire ont beaucoup de mine, de taille, & de fierté; mais ils sont ordinairement mous, & sans feu; défaut qui

leur est commun avec la plûpart des Chevaux élevés & nourris comme eux dans les plaines, & dans les pays chauds. Ils peuvent passer pour de fort beaux Chevaux de parade ; mais ils ne sont pas de service dans les pays de boües, ou de montagnes. Cependant malgré cette mauvaise réputation qu'ils ont en Turquie, on ne laisse pas d'en envoyer beaucoup à Constantinople, où les Bachas en font passer de tems en tems. Ismaël Bacha en fit présent d'une trentaine au Grand Seigneur & au Visir, & celui qui gouverne aujourd'hui, en fait chercher actuellement pour le même sujet. Je vis les premiers, dont je fus très-peu content. Tous les Officiers de considération, que la Porte envoye en Egypte le long d'une année, reçoivent beaucoup de ces Chevaux en présent, & les emmennent ensuite avec eux, pour en régaler à leur tour leurs Patrons. C'est par là que les Chevaux d'Egypte sont fort connus à Constantinople, quoiqu'il y en ait de meilleurs & de plus beaux dans diverses autres Provinces de l'Empire.

Quoique les Chevaux soient très-communs en Egypte, c'est peut-être cependant l'endroit du monde, où il est plus difficile d'en trouver de passables dans l'âge où ils sont en état de rendre service. De cent Chevaux au-dessus de cinq ans, je mets en fait qu'il s'en trouve plus de quatre-vingt-dix brûlés ou estropiés. Les Chevaux ne sont pas plutôt entrés dans leur quatriéme année, que les Turcs les montent, & que les poussant à toute bride, suivant leur mauvaise coutume, il les arrêtent par des saccades. Tel est l'exercice de tous les Turcs, au moins deux fois la semaine. Ils ruinent ainsi un Cheval en très-peu de mois. Les jambes leur deviennent enflées, foibles, même tortues & contrefaites. Le remède dont on use pour les guérir, ou les fortifier, est de leur bruler les jambes en dedans & en dehors ; en sorte que l'on voit de beaux Chevaux défigurés & estropiés de la plus cruelle maniére du monde. Ceux qui échapent à ces mauvais traitemens, ne laissent pas d'être ruinés par ces courses outrées & continuelles. Les Turcs ont même la précaution, quand ils ont quelques bons & beaux Chevaux, de les défigurer de cette maniére, afin que les Bachas, ou ceux de qui ils dependent, ne les leur demandent point. Souvent aussi pour prévenir cet inconvenient, ils tiennent leurs Chevaux éloignés du Caire dans des villages, afin de s'en prévaloir auprès des Grands, dont

ils peuvent avoir besoin, lorsqu'il leur survient quelque affaire. Car les Turcs n'estiment rien tant qu'un beau cheval.

Cependant ces Chevaux ainsi défigurés ne laissent pas d'être très-chers. Lorsqu'ils ont de l'apparence, & qu'ils conservent encore quelque vigueur, ils se vendent deux & trois cens écus, & jusqu'à cinq cens, lorsqu'ils n'ont point ces deffauts. Les Poulains sont à proportion à beaucoup meilleur marché. On en a de fort jolis pour deux cens ou deux cens cinquante livres; les plus chers ne passent pas trois cens livres, & on en trouve facilement. Peut-être qu'en les tirant du pays de bonne heure, ils s'accoutumeroient plus aisément aux bouës & au pavé d'Europe.

Il y a ici des Chevaux de tout poil, beaucoup de gris pommelés, d'Alesans brulés, de parfaitement noirs & blancs. Il s'y en voit quelques-uns d'un mélange fort singulier, comme des Isabelles pommelés de noir, & quelques autres. Les plus beaux se tirent de la haute Egypte, autrement du Saïdi, où les paturages sont plus abondans qu'en aucun autre canton de ce pays.

Des Anes.

Ce qui peut-être paroîtra surprenant, c'est que les Anes ne sont gueres moins estimés en Egypte que les Chevaux, du moins y sont-ils d'un très-grand usage. Les Dames ne se servent point d'autre monture, & les hommes même s'en accommodent plus volontiers que des chevaux, lorsque leurs emplois le leur permettent. Aussi faut-il avoüer que ces animaux n'ont rien ici de la paresse & de la pesanteur naturelle aux notres. Au-contraire ils ont un feu que les plus longues marches ne ralentissent point. Ils fournissent sans difficulté aux longs voyages de la Mecque, & ont un pas si vîte & en même tems si doux, que les Chevaux ne les peuvent suivre qu'au trot. Aussi ne leur sont-ils guéres inférieurs pour le prix. Quoi qu'ils soient ici très-communs, il s'en vend tous les jours jusqu'à deux & trois cens livres.

Des Chats.

Tandis que je suis sur le chapitre des animaux domestiques, je ne dois pas oublier de vous parler des Chats. C'est à mon sens avec beaucoup de justice que les anciens Egyptiens révéroient cet animal. Outre qu'il est le symbole de la vigilance, l'utilité & la beauté avoient part sans doute au culte qu'ils lui rendoient. Les Rats & les Souris sont ici en si grand nombre, que le secours des Chats est absolument nécessaire. On peut ajouter qu'ils y sont si beaux, que jamais la nature ne produisit

rien de plus charmant. Je ne suis pas amateur des Chats, mais toutes les fois que je jette les yeux sur quelques-uns que j'ai dans ma maison, je ne puis m'empêcher d'admirer la varieté, la régularité, la bisarrerie même des couleurs, dont leur peau est bigarée. Il n'y a point de Tigre ni de Léopard en Afrique, qui soit si bien marqueté. Un pareil animal feroit honneur sans contredit à une Ménagerie royale. Ce que je trouve de ridicule, c'est qu'on voit ici des hopitaux destinés pour ces sortes d'animaux, & qu'une dévotion fanatique porte des péres & des méres à y envoyer de la viande & d'autres provisions pour leur entretien.

Des Chiens.

Mais si les Egyptiens ont tant d'inclination pour les Chats, ils ont en récompense pour les Chiens une indifférence qui approche fort de l'aversion. Ces animaux ne sont pas rares dans ce pays; on en trouve en grand nombre dans toutes les ruës des villes; mais jamais ils n'entrent dans les maisons, si ce n'est peut-être à la campagne. Ce qu'il y a de plus singulier au sujet de ces animaux, c'est qu'ils sont, pour ainsi dire, divisés par peuplades, qui ne se mêlent point, chacun restant dans le canton où il est né. Que si quelqu'un s'avise de passer d'une République à l'autre, il est reçu de maniére à lui faire perdre l'envie de revenir. Au Caire on a soin de leur donner de l'eau; c'est la seule attention qu'on daigne avoir pour ces animaux; encore n'est-elle pas générale. Par tout ailleurs s'ils en ont besoin, ils en cherchent.

Des Bêtes fauves.

A l'égard des bêtes fauves, elles sont fort rares en Egypte, parce qu'elles n'y trouvent ni bois ni fontaines, ni même d'autres eaux que celles de ces lacs formés, comme je l'ai dit plus haut, par les débordemens du Nil, & que le pays est d'ailleurs si peuplé d'habitans & si découvert, qu'elles n'y peuvent avoir de retraite. On voit, à la vérité, quelques Renards & un petit nombre de Loups descendre pendant la nuit, dans les campagnes; mais ils y font peu de séjour, & dès que le jour commence à paroître, ils ne manquent pas de regagner en hâte les sables & les déserts.

De la Gazelle.

On trouve pourtant vers Aléxandrie des Gazelles en assez grand nombre. C'est une espéce de Chevreüil, dont l'œil vif, grand & perçant a passé en proverbe. Pour loüer les yeux des Dames, on dit tous les jours qu'elles ont des yeux de Gazelles. Pour ce qui est des Lions, des Tigres, & des Léopards, on n'en

voit aucuns dans toute l'Egypte ; & s'il s'y rencontre quelques Sangliers, ils sont plus doux que nos Porcs domestiques. Il seroit même assez difficile d'y découvrir quelque différence.

L'ennemi le plus redoutable qu'ayent les habitans de l'Egypte, & ceux qui comme eux vivent sous ce climat, est l'Hippopotame. Cet animal qui prend naissance dans l'Ethiopie, & dont la figure a certainement beaucoup plus de rapport à celle du bœuf qu'à celle du cheval, descendant par le Nil dans la haute Egypte, porte le ravage dans tous les lieux où il se jette. On ne sçauroit croire combien il est dangereux, & pernicieux aux biens de la terre, désolant les campagnes, & mangeant par tout où il passe les épics de bled, surtout des bleds de Turquie. Il étouffe les hommes avec ses jambes, qui sont fort grosses & fort courtes ; & en boit seulement le sang. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il a la peau épaisse de deux doigts, & qu'il est d'autant plus difficile à tuer, qu'il n'a qu'un très-petit endroit au front, où il puisse être blessé. Les Nubiens disent qu'il a la voix terrible, & fait trembler la terre lorsqu'il mugit. Ils ajoutent qu'on n'en a jamais pris en vie. Des valets de cette nation, que j'ai chez moi, m'ont demandé une somme très-considérable, pour m'en faire venir une peau qui est à Sannar, & que quatre chameaux peuvent porter à peine. Un homme de bout dans le ventre de cet animal ne peut toucher avec la main le dos de la bête. Il y a quelques années que proche de Damiette on en prit un dont on conserve encore la peau. On en apporte de Nubie au Caire, mais par tranches. Je ne connois point l'animal, qui lui est opposé, & je ne pense pas qu'il soit connu en Egypte, où l'Hippopotame est d'ailleurs très-rare. Je ne puis cependant m'imaginer que la nature, qui dans tous les pays du monde a pourvû aux besoins de chaque climat, & qui nulle part n'a produit le poison sans l'accompagner de son remede, ne lui ait pas fait naître un ennemi. L'ignorance où nous sommes de son existence n'est pas une raison de la combattre. Les choses les moins connuës, & quelquefois les plus incroyables, ne sont pas souvent les moins certaines.

De l'Hippopotame.

Je joindrai à l'Hippopotame un animal, qui n'est pas moins à craindre pour ce pays, & qui étant amphibie, puisqu'il vit également, & même plus sur la terre que dans l'eau, peut être mis au nombre des animaux terrestres. Je parle du Crocodile, cet enne-

Du Crocodile.

mi furieux de tous les pays qui ont le malheur d'en être infectés. Cet animal est fort commun en Egypte ; mais il se trouve ordinairement dans la haute, & il est très-rare d'en voir dans le Delta, où il n'y en a aucun, pas même à plus d'une journée au-dessus du Caire. Il est extrémément dangereux, & fait beaucoup de dégât par tout où il se rencontre, sur tout au-dessus de *Girgey*, qui est le lieu de l'ancienne Saïde. On l'a vû emporter des hommes entiers & d'autres animaux, lorsqu'il pouvoit les joindre au bord du Nil. Des personnes dignes de foi m'ont assuré, que vers Essené il s'en voit de si prodigieux, qu'ils arrêtent quelquefois de petites Caravanes.

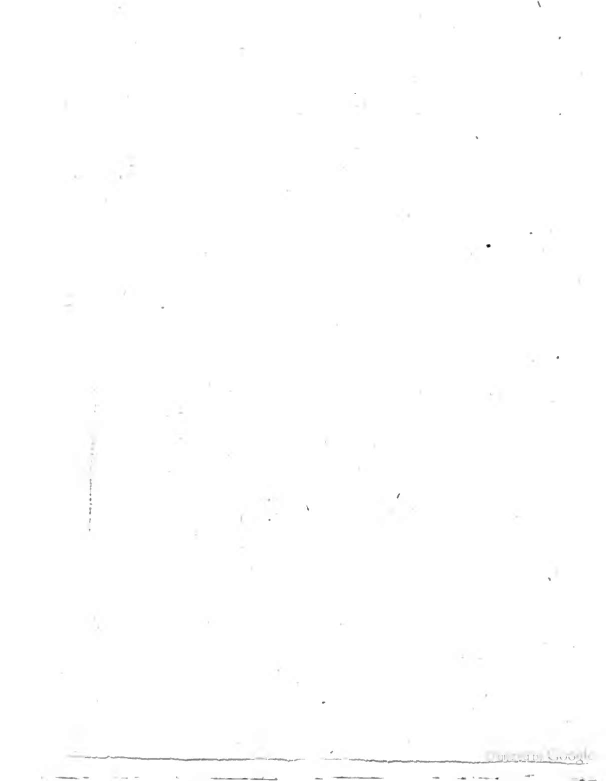
Maniere de le prendre.

La maniére, dont on les prend, est différente, & quelque fois assez singuliére. La plus ordinaire est de creuser le long du Nil de grands fossés, que l'on couvre de paille, & où cet animal va se précipiter. On en prend quelquefois avec des hameçons, en leur mettant pour appas un quartier de cochon, ou de lard, dont ils sont fort friands. Quelques-uns se cachent dans les lieux, où ils sçavent que cet animal fréquente, & lui tendent quelques piéges. Aussi-tôt qu'il est pris, le Chasseur accourt avec de grands cris, & dit au Crocodile d'une voix forte & d'un ton menaçant, *Childraak-Scynche*, c'est-à-dire, *léve le bras* ; ce que fait l'animal ; alors le Chasseur lui enfonce sous l'aisselle un dard à deux ou trois pointes armé de crochets, & le tuë. Il y a des gens assez hardis pour aller au Crocodile, lorsqu'il est endormi, & pour lui enfoncer le dard sans qu'il soit pris au piége. D'autres le prennent d'une autre maniére que je ne sçai pas ; mais certainement ce ne peut être avec des filets, puisqu'ils ne sont point ici en usage.

Un des habitans de la haute Egypte en prit un l'année derniére d'une façon, qui autant par sa singularité que par le danger, auquel cet homme s'exposoit, mérite de vous être rapportée. Il exposa un fils fort jeune, qu'il avoit, à l'endroit où le jour précédent cet animal avoit dévoré une fille de quinze ans appartenante au Gouverneur de ce lieu, qui avoit promis une récompense à celui qui le lui ameneroit mort ou vif. En même tems cet homme s'étoit caché fort près de son fils, & tenoit une large planche toute prête pour l'exécution qu'il méditoit. A peine apperçut-il le Crocodile proche de l'enfant, qu'il enfonça sa planche dans la gueule béante de l'animal. Alors ses dents

Figure de l'Ichneumon.

Figure de l'Hippopotame.



dents pointuës se croisant les unes sur les autres, entrérent dans ce morceau de bois, & le ferrerent avec tant de violence, qu'il lui fut ensuite impossible d'ouvrir la gueule. L'homme la lui lia sur le champ, & gagna ainsi les cinquante écus que le Gouverneur avoit promis à quiconque pourroit prendre cette bête.

Au reste cet animal est sans contredit d'une force tout-à-fait extraordinaire. Il y a quelques jours qu'on m'en apporta un en vie de la longueur d'un pied & demi seulement. Il étoit attaché à une corde. Je lui fis délier le museau, & il se retourna sur le champ pour mordre celui qui le tenoit; mais il n'attrapa que sa propre queuë dans laquelle ses dents entrerent si avant, qu'il fallut se servir d'un fer pour pouvoir lui ouvrir la gueule. Cet animal n'avoit peut-être pas quinze jours. Que peut faire un Crocodile de vingt pieds de longueur & davantage? J'en vis l'année derniére un de douze pieds, qui n'avoit pas mangé depuis trente-cinq jours, ayant toujours eu pendant ce tems-là la gueule fermée. D'un coup de queuë il renversa cinq ou six hommes & une balle de Caffé, comme je pourrois renverser six pions d'un jeu d'Echets. Force extraordinaire de cet animal.

Le Crocodile n'a point de langue, & ne mache point, parce que ses dents entrent les unes dans les autres. Mais il avale sa proye; & lorsqu'il ne peut avaler un homme entier, il le déchire avec ses pattes. Il a sur l'œil entre la paupiére une pellicule transparente, qu'il retire au coin de l'œil lorsqu'il sort de l'eau, & qu'il étend au-contraire lorsqu'il y rentre. Il est hors de doute que si l'on peut venir à bout de lui jetter de la bouë sur les yeux, il est à demi vaincu. J'ai plusieurs fois essayé d'en élever de petits; mais ils n'ont jamais voulu manger, & ont constament rejetté tout ce qui leur a été donné ou fourré dans la gorge.

A cet animal si grand & si furieux la nature a opposé un ennemi, qui pour être fort petit, n'en est pas pour lui moins redoutable. Vous comprenez, Monsieur, que je veux parler de l'*Ichneumon* pour qui les anciens Egyptiens avoient tant de vénération. Je sçai que quelques-uns prétendent que cet animal n'est autre chose qu'une espéce de Tortuë blancheatre, que les Arabes appellent *Cersé*. Ils disent que par un instinct naturel, elle épie le Cocrodile, lorsqu'il va faire ses œufs & les enterre dans le sable, & que dès qu'il est retiré, elle va les chercher pour les casser & les manger. Ils ajoutent que le Crocodile, qui veille de De l'*Ichneumon*, ou Rat de Pharaon.

E

son côté pour l'en empêcher, la voyant approcher, court aussitôt à elle pour la dévorer, mais qu'en mordant la Tortuë, & ne trouvant sous ses dents qu'une écaille dure & impénétrable, il l'abandonne sur le champ. Mais sans parler de la figure que Dapper nous a donnée de l'*Ichneumon*, qui ne convient nulle-à la Tortuë, tant de représentations en pierre, qui nous restent de cet animal, & dont plusieurs sont accompagnées de lettres hieroglyfiques, ne laissent aucun lieu de douter que ce ne soit ce qu'on appelle aujourd'hui *Rat de Pharaon*. C'est une espéce de petit Cochon sauvage fort joli, & très-aisé à apprivoiser, qui a le poil hérissé comme un Porc-épic. Il est toujours ennemi des autres rats, & surtout des Crocodiles, & n'a rien perdu de son ardeur naturelle à leur faire la guerre. Non-seulement il dévore leurs œufs, dont il se nourrit; mais il attaque encore avec courage les petits Crocodiles, dont il sçait venir à bout en les prenant par le col au deffaut de la tête. J'en ai vû deux fois chez moi l'expérience, & je n'ai pû m'empêcher d'avoüer, que c'étoit avec justice que les anciens Egyptiens révéroient un animal si utile & si salutaire. On dit que de quatre cens œufs que le Crocodile pond à la fois, pour en sauver quelques-uns de la fureur de cet ennemi mortel de son espéce, il est obligé de les transporter dans quelques petites Isles lorsque le Nil s'est retiré, afin de donner le tems au Soleil de les faire éclore. On ajoute que lorsque cet animal dort au Soleil la gueule béante, ce qui lui arrive ordinairement, l'Ichneumon qui l'épie, entre dans son ventre, d'où il ne sort qu'après lui avoir rongé les intestins; ce qui lui cause infailliblement la mort. C'est ainsi que la Providence toujours infiniment sage, se sert d'un petit animal, pour empêcher la multiplication d'un monstre, qui semble n'être né que pour la ruine du genre humain.

Du nom de Pharaon.

A cette occasion permettez-moi, Monsieur, de vous faire faire en passant une observation au sujet du nom de Pharaon. Il est vrai que ce nom s'applique ici à de grandes choses, & renferme quelquefois un éloge; mais il n'est pas moins certain que très-souvent aussi c'est un terme fort injurieux, qui marque le dernier mépris. *Tu es un Pharaon, ou de race Pharaonique*: Il est difficile de pouvoir en Egypte dire pis à un homme. Par-là vous voyez qu'on s'y souvient encore de la persécution que le peuple de Dieu eut à souffrir de la part de ce mauvais roi; & cer-

tainement c'est avec beaucoup de sujet, si les Cousins & quelques autres insectes, dont ce pays est affligé, nous sont restés de ceux que la colére du Seigneur fit naître pour la punition de ce Prince.

Des Reptiles, ou Serpens.

En lisant ce que je vous ai écrit de l'Ibis & des autres oiseaux de proïe, qui dévorent ici les serpens, peut-être vous êtes-vous imaginé que ces reptiles fourmillent en Egypte. Il ne faut cependant pas croire que cette région en soit tellement infestée, qu'on ne puisse l'habiter sans risque. Outre qu'ils ne sont pas fort venimeux, on ne les voit que quand les chaleurs se font sentir trop vivement dans les déserts de la Libye, & que les eaux du Nil sont absolument retirées. Alors ils descendent à la vérité des montagnes pour chercher la fraicheur; mais la guerre continuelle que leur font les oiseaux, dont je vous ai parlé, en détruit la plus grande partie, & tient si bien le reste dans l'épouvante, qu'on n'en rencontre pas autant que vous pourriez l'imaginer.

De la Vipére & du Scorpion.

Au reste si ces animaux sont si peu à craindre dans ce pays, c'est à la bonté du climat qu'on en est redevable. Aussi est-il certain que les serpens en général, & les autres bêtes venimeuses, le sont infiniment moins dans les pays chauds, que sous les climats exposés au froid. Ainsi la morsure de Vipére, la piqure de Scorpion, sont ici très-peu dangereuses. On les touche avec la même assurance que des fleurs; on les prend & on les caresse avec autant de sécurité que les animaux les plus doux & les plus tranquiles; on se fait un jeu de les porter dans sa chemise. Il est admirable de voir ces Arabes tirer de leur sein ce qui en Europe donneroit la mort à mille personnes. Rien n'est plus affreux, & rien n'est plus capable de causer en même tems de la surprise.

Des Salamandres.

Il faut cependant observer qu'on doit excepter de la régle générale les Salamandres. Il s'en voit beaucoup dans la haute Egypte, qui ne différent point des reptiles de cette espéce qu'on trouve dans les autres pays. Ainsi je ne m'arréterai point à vous en parler. Je dois seulement vous avertir que leur piqure est absolument mortelle.

Des Lézards.

On trouve aussi dans les montagnes qui séparent l'Egypte de la Nubie, une sorte de Lézard assez grand, dont les pattes ressemblent parfaitement aux pieds & aux mains d'un homme, ayant cinq doigts très-bien formés. La seule différence qu'on y re-

marque, c'est que ces doigts sont armés de griffes. Cet animal vient manger avec les Caravanes, & il est si doux qu'il ne fait jamais de mal. On en voit quelquefois au Caire entre les mains des Bateleurs.

Du Lézard nommé Crocodile de terre.

Il y a encore ici une autre espéce de Lézard, qui approche fort du Crocodile. C'est ce que les Anciens ont appellé *Crocodile de terre*, dont la chair des reins est si renommée dans l'Empire de Venus. Divers Nubiens m'ont assuré, que les parties du véritable Crocodile ne le sont pas moins dans leur pays; qu'on les fait sécher; qu'on les pulvérise; & qu'on les mêle ensuite avec tout ce qu'il y a de plus chaud. Les Grands de Nubie usent de cette composition, mille fois plus forte que toutes celles, qui sont en usage chez le Turcs, & en Europe.

Des Serpens volans.

On voit une espéce de Serpent, qui s'élevant sur sa queuë, étend de part & d'autre de sa gorge, une peau, ou cartilage, qui ressemble assez à deux ailerons de la largeur de la main, & un peu plus longs. Ces espéces d'aîles servent à soutenir ce reptile en l'air, lorsqu'il s'élance. C'est là sans doute ce qui a donné lieu à l'histoire qu'on nous fait des Serpens volans, qui inondoient l'Egypte. Il est vrai qu'une personne digne de foi m'a dit y en avoir vû, qui avoient des pieds & des aîles à peu près semblables à celles de la Chauve-souris. Pour moi j'avouë naturellement que je n'en ai jamais vû de volans, & j'ajoute que je ne crois pas que jamais personne en voye.

Des mangeurs de Serpens.

La Vipére d'Egypte est fort estimée aussi-bien que les autres réptiles de ce pays, qui le sont généralement. Mais vous aurez sans doute peine à croire qu'il se trouve au Caire des gens si amateurs de Serpens, qu'ils se font un plaisir de les dévorer, & qu'on les voit pâmer lorsqu'il leur en échape quelqu'un. Rien n'est cependant plus véritable. Des François m'ont assuré, qu'allant à Suez au devant de M. de Nointel, un de ces gens les accompagna; & que s'étant arrêtés pour prendre leur repas, cet homme qui apperçut un Serpent, se lança aussi-tôt dessus avec ardeur. Il le manqua cependant, & il en eut tant de ressentiment, qu'il s'évanoüit. Le Serpent reparut un moment après, & au bruit que sa vuë excita, l'Egyptien ayant repris ses esprits, ne fit qu'un saut jusqu'à cet animal, le saisit, & le dévora dans l'instant. On ne manque pas de voir ce spectacle au Caire dans les cérémonies du Pavillon du Prophete. Les mangeurs de Serpens donnent

alors ce plaisir au peuple dans divers endroits de la Ville. Ils ont ordinairement des Serpens presque de la grosseur du bras. Ils commencent, ce me semble, par la tête, & en emportent encore ensuite quatre ou cinq morceaux, dans lesquels ils mordent à belles dents; alors un autre arrache le Serpent qu'il dévore de même; il lui est enlevé par un troisiéme, qui en fait autant, & cet animal passe ainsi de main en main jusqu'à ce qu'il n'en reste plus le moindre vestige. Ces gens disent qu'il est beaucoup meilleur en Hiver qu'en Eté, & que dans cette dérniére saison il échauffe trop.

Des Moucherons.

Entre les animaux nuisiblès que produit l'Egyte, les Moucherons, qu'en France nous nommons Cousins, ne doivent pas être oubliés. Si leur petitesse empêche de craindre les grands accidens, leur multitude expose à une incommodité, qui n'est pas supportable. L'eau du Nil, qui séjourne dans les canaux & dans les lacs, où elle se répand chaque année, produit une si prodigieuse quantité de ces inséctes, que l'air en est souvent obscurci. La nuit est le tems où l'on a le plus à souffrir de leur piqure; & c'est pour s'en garantir, qu'on ne dort guerres ici que sur le haut des maisons, qui sont toutes couvertes en terrasses. Ces terrasses sont pavées de carreaux de pierre fort minces; & comme dans ce pays on n'a ni pluies ni brouillars à craindre, on y place tous les soirs son lit, afin de reposer plus tranquilement & plus fraichement, qu'on ne pourroit faire partout ailleurs. Il est certain que les Cousins s'élévent rarement jusques-là. L'agitation de l'air, qui régne à cette hauteur, est trop forte pour eux; ils ne peuvent la soutenir. Cependant pour plus grande précaution les personnes un peu distinguées ne manquent pas de faire dresser sur ces terrasses une Tente, au milieu de laquelle est suspendu un Pavillon de toille fine, ou de gaze, qui tombe jusqu'à terre, & environne les matelas. A l'abri de ce Pavillon que les gens du pays appellent *Namousié* du mot *Namous*, qui en leur langue signifie Moucheron; on est en sureté contre ces inséctes, non-seulement sur les Terrasses, mais en tout autre endroit. Si on en faisoit usage en Europe, je ne doute pas que les personnes qui dorment le jour, & surtout les malades, ne s'en trouvassent bien; car il faut avouer qu'en Eté les Mouches, qui s'insinuent par tout, font bien insuportables pour les gens qui reposent, & plus encore pour ceux qui souffrent.

La coutume que la nécessité a introduite ici, de coucher à découvert sur le haut des maisons, est cause qu'on exige par serment des Officiers, qu'on reçoit dans les Mosquées pour appeller le peuple à la priére, qu'ils fermeront les yeux en faisant leur fonction, & qu'ils s'en acquitteront avec toute la diligence possible. Il est vrai que cette précaution est absolument nécessaire & dans les régles de la bienséance; autrement, comme pour faire leur cri ces sortes de gens montent dès la pointe du jour au haut des Minarets, qui accompagnent les Mosquées, personne ne pourroit s'assurer de n'être jamais apperçu d'eux que dans une situation décente; ce qui donneroit beaucoup d'inquiétude aux femmes, & peut-être encore davantage aux maris.

Des raretés de l'Egypte.

Cette matiére m'a conduit si loin, qu'il me semble, Monsieur, que j'ai déja passé de beaucoup les bornes d'une juste lettre. Il me resteroit cependant encore à vous parler des fossiles, & des autres curiosités que l'Egypte peut renfermer dans son sein. Mais cette région si féconde en tout le reste est fort stérile sur cet article. Elle ne renferme en effet ni or, ni mineraux, ni pierres précieuses, ni aucune autre de ces raretés, qui méritent l'attention des Sçavans & des Curieux; & tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet se réduit à un très-petit nombre d'observations si courtes, qu'elles ne vous donneront pas le tems de vous ennuyer.

Médailles & Pierres gravées.

On tire de l'Egypte un assez grand nombre de Médailles; mais il y en a peu de bonnes. Dans certains tems, elles se trouvent abondament. Il y en a d'autres au contraire où l'on n'en voit point du tout. On trouve aussi à Alexandrie, surtout en hiver lorsqu'il a plu, certaines pierres gravées représentant diverses figures de femmes & d'animaux. Si j'avois pu recouvrer des unes ou des autres, je n'aurois pas manqué de vous les envoyer; & je suis persuadé qu'elles auroient occupé agréablement, peut-être même avec utilité, le loisir de nos Sçavans d'Europe. Mais comme il n'est pas tombé d'eau ici depuis un an, on n'y voit aujourd'hui ni pierres gravées, ni médailles.

Idoles des anciens Egyptiens.

Les Idoles des anciens Egyptiens étoient aussi très-communes autrefois. L'accident survenu à un Arabe nous a encore privé de cet agrément. Il étoit entré dans une de ces sépultures anciennes, où se trouvoient ces monumens, lorsqu'il y fut enseveli par les sables; & les Turcs prirent de là occasion d'exiger des

ſommes conſiderables du village dont il étoit. Depuis ce tems-là on ne voit plus ici d'idoles, & les Arabes ont abandonné la recherche des Tombeaux.

Le marbre peut encore être mis avec juſtice au nombre des productions rares que fournit l'Egypte. Au travers de cette chaîne de montagnes, qui bornent cette région au couchant, & qui régnent le long du Nil du côté de la Libye, l'art a frayé un chemin étroit & uni pour entrer dans l'Ethiopie. Des Voyageurs qui ont fait cette route, & que j'ai interrogés ſur cet article, m'ont aſſuré qu'à quelques journées de là on trouve diverſes montagnes de toute ſorte de marbre, ſur tout du granite. On y voit encore, diſent-ils, des colomnes à demi taillées, & d'autres piéces de marbre prêtes à être détachées des carriéres. Sur l'une de ces montagnes on trouve cinq puits creuſés dans le roc, & au milieu un vaſte baſſin dans lequel par des canaux, qui partent de chaque puits, on fait couler les eaux qu'on tire pour le ſecours des Caravanes qui font cette route. Il eſt vrai-ſemblable que ces puits & ce baſſin ſervoient autrefois à l'uſage des ouvriers, qui étoient employés dans ces carriéres, d'où l'on amenoit ſans doute le marbre vers le Nil par ce chemin étroit & uni, dont je viens de parler. On m'a promis de m'apporter du marbre de toutes ces montagnes, d'où on en a tiré autrefois, & je pourrai m'inſtruire par là de la nature de ces carriéres. Il eſt certain que du côté du Mont Sinaï il y a des carriéres de ce marbre granite, qui paſſe pour avoir été fondu, & que ſur les bords même de la mer rouge on trouve des montagnes entiéres du plus beau marbre blanc qu'on puiſſe tirer de l'Aſie.

Des Marbres d'Egypte.

Il n'en faudroit pas davantage ſans doute pour détruire l'opinion de ceux qui ſoutiennent que ce marbre granite, qui a ſervi à élever en Egypte tant de Coloſſes, tant de Sphinx, tant de Colomnes, tant de Monumens ſuperbes, qui feront à jamais l'admiration de la poſtérité, n'étoit autre choſe qu'une pierre fonduë, & compoſée de cailloutages de différentes couleurs. Leur opinion eſt fondée ſur ce que cette pierre ſe trouve plus fine dans certains ouvrages que dans d'autres, ſur ce qu'elle ſe broye aiſément dans la main, & ſe ſépare en petits morceaux rouges & blancs, entre leſquels on découvre une matiére brillante comme le diamant, mêlée d'un peu de noir; ce qu'ils regardent comme le maſtic qui ſervoit à lier ces cailloutages. Ils ajoutent que ces

cailloux étant plus ou moins gros, sont la cause de la finesse ou de la grossiereté du grain qu'on remarque dans cette pierre, & que quand les anciens Egyptiens vouloient des colomnes ou des obélisques de cette composition, ils broioient plus ou moins les cailloux qu'ils y faisoient entrer, selon qu'ils avoient résolu de faire l'ouvrage plus ou moins beau. Enfin ils alléguent pour fortifier leur sentiment, que dans le monde entier, il ne se trouve pas aujourd'hui de carriéres où l'on voye de pareille pierre, & que quand bien même il s'en rencontreroit, il seroit impossible d'en tirer, par exemple, une piéce de la grandeur de la colomne de Pompée, dont j'ai parlé ailleurs, & plus impossible encore de la transporter.

Ces raisons sont spécieuses sans doute, & peut-être trouverez-vous, qu'après les avoir bien examinées, il est difficile de ne se pas laisser persuader. Envain pour affoiblir cette opinion, diroit-on que si ces colomnes & tant d'autres ouvrages, que nous ne regardons qu'avec étonnement, avoient été fondus, on auroit pu par conséquent en fondre encore de plus hautes & de plus massives; qu'il auroit même été facile de faire des maisons entiéres d'une seule pierre, aussi bien qu'une infinité d'autres ouvrages plus surprenans que ne le sont ceux qui subsistent encore aujourd'hui, & que nous admirons avec tant de justice. L'expérience seule suffit pour détruire cette opinion. C'est elle qui nous apprend, qu'avec le bronze & d'autres matiéres fusibles il est impossible, par exemple, de fondre des Canons vingt fois plus longs & plus gros que les plus considérables que nous ayons en France. Cette Colomne de Pompée est peut-être de même le dernier effort que l'art ait pû produire de cette nature. Aussi dois-je vous avoüer que j'ai été long-tems du sentiment de ceux, qui n'ont regardé ce marbre que comme une composition & une pierre factice, qui étoit plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature. Mais après les assurances certaines que j'ai eues, que dans la haute Egypte il se trouvoit encore des carriérés entiéres de ce même marbre, après le témoignage de l'Archevêque même du Mont Sinaï, qui m'a attesté que ces carriéres n'étoient pas uniques, & qu'on en voyoit encore aujourd'hui de semblables dans ses montagnes, la nécessité où je me suis vû réduit d'abandonner cette opinion m'a porté naturellement à faire quelques réflexions, qui m'ont forcé depuis à la regarder comme insoutenable.

En

En effet, quand on ne connoitroit pas les carriéres d'où ce marbre a été tiré, & où il s'en voit encore aujourd'hui des blocs tout prêts à être séparés, ne feroit-on pas obligé de convenir, à la vuë de la quantité prodigieuse de ce marbre que renferme l'Egypte, qu'il n'a pu être formé que des mains de la nature, & tiré du sein du pays même? L'Egypte entiére remplie de monumens fameux, tous formés de ce même marbre, des colomnes d'une hauteur prodigieuse & sans nombre, des obélisques à l'infini, des colosses de figure gigantesque & nombreux, tous composés de cette même pierre, les pyramides même, ces merveilles du monde, incrustées dans toute leur largeur & leur hauteur prodigieuse de cette même matiére, comme je crois l'avoir assez prouvé; tout cela ne démontre-il pas, que l'art n'a pu fournir à ces sources inépuisables que tous les siécles, qui composent la durée du monde, n'auroient pu empêcher de tarir? N'est-on pas obligé d'avoüer que la nature, toujours également féconde & diverse dans ses productions, a seule enfanté ces prodiges? D'ailleurs outre ces témoignages invincibles, puisqu'ils parlent aux yeux, je demanderois volontiers à ceux, qui sont d'un sentiment contraire; quel étoit donc ce marbre si vanté, qui se tiroit d'Egypte, & que Sénéque dit dans ses ouvrages, avoir été si estimé à Rome, aussi-bien que celui de la Libye.

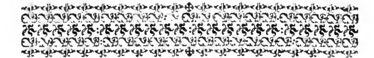
J'avouë que le marbre granite n'a pas toujours le même grain; il se broye aisément entre les mains, il est vrai, & se réduit alors en cailloutages de plusieurs couleurs différentes. Mais cette circonstance en démontrant que ce marbre est un ouvrage, ce qui n'étoit déja nullement douteux, est-elle capable de démontrer qu'il soit plutôt sorti des mains de l'art, que de celles de la nature? Ces montagnes, d'où cette pierre a été tirée, ne se sont-elles pas formées par la succession des tems, comme toutes les autres montagnes du monde, de graviers, les uns plus gros, les autres plus petits, que la mer battant encore au pied de ces rochers y avoit amenés, & qui s'unissant les uns aux autres par l'humidité & le sel de ses eaux, se sont ensuite coagulés & endurcis dans ces carriéres par le long repos dont ils y ont joüi? A ces graviers plus grossiers, ou plus fins, selon que le hazard les a rassemblés, à ces cailloux & autres morceaux de pierre plus gros ou plus menus, que les eaux de la mer rouloient avec elles dans ces endroits, les sables & les vases, dont ils étoient couverts par

les flots, ont ſans doute ſervi de ciment. Ces matiéres différentes ainſi réünies, ont composé depuis dans différentes carriéres ces lits de marbre, ou de pierres cailloutées, qui ſervent aujourd'hui d'ornement à nos Egliſes & à nos maiſons, où on les met en œuvre pour former des colomnes, des incruſtations, des tables, ou des cheminées. De-là il eſt aiſé de concevoir pourquoi ce marbre eſt friable, & ſe réduit entre les mains en cailloutages. Au-contraire ſi cette pierre étoit fonduë, elle formeroit une pâte ſolide, qui ne pourroit ſe réduire en grain, ainſi que fait le marbre granite, lorſque la longueur du tems, les ardeurs du ſoleil, la gelée, les vents, & l'humidité, ont affoibli ce maſtic naturel aux eaux de la mer, qui ſervoit à réunir les différentes parties, dont cette eſpéce de pierre eſt composée.

C'eſt là, Monſieur, tout ce que mes Mémoires me fourniſſent de particulier ſur la nature & ſur les différentes productions de l'Egypte. En vous faiſant part de mes obſervations ſur ce ſujet, mon deſſein a été uniquement de vous inſtruire de ce qu'il y avoit de plus rare & de plus curieux à dire ſur cette matiére ſans prétendre entrer dans des détails de choſes communes, que tout le monde ſçait ; ou qu'on trouve dans tous les Auteurs. Je crois qu'on peut ſe paſſer fort aiſément de ces redites. Je n'oſe me flatter cependant qu'il ne me ſoit rien échapé de tout ce que ce pays renferme de curieux ſurtout au ſujet des plantes & des foſſiles. Si beaucoup de curioſité, jointe à un peu d'étude & de travail peut dans la ſuite me faire découvrir encore quelques nouvelles particularités ſur cet article, je ne manquerai pas de vous les communiquer. Je ſuis, &c.

Au Caire ce ...





LETTRE DIXIÉME.

DE LA RELIGION DES EGYPTIENS, tant anciens que modernes, & de leurs principales Cérémonies.



USQU'ICI, Monsieur, je ne vous ai guéres représenté l'Egypte, que par ce qu'elle a d'insensible, ou d'inanimé. Vous avez regardé ce riche & charmant pays avec les mêmes yeux qu'on verroit un beau corps, dont par le moyen des couleurs un habile & léger pinceau auroit tracé tous les traits avec cette juste proportion, que l'art ingénieux a dérobée à la nature. Votre imagination vous l'a représenté comme une belle statue muette, dont le ciseau auroit sçu faire un chef-d'œuvre de l'art, digne d'immortaliser la main de l'ouvrier, qui la forma, sans pouvoir cependant lui communiquer ce souffle divin & intérieur, qui seul seroit capable de la perfectionner en lui donnant l'ame & la vie. Vous avez parcouru en esprit une vaste contrée, quoiqu'assez resserrée, eu égard à sa puissance ancienne, & même à l'état florissant, où elle se trouve encore de nos jours; favorisée de tous les dons de la nature, & aussi célébre par la bonté de son climat, par son abondance & sa fertilité, que par les villes fameuses, qui la rendirent si puissante autrefois, & dont les restes foudroyés par le tems, font encore aujourd'hui une partie de sa grandeur. Vous avez vû avec admiration l'origine, & le cours de ce fleuve si vanté, que la Providence semble avoir ménagé exprès en faveur de cette région, d'elle-même stérile & aride, pour lui communiquer sa fécondité. Tant d'ouvrages surprenans, tant de monumens superbes, dont les siécles à ve-

nir admireront la magnificence jusques dans les vestiges qui nous en restent, tant d'autres merveilles, que l'Egypte a jusqu'ici étalées à vos yeux, ont bien pu, pour quelques instans, fixer peut-être quelqu'un de vos regards; mais elles ne sont pas capables d'épuiser votre curiosité naturelle. Au milieu de ce pays enchanté, vous cherchez encore à connoître des Estres raisonnables, qui l'habitent. Des Villes & des Palais, des Temples ou des Mosquées, des colomnes & des pyramides, peuvent bien servir, selon vous, à représenter un pays fort décoré; mais elles ne vont point au-delà, & après tant de descriptions magnifiques, on n'a encore qu'une idée fort imparfaite de la puissance & des richesses de quelque Royaume que ce soit, si on n'est instruit outre cela de la Religion & du Gouvernement, des usages & des coutumes, c'est-à-dire du génie & du caractére des Peuples par qui il est habité. Ce n'est donc plus aujourd'hui l'Egypte, ce sont les Egyptiens mêmes que vous cherchez à connoître. Ces peuples, tout étrangers qu'ils sont à notre égard, & quoique séparés de nous par une vaste étendue de terres & de mers, ne vous paroissent pas indignes de votre curiosité. Il suffit qu'ils soient hommes, pour mériter votre attention, & vous pouvez dire à cet égard dans un sens différent du Comique Latin. *

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

Je loüe, sans doute, Monsieur, cette inclination, qui est véritablement loüable. Il me reste seulement de travailler à la satisfaire. Mais je suis bien aise de vous avertir par avance, que jusqu'ici vous avez vû l'Egypte du beau côté. L'idée que je vous ai donnée de ce charmant pays, ne vous a présenté que roses & que fleurs; j'ai tout lieu de craindre que le portrait que j'entreprens de vous tracer des peuples par qui il est habité, n'offre à vos regards que ronces & qu'épines. Ce qu'il y a de certain, c'est que si la comparaison que vous avez pu faire de l'état florissant où l'Egypte étoit autrefois, avec sa situation présente, a pu vous occasionner quelques réflexions sur la vicissitude des choses humaines, le parallelle des Egyptiens anciens & des modernes doit vous forcer de convenir, que le génie même & le caractére des Nations n'est pas moins sujet aux grandes révolutions, que les villes & les Royaumes.

* Térence dans son Heautontimorumenos, Act. 1, sc. 1.

Il y a peu de pays au monde, sur tout de ceux où les Siences ont fleuri, qui n'ayent reconnu qu'un Estre suprême avoit été l'Auteur de ces choses admirables que l'univers renferme, de ces mouvemens réguliers que nous voyons rouler au-dessus de nos têtes, & qui en conséquence n'ayent établi un culte pour le réverer. Les Egyptiens, qui ont été les plus éclairés de tous les peuples de la terre, & les premiers à sortir des ténébres de l'ignorance, reconnurent aussi avant tous les autres cette vérité, & révérerent cet Estre souverain dans ses principaux ouvrages, tels que le Soleil, la Lune, & les autres Planettes, ausquelles ils avoient élevé des Temples. La politique en régla le culte, & forma ces opinions, dont je vais parler, si favorables aux Législateurs & aux Souverains, & si flatteuses pour les peuples. Il n'y a peut-être point d'endroit où le caractére des Nations se peigne mieux, que dans la religion qu'elles professent. Ainsi j'espére qu'en vous entretenant de celle des Egyptiens, tant anciens que modernes, ce que je vous en dirai ne contribuera pas peu à vous donner d'abord une idée de la différence de leur génie.

De la Religion des anciens Egyptiens.

Rien n'est plus naturel à l'homme que ce désir secret de l'immortalité, qui, la révelation à part, fait une des plus fortes preuves de l'immortalité de notre ame; rien n'est plus flatteur pour lui, que l'espoir d'y parvenir. Né mortel, & convaincu également par l'expérience, comme par le sentiment intérieur qu'il a de sa destruction future, qu'il ne doit pas vivre toujours, il n'y a rien qu'il ne mette en usage pour prévenir, ou retarder du moins ce terme fatal, qui ne lui offre rien que de funeste; sçachant bien qu'il ne peut l'éviter, il prend du moins toutes les mesures, qu'il peut imaginer, pour vivre encore jusqu'au de-là du tombeau. C'est dans la vûe de parvenir à ce but important de leurs désirs, que presque tous les hommes travaillent pendant leur vie. Tous tendent ordinairement à cet objet, mais par des routes différentes. L'un pense à s'immortaliser par les grands biens qu'il amasse. Les substitutions qu'il en fait en faveur de ses enfans, son nom qu'il fait porter à des étrangers, lorsqu'il n'a point de postérité propre, les Charges qu'il obtient ou qu'il achete, les fondations même qu'il laisse par son Testament, quoiqu'il y reconnoisse qu'il ne doute point de sa destruction, sont autant de moyens qu'employe l'amour propre, pour s'assurer cette flatteuse immortalité. D'autres pensent à éterniser leur

Leur opinion sur l'immortalité de l'Ame.

nom par les talens de l'esprit, ou du cœur. Les uns sous ombre de se rendre utiles au Public par les sçavans ouvrages, qui sortent de leur plume, trouvent dans ce prétexte même un appas secret & imperceptible, par lequel ils s'assurent qu'à la faveur du bien public, ils pourront échaper des ténébres de l'oubli. Quelques-uns se distinguent dans la Robe; d'autres se rendent illustres dans l'Epée. Les premiers deviennent de grands Magistrats, célébres par leurs lumiéres & leur intégrité; les autres sont de grands Guerriers, qui défendent l'Etat au prix de leur sang, & qu'on compte au nombre des Héros pour leur habileté & leur bravoure. Tous par des chemins différens ont cependant pour objet d'arriver au même but, c'est-à-dire, à se rendre immortels dans la mémoire des hommes. La vertu elle-même n'est pas à l'abri de cette tentation délicate; & lorsqu'on désespére de pouvoir parvenir à cette immortalité par des actions véritablement loüables, on se flate du moins de l'obtenir par les grands crimes. Erostrate, ce fameux scélérat, n'eût jamais pensé à mettre le feu à ce Temple célébre consacré à Diane dans la ville d'Ephése, s'il ne se fût imaginé que cette action pourroit immortaliser un nom, qui sans cet attentat seroit resté enseveli dans les ténébres. Enfin après avoir mis tout en œuvre pour se rendre immortel sur la terre, l'homme se flate du moins de le devenir après sa mort, & ne se console de sa destruction que par l'assurance qu'il a d'une vie future.

C'est sur cette idée si flatteuse pour lui, que dans tous les tems, comme dans tous les pays, les Législateurs habiles, qui connoissoient le cœur humain, bâtirent tous leurs sistêmes de Religion, persuadés qu'en prenant les hommes, par ce puissant motif, il n'y avoit rien qu'on ne dût attendre de leur soumission, rien qu'on ne pût obtenir de leur liberalité. C'est sur cette espérance charmante, que ceux qui donnerent des Loix à l'Egypte établirent le fondement des opinions qu'ils débiterent. Car si les Grecs empruntérent des Egyptiens les sciences, qui depuis les rendirent si célébres, les Prêtres de l'Egypte, qui en étoient les dépositaires, ou même les inventeurs, n'étoient pas moins habiles dans la Religion, que dans les autres branches de la sagesse humaine. Trismégiste, qui fut un des principaux de ces Prêtres, mérita, comme on sçait, le nom de trois fois Grand parmi les Sages même de ce pays sçavant & éclairé; grand dans l'Astro-

mie, grand dans leur Théologie, grand dans les Loix qu'il leur composa; d'où le nom de trois fois Grand lui fut donné, pour marquer la réputation qu'il s'acquit dans ces trois importantes matiéres.

Ce furent ces Prêtres & ces Sages de l'Egypte, qui les premiers de tous les Législateurs humains oserent assurer leurs compatriotes de cette douce immortalité, à laquelle ils aspiroient. Dans cette vûe ils leur enseignerent qu'après un certain nombre de siécles, qu'ils faisoient monter à trente ou quarante mille ans, & auquel ils fixoient l'époque de la grande révolution, où l'univers devoit se retrouver au même point d'où il avoit commencé à sa naissance, leurs ames retourneroient dans les mêmes corps qu'elles avoient d'abord habités, & recommenceroient à les habiter de nouveau. Mais pour arriver après la mort à cette immortalité souhaitée, deux choses, également favorables aux Prêtres Egyptiens, & qui devoient leur procurer une infinité d'avantages temporels, sur lesquels ils comptoient beaucoup plus, que sur les éternels qu'ils promettoient aux autres, étoient, disoient-ils, absolument nécessaires. En effet pour parvenir à cette espéce de résurrection promise, il falloit que ces corps privés des ames, qui les avoient d'abord animés, fussent soigneusement préservés de la corruption, & assez conservés pour qu'elles pussent y habiter une seconde fois, après cependant que dans ce long espace d'années, elles auroient par une pénitence proportionnée & par de nombreux sacrifices, ou bien fondés par elles-mêmes, ou offerts à leur intention par leurs parens & leurs amis, expié les fautes qu'elles auroient commises dans le tems de leur premiére habitation sur la terre. A ces conditions éxactement observées, ces ames séparées de leurs corps devoient y rentrer à l'arrivée de cette grande révolution qu'ils attendoient; se souvenir de tout ce qui s'étoit passé pendant le tems de leur premiére demeure dans ces corps, & les rendre immortels comme elles-mêmes. Elles auroient encore, ajoûtoit-on, le privilége de communiquer ce même bonheur aux animaux qu'elles avoient chéri, pourvû que leurs corps renfermés avec le leur dans le même tombeau, s'y fussent également conservés. C'est de là que dans le labyrinthe dont j'ai parlé, & dans plusieurs autres tombeaux des anciens, on trouve tant d'oiseaux, de chats, & d'autres animaux

embaumés presque avec autant de soin, que les corps mêmes, qui y avoient été déposés, parce qu'ils s'imaginoient devoir les retrouver à cette résurrection future. C'étoit là l'idée du bonheur parfait, dont ils espéroient joüir dans cette nouvelle vie. Dans l'attente de cette resurrection, les ames habitoient cependant les airs les plus voisins des demeures, ou reposoient les corps qu'elles avoient animés. Cependant il pouvoit arriver que faute d'une expiation proportionnée, ou par la destruction totale de leurs premiers corps, souvent même parce que les tombeaux, qui les renfermoient, auroient été violés & ruinés avant ce retour, il ne leur fût plus permis de se flatter de la douce espérance de reprendre leur propre corps. Dans ces cas malheureux ces ames de nature immortelle devoient rentrer dans des corps étrangers, & dans cette nouvelle habitation courrir les mêmes risques, ausquels elles avoient été exposées dans la premiére.

Je n'examinerai point si la création d'un nouveau corps ne seroit pas infiniment plus naturelle, que la résurrection d'un cadavre, qui auroit été embaumé, auquel on auroit arraché les entrailles, & fondu de la poix dans le cerveau. La Religion en imposant silence à la raison humaine sur cet article, peut bien servir à nous convaincre que l'un n'est pas plus impossible que l'autre à cet Estre tout-puissant, qui a formé & régit l'univers; mais elle ne sauve pas à cet égard l'absurdité du sentiment que soutenoient les anciens Egyptiens, qui sans le secours de la révelation avoient imaginé cette résurrection future. Quoiqu'il en soit, cette opinion, toute ridicule qu'elle étoit en elle-même, avoit cependant prévalu parmi une nation si éclairée. Les Grecs l'emprunterent des Egyptiens, & y ajouterent du leur divers points qu'ils attribuerent à ces peuples, comme s'ils eussent fait partie de leur sentiment véritable. Ainsi ils soutinrent que cette Métempsycose auroit perpetuellement lieu d'un corps à un autre à proportion des actions bonnes ou mauvaises, ausquelles les ames se seroient occupées pendant le tems de leur habitation dans le premier. *Truculentos injicit Ursis*, dit un Poëte Latin, en rapportant leur sentiment sur cet article. Or il est évident que l'opinion d'une Métempsycose sans fin étoit fort éloignée de ce que pensoient les Egyptiens sur le retour des ames dans leurs premiers corps, qu'ils ne conser-

voient

voient avec tant de soin, & dont ils n'assuroient le repos avec tant de précaution, que pour ne se point priver du retour que leurs ames y devoient faire. D'ailleurs les Sacrifices continuels, où ils étoient occupés pendant leur vie en expiation des péchés de leurs parens & amis, ou des leurs propres, les fondations qu'ils faisoient à leur mort dans la même vûë, sont une preuve inconteſtable qu'ils ne croyoient point que leurs ames, au sortir de leurs corps, fussent introduites dans d'autres, nobles, ou abjects, en récompense, ou en punition des bonnes ou mauvaises actions qu'ils avoient faites. S'ils avoient eu cette opinion, ils n'auroient pas songé à expier par avance leurs propres fautes, non plus que celles de leurs parens & de leurs amis, puisque cette transmigration ordonnée par la divinité, portoit par elle-même dans les méchans la punition de leurs crimes, & étoit pour les bons la récompense promise à leurs vertus.

Les Législateurs Egyptiens étoient de même trop habiles, pour avoir enseigné au peuple une doctrine, qui leur auroit été si désavantageuse à eux-mêmes. Car par ce que je viens de dire, on découvre du premier coup d'œil tout l'avantage qui revenoit aux Prêtres Egyptiens de la croyance où étoient leurs compatriotes au sujet de leur immortalité. En effet on conçoit aisément, que ces expiations nécéssaires, pour pouvoir espérer d'y parvenir un jour, étoient pour eux une source intarissable de sacrifices, d'offrandes & de fondations qui se faisoient continuellement dans les Temples par les particuliers. Tous étoient également interessés, non seulement à obtenir de la divinité la rémission des fautes qu'ils avoient commises, eux & leurs parens, ou amis, mais encore à lui demander la grace de conserver leurs corps, & de les préserver du malheur de ceux, qui parce qu'on auroit violé leurs tombeaux, se trouveroient exposés à une transmigration nouvelle. Quelle ample récolte ne produisoit pas d'ailleurs à ces Prêtres la nécessité de préserver soigneusement ces mêmes corps de la corruption, & par conséquent de les embaumer! Cet emploi regardoit encore ces mêmes Prêtres, qui employoient à cette cérémonie plusieurs pratiques mystérieuses. Cependant cet avantage, quelque considérable qu'on se le figure, n'étoit rien en comparaison de celui qui leur revenoit de la garde des tombeaux. Comme dans le systême de Religion qu'ils avoient imaginé, il étoit sur-tout important

d'empêcher que ces demeures des morts ne fussent ou détruites par les injures des tems, ou violées par les efforts des hommes, chacun pensoit non-seulement à se bâtir un tombeau construit de la façon qu'il imaginoit la plus durable & la plus assurée contre les entreprises de quiconque auroit osé tenter d'en découvrir les secrets, mais encore ce qui avoit été le but principal du Législateur, à y établir des Gardiens perpétuels, qui veillassent à leur conservation, & y fissent les réparations nécessaires. Dans cette vûë on y attachoit des revenus considérables, qui devoient être le partage des Prêtres. De-là vinrent tant de monumens célébres, que cette nation éleva dans toute l'étendue de l'Egypte; tant de tombeaux superbes, de Temples qui ne l'étoient pas moins, tous dotés de revenus proportionnés à leur grandeur, & aux charges des fondations. De-là ces figures colossalles répandues dans toute cette région fameuse, ces collomnes, ces obélisques d'une prodigieuse hauteur; de-là cent autres monumens dignes d'admiration, que les particuliers, à la sollicitation de ces Ministres, avoient fait bâtir proche de leurs tombeaux, afin d'attirer le peuple en certaines saisons de l'année à des fêtes qui s'y célébroient à certains jours marqués, & d'y faire tenir des foires. C'étoient ces assemblées qui enrichissoient les habitans des lieux, sur lesquels les revenus des Prêtres étoient assignés, & qui rendoient les pélerinages si fréquens, & l'on peut dire si utiles à ceux qui desservoient ces Temples, ces Monumens, & ces Tombeaux. Il falloit que le produit de ces offrandes faites dans les Temples & au voisinage des Tombeaux, celui des pensions que les Prêtres tiroient tous les ans de la garde de ceux-ci, & des priéres qu'ils y faisoient pour les morts, fût bien considérable, ainsi que leur droit d'assistance dans les embaumemens & la déposition des corps, puisqu'il suffisoit à l'entretien de plus de cent mille Prêtres. C'est ainsi que l'assurent plusieurs Histoires & traditions manuscrites, qui existent encore de nos jours en Egypte.

Cette opinion ne s'accordoit pas moins avec la politique & les interêts du Souverain, qu'elle étoit avantageuse au Clergé. En inspirant aux particuliers la passion de préserver leurs corps des vers & de la pourriture, elle les engageoit à sacrifier une partie de leurs biens à la construction de ces monumens célébres, dans lesquels ils devoient être déposés. Ces ouvrages employoient les

Ouvriers destinés aux bâtimens, & comme ils étoient fort nombreux en Egypte, en leur donnant le moyen d'y subsister, ils contribuoient à faire valoir les revenus du Prince. Un Auteur Arabe dit qu'il y avoit un million d'hommes de divers arts, qui servoient à l'élevation de ces bâtimens. Enfin ce sentiment occasionnoit une infinité de Fêtes attachées à chacun de ces Temples, ou monumens. Pendant ces Fêtes, qui duroient ordinairement plusieurs jours, il se tenoit dans ces sortes d'endroits des Foires considérables, où il se faisoit un grand concours de peuple, qui y accouroit de toutes les parties de l'Egypte, pour prendre part aux divertissemens, qu'on trouvoit réunis dans ces lieux d'assemblée, & par conséquent un débit infini de toutes les sortes de denrées, que ce pays produit dans une Province plutôt que dans un autre. Le Prince tiroit certains droits sur toutes ces marchandises, & quoi qu'ils fussent très-modiques, & presque insensibles, ils ne laissoient pas de lui produire des revenus immenses à cause de la grande consommation.

Une Religion si flatteuse n'avoit pas besoin, sans doute, d'être autorisée par des prodiges & des révélations de la Divinité. Cependant un des Législateurs de cette Nation, qui régnoit en Egypte quelque tems après le fameux Trismegiste, voulant donner encore plus d'autorité aux opinions & aux Loix que ce prétendu Sage avoit prescrites au sujet de la Religion, aussi-bien qu'à celles qu'il jugea à propos d'y ajouter lui-même, crut devoir employer la voye des prestiges, qui lui étoit connue, pour en imprimer plus fortement la croyance & l'amour dans le cœur de ses sujets. En effet nous lisons dans l'Histoire de ces peuples, que ce Prince paroissoit souvent à leurs yeux s'élever vers le Ciel, où il restoit un assez long espace de tems caché dans des nuages, qui le déroboient à la vûe de ses Sujets, & qu'à son retour il leur dictoit des préceptes & des Loix, qu'il disoit avoir reçues de la Divinité même. Un jour, ajoutent ces Historiens, ce Prince étant sur le point de quitter encore une fois la terre, déclara à tout son peuple assemblé, qu'il alloit l'abandonner pour quelque tems, au bout duquel il viendroit le revoir & le consoler. En effet, disent-ils, après plusieurs mois d'absence, ce Prince reparut aux yeux de ses Sujets, le jour même que le Soleil entroit dans le signe du Bélier. Alors toute la Nation étoit assemblée dans un Temple fameux, où tous les ans on solemni-

foit une Fête célébre à pareil jour. Là ce Prince se montrant aux yeux de son peuple, environné de lumiére, & tout brillant de la gloire, dont il étoit accompagné, après l'avoir exhorté de nouveau à l'observation des Loix qu'il lui avoit données, & lui avoir promis à ce prix, de la part de Dieu même, une heureuse immortalité, déclara à tous les assistans qu'il alloit leur être enlevé pour toujours. A ces mots le Temple se remplit d'un épais nuage, qui enveloppa le Prince, & le déroba aux yeux de tous ses Sujets, sans que jamais depuis il ait reparu sur la terre.

Je serois fort tenté de regarder cette Histoire comme une fable inventée à plaisir par les Auteurs Arabes, ausquels les Livres de Moyse n'étoient pas inconnus, non plus que les Ecrits des Apôtres. On sçait que pour jetter du merveilleux sur l'origine de leur Religion, les Historiens profanes n'ont pas craint de faire honneur à leurs Héros de ce qu'il y a de plus respectable dans les Livres saints, après l'avoir habillé à leur mode. Mais en supposant même la réalité de ce fait, il seroit ridicule à l'incrédulité de prétendre en tirer aucune conséquence raisonnable. Personne n'ignore jusqu'à quel point Dieu avoit permis au démon d'étendre son pouvoir parmi les Nations infidéles; & que dans les pays idolâtres cet esprit de ténébres fut toujours le singe de la Divinité. Il ne seroit donc pas étonnant que pour rendre au peuple Egyptien la Doctrine qu'il lui avoit enseignée plus respectable, & afin de l'y attacher davantage, ce Prince, dont on vient de parler, eût pu employer les apparences d'une révélation divine. A son exemple Meris, autre Roi d'Egypte, prescrivit des Loix, qu'il feignit avoir été composées par le Dieu Mercure; & ce fut par la même adresse que Minos, Cecrops, Numa Pompilius, Sertorius & divers autres Législateurs humains, firent recevoir par les peuples, qu'ils avoient infatués de leur sainteté, la Doctrine qu'ils leur enseignerent.

De leurs Temples.

De tout ce que je viens de dire, il est aisé de conclure, que l'Egypte devoit contenir un nombre prodigieux de Temples. Sans compter les monumens & les Tombeaux bâtis hors des villes, il n'y en avoit aucune des vingt mille qu'on comptoit autrefois dans ce pays, qui ne contint plusieurs Temples célébres, où s'offroient continuellement des sacrifices. J'ai lû dans un vieux manuscrit Arabe, que l'Auteur assuroit n'être que la copie

d'un autre beaucoup plus ancien écrit en langue Copte, qu'il y en avoit cinquante mille grands ou petits renommés dans toute l'Egypte, qui se visitoient, ou par des motifs de religion & de pieté, ou par curiosité & par plaisir, & qu'il ne s'en trouvoit aucun, où les Pélerins ne laissassent quelque marque de leur libéralité. Un autre Historien ajoute, que le nombre des Fêtes, qui se célébroient dans ces Temples pendant tout le cours de l'année, étoit si considérable, qu'il y avoit peu de personnes en Egypte, quand elles auroient voyagé toute leur vie, qui pussent se vanter d'avoir assisté à toutes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on rencontre ici à chaque pas des ruines de ces anciens monumens. Les Historiens nous ont conservé le nom de plusieurs Villes, où l'on avoit élevé de ces Temples, & celui des Divinités qui y étoient adorées. Il en subsiste encore quelques-uns, malgré tant de siécles qui se sont écoulés depuis leur construction. Depuis peu on en a démoli un à Daënien, qui étoit très-considérable, & dont les murs étoient d'un bout à l'autre couverts en dedans de lettre Hiéroglyphiques. On en voit encore un fort entier à Dendera dans la haute Egypte, & un autre dans la ville d'Assouan, à deux journées au-dessus d'Essené. Mais on ignore l'endroit même où étoit bâti dans Alexandrie, il n'y a guéres que quinze cens ans, celui qui étoit dédié à Auguste. On ne connoît pas davantage le Sérapium, ce Temple autrefois si fameux, celui de Venus Arsinoë, qui ne l'étoit pas moins, & qu'on trouvoit entre Aléxandrie & Canope, celui qui étoit consacré au Dieu Sérapis dans Canope même, tant d'autres, dont il ne nous reste que le nom que l'Histoire nous a transmis. On a vû dans ma Lettre sur les Pyramides, que j'ai découvert les ruines de deux de ces Temples encore assez entiers à l'Est des deux petites Pyramides, qui n'ont point été ouvertes. Si l'on visitoit exactement toutes les ruines de l'Egypte, je suis sûr qu'on y en trouveroit encore beaucoup d'autres.

Tous les évenemens considerables qui se passoient dans le Ciel, ou sur la terre, & qui parvenoient à la connoissance des Egyptiens, l'extension de certaines étoiles, l'apparition de quelques autres, qui n'avoient point encore été découvertes, le passage des Cométes, les grands déluges, les sécheresses extraordinaires, les pestes, les guerres considérables, les actions des grands Rois, les changemens de domination, les faits des

hommes illuſtres, des grands Capitaines qui avoient défendu, ou étendu les limites du Royaume, des Sages qui leur avoient donné des Loix, ces Loix même, la vie de ces hommes fameux, le tems de la durée de leur vie, & leur mort, les ſecrets les plus utiles de la Médecine, en un mot tout ce dont il convenoit de perpétuer la mémoire, étoit tous les ans écrit dans ces Temples en lettres Hiéroglyphiques, dont ils eſpéroient que l'uſage & la ſignification ſeroit auſſi durable, que le monde même; en ſorte qu'ils ſe flattoient par la ſolidité de ces Temples, & avec le ſecours de ces caractéres ineffaçables, perpétuer à jamais la mémoire des évenemens remarquables, qui arrivoient dans leur pays. Mais l'intelligence de ces Lettres s'eſt perdue avant même que ces Temples ayent été détruits, & ces Temples enfin, malgré l'énorme groſſeur, & la dureté de leurs marbres, ſont eux-mêmes tombés en ruine. Tant il eſt vrai que toute la ſageſſe & tous les projets des hommes ne ſont pas moins bornés & périſſables, que ces hommes mêmes.

La plus grande occupation des Rois, & même des perſonnes riches, étoit de faire batir de ces Temples, & de s'élever des Tombeaux magnifiques, ou leurs corps devoient être dépoſés après leur mort. Ils avoient ſurtout la paſſion de conſacrer des Temples aux Divinités, au culte deſquelles ils étoient attachés, & ſous la protection deſquelles ils s'imaginoient être. Ils en avoient encore une autre pour les pélerinages. Cette inclination, dont j'ai parlé ailleurs, dérivoit de la premiére. Ils croioient par ces pratiques ſe rendre propices les divinités ſubalternes à la toute-puiſſante, & c'étoit par celles-là, comme par une infinité de choſes créées, qu'ils alloient à cet Etre ſuprême.

De leur Culte.

Car il ne faut pas s'imaginer, Monſieur, qu'une Nation auſſi éclairée, & chez qui toutes les autres ſont allées puiſer leurs connoiſſances, adorât des Crocodiles, des Ibis, des Ichneumons, des Serpens, des Rats, des Bœufs, ou des Oignons, parce qu'ils en conſacroient des figures dans leurs Temples, des Oiſeaux, ou des Chats, parce qu'ils en faiſoient embaumer & renfermer dans leurs ſépultures. Les lumiéres de ce peuple ſçavant n'étoient point aſſez bornées, pour croire que des choſes ſi viles fuſſent adorables, ni que le corps du Soleil même, de la Lune, ou des autres Planettes, fuſſent autant de Dieux capables de lui nuire, ou de lui faire quelque bien. Les Egyptiens n'adoroient comme

nous qu'un Dieu unique & invisible ; mais comme les Romains, ils l'adoroient sous des noms & des figures convenables aux attributs différents, qu'ils croioient inséparables de la Divinité souveraine, & par lesquels elle se communiquoit aux hommes. Ils l'adoroient sous le nom de Jupiter, lorsqu'ils le consideroient comme le vengeur des crimes ; & en cette qualité ils le représentoient le foudre à la main, pour marquer qu'il foudroioit, ou pouvoit foudroier quiconque se rendoit digne de sa colére par ses injustices & son impieté. Ils révéroient l'Etre suprême, comme les Romains, sous le nom d'Esculape, & lui offroient des sacrifices pour se le rendre propice dans une maladie, dont eux, leurs amis, ou leurs enfans étoient attaqués, ou dont ils avoient guéri par le secours de cette Divinité. Ils lui sacrifioient donc pour le recouvrement de leur santé, pour sa durée ou son augmentation, lorsqu'ils se trouvoient dans un état de foiblesse. Ils avoient recours à lui sous le nom de Venus, pour se le rendre propice dans leurs mariages, lorsqu'ils ne pouvoient avoir de postérité, pour obtenir par son moyen les bonnes graces d'une personne qu'ils aimoient, souvent pour être délivrés de quelque foiblesse, ou de quelque jalousie. En un mot ces choses viles, dont ils consacroient les représentations dans leurs Temples, étoient autant d'objets par lesquels leur adoration étoit portée à la divinité même, & par lesquels elle s'étoit manifestée à nous, soit en nous communiquant ses bienfaits, soit en exerçant sur nous des punitions que nous nous étions attirées. Ils reconnoissoient les bienfaits de cet Etre souverain répandus sur nous par le Bœuf, qui servoit à cultiver leurs terres, par la Vache, qui les nourrissoit de son lait ; & le Dieu Sérapis, qui représentoit toute l'espéce par sa figure, recevoit dans le Temple de Canope l'hommage de leur reconnoissance pour un Dieu bienfaisant & invisible. Il en étoit de même d'Isis & d'Osiris, qui dans les Temples consacrés à ces divinités figuroient à ces peuples les faveurs que la bonté souveraine répandoit par les inondations du Nil, désigné sous le nom d'Osiris, sur leurs terres représentées sous celui d'Isis. Enfin toutes les choses utiles, ou nécessaires à la vie, leur servoient au même but. Les Oignons si délicieux en Egypte, le bled porté dans les cérémonies publiques, & ensuite jetté dans le Nil, l'Ibis qui les préservoit des Serpens, l'Ichneumon qui exterminoit les Crocodiles ; en un mot tout ce qui

contribuoit à leur félicité devenoit pour eux un sujet de reconnoître de plus en plus les graces qu'ils recevoient sans cesse de la main libérale de l'Eternel. Ils ne consacroient pas moins les choses, qui leur étoient nuisibles. La figure des Serpens, celle des Crocodiles, & de tant d'autres animaux par lesquels la divinité les chatioit des fautes qu'ils avoient commises, étoient autant de témoignages de leur soumission à sa volonté, & de l'acceptation de ses chatimens. Par-là ils espéroient pouvoir venir à bout de fléchir sa colére, & d'empêcher la continuation des maux qu'ils recevoient d'elle par le ministére de ces animaux.

Il est vrai que le petit peuple, toujours superstitieux & grossier, & moins instruit de ces mystéres, s'imaginoit au-contraire, que le culte, qui s'adressoit à la divinité dans les Temples, où ces représentations étoient exposées, n'avoit pour objet que de se rendre propices les animaux mêmes qu'elles figuroient. Ainsi il croioit que les Serpens révérés dans leur figure, qui dans certains Temples servoit d'anses aux vases dans lesquels on sacrifioit, préservoient de la morsure de ces Serpens, & blamoit fort ceux qui révéroient la figure de l'Ichneumon, parce qu'il détruisoit les œufs du Crocodile. Cette conduite étoit fondée sur ce que le Crocodile pouvoit, disoient ces ignorans, leur faire beaucoup plus de mal, que l'Ichneumon ne pouvoit leur faire de bien. Par la même raison ils honoroient plutôt les Serpens que l'Ibis, parce que les Serpens étoient capables de leur faire plus de tort que l'Ibis ne pouvoit leur procurer d'avantage. Ces opinions diverses partageoient le peuple de l'Egypte; ensorte que dans certains cantons, dans certaines villes ou bourgades, on étoit passionné pour la figure du Crocodile, ou des Serpens, & dans d'autres pour celle de l'Ibis & de l'Ichneumon. Ces sentimens différens tenoient le peuple divisé, & lui inspiroient de la vénération pour certains Temples, tandis qu'il n'avoit que de l'aversion pour d'autres, selon qu'il étoit bien ou mal prévenu à l'égard des objets, qui y étoient révérés.

De leurs Sacrifices.] Les sujets pour lesquels on sacrifioit dans ces Temples, étoient infinis, comme les besoins de ceux qui les fréquentoient. On faisoit des sacrifices, comme je l'ai dit, pour l'expiation des fautes qui avoient été commises, pour obtenir de la divinité la conservation des corps qu'on déposoit dans les Tombeaux, la guérison d'une maladie, dont on étoit attaqué, pour lui marquer sa recon-

noissance au retour d'un voyage périlleux & étranger, après le succès de quelque entreprise. Chaque espéce d'affaire avoit sa divinité particuliere qu'on croioit être plus favorable dans certains Temples que dans d'autres ; & toute l'étude des Ministres, qui les desservoient, étoit d'étendre la réputation de ceux ausquels ils étoient attachés au préjudice des autres. Le Dieu Mercure présidoit au négoce, & Saturne passoit pour guérir de la mélancolie, dont il étoit le distributeur. Les Temples de ces deux divinités étoient des plus fréquentés de l'Egypte. Aussi n'y a-t'il point de nation au monde plus amatrice du gain & du commerce, & plus sujette à la mélancolie, que l'Egyptienne. Les sacrifices qu'on offroit à Mercure, pour obtenir de lui des richesses & un succès heureux dans les affaires du commerce, étoient de tous les plus couteux aux particuliers, & les plus agréables aux Ministres de ces Temples. En effet on n'y offroit que de riches étoffes & d'autres marchandises, qui convenoient fort aux Prêtres de ce Dieu. A l'égard des Temples consacrés à Saturne, on les avoit bâtis exprès aux deux extrémités de l'Egypte, afin que ceux qui étoient attaqués de la sombre maladie, à laquelle cette divinité présidoit, eussent occasion en allant visiter ces Temples de soulager leur mélancolie par les fêtes qu'ils rencontroient sur leur route, & ensuite par celles qui se célébroient dans les villes, où ce Dieu étoit révéré. Car quoiqu'il présidât à l'humeur mélancolique, les lieux où il étoit imploré n'étoient remplis que de tout ce qu'on peut imaginer de plus capable de la dissiper. On n'y voyoit que des jeux de toutes les sortes, des représentations agréables, des Comédies capables de faire rire ceux qui y étoient le moins disposés, des lieux de plaisir où l'on passoit le tems à manger & à boire, des danses grotesques, des musiques gayes, des hommes & des femmes qui chantoient des chansons capables de réjoüir & de dissiper. L'allégresse & la joye sembloient faire leur séjour dans ces lieux ; ensorte, dit un Auteur, que si l'humeur mélancolique n'y trouvoit pas de reméde, les malades y révoient du moins agréablement à la vûë de tant de spectacles réjoüissans, & au son de tant d'instrumens & de voix mélodieuses, & dépensoient leur argent avec plaisir.

Cependant il faut avoüer que les Temples les plus fréquentés étoient ceux de la déesse Vénus. Là les hommes attaqués de jalousie, & qui croioient n'être point aimés de leurs épouses, ceux

qui n'avoient point de postérité, & qui souhaitoient de se voir des enfans, les vieillards, tous ceux en un mot qui s'imaginoient avoir besoin du secours de cette divinité, soit que leur maladie procédât du corps, soit qu'elle vînt de l'esprit, étoient occupés sans cesse à implorer sa protection par leurs vœux & leurs sacrifices. Il y avoit de ces Temples pour les hommes; il y en avoit de même de particuliers pour les femmes; & les uns & les autres étoient plus ou moins fameux, selon que les Ministres de cette Déesse étoient plus ou moins habiles à faire valoir le lieu, auquel ils étoient attachés, & à répandre au loin le bruit des prodiges, qui s'y opéroient, ou qu'ils disoient s'y opérer. Comme ils étoïent sans doute meilleurs Médecins qu'habiles Sacrificateurs, ils emploioient à la guérison des particuliers, qui se présentoient à eux, des pratiques & des remédes qui convenoient à leurs maladies. Outre qu'on ne voyoit dans ces Temples que des nudités, les malades, qui s'y rendoient, étoient nourris pendant l'espace de neuf à dix jours que duroit leur sacrifice, de mets propres à corriger la nature & à la fortifier. Ils ne mangeoient que du pain pétri avec du miel & de la poudre de vipere, des œufs frais, de petits oiseaux, des poulles nourries de chair de vipére, certains ragouts où il entroit des aromates & de l'ambre gris. Leur boisson au tems de la vendange étoit du jus nouvellement exprimé du raisin. Dans ce dessein les Prêtres en conservoient de frais le plus long-tems qu'il leur étoit possible; & lorsqu'ils en manquoient, ils faisoient boire à leurs malades un vin composé de miel, c'est-à-dire une espece d'hydromel. On les revêtoit cependant de chemises & d'habits parfumés d'un certain parfum; on leur couvroit soir & matin la tête d'un long voile mystérieux; en cet état on leur faisoit faire une procession au tour du Temple; après quoi on leur faisoit baiser des nudités, dont on leur pendoit même une image au col. On les introduisoit ensuite dans des bains préparés, après leur avoir fait prononcer certaines paroles mystérieuses, & avoir imprimé certains caractéres sur differens endroits de leurs corps. On les faisoit baigner, & tandis que cette cérémonie duroit, un des Ministres récitoit certaines priéres assez longues, dit un Auteur Arabe, qui nous en a laissé le détail. On les faisoit aussi coucher dans des lits odoriférans, comme étoient leurs habits, & on représentoit devant eux deux à trois fois le jour des danses lascives

d'hommes ou de femmes, qui se faisoient sous les fenêtres de leurs appartemens. Le reste du jour se passoit à écouter des conteurs ou des conteuses d'Histoires amoureuses & galantes; & on peut dire que le talent de la narration est naturellement propre aux Egytiens, qui accompagnent ce qu'ils disent très-éloquemment avec certains gestes, dont les graces sont inimitables. Les malades ainsi traités étoient renvoyés chez eux parfumés de nouveau, après qu'on leur avoit donné de petites représentations des nudités qu'ils avoient révérées; & comme il étoit difficile après toutes ces opérations, qu'ils n'eussent tiré quelque avantage de leur sacrifice, les guérisons, ou les soulagemens qui en procédoient, étoient écrits dans les Registres du Temple, comme des miracles produits par la Divinité qui y étoit adorée. On ne manquoit pas d'en publier ensuite la relation dans toutes les grandes Fêtes qui s'y célébroient.

Telle fut la situation de la Religion en Egypte, jusqu'à l'avénement du Messie, à la venue duquel tout l'Univers changea de face. Alors l'Evangile, prêché dans cette région, produisit de si grands fruits, qu'il fit un peuple Chrétien d'une Nation jusqu'alors idolâtre. Alors fleurirent, à la suite des Apôtres du Sauveur sur le fameux Siége Patriarchal d'Alexandrie, les Athanases & les Cyrilles. Dioscore leur Disciple & leur successeur, en voulant se frayer une route différente de celle qu'ils avoient suivie, infecta depuis ce pays de ses erreurs. Il fut ensuite livré en proie aux visions du Mahométisme; en sorte que de cette Eglise, autrefois si florissante sous les Empereurs de Constantinople, à peine reconnoît-on aujourd'hui quelques vestiges, tristes restes de ce qu'elle fut jadis, qui ne servent qu'à nous faire déplorer l'état où nous la voyons réduite, en nous rappellant le souvenir de ce qu'elle a été. De leurs usages.

Cependant vous ne sçauriez croire, Monsieur, combien on rencontre encore aujourd'hui en Egypte de traces de cette ancienne Religion, qui y subsista pendant tant de siécles. En effet sans parler de la passion pour les Pélerinages, qui pour avoir changé d'objet, n'en est cependant pas moins la même, les Egyptiens ont encore aujourd'hui le même goût pour les Processions, qu'on remarquoit dans leurs ancêtres. Il n'y a peut-être point de pays au monde, où elles soient plus fréquentes que dans celui-ci. Toute la différence que j'y trouve, c'est que les Anciens Des Processions.

les faisoient en l'honneur de leurs Idoles, & que les Egytiens de nos jours ont en vûe dans ces pratiques d'honorer leurs Santons, ou Saints, qui ne valent pas beaucoup mieux. Au reste il n'y a rien de réglé, ni pour la marche, ni pour les vêtemens, dans ces sortes de cérémonies. Chacun s'habille à sa façon; mais les plus grotesques & les plus ridicules, sont toujours les plus estimées. Les uns dansent; d'autres sautent; quelques-uns hurlent; en un mot c'est à qui fera le plus de folies dans ces extravagantes mascarades. Plus ils en font, plus ils se croyent possédés de l'esprit de leur Prophéte. Ceux qui sont à leur aise font porter dans ces Processions de quoi donner à manger aux pauvres, comme du blé cuit, qu'ils nomment *Ferik*, des féves, des lentilles, & autres choses semblables. Ainsi la charité ne laisse pas de trouver son compte, au milieu même de la plus ridicule superstition.

Des Ablutions. On peut dire aussi que l'usage de se dépiler & de se laver plusieurs fois le jour, usage si exactement observé par les anciens Prêtres de l'Egypte, ne s'y est pas moins conservé. Le lavement du corps est si commun & si fréquent chez tous les Orientaux, sur-tout parmi les Turcs, qu'ils regarderoient comme un péché considérable de faire leurs priéres sans s'être lavés auparavant. Il est certain que ces ablutions faites avec de l'eau froide, ne contribuent pas moins à la santé, qu'à la propreté, & à empêcher les mauvaises odeurs du corps, qui sont fort ordinaires dans les pays chauds. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Chrétiens Coptes, pratiquent aussi ce lavement des pieds, des mains, & du visage, avant leurs cérémonies. S'ils se trouvent même alors dans quelque lieu voisin du fleuve, ils ne manquent pas d'aller s'y laver tout le corps, & de s'y plonger trois fois jusques par dessus la tête, comme les Turcs.

Des Vœux. Outre ce que je viens de dire, il se pratique encore ici, comme autrefois, de faire des vœux pour la convalescence des enfans malades. Il est vrai que l'usage de leur couper alors les cheveux, & d'offrir un poids égal d'argent, est absolument aboli. On se contente en pareil cas de fonder une fontaine publique dans la ville, ou sur le grand chemin, pour désaltérer les passans & les chiens, de faire distribuer chaque jour une certaine quantité de pain à ces animaux, des foyes & des cœurs d'animaux aux chats & aux milans, du bled aux oiseaux. En un mot ces sortes de libéralités religieuses sont plus ou moins considé-

rables, suivant la condition, l'opulence, ou la tendresse des personnes qui font le vœu. Je ne dois pas oublier de vous dire à ce sujet, qu'il y a ici des Mosquées sur le sommet desquelles on voit des vases de cuivre faits en forme de bateaux, qui, selon l'intention des Fondateurs, devroient être remplis de bled, les uns tous les jours, les autres toutes les semaines. Mais comme une longue suite d'années est ordinairement fatale aux legs pieux; ceux-ci ont été supprimés il y a déja long-tems par les Administrateurs des revenus de ces Mosquées.

Les Chrétiens dans ces occasions voüent ordinairement de l'huile ou des cierges, qu'ils portent à l'Eglise de saint George. Ce qui vous paroitra singulier, c'est que les Turcs y portent aussi les mêmes choses, & à la même intention, & que souvent ils sont plus fidéles à acquitter leurs vœux que les Chrétiens même. Les Turcs offrent aussi de la cire & de l'huile aux Mosquées de leurs Santons, qu'ils appellent *Chaïes*; & par représailles les Coptes, qui à la campagne sur-tout, vivent avec eux, & comme eux à peu de chose près, portent aussi aux tombeaux de ces Santons les mêmes offrandes. La premiére fois que l'on rase les enfans, c'est toujours avec cérémonie, & la plupart des Chrétiens, sur-tout les Grecs, vont à l'Eglise à cette occasion. Cette cérémonie est toujours suivie d'un festin.

On ne fait pas seulement des vœux pour la convalescence des enfans malades; ils sont encore en usage pour obtenir la guérison de quelque personne que ce soit, pour l'heureux retour de ceux qui sont en voyage, sur-tout de ceux qui entreprennent celui de la Mecque. Les expiations étoient aussi fort connues des Anciens. Ils faisoient d'abord plusieurs imprécations sur la tête d'un animal; ils l'assommoient ensuite, & jettoient sa tête dans la riviére, ou la vendoient à des étrangers. Cette cérémonie, qui se pratiquoit de même parmi les Juifs, & qu'ils avoient prise, sans doute, des Egyptiens, chez lesquels ils étoient nés, n'est plus en usage aujourd'hui dans ce pays. Mais tant les Chrétiens que les Turcs ont encore la coutume dans leurs besoins ou afflictions, d'égorger quelques animaux, bœufs, vaches, ou moutons, qu'ils distribuent ensuite aux pauvres. Cette cérémonie, pour laquelle ils choisissent assez souvent l'Eglise de saint George, où il y a un Hôpital, se nomme *Dabah*, c'est-à-dire *Sacrifice*.

Avanture d'un Magicien prétendu.

Enfin comme la superstition est une corruption de la Religion, qu'elle outrage en la dégradant, je dois vous assurer ici que les Egyptiens de nos jours, ne sont pas moins superstitieux que les Anciens, & que la Magie est toujours ici un art fort estimé & très-célébre. Comme la crédulité produit ordinairement l'imposture, ou lui donne au moins la hardiesse de se montrer, il n'est pas surprenant qu'on trouve dans ce pays beaucoup de gens qui se donnent pour Magiciens, parce que le peuple, qui ne demande par tout qu'à être dupé, les en croit sur leur parole, & qu'on est communément persuadé que l'Egypte fourmille de Sorciers. L'avanture qui m'est arrivée à moi-même, à l'occasion d'un de ces fourbes, est assez singuliére, pour mériter que je vous en fasse part.

Un Effendi de considération & homme d'esprit, m'avoit invité à l'aller voir, & pour m'y engager, il m'avoit promis en riant de me faire parler au Diable, au cas que je fusse curieux d'une pareille conversation. Je n'eus garde de manquer une occasion de cette nature, & je me rendis chez l'Effendi suivi de toute la Nation, qui ayant été informée de ce qui devoit se passer, m'avoit prié de permettre qu'elle m'accompagnât. Le Magicien, qu'on disoit être le Maître des Diables, & le Sorcier le plus sorcier qui fût en Egypte, ne tarda guéres à paroître. Il portoit à la main un vieux livre, une petite baguette, & quelques morceaux de papier. A tout cela il joignit une graine qu'il tira de sa poche. Avec ce bel attirail, & une mine très-magicienne, cet homme me fit demander d'abord dans quelle personne de la compagnie je voulois qu'il fit passer le Diable. Je jettai aussi-tôt les yeux sur un jeune Esclave de la maison, qui s'offrit lui-même de fort bonne grace, mais la conjuration n'ayant produit aucun effet sur lui, je priai le Magicien de s'adresser à un autre Esclave encore plus jeune, que je lui indiquai.

L'Egyptien obéit, & prenant la main de l'enfant, il commença, comme il avoit fait au premier, par y tracer quelques figures. Ensuite il lui ordonna de la tenir sur un réchaut plein de feu, où il jettoit de tems en tems de sa graine & des parfums. Après ces préparatifs, il posa sa main sur la tête de l'enfant, & commença à marmoter d'un air terrible certaines paroles, qu'il prononçoit en se frottant les dents avec sa baguette, & faisant

des grimaces, capables de donner l'épouvante au Diable même, qu'il prétendoit évoquer. On m'a rapporté depuis, car il parloit Arabe, qu'il disoit au Diable, *Es-tu Musulman ? je te conjure par Mahomet, & par la suite de ses Saints. Es-tu Juif ? je te conjure par Moyse, par Aaron, &c. Es-tu Chrétien ? je te conjure par Jesus, par Marie, & par les autres Saints de sa croyance.* Après cela il se mit à marcher sur les mains, & s'approcha de l'enfant, qui ennuié par la longeur de cette cérémonie, s'étoit assoupi sous le linge, dont on l'avoit couvert. Là il lui dit quelques paroles à l'oreille. Enfin pour ne point vous fatiguer du récit de cent autres impertinences pareilles, vous sçaurez que le Diable ne voulut jamais obéir au prétendu Magicien, qui crut se tirer habilement d'affaire, en nous disant que le Démon de la nuit du Mercredi étoit extrêmement obstiné; car vous remarquerez que cette scene se passa un Mardi au soir. Il ajouta qu'il y avoit dans l'assemblée des personnes, qui sentoient le vin, odeur, disoit il, que cet esprit haïssoit par dessus toutes choses. Nous voulumes bien paroître prendre cette excuse en payement, & nous cherchames sur le champ à nous dédommager par quelque agrément plus réel du mauvais passe-tems, que l'opiniâtreté du Diable nous avoit donné.

De l'état présent de la Religion en Egypte.

Mais je m'apperçois, Monsieur, que vous commencez à souhaiter qu'après avoir si long-tems arrêté vos regards sur l'Antiquité, je pense aussi à vous entretenir de l'état présent de la Religion en Egypte. Il est juste de satisfaire votre curiosité sur cet article; & c'est à moi de vous mettre en état de faire le parallelle, dont je vous ai répondu au commencent de cette lettre. Deux Sectes puissantes partagent aujourd'hui toute l'Egypte, la Mahométane, & celle des Coptes. La premiére a pour Disciples ces fiers Conquérans, par qui ce riche pays a été subjugué; l'autre ne compte au nombre de ses Sectateurs, que des lâches & des Esclaves. La Religion des Turcs est trop connue, pour que je m'arrête à en parler. Celle des Coptes ne l'est peut-être pas tant; & c'est pour cette raison que j'ai résolu de vous entretenir à fond de leurs opinions, de leurs cérémonies & de leurs pratiques. En traitant de celles qui peuvent leur être communes avec les Turcs, peut-être trouverai-je l'occasion de vous entretenir de quelques particularités, qui regardent le culte de ces derniers, & qui pourront vous amuser agréablement.

Des Coptes.

Les Coptes, cette Nation la plus ancienne qui soit en Egypte, & qu'on doit regarder comme les restes de ces anciens Egyptiens, dont je viens de vous entretenir, sont encore très-nombreux, dans ce Royaume. On y en compte plus de trente mille, & ils ont différentes Eglises au Caire, & dans quelques autres Provinces. Autrefois ils en avoient un bien plus grand nombre. Ce sont eux qui sont encore aujourd'hui les dépositaires des Registres de toutes les terres labourables, qui se trouvent dans l'étendue de l'Egypte. C'est presque là le seul bien qui leur reste de ce charmant pays, qu'ils ont autrefois possedé. Il n'y a point de Seigneur qui n'ait un Ecrivain Copte dans sa maison, avec un registre détaillé, & copié des anciens, de toutes les terres dont il jouit. C'est là presque la seule occupation & l'unique revenu de ces peuples.

Cette Nation, qui suit la Doctrine d'Eutychès, est gouvernée pour le spirituel par un Patriarche, qui fait sa résidence au Caire. Du reste ce sont bien les peuples les plus grossiers & les plus obstinés dans leurs erreurs, qu'on puisse voir au monde. Aussi n'y a-t'il pas lieu d'espérer que les Missionnaires les plus habiles & les plus zélés, qu'on envoye dans ce pays, viennent jamais à bout de rien gagner sur leur esprit. Je suis bien aise de vous communiquer sur cet article ce que seize années de séjour en Egypte, joint à l'attention la plus sérieuse, m'ont acquis de connoissances. Comme pendant une si longue résidence, j'ai eu des liaisons assez étroites avec le Patriarche des Grecs, homme sçavant & de mérite, & avec l'Archevêque du mont Sinaï, j'ai eu souvent occasion de m'instruire à fond de ce qui concerne cette matiére; aussi je puis dire que j'ai tiré de leur conversation, & de celle de leurs Religieux, des lumiéres sûres pour traiter ce sujet avec exactitude. Si vous joignez à cela les entretiens fréquens que j'ai eus avec les principaux d'entre les Coptes, & les rapports que m'ont faits divers Missionnaires de differens Ordres, soit par nécessité, soit par obligation, ou par confiance, j'espere que vous demeurerez convaincu que je suis en état, autant que personne de vous parler juste sur le caractére des Schismatiques, sur leurs dispositions à se convertir, & sur les moyens de les gagner à la Foi, au cas qu'il y ait véritablement quelques moyens d'en venir à bout, & que Dieu n'ait pas réservé cet événement à sa toute puissance seule.

Personne

Personne n'ignore quel est l'attachement de tous les hommes pour les opinions, qu'ils ont sucées avec le lait, & dont ils sont prévenus dès leur naissance. On sçait de même que cette prévention, qui doit ordinairement sa force moins à la réflexion qu'à l'habitude, n'est en aucune matiére plus invincible que dans ce qui concerne la Religion. Mais toute l'idée qu'on pourroit en avoir, n'approche certainement pas de celle qu'il faudroit prendre, pour se bien représenter jusqu'où les Schismatiques portent ici l'opiniâtreté à cet égard. En Europe on cultive les Sciences; les livres sont entre les mains de tout le monde; on apprend à douter, & on cherche à s'éclaircir & à s'instruire. Ce sont autant de secours que l'art fournit contre l'erreur. En Egypte au contraire, on n'aime ni à s'instruire, ni à être instruit. On évite toute dispute, autant pour n'être pas obligé de changer de sentiment, que par incapacité de le soutenir. La raison souveraine, c'est l'usage de chaque Eglise. Ce qu'ils appellent Canon, ne signifie autre chose que la coutume. Les opinions de leurs Evêques & de leurs Prêtres, sont l'unique régle qu'ils veuillent suivre. Sommes-nous, disent-ils, lorsqu'on veut leur faire sentir leur égarement, sommes-nous plus sages que nos péres? Ils ont cru ce que nous croyons; pourquoi voudrions-nous ne les pas imiter? Rien n'est capable de les tirer de-là, ni de forcer ce retranchement. C'est un bouclier impénétrable à tous les traits du raisonnement; c'est un écueil contre lequel échouent tout le zéle & la charité la plus infatiguable de nos Missionnaires.

De leur obstination dans l'erreur.

Il est vrai que leur persévérance & leur douceur les insinuent dans l'esprit de ces peuples, & leur facilitent un libre accès dans leurs maisons. Mais comment ne seroient-ils pas bien reçus, puisqu'ils portent par tout des consolations pour l'esprit, & des soulagemens pour le corps? Ils rétablissent le calme dans une famille affligée, par leurs sages conseils & leurs pieuses exhortations, souvent même par leurs aumônes. Ils donnent à ceux qui en ont besoin des médicamens, dont ils n'exigent aucune retribution. Des maniéres si genereuses & si bien-faisantes, ne peuvent manquer de les rendre par tout estimables. Ils sont respectés pour leur zéle & leur désintéressement. Mais il faut pourtant l'avouer; tout cela ne convertit point, & l'expérience apprend, que les conversions, lorsqu'il s'en fait, sont si peu sincé-

res, qu'elles cessent aussi-tôt que le motif de l'intérêt & de l'espérance, qui en étoit le fondement, vient à disparoitre. Les prétendus convertis répondent nettement, lorsqu'on leur reproche leur désertion, *Point d'argent*, *point d'Eglise*, *Maphis Fellou*, *Maphis Quenisse*. Ils ne s'en échauffent pas davantage. On a vû ici l'Eglise des Péres de Terre-Sainte remplie de nouveaux Chrétiens dans un tems, où l'on donnoit assez largement aux pauvres, qui s'y rendoient. Il vint un nouveau Supérieur, qui par épargne, ou par nécessité, retrancha toutes ces aumônes. L'Eglise fut aussi-tôt déserte, & le nombre des Fidéles se réduisit à un petit nombre de Catholiques, nés de parens qui l'étoient déja, ou qui avoient été nourris dès leur enfance dans les sentimens de l'Eglise Romaine. Telle est la véritable idée qu'on doit avoir de la nouvelle Eglise, qui subsiste aujourd'hui en Egypte.

On s'efforce cependant d'entretenir le petit troupeau que l'on a formé avec beaucoup de tems, de travail, & de dépense. On tâche de l'étendre par la voye des mariages, des Ecoles, & des instructions que l'on donne à la jeunesse. Mais malgré tant de soins & de précautions, si l'on y regarde de près, & sans prévention, on s'apperçoit aisément que l'on ne tient presque rien. Le fruit de tant de peines se réduit ordinairement à préserver quelques anciens Catholiques de la dangereuse contagion de l'éxemple général.

Des personnes éclairées, mais peu informées du véritable caractére des Hérétiques de ce pays, se sont imaginées, & s'imaginent peut-être encore, que la multiplication de ces Ecoles, dont je viens de parler, seroit un moyen presque infaillible pour faire un grand nombre de Prosélytes. J'avoue que cette idée a quelque chose de fort plausible, & qui prévient d'abord. J'ai été longtems moi-même dans cette opinion.

En effet, n'est-il pas naturel de penser, qu'en attirant la jeunesse dans ces lieux d'instruction, sous prétexte de lui apprendre à lire & à écrire, il seroit facile, à la faveur de quelques entretiens journaliers, d'insinuer presque imperceptiblement la saine Doctrine dans des esprits encore tout neufs, que le préjugé n'a point assujettis, & de faire germer le bon grain, où l'yvroie n'a pas encore pris racine. C'est encore un papier blanc, sur lequel il est aisé de tracer toutes sortes de vérités; c'est une cire molle, à qui

on peut facilement faire prendre toutes sortes de figures. Il ne seroit pas même impossible de les attirer à ces Ecoles, à la faveur de quelques libéralités faites, soit aux enfans, soit aux parens même. Car je ne crois pas qu'il y ait nulle part des Chrétiens plus pauvres que ceux d'Egypte. La plûpart sont presque nuds. Aussi une chemise, un mauvais caleçon sont pour eux une espéce de fortune. Cette misére extrême les rend d'une souplesse étonnante, pour tous ceux qui les soulagent. Il n'y a pas de pére ni de mére, qui ne donnât ses enfans au prix de la moindre douceur; ils se donneroient bien eux-mêmes. Mais ils ne donneroient que l'apparence, prêts à vous manquer, comme je l'ai déja observé, dès que vous discontinuëriez de les acheter par vos libéralités.

On croiroit peut-être qu'en élevant parmi nous quelques enfans Coptes, cette méthode pourroit avoir des suites avantageuses pour la Religion. Je veux bien aussi le croire de même. Cependant l'expérience fait assez connoitre le contraire. On sçait qu'il y a plusieurs Colléges à Rome, où on entretient un grand nombre de jeunes gens de toutes les Nations Schismatiques de l'Orient, dans la vûe de les employer un jour à la conversion de leur Patrie. Rien n'est plus religieux que ces établissemens, & on ne peut trop louer le zéle & la pieté de ceux à qui on en est redevable. Mais après tout, qu'en résulte-t'il? c'est que les sujets qu'on éleve dans ces Seminaires, de retour dans leur pays, n'y font aucun fruit. Ils sçavent à la vérité former quelques argumens, & soutenir vivement une dispute; mais ils ne font rien de plus, & c'est à ce qu'il y a de plus frivole, que se borne tout l'avantage que l'Eglise retire du soin de leur éducation, & des pensions dont ils jouissent.

Enfin en supposant qu'il n'en fût pas de même des enfans Coptes, peut-on se flatter, que de retour dans leur pays, ils conservassent long-tems les sentimens qu'on leur auroit inspirés, sur-tout si l'on fait attention à la haine & au mépris qu'ont les Coptes, pour nous & pour notre Religion? Quelle apparence que de jeunes gens, qui ne sont entretenus que de discours à notre désavantage, & ausquels on n'inspire que des sentimens odieux de notre Religion & de nos mœurs, préferent la foi que des étrangers leur ont enseignée, à celle de leurs compatriotes & de leurs ancêtres? Car l'aversion que ces peuples ont pour nous,

est si violente, que quand ils veulent mettre le comble à l'insulte qu'ils font à un homme, ils l'appellent *Franguis*. Par là le mépris est exprimé, selon eux, dans toute son étenduë.

De leur ignorance. Joignez à cette obstination & à l'aversion qu'ils ont pour nous, une ignorance la plus profonde, & vous aurez une idée parfaite des Coptes. Il leur est impossible de comprendre qu'il y ait deux natures en Jesus-Christ; ils confondent toujours cette question avec la Trinité. Quand on leur demande si Jesus-Christ étoit homme parfait, ils répondent oui, sans balancer; s'il étoit Dieu parfait, ils répondent encore oui, avec la même franchise; mais lorsqu'on les presse, & que de-là on veut tirer cette conséquence nécessaire, il y avoit donc deux natures en Jesus-Christ, ah, Dieu garde, s'écrient-ils aussi-tôt, *Stacfaralla*; c'est le terme dont ils se servent.

De leur maniére de se confesser. Les Coptes ont conservé la Confession; mais leur maniére de s'en servir est différente de la notre. Ils s'accusent en général d'être pécheurs de pensée, de paroles, & d'action; mais ils ne s'expliquent pas davantage, & lorsqu'il est arrivé à nos François, dont quelques-uns ne sont que trop libertins pour un pays comme celui-ci, de demander à quelques femmes Coptes, si elles se confessoient des infidélités qu'elles faisoient à leurs maris, ah! Dieu garde, ont-elles toujours répondu sans hésiter, que nous nous deshonorions ainsi nous-mêmes, & que nous ayons la simplicité d'aller réveler des fautes secrétes, dont la connoissance pourroit troubler la paix de nos familles. Au reste ils ont un tems prescrit dans l'année pour se confesser; & comme ils le font assez cavaliérement, leurs Prêtres leur donnent l'absolution de même par ce peu de mots, *Dieu te pardonne*, *Allahieramac*, sans y joindre ni conseils, ni remontrances. Il faut avoüer que rien n'est si abregé que cette formule, & que si les Pénitens ne font guéres de façon pour s'accuser, les Confesseurs en font encore moins pour les absoudre.

De leurs Jeunes. Si les Coptes sont si peu scrupuleux sur la Confession, ils le sont en récompense infiniment sur le jeune. Ils l'observent avec l'exactitude la plus rigoureuse, ne mangeant, tant qu'il dure, ni poisson, ni œufs, ni beurre, ni huile, & ne buvant jamais que de l'eau. Leur premier repas, & le seul qu'ils fassent chaque jour, est quelque tems avant le coucher du Soleil. Ils obligent même leurs malades à jeuner, & quand ils seroient au lit

de la mort, on ne les dispenseroit pas plus du précepte. Jamais ils ne jeunent le Samedi, & trouvent fort mauvais que nous en usions autrement, parce que, disent-ils, cela est défendu par les saints Canons. Enfin leur régularite à l'égard du jeune, s'étend également sur le boire & sur le manger; l'un ne leur est pas plus permis que l'autre. Les Arméniens poussent même le scrupule encore plus loin, & ils s'abstiennent de leurs femmes pendant tout le Carême. Cette conduite, eû égard à l'épuisement où doit les réduire la façon dont ils vivent alors, me semble pour le moins aussi prudente qu'austére.

Les Turcs ne sont pas moins rigides sur le jeune que les Coptes, ni moins continens que les Arméniens pendant ce tems de pénitence. C'est un spectacle pitoyable que de les voir tous vers le soir dans le tems de leur Ramadan. Leur abbattement est extrême, & tel en un mot que doivent l'éprouver des gens, qui ont passé tout le jour dans le travail & à la plus grande ardeur du Soleil, sans s'être seulement rafraichis d'une goutte d'eau.

De leurs principales cérémonies.

Il me reste, Monsieur, à vous entretenir de certains usages qui dans tout pays sont regardés comme des pratiques de Religion, & qui chez les Coptes, comme parmi toute autre Nation, ont leurs cérémonies particuliéres. Tels sont le baptême des enfans, le mariage des adultes, & ce qui s'observe à l'égard des morts dans les funerailles. Peut-être ne serez-vous pas fâché d'être instruit aussi de ce que les Turcs du pays pratiquent dans ces occasions. La diversité de ces usages differens servira du moins à vous donner une idée du génie différent des peuples par qui l'Egypte est aujourd'hui habitée.

Vous devez observer d'abord qu'avant le baptême des enfans, & immédiatement après leur naissance, il se pratique dans tout l'Orient une certaine cérémonie, dont l'origine est assez inconnue. On choisit ordinairement pour cela le septiéme jour après la venue de l'enfant. Ce jour là toutes les parentes, les voisines, & les amies s'assemblent au logis de l'accouchée, où la Sage-femme ne manque pas aussi de se rendre. C'est la maîtresse & la conductrice de toute la cérémonie. L'heure marquée étant venue, on prépare d'abord dans un grand bassin differentes graines de fruits séparées les unes des autres, selon leur espece différente, & au milieu on place un mortier avec son pilon. Ensuite la Sage-femme donne une chandelle de cire à chaçune

des assistantes, & prenant l'enfant entre ses bras, elle leur fait faire une procession autour de la chambre, en jettant en l'air quelques-unes de ces graines. Elle en prend encore lorsqu'elle est de retour au bassin, dans lequel elle en laisse retomber une partie, & jette le reste au visage des autres femmes, en criant du même ton qu'une poule appelle ses poussins, pour leur faire prendre de la nourriture. Après cette ridicule cérémonie, la mére reçoit l'enfant, à l'oreille duquel la Sage-femme porte le mortier, qu'elle frappe assez fort par trois différentes fois. De toutes ces impertinentes simagrées, il n'y a que la cérémonie du mortier, dont j'aye pu tirer d'eux quelque raison ; & quelle raison encore ! Ils disent que c'est pour ouvrir par ce bruit l'oreille de l'enfant, & empêcher qu'il ne soit sourd. Le remède n'est-il pas admirable, & ingénieusement imaginé ?

Du Baptême.

A l'égard du baptême, la nécessité de ce Sacrement n'est pas regardée du même œil par tous les Chrétiens du Levant. Les Grecs & les Arméniens y sont assez attentifs, & comme les Francs, ils baptisent à la maison en cas de nécessité, mais toujours par immersion, suivant la pratique de toutes les Eglises d'Orient. Les Coptes au contraire sont si blâmables à cet égard, & si peu attentifs à administrer le baptême à leurs enfans, qu'on en voit périr une infinité privés de la grace de la régénération. Ils ont pour maxime de ne baptiser jamais les garçons qu'après quarante jours, & les filles au bout de quatre-vingt, observant en cela le tems prescrit dans l'ancienne Loi, pour la purification des méres, qui doivent assister à la cérémonie, & qui y assistent toujours en effet. Mais les enfans seroient encore trop heureux, si après ce terme expiré on leur procuroit la grace du baptême, n'y ayant presque point de Copte, qui soit fidèle à faire baptiser ses enfans après un si long délai. Au contraire la plûpart les laissent en cet état dangereux six mois, huit mois, souvent des années entiéres, sans en avoir la moindre inquiétude. J'en ai vû plusieurs de trois & quatre ans, qui n'étoient pas encore Chrétiens. On en trouve même de huit & dix ans, qui sont encore purement les enfans d'Adam chargés de la dette de leur premier pére.

Le péché que les Coptes encourent par une négligence si criminelle, n'est pas tant à imputer au peuple, qu'aux Prêtres mêmes, & au Patriarche. Je me souviens qu'ayant eu un jour une

conférence avec lui sur cette matiére, & lui ayant représenté qu'il étoit la cause qu'une infinité d'ames périssoient tous les jours, & se trouvoient frustrées du bonheur éternel sans qu'elles se fussent attiré ce châtiment par aucune faute personnelle, il me répondit, qu'à l'égard du Baptême nous étions trop faciles, & que nous ne conférions pas ce Sacrement avec assez de majesté, permettant qu'on l'administrât dans nos maisons, & que les femmes même baptisassent: Que non-seulement parmi eux les Canons défendoient de baptiser à la maison, mais que bien loin de permettre aux femmes d'administrer ce Sacrement, les Diacres eux-mêmes n'avoient pas ce pouvoir, qui étoit uniquement réservé aux Prêtres. Je le priai à cette occasion de me dire quelle cérémonie saint Pierre apporta, lorsqu'il baptisa trois mille hommes à la fois, & s'il est dit qu'il les mena pour cela à l'Eglise? Avec quelle majesté saint Philippe administra le Baptême à l'Eunuque de la Reine Candace, lorsqu'il le fit Chrétien dans un grand chemin, & non pas dans un Temple? Enfin je le conjurai de faire attention à la nécessité de ce Sacrement, qui nous est marquée si autentiquement dans l'Evangile, & à l'impuissance de tant de petites créatures, qui périssoient malheureusement privées de cette grace, pour ne pouvoir se la procurer elles-mêmes. A tout ce discours je n'eus d'autre réponse de cet indigne Patriarche, ou plutôt de ce tyran des ames, qui ne sont coupables que du péché qu'elles n'ont pas commis, sinon qu'il valloit mieux qu'une ame pérît, que de transgresser les Canons. Peut-on concevoir un aveuglement plus déplorable que de préferer à la nécessité qui nous a été imposée par le Sauveur de recevoir ce Sacrement, celle d'observer quelques statuts, qui n'ont été faits que par des Hérétiques.

Ce qui paroitra plus déplorable encore, c'est que ces peuples ignorans & grossiers, observent également la Circoncision comme le Baptême. Ils étendent même cette cérémonie jusqu'aux filles. En 1689. on vit ici un des principaux d'entr'eux refuser d'épouser une fille de quinze à seize ans, qui lui avoit été accordée, parce que cette formalité lui manquoit. Le mariage ne se fit qu'après que les Prêtres, entre les mains desquels les parens furent obligés de remettre cette malheureuse victime de la coutume, eurent accompli cette cérémonie extravagante.

Au reste il est encore à propos d'observer que les Coptes ne

différent souvent le Baptême de leurs enfans, que par une vanité ridicule. Ils attendent qu'ils soient en état de les bien vêtir, afin de se faire plus d'honneur, & souvent ils n'attendent que trop long-tems.

De la Circoncision des Turcs.

Les Turcs ne font de même circoncire leurs enfans qu'avec le plus d'appareil & d'éclat, qu'il leur est possible; & ceux qui n'ont pas le moyen de le faire de la sorte, attendent que quelqu'un de leurs parens, amis, ou voisins, fasse la cérémonie pour ses enfans propres, afin d'y joindre les leurs. Les enfans que l'on circoncit sont donc plus ou moins âgés. Il y en a de cinq ans, de six, de huit, quelquefois de dix & davantage; ce qui fait voir que l'Alcoran ne prescrit point aux Mahométans de tems fixe pour la Circoncision, comme il étoit déterminé dans l'ancienne Loi.

Les enfans que l'on circoncit sont vêtus le plus magnifiquement qu'il est possible, & montés sur des chevaux richement parés. Ceux des Grands ou des personnes aisées sont précedés par une troupe de Janissaires, devant lesquels marchent quelques Prêtres Mahométans, dont les uns chantent, & les autres hurlent. Cette cérémonie se fait ordinairement aux flambeaux; cependant ce n'est pas une régle. Après l'enfant viennent les tambours, les fifres, & les trompettes, suivis d'une multitude de canailles, qui n'abandonnent le cortége qu'à la maison, dans l'espérance d'y trouver quelques rafraîchissemens, qu'on ne manque guéres de distribuer abondamment en ces occasions.

Pour donner ici une idée des magnificences, dont ces sortes de cérémonies sont quelquefois accompagnées, je crois ne pouvoir mieux faire que de décrire une de ces Fêtes, dont j'ai été témoin moi-même.

DESCRIPTION

Des cérémonies observées à la Circoncision d'Ibrahim Bey, fils d'Ismaël Visir Bacha d'Egypte.

En l'année *1696*, l'Egypte étoit gouvernée par Ismaël Visir, un des Ministres des plus magnifiques, que la Porte ait envoyés dans ce pays. Ce Bacha ayant résolu de faire circoncire son fils unique,

unique alors âgé de quinze à seize ans, on commença dès les premiers jours du mois d'Octobre à travailler aux préparatifs de cette cérémonie. On fit sçavoir à tous les Grands, qui se trouvoient dans les différentes Provinces du Royaume, que le Bacha souhaitoit qu'ils honorassent cette solemnité de leur présence ; & on publia partout qu'il en useroit avec eux selon leur condition, & gratifieroit tout ceux qui se feroient circoncire avec son fils.

Cette fête, qui dura dix jours, fut précédée de divers spéctacles, dont on jugea à propos d'amuser l'impatience d'un peuple infini, qui sur le bruit de cette magnifique cérémonie, avoit quitté la campagne pour accourir au Caire. On vit donc tandis qu'on travailloit aux véritables préparatifs, plusieurs combats d'animaux, des courses de chevaux, & divers tours dont des danseurs de corde amusoient tous les jours les habitans de cette grande Ville. Un de ces danseurs venu exprès de Damas pour assister à cette fête fit le dernier jour des prépapatifs un tour des plus surprenans. De la place du Meidan située au pied d'un rocher escarpé, sur lequel lé Château est bâti, il monta sur le haut du minaret d'une Mosquée assise dans le Château même. La corde principale avoit près de quatre cens toises de longueur, & outre qu'elle étoit tenduë par elle-même, autant que son poids pouvoit le permette, on l'avoit encore affermie par les côtés de plusieurs autres cordes, qui servoient à la soutenir dans sa longueur extraordinaire. Ismaël assista à ce spectacle accompagné de son fils, & fit en cette occasion, aussi bien que les jours précédens, de très grandes libéralités au peuple.

Le lendemain 23 de Novembre les Beys, qui sont au nombre de vingt quatre, les demi-Beys, qui sont au nombre de quarante-huit, tous les Officiers du Royaume conservés par l'Empereur Selim, qui fit la conquête de l'Egypte, les chefs & les soûcommandants des sept milices, que le Grand-Seigneur entretient dans ce pays, les principaux Agas, les Noirs de Constantinople, qui sont presque tous ici des figures de Princes, le Cadilesquer, & les aînés de la famille des Aboubecres, qui sont les descendans du beau pere de Mahomet, en un mot toutes les personnes de condition se rendirent avec des suites nombreuses & magnifiques au logis du Bacha, où ils furent reçûs au bruit

d'une triple décharge de toute l'artillerie du Château, d'une infinité de timballes, de trompettes, de tambours, & d'autres sortes d'instrumens. La grande cour du Château, qui peut contenir environ deux mille chevaux, en étoit si remplie, que plusieurs furent obligés de mettre pied à terre dans les cours antérieures. Les harnois dont plusieurs étoient garnis de pierreries, & dont les moins riches etoient de vermeil, paroient les plus beaux chevaux du Pays, tous couverts de housses brodées d'or trait, & trainantes presque à terre; ensorte que les yeux trouvoient dans cette vaste cour un spectacle, qui surprenoit & rejoüissoit également: Au milieu de cette magnificence, on remarquoit deux tentes du Bacha dressées au milieu de la Cour, & dignes toutes deux de la grandeur & de l'ostentation que les Turcs affectent aussi-bien en ceci, que dans les harnois & les chevaux. L'une étoit destinée pour des danseurs & des joueurs d'instrumens; sous l'autre étoient les trompettes, les timballes, & les tambours du Bacha. A chaque personne de consideration, qui entroit, les trompettes & les timballes annonçoient son arrivée. Les instrumens jouoient aussi durant tout le tems qu'on circoncisoit les enfans, ce qui se faisoit tous les matins dans une cour particuliére, qui répondoit à celle-ci.

Ce jour-là, qui fut le premier de la cérémonie, toute la maison du Bacha parut vêtüe de neuf, & mise superbement. Ce Seigneur avoit fait distribuer à chacun de ses domestiques deux vestes de satin de différente couleur, une de drap d'Angleterre avec la culotte de même, & une fourrure de renard de Moscovie. Le moindre de ses Esclaves étoit habillé de la sorte; & coëffé d'une seste avec quatre doigts d'or au bout sur un bonnet de velours, ou de drap d'Angleterre. Les Pages, ou Ichoglans, avoient des culottes larges de velours verd, & des vestes courtes de brocard d'or. Ses principaux Officiers, & ceux qui approchoient de son fils, avoient tous des vestes doublées du plus beau samour, & il n'y en eut pas un seul, qui ne changeât deux ou trois fois d'habits durant la fête.

Ibrahim Bey fils du Bacha parut cette même matinée vêtu d'une demi-veste de drap blanc fourrée d'un riche samour sur un Doliman d'une étoffe d'or de Venise, & sur sa demi-veste il en avoit une longue de camelot couleur de feu doublée d'un tabis verd. Cette veste, ou *Quiriqni*, étoit couverte d'une infini-

ré de perles d'une grosseur considérable, & fermoit par-devant avec une agraffe de gros diamans. Son *Caoust*, ou bonnet, étoit aussi couvert de perles, & portoit au devant de la feste un bouquet de plumes noires de Héron attaché avec une rose des plus beaux diamans. Tant que cette fête dura, ce jeune Seigneur changea d'habits trois ou quatre fois par jour, & on ne lui vit jamais le même, à la reserve du *Quiriqni* brodé de perles, qu'il porta à trois ou quatre reprises.

Son appartement n'avoit rien de moins magnifique que sa personne. Plusieurs salles parées de superbes tapis de Perse, où le mélange de cent couleurs & de mille fleurs differentes sembloient disputer le prix à l'or, dont ils étoient enrichis, ces salles ainsi ornées, & garnies tout au tour de carreaux d'étoffe à fond d'or, précédoient la chambre du jeune Bey. Là sur des tapis encore plus beaux, & sur un sopha d'un pied de hauteur au dessus du plancher, s'élevoit un superbe Divan, où l'or laissoit appercevoir à peine le velours cramoisi, dont les coussins étoient couverts. Un lit d'Ange du même velours occupoit le milieu de cet appartement. Ce lit étoit tout couvert en dehors d'une broderie des Indes, & le satin verd, dont il étoit doublé, n'étoit pas travaillé moins richement. Une frange d'or de quatre doigts regnoit tout autour des rideaux, qui étoient retroussés avec des agraffes de rubis & d'émeraudes. Au devant du lit, dans l'endroit où les rideaux se partageoient, paroissoit un grand croissant de satin blanc semé d'étoilles d'or, qui faisoit un fort bel effet, & autour de ce lit posé sur une toilette blanche travaillée d'or & de soye, qui débordoit de trois à quatre pieds, étoient plusieurs carreaux de même étoffe que ceux du reste de la chambre. Ainsi le Divan étoit partagé en deux par ce lit magnifique, où le jeune Bey ne coucha qu'après sa circoncision.

Pendant que dura la fête les danseurs, qui étoient au nombre de cent, furent vêtus chaque jour d'habits differens, dont la plûpart étoient d'étoffe d'or. Ceux qui ont voyagé en Turquie sçavent assez que les danses & les attitudes de ces baladins sont un des principaux divertissemens que les Grands aiment à prendre. Ces danseurs jouent aussi des espéces de comedies; & quoiqu'ils n'ayent aucun role certain, ils ne laissent pas de representer à peu près les diverses intrigues de galanterie que l'on expose sur nos théatres. Ces gens-là joüoient & la nuit & le jour en differentes

falles du Chateau, fe relayant les uns les autres, de maniére qu'il n'y avoit aucun vuide.

Ces plaifirs étoient mêlés pendant le jour de divers combats à la Turque, où l'ardeur fut fouvent fi grande, que les ordres réitérés du Bacha pouvoient à peine féparer les combattans, & empêcher le jeu de devenir trop férieux. On voyoit dans la place, qui eft au pied du Chateau, les Efclaves des Beys partagés en deux partis fe difputer l'adreffe, le courage, & la magnificence. Ils s'y portoient, avec d'autant plus de chaleur, qu'outre l'animofité qui régne entre les deux factions, dont l'Egypte eft partagée, comme je le dirai dans la fuite, ils avoient les yeux du Bacha & de fon fils pour témoins de leur valeur.

Les illuminations chaffoient prefque la nuit de ces lieux. Cent mille lampes, par le moyen defquelles on formoit chaque jour mille figures différentes, l'éclairoient de forte, qu'elle paroiffoit toute en feu. On admira furtout la repréfentation d'un palmier, avec ces mots formés de ces mêmes lampes, & exprimés en Turc & en Arabe, *Je ne m'éleve que par la Circoncifion.* La coupe annuelle des branches du palmier étant le feul moyen de faire croître cet arbre, rendoit cette devife auffi ingénieufe, qu'elle étoit convenable au fujet de la fête. On voyoit écrit en d'autres endroits auffi en caractéres de feu, *Que le nom d'Ifmaël Bacha foit toujours glorieux ; qu'Ibrahim fon fils foit auffi grand que lui.* On tiroit chaque foir un nouveau feu d'artifice. Celui qui fut trouvé le plus beau repréfentoit deux galéres, qui parurent voguer le long de la cour du Chateau. Ces fpéctacles étoient accompagnés d'une infinité de fufées, pendant que plufieurs fortes d'Animaux, couverts auffi d'artifice, étoient lachés parmi le peuple, & fembloient réveiller le plaifir par les allarmes paffageres qu'ils portoient par tout avec eux, fans avoir jamais caufé d'autre mal.

Les portes du Chateau, & fur-tout celles de l'appartement du Bacha & du Bey, étoient gardées par un grand nombre de Janiffaires mîtrés, que ce Corps avoit habillés fuperbement, pour faire plus d'honneur à la fête. Quatre Kiaïas des Janiffaires, qui tiennent ici le même rang que nos Colonels d'infanterie en France, firent pendant les dix jours les fonctions de maîtres d'hôtel, & eurent foin du fervice des tables, où l'on admira également l'ordre, la propreté, & l'abondance la plus

prodigieuse. Celle du Bey fut servie soir & matin à trois cens plats ; celle du Bacha à sept cens, & celle du commun à trois mille, ce qui paroîtra presque incroïable. Cette derniere fut servie dans la grande salle du Divan, qui est de la longeur de la salle du Palais à Paris, & de la largeur d'une de ses aîles. Cette table qui étoit à terre sur des tapis couverts de napes, représentoit tantôt une fléche, quelquefois un vase ; en un mot elle avoit chaque jour une figure toujours nouvelle. Les plats en beaucoup d'endroits y étoient en piles les uns sur les autres, de la hauteur d'un homme, ensorte que les viandes n'en étoient pas touchées toutes en même temps. Dès qu'un rang de personnes étoit sorti de table, on levoit aussi un rang de plats, & le même service, qui avoit été dessus, se trouvoit de même au dessous. Ainsi on pouvoit dire qu'il y avoit dix ou douze tables les unes sur les autres. Ce qui restoit de chaque service étoit sur le champ porté au peuple dans la cour ; ensorte qu'après avoir nourri trois ou quatre mille personnes dans une salle, on en rassasioit encore dix mille dans des lieux differens. Ceux qui ont vû les tables, qui furent servies lors de la Circoncision du Sultan Mustapha, avoüent qu'elles n'approcherent pas de celles-ci, & qu'il ne s'est jamais fait une si grande profusion accompagnée d'un si bel ordre. Les confitures, les sorbets, les eaux de canelle, les parfums, furent donnés liberalement, & sans exception, à tous ceux qui en voulurent. Outre une infinité de personnes, qui en servoient de tous côtés, il y avoit divers offices ouverts, où chacun pouvoit se présenter librement, sans appréhender de refus.

On peut dire que la profusion n'a jamais été portée plus loin que dans cette Fête. Il n'y eut, pour ainsi dire, point d'heures pendant les dix journées qu'elle dura, que le Bacha, ou son fils, ne fissent cent sortes de largesses. Quelque petits présens de fleurs, de fruits, ou d'autres bagatelles que l'on apportoit au jeune Bey, un spectacle nouveau, le moindre tour d'adresse, chaque nouvelle danse, tout cela étoit récompensé liberalement de la propre main de ce jeune Seigneur, avec une grace qui augmentoit encore le prix de la récompense. Ismaël Bacha d'un autre côté répandoit à pleines mains les sequins dont il avoit toujours un sac à ses côtés, qu'on remplissoit dès qu'il étoit vuide, outre beaucoup de petite monoye qu'on jettoit au peuple par son ordre.

On compte que pendant cette Fête, on circoncit par jour cinq cens enfans, qui furent tous vêtus de neuf suivant leurs condition aux dépens du Bacha, & au moindre desquels on donna un sequin. Cette seule dépense monta à plus de quarante mille écus.

Ibrahim Bey fut circoncis le dernier. Il partit du Chateau le premier jour de Décembre, accompagné de toute la maison de son pére, & de tout ce qu'il y avoit de Grands en Egypte, & se rendit à une ancienne Mosquée, qui est entre le vieux Caire & le nouveau. Il l'avoit choisie pour cette cérémonie préférablement à la principale, pour ne pas s'engager dans les ruës, où un peuple infini l'attendoit. Les magnificences qui furent étallées ce jour là, ne se peuvent décrire que fort imparfaitemenr. Ainsi vous ne devez regarder ce que je vous en rapporte que comme une légére ébauche, où il faut que votre imagination mette la derniére main. Outre l'aigrette dont j'ai parlé, le jeune Bey portoit ce jour-là à côté de son Turban une autre plume, que le Bacha y plaça de sa propre main, & qu'il attacha sur sa teste avec une ceinture de pierreries. Sa veste de Samour étoit un peu relevée par derriére, afin de laisser voir la richesse de son Doliman. Il étoit précédé de douze Pages à pied vêtus de drap d'or, qui conduisoient douze chevaux de main d'une blancheur parfaite, & parés superbement. Deux autres étoient chargés d'or & d'argent, qui fut répandu dans la marche & dans le retour. Un peuple infini étoit accouru sur le passage pout voir ce jeune Seigneur, & ne laissoit dans une vaste plaine qu'un chemin fort étroit que l'on avoit semé de mille fleurs, plus abondantes en Egypte dans cette saison, qu'en aucune autre de l'année. L'air retentissoit cependant d'acclamations, de bénédictions, & de cris de joie. On peut dire que jamais journée ne fut plus brillante.

Le Bacha, d'une des fenêtres de son appartement, qui domine sur cette campagne, regardoit cette superbe marche, & goûtoit à longs traits une satisfaction qu'il avoit si justement méritée. Il ne fut pas possible ce jour là de retenir une seule femme dans les maisons. On dit que plusieurs d'entre elles profitant d'une occasion si rare & si favorable, se choisirent des demeures plus agréables, que celles qu'elles venoient d'abandonner.

Tous les Criminels, qui se trouverent alors dans les prisons du Château, eurent leur grace, & le Bacha paya les dettes de ceux, qui n'y étoient retenus que pour cette seule raison. Ibrahim ne put être circoncis ce jour-là, parce qu'il se trouva un peu fatigué de cette cavalcade. La cérémonie ne s'accomplit que le lendemain vers les quatre heures du soir, & on circoncit avec lui le fils d'un Bey & six Esclaves.

Dès que la circoncision, à laquelle Ismaël assista, fut consommée, on porta Ibrahim avec le fils du Bey & les six Esclaves dans une même chambre, où on leur avoit préparé un lit à chacun, afin qu'ils tinssent compagnie à ce jeune Seigneur. En même tems le Bacha fit à chacun de ses Officiers & de ses Domestiques, à proportion de leurs emplois la distribution d'une paye journaliere, dont ils doivent joüir le reste de leur vie. Ainsi il n'y en a aucun aujourd'hui, qui n'ait dequoi vivre selon son état, quand même ils viendroient à perdre un si bon maître.

On assure que la dépense, qui fut faite en même tems dans les appartemens des femmes du Bacha, ne fut guéres moins considérable que celle à laquelle le public eut part, y ayant eu les mêmes libéralités, les mêmes plaisirs, la même abondance & la même magnificence qu'au dehors. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que quoique la coutume des Turcs soit de recevoir des présens de tout le monde en ces occasions, le Bacha n'en voulut accepter aucun. Il est sur qu'il en auroit eu au moins pour la valeur de trois cens bourses, * qu'il dépensa à cette cérémonie, chacun s'étant préparé à lui en faire suivant son rang & sa qualité. Il n'y eut que le mien, qu'il eut la politesse de recevoir. C'étoit un miroir octogone d'un pied de diamétre garni d'or & enrichi de pierreries avec son manche de cristal de roche. Cette piéce étoit sortie du Sérail dans les dernieres révolutions. Le Bacha dit aux Drogmans, qui le lui présenterent de ma part, qu'il auroit voulu ne rien accepter de personne; mais qu'il ne pouvoit refuser cette marque d'amitié du Consul de France, pour lequel la sienne étoit des plus sinceres.

* Chaque bourse est de 1500 livres, ainsi trois cens bourses font une somme de 150000 écus.

Des Mariages.

Je ne sçais, Monsieur, ce que vous penserez de toutes ces fêtes & de ces magnificences. Je me flatte du moins que la relation que je viens de vous en donner ne vous aura pas été ennuyeuse. Je viens à present à ce qui regarde les mariages, & la maniere dont on les traite dans ce pays-ci. Il est certain qu'elle est toute différente de celle, qui s'observe à cet égard dans tous les Royaumes Chrétiens de l'Europe, & particulierement en France. Là on tient pour maxime, qu'il faut connoître avant que d'aimer, c'est-à-dire, que comme le mariage est un lien, qui n'est dissoluble que par la mort, on doit faire de sérieuses réflexions avant que de s'y engager, & que n'admettant, ni noviciat, ni apprentissage, il est de la derniere importance de prendre des mesures si justes, qu'on n'ait point à se repentir d'un pas, où quand il est une fois fait, il n'y a plus à reculer. Dans cette vûe on considére avant toutes choses l'égalité des conditions, la proportion des biens, & la convenance des humeurs entre les personnes, qu'on a dessein d'allier ensemble; & c'est pour s'en assurer, qu'on permet qu'elles se voyent, & qu'elles se pratiquent quelque tems avant que de les unir.

En Egypte au contraire on n'a égard à aucune de ces trois choses. Les Arabes sont à la verité, assez reguliers à ne s'allier que dans leurs Tribus, & quoique parmi eux les Grands, surtout ceux qui resident dans les Villes, ne laissent pas d'avoir quelques Esclaves blanches, les enfans, qui proviennent de ces commerces, ne sont jamais regardés comme légitimes. Mais les Turcs ont un usage tout different. Parmi eux la coutume des Grands est d'acheter de jeunes filles, qu'ils destinent à leurs fils dès leur enfance, & qu'ils prennent dès l'âge de huit à neuf ans, afin de pouvoir s'assurer de leur sagesse. Ils les font élever chez eux, & lorsqu'ils le jugent à propos, ils leur donnent un appartement séparé, où elles restent renfermées avec ceux qu'on leur destine pour époux, qui n'en sortent que très rarement. Les peres en usent de cette maniére, pour empêcher que leurs enfans ne se livrent à la débauche sous un climat, où les dispositions au libertinage le plus honteux sont aussi grandes, que les mauvais éxemples sont fréquens. Ces jeunes Esclaves sont réputées libres & femmes légitimes de leur maitre, dès qu'elles ont

ont mis au monde un garçon. Alors le mari commence à se laisser croître la barbe. Car il est bon d'observer que la barbe est ici une grande marque d'honneur, & que les femmes de ce pays ne l'estiment pas moins que celles de France en ont d'horreur. Tant la coutume & l'habitude ont d'empire sur l'imagination! En général, les personnes de considération, surtout, marient très-rarement leurs enfans, garçons ou filles, à des personnes d'une condition égale, parce qu'on ne peut prendre sur elles la même autorité, que celle que l'on conserve sur des esclaves. Ainsi de la maniere dont ils assortissent leurs fils, ils marient aussi leurs filles, en choisissant parmi leurs domestiques celui qui leur plaît le plus, pour en faire leur gendre. Par cette conduite les femmes conservent sur leurs maris l'empire absolu que leurs péres ont eu sur eux avant elles, & dont ils n'oseroient se soustraire, sans mettre leur vie en danger. Par le même arrangement un homme qui épouse une esclave de sa maison, ne risque jamais d'être assujetti. Il arrive même assez souvent qu'une personne marie ses propres femmes à ses esclaves, quoiqu'il en ait eu des enfans; & c'est aussi une chose fort ordinaire, qu'après la mort des maîtres leurs esclaves épousent leurs femmes. Il est vrai que cet usage ne paroît pas sans inconvénient, puisque pour changer un vieillard usé contre un jeune homme vigoureux & jouir du privilége de la coutume, on hâte souvent la mort du sexagénaire. Je ne parle point de ce que pratiquent les Coptes à cet égard. Ils sont si méprisés ici, qu'il leur seroit difficile de s'allier ailleurs que dans leur nation.

On a encore dans ce pays-ci moins d'égard au bien qu'à l'égalité des conditions. En France il faut qu'un pére donne de l'argent pour mettre sa fille hors de chez lui; en Egypte au contraire, il faut que celui qui recherche une fille lui fasse une dot, & donne encore une somme au pére. Ainsi on peut dire avec raison, qu'on achette une femme, ou pour parler plus juste une esclave. En effet, la femme porte toutes les marques de l'esclavage par les bracelets faits en forme de chaînes, dont elle se charge les bras, & les anneaux qu'elle se met aux pieds. C'est le mari qui lui en fait présent, en l'acceptant pour épouse. Ces chaînes, il est vrai, sont d'or ou d'argent, au lieu que celles des esclaves sont de fer; mais elles n'en marquent pas moins la dépendance.

Enfin si en France, avant que d'unir deux personnes, on leur permet des visites & des conversations honnêtes, ici celui qui veut épouser une fille ne la voit jamais avant le mariage. Au contraire, c'est lorsqu'elle est promise qu'elle se cache avec le plus de soin aux yeux de tout le monde, & sur-tout de celui qui la recherche.

Usage de la répudiation. Cette bisarrerie de s'unir sans façon à des personnes d'un rang & d'une condition souvent peu sortable, & dont on ne connoît, ni le caractére, ni l'humeur, ne surprendra point, si l'on fait attention à la facilité que la loi de la répudiation apporte dans ce pays, à la dissolution des mariages. Il est aisé de comprendre en effet, que tant de précautions, qu'on prend par tout ailleurs, ne doivent guéres embarrasser ici, puisqu'on y sépare sans scrupule des personnes qui sont unies depuis longtemps, qui ont même eu des enfans ensemble, & qu'on les marie tranquilement à d'autres. Le mari en est quitte en ce cas, s'il n'est pas content de sa femme, pour lui rendre ce qu'elle a apporté, & pour lui payer la somme dont il est convenu pour sa dot. A ce prix il est libre de la renvoyer. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette malheureuse coutume n'est pas seulement en usage chez les sectateurs de l'Alcoran; elle est encore fort ordinaire parmi les disciples de l'Evangile. Elle est si commune & si permise chez les Coptes, qu'il suffit qu'un homme témoigne au Patriarche qu'il n'est pas content de sa femme, ou qu'une femme lui fasse entendre qu'elle ne s'accommode point de son mari, pour qu'il leur permette la répudiation. S'il arrive qu'il leur en refuse la permission, ils s'en passent, & la prennent eux-mêmes; ce qui l'engage à ne pas se rendre trop difficile sur cet article. D'ailleurs, il lui revient toujours de ces permissions quelque petite rétribution, dont il craindroit de se priver par une résistance trop opiniâtre. Lorsqu'on lui reproche sa tolérance sur ce sujet, il répond qu'il est obligé de souffrir cet abus, pour prévenir de plus grands désordres. C'est pourquoi on n'excommunie point ceux qui ont des femmes *à la casse*, c'est-à-dire, tant tenu, tant payé, comme la loi des Turcs le permet.

Des fiançailles. La différence des Religions qui sont suivies en Egypte par les différens peuples qu'on compte au nombre de ses habitans, cause aussi de la différence dans les cérémonies, qui s'observent à la célébration des mariages. Les Chrétiens, qui y sont de quatre

ou cinq rits, conviennent cependant assez pour les fiançailles. Dès que les parens de l'époux & de l'épouse sont d'accord, car ce sont eux qui font le mariage, on appelle un Prêtre au logis de l'épouse, où tout le monde est assemblé. Là, après quelques priéres, qui précédent la cérémonie, le garçon prend un anneau, & le met au doigt de la fille, qui cependant se tient bien voilée, & qui découvre à peine la main pour recevoir l'anneau. C'est-là tout ce que l'Eglise exige à cet égard avant la cérémonie des épousailles. A l'égard des publications de bancs, qui sont en usage dans la Chrétienté, on ne sçait ce que c'est dans le Levant. Aussi n'y appréhende-t'on point les oppositions. On n'y fait de même aucune difficulté de rompre les fiançailles; on n'y en fait pas, comme on vient de le voir, de casser les mariages mêmes.

Trois jours avant celui qui a été fixé pour les épousailles, l'épouse est conduite aux bains, & pour peu que ses parents soient à leur aise, on l'y méne au son des tambours & des fifres. C'est pour eux un point essentiel à la cérémonie. Ces bains durent quatre ou cinq heures; & pendant ce tems-là, il se fait plusieurs mascarades. Les Turcs sont sur ce point encore plus fous que les Chrétiens, comme je le dirai dans la suite.

Le jour de la célébration du mariage étant arrivé, l'époux & l'épouse sont conduits à l'Eglise par le parrain & la marraine qu'on leur a choisis, & qu'on nomme ici *Chebin*, & *Chebine*. Ce sont souvent eux qui présentent au baptême tous les enfans de la maison, supposé qu'on prenne pour cela un parrain & une marraine. Mais les Coptes ne se servent ordinairement que d'un parrain; ils n'y font pas tant de façon. La cérémonie du mariage, qui dure quatre ou cinq heures, se fait presque toujours après minuit, à la Messe qui se dit alors. Les Arméniens surtout, ménent leurs mariées à l'Eglise au son des tambours & des fifres, qui les accompagnent de même dans le retour. Du mariage des Chrétiens.

Ces peuples observent après les nôces quelques cérémonies assez ridicules. Une des plus singuliéres, c'est que le mari reste cinq jours sans voir sa femme, que l'on tient cependant séparée de lui fort scrupuleusement. Enfin au bout de ce terme on leur laisse la liberté de se voir & de se parler; mais ce que l'on ne doit pas oublier, c'est que la nouvelle mariée observe alors à peu près, ce qu'on fait pratiquer aux jeunes novices par rapport

au silence, ne parlant jamais qu'à son pére, à sa mére, & à son mari; ce qu'elle fait même d'une voix si basse, qu'à peine peut-on l'entendre. Il s'en trouve qui gardent ce silence une ou deux années de suite; & si pendant ce tems-là on vient leur rendre visite, on a beau leur adresser la parole, elles ne répondent que par signes, souvent même le pére ou la mére répondent en leur place. Enfin plus elles ont la vertu de garder ce silence, & plus elles se font estimer dans leur nation. Franchement cette estime ne me paroît pas absolument gratuite, & tout le monde conviendra avec moi quelle doit coûter de grands efforts à celles, qui ont assez de constance pour la mériter.

Les Coptes, qui sont grossiers en tout, ne font pas tant de mystéres que les Arméniens. Il est vrai qu'il s'en trouve quelques-uns de plus retenus, qui ne couchent pas avec leurs épouses dès la premiére nuit de leurs noces, & qui attendent que le Prêtre, qui les a mariés, vienne le lendemain, suivant la coutume, leur ôter une espéce de lien, nommé *Zennar*, qu'il passe lui-même au col de l'époux en forme de croix devant & derriére, dans la célébration du mariage. La suppression de cette espéce de jacolle est regardée en effet comme la permission de consommer le mariage. Cependant la plûpart n'attendent pas souvent que l'Eglise leur donne cette liberté, & ils la prennent d'eux-mêmes, sans pourtant se débarasser du *Zennar*, qui ne peut être ôté que par le Prêtre.

Les Grecs observent assez de ne célébrer leurs mariages qu'à la messe, surtout lorsque ce sont des personnes riches. A l'égard des pauvres, toutes les heures leur sont bonnes. Cependant ils choisissent ordinairement l'entrée de la nuit, & pour donner du moins à cette action quelque air de cérémonie, ils portent des cierges allumés dans les rües en allant à l'Eglise & à leur retour. Voici ce que cette nation pratique en Egypte dans ces occasions.

Lorsque les deux époux sont arrivés au Parvis, le Prêtre fait sur eux certaines priéres assez longues, & bon nombre de bénédictions; après quoi il met une bague au doigt de l'époux, & une autre à celui de l'épouse. Ensuite le *Chebin*, ou parrain, leur couvrant les mains d'un voile, change par trois fois ces bagues du doigt de l'un à celui de l'autre. Après ces préliminaires le Prêtre met la main de l'époux dans celle de l'épouse, & les tenant toutes deux dans la sienne, il conduit ainsi les deux époux au

milieu de l'Eglise vis-à-vis d'un pupitre, sur lequel est le livre des Evangiles, & sur ce livre deux couronnes, qui sont de telle matiére que l'on veut, de fleurs, d'étoffe, ou de clinquant. Là il continüe ses bénédictions & ses priéres, où il mêle tous les Patriarches de l'Ancien Testament. Il met ensuite ces couronnes, l'une sur la tête de l'époux, & l'autre sur celle de l'épouse, & les couvre tous deux d'un voile. Alors le *Chebin* change par trois fois ces couronnes pardessous le voile, comme il a fait les bagues. Le Prêtre cependant poursuit ses priéres, après lesquelles on lui apporte un vase plein de vin. Au dessus nagent trois morceaux de pain de la longueur du doigt, que le Prêtre prend l'un après l'autre; il en mange, & en donne à manger aux deux époux, à leurs péres & méres, & au *Chebin*. Il en fait de même du vin, dont il boit d'abord; après quoi il en presente aux mêmes personnes, & jette ensuite le verre contre le mur. Après cette cérémonie le Prêtre prend la main droite de l'époux, celles de l'épouse, & du *Chebin*, & leur fait faire trois tours autour du pupitre. Enfin il leur ôte leurs couronnes, & après quelques autres priéres il les congédie.

Il faut observer à l'égard des degrés de parenté, que les Arméniens ne se marient jamais à leurs parens, non pas même à ceux avec les parens desquels ils ont quelque affinité spirituelle. Les Coptes au contraire ont pour pratique, comme les Turcs, de marier leurs enfans à ceux de leurs freres & sœurs, sans demander pour cela aucune dispense. Pour ce qui est des Grecs, ils suivent à peu près les mêmes usages que nous à cet égard.

Je viens aux cérémonies que les Turcs observent dans leurs mariages. Personne n'ignore que l'Alcoran leur permet d'épouser jusqu'à quatre femmes légitimes, & d'avoir ensuite autant d'esclaves qu'ils en peuvent nourrir. Pour tirer ces femmes de la maison de leur pére, ou de leurs parens, ils font venir d'abord le juge, en presence duquel ils conviennent des conditions auxquelles ils les prennent; c'est-à-dire qu'on régle devant lui ce que le mari s'engage de donner à sa future épouse, tant pour sa dot, que pour ses habillemens, joyaux, dorures, &c. Le Cadi, ou juge, en presence duquel se dresse cet accord, & qui en passe l'acte, tient lieu également de Prêtre & de Notaire; après cette cérémonie il ne reste plus que de mener l'épouse aux bains avec plus ou moins d'appareil, selon les facultés de ses parens.

Des Cérémonies observées par les Turcs dans ces occasions.

Ce tems des bains, qui dure cinq ou six heures, est souvent le plus agréable que l'épouse ait dans tout le reste de sa vie. Là on la divertit par toutes sortes de mascarades. On l'habille tantôt en Juge, tantôt en Soldat, quelquefois en Paysan, ensuite en Prince & en Visir. Quand on n'a omis aucune de ces sottises, on dit que la mariée a eu les grands bains. On la reconduit ensuite à son logis avec les mêmes cérémonies qu'elle en étoit sortie, c'est-à-dire avec les fifres & les tambourins, si les parens ont le moyen de les lui donner. Au moins faut-il qu'elle soit accompagnée de quelque instrument, ne fût-ce que de quelques fragmens de pots cassés, qu'un misérable remüe dans ses mains avec une sorte de cadence, qui n'est pas toujours sans adresse. Ce bruit ridicule est ordinairement accompagné du son de quelque vieux tambour, & d'un méchant haut-bois de Village. Cette musique n'est au reste que pour la lie du peuple, qui ne se croiroit pas marié sans cela. A l'égard des gens riches, & surtout des Grands, ils ménent leur mariée aux bains au son des trompettes, des fifres, & des gros tambours, & sont précédés d'un gros de Janissaires plus ou moins considérable, à proportion de leur rang & de leurs richesses.

Le quatriéme jour après les bains on conduit la mariée du logis de son pére à celui de son époux. Cette cérémonie est accompagnée de plus de magnificence encore que celle des bains. On porte à découvert devant la jeune épouse tout ce qu'elle emporte de la maison paternelle, tapis, coussins, matelats, couvertures, pignates, plats, bassins, pierreries, joyaux, perles, ceintures, argenterie, jusqu'à des soques de bois qu'on nomme *cobcal*, & qui sont travaillées avec de la nacre de perles; & par ostentation on ne manque pas de charger sur quatre ou cinq chevaux ce qu'un seul porteroit facilement. A l'égard des pierreries, des bijoux, & autres choses de prix, on met de même dans quinze plats ce qu'on porteroit aisément sur une assiete. Souvent même il arrive que pour paroître davantage les parens empruntent de leurs amis de quoi faire honneur à leur fille dans cette marche, n'ayant pas par eux-mêmes de quoi fournir suffisamment au faste qu'exige l'usage, sur-tout lorsqu'ils ont la réputation d'être plus à leur aise, qu'ils ne le sont effectivement.

Je ne dois pas oublier de vous parler d'un usage dont nous

trouvons des traces dans l'Histoire Sacrée, & qui s'observe encore aujourd'hui parmi les Turcs. Lorsqu'une femme de cette nation ne peut avoir d'enfans de son mari, elle lui donne son esclave, ou lui en achete une, & lorsqu'il en naît des enfans, ils sont regardés comme les enfans de la maîtresse. Elle les tient pour tels, & les éléve sur ce pied. Souvent aussi, lorsqu'un Turc ne peut avoir d'enfans, il adopte un jeune homme ou une jeune fille de ses esclaves. Alors l'enfant adoptif est réputé enfant de la maison, & le maître est obligé de le pourvoir. Aussi n'y manque-t'il jamais.

Des Funerailles.

Il me reste, Monsieur, à vous entretenir des cérémonies, qui s'observent ici à l'égard des morts. Je ne vous parlerai point de ce que pratiquoient les anciens Egyptiens à cet égard; des folies que faisoient les femmes en ces occasions; de la maniére dont on embaumoit les corps; des drogues dont on se servoit pour cela, ni de tant d'autres usages qui ont cependant servi de fondement aux fables que les Grecs ont publiées sur le Styx, sur la barque de Caron, sur Minos, & les champs Elysées. En effet, supposé que l'ancienne Memphis fût située sur les bords de ce Lac, qu'on appelle aujourd'hui *Birque de Caron*, comme je crois l'avoir prouvé; il falloit vrai-semblablement passer ce Lac, pour porter les corps dans cette vaste plaine des momies, dont je vous ai entretenu; & je ne doute pas que ce passage n'ait donné occasion aux fables du Stix & de la Barque. Il pouvoit de même y avoir de l'autre côté du Lac un Juge auquel on présentoit les corps, afin qu'il en tint un registre, aussi-bien que des certificats qu'on lui remettoit de la bonne conduite des défunts. Aussi quelques Historiens anciens rapportent-ils qu'on exposoit les corps des personnes mortes, afin d'avoir le témoignage du peuple sur leur bonne ou mauvaise vie; & ce Juge est sans doute le Minos des anciens. Vous concevez d'abord que toutes ces pratiques ne subsistent plus, non plus que l'usage d'embaumer les corps. Les drogues dont on se servoit pour cela, sont même aujourd'hui absolument inconnües. La suite vous fera voir cependant que les Egyptiens de nos jours conservent encore quelques traces des coutumes, que les anciens observoient dans les funérailles.

La maniére dont on rend aujourd'hui en Egypte les derniers devoirs aux défunts, n'est pas absolument uniforme.

Elle varie suivant la diversité des lieux, & des Nations qui l'habitent. Voici à peu près ce qui s'observe généralement à cet égard.

L'usage d'ouvrir l'estomac des personnes mortes, de leur ôter les entrailles, ou de les consumer par le moyen de la poix liquide & brulante mêlée de quelques aromates qu'on versoit dessus, d'en infuser ensuite dans le cerveau du mort par les narines, de lui boucher toutes les ouvertures avec des linges imbus de la même liqueur, de laver après cela le corps avec de l'eau-rose, ou du jasmin, & de l'emmailloter de la tête aux pieds avec des bandelettes parfumées & préparées avec des aromates; en un mot l'ancienne coutume d'embaumer les corps ne se pratique plus aujourd'hui dans ce pays, comme je l'ai déja observé. Cependant elle n'est pas absolument abolie, sur-tout pour les personnes riches. Dès que ces sortes de gens sont morts, on lave le corps plusieurs fois avec de l'eau-rose; on le parfume ensuite avec de l'encens, de l'aloës, & quantité d'autres odeurs qu'on n'épargne pas; & on a soin de boucher avec du coton aussi parfumé toutes les ouvertures naturelles. Après cela on ensevelit le corps dans une étoffe mouillée, moitié soie, moitié coton; on couvre cette étoffe d'une autre, qui est simplement de coton, & quelques-uns même y en ajoutent une troisiéme. On donne aussi au mort un de ses plus beaux vêtemens. Les femmes particuliérement emportent toujours avec elles le plus riche de leurs habits. La dépense est fort grande en ces occasions; cependant elle n'approche pas de ce qu'il en coutoit autrefois pour les véritables embaumemens.

Maniére de pleurer les morts.

Alors dès que quelqu'un venoit à mourir, les femmes de la maison se couvroient de boüe la tête & le visage, & laissant le cadavre au logis, elles couroient par la ville le sein découvert, se frappant la poitrine, & poussant les hauts cris. Les hommes en faisoient autant de leur côté. Aujourd'hui tout cela se pratique encore en tout, ou du moins en partie. Pendant que le mort est dans la maison, les parentes & les amies de la personne défunte, outre les cris de désespérées qu'elles poussent autour du corps, s'égratignent & se frappent le visage si rudement, qu'elles se le rendent tout sanglant & tout livide. Les discours ridicules qu'elles tiennent au cadavre, qui souvent reste pendant ce tems-là la face découverte, & les impertinentes questions qu'elle

qu'elles lui font, comme si elles en étoient entendües, ne contribuent pas moins que le reste à les faire croire hors du sens. Tout cela cependant n'est qu'une cérémonie, ou pour mieux dire, une pure grimace, & un tribut qu'on paie plutôt à l'usage qu'à la douleur.

Pour rendre le tintamarre plus parfait, & faire plus d'honneur au mort, qu'ils s'imaginent apparemment grand amateur du bruit, les gens de basse condition onr coutume d'appeller en ces occasions certaines joüeuses de tambours de basques, dont la profession est de chanter des airs lugubres, qu'elles accompagnent du bruit de cet instrumenr, & de mille contorsions aussi épouventables que celles des Démoniaques. Ces femmes conduisent le corps à la sépulture mêlées avec les parentes & les amies de la personne morte, qui toutes ont ordinairement les cheveux épars comme des Bacchantes, la tête couverte de poussiére, le visage barbouillé d'indigo, ou simplement frotté de boüe, & hurlent comme des enragées. Cet usage de pleurer les morts est passé jusqu'aux Chrétiens du pays. Pour moi j'ay vû ici une fille Catholique ayant perdu sa mére, qui demeuroit dans la contrée des François, envoyer chercher pour la pleurer ces joüeuses de rambours de basques. A peine les Péres Capucins purent-ils venir à bout de chasser ces baladines Mahométanes. Chez les Arabes lorsqu'un homme vient à mourir, un déclamateur marche à la tête du convoi, portant les armes du deffunt, & montant le cheval, dont il se servoit, & publie les belles actions qu'a fait son Héros ou plutôt, comme parmi nous, celles qu'il auroit dû faire.

J'ai appris depuis peu une pratique des habitans de Dongola à l'égard de leurs morts, qui mérite que je vous en fasse part, tandis que je suis sur cette matiére. Lorsque dans cette Ville, ou dans les environs, il meurt une personne fort âgée, ou après une longue & pénible maladie, au lieu de pleurer sa perte, on se réjouit dans toute la famille. Il n'en est pas de même de ceux qui meurent dans une autre âge, & d'une mort ordinaire. On visite alors la personne affligée, qu'on n'abandonne plus depuis le momenr du trépas. Les hommes sont avec les hommes, & les femmes de même dans leur particulier. Ce deuil dure quarante jours & quarante nuits. Pendant les trois premiers jours on ne fait que pleurer & gémir avec la personne à qui on tient compagnie. On ne s'entretient alors que du mérite & des actions de la

personne décédée. Le deuil diminüe ensuite, & les trente-sept jours, qui restent, sont uniquement destinés à tenir compagnie à l'affligé, de peur qu'il ne s'abandonne à sa douleur. Chaque jour un parent, ou un ami, fait venir à manger au logis du mort, parce que la tristesse, qui y regne ne permet pas de songer à la cuisine. Il y fait porter en même tems son lit, & tous ceux qu'il invite, ou qui viennent de leur pur mouvement en usent de même, & ne quittent point ainsi, ni jour, ni nuit. Enfin au bout des quarante jours le maître, ou la maitresse de la maison donnent un grand repas à tous ceux qui l'ont nourri & visité pendant ce tems-là; après quoi chacun se retire.

Il faut observer, qu'en Egypte, lorsqu'un malade est près d'expirer, si c'est un Chrétien, on lui tourne le visage vers l'Orient; mais si c'est un Mahometan, on le lui tourne vers la Mecque. Les Turcs ont soin de donner cette même disposition à leurs morts dans le tombeau, où après les avoir placés, ils délient vers la tête le bout du suaire, afin que le mort soit plus libre pour répondre aux deux Anges, qui viennent l'interroger sur sa religion. Pour être prêts à satisfaire à ces deux Anges, les Turcs pendant leur vie apprennent avec soin ce qu'ils doivent leur dire après leur mort. C'est ce qu'ils appellent leur confession de foi, contenüe dans ce peu de mots, *El eslam dinj, oua Mahamet Nabij, oua ell Kabé Kebletj*; c'est-à-dire, *La religion des Turcs est la mienne; Mahomet est mon Prophéte & la Mecque est mon midi.* Ceux qui ne font pas cette réponse, soit que par malheur pour eux ils l'ayent oubliée, ou autrement, sont furieusement maltraités par ces Anges, nommés *El Naker*, & *El Nakir*, qui selon les Turcs usent de la même rigueur envers les Juifs & les Chétiens. J'oubliois d'avertir, qu'encore aujourd'hui il se paye certains droits par ceux, qui presentent le cadavre dans les lieux, où il doit être inhumé. C'est là sans doute le droit de passage, dont il est tant parlé dans les Fables. Les Egyptiens de nos jours ont encore conservé cet usage de leurs Ancêtres.

La perte d'un mari est tout autrement célébrée ici qu'en Europe. Là on se contente de pleurer, si on en a envie, & une femme n'est obligée sur cela qu'à ce que bon lui semble. En Egypte les choses vont tout d'un autre air, & l'usage veut qu'une veuve pleure son époux deffunt tant que dure son veuva-

ge. Les reprises de ce lugubre manége sont fixées à deux fois au moins chaque semaine, sans préjudice cependant des occasions extraordinaires. Ainsi toutes les fois que les parens, ou les amies de la veuve, viennent lui rendre visite, la bienséance demande qu'elle les régale d'une longue tirade de sanglots accompagnés de larmes, qu'elle doit toujours avoir prêtes au besoin, & dont en effet elle ne manque jamais. Plus une femme s'acquite abondamment de ce devoir, plus elle est estimée; & quand elle est encore jeune, cela ne lui sert pas peu à retrouver facilement un mari. En effet peut-on ne pas regarder comme une chose très engageante & infiniment flatteuse, l'espoir d'être réguliérement & si long-tems pleuré après sa mort?

De la visite des tombeaux.

Les femmes vont ici prier & pleurer sur les sépultures des morts, au moins deux jours de la semaine; & la coutume est de jetter alors sur les tombeaux une sorte d'herbe que les Arabes appellent *Rihan*, & qui est notre Basilic. On les couvre aussi de feuilles de palmier. Cette verdure n'est pas au reste, comme on pourroit peut-être le penser, une offrande faite aux morts. Le motif de cet usage est encore plus ridicule, puisque par là on cherche à soulager les défunts, qu'on croit rafraîchir, en leur procurant de l'ombrage.

Il est certain que la tendresse des Egyptiens pour les personnes décédées, a quelque chose d'humain & de pieux, qui me paroît infiniment louable. Toutes ces pratiques ne fussent-elles que de pures cérémonies, comme nos complimens & la plûpart de nos visites, cela vaudroit toujours mieux que le religieux oubli auquel nous condamnons tous nos morts. Ici on va constamment tous les Samedis verser des larmes sur les tombeaux; on y fait dire beaucoup de prieres, & on répand de grandes aumônes à l'intention des défunts. Outre cela, on s'assemble toutes les années le jour de la mort d'une personne; on va dans l'Eglise où elle est inhumée, pour la pleurer, & là le deuil dure deux ou trois jours de suite, sans qu'on quitte la place. La mémoire des morts n'est guéres moins précieuse en Egypte aux Turcs qu'aux Chrétiens. Ils leur sont toujours chers, & les aumônes qu'ils font en leur honneur, sont ordinairement fort abondantes. Il y a au vieux Caire un cimetiére qu'ils ont enlevé aux Chrétiens, où tous les ans ils s'assemblent réguliérement en un nombre

presque infini, le lendemain de l'Ascension. La cause d'un si grand concours est l'opinion ridicule dont ils sont prévenus, que là non-seulement on voit remuer les os, mais même ressusciter les corps. Ce qu'on a peine à comprendre, c'est l'entêtement prodigieux qu'ils ont pour cette chimére, la plus absurde qui puisse tomber dans l'esprit, malgré l'expérience, qui chaque année leur prouve le contraire. Mais quand une fois le peuple s'est mis une sottise dans la tête, rien n'est capable de la lui ôter de l'esprit. Il aime mieux rester dans l'erreur & conserver cherement son idole, que de penser un moment qu'il a pû se tromper, & par-là courir risque de la perdre.

Etat des Eglises Grecque & Latine en Egypte.

Je ne puis finir cette lettre, sans ajouter quelques observations à ce que j'ai déja dit en passant de l'état présent de l'Eglise Grecque & Latine en Egypte. Les Grecs sont en très-petit nombre en ce pays. Il ne s'en trouve qu'au Caire, à Damiette, à Rosette, & à Alexandrie, où le commerce les attire, & ils n'ont dans toute l'Egypte, qu'une seule petite Eglise à Alexandrie. Le nombre n'en monte pas en tout à cinq cens. Ceux-ci ont leur Patriarche qui fait sa résidence à Alexandrie, & qui leur est envoyé de Constantinople. Outre ce corps de Grecs, il y a au Caire une maison de Religieux de la même nation, qui ne dépendent point du Patriarche & qui relevent immédiatement de l'Abbé, ou Evêque du Mont Sinaï, qui lui-même est indépendant. Ces deux maisons ne font qu'un seul corps, & ne subsistent que des aumônes que quelques-uns de ces Religieux vont recueillir, tant dans la Turquie & la Moscovie, que dans les autres pays qui suivent comme ceux-ci le rit Grec.

Il y a au Caire deux sortes de Religieux Italiens de l'Ordre de saint François, résidans en une seule maison. & ayant deux Supérieurs differens. Les uns dépendent de la Custodie de Jerusalem, & sont les Curés nés de tous les Francs qui sont en Egypte. Les autres sont des Religieux de la Propagande. Leur Supérieur est nommé par cette Congrégation, ainsi que les Religieux, & leur destination est d'instruire les Schismatiques, & de travailler à les ramener au sein de l'Eglise Romaine. Outre ces Religieux Italiens, il y a ici des Capucins & des Jésuites François. Les premiers sont établis au Caire depuis plus de cent ans, & y ont une maison assez jolie, à laquelle j'ai fait travailler moimême, ainsi qu'à leur Eglise. Cette entreprise m'occasionna

même une affaire auprès du Bacha Cara Mehemet, qui gouvernoit alors l'Egypte, & qui par bonheur étoit de mes amis. On m'accusoit d'avoir bâti une Eglise à ces Peres, sur la sépulture d'un Turc, qui passoit pour Saint. Mais quoique cette affaire eût été entreprise par des Seigneurs d'authorité, qui allerent à la tête de cinq à six mille hommes demander au Bacha justice de cet attentat, j'eus le bonheur de m'en tirer avec honneur, & de faire recevoir à mes accusateurs les affronts les plus cruels. Les chefs furent chassés à coups de poing de l'appartement du Bacha, après qu'il leur eut dit mille duretés; & ceux qui étoient dans la cour du Château eurent encore pis, puisqu'ils ne reçûrent que des coups de bâton pour leur peine. Depuis ce tems-là les Peres Capucins sont restés paisibles possesseurs de leur Eglise. A l'égard des Jésuites, leur établissement ici est très-récent, & a pris commencement sous mon Consulat. La nation charmée du zéle infatigable de ces Peres, acheta, à ma sollicitation, une maison qui avoit été léguée aux Peres de Terre-Sainte, & en fit présent aux premiers; ce qui déplut fort à ceux-ci, lorsqu'ils furent informés de sa destination. Aussi m'en voulurent-ils beaucoup de mal. Ces différens Religieux s'occupent ici au soin des Missions, avec beaucoup plus de zéle que de fruit. Rien n'est si rare que de pouvoir faire comprendre à un Copte, qu'il est dans l'erreur.

Il arriva pendant mon Consulat que mon Chappelain, qui est nommé par le Gardien de Jérusalem, & qui est indépendant de tout autre que de lui pour les fonctions de la Cure Françoise, se fit Turc, & répara ensuite cette faute très-glorieusement. La relation de cette avanture ne vous sera peut-être pas désagréable.

RÉLATION

De l'Apostasie & du Martyre du P. Clement Recollet, Curé de la Nation Françoise au Caire.

Rien ne prouve mieux combien les ressorts secrets que la providence emploie pour parvenir à ses fins, & procurer sa gloire, sont impénétrables, que la chute du P. Clement, & le repentir qui l'a suivie. Les Turcs croient encore aujourd'hui communément, que

ce Pére n'avoit feint d'embrasser leur religion, que pour ramener un jeune débauché qui s'étoit fait Turc à Alexandrie, & qui étoit alors auprès du Bacha. Je pourrois faire honneur au Pére Clement de ce motif, qui seroit toujours fort indiscret; mais j'aime mieux reconnoître, comme il est vrai, que la fuite de ce ligieux de la maison Consulaire, le 23 d'Avril de l'année 1703 n'eut pour principe que l'idée qu'il avoit conçuë, qu'on prétendoit le renvoier en France, & flétrir sa réputation. Pendant le tems de Pâques il étoit allé distribuer quelques aumônes dans les maisons chrétiennes. Cette démarche, toute innocente qu'elle étoit, fut interprétée en mauvaise part par quelques imprudens, qui lui dirent qu'on lui feroit des affaires. Le P. Clement étoit naturellement timide. Ces avis l'allarmerent; il prit sur le champ sa résolution; & s'imaginant être à la veille de se voir deshonnoré, il se rendit au Château, où il déclara qu'il étoit prêt à se faire Mahometan. La lettre que je lui fis tenir le lendemain de son évasion & sa réponse, sont des preuves incontestables de ce que j'avance. Voici ce que je lui avois écrit.

MON CHER PERE,

» Nous sommes tous ici dans un accablement inconcevable.
» Notre cher Pasteur, est-il possible qu'un enfant de saint Fran-
» çois, après nous avoir si bien prêché la parole de Dieu, &
» donné de si bons exemples; après nous avoir remontré si
» souvent que nous sommes dans un monde qui passe comme
» un éclair, & toujours à la veille des jugemens de Dieu,
» nous abandonne tout-à-coup? Que sur des soupçons frivoles,
» sur l'opinion qu'il a conçüe mal-à-propos qu'on le calomnie,
» ou qu'on ne veut pas lui rendre justice, sur l'idée chimérique
» qu'il a, que tout ce que l'on dit attaque son honneur, il
» prenne une résolution, dont nous sçavons tous qu'il seroit
» incapable, s'il n'étoit aveuglé par cet ennemi mortel de nos
» ames, qui ne cherche qu'à nous perdre. Au nom de Dieu,
» au nom de ce Jesus crucifié, dont vous nous prêchiez les
» souffrances & la mort il n'y a encore que peu de jours; au
» nom de vos fréres à qui vous avez plongé le poignard dans
» le cœur; au nom de tous nos saints Religieux, qui vous en
» conjurent, & qui sont prosternés devant Dieu pour le prier

» qu'il use envers vous de ses miséricordes : revenez, Mon très-cher Pére, revenez de cette tentation. Il en est encore tems aujourd'hui. Vous pouvez dire que votre tête étoit dérangée par la boisson, & que vous ne sçaviez ce que vous faisiez. A ce prix je vous assure que je vous retirerai des mains ausquelles vous vous êtes livré. Qu'un malheureux point d'honneur ne vous empêche pas de revenir à Jesus-Christ. Saint Pierre n'est-il pas le premier des Apôtres ? Vous serez plus honoré & aimé parmi nous, si vous y voulez rester, que vous ne le fûtes jamais. Je punirai sévérement ceux que vous pensez avoir attaqué votre honneur, quoiqu'ils offrent de se rétracter en pleine assemblée. Je vous donne ma parole avec eux, que nous ferons pour votre justification tel écrit qu'il vous plaira ; & que jamais il ne sera parlé de ce qui se passa hier. Si vous voulez demeurer parmi nous, vous en serez le maître. Si au contraire vous souhaitez passer à Jérusalem, en Italie, en quelque lieu, & à quelque condition qu'il vous plaira, je m'engage foi de Magistrat, à remplir vos désirs, & à vous donner des passeports & des lettres de recommendation pour les pays où vous vous retirerez. Je promets de vous accorder si abondamment tout ce qui vous sera nécessaire, que jamais vous n'aurez besoin de rien. Encore une fois, revenez à vous, Mon cher Pére, revenez à vos fréres, à vos saintes résolutions que vous avez prises au pied des autels. C'est la voix de Jesus-Christ même que vous entendez encore, & qui plus d'une fois a déja frappé à la porte de votre cœur. Si vous refusez de l'écouter, je vous prédis que vous éprouverez bientôt la rigueur de ses jugemens, non-seulement pour l'avoir abandonné, mais pour l'avoir deshonoré, pour avoir détruit l'ouvrage de tant de saints Missionnaires, qui travaillent depuis tant d'années à relever ici ses Autels. C'est ce bon Pasteur, dont vous nous lisiez encore Dimanche dernier la parabole dans son Saint Evangile. Le connoissez-vous encore, Mon cher Pére ? Il ne vous reste plus qu'un moment. Courage, Mon cher Pasteur. Ne vous laissez pas séduire à un *Qu'en dira-t'on*. Une bonne résolution vous rend à nous. Ne nous faites pas le deshonneur & le déplaisir de vous voir plus long-tems séparé de vos fréres & de Jesus-Christ. »

Telle fut la lettre que je fis tenir à ce Pére. Voici ce qu'il me répondit le même jour.

Monsieur,

» Je vous remercie de tout mon cœur. Laissez moi faire.
» La pierre à la vérité est jettée ; mais tout ira bien. Ne vous
» mêlez de rien. Je m'expliquerai un jour à vous par lettre
» plus amplement, & vous serez consolé. On m'a deshonoré ;
» je me suis déshonoré moi-même à l'extérieur ; car dans le
» fond les choses ne sont pas ce qu'elles paroissent. Je vois bien
» qu'en quelque lieu que ce soit je ne puis plus passer en hon-
» nête homme ; il est juste que je répare tout ; mais le tems
» n'est pas encore venu. Ne dites rien du tout, ni les uns, ni
» les autres.

On voit par-là quels étoient les sentimens du P. Clément dès le lendemain de sa fuite, & si on peut l'attribuer aux motifs que les Turcs lui ont donnés. Au moins est-il très certain, qu'il n'eut jamais aucun dessein de renier Jesus Christ, & qu'il n'entra dans sa foiblesse aucune idée d'honneurs, de richesses, ou de plaisirs, qui ont séduit tant de faux Chrétiens. En effet il laissa en partant un billet, où tout plein de l'injustice qu'il croyoit lui avoir été faite, il disoit que son sang crieroit vengeance contre ses ennemis jusqu'à l'Occident. Il pensoit donc dès le moment de sa fuite qu'il devoit répandre son sang à cette occasion ; & c'étoit avec cette idée qu'il se séparoit de nous. Aussi n'eut-il pas plutôt receu ma lettre & écrit sa réponse, qu'il parut un autre homme. Dès lors il ne s'occupa plus que du soin de réparer son erreur ; & ce fut de ce moment qu'il songea véritablement à ramener ce jeune François, dont j'ai parlé, aux résolutions qu'il avoit déja prises lui-même. C'est-là ce qui donna lieu à cette opinion si glorieuse pour notre religion, dans laquelle tous les Turcs sont encore aujourd'hui, que ce Religieux n'étoit passé vers eux, que dans la vûe de travailler plus efficacement à la conversion de ce jeune homme.

Cependant au lieu de profiter des sages exhortations du Pére, ce malheureux alla d'abord tout déclarer au Bacha. Sur cet avis ce Seigneur fit venir devant lui le Pére Clément, & lui demanda s'il étoit véritable, que bien loin d'être de leur religion, il travaillât

travaillât au contraire à débaucher ceux qui l'avoient embrassée ; car c'est ainsi qu'il qualifioit le pieux dessein du Pére. Mais à cette question ce religieux prenant un air de fermeté, répondit hautement qu'il avoit le bonheur d'être né Chrétien, & qu'il le seroit jusqu'à la mort. Cette réponse fut un coup de foudre pour le Bacha. Sur le champ il ordonna qu'on fit retirer le Pére, & chargea tous ses gens de lui faire plus de caresses que jamais. Cela se passa le 25 d'Avril. Cependant comme on rapporta au Bacha que ce Religieux persistoit dans ses premiers sentimens de Christianisme, il le fit revenir devant lui le 26, & pour sçavoir de lui-même, & sans interpréte, ce qu'il avoit véritablement dans le cœur ; il fit apporter avant l'arrivée du Pére le saint habit, qu'on lui avoit fait quitter, & qu'on plaça par son ordre dans un endroit, d'où il pût aisément être apperceu de ce Religieux. Aussi-tôt que le Pére Clement parut, & que cet objet vint frapper ses regards, on ne peut exprimer quels furent ses transports à cette vüe. Il se jetta à l'instant sur son habit, l'embrassant, le baisant, fondant en larmes ; en sorte que le Bacha convaincu par ses propres yeux des sentimens de ce Pére, fit appeller sur le champ l'Officier des Janissaires, qui le lui avoit amené, & lui faisant remettre ce Religieux, je vous rends, lui dit-il, homme de peu de jugement, un autre homme qui vous ressemble. Vous m'amenez un Religieux que vous m'assurez vouloir vivre selon notre loi, & je reconnois qu'il est véritablement Chrétien. Allez ; retirez-vous, & ne paroissez plus tous les deux en ma présence.

Pour bien exprimer toutes les duretés, les affronts, & les coups, que le Pére Clement consigné à cet Officier des Janissaires eut à souffrir dans sa prison, il seroit nécessaire de faire un recueil de tout ce que nous lisons de plus affreux dans la vie des Saints Martyrs. Le 28 ce misérable le fit circoncire par force, & malgré les cris de ce Religieux, qui cependant protestoit hautement qu'il étoit Chrétien, dans la persuasion ou étoit ce furieux, que le Pére se voyant circoncis pourroit se déterminer plus aisément à embrasser leur religion. En même tems il le fit tirer de la prison, lui donna un appartement magnifiquement meublé, & lui assigna deux esclaves avec un gros revenu. On promit à ce Pére de lui faire avoir une charge considérable, de le marier à de belles femmes. Mais ce Religieux ayant méprisé toutes ces

offres, & jetté par terre un turban, qu'on lui présenta, & qu'il foula aux pieds, on recommença à le charger de coups; après quoi on le traîna de nouveau en prison à demi mort. Là on sçait par ceux qui le servoient, que pendant plus de quinze jours, qu'il y resta, il fut toujours en priéres & en pleurs, la nuit comme le jour, retiré dans un réduit obscur, ou l'on enferme les plus grands criminels, ne vivant que d'un peu de pain & de fromage, & refusant toute autre nourriture. Quoiqu'il fût resserré très étroitement, je trouvai moien cependant de lui faire tenir une lettre, où j'offrois de le retirer des mains des Turcs, & je lui envoiai de l'encre & du papier. Mais ce bon religieux refusa absolument mes offres. Au contraire il me pria de lui laisser réparer sa faute par une mort publique, & de m'employer seulement pour qu'on ne le fit pas mourir à petit feu, comme on l'assuroit qu'il avoit été résolu.

J'avois reçu ce billet le 8 de May. Le lendemain on tira le Pére Clément du cachot, où les douleurs d'une circoncision mal soignée, la pensée d'une mort prochaine, l'infection du lieu, le peu de nourriture qu'il avoit pris, auroient dû l'avoir entierement défiguré. Plus de vingt mille personnes attendoient sa sortie & son execution; lui même s'imaginoit qu'on l'alloit conduire au supplice. Il sortit la tête nue, & n'étant simplement couvert que d'une chemise; mais avec quel air? Avec le visage d'un Ange brillant de lumiere, majestueux, charmant. Je ne vous cite pas pour témoins plus de deux cens Chrétiens de toutes nations, mais vingt mille Turcs, qui le virent & qui en furent également éblouis & effrayés. On ne parloit d'autre chose dans toute la ville, & plusieurs Juifs en furent si touchés qu'ils rapporterent ensuite à ceux de leur nation qu'ils n'avoient jamais vû un visage si frappant ni si lumineux, & qu'il devoit sans doute y avoir en cela du surnaturel. Aussi étoit-ce certainement un rayon de cette lumiere, avec laquelle il s'entretenoit dans l'obscurité de sa prison, qui brilloit sur son visage, & qui ce jour là frappa d'une maniere si differente le cœur des Chrétiens & celui de Turcs.

En cet état le Pére Clement fut conduit au Divan, où se trouva le Bacha accompagné du Cadilesquer. On lui demanda d'abord quelle étoit sa religion; & ce Pére ayant répondu sur le champ, l'unique & la véritable: mais quelle est cette vérita-

ble, ajoûta le Cadilesquer? Celle de Jesus-Christ crucifié, repartit le Pére, pour lequel je suis prêt à mourir de quelque genre de mort que ce soit. A ces mots l'Officier des Janissaires, qui l'avoit si fort maltraité auparavant, dit tout haut qu'il falloit lui chercher un supplice qui durât quatre ou cinq jours, & qu'il offroit de lui couper un morceau de ses membres à chaque quart d'heure. Mais le Cadilesquer lui imposa silence, en l'avertissant qu'il ne lui appartenoit pas de juger personne. Il ordonna ensuite que le Pére Clement fût reconduit en prison, où il resteroit pendant trois jours, durant lesquels un homme iroit soir & matin lui demander s'il vouloit se faire Mahométant, après quoi il seroit de nouveau presenté au Divan, & jugé sur sa déclaration.

Ce fut le 17. de May jour de l'Ascension, que fut rendu ce jugement, & qu'il fut executé. Ce jour-là le Pére Clement fut conduit au travers d'une multitude inconcevable de peuple de la prison au Divan, plus lumineux & plus majestueux encore qu'il n'y avoit été le 9. Il n'est pas possible de vous exprimer ici la fureur du peuple & l'étonnement de tout le Divan. Heureux sont le peu de Chrétiens, qui s'étant déguisés ce jour là, virent de leurs yeux la splendeur, dont ce Pére étoit environné. Il parut tel qu'un heros victorieux de cent peuples divers se montre au jour de son triomphe dans un char couronné de gloire. Il ne fut pas nécessaire de l'interroger. Je suis Chrétien, s'écria-t-il; en même tems il se jetta à genoux & prononça ces paroles d'une voix forte: *Je vous remercie, ô Jesus, de la grace que vous me faites de pouvoir vous confesser en présence de tous ces ennemis de votre saint nom que j'avois si mal édifiés. Faites que la mort que je vais souffrir pour votre sainte foi, serve à leur conversion, & dans la suite à la conversion d'un pays, où tant de saints hermites ont eu le bonheur de vous servir.* En achevant ces paroles on le tira du Divan par ordre du Cadilesquer, qui l'avoit condamné à avoir la tête trenchée, & on le conduisit dans le Carameidan. Le Bacha, qui n'avoit rien épargné pour le sauver, voulut bien encore charger le Vaivode, ou grand Prevôt, qui alloit exécuter cet ordre, d'empêcher que le corps ne tombât entre les mains de la populace, qui l'eût brûlé. C'est chez les Turcs une espece d'injure faite à la nation, dont les sujets reçoivent ce

traitement, & le Bacha vouloit l'épargner à la notre.

Le Pére Clement devoit être executé dans la grande place de la Romelle; mais comme un peuple innombrable l'y attendoit, le Vaivode fit faire l'execution dans le Carameidan. Avant que d'arriver à cette place, il fit mettre le Pére Clement à genoux, les mains liées derriere le dos, & sans bandeau. Dans cet état après que ce Pére eut fait sa priére, & qu'à trois demandes consecutives, qui lui furent faites, s'il étoit Turc, ou Chrétien, il eut toujours répondu d'une voix assurée & pleine de consolation, je suis Chrétien, & prêt à donner ma vie pour le témoigner, le bourreau lui sepára la tête du corps d'un seul coup. Son corps fut en même tems enlevé par ordre du Vaivode, qui le fit ensevelir. On trouva en le dépouillant un papier sur son cœur, qui contenoit une priére. Ce fut sans doute celle qu'il recita au moment que son ame alloit se rejoindre à son créateur. Voici comment elle étoit conçûe.

» Je me confesserai à vous, Seigneur, puisque votre justice » permet qu'en ce dernier jour de ma vie je ne puisse reconnoître » aux pieds d'un de vos Ministres l'énormité des péchés, » dont j'ai eu le malheur de me rendre coupable. Vous m'aviez » fait naître, ô mon Dieu, de parens, qui n'avoient rien » oublié, pour m'inspirer votre sainte crainte. Vous m'aviez » appellé à vous dès le matin, & séparé de ce monde, pour me » préserver de sa corruption. Combien de fois, Seigneur, m'avez-vous » fait sentir vos saintes graces dans les bons exemples » de mes freres, dans les livres composés en votre honneur; » dans les exhortations salutaires de mes maîtres & de mes superieurs! » Fortifié de ces secours divins j'aurois pensé comme » un autre Pierre que je ne vous renirois jamais, quand j'en devrois » perdre la vie; mais, ô foiblesse humaine! une vaine » idée, une crainte frivole de me voir deshonoré m'a fait commettre » le plus grand des crimes. Je vous ai renié Seigneur, & » je vous ai renié à la face de mes freres, de ma nation, & de toutes » les nations chrétiennes, à la face des ennemis de votre nom, » qui en triomphent, & qui de-là prennent occasion de persister » dans leur erreur & leur infidelité. Qui a mieux que moi, ô » mon Dieu, mérité votre colere & votre réprobation! Cependant » au milieu de mes égaremens il vous plaît de tourner les » yeux vers moi, & de me rappeller à vous. Vous ne souffrez pas

» que j'acheve mon crime. Je sens, oui je sens, Seigneur, la force » de ces regards, & je conçois toute la grandeur de ma faute. » Soutenez moi, ô mon Dieu. Que je sorte de ces misérables » lieux, où je me suis perdu! Que je pleure amérement, que » je lave de mes larmes cette tache, dont j'ai couvert le saint » nom, dont vous m'aviez honoré, le saint habit dont j'avois » eu le bonheur d'être revêtu! Que mon troupeau, que ma » patrie, témoins de ma défection, le soient aussi de mon retour » vers vous! Que j'efface ce scandale! Que je devienne pour » mes freres un sujet d'instruction! Que si l'un d'eux, ô mon » Dieu, a imité dans son cœur la publicité de mon crime, il » puisse profiter de mes larmes & de mon repentir! Que mon » sang, dont je vais le sceller, puisse, Seigneur, satisfaire à » votre justice pour tous les péchés que j'ai commis contre votre » Majesté adorable, sur tout pour cette derniére tache, dont » j'ai flétri le caractere de ministre de vos autels, & la sainteté » de mon habit!

» Vous connoissez tous mes péchés, Seigneur, puisque » rien ne vous est caché. Vous sçavez que mon désir seroit de » satisfaire en ce dernier moment à vos saints commande- » mens, & de faire l'aveu de toutes mes fautes, non-seulement » aux pieds d'un de vos ministres, mais encore à la face de » toutes les nations de la terre, pour en obtenir de vous plus » aisément le pardon. Recevez, mon Dieu, cette disposition de » mon cœur, recevez une vie qu'il vous a plu de me donner; » recevez l'amer repentir de mes égaremens en satisfaction de » toutes mes fautes, & sur tout de la derniere de ma vie. Qu'il » vous plaise me recevoir aujourd'hui en votre saint Paradis: » vous l'accordates, Seigneur, à celui qui vous pria à l'arbre » de la croix de lui faire miséricorde. Je vous ai mille fois plus » offensé que lui; mais je sçai que cette miséricorde est in- » finie. Jesus miséricordieux, Jesus, qui avez promis de ne » point rejetter ceux qui reviendroient à vous, me voici pro- » sterné au pied du trône, d'où vous m'allez juger dans un » moment. Ne m'imputez pas, ô doux Jesus, les ignorances » & les foiblesses de ma jeunesse. N'entrez pas avec moi en » jugement. Pardonnez-moi selon la grandeur de vos miséri- » cordes. Pardonnez à ceux qui sont la cause innocente de » ma chute, comme je leur pardonne de tout mon cœur. Oui,

» mon Dieu, j'espere en votre miséricorde, & si je n'ai pas
» été assez heureux pour répandre mon sang pour l'honneur
» de votre saint nom, comme je l'aurois dû faire mille fois
» plutôt que de le nier, recevez le au moins en satisfaction de
» mon égarement. Je vous le presente, Seigneur, tout ce sang
» jusqu'à la derniére goutte. Je le répans de tout mon cœur.
» Qu'il entraîne avec lui toutes les souillures de mon ame!
» Recevez-la, Seigneur, entre vos saintes mains, & que réunie
» à vous elle vous loüe & vous glorifie durant toute l'éternité.
» Ainsi-soit-il.

Il faut observer, que la veille de sa mort le Pére Clement avoit reçû du R. P. Irénée de Bourge Supérieur des RR. PP. Capucins, qui avoit eu la permission de le voir, l'absolution de ses pechés, après une confession qu'il n'eut pas le tems d'achever. Il dit à ce Pére que ma lettre avoit beaucoup contribué à le rappeller à son devoir. En même tems il le chargea de me demander en son nom, à tous les religieux, & en general à tous les François, pardon du mauvais exemple qu'il leur avoit donné, & de nous prier de ne point travailler à lui ôter la consolation de laver son crime, en répandant son sang, comme il le souhaitoit.

Ainsi mourut le Pére François Clement Récolet de la province de Lyon, après avoir résisté pendant vingt jours avec une générosité incroyable à tous les mauvais traitemens, & à toutes les promesses, qui lui furent faites alternativement. La derniere circonstance de sa mort est remarquable; car quoiqu'on eût résolu de le faire executer le 15. son supplice fut differé jusqu'au 17 jour de l'Ascension du Sauveur, & arriva, comme on l'a observé, au moment même qu'on lisoit à la Messe l'endroit de l'Evangile, ou ce mystére est rapporté. On chanta le *Te Deum* dans nos Eglises en action de graces, & je reçus à ce sujet des complimens de toutes parts. L'Eglise Grecque avoit jeûné durant trois jours, & les Coptes n'avoient pas témoigné moins de douleur, lorsque cet accident arriva. Aussi à la mort du Pére Clement ils ne manquerent pas les uns & les autres, aussi bien que les Arméniens, de faire de grandes réjouissances. Le corps de ce glorieux martyr de la foi me fut rendu, & je le fis inhumer avec honneur dans le cimetiére des Chrétiens, qu'on nomme *Kandac*. On eut soin de graver sur

ſon tombeau toutes les particularités que je viens de rapporter. A l'égard de ſa tête, elle fut remiſe aux RR. PP. Capucins, qui l'inhumerent dans leur Egliſe.

Cette matiere, Monſieur, ouvre un vaſte champ à vos réflexions; & comme un pareil ſujet ne peut en fournir que de ſalutaires, je ſerois faché de les troubler, en cherchant à allonger ma lettre, qui n'eſt déja que trop étenduë. Je finis donc à l'ordinaire en vous aſſurant que je ſuis, &c.

Au Caire ce ....



LETTRE ONZIÉME.

DES MOEURS DES HABITANS DE L'EGYPTE,

Avec un parallele de leurs Coutumes anciennes & modernes.



VOUEZ, Monsieur, que vous n'aviez pas encore bien compris ce que c'étoit que cet assemblage confus de Nations differentes, qui habitent aujourd'hui l'Egypte; & que ce n'est que depuis ma derniére Lettre, que vous commencez à les connoître. En effet, l'idée de la religion d'un peuple, conduit naturellement à la connoissance de son caractére & de son génie. Celui des Turcs est à la vérité assez connu; mais les Turcs cessent de l'être, dès qu'ils ont fait quelque séjour dans ce pays. C'est un monstre enchanteur, qui transforme en lui-même tout ce qui l'approche. Turc, Grec, ou Arménien, ici tout cela est égal; tous ces peuples deviennent Egyptiens naturels, dès qu'ils ont passé quelque tems en Egypte. Il n'y a peut-être que les Arabes qui ayent trouvé le secret de se sauver de ce naufrage général, par qui le caractére de toutes les autres nations est absorbé. Je parle des Arabes errans, qu'on nomme Bedouins. Du reste on retrouve dans tous les autres, qui ont fixé leur demeure dans ce pays, le vrai génie Egyptien, je veux dire beaucoup d'ignorance & de mollesse, soutenuës d'un faste outré, & d'un penchant invincible pour la magnificence & pour le plaisir. C'est ce que vous aurez apperçû sans doute, en lisant ce que je vous ai écrit de l'état présent de la religion en Egypte. Donnons un dernier coup de pinceau à ce portrait; & en vous traçant ici une légére

légére image des mœurs, des coutumes, & des usages qui s'observent parmi les peuples habitans de ce délicieux pays, achevons de peindre leur véritable caractére.

Quelques révolutions que la longueur des tems ait causé dans le gouvernement de l'Egypte par les divers passages d'une domination à une autre, il est certain cependant qu'en considérant les évenemens par rapport à la multitude des siécles dans lesquels ils sont arrivés, & en comparant ce qui s'est passé en Egypte aux vicissitudes que les autres parties du monde ont éprouvées, il n'y en a aucune où il se soit fait moins de changemens, sur-tout dans les coutumes, les mœurs, & les inclinations de ses peuples. Aucun Prince ne l'a attaquée, qu'il ne s'en soit rendu le maître. Quatre ou cinq Conquérans de l'Asie l'ont subjuguée si facilement, qu'à peine lui ont-ils laissé le loisir de s'appercevoir de la guerre. Alexandre s'en empara de même. Ses successeurs y régnerent long-tems, & jusqu'à ce que les Romains l'eussent soumise à leur empire. Elle devint depuis le partage de ces Princes qui établirent le siége de leur domination à Constantinople. Ce fut sous un de ces Empereurs que les successeurs de Mahomet se rendirent maîtres de ce charmant pays. Il essuya depuis plusieurs révolutions différentes, jusqu'à ce que le Sultan Selim *, un des Empereurs Ottomans, le conquit il y a environ deux cens ans en une seule bataille; car je ne compte pas celle qui fut donnée hors du royaume. Depuis ce tems-là il a toujours été gouverné par les Turcs. Ce qui mérite d'être observé, c'est que Selim se voyant, pour ainsi dire, en un jour le maître d'une si belle contrée, ne voulut pas qu'on fit le moindre désordre dans un pays dont la conquête lui avoit couté si peu. Il en confirma toutes les Loix & toutes les Coutumes; ensorte que cette derniere révolution, non plus que les précédentes, n'apporta que très-peu de changement dans celles qui étoient déja établies.

Cela supposé, vous ne devez pas être surpris si ce passage fréquent d'une domination à une autre; cette innondation de peuples divers entés successivement les uns sur les autres, tous d'inclinations & de coutumes différentes, n'ont pu abolir celles qui Des mœurs des Egyptiens de nos jours.

* Ce fut en 1517. un Mardi 27. de Janvier, que Selim I. se rendit maître de la Ville du Caire. Tomumpay, dernier Sultan d'Egypte, que les Mammelucs avoient mis sur le trône, fut trouvé dans cette occasion caché dans un marais, où les Arabes le croyoient en sureté, & fut pendu par ordre de Selim.

étoient propres aux anciens Egyptiens. La nature & le climat les avoient formées ; & la nature reprend facilement ses droits. Aussi retrouvons-nous encore dans les Egyptiens d'aujourd'hui à peu près le même génie, presque toutes les mêmes coutumes des anciens. Je n'entrerai point ici dans un grand détail à ce sujet ; la suite de cette lettre servira de preuve à ce que j'avance. Je vous prie seulement d'observer, que quoiqu'il n'y ait rien de plus opposé au caractére sérieux des Turcs, que l'humeur enjouée des Egyptiens naturels, cette gravité s'humanise cependant chez les premiers, dès qu'ils ont fait quelque séjour en Egypte, & se perd enfin totalement dans leurs enfans ; que quoique les Turcs soient naturellement braves, leurs enfans deviennent de même ici des poltrons & des lâches, comme les naturels de ce pays l'ont toujours été. C'est une vérité si constante, que par une loi de l'Etat aucun de ces enfans ne peut posséder quelque charge que ce soit dans ce Royaume, ni passer le grade de simple soldat. C'est aussi à cette occasion que Saladin montant un jour de la Ville du Caire au Château qu'il avoit fait bâtir, & faisant remarquer à son frere Sirocoé, qui l'accompagnoit, les ouvrages & les bâtimens dont on avoit orné, ou revêtu cette Forteresse : Ce Château, lui dit-il, & l'Egypte entiere, seront un jour le partage de vos enfans. Sur quoi Sirocoé ayant répondu à ce Prince qu'il avoit tort de lui parler de la sorte, puisque le ciel lui avoit donné à lui-même des enfans capables de succéder un jour à sa couronne ; Mes enfans, repartit Saladin, sont nés en Egypte, ou les hommes dégénérent & manquent d'esprit & de bravoure ; mais les votres sont nés dans les montagnes de la Circassie, d'un homme qui a la férocité des Ours & leur courage en partage. L'évenement justifia cette prédiction, & la postérité de Saladin ne régna que peu d'années en Egypte après ce grand Prince.

Aussi une des plus fortes raisons qui oblige aujourd'hui les Turcs à mêler plus volontiers leur sang à celui des étrangers, qu'avec celui des gens du pays, outre celles que j'ai déja rapportées dans ma lettre précédente, c'est que l'expérience apprend que les hommes s'abbatardissent en Egypte, d'une génération à l'autre. En effet, dans les personnes de distinction sur-tout, on ne voit ni vertu, ni cœur, ni esprit. C'est un fait si universellement reconnu, que la plus forte expression de mépris qu'on puisse

emploier contre une personne, comme je l'ai remarqué ailleurs, c'est de l'appeller *Félaque*, ou enfant du pays. Tant il est vrai que le climat contribue beaucoup aux bonnes & aux mauvaises inclinations des hommes, & que l'Egypte autrefois peu heureuse dans ses sujets, ne l'est pas encore aujourd'hui davantage. Le sang étranger y a toujours régné, même du tems qu'elle avoit ses Rois propres. On sçait que sous le régne des Mammelucs, les Princes étoient tirés de ce même corps, qui n'étoit composé que d'esclaves. C'étoient presque tous des Géorgiens & des Circassiens, qu'on amenoit jeunes en Egypte, & qui étoient ensuite initiés dans la milice, ainsi que le sont aujourd'hui les esclaves des Turcs, dont les troupes que le Grand Seigneur entretient dans ce pays sont presque toutes composées.

Ce ne sont pas les hommes seulement qui dégénérent en Egypte. Les animaux même, qui des pays étrangers passent dans cette région charmante, y sont sujets à la même altération. Les chevaux Arabes y perdent insensiblement leur vigueur, en acquérant plus de beauté; les Lions y oublient leur courage; les Lévriers leur vitesse; les Eperviers n'y sont point aussi bons que dans les pays de montagnes, comme dans la Caramanie, ni les Aigles si forts. C'est un fait constant dont il n'est pas permis de douter. Ils s'énervent comme les hommes dans un pays gras, fertile, abondant, délicieux. Ils y sont également enclins au repos & à la mollesse, qui de tout tems furent le partage & le caractére des Egyptiens.

De leur passion pour les plaisirs.

Attendez-vous donc, Monsieur, à retrouver aujourd'hui dans ces peuples la même passion pour les voyages sur le Nil, le même goût pour la musique, la même inclination pour les processions, les fêtes, les spectacles, qu'on remarquoit dans les Anciens. Quoique l'Egypte ne soit plus de nos jours que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois, il n'y est encore arrivé aucun changement à cet égard, si ce n'est peut-être du plus au moins. Le Caire seul renferme encore à présent une image de ce qui se passoit jadis dans toutes les autres Villes de l'Egypte du tems des anciens Rois, lorsqu'on étoit continuellement en fêtes & en réjouissances. Il n'y a pas de jour qu'on n'y voie au moins une cinquantaine de ces fêtes, toutes accompagnées d'instrumens, de chanteurs, de danseurs, & d'illuminations. Il en est de même dans toutes les autres Villes, & elles ne sont pas moins fréquentes

dans les Villages. Tant il est vrai que les coutumes, qui ont rapport à la joie & au plaisir, sont ordinairement celles qui se conservent le mieux, sur tout chez les nations qui y sont naturellement portées, & que cette passion de se réjouir a toujours fait le caractére dominant des Egyptiens.

De leur sobrieté.

Jamais on n'imagineroit sans doute que des hommes naturellement si vifs sur la joye & sur le plaisir, fussent en même-temps les peuples du monde les plus sobres. C'est cependant une vérité qu'on ne peut révoquer en doute pour peu qu'on ait de connoissance de l'Egypte. Je ne parle point des Bedouins ou Arabes du désert. Ces peuples portent la frugalité à un point qui n'est presque pas concevable. Un peu de bled qu'ils recueillent, ou qu'ils achetent, moulu entre deux pierres & réduit en farine grossiére, dont ils font une pâte assez claire, cuit ensuite sous la cendre chaude, & trempé dans un peu de lait; telle est leur plus délicieuse nourriture au milieu de ces vastes solitudes qu'ils habitent. Ceux qui ont fait le voiage du Mont Sinaï ont dû remarquer cette maniére de cuire le pain, parmi les peuples qui habitent aux environs de cette montagne; ils n'en pratiquent point d'autre. Au reste il est bon d'observer que ces Arabes, quoiqu'habitans de l'Egypte, n'ont point les mœurs aussi corrompuës, que toutes les autres nations que renferme ce célébre pays. Tant il est vrai que l'innocence se conserve toujours mieux dans les campagnes que dans les villes!

Cependant on peut dire qu'en général tous les peuples de l'Egypte ne sont pas moins sobres que les Arabes. Personne n'ignore combien ces anciens Anachorétes à qui l'amour de la retraite avoit fait choisir un azile dans ces rochers & ces déserts arides, dont ce pays est environné, sont encore aujourd'hui célébres par les jeunes & les abstinences qu'ils pratiquoient, & qui leur étoient propres privativement à tous les autres hommes du monde. C'est encore par ces mêmes dispositions à la sobriété, que les habitans de l'Egypte peuvent y vivre en beaucoup plus grand nombre, que ne feroient tous les autres peuples de la terre. Le pain & les moindres légumes suffisent pour les contenter. Si le fromage fait de lait de vache ou de buffle, ou quelqu'autre mets semblable vient s'y joindre, alors la chére est complette, & rarement souhaitent-ils davantage. Il est vrai que ce n'est pas la même chose des personnes riches. Celles-là jouissent pleine-

ment de l'abondance que la nature ſemble avoir prodiguée à ce délicieux pays, & que tous les ſiécles ont ſi juſtement célébrée. Mais l'exception de quelques particuliers, dont les uſages peuvent être avec raiſon regardés comme des abus, ne préjudicie point au caractére général de la nation. D'ailleurs les tables les plus ſplendides que l'on voie ici, ſont encore ſi éloignées du luxe & de la délicateſſe qui régnent en Europe, qu'on peut avec juſtice regarder comme très-ſobres & très-modérés des peuples qui n'ont pas imaginé que dans cette matiére la magnificence pût aller plus loin.

De leur nourriture & de leurs repas.

Puiſque je ſuis ſur ce ſujet, je ne puis me diſpenſer de vous dire un mot de la maniére de vivre des Egyptiens de nos jours & des uſages, qui leur ſont particuliers à cet égard. Ce que je puis vous aſſurer, c'eſt qu'ils ſont encore aujourd'hui tous les mêmes qu'ils étoient dans les tems les plus reculés. On y prépare encore le pain de la même maniére que les Anciens, comme vous avez pû l'obſerver dans une autre de mes lettres. On y fait toujours auſſi une conſommation prodigieuſe de ces légumes & de ces fruits délicieux que l'Egypte produit en abondance. Les viandes y ſont enfin toujours les mêmes. Le bœuf & le buffle s'y ſervent encore aujourd'hui ſur les tables des gens du commun; les perſonnes riches où diſtinguées ne ſouffrent au contraire ſur leur table que du mouton & de la volaille. Enfin la chair de pourceau n'y eſt pas encore aujourd'hui regardée avec moins d'horreur que du tems des anciens Egyptiens. Ce n'eſt pas chez les Turcs & les Juifs ſeulement que cet animal eſt réputé immonde. Pluſieurs Chrétiens, ſurtout les Coptes, ſont auſſi dans la même idée, & s'abſtiennent fort ſcrupuleuſement d'en manger. Il eſt vrai que cette erreur n'eſt pas générale; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ceux qui n'y tombent pas, donnent dans une autre extravagance auſſi ridicule. Ils croyent l'uſage de la chair de cet animal ſi eſſentiel au Chriſtianiſme, que c'eſt n'en point faire profeſſion que de n'en pas manger.

Il s'eſt encore conſervé ici une autre coutume très ancienne, adoptée depuis par les Mahométans même, auſſi-bien que par les Chrétiens & autres nations, qui habitent en Egypte. C'eſt que pendant deux mois entiers de l'année, Avril & May, on ne vit que de poiſſon, & on ne mange aucune viande. Ce

poisson est de deux sortes. Il y en a de frais & d'autre séché au Soleil, qui se tire ordinairement de la mer rouge, & vient de Damiette où il est préparé. On le nomme *Chebatych*. On en mange aussi en quantité d'une autre espece cuit dans l'eau simple avec un peu de sel. C'est une sorte de petites moules assez semblables à celles de France. On appelle ici ce poisson *Fessey*. Les Grands eux-mêmes n'ont point dans cette saison d'autre nourriture. Les grandes chaleurs donnent du dégoût pour la viande, & on peut conclure de la conservation de cet usage, que les hommes de ce tems-ci ne sont pas constitués differemment de ceux qui vivoient autrefois, puisqu'encore aujourd'hui ils ressentent pendant les grandes chaleurs, qui est la saison de cette abstinence, le même dégoût pour la viande qu'éprouvoient les Anciens, & qu'ils y renoncent avec plaisir, pour ne se nourrir alors que de poisson, qu'ils mangent avec plus d'appetit. Du reste je ne doute point que ce dégoût ne soit causé par ces vents de midi, qui comme je l'ai insinué ailleurs, ne manquent jamais de souffler au commencement de l'accroissement du Nil. Il est de même assez vrai semblable, que cette frugalité passagere est une des principales causes de la santé & de la longue vie des habitans de l'Egypte.

Le Ris est une nourriture fort commune dans tout le Levant, & qui ne l'est pas moins en ce pays-ci. Je ne vous parlerai point des manieres differentes de l'apprêter. Tant de gens en ont écrit, qu'il seroit inutile de m'étendre sur cette matiere. J'observerai seulement en passant, que c'est une nourriture fort légére, lorsqu'il est préparé avec de bon bouillon & de bonne graisse, même avec du beurre, au lieu qu'il est très-pesant & très-indigeste, lorsqu'il est fait avec du lait, comme on le pratique en France. C'est la nourriture ordinaire des armées Turques, des Caravanes, & en general de tout le monde; nourriture aisée à porter, qui soutient, & ne charge point. On peut se passer de pain avec le ris, au lieu qu'il en faut avec les autres alimens. Soixante personnes feront un juste repas avec vingt-cinq livres de ris & un mouton. C'est de-là sorte qu'on traverse des deserts de plusieurs journées, & qu'on suffit à la route de la Mecque, sur laquelle on ne trouve point de vivres pendant plus de quatre-vingt jours qu'on employe à ce voyage. On y rencontre seulement quelques moutons & des poules, qui se vendent au poids de l'or.

A l'égard de la boisson, elle est la même en Egypte que dans tout l'Orient. Le caffé, le sorbet, les eaux de fleurs d'orange ou de canelle, sont les liqueurs dont on y fait le plus d'usage. L'eau du Nil elle-même si délicieuse, & si agréable à boire, est un ragoût pour les habitans de ce pays. Ils se servent cependant encore d'un breuvage anciennement appellé *Lithus*, & qu'on nomme aujourd'hui *Bouza*, qui enivre comme le vin. Il est fait avec de la farine d'orge détrempée dans de l'eau; & on y mêle quelque drogue qui entête. Cette boisson est ici fort en usage, sur tout parmi la canaille. C'est ce que les Espagnols appellent *Celia*, ou *Ceria*. De leur boisson.

Tant de relations parlent des coutumes, qui sont en usage dans les repas des Turcs & des autres Orientaux, que je ne crois pas devoir m'arrêter à vous en faire la description, puisqu'elles sont aussi les mêmes en Egypte. Je ne puis cependant finir cet article, sans vous rappeller le souvenir d'une cérémonie, que les anciens Egyptiens ne manquoient jamais de pratiquer à la fin de tous leurs grands repas. C'étoit alors la coutume de presenter aux conviés la representation d'un mort pour retracer dans leur esprit l'idée du tribut que tous les hommes doivent à la nature. La loi Mahométanne a interdit à ses sectateurs toutes les figures, & cet ancien usage se trouve aujourd'hui aboli. Cependant comme les Egyptiens sont naturellement grands moralistes, on observe encore dans les occasions des réjouissances de prendre sujet des plaisirs même, pour réflechir sur ce terme fatal, auquel nous devons tous aboutir, & ces peuples ont entre eux certains proverbes propres à exciter ces sentimens & ces réflexions. Il semble même qu'il se soit conservé quelques vestiges de cette ancienne coutume parmi les Turcs, qui en toute occasion ont ces mots à la bouche, *Dieu seul est immortel & immuable, & tout ce qui est dans le monde passe aussi promtement que l'éclair.* Il est vrai que cette belle pensée ne leur sert souvent qu'à s'exciter les uns les autres a jouir agréablement du present, & que cette réflexion salutaire n'est que trop souvent suivie de cette malheureuse conséquence qu'un Auteur Latin des plus polis & des moins sages fait tirer à un débauché d'un pareil sujet;

Ergo vivamus, dum licet esse bene. *

De la propreté naturelle aux Egyptiens.

La propreté n'est pas moins particuliere aux Egyptiens, que la sobrieté. Ils ont encore hérité cette qualité de leurs ancêtres, qui dans tous les tems éviterent avec tant de soin les mauvaises odeurs du corps si ordinaires dans les pays chauds. C'est cette raison, qui a rendu autrefois, & qui rend encore aujourd'hui l'usage des bains si commun parmi ces peuples. C'est dans cette vuë qu'ils ne chaussoient jamais leurs pieds, hommes ni femmes, & qu'ils le pratiquent encore apresent, marchant dans les ruës les jambes nuës, sur tout les hommes, & n'ayant pour toute chaussure que de simples souliers. Chez eux les uns & les autres ne se servent que d'une espece de pantoufles, qu'ils quittent dès qu'ils sont assis. Cet usage, qui seroit très-impoli en Europe, ne l'est en aucune maniére parmi cette nation, où on a grand soin de se laver les pieds beaucoup plus souvent, que nous ne lavons nos mains en France.

De l'habillement des femmes d'Egypte.

Les femmes surtout aussi délicates en Egypte sur cet article que dans tout autre pays du monde, portent cette attention si loin, que pour ne point suer & contracter par-là de mauvaises odeurs, elles ne portent dans les maisons, & souvent dans les ruës, qu'une simple chemise avec un caleçon de toile. Il faut avouer que leur propreté ne trouve rien à quoi elle puisse être comparée, qu'à elle même. Les bains, les eaux odoriferantes, & les parfums, sont des choses dont personne ne fait usage plus frequemment & en même tems plus à propos qu'elles. Je ne vous ferai point ici une description exacte de leur habillement. On en a vu assez de representations en Europe, pour que je puisse m'en dispenser. Je vous dirai seulement en général, que leur parure est beaucoup plus riche & plus magnifique que tout ce que l'on voit parmi nous. Elle consiste en quantité de perles & de pierreries, en étoffes de prix, & en fourures très-cheres. Leurs chemises seules reviennent à six & sept pistoles. En un mot on pourroit en France équiper honnêtement trois demoiselles pour ce que coute ici un habit ordinaire. Il y a au reste l'habillement du pays, & l'habillement Turc. L'un & l'autre a ses agrémens. L'un est plus bizarre; l'autre est plus commode. Les femmes usent

* Petrone, dans son festin de Trimalcion.

de

de tous les deux suivant l'occasion, & sçavent s'en servir avec avantage. Leur maniere de s'habiller a toujours quelque chose de grand & de majestueux; leur coëffure est noble & enchantée; en un mot comme elles sont souvent en habit très-léger, on peut dire que rien n'est plus fripon ni plus engageant que leur ajustement. J'ajoute que lorsqu'elles sortent elles sont beaucoup moins parées que dans leurs appartemens. Vous voiez combien cet usage est différent de celui des femmes d'Europe, qui reservent ce qu'elles ont de plus beau pour le dehors, & se mettent chez elles en déshabillé. Mais cette opposition vient probablement de celle des vuës.

L'usage étoit autrefois pour les femmes & les enfans de ne sortir jamais du logis, sans porter un linge, qui leur couvroit le visage & leur soutenoit le menton. On pourroit faire une dissertation assez longue sur les raisons de cette pratique. A l'égard des enfans, il est certain qu'on ne leur cachoit ainsi le visage, que parce que les anciens Egyptiens étoient persuadés, que certaines personnes qui n'avoient point d'enfans, ou qui n'en avoient que de laids, regardant ceux des autres avec un œil d'envie, les rendoient malades par leurs seuls regards, & les privoient de leur beauté, quelquefois même de la vie. Cette opinion regne encore en Egypte, & sur tout au Caire; mais on n'observe plus de couvrir le visage des enfans, pour les préserver de ce danger. On a substitué à cette pratique un autre usage, qu'on croit également capable de produire le même effet. C'est d'attacher à leur bonnet quelque vieux haillon mal-propre & déchiré, quelquefois une vieille semelle de soulier. Les gens de ce pays ci s'imaginent qu'il n'en faut pas d'avantage pour fixer les regards des passans, & pour détourner en même tems de leurs enfans les effets qu'ils appréhendent.

Quoiqu'il en soit les femmes conservent encore ici l'ancien usage, & lorsqu'elles vont par la ville, elle ont le menton couvert d'un linge qui fait partie du voile, qui leur cache le visage. Car il est bon de remarquer qu'elles ont le visage absolument couvert, premierement par une espece de bandeau appliqué sur le front, & qui tombe jusqu'au yeux, ensuite par ce morceau de toile qui tombant des yeux en bas, embrasse le menton & cache le nés. Comme elle est très fine, elle

n'intercepte point la respiration qui se fait librement au travers de ce linge, surtout lorsqu'on y est accoutumé. D'ailleurs elle n'est point attachée par bas, & se leve par consequent lorsque l'on veut. Ce voile inferieur est ordinairement de couleur rouge pour les filles. Par dessus elles s'enveloppent d'un grand linceul de toile de Coton très-fine, qu'on nomme dans le pays *Izaar-abiad*. Il faut convenir cependant qu'il n'y a que les femmes, qui sont à leur aise, ou qui se piquent de garder toutes les bienséances, chez qui ce grand voile soit en usage. Les autres n'y font pas tant de mystere. Elles se contentent d'un simple morceau de toile, souvent même d'une chemise qu'elles jettent sur leur tête, & sortent sans façon dans ce burlesque équipage.

Cette matiere m'engage naturellement à vous entretenir de ce qui concerne les femmes de ce pays, de leur beauté, de leurs inclinations, de leurs manières, & des usages qui s'observent à leur occasion. Cet article ne sera peut-être pas un des moins curieux de cette lettre.

De leur beauté.

Les femmes originaires de l'Egypte sont généralement assez belles. Cependant le mépris que les Turcs ont pour les naturels du pays fait qu'ils n'en épousent guéres, qui ne viennent de Circassie, de Mingrelie, de Georgie, & des autres pays, où le sang est le plus charmant. Il se trouve ici une infinité de ces femmes. Cependant ces peuples estiment par dessus toutes les Abyssines, dont le teint est, à la verité, un peu basané, ou pour parler plus exactement, de couleur de bronze nouvellement fondu, mais dont les traits du visage, aussi bien que le reste du corps, sont admirables. Ils disent qu'elles sont toujours fraiches, même dans les plus grandes chaleurs de l'Eté & qu'on trouve en elles une egalité d'agrémens, que les autres ne sçavent pas soutenir. La caravanne de Sannar doit m'amener incessammenr deux de ces Ethiopiennes, qui depuis un an attendent cette occasion à Dongola, & qu'on dit être belles comme des soleils. J'ai presque envie de vous les envoyer, quand ce ne seroit que pour vous donner un échantillon de ce genre de beauté, & pour servir de preuve de ce que j'avance. Après tout les idées que nous avons à cet égard dépendent peut-être plus qu'on ne pense de l'habitude des yeux, & le préjugé pourroit bien avoir plus de part que le discer-

nement à nos décisions sur ce sujet. Vous n'ignorez pas que la Venus noire d'Athenes n'avoit pas moins de partisans que la blanche, Nous-mémes ferions-nous moins de cas d'une belle statue de bronze, que d'une autre également achevée, qui seroit du marbre le plus blanc? Les ouvrages de la nature doivent-ils avoir moins de privilege que ceux de l'art? Quoi qu'il en soit, je puis vous assurer qu'il y a des Abyssines infiniment aimables, & qui n'auroient pas grande peine à se faire aimer des plus délicats.

De leur penchant pour la galanterie.

Il y a peu de pays au monde, ou le sexe soit plus étroitement gardé que dans celui-ci, soit par la coutume généralement observée dans tout l'Orient d'enfermer les femmes, soit parce que la jalousie regne en Egypte à un point qu'elle l'emporte sur celle de tous les autres peuples de la terre. Elles ne sortent que très-rarement, & jamais sans être accompagnées ou par des Eunuques, ou par des filles esclaves, ou du moins par quelques jeunes garçons qui sont à leur suite. Qui ne croiroit qu'avec toutes ces précautions les maris sont fort en seureté, & qu'ils n'ont rien à craindre de la legereté de leurs femmes? Cependant il n'y a peut-être pas de lieu au monde, ou elles soient plus infidelles. On peut dire d'abord en general. qu'il n'y en a aucune dont l'intention ne soit des meilleures à cet égard. La passion dominante de tous les Egyptiens est l'amour de la volupté & du plaisir; pourroit-on se flatter avec justice qu'un sexe naturellement tendre, & si aisé à surmonter, triompheroit d'un penchant si général & si violent? Les Auteurs Arabes qui ont parlé de l'Egypte, & qui ont du mieux connoître que personne les inclinations d'un peuple au milieu duquel ils vivoient, ont été si généralement persuadés que leur tempérament étoit porté à l'amour au dessus de toutes les autres nations du monde, que se copiant les uns les autres, ils ont tous representé la terre sous la figure d'un oiseau, dont l'Egypte seroit la partie naturelle. En effet la puberté y est plus avancée dans l'un & l'autre sexe, qu'en aucune autre region de la terre, comme la passion du plaisir y est sans contredit généralement plus forte.

Cela supposé il ne doit point paroître étonnant que les femmes soient ici naturellement sensibles. D'ailleurs le peu d'éducation qu'elles ont eu dès leur enfance, la vie oisive qu'el-

les menent, les commodités dont elles jouissent, les conversations qu'elles ont entre elles, & où il ne régne ni pudeur, ni retenuë, le peu d'attachement que les maris ont pour elles, suite necessaire de la pluralité des femmes introduite par la loi de Mahomet, le malheureux penchant qu'ils ont d'ailleurs pour un sexe opposé, & que les femmes n'ignorent point; vice, qui n'est en général que trop commun parmi les Turcs, & sur tout dans ce pays-ci, tout cela joint à l'ardeur du climat, où l'on ne respire qu'un air embrasé qui passe aisément jusqu'au cœur, rend le sexe extrêmement disposé à l'amour, & aussi entreprenant qu'il est tendre. Les François qui sont ici pourroient en parler assez sçavamment, & les Turcs mêmes n'ignorent pas une partie des avantures galantes, dont ces étrangers ont été les héros. Un jardin qui s'étend de la contrée de France à une autre opposée, est l'endroit qui favorise ordinairement les rendez-vous amoureux. On assure qu'il y venoit il n'y a pas encore long-tems des femmes de Beys, ou princes du pays, & que c'étoit pour les grandes Dames du Caire le plus délicieux réduit de l'Egypte. Mais soit qu'un jardinier avare, qui servoit de ministre à ces entrevuës secrettes, eût en effet tué la femme d'un Bey, dans la vûe de lui voler pour dix mille écus de pierreries qu'elle portoit sur elle, comme on en fit courir le bruit, soit que les Turcs ayent adroitement imaginé ce conte, pour intimider les femmes, & les rendre plus retenuës, il est certain qu'il y en a beaucoup, qui n'osent plus se hasarder à ces rendez-vous, & que les bonnes fortunes sont aujourd'hui plus rares que jamais. Il dépendoit souvent du jardinier de favoriser un François plutôt qu'un autre, puisque ordinairement la passion de ces Dames n'avoit rien de certain ni de fixe. Quelque fois aussi elles avoient un objet déterminé; & il falloit alors leur faire passer la nation en revuë, pour leur donner moyen de reconnoître celui dont elles avoient été le plus frappées.

Je n'entreprendrai point de vous décrire exactement la maniere, dont l'amour se traite en ce pays-ci. J'en ignore les circonstances les plus rafinées & les plus délicates. Tout ce que je puis vous dire à ce sujet, c'est que les femmes, qui se chargent absolument de la conduite de l'intrigue, ont une fertilité admirable pour inventer les moyens les plus propres à

réussir. Tantôt elles se dérobent adroitement aux yeux de leurs Argus; tantôt elles se débarassent de l'incommode vigilance des Eunuques, qui veillent sur leurs démarches, par des liberalités proportionnées à l'avarice de ces sortes de monstres; quelquefois elles entrent aux bains avec leurs habits ordinaires, & après y en avoir pris d'autres qu'elles y ont fait porter secrettement, elles en sortent sans pouvoir être reconnues, & vont où le plaisir les appelle, malgré mille obstacles que la vivacité de leur passion leur fait aisément surmonter. En un mot elles se donnent tant de mouvement, elles se tournent de tant de côtés, qu'elles parviennent enfin à se satisfaire.

Ce qui vous paroîtra nouveau, c'est la maniere qu'elles ont imaginée de suppléer à nos billets galants & de se faire entendre aussi clairement d'un homme qu'elles n'auront jamais entretenu, que si elles lui eussent parlé à lui-même. On peut dire qu'à cet égard l'usage des lettres hieroglyfiques, qui ne sont plus connuës aujourd'hui en Egypte, s'est encore conservé en quelque sorte parmi elles. Il y a un langage muet de ce sexe au notre, qui consiste en diverses choses mises séparément dans un mouchoir, comme du sel, de la paille, du froment, un petit morceau de pain, du bois, & d'autres semblables bagatelles. Chaque chose à sa signification particuliere, aussi-bien que chaque maniere differente de les nouer dans le mouchoir. Par-là une femme donne aussi surement un rendez-vous, & fait une déclaration aussi nettement, que si elle mettoit la main à la plume.

Puisque le sujet semble m'y conduire, je vais vous faire part d'une avanture galante arrivée depuis peu au Caire, & dont les incidens me paroissent assez singuliers pour vous amuser un moment. Je ne crois pas devoir vous avertir que je ne chercherai point à embellir mon récit par des circonstances extraordinaires & imaginées à plaisir. J'espére que la simplicité de ma narration vous persuadera suffisamment de la vérité des faits que je rapporterai.

HISTOIRE
DE HASSAN ET DE FATIME.

L'amour régne également sur toutes les contrées de la terre; mais il est certain d'ailleurs que c'est avec autant de varieté qu'il

se trouve de différence dans le génie & dans les mœurs des divers peuples qui l'habitent. L'amour est galand en Europe, & sur-tout en France, parce qu'il y trouve des esprits aisés & polis. Là cette passion se conduit ordinairement avec délicatesse. Les soins empressés, les égards étudiés, les maniéres tendres, l'accompagnent toujours, & semblent même en faire la partie la plus essentielle. En Asie au contraire, & sur-tout chez les Turcs, tous ces jolis préliminaires sont regardés comme autant d'inutilités, qui ne servent qu'à écarter du but. Chez ces peuples l'amour est tout effectif; & s'il arrive quelquefois qu'on le traite d'une maniére circonspecte & galante, c'est une espece de prodige qu'on doit attribuer uniquement à la force du naturel, qui a sçû triompher également de l'éducation & de l'exemple.

Hassan étoit Kiaïa des Asaphs dans la Ville du Caire, c'est-à-dire Colonel de quatre à cinq mille hommes d'infanterie, que le Grand Seigneur entretient sous ce nom en Egypte. Cet Officier avoit épousé la fille du fameux Kamel, Kiaïa du même Corps, & dont Hassan avoit été esclave. Kamel selon l'usage du pays lui avoit donné une de ses filles en mariage, & lui avoit laissé en mourant une partie des grands biens qu'il avoit amassés durant le cours d'une vie longue & heureuse. L'épouse retenoit donc sur son mari les droits communs à tous les enfans d'une maison, sur les esclaves qui ont été affranchis par leur pére. Un de ces droits défend à l'esclave marié à la fille de son maître, de la répudier jamais. Par cette loi il ne peut pas non plus en épouser d'autres, ou même avoir aucune esclave à sa disposition, que ce ne soit du consentement de son épouse.

Fatime (c'est le nom de cette Dame) joignoit à une grande beauté tous les charmes capables de fixer le cœur d'un mari, si tant est qu'un époux puisse trouver dans l'attachement d'une épouse tendre & digne d'être aimée, un remede à son inconstance. Outre qu'elle étoit sortie d'un pére qui étoit un des hommes des mieux faits de l'Empire, elle avoit eu pour mére une esclave qui avoit coûté quatre mille écus à Kamel, & qui avoit passé pour la premiére beauté de son siécle. Une si belle origine n'avoit pas dégénéré dans Fatime. La régularité de ses traits, la douceur de ses regards, les agrémens de son esprit naturellement enjoué, auroient pû triompher de l'insensibilité de tout

autre que d'un mari; mais ni les graces de cette aimable épouse, toutes puissantes qu'elles étoient, ni les obligations infinies qu'avoit Hassan au pére & à la fille, n'avoient pas été capables d'allumer dans le cœur de cet heureux époux, s'il eût sçû profiter de son bonheur, une passion qu'en Turquie, comme ailleurs, le caprice conduit souvent beaucoup plus que la reconnoissance & la raison. C'étoit peut-être parce que Fatime étoit la fille de son maître, que Hassan ne l'aimoit point, l'idée de la sujettion & de la contrainte n'étant guére propre à inspirer de l'amour; peut-être étoit-ce aussi parce qu'il en étoit trop tendrement aimé, & qu'elle vouloit exiger avec trop de rigueur les retours que la grandeur de son attachement lui sembloit devoir mériter. Indépendamment de tout cela il étoit époux; en falloit-il davantage pour que Fatime l'éprouvât insensible?

Quoiqu'il en soit, le trop aimé Hassan devint éperduement amoureux d'une des esclaves de son épouse. Aussi faut-il avoüer que Gémile (c'étoit le nom que portoit cette fille) n'étoit point inférieure en beauté à Fatime. Avec la régularité des traits, la fraîcheur éclatante du teint, & la vivacité des yeux, qui rendent la nation Circassienne, dont cette esclave tiroit sa naissance, si fameuse parmi les Turcs, elle avoit encore le piquant mérite de n'être point sa femme. En falloit-il davantage pour triompher de l'insensibilité d'un cœur, qui n'étant rempli d'aucun objet, ne cherchoit qu'à devenir la conquête de deux beaux yeux. Hassan vit Gémile; il l'aima. Cependant comme cette passion eût pû devenir funeste à l'un & à l'autre, si elle fût venüe à la connoissance de Fatime, elle demeura long-tems secrete. Si elle eût éclaté, le moindre mal qui en eût pu arriver, c'est que l'épouse de Hassan se seroit défaite de son esclave. Le prudent Hassan qui auroit regardé cette séparation comme le plus grand de tous les malheurs, dissimula long-tems ses feux, sans que la Circassienne s'en apperçût, ou parût du moins s'en appercevoir. Le hasard seul, ou l'adresse, & peut-être tous les deux ensemble, firent naître entte ces deux amans l'occasion suivante d'un tête à tête.

Fatime étoit allée se promener un jour avec ses filles du côté des fameuses Pyramides, & Hassan s'y étoit aussi rendu dans le même dessein, accompagné de ses esclaves. Comme ce n'est point la coutume en Turquie que les hommes & les femmes se

mêlent jamais dans les promenades, la tente d'Haſſan étoit dreſſée à l'un des angles de la grande Pyramide, & ſon épouſe avoit fait placer la ſienne à l'angle oppoſé. Auſſi-tôt que Haſſan eut dîné, il prit avec lui un ſeul de ſes eſclaves, Polonois de nation, & ſe rendit en cotoyant la Pyramide à la tente de Fatime, où il entra ſeul. Après quelques diſcours généraux entre ces deux époux ſur l'uſage des Pyramides, ſur leur antiquité, & ſur l'hiſtoire de ceux qui les avoient bâties : Croiriez-vous, Madame, dit Haſſan à ſon épouſe, que cette Pyramide au pied de laquelle nous nous trouvons, a ſix cens pieds de hauteur, & même que chacune de ſes quatre faces n'en a pas moins? Non certainement, répondit Fatime, puiſque les deux que je découvre d'ici, ne me paroiſſent pas en avoir chacune trois cens. Autant que j'en puis juger, la Pyramide n'eſt pas plus élevée qu'un de ſes côtés a d'étendüe. Je doute même que ſes quatre côtés ſoient parfaitement égaux. Il eſt aiſé de vous en éclaircir, repartit Haſſan avec d'autant plus de vivacité, que l'opinion où il voïoit ſon épouſe lui préſentoit une occaſion favorable aux intérets de ſon cœur. Vous n'avez pour cela qu'à meſurer vous-même en vous promenant l'un des deux côtés de la Pyramide que nous découvrons d'ici, tandis qu'une de vos filles meſurera l'autre. Moi & le Polonois de retour à ma tente, nous en ferons autant des deux autres côtés que nous ne pouvons appercevoir du lieu où nous ſommes; & nous nous rencontrerons néceſſairement vous & moi à l'un des angles, pendant que le Polonois & votre fille ſe rencontreront à l'autre. De cette maniére nous ſçaurons en un moment la juſte meſure des quatre faces.

Fatime accepta le parti & choiſit Gémile pour meſurer un des côtés de la Pyramide, tandis qu'elle ſuivroit elle-même celui qui y venoit aboutir. C'étoit juſtement ce que Haſſan avoit eſpéré. Cet amant charmé de ce premier ſuccès retournoit cependant à grands pas à ſa tente ſuivi de l'eſclave Polonois; & il ne fut pas plutôt arrivé, qu'au lieu de tourner vers l'angle, où il ſçavoit devoir trouver ſon épouſe, il y envoïa le Polonois, & prit lui-même le chemin de l'angle oppoſé, où il étoit ſûr de rencontrer ſa chére Gémile. Vous êtes bien occupée de votre commiſſion, lui dit-il, en l'abordant à l'angle où il l'avoit devancée; je ne trouve pas en vous la même attention pour des choſes beaucoup plus eſſentielles. Je vous aime, charmante Gémile; je n'oublie

blie rien chaque jour pour vous donner des marques de l'amour que je ressens pour vous. Cependant vous n'avez jamais daigné me fournir la moindre occasion de vous en entretenir ; & voici la premiére où il me soit enfin permis de vous dire en liberté que je vous adore, & qu'il ne m'est plus possible de supporter votre indifférence. Ah ! que me dites-vous là, Seigneur, repartit cette belle fille, en reprenant à grands pas le chemin de la tente de sa maîtresse ? Vous avez la plus belle & la plus tendre épouse de l'Egypte ; vous lui êtes d'ailleurs redevable de tout ce que vous êtes ; voudriez-vous lui faire l'injure de lui manquer de fidélité, & de vous abaisser jusqu'à moi ? Si ces considérations ne sont pas capables de vous en détourner, songez du-moins au danger auquel exposeroit sans doute votre vie & la mienne un amour malheureux, que votre épouse découvriroit infailliblement, & dont elle ne manqueroit pas de tirer vengeance. Au nom de cet amour, Seigneur, cessez de m'aimer, & d'espérer que je réponde jamais à votre passion. Bannissez-la de votre cœur, & faites ensorte qu'il n'en paroisse jamais rien aux yeux de tant de personnes, dont vous & moi sommes toujours environnés. En disant ces mots d'un air effraïé, Gémile s'empressoit de rejoindre la tente de sa maîtresse où étoient les autres filles. Hassan fit d'inutiles efforts pour la retenir. A peine eut-il le loisir de lui faire entendre que par cette indifférence elle seroit cause elle-même que sa passion éclateroit davantage ; que ne pouvant vivre sans être assuré de son amour, il étoit résolu de chercher avec moins de ménagement que jamais les occasions de la joindre ; au lieu que ces occasions pourroient demeurer secretes, si elle prenoit soin de son côté de ne les pas éviter, & de concourir avec lui pour trouver les moïens & les momens de se rencontrer tête à tête en certains endroits du labyrinthe, où Fatime étoit logée.

C'est le nom que Hassan donnoit à l'appartement de son épouse ; & avec assez de raison, puisque semblable à ceux de tout ce qu'il y a de Dames de considération en Turquie, il étoit plein de mille détours. Cette construction bisarre est moins imaginée pour la commodité que pour ces sortes de rendez-vous, qui font toute l'étude des maris, & peut-être encore plus souvent celle des Dames. Aussi sçavent-elles se prévaloir admirablement de cette disposition, soit en faveur des esclaves mêmes de leurs

époux, soit avec de jeunes garçons déguisés en filles, qu'on introduit dans leur sérail. Elles les y font venir ordinairement à la suite de quelque amie dont elles reçoivent des visites de deux ou trois jours. Pendant ce tems-là il n'est pas permis aux maris d'entrer dans les appartemens de leurs femmes; ensorte qu'ils sont obligés de s'en rapporter pour ce qui s'y passe au témoignage des filles & des Eunuques qui y sont enfermés, & qui gagnés par les libéralités de leurs maîtresses, n'ont garde de rien découvrir qui puisse les en priver. Ces appartemens ordinairement peu vastes, ont toujours cinq ou six petits escaliers dérobés qui n'ont point d'issüe au-dehors, & ne servent que de dégagement & de communication à des hauts & des bas continuels, entremêlés de coins & de recoins, & de tems en tems de quelques petites chambres. Diverses portes qu'on y rencontre ferment un endroit en même-tems qu'ils en ouvrent un autre. Il s'y trouve aussi quelques allées sombres; & tout cela répond par les escaliers à diverses terrasses, qui d'ailleurs communiquent toutes les unes aux autres. C'est au milieu de ces nombreux détours que l'art a ménagé certains endroits mystérieux, où on entend de fort loin le moindre bruit d'une personne qui en approche, quoique de ces mêmes réduits on ne puisse être entendu que de fort près. Par-là un rendez-vous y est presque toujours à couvert de surprise; puisque les amans avertis de bonne-heure, ont chacun diverses routes à choisir, & divers aziles où se retirer, pour éviter les personnes qu'ils entendent venir à eux.

L'intention de Gémile, qui cependant rejoignit sa maîtresse, & retourna fort triste à la Ville, n'étoit pas de se prévaloir en faveur de Hassan de la disposition des appartemens où elle vivoit doucement auprès de Fatime, ni de s'en servir pour la tromper. Elle avoit pour sa maîtresse un véritable attachement, & ne sentoit d'ailleurs aucune inclination pour son maître. La tristesse qu'elle avoit rapportée de la Pyramide augmenta encore lorsqu'elle s'apperçut que Hassan, au lieu de faire attention à ce qu'elle lui avoit recommandé, cherchoit réellement avec moins de ménagement que jamais les occasions de la joindre & de l'entretenir. Effraïée des suites que pouvoit avoir une passion si peu mesurée, après s'être long-tems consultée elle-même, elle ne trouva point de parti plus sûr & plus honnête, que de déclarer à sa maîtresse la disposition de son cœur, & les

sollicitations continuelles de son mari. Elle le fit ; & Fatime charmée de la sagesse & de la fidélité de son esclave ne se contenta pas de lui donner mille louanges. Non-seulement elle lui promit de ne la point vendre, comme Gémile l'appréhendoit ; elle s'engagea même à lui accorder au plutôt la liberté, & à la marier avantageusement. Cependant elle attacha une condition à cette grace ; ce fut que cette fille continueroit à l'avertir exactement de toutes les démarches de Hassan, qu'elle lui ordonna de ne pas trop rebuter. Gémile le lui promit avec serment, & l'executa avec fidélité, lui rendant compte chaque jour de ce que Hassan faisoit pour lui plaire, & pour venir about de l'entretenir. Fatime qui ne s'occupoit sans cesse que de cet amour outrageant, s'imagina enfin le pouvoir mettre à profit. Pour y parvenir, elle commanda à Gémile de paroître enfin touchée de la persévérance de son maître, & de lui accorder pour la nuit suivante, un peu après minuit, un rendez-vous dans la chambre même où elle couchoit avec une autre fille de sa maîtresse.

Au milieu de ces labyrinthes, dont je viens de parler, l'art a ménagé une grande salle, qui fait toute la beauté de l'appartement des femmes, & où l'on reçoit les étrangers. Ces salles fort exhaussées & fort vastes en Egypte, où l'on sçait que cette disposition contribue beaucoup à la fraîcheur, sont bâties à peu près sur le même plan que nos Eglises, avec un dôme percé de plusieurs fenêtres tournées au Nord, qui augmentent le jour & le frais des appartemens. Les lambris & les dômes sont dorés dans toutes les maisons des personnes riches ; dans les autres ils sont aumoins peints à l'Arabesque ; ce qui produit un effet très-agréable. Sous ce dôme est un grand bassin pavé en compartiment de marbre de différentes couleurs, du milieu duquel sortent plusieurs jets d'eau qu'on entretient jour & nuit pendant tout l'Eté. Autour de ce vaste bassin sont placés d'espace en espaces des vases remplis de fleurs que produit la saison. Le reste de la salle est aussi pavé de marbre en compartiment ; & les murs en sont également revêtus jusqu'à la hauteur de dix à douze pieds. Ce revêtissement est terminé par une corniche quelquefois de bronze doré, chargée de porcelaines très-fines, ou de bijoux de prix, dont l'aspect est aussi agréable que magnifique. Lorsque les salles ont une croisée, comme il arrive presque toujours dans les maisons du premier ordre, on y voit trois Sofas,

dont le plus considérable est placé à l'opposite de la principale porte, ayant ses fenêtres sur un jardin, sur la cour du logis, ou enfin sur la rüe, suivant la disposition du bâtiment. Les deux autres qui se regardent, occupent les deux extrémités du croison. Sur ces Sofas relevés de sept à huit doigts du pavé de la salle, sont étendus de précieux tapis, & le long du mur sont placés de petits matelats de trois pieds de largeur, qu'on couvre d'une riche étoffe de soie & or, ou d'un drap fin de couleur garni d'une frange d'or. Enfin de riches coussins sont posés sur ces petits matelats, & garnissent le mur. C'est sur ces matelats que les Dames assises les jambes croisées, & nonchalamment appuiées sur une pile de carreaux, passent une grande partie de la journée à s'entretenir de leurs avantures passées, & plus souvent encore à imaginer les moïens de s'en procurer de nouvelles. On voit aumoins ce qui se passe au dehors, les fenêtres n'étant qu'à hauteur d'appui. Autour de cette salle sont diverses petites chambres; dans la principale couchent le maître & la maîtresse en deux lits séparés, suivant la pratique des Turcs, qui ne dorment jamais avec leurs femmes. Les autres chambres sont destinées pour les principales esclaves qui y couchent plusieurs ensemble, quoique sur des matelats différens, afin qu'elles puissent se garder réciproquement durant le silence & l'obscurité de la nuit. Les esclaves noires avec les filles de service couchent dans des endroits plus reculés; & les Eunuques sont logés proche de la porte qui communique de l'appartement des femmes à celui des hommes.

Gémile avoit fort recommandé à Hassan, suivant les instructions de sa maîtresse, d'aborder sa chambrette sans faire le moindre bruit, & sans proférer une seule parole, de crainte que sa compagne, dont le sommeil étoit, disoit-elle, fort léger, ne l'entendît, & ne découvrît tout le mystere. Elle l'avoit encore averti qu'elle se trouveroit à la porte de sa chambre, qui comme toutes les autres répondant à la salle, n'étoit fermée que d'un simple tapis en guise de portiére. C'est une précaution dont on ne manque jamais d'user dans ces sortes d'appartemens, afin que lorsqu'on est obligé de se lever pendant la nuit pour des nécessités ausquelles il n'est pas permis en Turquie de substituer d'autres lieux que ceux qui leur sont destinés, on puisse éviter le bruit des portes qui interromproit le sommeil des personnes

qui reposent, sur-tout du maître & de la maitresse. Fatime avoit exprès choisi pour le rendez-vous l'heure à laquelle elle sçavoit que son mari avoit accoutumé de s'éveiller après avoir dormi profondément, afin de ménager son repos, & pour lui épargner les inquiétudes que lui auroit causé infailliblement une trop longue attente dans la chambre de Gémile. Cependant quelque temps avant l'heure du rendez-vous, elle alla occuper la place de cette fille, tandis que cette fidéle esclave passa dans la chambre de sa maîtresse.

Enfin l'instant fatal étant arrivé, l'amoureux Hassan guidé par sa tendresse au travers des ténébres de la nuit ne manqua pas de se rendre avec le plus de vitesse & le moins de bruit qu'il lui fut possible à la porte de Gémile, où il trouva en levant le tapis une main favorable, qui l'introduisit, & le mena droit au coin de la chambre, où étoit le lit de cette fille. Là son préjugé lui fit passer deux heures, qui lui parurent les plus charmantes de sa vie. Son bonheur n'étoit altéré que par la contrainte, où il se trouvoit, de ne pouvoir exprimer sa joie & ses transports que par des embrassemens redoublés; langage muet, à la vérité, mais toujours énergique, & bien plus persuasif que tout autre. Sa félicité fut encore renouvellée le lendemain, lorsqu'il apperçut dans les yeux & sur le visage de Gémile un trouble & une confusion qu'elle ressentit aussi vivement à la vuë de Hassan, que si elle se fût véritablement abandonnée à sa passion.

Ce rendez-vous fut suivi de plusieurs autres. Cependant Gémile, qui se trouvoit dans une liberté entiere, & qui persuadée par l'exemple croyoit être en droit d'employer à sa satisfaction quelques-uns de ces précieux momens qu'elle ménageoit à celle de son maître & de sa maîtresse, se hasarda de donner elle-même un rendez-vous au Polonois esclave de Hassan, qui le jour de la promenade avoit aidé à mesurer la Pyramide. Le choix de cette belle fille n'étoit point l'effet d'une passion aveugle, qui n'eût pour but que la volupté. L'amour avoit enfin triomphé du cœur de l'insensible Gémile, & l'avoit rendu l'esclave du Polonois. Il étoit beau, bienfait, & pour surcroît d'agrément il étoit esclave comme elle. Peut-être ne dut-il son bon-heur qu'à ce rapport. L'amour n'aime pas toujours à égaler les conditions; il se plaît quelquefois davan-

tage à réunir celles qui déja sont égales, & l'infortuné Hassan ne dut peut-être les froideurs de la belle Circassienne qu'à cette qualité de maître, qui sembloit lui donner droit d'exiger ce que ce Dieu badin aime seulement à laisser prendre. Depuis longtems le Polonois aimoit Gémile. Il lui avoit déja rendu même mille petits soins par l'entremise des jeunes garçons, qui étoient élevés dans la maison d'Hassan. C'est la mode d'en élever en Turquie dans toutes celles des Grands, qui achetent les esclaves fort jeunes, afin de leur inspirer plus aisément les sentimens de la religion, & les attacher insensiblement aux interêts de leurs maîtres, dont la maison leur devient par ce moyen plus chere que la paternelle même. C'étoit par ces jeunes gens, qui jusqu'à un certain âge passent librement de l'appartement des hommes à celui des femmes, que cet amant avoit souvent fait tenir à l'esclave Circassienne divers petits présens accompagnés de mouchoirs brodés, dans lesquels il lui expliquoit l'état de son cœur. Tel est comme je l'ai dit, le langage consacré en Turquie au mystere amoureux. Les Dames, dont il y en a très peu qui sachent lire & écrire, n'en connoissent point de plus énergique.

Gémile avoit non seulement reçu ces messages ; elle y avoit même quelquefois répondu. Ce fut par un de ces mouchoirs qu'elle instruisit son amant du progrès qu'il avoit fait dans son cœur ; & pour l'en convaincre, elle lui marqua qu'elle l'attendroit le même soir à l'entrée de l'appartement de Fatime. Jamais ordre ne fut mieux reçu, ni executé plus fidélement. Le Polonois se trouva au rendez-vous, & ces deux amans s'en tinrent pour la premiere nuit à quelques momens de conversation à la porte de la chambre de Fatime. Gémile hasarda ensuite de faire entrer son amant dans un lieu plus avancé. Enfin comme le succès en amour, aussi-bien qu'en toute autre chose anime le courage & augmente la hardiesse, elle l'introduisit par degrés jusques dans la chambre, & même dans le lit de sa maîtresse. Ils régloient le tems qu'ils avoient à passer ensemble sur celui qu'ils sçavoient qu'Hassan & Fatime employoient ordinairement de leur côté ; ensorte que nulle inquiétude ne venoit se mêler à la douceur de leurs plaisirs.

Ce double commerce avoit déja heureusement duré quatre ou cinq mois, sans avoir été troublé par le moindre revers, lorsque la fortune lassée de la prosperité de ces amans s'avisa

de découvrir tout le mystere. Le Polonois sortoit une nuit de la chambre de son maître, il venoit de donner le bon jour à Gémile, & levoit déja la portiére pour entrer dans la sale, lorsqu'il rencontra justement Hassan, qui en faisoit autant de son côté. Cet accident fut pour lui un coup de foudre. Cependant la crainte d'être reconnu & arrêté, l'envie de se procurer une promte fuite, lui firent prendre son parti sur le champ. Il poussa si rudement son maître, qu'il le renversa par terre. De-là il gagna la porte de l'appartement, qui étoit restée ouverte, & la tira brusquement sur lui. Cependant au cri que fit Hassan en tombant, toutes les Esclaves s'étant réveillées, accoururent à la voix de leur maître. Gémile & Fatime bien éveillées, comme on peut se l'imaginer, ne furent pas des dernieres à se rendre auprès de lui, sans que dans la confusion des personnes sortant de toutes ces petites chambres, qui regnoient autour de la sale, il fût possible de remarquer d'où elles étoient parties. Hassan soutint que retournant de la garderobe dans sa chambre, il avoit été poussé avec violence par un homme, qui en sortoit, & qu'il avoit même entendu fermer la porte de l'appartement. Fatime traitoit au contraire tout ce rapport de vision, & pour mieux convaincre son mari de son erreur, elle fit venir les Eunuques, qui couchoient à la porte. En effet tous assurerent unanimement que personne n'étoit sorti de l'appartement. Ce témoignage ne fut cependant pas capable d'arrêter les plaintes & les murmures de Hassan. Sa chute étoit pour lui un témoin qu'il ne lui étoit pas possible de récuser. Cependant il fut obligé de prendre son parti, & de s'aller recoucher; ce qu'il fit fort en colere. Fatime ne douta pas un moment que la personne, par qui son mari avoit été si rudement poussé, ne fût Gemile, qui s'étoit trop hâtée de sortir de sa chambre. Ainsi quoiqu'elle prévît mille obstacles, que cette avanture devoit naturellement apporter à la suite de son commerce, elle s'endormit profondément sur cette opinion.

Le sommeil de Hassan ne fut pas si tranquille, & dès qu'il fut éveillé, il recommença ses plaintes, ses reproches, & ses menaces. Fatime qui de son côté désespéroit presque de pouvoir plus long-tems continuer ces rendez-vous, & qui se trouvoit enceinte de quelques mois, sans que son mari crût avoir couché avec elle depuis près d'une année, estima que le moment

étoit venu de lui expliquer tout le mystere. Il est inutile de vous résister davantage, Hassan; vous ne vous êtes point trompé, lui dit-elle en riant; il est vrai que depuis cinq ou six mois j'ai reçu dans mon lit un homme, qui m'a témoigné autant d'ardeur & de tendresse, que vous m'en avez peu marqué. Je vous avouerai même que j'ai passé avec lui des momens si doux & si agréables, que toute ma crainte est que vous ne me donniez lieu de les regretter. Mais il y a encore plus, puisqu'il faut vous dire tout; c'est que je suis grosse de quelques mois. Quoi, Madame repartit vivement Hassan, que ce récit avoit mis hors de lui-même, & qui en jettant les yeux sur son épouse s'étoit apperçu qu'elle étoit véritablement enceinte, quoi ce n'est pas assez pour vous de m'avoir outragé jusqu'à ce point? vous osez encore me le conter d'un air satisfait & enjoüé? Fatime soutint encore quelque tems la conversation sur le même ton, ajoutant, qu'elle se flattoit qu'il adopteroit pour son heritier l'enfant qu'elle avoit eu de l'amant, ne pouvant l'avoir du mari. Enfin lorsqu'elle crut avoir mis sa patience à bout; & lui avoir donné toutes les allarmes, dont elle prétendoit venger l'infidelité qu'il avoit compté lui faire, elle reprit son serieux, & après mille justes reproches sur son ingratitude & son indifference, elle lui raconta la maniere dont elle s'y étoit prise, pour jouir malgré lui-même d'un bien, qui lui appartenoit si légitimement, & dont il avoit voulu la priver avec tant d'injustice. Elle lui rappella certaines circonstances, qui acheverent de le rassurer. Cependant il lui restoit encore quelque embarras au sujet de la personne, qui l'avoit poussé si rudement. Hassan soutenoit constamment que ce ne pouvoit être Gémile, qui n'auroit point eu la force de le renverser & qui ne se seroit pas sauvée du côté de la porte de l'appartement, dont il avoit même entendu le bruit. Comme il n'y avoit pas moyen de calmer ses soupçons à cet égard, Fatime fit venir Gémile, & lui ordonna de déclarer en presence de son mari tout ce qui s'étoit passé, sans en omettre la moindre circonstance.

Cet ordre fut un coup de foudre pour l'infortunée Gémile. Elle se jetta aux pieds de sa maitresse, dont elle embrassa tendrement les genoux, & les arrosant de ses larmes, elle lui dit que véritablement elle avoit abusé de ses bontés, & qu'elle meritoi

meritoit les châtimens les plus rigoureux. Oui, je vous ai offensée, ma chere maîtresse, ajoûta t'elle. J'ai été assez malheureuse pour succomber à des désirs qu'a fait naître en moi l'idée trop forte des rendez-vous, dont il vous a plu que je fusse l'instrument. L'occasion trop favorable, que m'offroit continuellement votre absence, a été le principe de ma chute. J'ai appris par vos amours à connoître les charmes de cette passion, & j'ai été assez foible, pour répondre à celle qu'un des esclaves de mon maître avoit depuis long-tems pour moi. Je l'ai introduit dans votre appartement, & même jusques dans votre lit. L'état où je me trouve ne me permet pas de vous rien dissimuler. A ces mots elle fit connoître, en abaissant sur elle-même les yeux qu'elle avoit élevés vers ceux de sa maitresse, qu'elle se trouvoit enceinte. Mais continua t'elle, prenez ma vie; elle est en vos mains. Je suis prête de la donner à l'instant, pour réparer cet outrage, & satisfaire votre ressentiment, si mon sang peut être capable de l'appaiser. En achevant ces paroles, elle s'évanouit.

Cependant Fatime pleine d'étonnement & de couroux ne pouvant dans le premier mouvement de son transport supporter la vûë d'une fille, dont elle venoit d'entendre un récit si outrageant, sortit brusquement de la chambre outrée de dépit & de colere. Gémile revenuë de sa foiblesse fut extrêmement surprise de ne plus trouver auprès d'elle que Hassan. Elle jetta les yeux de tous côtés, & s'étant convaincuë qu'elle étoit absolument seule avec son maître, Vous avez entendu, mon cher maître, lui dit-elle en lui prenant la main, & la lui baisant tendrement, vous avez entendu le triste aveu que je viens de faire à ma maitresse. Tout ce que je lui ai dit est véritable; mais il y a des particularités dans mon avanture que je ne lui avourai jamais, parce qu'elles intéressent trop la délicatesse & l'amour, que je lui connois pour vous. Vous pouvez vous souvenir, qu'en concertant avec vous les premiers rendez-vous que vous eutes avec ma maitresse, je vous priai instamment de ne venir jamais dans ma chambre que je ne vous en eusse marqué l'heure. Vous ne laissâtes cependant pas, Seigneur, ajoûta t'elle en rougissant, de vous y rendre dans le commencement, pendant trois nuits differentes, sans que je vous en eusse indiqué le moment. Je me trouvai ainsi surprise, & dans la necessité de me livrer à vous, ou de trahir

R

le secret de ma maitresse par un éclaircissement, qui l'auroit privée d'un commerce, qui lui étoit si doux. Je balançai longtems; je voulus m'écrier; je fus même sur le point de le faire. Je vous résistai enfin. Vous futes plus fort que moi, Seigneur, vous triomphates de ma foiblesse, & je me trouvai vaincue avant que de pouvoir me bien reconnoître. Je me plaignis à vous le lendemain de ce que vous étiez venu dans ma chambre sans ma permission; j'en fis de même les nuits suivantes; & vous pouvez vous en souvenir. Cependant je me trouvai enceinte, & l'envie de cacher à ma maitresse ce qui s'étoit passé entre vous & moi me rendit facile à la passion d'un de vos esclaves, auquel j'avois resisté jusqu'alors. C'est vous, Seigneur, qui avez fait mon crime; j'espere qu'instruit de cette particularité vous voudrez bien remettre à votre esclave une faute, dont vous voyez que je suis plus coupable que lui; & interceder auprès de ma maitresse pour en obtenir mon pardon.

A ce discours Hassan revint du dépit & de la douleur, où l'avoit d'abord jetté la pensée de n'avoir pas possedé une fille qu'il avoit aimée avec tant de passion. Il se souvint parfaitement des trois rendez vous, dont Gémile lui parloit, & même de diverses circonstances qu'il n'avoit point trouvées dans les autres; & il resta pleinement convaincu qu'il avoit eu les premieres faveurs de Gémile. Touché d'une idée si flateuse & si chere, il la releva tendrement de l'état humilié où elle étoit, & lui promit dans les termes les plus passionnés de pardonner à l'esclave, qu'il ne connoissoit pas encore. Aussi n'en apprit-il le nom de la bouche de Gémile, qu'après plusieurs fermens réiterés de tenir sa parole, & de ne s'en point vanger. Il s'engagea encore à faire tout ce qui dépendroit de lui, pour appaiser la colere de Fatime, & pour obtenir qu'en lui pardonnant elle consentît à la marier avec le Polonois, de la fortune duquel il lui jura de prendre un soin particulier.

Il ne fut pas fort difficile à Hassan d'obtenir de Fatime la grace de Gémile, après que transporté de joie de ce qu'il venoit d'entendre de cette fille & de son épouse, dont il souhaitoit depuis long-tems d'avoir un héritier, il lui eut demandé lui-même cent fois pardon de son erreur, qu'il nomma autant de fois heureuse, & qu'il lui eut juré d'avoir désormais pour elle l'attachement le plus fidelle & le plus tendre. Fatime avoit réel-

lement obligation à cette fille ; & si elle en avoit été offensée, elle ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'elle-même en avoit été l'occasion. Ainsi après s'être beaucoup fait prier, pour faire mieux valoir la chose, elle accorda enfin à Hassan le pardon de la Circassienne, & consentit même que le Polonois l'épousât. Elle accompagna encore ce pardon & ce consentement de la liberté, qu'elle donna à cette esclave, & y ajouta des presens considerables. Hassan sous prétexte de la joie que lui causoit la grossesse de son épouse, dont il disoit être redevable à Gémile, lui en fit d'autres de son côté, & affranchit pareillement le Polonois. Le mariage de ce jeune homme avec Gémile s'accomplit à quelques jours de-là avec beaucoup de solemnité. On leur assigna même un quartier séparé dans la maison, où ils logerent. Le Polonois eut soin des affaires de son maître, & la belle Circassienne devint la confidente de sa maitresse, qui n'avoit pas depuis de compagnie plus agréable que la sienne.

L'histoire critique du Caire ajoutoit à cette avanture, que dans le cours de cette intrigue Gémile avoit eu pour le Polonois la complaisance de l'introduire diverses fois auprès de sa maitresse pendant des nuits, où elle avoit feint à Fatime d'avoir donné rendez-vous à Hassan, quoi qu'il n'en fût rien ; Que Fatime à laquelle ces nuits avoient paru fort differentes des autres, & qui en avoit conservé un souvenir flateur, s'étoit doutée de la supercherie, après que Gémile eut avoué ses amours avec le Polonois ; Qu'elle avoit interrogé cette fille là dessus, & l'avoit si fort pressée, que Gémile n'avoit pu se défendre d'en convenir ; Que Fatime en avoit d'abord témoigné beaucoup de colere, qui s'étoit cependant terminée à recommander fortement le secret à la Circassienne ; Enfin que la necessité d'engager cette fille au silence n'avoit pas peu contribué au retour de son amitié pour elle, & au bien qu'elle y avoit ajoûté. Mais un confident du Polonois, de qui je tiens les differentes particularités de cette histoire, m'a assuré que jamais son ami ne lui avoit parlé de cette anecdote ; ajoutant en souriant, que ce qui avoit contribué sans doute à cette médisance, c'étoit que Fatime, après être restée cinq ou six ans stérile depuis son mariage, étoit devenuë grosse dans le cours de cette intrigue, & que s'il arrivoit par hasard qu'elle n'eût

plus d'enfans dans la suite, il n'y auroit personne au Caire, qui ne tint le fait pour certain; qu'aureste quand il seroit vrai, l'honneur & la chasteté de Fatime n'y seroient point interessés, puisqu'elle étoit dans la bonne foi, & que son consentement n'avoit qu'Hassan pour objet.

Quoiqu'il en soit (car je ne prétens pas décider cette question, qui pourroit fournir matiére à beaucoup de raisonnemens pour & contre) on ne doit pas s'imaginer que les Francs soient les seuls que les femmes de ce pays-ci favorisent de leurs caresses. Je puis assurer au contraire qu'en général elles ne sont nullement délicates sur cet article, & qu'un homme quel qu'il soit, est toujours un homme pour elles. Ces maniéres ne s'accordent pas sans doute avec la délicatesse Françoise; mais qu'on change de côté, on comprendra sans peine que dans un pays, où l'on n'a pas la liberté du choix, où l'usage ne permet point au cœur la satisfaction de ne se rendre qu'aux charmes du mérite & de l'assiduité, où enfin les desirs sont violens, les occasions rares, & par conséquent les momens toujours précieux, l'amour si souvent aveugle parmi les nations les plus polies doit l'être encore infiniment davantage.

Aureste si les femmes en Egypte franchissent si légérement les bornes de la pudeur & du devoir, par une espece de compensation, les filles y conservent leur chasteté souvent plus réguliérement, qu'elles ne le font en Europe. J'avoue que de fortes raisons les y engagent. Outre qu'elles ne trouveroient point à se marier, s'il leur arrivoit un accident, elles seroient encore très rigoureusement punies. D'ailleurs la coutume veut que le premier jour de leurs noces elles donnent un signe visible de leur virginité, sans quoi elles sont exposées à perdre la vie par la main même de leurs parens. Aussi est-il ici d'usage que le lendemain des noces on porte en triomphe dans les ruës ces signes de chasteté, à peu près comme on le pratiquoit autrefois chez les Juifs.

Il est aisé de juger par la maniére, dont les Turcs se gouvernent dans leurs familles, que la jalousie est une passion, qui doit régner souverainement dans les appartemens des femmes. Elle y regne en effet avec tout l'empire imaginable. Pour vous en convaincre, je vais vous faire part d'une avanture tragique arrivée depuis peu dans cette ville. Une Dame des plus

diſtinguées du Caire avoit une jeune eſclave fort jolie, que le patron s'aviſa de trouver à ſon gré. Il ne ſe contraignit pas trop à cet égard, ſuivant les maximes Orientales, & donna à cette fille en quelques occaſions des marques de tendreſſe, & même de préférence, dont la maitreſſe fut ſi outrée, qu'elle alla juſqu'à la maltraiter. La jeune eſclave, qui croioit avoir ſur le cœur de ſon maître des droits auſſi bien fondés que perſonne, conçut un ſi violent deſir de tirer raiſon des mauvais traitemens qu'elle avoit reçus, que pour aſſurer ſa vengeance, elle s'empoiſonna elle-même afin d'empoiſonner ſa maitreſſe, qu'elle ne pouvoit faire périr que par ce moyen.

Ces déſordres feroient beaucoup plus fréquens ſans doute, & même iroient plus loin, ſi les femmes avoient la liberté d'acheter du poiſon; mais on a la ſage précaution de n'en vendre qu'aux hommes, qui n'ont pas tant d'interêt à s'en ſervir. Pluſieurs François m'ont aſſuré qu'ils en avoient refuſé à plus d'une femme, qui leur en avoit demandé avec la derniere inſtance. Il n'eſt cependant pas facile aux femmes d'empoiſonner leurs maris, puiſqu'elles ne mangent jamais avec eux. Il n'y a que le caffé, ou un vaſe à mettre de l'eau, dans quoi elles puiſſent leur donner du poiſon. Auſſi eſt-il fort ordinaire aujourd'hui d'empoiſonner dans le caffé, ou le ſorbet. A la vérité on n'a pas le déſagrément de languir, lorſqu'on eſt empoiſonné de cette ſorte. En deux heures de tems tout au plus le poiſon a produit ſon effet. Le Bacha prédeceſſeur de celui qui gouverne aujourd'hui ſe débaraſſa de la ſorte d'un Grand du pays, dont il ne pouvoit ſe défaire autrement. Pendant qu'il recevoit la viſite de ce Seigneur, il ſe fit apporter une taſſe de caffé, comme ſi ç'eût été pour lui-même. A l'inſtant un homme qui avoit le mot, fut introduit, & préſenta une Requête. Le Bacha feignant d'être fort occupé à lire ce papier, pria ce Seigneur de prendre le caffé en ſa place; & celui-ci qui ne pouvoit raiſonnablement ſe défier d'un piége tendu ſi finement, obéit ſans balancer. Il expira le même jour.

Sérails des Eunuques.

Qui croiroit que les Eunuques euſſent eux-mêmes des Sérails? Rien n'eſt cependant plus certain, & je puis même ajouter qu'ils ont ordinairement les plus belles femmes. Elles ſont libres à la mort de leur patron & s'indemniſent alors de leur mieux du triſte eſclavage de leur priſon précedente. Ces Eunu-

ques ont de grands privileges dans ce pays-ci, & il s'y en trouve d'extrêmement riches.

Je ne dois pas oublier de vous faire souvenir d'une ancienne coutume, qui a encore rapport à la matiere que je traite, & dont il est parlé dans Hérodote. Cet auteur assure que de son tems les femmes faisoient le commerce en Egypte. Les historiens Arabes nous apprennent plus précisément en quoi consistoit ce commerce. Selon eux il étoit borné à l'achat & à la vente des étoffes de soye, d'or & d'argent, de soie pure, de cotton, de cotton mêlé de fil, où de simples toiles, soit qu'elles se fabriquassent dans le pays, ou qu'elles vinssent du dehors. Les femmes étoient préposées de même à vendre en détail dans les boutiques des fruits, & mille autres denrées semblables, qui sont d'un usage journalier dans la vie civile. A l'égard du commerce, qui se faisoit de l'Egypte aux pays étrangers, & des pays étrangers en Egypte; du commerce en gros du bled, de l'orge, du ris, & des autres grains, ou légumes, que la terre produit dans cette région, il étoit réservé aux hommes seuls. Ainsi les femmes partageoient avec leurs maris, & les maris avec leurs femmes, l'occupation la plus ordinaire & la plus utile des peuples de ces anciens tems. Aujourd'hui les femmes Arabes, qui habitent dans les montagnes & à la campagne, partagent encore avec leurs maris le même commerce, & l'ancien usage s'est conservé parmi elles jusqu'à nos jours; mais il est absolument aboli parmi toutes les autres femmes de ce pays, & on ne les voit plus se mêler du commerce, c'est-à-dire vendre dans les boutiques, & tenir des Bazars, ou marchés considerables. Il ne se trouve que quelques pauvres femmes, qui pressées par la misére, vont elles-mêmes porter au marché, ou dans les ruës du fil, du coton filé, & d'autres semblables bagatelles de leur façon, pour subvenir à leur necessité.

De l'attachement des Egyptiens pour leur pays.

Enfin pour vous donner une idée parfaite du génie des Egyptiens, je dois vous avertir, qu'ils ont si peu de curiosité pour le pays étranger, & tant d'attachement pour le leur, qu'il n'est pas possible de les en tirer. L'avanture, qui m'est arrivée à moi-même à ce sujet, vous en fera convenir.

Au mois de Septembre *1699.* je reçus ordre du Roi de choisir trois enfans Coptes pour envoier en France, afin de les y faire élever de la même maniere qu'on y en éleve de quelques

autres nations Orientales. La Cour souhaitoit que ces enfans fussent d'honnête famille, & appartinssent à des parens aisés. Pour me mettre en état d'obéir plus surement, je consultai d'abord les Peres Jésuites, & nous convinmes que personne n'étoit plus à portée de m'aider à remplir les intentions de S. M. que les Peres de Terre Sainte, ou les Péres Capucins, qui depuis long-tems exercent la mission en Egypte, où ils ont même des écoles publiques. J'envoiai chercher aussi-tôt les Superieurs de ces missions qui me promirent tous de travailler avec zele au succès de cette négociation. Pour y mieux réussir, nous résolumes qu'on ne découvriroit point la véritable destination de ces enfans, & qu'on diroit seulement que c'étoit pour enseigner l'Arabe au fils d'une de mes sœurs, qui m'avoit prié de lui procurer cette satisfaction. Que d'ailleurs on promettroit de les renvoyer dans trois ans, & de leur faire apprendre pendant ce tems-là telle profession que les péres & méres auroient plus agréable.

Toutes choses ainsi concertées, ces bons Religieux n'oublierent rien de ce qui pouvoit servir à les acquitter de leur promesse; mais ce fut fort inutilement. Bien loin de réussir à déterminer des gens aisés à donner de leurs enfans, ils n'en purent même obtenir des plus accablés de misére, quelque nombreuses que fussent leurs familles. Les choses allerent même jusqu'à une espece d'émotion. On vit la plupart des péres & des méres dans la crainte qu'on ne leur enlevât leurs enfans malgré eux, les retirer des écoles des Missionnaires, & renoncer volontairement aux aumônes qu'ils en recevoient, quoi qu'ils en eussent un besoin extrême. Les religieux Italiens de la Propagande, qui sont au Caire, & qui ont d'étroites liaisons avec le Patriarche, aussi-bien qu'avec un grand nombre de familles Coptes, ne réussirent pas mieux dans l'execution des ordres qu'ils avoient reçus de la Congrégation d'envoyer cinq ou six enfans à Rome, pour y être élevés. Jusqu'apresent ils n'ont encore pu en obtenir aucun.

Plusieurs raisons peuvent porter les Coptes à empêcher le passage de leurs enfans en Europe. La tendresse excessive qu'ils ont pour eux, la facilité extrême qu'ils trouvent à les nourrir, & à les entretenir dans un pays, où un sol, ou dix-huit deniers de pain par jour, avec une chemise pour tout le cours d'une

année, suffit pour la nourriture & le vêtement de chacun, la coutume qui ne permet point qu'on expose les enfans à passer au-delà des mers, enfin ce qui est encore plus fort que tout le reste, l'espoir qu'ils ont de trouver un jour dans le travail de ces mêmes enfans des secours contre la nécessité & la misére, dont leur vieillesse n'est que trop ordinairement environnée, sont autant de motifs généraux, qui leur sont également communs, comme à tous les autres peuples de la terre, & qui les engagent à ne pas souffrir que leurs enfans sortent de leurs familles. Mais on peut ajouter que cette conduite est fondée incontestablement sur une raison plus puissante encore, & qui leur est particuliére; c'est l'estime & l'attachement infini qu'ils ont pour leur patrie. Rien n'est dans leur esprit comparable à l'Egypte, & ils n'ont pas absolument tort. Pourroit-on les blamer d'aimer un pays, qui, comme je l'ai dit ailleurs, passe même chez les étrangers pour le paradis de ce monde?

Sur cette courte relation vous pouvez juger, Monsieur, de la vérité de ce qu'on a osé avancer dans la relation historique d'Ethiopie du P. de Lobo, que le Patriarche des Coptes avoit permis aux Péres Missionnaires Italiens d'emmener avec eux à Rome des enfans Coptes, qu'on avoit dessein d'y faire élever, afin de les instruire de bonne heure de la Religion Catholique.

Des presens.

Il n'y a point de nation au monde, où les présens soient plus en usage, que parmi celle-ci, surtout dans les occasions de mort, ou de mariage. Comme une personne affligée de la mort d'un de ses parens est censée n'être point en état de se préparer, ou de se faire préparer à manger, ses domestiques participans eux-mêmes à la douleur de leur maître, sa maison pendant huit à neuf jours ne manque jamais d'être fournie de toutes sortes de vivres. Ces provisions servent en même tems à nourrir ceux, qui viennent tenir compagnie à l'affligé, & pleurer avec lui la perte qu'il a faite. Le même usage s'observe dans les mariages des Chrétiens du pays comme des Mahométans, dans les pélerinages qu'ils font à Jerusalem, où à la Mecque, & sur-tout au retour de ces voyages On le pratique encore dans le batême des Chrétiens & dans la circoncision des Turcs, qui sont les principales cérémonies des deux religions. Il est vrai que dans ces differentes occasions il n'y a point de deshonneur à recevoir de ces présens, parce qu'ils ne manquent jamais d'être rendus

rendus en pareille rencontre. Enfin cette coutume s'obſerve principalement dans les viſites fréquentes qu'on ſe fait les uns aux autres pendant le cours de l'année, & qui ſont toujours précédées de préſens de poules, de moutons, de ris, de caffé, & d'autres proviſions ſemblables de différente eſpece.

Ces viſites que les parens & les amis ſe rendent réguliérement les uns aux autres, étoient déja en uſage chez les anciens Egyptiens, & quoiqu'elles ſe faſſent ſouvent ſans ſortir d'une même ville, elles ne manquent guéres de durer trois & quatre jours, quelquefois même juſqu'à huit. On méne alors toute ſa famille avec ſoi, ſi on en a; & l'uſage eſt, comme je viens de le dire, de ſe faire précéder par des préſens proportionnés au rang que l'on tient, & à la ſuite dont on eſt accompagné. Le premier repas & le dernier ſont des feſtins de cérémonie; on y donne le parfum, & on y obſerve toutes les autres pratiques, qui dans ces occaſions ſont en uſage dans le Levant. Le reſte du tems ſe paſſe dans la plus grande liberté. Les hommes couchent avec les hommes, les femmes avec les femmes. Les Divans ſervent à cet uſage. Ils n'ont pas, à la vérité, la propreté de nos lits; mais ils ſont commodes, ſoit pour être aſſis, ſoit pour ſe coucher, ſoit enfin pour manger à ſon aiſe; car ils ſont également communs à ces trois choſes. C'eſt un déshonneur pour une honnête femme de chanter dans ces occaſions. La converſation roule principalement ſur les habillemens, ſur les bains, & ſur les connoiſſances. On peut rêver & dormir même dans ces viſites, ſans craindre de paſſer pour incivil & pour impoli.

Des viſites.

La maniére de ſe ſaluer, telle qu'elle ſe pratique par les Egyptiens d'aujourd'hui, n'eſt pas moins ancienne. La coutume ordinaire lorſqu'on ne s'aborde point, eſt encore, comme autrefois, d'abaiſſer la main juſqu'aux genoux, & de la porter enſuite ſur la poitrine. C'eſt ainſi qu'on marque ſon dévoüement envers la perſonne que l'on ſalue par l'abaiſſement de la main, comme en la relevant & la portant ſur le cœur, on lui témoigne ſon affection. Lorſqu'on s'aborde enſuite, on ſe prend les mains l'un à l'autre en ſigne d'amitié. Ce qu'il y a de fort plaiſant, c'eſt de voir les gens de la campagne ſe frapper réciproquement de grands coups dans la main, vingt ou trente fois de ſuite en s'abordant, ſans ſe dire autre choſe que *Salamat aiche halcom;* c'eſt-à-dire, *comment te portes-tu? je te ſouhaite une bonne*

De la maniére de ſe ſaluer.

santé. Il faut avoüer que si cette formule de compliment est simple, elle est en même-tems bien affectueuse. Peut-être marque-t'elle mieux la bonne disposition du cœur, que toutes les frâses étudiées dont on se sert parmi nous, & que la politesse emploie presque toujours aux dépens de la sincérité. Après ce premier compliment on se fait plusieurs interrogations d'amitié, d'abord sur la santé de la famille, en nommant chacun des enfans, dont les noms sont connus. On s'informe ensuite comment se porte la mére de ces enfans, sans jamais la nommer elle-même. Ce seroit ici une impolitesse de demander à un homme des nouvelles de la santé de sa femme. On y fait plus de façons; on demande comment se porte la mére de Mustapha, par exemple, ou de Mehemet, qui sont leurs enfans communs. On se fait ensuite plusieurs questions sur l'état des chameaux, des bœufs, des moutons, des grains; s'ils sont prêts à couper, si la recolte est faite, & si elle a été abondante? Si la conversation s'allonge, après avoir parlé d'autres matiéres, on en revient de part & d'autre aux mêmes interrogations, comme s'il n'en eût point encore été question. Cette répétition paroitra sans doute ridicule. Cependant peut-on s'empêcher de reconnoître que le même défaut ne régne pas moins parmi nous, puisqu'il nous arrive souvent dans des conversations pareilles, de répéter plusieurs fois les assurances de très-humble serviteur? L'habitude seule met de la différence entre les maniéres des diverses nations. Du reste, il y auroit de la témérité à vouloir condamner les unes plutôt que les autres, puisque toutes sont également consacrées & autorisées par l'usage.

De l'usage de la Médecine parmi ces peuples.

L'attachement que les hommes ont pour la vie, rend la Médecine recommandable dans tous les pays du monde; mais on peut dire qu'elle n'est nulle part ailleurs plus estimée qu'en Egypte. Un Médecin, pour peu qu'il soit habile, y est fort recherché, & gagne beaucoup. Mais ici comme par-tout ailleurs, il est fort rare d'en trouver de cette espéce. Ils ne sçavent ordinairement que quelques recettes qu'ils ont apprises dans les Livres. Ils se les rendent ensuite familiéres par la pratique, & elles réüssissent plus ou moins heureusement, selon la complaisance de la nature à s'y prêter. Une provision si légere de connoissances les oblige à ne s'attacher qu'à une espece de maladies. Ainsi on peut dire assez exactement, qu'encore aujourd'hui, comme chez

les anciens Egyptiens, il y a ici un Médecin particulier pour chaque infirmité, ou plutôt quelqu'un qui fait profession d'y remedier. C'est ainsi qu'on voit parmi nous des Médecins d'une plus grande réputation que d'autres, dans les maladies des yeux, dans celles des oreilles, dans les descentes, dans l'hydropisie, dans les petites verolles; quoiqu'en effet il n'y en ait aucun qui ne se croie en état de traiter toutes sortes de maux, & que bien des gens se le persuadent de même. Car il n'y a point de matiéres où les hommes s'en fassent plus accroire, & où les autres deviennent plus aisément leurs dupes, que dans celles où il est le plus de leur intérêt de ne se point laisser tromper.

Il est donc certain que dans ce pays-ci, comme en Europe, on trouve des Médecins qui se piquent de guérir toutes les maladies. Mais la confiance de ceux-ci, comme celle de ceux-là, est la seule chose sur laquelle on puisse compter raisonnablement. Ceux qui se mêlent de traiter le mal des yeux, sont les plus occupés, parce qu'il est ici très-fréquent, comme je l'ai dit en parlant du climat de l'Egypte en général. La plûpart des gens y sont borgnes, aveugles, ou du moins fort incommodés de la vüe.

A l'égard des drogues, qu'on emploie ici à purger, elles sont en grand nombre, & toutes inconnües aux Européans. L'usage des vomitifs étoit autrefois très-commun chez les Egyptiens; & les Arabes qui ont le plus retenu des anciennes coutumes, & qui ont le plus écrit sur la médecine, observent encore de se purger avec des herbes, qui excitent au vomissement. Quoiqu'il en soit, il y a beaucoup d'apparence que les drogues dont on se sert ici dans les remedes, sont très-desagréables, quoique les habitans du pays les prennent sans aucune répugnance, puisque nos médecines les plus dégoutantes, sont pour eux un vrai régal, & un breuvage délicieux qu'ils savourent voluptueusement.

Je finis, Monsieur, par une réflexion bien naturelle, & que vous aurez déja faite, sans doute, à la lecture de cette lettre & de la précédente; c'est que si quelques anciens usages se sont insensiblement abolis en Egypte, il s'en est cependant conservé encore un très-grand nombre, malgré les Puissances differentes, & les diverses religions qui se sont succédées les unes aux autres dans ce pays. On reconnoit sur-tout, que ces sortes de prati-

ques que la dévotion des peuples y avoit introduites, n'ont presque reçu aucune altération. L'Egypte qui a toujours porté des hommes enclins à la joie & aux plaisirs, a sçu corriger avec le tems l'austére gravité & l'indolence naturelle des Turcs, & a triomphé de ces fiers Conquérans, en leur inspirant l'amour des fêtes & des spectacles, pour lesquels ils n'avoient aucun gout. Ces processions, ces pélerinages, ces voiages de plaisir, ces illuminations, ces fêtes continuelles, & cent autres pratiques propres aux premiers habitans de ce charmant pays, sont encore ici en usage, & nous parlent encore vivement de ces peuples fameux, dont le souvenir ne périra jamais dans l'histoire.

Ces inclinations des premiers siécles que je regarde comme une espéce d'histoire de la nature dans le sujet le plus parfait, qui est l'homme; ces inclinations qui n'ont point changé en lui, se trouvent encore dans les animaux de ce pays, telles qu'elles étoient alors, comme vous avez pû le remarquer dans la suite de mes lettres. Ainsi on voit encore le noble Ibis opposé aux serpens, comme il l'étoit il y a trois à quatre mille ans; l'Hippopotame est toujours très-dangereux; & l'Ichneumon ne fait pas moins vivement qu'autrefois une guerre déclarée au Crocodile. Tant il est vrai, comme je l'ai avancé d'abord, qu'à peu de chose près l'Egypte est encore aujourd'hui la même qu'elle étoit dans les tems les plus reculés. S'il est arrivé quelques changemens dans ses usages, ce n'est, comme je l'ai dit, que du plus au moins. Elle en a toujours conservé des traces que tout l'effort du tems n'a pas été capable d'effacer. Jusques dans sa caducité elle produit encore dans tous les êtres vivans qui l'habitent, à peu près le même génie, les mêmes inclinations, & le même caractére.

De la poste aux Pigeons.

Cette pensée me fait souvenir d'un usage qui s'observoit du tems des anciens Rois d'Egypte. Il n'est pas même encore absolument aboli dans l'Orient, & il mérite sans doute que je finisse par là cette lettre. Je parle de la poste aux Pigeons, dont nous trouvons tant de vestiges dans les historiens anciens & modernes. On ne peut certainement trop loüer la sage prévoiance des Princes de l'Europe, qui par le moien des différentes postes établies dans l'étendüe de leurs Etats, facilitent à leurs sujets le commerce & l'union qui sert à l'entretien de la société civile, & se procurent à eux-mêmes une voie sûre pour être promptement

informés de tout ce qui les intéresse dans leur empire. Cependant il faut avoüer que cet établissement si utile & si avantageux n'est pas comparable à celui qu'avoient imaginé ces anciens Souverains, à la puissance desquels l'Egypte rendra à jamais témoignage, puisque dans un espace de tems infiniment plus court, ils pouvoient être instruits par le moien des pigeons de tout ce qui se passoit dans les parties différentes de leur vaste domination.

Voici de quelle maniére ces postes étoient établies. On avoit bâti des Tours de douze lieües en douze lieües depuis le Château du Caire jusqu'à Diarbexir, passant par Damas, par Jérusalem, & par Alep. Le lieu où ces tours étoient construites, s'appelloit *Berid*, mot Arabe qui a la même signification que le terme de *Poste* en notre langue; & il est bon d'observer que quoique la poste partît du Caire, il n'y avoit point de ces Tours depuis cette ville jusqu'à Rosette, à Alexandrie, & à Damiette; les pigeons faisoient ce trajet d'un seul vol. Des hommes gagés pour cela étoient postés jour & nuit au haut de ces tours, pour recevoir les lettres qui étoient apportées par ces pigeons; car ces oiseaux voyageoient nuit & jour, & les gardes s'en appercevoient dans l'obscurité, aux cris de joie qu'ils poussoient à leur arrivée. Lorsqu'on vouloit donner un promt avis de quelque affaire importante, soit des Provinces à la Cour, ou de la Cour dans les différentes Provinces du Royaume, on prenoit un de ces couriers qu'on avoit apporté du *Berid* le plus voisin de la ville d'où partoit l'avis; ensuite après lui avoir attaché au col avec un lacet une petite boëtte d'or, qui étoit aussi mince que du papier, & dans laquelle on mettoit la lettre qu'on vouloit envoier, on lui donnoit l'essor. Cette boëtte d'or large d'un pouce & longue d'un pouce & demi s'appelloit en Arabe *Pataca*, d'où est venu, selon toute apparence, notre terme de paquet. On marquoit sur la dépêche l'heure où le courier avoit été expedié, & successivement à chaque *Berid*, celle à laquelle il étoit arrivé. On avoit la même attention pour un *duplicata* du même paquet, qu'on ne manquoit jamais de faire partir deux heures après pour plus grande sûreté.

Ces pigeons ne s'expédioient que pour le Roi, & lui seul avoit droit d'ouvrir les paquets dont ils étoient chargés. Ainsi lorsqu'il en arrivoit quelqu'un, si le Prince reposoit, ou qu'il fût à

la chasse, on étoit obligé d'attendre son réveil, ou son retour au Palais, pour faire l'ouverture de la boëte. L'histoire des Croisades nous apprend que ce fut par un de ces pigeons, qui fut tué en passant à Saint Jean d'Acre, que l'armée Chrétienne, qui faisoit le siége de cette place, fut instruite du secours que les Infidéles préparoient, & du jour qu'il devoit arriver; ce qui donna lieu à la victoire mémorable que les Croisés, qui avoient eu le tems de se disposer à recevoir leurs ennemis, remporterent en cette occasion. Nous lisons de même dans l'histoire d'Egypte, que la ville d'Aléxandrie s'étant révoltée contre son Gouverneur, la nouvelle en fut mandée au Roi, qui faisoit alors sa résidence au Caire, au moment même. Ce qui paroîtra incroiable, c'est que le secours, qui en conséquence de cet avis fut commandé pour aller réprimer cette sédition, arriva, ajoute-t'on, vingt quatre heures après qu'elle eut commencé. Enfin tout le monde sçait qu'il n'y a pas encore long-tems qu'on nourrissoit à Aléxandrette de ces sortes de pigeons, dont on se servoit pour donner avis à Alep de l'arrivée des vaisseaux marchands. On prétend même qu'un Négociant ayant tué par hasard un de ces messagers à la chasse, fit sa fortune, & gagna dix mille écus, en profitant de l'avis qu'on donnoit par ce pigeon d'acheter des noix de gales, dont on se sert pour la teinture, & qui, disoit-on, étoient devenües fort chéres en Angleterre. Je suis persuadé qu'on parviendroit par cette voie à faire passer promptement des nouvelles jusqu'aux extrémités du monde, si on prenoit les soins nécessaires pour y réüssir. On accoutumeroit d'abord les pigeons à faire ces courses de proche en proche, & même à traverser quelque bras de mer, tel que le pas de Calais, & on réussiroit ensuite insensiblement à les faire retourner à leur colombier des lieux-mêmes les plus éloignés.

J'ai trouvé dans les historiens Arabes quatre vers dignes d'Anacréon, adressés par une Dame à un de ces pigeons, qu'elle avoit chargé d'une lettre pour son amant. Quoique la langue Arabe ne soit pas fort connüe, je suis bien aise de vous les envoier. Ils vous apprendront du moins que les Arabes emploient comme nous la rime dans leur poësie; & la traduction de cette petite piéce vous forcera peut-être de convenir, que la galanterie n'est pas propre à la nation Françoise à l'exclusion de toutes les autres.

Kod ia tair del Ketab menni rouh ouaddi
Ef od genahak alei men tel la iedi
Ana oüanik ia tair Lemma touſſel el ouadi
Bous oua cabbel aiedi cabl teddi.

TRADUCTION.

Recevez ce billet ; allez, beau meſſager,
A mon amant abſent porter de mes nouvelles ;
Et ſur ce cher dépôt étendez bien vos aîles,
Pour que l'humidité ne puiſſe le gâter.
Quand vous ſerez devant cet objet qui m'enchante,
Careſſez-lui les mains de ce bec amoureux,
Et puis d'une façon & gentille & galante,
Vous lui préſenterez ce gage de mes feux.

Au reſte ces courriers n'étoient pas exempts d'erreur. Ils ſe méprenoient quelquefois de lieu, & paſſoient celui de leur deſtination. On voit à dix ou douze lieües au-delà d'Alep, un Château dont la figure & la ſituation approchent fort de celle du Château même de cette ville, & pluſieurs pigeons expédiés d'Alexandrette y ont été trompés. Dix lieües de plus pour un pigeon qui eſt en route, ne le retardent pas d'une demie heure. Pour ſe convaincre de cette vérité, il s'agit ſeulement de faire attention à un fait, dont j'ai moi-même été pluſieurs fois témoin dans ce pays-ci ; c'eſt qu'un milan très-élevé dans l'air joint & attrape un rat paſſant d'une ouverture de la terre à une autre, qui ſouvent ne ſera pas diſtante de dix pieds de la première ; en ſorte que ce milan chargé de beaucoup de plumes, qui diminuent la rapidité de ſon vol, fait cependant une route de trois à quatre cens pieds, tandis qu'un rat allant fort vite ne peut en faire une de dix.

On raconte à cette occaſion une hiſtoire qui paſſe pour conſtante à Alep. Un marchand de cette ville qui croïoit avoir le pigeon du monde le plus ſûr & le plus vite, gagea, dit-on, un jour une ſomme conſidérable contre un autre commerçant, qui en avoit auſſi un, que ſon pigeon arriveroit à Alexandrette de quinze minutes plutôt que le ſien. Mais ce malheureux pigeon s'étant tellement élevé dans l'air, qu'il apperçut la mer de Bal-

fora, la prit pour la Méditerranée. Il dirigea donc sa course de ce côté-là, & ne trouvant point Alexandrette qu'il cherchoit inutilement dans ce pays, il passa jusqu'aux Indes, d'où il ne revint à Alep qu'au bout de trois jours. Son maître outré de la perte qu'il lui avoit causée lui donna à son arrivée un coup dont il le tua. On l'ouvrit ensuite & on trouva dans son jabot des clous de gérofle tout verds qu'il ne pouvoit avoir mangés qu'aux Indes. On ajoute que ce marchand fut si touché de cette découverte par laquelle il étoit prouvé que cet oiseau avoit fait trois mille lieües en trois jours, puisqu'on en compte autant d'Alep à l'Isle de Ceilan, qui est le premier endroit des Indes ou croisse le clou de gérofle, qu'il mourut lui-même de douleur d'avoir tué cet animal.

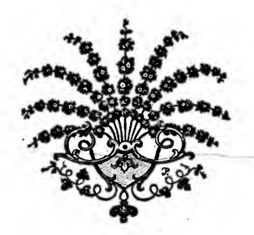
Outre ces preuves incontestables de la vitesse & de la rapidité du vol de ces pigeons, on sçait que tous les oiseaux, jusqu'aux plus petits, traversent la mer Méditerranée d'Europe en Afrique pendant l'Automne ; & d'Afrique en Europe dans le Printems. Or ce trajet doit se faire dans un jour, autrement ils seroient obligés de dormir à la Mer, ce qui même ne prolongeroit leur course que d'une nuit, puisque leurs forces ne leur permettroient pas de la continuer plus long-tems. Ne lisons-nous pas d'ailleurs dans notre histoire, qu'un jour un faucon s'étant perdu aux environs de Paris dans une chasse d'un de nos Rois, il fut pris à Malthe le même jour à deux heures après midi ; & qu'après avoir été reconnu, il fut renvoié à Paris avec un certificat du jour auquel on l'avoit pris ? Enfin nous sçavons qu'en Amérique, & du côté du Canada, il se trouve un oiseau qui vient faire sa chasse & déjeuner à cent lieües en mer, retourne ensuite à terre, & revient vers le midi pêcher au même endroit ; ce qu'il réitere encore vers les trois heures après midi. Ce fait est si constant, que lorsqu'on découvre cet oiseau en allant au Canada, on sçait sûrement qu'on est à cent lieües de terre. Or personne n'ignore aujourd'hui qu'il ne se repose point sur la mer, comme beaucoup d'autres oiseaux ; d'où il faut conclure que chaque jour il fait au moins six cens lieües pour vivre. Delà on peut comprendre que le pigeon parti d'Alep a pu aisément se rendre dans le jour même à l'Isle de Ceilan, y rester le lendemain pour se reposer d'une si longue course, & retourner le jour suivant à Alep. A une certaine hauteur de la terre, l'air est dé-

pouillé

pouillé de la peſanteur & de la groſſiereté de celui dont nous ſommes environnés, & n'apporte point aux oiſeaux qui font route, l'obſtacle qu'ils rencontrent dans une région plus baſſe.

Adieu, Monſieur, je ſuis las de vous entretenir de merveilles & de faits, que quelques-uns pourroient regarder comme incroiables. Je finis donc par un compliment très-commun, & que vous trouverez ſûrement moins extraordinaire, puiſqu'il s'agit ſeulement de vous aſſurer que je ſuis, &c.

Au Caire, ce . . .



LETTRE DOUZIÉME.

QUI TRAITE DU GOUVERNEMENT DE L'EGYPTE, & des différens Corps de Milices préposés à la garde de ce roiaume.



PRES avoir connu l'Egypte avec ses habitans, leur religion & leurs coutumes, leurs usages & leur génie, peut-être attendez-vous, Monsieur, que je vous donne aussi une idée du gouvernement de ces peuples. Rien ne seroit en effet plus naturel, puisque rien ne sert davantage à fixer le caractére de chaque nation, que de sçavoir sous quelle forme est réunie la societé, qui la compose, & quelles sont les loix par lesquelles elle se gouverne. Que de matiéres toutes interessantes sont renfermées dans un sujet si important! Les richesses, les forces, & la puissance du Souverain par qui un Etat est gouverné, la splendeur de sa Cour, le nombre & la qualité des troupes qu'il entretient, celui des armées qu'il peut mettre sur pied, leur maniére de faire la guerre, soit qu'il faille attaquer ou se défendre, leurs armes, la discipline qu'elles observent, enfin l'état des finances du Prince & de ses revenus, les loix & les tribunaux à l'abri desquels la justice & l'innocence sont à couvert de la violence & de la véxation, tout cela est compris sous cette idée générale de gouvernement, dont vous vous flattez que je vais vous faire une analyse, en entrant dans un détail exact de ce qui concerne chacun de ces articles par rapport au sujet que je traite. Vous allez donc être fort surpris, Monsieur, d'apprendre que mon dessein n'est nullement d'entrer dans cette discussion, & que tout ce que j'ai à vous dire sur le gouvernement de l'Egypte se réduit à quelques réflexions peu nombreuses & assez courtes.

En effet vous n'espérez pas sans doute, que je vous fasse ici une histoire entiere de l'Egypte; que je vous donne une suite de ces anciens Rois qui depuis la plus reculée de ses Dynasties, jusqu'à la conquête qu'en firent les Turcs, gouvernerent ce florissant Etat, & que je vous instruise de leurs exploits & de toutes les actions memorables, qui peuvent les rendre célébres. L'histoire chargée par son caractère de conserver aux siécles avenir la mémoire des grands évenemens ne permet point à une simple relation de s'élever jusqu'à des matiéres si importantes. Ainsi vous devez déja me regarder comme quitte à votre égard de tout ce qui concerne l'ancien gouvernement de l'Egypte. A l'égard du gouvernement present & de la forme qu'elle a prise depuis que le Sultan Selim la soumit à son empire, il seroit inutile de m'amuser beaucoup à vous en entretenir. Tant d'histoires, tant de relations ont parlé du gouvernement des Turcs, qu'il suffit de dire que l'Egypte gémit aujourd'hui sous le joug de ces fiers conquérans, pour qu'on conçoive d'abord la nature de son esclavage, & la maniére dont elle est administrée par ces maîtres durs & impitoyables. L'Egypte, ce roiaume autrefois si redoutable & si puissant est aujourd'hui une simple Province tributaire des superbes Sultans de Constantinople. Cette seule connoissance suffit pour vous donner d'abord une idée parfaite de tout ce qui la concerne par rapport au sujet que je traite. La puissance Ottomane a absorbé cette ancienne monarchie. La police des Turcs a pris la place des loix respectables, qui rendirent autrefois ce roiaume si florissant; leur politique a englouti ses forces & ses armées. A ces connoissances joignons quelques réflexions sur le pouvoir & le revenu des Bachas, qui gouvernent ce charmant pays, sur les Corps différens de milices que le Grand-Seigneur y entretient; & vous aurez une idée parfaite de son gouvernement. Peut-être me permettrez-vous quelques écarts sur la magnificence de ses anciens Rois, & sur le caractére des différens Gouverneurs que j'y ai connus pendant la longue résidence que j'y ai faite. Je puis vous promettre d'avance, que du moins ces traits seront neufs, & qu'ils ne vous paroitront, ni des moins curieux, ni des moins instructifs de cette lettre.

Du gouvernement ancien de l'Egypte.

L'empire de l'Egypte ne fut pas toujours réuni sous la domination d'un seul souverain. Si nous en croions les Historiens Arabes, divers Seigneurs, ou Princes en partageoient d'abord entre eux

le gouvernement. Les plus foibles étoient alors unis ensemble contre les plus puissans,& subsisterent pendant plusieurs siécles à la faveur de cette politique. Ce fut dans ces tems éloignés, qu'à l'éxemple les uns des autres, ils commencerent à élever dans l'étenduë de leur petite domination des temples & d'autres monumens, afin d'y attirer les peuples des Etats voisins, & le commerce avec eux, par des pratiques religieuses, des fêtes, des spectacles réjouissans, des foires interessantes par les marchandises, dont on y trafiquoit. Ce concours des peuples faisoit valoir les revenus de ces différens petits Princes, enrichissoit leurs sujets, & leur procuroit avec ces richesses les commodités & les agrémens de la vie. Dans la suite l'Egypte entiére se vit réunie sous le gouvernement d'un seul Monarque; mais ces dévotions, ces fêtes, & ces foires ne laisserent pas de subsister. Les Princes, qui auparavant régnoient en propre dans les diverses provinces de cet Empire, devinrent les officiers de cette souveraine puissance, & augmenterent la splendeur de sa Cour. Soutenüe de toutes ces forces réunies, l'Egypte devint une Monarchie florissante, célébre par ses richesses, sa puissance, & le nombre de ses habitans. C'est-là ce qu'on peut regarder comme le siécle d'or de cette région fortunée.

Des révolutions qui y sont arrivées.

Telle fut pendant un grand nombre de siécles la situation de cette Monarchie. Elle devint depuis la proie des Persans. Les Macédoniens regnerent ensuite sur ce charmant pays pendant plus de trois cens ans. Les Romains leur succéderent pendant plusieurs siécles. Ils furent enfin chassés par les Arabes. Ce fut en l'année 21 ou 23 de l'Hegire, qu'Amrou fils d'Aas fit la conquête de l'Egypte. Cette couronne passa depuis à ses descendans, qui la conserverent jusqu'à l'an de l'Hegire * 358 que Giauher Général des armées du Calife *Meez lédin allah* qui régnoit en Afrique, & faisoit sa résidence à Trémecen, ville située à deux ou trois journées au dessus d'Oran du côté du Midi, soumit ce roiaume à l'empire de son maître. Dès que ce Prince fut informé de cette conquête, il fit fondre tout son or en lingots, & emportant avec lui ce qu'il avoit de plus précieux, surtout les corps de ses Ancêtres auprès desquels il vouloit être inhumé, il quitta l'Afrique, pour aller faire sa résidence en Egypte. Meez lédin étoit le quatriéme de sa race, qui régnoit en Afrique sous le titre de Calife. Outre ce roiaume, ces Princes possédoient encore la Sicile & la Sardaigne, dont ils s'étoient emparés. Ce Calife quitta Tréme-

* De l'Ere Chrétienne 970.

en l'an * 362 de l'Hegire, & vint établir le siége de son Califat en Egypte; où lui & sa postérité régnerent jusqu'en l'année de l'Hegire * * 590, au nombre de onze Princes.

Particularités du régne des Arabes dans ce pays.

Je n'entreprendrai point, comme je l'ai déclaré d'abord, de donner ici l'histoire de ces différens Souverains. On peut, si on en est curieux, consulter divers Historiens, qui ont travaillé à les faire connoître. Je me contenterai seulement de rapporter un beau mot de *Méez lédin allah*. Ce Calife étant un jour à cheval à la tête de son armée, un homme eut la témérité de lui demander quelle étoit son origine & sa famille. A cette question ce Prince aussi sage que brave, mais qui étoit sans extraction, portant la main à son cimeterre, voila mon origine, lui dit-il; & montrant ensuite son armée, & voila, ajouta-t-il, quelle est ma famille. Son petit fils, nommé *El hakem beamer allah*, fut aussi fol, que son ayeul étoit sage. Il voulut passer pour l'associé de Dieu, & il avoit fait dresser une liste de six mille personnes, qui le reconnoissoient en cette qualité. Entr'autres folies, il avoit défendu aux femmes de sortir jamais en public, & par conséquent aux Cordonniers de leur faire des souliers. Il avoit ordonné aux Juifs de porter au col la figure d'un veau, à cause de celui qu'ils avoient adoré dans le desert, & aux Chrétiens une grande Croix, parce qu'il s'imaginoit que c'étoit là l'objet de leur culte. Il ordonna aussi que toutes les maisons & boutiques du Caire fussent ouvertes & éclairées toutes les nuits. Il fit bruler la moitié de cette ville, & piller l'autre par ses soldats. Il fit de même démolir à Jérusalem l'Eglise de la Resurrection, & celle du Calvaire; après quoi il les fit rebatir. Il eut des opinions, dans sa propre religion des plus extravagantes qu'on puisse imaginer. Enfin comme ses folies augmentoient chaque jour, sa sœur le fit assassiner un matin avant le lever du Soleil sur la montagne du Mokatan; où il ne manquoit pas de se rendre presque tous les jours, pour persuader à ses sujets qu'il avoit dans ce lieu des entretiens secrets avec la divinité. Il ne fut jamais possible de découvrir ce que son corps étoit devenu après cet assassinat. Le peu de monde qui l'avoit accompagné, disparut de même; & on publia par dérision, que les hommes n'étant pas dignes de posséder un si saint Roi, Dieu le leur avoit enlevé pour en jouir lui-même.

Le dernier de ces onze Princes descendans de *Méez lédin allah* dont j'ai parlé, se nommoit *Adhed*, & fut déposé par Sala-

* De l'Ere Chrétienne 974. * * De l'Ere Chrétienne 1202.

din, qui se rendit maître de l'Egypte. Ce Conquérant n'osa cependant s'en déclarer le Souverain, parce que Nouredin, qui régnoit à Damas, & dont il commandoit les armées, vivoit encore. Mais il fit déclarer *Adhed* déchû du Califat & du roiaume à cause de ses vices, & remit l'Egypte sous la domination des Abassides; c'est-à-dire qu'il laissa au Calife de Bagdad le titre de Souverain de l'Egypte, dont il conserva toute la puissance pour lui-même. Il fit enfermer Adhed avec ses enfans & tous les Princes de la maison des Fatimiens dans un palais, où on leur fournissoit abondamment par son ordre tout ce qui pouvoit les consoler de leur triste sort. Ce fut-là qu'ils moururent tous jusqu'au dernier.

De leur Magnificence.

Les Historiens Arabes ne tarissent point, lorsqu'ils nous font la description des magnificences, dont brilloit la Cour d'Egypte du tems de ces anciens Rois de leur nation. Lorsque ces Princes avoient remporté personnellement quelque avantage sur leurs ennemis, lorsqu'ils retournoient de Damas, ou d'Alep, dans le tems que ces villes étoient soumises à leur domination, ou qu'ils visitoient les provinces éloignées du siége de leur empire, qui étoit alors le Caire, leur coutume étoit de ne rentrer jamais dans cette ville qu'avec le plus de pompe & d'éclat. Tous les Grands du roiaume sortoient à leur rencontre, & alloient les joindre sous des tentes magnifiques, où ces Princes passoient trois jours avant que de faire leur entrée dans leur Capitale. Ces tentes étoient dressées dans une vaste plaine, située du côté de la Matarée, au Levant du Caire. Rien n'étoit plus brillant que la marche du Prince, lorsqu'il abandonnoit la campagne pour reprendre le chemin du Chateau, où le Palais étoit situé. Le nombre prodigieux des Grands du pays, tous habillés superbement, & montés ainsi que leur suite, tous les Officiers de la maison du Roi, & le Roi lui-même sur les plus beaux chevaux de l'Egypte couverts de housses magnifiques & de harnois d'argent doré, souvent même garnis de pierreries, faisoient un spéctacle également digne d'admiration & de surprise. Le Prince portoit à côté de son turban une aigrette attachée avec une rose de diamans d'un prix inestimable. Cent chevaux de main le precedoient, sans parler de ceux dont on lui avoit fait present, & étoient encore plus magnifiquement parés que tous les autres. A ses côtés marchoient à pied cent Pages tous habillés d'étoffes d'or, ou

d'argent. Les ruës bordées d'une double haye de soldats depuis l'entrée du Caire jusqu'au Chateau, étoient jonchées de fleurs, & couvertes d'étoffes très riches, sur lesquelles on marchoit, tandis que des fenêtres de la ville toutes ornées de superbes tapis mille parfums & une infinité d'eaux odoriférentes répanduës sur cette magnifique cavalcade embaumoient l'air des environs. Avant que de se rendre au Palais, le Roi avec toute sa suite alloit d'abord mettre pied à terre à la principale Mosquée, pour y faire sa priere, & rendre grace à Dieu de son heureux retour. Delà il étoit conduit avec la même cérémonie au lieu où reposoient les corps de ses Ancêtres, & qui souvent devoit lui servir à lui-même de tombeau. C'est ainsi qu'au milieu des grandeurs, dans le sein des honneurs & de la magnificence, on avoit soin de faire souvenir ces Princes, que ce monde n'est qu'une ombre qui passe, & que tout ce vain éclat, qui l'environne, doit enfin comme eux être enseveli dans ces sombres demeures, qui servent de retraite à la poussiére & à la mort. L'habitude avoit sans doute fait de cet usage une simple cérémonie ; mais on ne peut disconvenir d'ailleurs qu'il n'eût été établi dans une vûe extrêmement sage, & qui mérite de grands éloges. En effet qu'y a-t-il de plus propre à moderer la fougue de nos passions, & à nous détacher de ce vuide pompeux du monde, dont nous sommes presque toujours tyrannisés, que la considération du néant dans lequel chaque instant peut nous réduire ?

Ces occasions n'étoient pas les seules, où les Rois d'Egypte se fissent voir en public dans tout l'éclat de leur magnificence. Elle n'éclatoit pas moins lorsque ces Souverains tenoient leur Divan, & que dans ces vastes salles, dont j'ai parlé ailleurs, capables de contenir toute leur Cour, ils donnoient audience à leurs sujets avec une grandeur & une majesté presque aussi difficiles à imaginer qu'à décrire. Ces appartemens qui étoient toujours le lieu le plus orné des Palais des Rois, ne le cédoient point à nos Eglises pour l'élévation, ni pour l'étenduë. Leur figure étoit de même ordinairement celle d'une croix, dont le milieu portoit un dôme ouvert du côté du Nord, & tout revêtu de marbre précieux. Précisément sous ce dôme étoit un large bassin, d'où s'élevoient plusieurs jets d'eau, qui entretenoient une fraîcheur continuelle dans toute l'étenduë de ces salles, & servoient encore à arroser les orangers, les citronniers, & les autres plan-

tes odoriférentes que contenoient les vases de marbre, ou de bronze doré, dont ce bassin étoit environné.

Les quatre nefs qui répondoient au dôme, n'étoient pas moins ornées que les murs, ou les colomnes qui les soutenoient. Dans celle de ces nefs qui servoit d'entrée, on voioit rangés debout, & les mains croisées modestement sur la poitrine, les Officiers du Roi, attendant dans un respectueux silence les ordres de leur maître. Ce Prince étoit assis au fond de la nef opposée à celle-ci sur de magnifiques coussins brodés d'or, & relevés de perles, souvent aussi enrichis de pierreries, posés sur un superbe tapis de Perse tissu d'or, de la longueur & de la largeur de toute la salle. A quelque distance du Prince son Visir, ou premier Ministre, & après lui tous les grands Officiers de la Couronne se tenoient debout, & les bras croisés. En certains jours marqués on voioit parmi eux le chef de la Justice, qui la rendoit aux peuples en présence même du Souverain. Les deux autres nefs étoient aussi meublées de tapis de Perse tissus d'or, moins beaux & moins riches cependant, que ceux qui paroient la nef où étoit le Roi. Des matelats de trois doigts d'épaisseur, & d'environ quatre pieds de large, suivoient les murs à l'endroit où se terminoient les tapis, & soutenoient de longs coussins de brocard d'or & d'argent. C'étoit-là que le reste des Grands se tenoit. Comme la vüe du Prince ne pouvoit porter jusques dans ces nefs de traverse, ceux-là n'étoient point obligés de rester debout, & ils avoient la liberté de s'asseoir.

Lorsque le Souverain appelloit quelques-uns de ces Seigneurs en sa présence, ils s'avançoient plus ou moins vers lui, suivant leur naissance, leur dignité, ou le degré de faveur dans lequel ils étoient. A l'égard des particuliers qui venoient demander justice, ils ne passoient point l'entrée de la nef du Roi, & s'arrêtoient à une balustrade qui la fermoit. Ils présentoient de là leur requête à un Officier, qui la recevoit, & la remettoit ensuite au Visir, ou au chef de la Justice, lorsqu'il étoit présent. Ce Ministre étoit assis aux pieds du Roi à trois pas de distance, & lui faisoit la lecture des requêtes, au bas desquelles il écrivoit lui-même l'arrêt qui avoit été prononcé; après quoi il y apposoit le sceau du Souverain, qui pour marquer qu'il l'approuvoit, y mettoit ensuite de sa propre main une lettre, qui signifioit *Bon*, ou *Vû*. Le seul Moufti, ou Cadilesker chef de la Justice, avoit

avoit le privilége d'être assis en présence du Roi dans le Divan, lorsqu'il ne s'agissoit que de juger les affaires des particuliers. Mais lorsqu'il étoit question de traiter des intérets de l'Etat, alors le Prince permettoit à son Visir & aux autres Seigneurs, qui avoient l'honneur d'entrer dans son Conseil, de s'asseoir autour de son Divan, tant à cause de la longueur des séances, qu'afin qu'étant plus à leur aise, ils fussent mieux en état de penser à donner de bons avis.

Malgré leur fierté, les Rois d'Egypte ne laissoient pas de se communiquer quelquefois, & de descendre du faîte de cette grandeur incommode qu'ils affectoient avec tant de soin, pour se raprocher de leurs sujets. Il y avoit certains jours marqués dans l'année où ils mangeoient en public avec leur Visir & les autres Grands du Roïaume, qui les accompagnoient ensuite aux Mosquées, où ils alloient faire leurs priéres. Rien n'étoit plus magnifique & plus pompeux que ces sortes de marches. Les principales se faisoient aux fêtes du grand & du petit Beïram. Après la priére publique, ces Princes entendoient un discours moral, prononcé par l'Orateur qui avoit le plus de réputation. Ces sermons sont appellés en Arabe *Avertissement*, ou *Conseils sur les moiens de faire son salut*, & c'est presque toujours un texte de l'Alcoran qui en fournit la matiére. Les Prédicateurs Mahométans, non plus que les Orateurs Chrétiens, ne manquent jamais lorsqu'ils prêchent devant les Princes, de les complimenter & de faire leur éloge. Celui qui prêcha à Damas en présence du Sultan Selim, lorsqu'après la conquête de l'Egypte, ce Prince passoit par cette ville pour retourner à Constantinople, après avoir fait l'énumération de tous les titres fastueux dont aiment à se parer les Empereurs Ottomans : Tous ces titres ensemble, quelque éclatans qu'ils soient, Grand Empereur, continua-t'il en lui adressant la parole, n'aprochent pas de celui dont vous tirez votre plus solide gloire ; & c'est d'être de tous vos sujets le serviteur le plus dévoué aux deux lieux saints, pour lesquels vous avez un respect si profond, & un zéle si religieux. Ces deux lieux saints sont la Mecque & Médine, que les Mahométans nomment ainsi par excellence, comme nous appellons absolument les saints lieux, les endroits qui ont été honorés de la présence du Sauveur, & où les mystéres de notre rédemption se sont opérés. Cette louange fut si agréable au Sultan,

que lorsque le Prédicateur eut fini son discours, & descendit de chaire, ce Prince se leva pour lui faire honneur, & déclara hautement qu'il acceptoit à jamais ce nouveau titre pour lui & pour ses successeurs, qui en effet l'ont toujours porté depuis. En même-tems il ôta la magnifique pélisse qu'il portoit ce jour-là, & en revêtit sur le champ le Prédicateur, auquel il assigna pour le reste de sa vie une pension considérable.

Dans ces festins publics, où les Rois d'Egypte admettoient à leur table les grands Officiers de leur Cour, les plus considérables de ces Seigneurs étoient assis autour du Prince & sur son propre Sofa. Ceux d'un ordre inférieur étoient placés plus bas; les uns aux environs du bassin, qui occupoit le milieu de la salle, & les autres dans les nefs qui y répondoient, chacun selon le rang qu'il tenoit auprès du Prince par ses emplois, ou par son mérite.

La description de ces festins n'a point été oubliée par les Auteurs Arabes. Ce qu'on lit dans leurs ouvrages de *Mohamed Ebn Toulon*, c'est-à-dire, fils de Toulon, auquel il avoit succedé, & qui à cet égard, a surpassé tous les autres Rois d'Egypte, a quelque chose de surprenant. Ce Prince faisoit servir un si grand nombre de tables dans son Palais, que ce qui en sortoit suffisoit à nourrir chaque jour quatorze mille personnes, qui étoient au service des differens Officiers de sa maison. Le nombre des quintaux de farine, de beurre, de sucre, qu'on emploioit par jour pour la seule patisserie, & dont ces historiens donnent une liste exacte, paroit incroïable. Il en est de même de la quantité de moutons, de poulets, de pigeons, & d'épiceries diverses, qui se consommoient tous les jours dans les cuisines. A l'égard des bœufs, il n'en est point parlé, parce que comme je l'ai dit ailleurs, la chair de cet animal ne paroît jamais ici sur la table des gens de condition. Aussi quand j'en ai invité quelques-uns à manger chez moi, ils m'ont toujours témoigné qu'ils étoient surpris de voir servir une viande si grossiére, chez le représentant d'un Prince aussi grand que le Roi de France.

Ces quatorze mille personnes qui vivoient du superflu des tables de *Mohamed Ebn Toulon*, étoient logées autour de son Palais, situé au pied de la montagne, sur laquelle le Château du Caire fut ensuite bâti. Ce quartier habité par ces bas Officiers, fut appellé le quartier des domestiques d'*Ebn Toulon*, & con-

ferve encore aujourd'hui le nom qui lui fut donné alors, quoiqu'il n'en reste plus que quelques méchantes masures, & quatre ou cinq puits extrêmement profonds taillés dans le roc à la pointe du marteau. Il est certain que les tables des Turcs ne sont pas délicates. Je l'ai déja dit dans ma lettre précédente; & rien n'est plus constant. Ils ne mangent que pour le besoin, & nullement pour la volupté, qu'ils font consister en toute autre chose que dans les plaisirs de la table, & qui au fond ne perd rien avec eux. A la délicatesse, ils ont soin de substituer l'abondance; & il est ordinaire qu'une table servie pour un Seigneur & huit ou dix personnes de sa maison, suffise à en nourrir cent autres, qui s'y placent successivement assises à terre, & les jambes croisées comme nos Tailleurs. Ainsi avec une douzaine de ces tables dressées en divers endroits du même logis, & servies presque en même-tems, il est facile de nourrir mille ou douze cens personnes, qu'un Bey, ou autre grand Seigneur du pays, entretient ordinairement à sa suite.

Le Macrisi rapporte au sujet d'un de ces anciens Rois des Mammelucs, un fait digne de votre attention. Il arriva un jour, dit cet Auteur, que ce Prince eut envie d'aller manger des Cerises à Damas; car il faut observer que ce fruit ne croît point en Egypte. Cependant comme il n'osoit déclarer à son Visir le sujet d'un voiage dont le motif lui paroissoit à lui-même assez bisarre, il se contenta de lui commander de préparer toutes choses pour le départ. En vain ce Ministre représenta à ce Prince qu'il n'avoit aucune affaire qui demandât sa présence à Damas; envain mit-il tout en usage pour l'engager a épargner à son trésor la dépense d'un voiage qui paroissoit absolument inutile, & qui couteroit des sommes considérables. Car les Rois d'Egypte, comme on peut le remarquer en passant, ne voiageoient jamais qu'ils ne se fissent suivre d'une partie de leur armée. Malgré ces remontrances & ces avis, le Roi persista dans son dessein, & sans s'expliquer davantage, il répondit seulement, qu'il étoit inutile de vouloir le détourner de ce voiage, & qu'il avoit résolu de le faire. Le Visir étoit sage & pénétrant. Cet entêtement du Prince joint à quelques paroles qu'il laissa échapper, lui donna d'abord quelque soupçon de la vérité. Il chercha à l'approfondir, & apprit enfin que ces grands préparatifs, dont on le chargeoit, n'étoient ordonnés que pour aller manger

V ij

des cerises. On peut juger de la joie que lui causa une découverte de cette importance. Sur le champ il alla assurer le Roi que dans un certain tems tout seroit prêt pour le départ. Cependant dès le lendemain il fit publier au Caire une ordonnance, par laquelle il étoit enjoint à tous ceux qui avoient des pigeons dans cette capitale, de porter à ce Ministre le mâle ou la femelle, avec promesse de les paier, au cas que dans trois semaines ils ne fussent pas remis aux propriétaires.

Cet ordre fut promptement exécuté ; en sorte que dès le jour même le Visir se vit le maître d'un nombre de pigeons très-considérable. Alors il les fit mettre dans deux cens grandes cages découvertes avec du grain pour quinze jours ; & après avoir fait charger ces cages sur deux cens chameaux, il ordonna aux conducteurs de prendre la route de Damas. Cette petite caravanne, qui ne marchoit que pendant le jour, arriva le dixiéme de son départ au lieu de sa destination, avec ordre au Gouverneur de Damas, de faire choisir toutes les plus belles cerises doubles, qu'il seroit possible de trouver dans les environs ; d'attacher ensuite au col de chaque pigeon une de ces queües à deux cerises, & de leur donner la liberté. Ceux qui sçavent avec quel respect les ordres des Rois de l'Orient sont reçus de leurs Ministres, comprendront sans peine que celui-ci fut exécuté avec toute la diligence possible. Après avoir donné à chacun de ces oiseaux la charge prescrite par l'ordre du Visir, on leur fit prendre l'essor dès le grand matin ; & tous, à la réserve d'un très-petit nombre, arriverent au Caire le même jour. On avoit cependant publié dans cette ville un commandement à tous ceux qui avoient des pigeons, d'apporter au Visir au moment même de leur arrivée, toutes les cerises dont ils seroient chargés, avec promesse de les paier cinq sols la piéce ; ensorte qu'au retour de ces oiseaux, ce Ministre composa quatre grands bassins de ce fruit, qu'il couvrit de riches étoffes, & qu'il alla présenter au Roi, aussi-tôt qu'il fut assis dans son Divan. Ce Prince fut si charmé du plaisir qu'il imagina à pouvoir se contenter de cerises, & de l'esprit de son Visir qui le lui procuroit, que sur le champ il fit un présent considérable à ce Ministre. Du reste il mangea tant de cerises pendant deux ou trois jours, qu'il perdit absolument l'envie de faire le voiage de Damas, comme le Visir l'avoit espéré.

L'Egypte accoutumée à changer de maître ne resta pas plus long-tems sous la domination des Arabes, que sous celle des autres nations, qui tour à tour l'avoient auparavant possédée. Après plusieurs années d'un gouvernement assez paisible, elle se vit engloutie par ce torrent impétueux, qui après avoir inondé la Palestine, l'Asie mineure, & même une partie de l'Europe, alla porter ses ravages jusqu'en Afrique. Je parle des Princes Ottomans, qui enleverent enfin aux descendans de Saladin ce grand & florissant roïaume. Vous sçavez de quelle maniére le Sultan Sélim en fit la conquête. Cette époque fut le dernier terme de la gloire de l'Egypte. Depuis ce tems-là elle a perdu ses Rois; ses Princes sont devenus les esclaves de la Porte; ses peuples gémissans sous un joug barbare, ne peuvent pas même compter la vie au nombre des biens qui leur sont restés; & ce pays autrefois si célébre, après avoir donné à l'Orient les plus grands & les plus puissans Monarques, dont il soit fait mention dans l'histoire, est enfin devenu une Province tributaire de l'Empire Ottoman. (Du gouvernement présent de l'Egypte.)

L'Egypte est donc aujourd'hui gouvernée par un Bacha, que le Grand Seigneur y envoie. Ses provisions ne sont jamais que pour un an; cependant il est ordinairement continué jusqu'à trois années. Il y a même eu des Bachas qui l'ont été jusqu'à quatre. Il est vrai que d'autres n'ont joui qu'un an ou deux de ce Pachaly. Ce gouvernement est un des plus considérables de l'Empire; aussi ne s'obtient-il qu'à force d'argent. Il faut qu'un Bacha, qui vient en Egypte, compte sur une dépense de quatre à cinq cens mille écus, avant que d'arriver au Caire, lieu ordinaire de sa résidence. Il n'y a point d'année de continuation, qu'il n'achete outre cela par des présens de plus de cent mille écus. (Du Bacha d'Egypte.)

Les charges de ce gouvernement sont de même très-considérables. Un Bacha est obligé de paier tous les ans six cens mille écus au Grand Seigneur. Ce trésor qu'on nomme *Hasna*, est conduit à Constantinople par terre aux dépens du Bacha, & coute infiniment à voiturer. Il faut aussi qu'il envoie chaque année au serail, des provisions de sucre, de caffé, de sorbet, de ris, & de beaucoup d'autres denrées, qui ne sçauroient de même lui couter beaucoup moins de six cens mille écus & qu'il paie toujours en argent. Enfin il doit encore faire la dépense du

pavillon que le Grand Seigneur envoie tous les ans à la Mecque, & fournit outre cela cent mille écus pour le même lieu, & cent mille autre pour Damas, où ils sont envoiés tous les ans, pour fournir aux frais de la Caravanne qui part de cette ville pour l'Arabie.

Ses revenus. Au moien de toutes ces dépenses, & du payement des troupes, que la Porte entretient dans ce pays, le Bacha jouit de tous les revenus du Grand Seigneur en Egypte, qui sont infiniment considérables. Ils pourroient outre l'entretien des troupes rapporter encore plus de douze millions, s'ils étoient ménagés avec œconomie. Delà il est aisé de concevoir que le gouvernement de l'Egypte vaut souvent plus au Bacha, qu'il ne produit au Grand Seigneur, surtout lorsqu'il arrive une peste. Alors en trois ou quatre mois que la contagion a accoutumé de durer, le Gouverneur amasse des richesses immenses. Un seul jour peut lui valoir deux à trois cens mille écus par le decès de ceux qui possèdent des villages. Comme par les loix de l'Etat ces fonds retournent en ces occasions au Grand Seigneur, le Bacha, qui en profite en son nom, en tire des sommes prodigieuses. Il y a des semaines, où il vend trois ou quatre fois le même bien, qui lui revient ainsi rapidement par la mort successive de ceux qui l'ont acheté.

Son Divan. Quoique l'Egypte ait perdu ses Rois, on peut dire cependant qu'elle conserve encore dans ces Bachas une légére idée de cette ancienne grandeur, qui accompagnoit ces Monarques. Lorsque le Bacha tient grand Divan, ce qui arrive deux fois la semaine, le Dimanche & le Mardi, la Cour qui précéde la sale du Conseil, & qui est pour le moins égale à la moitié du jardin des Thuilleries, se trouve remplie des chevaux des Beys & des autres Officiers de considération, qui cependant ne menent alors avec eux que trois ou quatre de leurs esclaves. Je puis assurer, pour l'avoir vû plus d'une fois, que l'assemblage de tous ces chevaux couverts de riches harnois, & de housses magnifiques, produit un spéctacle qui étonne, & qui éblouit par l'éclat de tant d'or & d'argent, souvent même de pierreries exposées aux raions du Soleil, qui s'offrent alors à la vûe de toutes parts. On assure que le Divan même du Grand Seigneur à Constantinople n'a rien qui approche de celui du Bacha du Caire. Ce fut, ajoute-t'on, par cette raison même, que le Sultan Selim ayant tenu le sien dans la superbe sale du Chateau de cette ville, où les anciens rois avoient

accoutumé d'assembler leur conseil, & s'appercevant de cette différence, défendit expressément au Gouverneur qu'il laissa en ce pays,& à ceux qui lui succederoient, de tenir leur Divan dans cet appartement magnifique. Il appréhenda qu'à la vûe de tant de splendeur & d'opulence soumises à leur commandement il ne prît envie à cesBachas de s'en rendre les maîtres absolus,& que placés sur le trône même des Rois d'Egypte, accompagnés de tous les Officiers de ces anciens Princes, dont les emplois subsistent encore aujourd'hui, & qui par-là sont devenus les leurs propres, ils ne s'imaginassent en avoir toute l'autorité.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la sale, où les Bachas assemblent leur Conseil & tiennent leur Cour, n'est point celle des Rois d'Egypte. Elle est à la vérité fort longue & fort large, régnant tout le long de cette vaste cour, dont je viens de parler; mais elle est d'ailleurs sans aucun ornement. Tout ce qu'on y voit de remarquable, ce sont sept planches épaisses chacune d'un demi-pouce, dont la premiére est de sapin, & que le Sultan Selim perça d'une fléche, qui les tient attachées les unes aux autres. On les a suspendües proche de l'endroit même où se place le Bacha, comme un monument célébre de la force prodigieuse de ce Prince. On rapporte que le plus robuste de ceux, qui eurent l'honneur de tirer au blanc avec lui ce jour-là, n'en put percer que trois, quoiqu'il passât pour avoir un bras d'une force extraordinaire. La merveille n'est peut-être pas si grande que pensent les Turcs, & celui qui laissa à son Souverain la gloire d'un si beau coup, pouvoit bien avoir préféré sagement la faveur de son maître au dangereux honneur de paroître plus fort que lui.

C'est dans cette sale, que j'ai vu une fois un Divan extraordinaire, ce qui arrive rarement à un Consul. J'y avois été appellé au sujet d'un commandement du Grand Seigneur expédié contre le Bacha même, qui nous avoit fait enlever dix-sept balles de draps à la doüanne d'Alexandrie. Il y parut en suppliant aussi bien que moi, devant le Cadilesker nommé pour decider de cette affaire. Il y avoit dans cette sale plus de quatre mille personnes, au nombre desquelles on comptoit tous les chefs des Mosquées. J'avoue que je n'ai jamais rien vu de plus terrible, que lorsqu'après la lecture du commandement du Grand Seigneur, & la justification du Bacha, cette nombreuse assemblée, où se trouvoient tous les Grands du pays, s'écria tout d'une voix, qu'on en avoit imposé à S. H. & qu'ils vouloient lui faire des

représentations à ce sujet. Mes Drogmans & les marchands, qui m'accompagnoient, frémirent à ces cris redoublés, & se crurent perdus. Mais le Bacha avec qui j'avois tout concerté avant l'assemblée, & dont le but étoit uniquement de justifier sa conduite à la Porte, n'avoit garde de permettre qu'on nous fit aucune violence. Il se seroit attiré par-là une affaire infiniment plus mauvaise, que celle dont il cherchoit à sortir. On accomoda notre différend, de maniére que toutes les parties furent satisfaites.

Des différens Corps de milices, qui sont en Egypte.

Les milices sont une partie essentielle du gouvernement. Sans elles les Souverains ne pourroient, ni se faire respecter des Puissances voisines, ni se faire obéir par leurs sujets. Ainsi après avoir parlé du Bacha, qui gouverne l'Égypte, il est naturel que je dise un mot des troupes destinées à défendre ce roiaume, & y entretenir l'ordre & la tranquilité. Ces forces consistent en cinq Corps.

Des Mustapharagas.

La premiére & la plus noble de ces milices, mais en même tems la moins estimée & la plus inutile, est celle des *Mustapharagas*, qui ont le Bacha à leur tête. C'est une espéce de Noblesse à cheval, dont le nombre peut aller à mille, ou deux mille hommes, tout au plus. Ce Corps est composé des Beys, d'une partie de la maison du Bacha, de quelques riches Marchands, qui sont sous sa protection, & de gens que la crainte, ou d'autres raisons, ont engagés à se retirer des autres Corps. Mais on ne peut faire aucun fond sur cette troupe, parce que la plûpart de ceux qui la forment ignorent la guerre, & n'ont jamais servi.

Des Asaphs.

Le Corps des Asaphs est à pied, & se gouverne à peu près comme les Janissaires, excepté que les Kiaïas, qui sont à sa tête, restent en charge trois ou quatre années. Le nombre des effectifs peut être de trois à quatre mille; celui des fausses payes n'est pas moins considérable. Le Bacha n'a aucun pouvoir sur ce Corps, non plus que sur les Janissaires. Au reste ces deux troupes sont toujours opposées entr'elles, & nourissent une haine irréconsiliable l'une pour l'autre.

Des Spahis.

Les Spahis, ou Cavaliers, composent la troisiéme espéce de milice. Ils sont au nombre de trois mille hommes toujours complets, & indépendans du Bacha, comme les Asaphs. Leur Kiaïa a peu de pouvoir. Ce Corps est divisé en trois troupes sous trois banniéres différentes, la verte, la jaune, & la rouge. Toutes les trois n'ont pas moins d'aversion pour les Janissaires, que pour les Asaphs.

Il y a une quatriéme milice, dont les soldats s'appellent *Bachaouch*. C'est une espéce d'infanterie. Ils ne sont pas plus de cinq cens, & ils se gouvernent comme les Janissaires & les Asaphs. On peut regarder encore comme faisant partie de ce même corps deux autres petites troupes à peu près de même nombre, dans lesquelles sont comprises les femmes, dont les maris sont morts au service. Des Bachaouchs.

Enfin les Janissaires forment la cinquiéme espéce de troupes, & doivent être regardés comme le Corps le plus redoutable & le plus puissant, que la Porte entretienne en Egypte. Les effectifs peuvent monter à six ou huit mille. Le surplus, qui n'est pas moins considérable, n'est composé que de gens du pays, de riches marchands, par exemple, ou d'artisans, qui ne s'enrôlent dans ce Corps que pour obtenir sa protection, & jouir des priviléges qui y sont attachés. Mais leur paie est ordinairement mangée, comme ils disent, par les véritables Janissaires, & quand il s'agit d'aller à la guerre, ou lorsqu'ils meurent, les effectifs en tirent des sommes considérables qu'ils repartissent entre eux. Des Janissaires.

Les Janissaires ne dépendent en aucune sorte du Bacha. Ils ont dans le Château du Caire leur quartier séparé du sien, où ils sont commandés par un Kiaïa ou Lieutenant général, qu'ils font & qu'ils déposent eux-mêmes quand bon leur semble, sans la participation du Bacha. Ce Corps est si considérable & si indépendant, que le Grand Seigneur lui-même n'a pas le pouvoir de faire mourir un Janissaire, si le Kiaïa & les autres Officiers refusent d'y consentir. Autrefois ces Kiaïas se conservoient plusieurs années dans cette charge; mais depuis quelque tems ils font beaucoup, quand ils peuvent s'y maintenir seulement un an. Lorsqu'ils sont déposés, ils conservent toujours la qualité de Kiaïas, & composent le Conseil de ce Corps, avec le Commandant qui entre en charge. Les Janissaires ont leur Avocat pour assister au Divan du Bacha, & empêcher qu'il n'y soit fait aucun tort à ceux qui sont sous leur protection. Leur gouvernement.

Ce Corps possede de très-grands revenus en Egypte; & pour s'enrichir encore chaque jour, il n'y a point de moïens qu'il n'imagine, & ne mette en usage. Depuis peu ces Janissaires ont trouvé le secret d'entrer dans les différends des Cheics, ou Princes Arabes, qui habitent la haute Egypte, & ils en tirent tous Leur puissance.

les ans des ſommes conſidérables, ſous prétexte de protection. Ils s'emparent auſſi ſous la même couleur de tout leur bien, ou du moins de la plus grande partie, lorſqu'ils viennent à mourir. C'eſt de cette ſorte qu'ils en uſent envers tout ce qu'il y a de riches marchands en Egypte. Ils trouvent le moïen de les épuiſer pendant leur vie, en les enrôlant dans leur Corps, & de s'emparer à leur mort du reſte de leur ſucceſſion. Une des loix de cette eſpéce de milice, eſt à peu près ſemblable à celle qui s'obſerve dans l'Ordre de Malthe. Les biens des ſujets décédés retournent toujours au Corps, & le Corps ſe réduit ſans faute aux principaux, qui partagent ces biens entr'eux, ſans s'embarraſſer des autres. Lorſqu'un homme riche, quelqu'il ſoit, vient à mourir, & qu'il ne paroît pas viſiblement avoir été dans aucune des milices que le Grand Seigneur entretient dans le pays, ils ne manquent jamais de faire voir par des actes ſuppoſés, dont ils ont une pratique fréquente, que ce particulier étoit Janiſſaire. Si le Bacha, que l'affaire intéreſſe, paroît vouloir s'oppoſer à cette uſurpation, ils s'accommodent, & partagent la ſucceſſion avec lui. Ce n'eſt pas que la plus grande partie des biens ne ſoit ordinairement conſervée aux enfans ou aux eſclaves du mort, ſelon la deſtination qu'il en a faite; mais ce qu'il y a de plus liquide devient toujours le partage des Janiſſaires, qui ſouvent même donnent une certaine ſomme aux enfans, & ſe mettent en poſſeſſion de tout. Delà il eſt aiſé de conclure que ce Corps poſſedera un jour infailliblement tous les biens & tous les revenus de l'Egypte. En effet, ils ſont ſans ceſſe occupés à ſuccer le peuple; les biens de ceux qui meurent parmi eux ſe repartiſſent entre les vivans, & rien de ce qu'ils ont une fois acquis ne rentre jamais dans le commerce; ainſi ils ne peuvent manquer de ſe voir dans la ſuite les maîtres de tout.

Il n'étoit pas permis autrefois aux Janiſſaires de poſſéder dans le pays aucunes terres, ni aucun village. Cette loi ſi ſage établie dès le tems des anciens Rois d'Egypte pour toutes les milices du roïaume, avoit paſſé à leurs ſucceſſeurs, & le Sultan Selim l'avoit conſervée & même confirmée de nouveau. Ces Princes n'avoient pas jugé qu'il fût de leur intérêt de mettre les gens de guerre en poſſeſſion des terres de l'Etat, chargées envers eux de redevances, qu'il ſeroit difficile à leurs fermiers d'exiger de

gens, qui pourroient leur en disputer le payement les armes à la main. Mais depuis environ vingt ans, un réglement si salutaire au public, est absolument aboli. Delà on voit naître tous les jours une infinité de contestations entre le corps des Janissaires & les Bachas, qui ne peuvent les obliger à paier les droits appartenans au Grand Seigneur, sur les terres dont ils sont en possession. La Porte n'ignore pas ces désordres; mais elle ne peut y remédier que dans une profonde paix; encore faudroit-il, pour y réussir, qu'un Sultan se transportât lui-même en Egypte. Les autres Corps balancent la puissance des Janissaires, & exercent beaucoup moins de tyrannies. Cependant on peut dire qu'ils ne sont sans cesse occupés comme eux, que du soin de s'enrichir des biens des particuliers. On y tient tous les jours Divan, ou Conseil sur les moïens d'y réussir; & il n'y en a aucun qui échappe à la vivacité de leur passion. Chez les Janissaires, sur-tout, on tient un rôle exact de tout ce qu'il y a d'états, de professions, de personnes riches, ou pauvres dans le Caire, & même dans toute l'Egypte. Le tems & la maniére, dont on en a déja tiré des présens, y est marqué fidellement, avec la qualité de ce qu'on en a reçu. Si les mêmes voies manquent lorsque leur tour revient après un certain intervalle de tranquillité qu'on leur a laissé, on en invente de nouvelles. On leur suscite sous main quelque affaire. Quelques-uns des soldats du Corps, ou de ses Officiers, ont ordre de les insulter. Ces malheureux portent d'abord leurs plaintes aux Chefs, qui les rebutent, & leur disent qu'ils ne se souviennent d'eux que dans les occasions pressantes où ils ont besoin de leur protection. Cependant on ne paroît jamais les mains vuides devant ces premiers Officiers. Enfin après quelque feinte résistance, ils promettent de châtier les coupables; & ce châtiment imaginaire est encore paié par de nouveaux présens, proportionnés à l'état des personnes qui se plaignent. On fait semblant d'emprisonner les auteurs de l'insulte; on feint de leur avoir fait donner la bastonnade, ou de les avoir exilés; cependant ils s'absentent & disparoissent pour quelques jours, & on reçoit des sommes très-réelles pour ces punitions apparentes.

Les Officiers de ce Corps ont de même plusieurs moïens dont ils se servent alternativement, lorsqu'ils souhaitent tirer quelque présent des François. Ils les attaquent d'abord sur leur habille-

ment, qu'ils disent être conforme au leur; en quoi ils ne se trompent que d'un filet de soie, dont la feste est traversée. Ils prétendent que par la loi Mahométane il leur est défendu de s'en servir, & font publier en conséquence des commandemens, qu'on ne rend inutiles qu'à force d'argent. Ou bien ils les font menacer par quelqu'un d'entr'eux de les obliger à descendre de leur monture, lorsqu'ils se rencontreront dans la rüe. Quelquefois aussi ils leur font entendre qu'on épiera les femmes qui vont la nuit dans leur quartier. Ils sçavent que ce sont là les endroits sensibles d'une Nation fiére & glorieuse, naturellement tendre pour le beau sexe, & à qui l'insulte est plus insupportable, que la perte de tous les biens du monde. Aussi par ces pratiques étoient-ils venus à bout de tirer une espéce de tribut de nos François. Ce n'est que depuis les ordres que la Cour informée de ces prétextes, qu'on prenoit pour les vexer, a donné de renoncer à l'usage des habillemens conformes aux leurs, & depuis que les Négocians eux-mêmes ont jugé à propos de renoncer au commerce avec les Dames du pays, qu'on est délivré de ces avanies souvent ruineuses, & toujours fort désagréables.

Au reste il faut avoüer qu'on ne trouve nulle part ailleurs de voleurs plus traitables, ni de meilleure composition. Tout est bien reçu d'eux dès que c'est un présent, ne fût-ce qu'une livre de caffé; & l'on peut s'assûrer qu'ils n'ont jamais les mains fermées que pour donner. Ils ont un proverbe à ce sujet, qui exprime parfaitement leur caractére intéressé. Ils prétendent que ce n'est pas la conséquence du présent que l'on considére, mais le tems auquel il est fait, & le cœur dont on l'offre. *L'œuf du jour*, disent-ils, *vaut mieux que le poulet du lendemain*. Ils veulent être caressés souvent, & à propos; mais on n'en est pas quitte pour des caresses, lorsqu'il survient quelque affaire. Alors on paie encore bien chérement les plaisirs qu'ils font, & même ceux qu'ils témoignent s'empresser de faire. Rien au reste ne leur est plus avantageux, que d'entrer dans tous les différends qui viennent à leur connoissance, puisque c'est le moïen de tirer des présens des deux parties. L'un donne pour obtenir ce qu'il demande, & l'autre pour ne point paier. Entre ces deux prétentions opposées, ils sçavent toujours se ménager avec tant d'adresse, que les uns & les autres restent également persuadés qu'ils ont obtenu leur faveur.

Si on insulte quelqu'un qui soit sous leur protection, il a d'abord recours à eux. Un riche marchand d'Alger, qui est de ce nombre, eut un jour un différend avec mes Janissaires sur certains petits droits qu'ils touchent des marchandises qui se levent dans la contrée de France. Il ne s'agissoit que de dix à douze sols, & mes Janissaires avoient raison. Aussi maltraiterent-ils fort cet homme, mais de paroles seulement. Il vint à moi fort échauffé me demander de les chasser. Je lui promis de les punir. Je fis plus; je les envoiay prendre sur le champ; je les grondai; je condamnai leur conduite, & je les menaçai de les congédier, si jamais pareille chose leur arrivoir. Mais ce marchand plein de ressentiment & de colere, ne se contenta pas de cette réparation. Il s'imagina que je n'en faisois pas assez, & sortant de chez moi brusquement, il alla à la Porte des Janissaires, où trouvant le Kiaïa, qui étoit fort de mes amis, il lui fit sa plainte. Cet Officier feignit de s'emporter contre mes Janissaires, désaprouva mon procédé, & dit qu'il vouloit faire mourir ces insolens sous le bâton. En effet il les envoia prendre sur le champ, & on les emprisonna en présence de cet homme. Il se retira alors fort content; mais à peine étoit-il sorti, qu'on les remit en liberté, & qu'on me les renvoia. Le lendemain le Kiaïa fit sçavoir au marchand qu'il les avoit fait rouer de coups, malgré l'amitié qui étoit entre nous; que cependant il n'avoit pas voulu les ôter de ma porte, pour ne pas paroître pousser les choses à l'extrêmité. L'Algérien vint aussi-tôt trouver le Kiaïa avec une farde de caffé, qui vaut ici 200 livres, & lui fit de grands remercimens, qui furent reçus comme si on les eût bien mérités. Je ris beaucoup avec cet Officier d'une avanture qui lui avoit été si utile, & il me pria fort de lui en procurer souvent de pareilles. C'est ainsi qu'en mille maniéres ce Corps travaille sans cesse à son avantage, sous prétexte de ne point souffrir qu'il se fasse d'injustices dans les pays du Grand Seigneur.

Avanture arrivée à un Marchand d'Alger.

Peut-être seriez-vous bien aise de sçavoir à quoi monte l'entretien de ces différens Corps de troupes. Je vous assure, Monsieur, que sans le sçavoir, il ne vous seroit pas même possible de l'imaginer, puisque toutes les idées que vous pouvez avoir là-dessus, ne conviennent nullement à ce qui se pratique en Europe à ce sujet. Toutes les troupes sont paiées de trois mois en trois mois par leur Trésorier, qui va recevoir la paie au Château, &

Entretien de ces troupes.

qui la distribue ensuite aux soldats. Mais il faut observer qu'ici cette distribution ne se fait pas également comme en France. Un soldat ne peut pas avoir en Egypte moins de trois sols de paie par jour; mais il est libre à chacun de l'augmenter & de la faire croître d'un sol, en donnant une certaine somme, de deux en donnant le double, & ainsi tant que l'on veut. De cette sorte tel aura cent sols par jour, tandis qu'on n'en donne que quatre ou cinq à son camarade. Un maître veut-il établir son esclave? Il lui achete une paie de vingt, trente, quarante, ou cinquante sols par jour. Si cet esclave a outre cela amassé quelque argent, il peut encore grossir sa paie, & se faire un petit revenu à la faveur duquel, & d'un peu de conduite, il monte insensiblement aux charges, & arrive enfin à son tour à la tête de son Corps.

Il n'y a au reste aucune proportion entre le principal qu'on doit paier pour ces sortes de pensions, & l'intérêt qu'on en retire. En donnant par exemple 3000 livres, on augmente sa paie de mille livres par an, & on retire ainsi le capital en trois années. Le Bacha reçoit la somme par précaution, & souvent son successeur en paie l'interêt. Un autre abus considérable, qui se commet en cette matiére, c'est que lorsqu'il meurt un soldat dont la paie est forte, on substitue à son nom celui d'un de ses camarades qui n'a qu'une paie médiocre, & qui n'en retire cependant pas davantage; ensorte que la haute paie se continue toujours au profit de tout le corps. Delà on peut juger du mauvais ordre qui régne en Turquie, & de l'impossibilité qu'il y a que le Grand Seigneur tire des pays de son obéissance les secours qu'il en pourroit espérer, s'ils étoient mieux administrés.

Les femmes ont ici leur paie, comme les hommes, & il est permis à tout mari engagé dans le service d'acheter trois sols & demi de paie par jour pour sa femme. Cette somme se paie tous les mois sur un billet, qui non seulement se renouvelle autant de fois qu'il en est besoin, mais qui peut aussi se vendre; ensorte qu'une même paie passe quelquefois à la cinquiéme & sixiéme génération, & ne s'éteint presque jamais. Ainsi les charges de ce roiaume, bien loin de diminuer, augmentent au contraire chaque jour.

Du gouvernement de la Campagne.

A l'égard du gouvernement de la campagne, il est partagé entre plusieurs Beys, ou Princes, dont le nombre est fixé à vingt-

quatre, mais qui est rarement complet. Ces Beys sont nommés par le Grand Seigneur, & ont en cette qualité cinq cens écus de gages par mois. Lorsqu'ils vont à la guerre ils ont le double, & quoiqu'elle finisse, leur paie reste sur le même pied pendant leur vie. Le pouvoir que le Bacha a sur eux est si absolu, qu'il peut les faire mourir, & le fait réellement quelquefois sur le moindre prétexte; afin de profiter de leur dépouille. Ces Beys ne sont, à parler proprement, que les fermiers des droits, que paient les territoires commis à leurs soins, & dont le Bacha tire tous les ans une certaine somme. Ils sont obligés outre cela de défendre leur gouvernement contre les Arabes, qui de tems en tems font des courses dans ce pays à dessein de le piller. Dans ces occasions les Beys assemblent leurs milices. Ce sont à la verité, de fort mauvaises troupes; cependant elles suffisent ordinairement à dissiper les troupes vagabondes de cette nation, qui quoiqu'elle puisse mettre sur pied des dix à douze mille hommes sous un seul Cheic, n'est à craindre que par son impétuosité, & dont l'ardeur se rallentit à la moindre résistance.

C'est une chose étonnante, que la splendeur avec laquelle vivent en Egypte ces petits Souverains. J'ai vû le Bey chef, ou Prince de la Caravane de la Mecque, entretenir quatre cens personnes, qui lui appartenoient, & qui vivoient à ses dépens. Il pouvoit sortir les jours de cérémonie suivi de trois cens Cavaliers, tous ses esclaves, montés sur des chevaux de prix tirés de ses écuries, & couverts de harnois de vermeil doré avec des housses brodées d'or & d'argent trainantes jusqu'à terre. Les moindres de ces harnois coutent deux cens écus avec la housse; il y en a même plusieurs qui en valent au moins cinq cens.

Il est vrai que c'est en esclaves, en chevaux, & en harnois, que les Turcs affectent le plus d'étaler leur faste & leur grandeur. Les meubles de leurs logis sont peu considérables, excepté ceux de l'appartement des femmes, qui ordinairement sont assez beaux. Cette magnificence extérieure, dont l'éclat éblouit les yeux du peuple qui régle toujours son respect & sa vénération sur le brillant des apparences, n'est point inutile à ceux qui peuvent la mettre en usage. Quoique ces Seigneurs ayent de grands revenus en bled, en orge, & en cent autres effets semblables, & que les gages que leur donne le Grand Seigneur soient, comme on l'a vû, très considérables, les présens qu'ils reçoivent conti-

nuellement de ceux, qui en mille occasions différentes ont recours à leur protéction leur produisent des sommes, qui égalent, & même surpassent souvent tout ce qu'ils peuvent tirer d'ailleurs. Il y a un grand nombre de ces Grands au Caire, & il s'en trouve peu, qui ne sortent au moins le Mercredi & le Samedi, jours destinés à la promenade. On n'en voit point alors qui ne soient accompagnés de huit ou dix esclaves, quelquefois même de vingt-cinq, ou trente. Ces diverses troupes qui parcourent les environs du Caire jusqu'à cinq heures du soir, ou environ, qu'elles rentrent dans la ville, font un effet si beau & si singulier dans cette campagne, que les étrangers ne peuvent s'empêcher d'en être frappés, & de l'admirer. A parler naturellement & sans prévention, quoique le train des Grands en Europe soit quelquefois assez considérable, il s'en faut beaucoup qu'il soit comparable à celui d'un Bey dans les sorties ordinaires. Pour s'en convaincre, qu'on se représente ce Bey à cheval, superbement vêtu, & suivi de trente ou quarante jeunes gens bien faits, habillés eux-mêmes comme des Seigneurs, & montés sur des chevaux aussi beaux que magnifiquement parés. Qu'on juge si un carosse, quelque bien doré qu'il soit, avec deux ou trois laquais derriére, feroit une aussi forte impression, & captiveroit de même l'attention du peuple.

Lorsqu'un Bey a sujet de craindre pour sa vie, il ne manque pas de se mettre sous la protection, soit des Janissaires, soit des Asaphs, ou enfin des Spahis, souvent même sous celle de ces trois Corps ensemble. Rien n'est plus facile que de l'obtenir, pourvû qu'on soit en état d'en faire la dépense. Car il ne faut pas s'imaginer que les chefs de ces différens Corps se piquent d'accorder leur crédit gratuitement, & dans la seule vûe d'arréter la violence & l'injustice. Alors le Bacha qui n'a nulle authorité sur ces milices, & qui au contraire a tout à craindre d'elles, se trouve les mains liées, & n'ose passer plus avant. Cependant lorsqu'un Gouverneur sçait profiter habilement de la division qui regne entre ces divers Corps, & qu'il est attentif à profiter de toutes les occasions qui se presentent de l'augmenter, il peut exécuter beaucoup de choses au delà de son pouvoir ordinaire.

Toute l'adresse d'un Bacha consiste donc à maintenir la mesintelligence & la jalousie entre ces différentes milices, sur lesquelles

quelles il n'a aucun pouvoir. Comme c'est la seule puissance capable de balancer son authorité, son principal intérêt est de travailler à l'affoiblir, en mettant la division entre les differends Corps qui la composent. Il lui est d'autant plus aisé d'y réussir, que depuis environ trois cens ans toute l'Egypte se trouve divisée elle-même en deux factions, comme le fut autrefois l'Italie par celles des Guelfes & des Gibelins. L'un de ces partis se nomme *Sada*, c'est-à-dire *Grace*; l'autre s'appelle *Haram*, qui signifie *Péché*. Leur origine est aussi incertaine que la haine qu'ils se portent l'un à l'autre est irréconciliable & héréditaire. Elle ne manque jamais de passer du pére aux enfans, & même des maîtres aux esclaves. C'est en ménageant adroitement cet esprit d'opposition, qui se rencontre entre les peuples qui composent cette nation, qu'un Bacha peut réussir à se rendre maître également des uns & des autres. Il est vrai qu'en cherchant à mettre à profit cette disposition générale, il doit extrêmement mesurer sa conduite, & prendre garde en voulant affoiblir une faction l'une par l'autre, à ne pas pousser les choses trop loin. Alors les deux partis ne tardent guéres à se réunir pour leur commune sureté, & faisant tréve pour quelque temps à l'animosité qui les partage, ils tournent infailliblement toute leur aversion contre le Bacha même. C'est ce que j'ai vû arriver en 1697. à Ismaël Bacha, un des plus honnêtes hommes & des meilleures têtes de l'Empire Ottoman. Les milices que sa conduite, quoique sage, avoit allarmées, l'obligerent honteusement à quitter le Pachaly, & établirent un Lieutenant à sa place, en attendant que la Porte eût disposé de ce gouvernement.

Les bontés que ce Seigneur a toujours eües pour moi, & l'amitié constante dont il m'a honoré, m'obligent par reconnoissance, autant que par équité, à faire ici le portrait de sa personne, de son caractére, & de sa fortune. Je dirai aussi un mot à cette occasion de quelques Bachas qui lui ont succédé. J'espére que cette digression ne paroîtra pas absolument étrangére à mon sujet. D'ailleurs elle servira à faire voir que les Turcs ne sont pas tous de l'humeur dont on se les figure parmi nous. On apprendra par là que la nature, qui ne distingue pas plus le climat que la condition, produit en Turquie, comme ailleurs, des ames élevées, sur lesquelles les préjugés de l'éducation, &

même ceux de la religion, qui sont les plus forts, n'exercent pas toujours la tyrannie de leur empire.

Caractére d'Ismaël Bacha.

Ismaël Bacha fait Gouverneur d'Egypte à l'âge de cinquante ans, est originaire de Macédoine, & a toute la magnificence & la valeur de ces anciens Rois, qui possédérent autrefois cet Etat célébre. Il étoit déja Bacha à deux queuës, lorsque les Allemans assiégerent & prirent * la ville de Bude. Il s'y trouva enfermé avec les troupes qu'il commandoit, & contribua beaucoup à la belle défense que fit cette place. A la prise de cette ville, il devint avec son fils prisonnier de M. l'Electeur de Baviere, & son bonheur voulut qu'un Chirurgien François empêcha qu'on ne lui coupât le bras droit, qu'il avoit eu fracassé en cette occasion d'un coup de mousquet. Il se trouva depuis en diverses batailles, où il donna toujours des marques de sa valeur & de son intrépidité. Il fut Janissaire Aga, qui est la seconde charge de l'Empire. Il remplit depuis le Pachaly de Scio, ensuite celui de Seyde, & enfin celui de Damas, d'où il est venu commander en Egypte. Ce fut à Seyde qu'il eut la douleur de perdre son fils ainé, dont je viens de parler, qui fut malheureusement tué d'un coup de géride par un de ses esclaves qu'il avoit forcé de joüer avec lui. Ismaël qui l'aimoit non-seulement comme son fils, & comme un Seigneur d'une grande espérance, mais encore comme le compagnon de son esclavage, lui fit élever un superbe tombeau, qu'il accompagna de plusieurs fondations. Sa générosité ne parut pas moins à Damas, où il fit de très-beaux bâtimens. Il en a fait aussi de magnifiques ici, à la différence de ses prédécesseurs.

Ce Seigneur m'a souvent dit qu'il étoit fort pauvre, lorsqu'il retourna d'Allemagne; que depuis il n'a pas songé un moment à amasser, & que cependant il n'a jamais manqué de rien. Le Grand Seigneur lui fit pendant qu'il étoit encore en charge beaucoup de demandes, ausquelles il satisfit avec dignité, en disant, qu'il n'avoit rien qui n'appartînt à S. H. & qu'il étoit seulement mortifié de la maniére dont on en usoit, pour extorquer de l'argent de lui. Celui qu'il a gagné en Egypte est une pure libéralité de la fortune, qui semble avoir pris plaisir à lui réserver les biens d'un grand nombre de riches vieillards, qui

* Ce fut en 1686. que les Impériaux commandés par le Duc Charles de Lorraine, se rendirent maîtres de cette Ville.

sont morts dans la premiére année de son gouvernement. Les Bachas d'Egypte héritent, comme je l'ai déja dit, au nom du Grand Seigneur, de tous ceux qui meurent sans enfans, ou qui n'ont pas disposé avant leur mort des biens inscrits en leur nom; dans les registres des revenus de S. H. Toutes les terres d'Egypte & les pays des mines, sont de cette nature. Un homme peut les vendre ou les résigner à un autre, pourvû qu'il vive quarante jours après en avoir disposé. C'est de ces sortes de biens qu'Ismaël a profité. Cependant il ne lui en est jamais tombé aucun, qu'il n'en ait fait part généreusement à ceux qui lui en ont donné la nouvelle, ou qui auroient eu quelque droit à ces héritages, si les propriétaires en eussent disposé. Aussi peut-on dire que malgré ces avantages, il n'a fait rien moins que s'enrichir dans son gouvernement. Depuis sa déposition il est resté au Caire redevable de huit cens cinquante mille écus, qu'il n'est pas en état de paier. Il n'a rien à craindre pour sa vie; mais il aura beaucoup à souffrir; après quoi on lui rendra un Pachaly, afin de le mettre en état de paier ses dettes. La Porte a ses usages, & ils ne sont pas aussi barbares qu'on pourroit l'imaginer.

Ismaël Bacha, à qui le gouvernement de l'Egypte a donné pour le reste de sa vie le titre de Visir, est bon Mahométan, sans être ni superstitieux, ni ennemi des Chrétiens. Pendant sa résidence à Damas, il eut ordre de la Porte de déposséder le Roi de la Mecque, & d'en établir un autre en sa place. Il ne craignit point d'assiéger cette ville si respectée par les sectateurs de l'Alcoran, & de faire tirer le canon sur elle. Il est vrai que cette action fut regardée par les zélés comme un crime impardonnable; pour lui, il le crut beaucoup moindre que celui de la désobéissance, & ne s'en mit nullement en peine.

Au reste, ce Seigneur est de grande taille, & de très-bonne mine. Il a l'esprit subtil & toujours présent; un tempéramment vif le rend quelquefois sujet à la colere; hors de là c'est le meilleur Seigneur de tout l'Empire. Il aime l'éclat & la magnificence, moins par ostentation, que par inclination naturelle. Sa valeur l'a fait également craindre & respecter des Grands, qui ne l'ont pas vû sans jalousie dans le tems de son élévation, comme il s'est fait alors adorer du peuple par ses maniéres humaines & libérales. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa mémoire ne

mourra jamais en Egypte, & qu'elle ne sera point avantageuse à ceux qui lui succéderont dans ce gouvernement.

Caractére de Ramy Mehemet.

Celui que la Porte nomma pour le remplacer, sans avoir son mérite, ne manquoit cependant pas de plusieurs belles qualités. Ce fut le fameux Ramy Mehemet qui étoit Grand Visir, lorsqu'arriva la révolution, qui couta le trône au Sultan * Mustapha. On croit avec assez de vrai-semblance, que ce soulevement fut pratiqué par Ramy lui-même, dans la vûe de perdre le Moufti, sans prétendre passer plus avant. Mais l'obstination du Sultan à ne point sacrifier ce chef de la religion, conduisit les choses à un point, que le Visir ne s'en voiant plus le maître, fut obligé lui-même, pour mériter sa grace, d'abandonner ce Prince au moment qu'il eût dû combattre pour sa défense. Un de ses Officiers me vanta fort un jour cette démarche de son maître, qui par sa sagesse avoit alors épargné, disoit-il, le sang d'un nombre considérable de fidelles. Je ne sçai trop ce que l'on pensera de cette espece de mérite; pour moi, je suis bien informé qu'il n'y a pas un Turc qui aime son Seigneur. C'est une vilaine nation par cet endroit. Ils n'ont, ou ne paroissent avoir d'attachement que pour leur religion.

Ramy Bacha se rendit donc au Caire par des avantures, qui seroient longues à raconter. Ce fut lui, qui fit la paix avec les Princes Chrétiens. Il est grand politique, & passe pour la meilleure tête de l'Empire, fort fier, peu magnifique, & n'aïant jamais eu pendant le tems de son gouvernement qu'une suite très médiocre. Il aime les sciences, & en parle volontiers, même de Médecine, de Philosophie, & de Réligion. Aussi aimoit-il à disputer de ces matiéres avec un medecin Ragusois, qui étoit à son service, & pour lequel il avoit de la considération. Je n'ai pas eu avec ce Bacha les mêmes liaisons qu'avec son prédécesseur; mais je le connois assez pour pouvoir assurer qu'il y a peu de Turcs, qui sçachent autant que lui. Ramy Mehemet ne fut pas plus heureux qu'Ismaël. Au mois de Septembre 1707, un revers l'obligea

* Ce Prince étoit fils de Mahomet III. & frére d'Achmet, & fut détroné pour la premiére fois en 1617. deux mois après être monté sur le trône. Sa prison ne fut pas de longue durée. Il en fut retiré en 1622. & remis sur le trône par les Janissaires: Le jour suivant il fit mourir Osman son neveu. Enfin après seize mois de régne, il fut détrône pour la seconde fois en 1623. & confiné dans une prison perpetuelle. C'est de cette derniére révolution, dont il est parlé ici. Amurat neveu de Mustapha, & frére d'Osman, lui succeda à l'Empire.

de céder son gouvernement à un autre, & pour surcrôit de mortification, il eut le désagrément de voir monter à sa place le plus grand de ses ennemis.

Caractére d'Aly Bacha.

Ce successeur fut Aly Bacha de Temeswar. La fortune de ce Seigneur est singuliere, comme celle de laplûpart des Turcs. Il servoit dans un bain de Constantinople, où le hazard conduisit le Grand Doüannier. Ce garçon, qui étoit beau & bien fait, lui plut. Il le tira de cette vile condition, le prit chez lui, & l'avança jusqu'à le faire Doüannier de Smyrne & d'Alep. Il devint ensuite lui-même Grand Doüannier de Constantinople. Dans le cours de cette fortune il eut le bonheur de plaire à une fort riche héritiére qu'il épousa, & qui lui apporta de grands biens. De Grand Doüannier il fut fait Kiaïa du fameux Hussein Grand-Visir, auquel Altaban succéda. Altaban eut pour successeur Ramy Mehemet, dont je viens de parler, qui choisit aussi Aly pour son Kiaïa; mais dans la suite en ayant pris quelque ombrage, il le fit Aga des Janissaires. Dans ce nouvel emploi Aly devint encore suspect à Ramy par une liberalité qu'il fit à tout le corps des Janissaires, & par les correspondances qu'il entretenoit avec le Moufti & son parti. Pour se délivrer d'un homme, dont il redoutoit les desseins, & l'éloigner de la Cour, le Visir lui donna le gouvernement de Temeswat, & le fit partir pour cet emploi avec tant de diligence, qu'il perdit sa femme dans la route. C'est cet Aly que le Grand Visir ennemi de Ramy choisit préférablement à tout autre pour lui succéder dans le Pachaly du Caire, persuadé que c'étoit-là la plus grande mortification qu'il pût donner à ce Gouverneur.

Aly Bacha n'avoit pas plus de quarante-cinq ans, lorsqu'il fut nommé au gouvernement de l'Egypte. C'est un homme de bonne mine, qui a beaucoup d'ambition & de vanité. Il arriva en Egypte avec une suite de plus de douze cens personnes, & y fit une entrée superbe. Mais outre qu'il a trouvé dans les adversaires de son prédécesseur des gens également disposés à lui tenir tête & à abaisser son orgueil, le Pachali du Caire est aujourd'hui si surchargé de dépenses, qu'il est difficile à un Bacha de s'y enrichir. Il ne produit que huit cens bourses de fixe & de certain, & un Bacha est obligé d'en dépenser plus de seize cens, sans parler du revenu du Grand Seigneur, pour lequel toutes les charges du roiaume acquittées, il doit encore païer, comme je l'ai dit, douze cens bourses.

De tout ce que j'ai dit il est facile de conclure, que malgré l'éloignement où est l'Egypte de Constantinople, l'aversion des peuples qui l'habitent pour le gouvernement present, le défaut de troupes & de places de défense (car je compte pour rien le Chateau du Caire, puisqu'il tombe en ruines, & est hors d'état de résister au canon,) il n'y a cependant peut-être pas de province dans toute l'étendüe des Etats du Grand Seigneur, dont la possession tranquile lui soit plus assurée. En effet il n'y a rien à apprehender de la part des Bachas, dont le pouvoir est trop balancé par celui des milices, pour qu'ils osent rien entreprendre. Le danger n'est pas plus à craindre de la part des Puissances étrangéres. La mer d'une part, & des deserts affreux partout ailleurs, mettent l'Egypte à couvert de toute surprise. Enfin à l'égard de l'intérieur du pays, la sureté n'est certainement pas moins grande. Comment des troupes divisées entr'elles, & nourissant une haine mortelle les unes pour les autres, éclairées sans cesse par un Gouverneur, qui les craint autant qu'il en est redouté, pourroient-elles se réunir pour conjurer contre leur Souverain? Comment un peuple réduit à l'esclavage le plus affreux & tellement occupé de ses dissentions domestiques, que les habitans d'un même village se font souvent les uns aux autres une guerre continuelle, pourroit-il jamais penser à la révolte? S'il osoit par hazard en former le projet, comment s'y prendroit-il pour l'éxécuter?

Mon dessein étoit de finir ici ma lettre, & quoiqu'elle ne soit pas d'une longueur aussi considérable que quelques autres, je suis persuadé, Monsieur, que vous m'auriez sçu gré du peu de remarques que je vous ai fait faire sur le gouvernement present de l'Egypte, & des éclaircissemens que je vous ai donnés à ce sujet. Cependant en vous entretenant de ce charmant pays, je vous ai si souvent parlé des esclaves, des bontés que leurs maîtres ont pour eux, des soins qu'ils prennent de leur établissement & de leur fortune, que je suis bien aise puisque le tems me le permet, d'entrer ici dans un plus grand détail sur cette matiére. En lisant cet article, vous avouerez que je ne m'écarte pas trop de mon sujet, & peut-être y trouverez-vous des particularités, dont votre curiosité sera satisfaite.

Des Esclaves.

Ce n'est point un déshonneur parmi les Turcs d'avoir été esclave, La profession de la loi qu'ils ont embrassée efface avantageusement, selon eux, les idées de la servitude. C'est également une grande marque de richesse & de magnificence parmi les per-

sonnes élevées, que d'avoir grand nombre d'esclaves. Il y a telle maison, qui en possede des deux sexes pour la valeur de vingt & trente mille écus; & lorsqu'une peste en emporte la plus grande partie, comme il arrive assez souvent, ce n'est qu'avec beaucoup de dépense que cette perte se répare. Chaque personne de considération a son cimetiére séparé pour elles & pour ses domestiques. La sépulture des hommes y est toujours distinguée de celle des femmes par certains signes particuliers. Un Seigneur qui vivra long-tems, ce qui n'est pas extraordinaire, puisque généralement parlant il arrive en Turquie, que les maîtres sont moins attaqués du mal contagieux, que les gens de leur maison, un Seigneur, dis-je, dont la vie sera longue, verra souvent des trois à quatre cens esclaves l'avoir précédé dans le tombeau. Les esclaves Abyssins de l'un & de l'autre séxe ne sont pas moins estimés ici que les blancs. Les Ethiopiens ne sont pas absolument noirs, comme je l'ai dit; ils ont plutôt le teint de couleur de bronze. Ils n'ont point les levres grosses. Leurs yeux sont admirables, & tous les traits de leur visage sont parfaits. Ils ont même cet avantage par dessus les blancs, que leur beauté ne se fanne pas si aisément dans les pays chauds. C'est pour cette raison que les femmes Abyssines sont infiniment estimées ici & à la Mecque. On assure aussi qu'elles n'ont pas la bizarrerie & la ridicule malignité des noires, qui quelquefois se laissent mourir de faim, pour faire de la peine à leurs maîtres. Il est permis aux Chrétiens, & même aux Juifs, d'avoir des noirs pour esclaves; mais on ne permet point qu'ils les fassent sortir du roiaume, de peur qu'ils ne les obligent à changer de religion. Cependant la plupart des noirs, qui appartiennent aux Juifs, suivent la religion de leurs maîtres. Il est vrai que ce n'est qu'en secret.

Un des présens des plus agréables qu'on puisse faire aux Grands, c'est de leur offrir des esclaves de l'un ou de l'autre sexe. Ainsi on envoie à un Bacha quelques jeunes garçons bien faits & bien vêtus, si l'on remarque que sa maison ne soit pas nombreuse, ou qu'il se plaise à avoir de beau monde, ce qui ne manque guéres de lui donner du crédit, ou d'augmenter la considération qu'on a déja pour lui. Quand on voit à l'audience d'un Bacha cent ou deux cens esclaves plus beaux les uns que les autres, & tous couverts de longues vestes de satin, ou lorsqu'ils sortent avec lui à la campagne montés sur des chevaux de

prix, dont les harnois répondent à la richesse de leur habillement, cette suite a certainement un air de grandeur, dont on ne peut s'empêcher d'être frappé. On enverra aussi quelquefois à un Gouverneur une fille bien faite avec quelques autres esclaves pour la servir. Ce cortege est toujours habillé à proportion des richesses de celui qui fait le présent, & des services qu'il peut attendre du Bacha.

Bonté des maîtres à leur égard.

Il est difficile d'exprimer les bontés que les Turcs ont pour leurs esclaves, sur-tout lorsqu'ils les ont élevés, & qu'ils ont renoncé au Christianisme. Chaque maison a un maître gagé pour les instruire. On leur apprend à lire, à écrire, à faire leurs exercices; en général on leur enseigne tout ce qui est capable de les former. Les maîtres ne manquent jamais de penser ensuite à leur établissement. Ils achetent des terres en leur nom, quelquefois des villages entiers. Il les marient & les gardent cependant chez eux, où s'ils en sont mécontens, ils ne les congédient qu'en leur laissant les revenus qu'ils leur ont achetés. Ils en placent quelques-uns dans le Corps des Janissaires, d'autres dans celui des Asaphs, & leur achetent toujours une paie proportionnée à l'amitié qu'ils ont pour eux. Ils les poussent ensuite dans ces mêmes Corps: ensorte qu'un maître aura souvent deux ou trois esclaves, qui se trouveront tous à la tête de ces milices. Les Turcs ne se piquent de rien davantage que d'élever & d'agrandir ainsi leurs esclaves. Il y a ici un Eunuque, qui a fait trois Beys de sa maison, c'est-à-dire trois Princes du pays, & il se trouve tel homme au Caire, de la maison duquel sont sorties cinq ou six des premiéres Puissances du roiaume.

Belle réponse d'un Bey à ce sujet.

Je ne puis m'empêcher de rapporter à cette occasion une belle réponse d'un de ces Beys à un autre Seigneur de la même qualité auquel il étoit allé rendre visite. Ce dernier faisoit alors batir une maison superbe, quoiqu'il en eût déja deux ou trois, dont il retiroit un revenu considérable. Le premier au contraire étoit très-mal logé, n'avoit aucun goût pour les batimens, & n'avoit jamais travaillé qu'à l'avancement de ses domestiques. Il avoit alors cinq ou six de ses esclaves tous Beys comme lui, ou Chefs des Janissaires & des Spahis. La conversation étant tombée sur les batimens, comme il étoit assez naturel, son ami lui demanda, pourquoi étant fort riche & très-mal logé, il n'élevoit point comme lui quelque palais, qui lui fit honneur? J'ai beaucoup bati,

bati, répondit ce Bey, & les batimens, auxquels j'ai travaillé, me font beaucoup plus de plaisir & d'honneur, que ne vous en feront jamais ceux à la construction desquels vous vous occupez. Aussi ne sont-ils pas sujets de même à l'injure du tems. Ce sont, ajouta-t'il, tels & tels qu'il lui nomma. Voila quels sont ces édifices superbes à l'élévation desquels j'ai travaillé toute ma vie. Je les ai tirés de l'esclavage; & ils se voient aujourd'hui les plus Grands Seigneurs de l'Egypte. Avouez que mes batimens sont bien plus dignes que les votres de l'ambition d'un honnête homme. Que pensez-vous de ces sentimens, Monsieur? Sont-ils d'un Barbare, ou d'un Turc, que nous comptons au nombre des Barbares? Pouvez-vous disconvenir qu'ils ne fissent honneur aux Nations les plus civilisées & les plus polies?

Lorsqu'un esclave vient à s'élever & sort d'une maison, il est toujours surnommé fils de son patron. Ainsi on dit Mustapha fils d'Aly, ou de la maison d'Aly. On dit aussi une telle maison a fait tant de Beys, tant de Kiaïas; il en est sorti tant de personnes de considération. Rien ne fait plus d'honneur aux Turcs, que d'avoir ainsi élevé un grand nombre de leurs esclaves aux premières dignités de l'Empire. Ce qu'il y a d'extrêmement louable en ces jeunes gens, que la fortune éleve ainsi souvent à des charges même plus honorables que celles de leurs patrons, c'est que la prospérité ne les porte jamais à s'oublier. On les voit encore dans le faste & la magnificence se faire un honneur d'aller durant le cours de l'année, surtout aux grandes fêtes, rendre à leurs maîtres les hommages de leurs anciennes servitudes avec une soumission, qui n'a rien de différent de celle qu'ils avoient en leur présence du tems de leur esclavage. De même lorsqu'il leur arrive de rencontrer dans les ruës leurs patrons, qui souvent sont beaucoup moins qu'eux, ils ne manquent jamais de mettre pied à terre, & d'aller leur baiser la main, ou la veste. Il est certain que jamais reconnoissance ne mérita mieux de servir d'exemple aux nations, qui se croient fort supérieures à celle-ci en matiére de sentimens.

Cette conduite des Turcs envers leurs Esclaves en faisant le bonheur de ceux-ci, est cause en même tems que les maîtres sont toujours bien servis par leurs domestiques. D'ailleurs quelques respects qu'ils éxigent d'eux, il les font toujours manger à leurs tables. Les Turcs croient que le manger est une chose com-

mune, comme l'air. Aussi n'en refusent-ils à personne. Lorsqu'un étranger se trouve chez eux dans le tems de leur repas, ils ne manquent jamais de lui dire *Besmellé*, terme qui signifie *volontiers*, & ce n'est point un compliment comme en Europe; ils le pensent comme ils le disent, & on ne peut leur faire de plus grand plaisir, que de rester.

Telle est, Monsieur, l'idée que vous devez vous former de la situation des esclaves en Egypte. Comme c'est de ces esclaves, que sont presque tous composés les différens Corps de milices que la Porte entretient dans ce pays, l'obligation que je m'étois imposée de vous entretenir du gouvernement de l'Egypte m'a conduit naturellement à vous parler de cette matiére. Par ce que je vous en ai dit il vous sera aisé de comprendre, comment ces différens corps, où l'on ne reçoit personne du pays qu'à titre de protection, se maintiennent & se conservent de façon, que sans être obligé de faire passer des Turcs dans ce pays-ci, le Grand Seigneur y a toujours des troupes complettes telles qu'il les desire, & que la bonne politique le demande. Je suis, &c.

Au Caire ce......



LETTRE TREIZIÉME.

DE L'ETAT PRÉSENT DES ARTS ET DU COMMERCE EN EGYPTE;

Avec un projet pour la jonction du Commerce de l'Europe avec celui d'Asie, par le moïen de la Mer Rouge.



Es paralelles sont de mon goût, Monsieur. Vous devez vous en être apperçu par toutes mes Lettres précédentes ; & j'ai trop bonne opinion de votre discernement, pour ne pas penser que vous en connoissez tous les avantages. L'esprit de comparaison est, selon moi, l'esprit de réflexion. Peut-être en dis-je trop peu, & l'on pourroit ajouter sans doute que c'est l'esprit universel, puisque toutes nos connoissances viennent de là, & que nous n'avons de véritable idée des choses, qu'autant que nous sçavons les rapprocher les unes des autres.

Permettez-moi donc, Monsieur, dans la matiére que j'entreprens de traiter aujourd'hui, de suivre encore la même méthode. Mon dessein est de vous entretenir dans cette lettre du Commerce de l'Egypte. C'est en effet par le commerce que fleurissent les Etats ; c'est le commerce qui fait leur force & leur puissance, comme il fait la richesse du Prince, & le bonheur de ses sujets. De-là il est aisé de conclure qu'on ne peut avoir d'un pays qu'une connoissance fort imparfaite, si on ignore quels sont les ressorts qui comme autant de véhicules y portent l'abondance & la prospérité, & que pour connoître parfaitement l'Egypte, il faut avoir une idée de l'état présent de son commerce. Mais comme les Sciences & les Arts en font une partie

essentielle, sans laquelle l'autre ne pourroit subsister, trouvez bon aussi, Monsieur, que je commence d'abord par vous instruire de la situation où les unes & les autres se trouvent aujourd'hui dans ce pays-ci, & que reprenant les choses d'un peu loin, je vous conduise pas à pas, & comme insensiblement, à la connoissance de ce que vous désirez sçavoir. Je remonterai jusqu'à la naissance de l'Egypte, puisque c'est ce que je puis présenter à vos regards de plus intéressant & de plus curieux; passant ensuite à l'état présent où elle est réduite, je vous ferai voir les ronces croître au milieu des fleurs, & du sein de la nation la plus éclairée & la plus polie de l'univers, naître l'ignorance & la barbarie.

Origine des Sciences & des Arts chez les Egyptiens.

Si les Egyptiens ne sont point les premiers peuples du monde, comme ils l'ont prétendu contre les Ethiopiens, qui se vantoient également d'avoir été produits du limon même de leur pays; si ces prétentions n'ont rien de réel; si ce sont de pures chiméres, comme nous devons le croire malgré tant d'histoires, où ces faits sont attestés, ces peuples sont au moins les premiers inventeurs des Sciences & des Arts; c'est incontestablement chez eux que les Grecs allerent les puiser, comme elles ont passé de la Gréce à toutes les autres parties du monde. Cette nation, de quelque endroit qu'elle fût venüe en Egypte, resta long-tems renfermée dans son propre pays, séparée de toute autre, ou par des déserts impénétrables, aumoins à des armées capables de la subjuguer, ou par des mers que l'ignorance de la navigation rendoit alors impraticables. La mer couvroit encore alors tout le terrain qui paroît aujourd'hui entre la mer Rouge & la Méditerrannée, & n'en faisoit qu'une seule; ce qui rendoit l'Afrique isolée, tandis que l'Egypte se trouvoit d'ailleurs séparée du reste de l'Afrique par des déserts & des montagnes insurmontables aux autres peuples qui l'habitoient.

C'est dans ces tems si reculés & si éloignés de ceux-ci que la nation Egyptienne ignorée du reste du monde, & ignorant également elle-même tous les autres peuples de l'univers, n'étoit occupée qu'à se prévaloir des dispositions heureuses pour l'invention des Sciences & des Arts, que le climat & une terre également favorables à sa félicité, avoient mis dans le génie des peuples qui habitoient alors ce pays enchanté. Ce fut cette nation qui la premiere trouva l'art de cultiver la terre, des fruits

de laquelle elle avoit besoin pour sa subsistance. Elle se multiplia cependant au point que ce qu'il y avoit de terres cultivables sur le bord du Nil, n'avoit plus assez d'étenduë pour fournir au grand nombre de peuples dont elle étoit composée, ce qui étoit nécessaire à sa nourriture, sur-tout dans les années où la nature étoit dérangée de ses productions ordinaires par une trop grande ou trop foible augmentation des eaux du Nil. Elle trouva le moïen de remédier à ce défaut, & d'étendre même la fertilité de cette contrée au de-là des bornes naturelles des terrains cultivables, qui jusqu'alors avoient été attachés au seul cours de cet admirable fleuve. Ce fut donc la nécessité qui lui fit inventer l'Architecture pour la construction des ponts, qui pendant que les inondations duroient devoient servir à la communication. Elle lui enseigna l'art de bâtir ces ouvrages immortels, dont tout l'effort des tems n'a pu encore abolir la mémoire. Cette même maîtresse des arts apprit encore à ces peuples à faire des bateaux, pour passer d'un côté du Nil à l'autre. Les inondations de ce fleuve, qui confondoient tous les héritages, leur firent imaginer de même la Géométrie, pour faire la séparation des biens, lorsque les eaux étoient retirées, & rendre à chacun ce qui lui appartenoit. Ce fut d'abord par quelques essais foibles & imparfaits, que les principaux arts prirent naissance parmi eux. Dans la suite chacun profita des idées de ceux qui l'avoient précédé; & les descendans de ces premiers inventeurs des arts ajoutant leurs propres lumiéres aux connoissances qu'ils avoient déja, les porterent à ce point de perfection, qui rendra les Sages de l'Egypte si fameux dans tous les siécles.

Comme une science conduit naturellement à une autre, après avoir pourvû à ses besoins les plus pressans, cette nation s'occupa ensuite à se procurer l'agréable. Elle songea d'abord à s'habiller plus magnifiquement qu'elle ne l'avoit été jusques-là; à se bâtir des maisons plus commodes & plus saines que les cabanes qu'elle habitoit; à se former des jardins où les arbres cultivés pussent fournir un ombrage frais, & des fruits doux & agréables; à enclore plusieurs habitations de murs, qui servissent de sureté à leurs biens & à leurs personnes. Et comme chaque particulier ne pouvoit sçavoir & pratiquer seul ce qui lui étoit nécessaire pour réussir dans ces ouvrages differens, que les matériaux, ou les marchandises qui y entroient, aussi-bien que l'art.

de les arranger & de les mettre en œuvre, étoient divisés entre plusieurs sujets, un voisin prétoit à un autre particulier ce dont le dernier avoit besoin, & empruntoit de lui à son tour les choses dont il manquoit lui-même. Un artisan fournissoit son industrie à un autre d'une profession differente, & celui-ci reconnoissoit le service qu'il avoit reçu du premier, en travaillant pour lui dans son art, lorsque l'occasion s'en présentoit. Il est vrai-semblable que ce fut d'abord par ces prêts, ou échanges réciproques, soit d'effets, soit d'industrie, que les premiers Egyptiens travaillerent à se procurer leurs commodités. On doit croire que le bled, la chose du monde la plus nécessaire à l'homme civilisé, fut ensuite la premiére monnoye dont ils se servirent, pour suppléer dans le besoin réciproque qu'ils avoient les uns des autres à ces sortes d'échanges, dont je viens de parler, & dont la pratique n'étoit pas toujours aisée, ni même possible. On substitua ensuite au bled une autre espece moins périssable, & dont on pût dans le besoin faire un amas, qui ne fût pas sujet à la corruption. Ce furent sans doute d'abord des piéces de cuivre qui servirent à cet usage; on en vit paroître ensuite d'or & d'argent dans le commerce; on y fit entrer même jusqu'aux émeraudes, dont on trouvoit alors des mines abondantes en Egypte. Ce fut de ces différentes matiéres dont on se servit, pour païer à proportion de leur poids, & l'industrie de ses concitoïens, & les effets dont ils vouloient bien se défaire, en faveur de ceux à qui ils étoient utiles, ou nécessaires.

Cependant comme l'excédent de ces matiéres durables formoit souvent un superflu inutile à la subsistance & même à l'agrément de la vie, pour ceux qui le possédoient, les hommes toujours zélés pour perpétuer leur mémoire, & s'acquérir une espéce de superiorité sur leurs semblables, crurent pouvoir y réussir en se bâtissant des demeures capables de frapper le peuple & de l'éblouir. De-là on vit des particuliers, oubliant la premiére simplicité de leurs péres, chercher à se distinguer par les palais superbes qu'ils firent élever, & par l'or & l'argent qu'ils y emploierent. Cette vanité des particuliers augmenta les efforts de ceux qui étoient emploiés à ces bâtimens. Les Arts s'accrurent & se perfectionnerent en Egypte à mesure que l'ambition s'empara des peuples qui l'habitoient, & que l'or & l'argent s'y multiplierent. On vit s'élever de toutes parts des édifi-

ces magnifiques, où brilloient l'or & l'argent, que la prodigalité des particuliers & l'industrie de l'artisan y avoient entassés. Les ouvriers emploiés, soit à élever, soit à décorer ces bâtimens, s'enrichirent aux dépens de la folie de la nation, & l'envie qu'ils conçurent eux-mêmes ou de se distinguer, ou de se mettre plus à leur aise, les rendit de jour en jour plus excellens & plus habiles en tout genre. N'est-ce pas ce que de nos jours nous avons vû arriver en France, & sur-tout à Paris? N'est-ce pas de même ce que nous admirons en Angleterre, & principalement à Londres? Les arts ne fleurissent dans un Etat, qu'à proportion que l'or & l'argent qui y entrent, y font régner le luxe & l'abondance.

De cette passion de se faire des demeures magnifiques, des palais somptueux, les Egyptiens passerent bientôt à une autre, qui depuis leur a toujours été propre, & qui commence aussi, ce me semble, à s'emparer du cœur de la nation Françoise; ce fut de se bâtir des tombeaux superbes, à la faveur desquels ils s'imaginerent pouvoir vivre au moins dans la mémoire des hommes, après qu'ils auroient disparu de leurs yeux. Comme il se trouve dans tout pays des hommes plus subtils & plus habiles que les autres, il s'en rencontra de même parmi une nation aussi rafinée que le fut bientôt l'Egyptienne; & ceux-ci ne manquerent pas de mettre à profit le desir universel qu'ils remarquerent dans leurs concitoiens, d'immortaliser leur mémoire. Tels furent les Prêtres Egyptiens. Ces politiques habiles, qui composoient le Conseil des Rois, comprirent parfaitement que l'autorité du Souverain ne subsiste que par l'obéissance des sujets; qu'un peuple oisif se porte aisément au murmure & à la révolte; qu'eux-mêmes ne pouvoient espérer de se soutenir, qu'autant qu'en flattant les passions favorites de leur nation, ils trouveroient par là un moien sûr & facile de vivre & de s'enrichir à ses dépens. C'est dans ce point de vûe, que pour occuper les Egyptiens, & favoriser en même-tems le desir général de l'immortalité, dont ce peuple étoit prévenu, ils lui composerent, comme je l'ai dit ailleurs, une religion flatteuse qui lui assuroit l'espérance d'y parvenir. De-là tant de monumens, qui n'étoient pas moins utiles à ces Prêtres que glorieux à l'Etat, tant de temples, tant de tombeaux, tant de colomnes, tant de figures colossales. De-là ces admirables Pyramides, ce fameux

Labyrinthe, & tant d'autres monumens qui en nous apprenant quelle fut autrefois la grandeur & la puissance des anciens Egyptiens, nous instruisent en même-tems du degré de perfection où de leur tems les arts étoient parvenus.

Pour meubler ces palais superbes, dont j'ai parlé, pour orner ces temples, pour soutenir la splendeur d'une Cour brillante, qui avoit pour exemple la magnificence de ses Rois, pour entretenir enfin le luxe d'une nation à qui ses richesses avoient donné du goût pour tout ce qui brille, & qui a quelque éclat; Combien d'ouvriers étoient continuellement occupés! Combien de personnes sans cesse attachées, ou à inventer de nouveaux arts, ou à perfectionner les anciens! Que de manufactures, d'où l'on voioit sortir chaque jour des ouvrages plus superbes & plus finis les uns que les autres! Remontons seulement à cinq ou six cens ans; nous trouverons encore dans ce pays l'art de faire ces précieuses étoffes de soie & or si riches, qu'une veste seule sans coutures, tissüe vrai-semblablement au métier, coutoit jusqu'à mille écus. On y voioit écrits le nom du Roi régnant, le nombre des années de son gouvernement, & le nom même de l'ouvrier. Il n'y avoit qu'un seul endroit en Egypte, où ces sortes d'étoffes se fabriquassent. Comme dans ces anciens temps les Rois avoient de grands revenus, l'argent étoit fort commun dans le pays. Alors il n'étoit pas rare de trouver cinq cens mille sequins après la mort d'un particulier parmi les effets de sa succession. Cette richesse générale faisoit fleurir les sciences & les arts, & ceux qui s'y appliquoient étoient encouragés à mieux faire, par la certitude qu'ils avoient d'être libéralement récompensés de leurs travaux. Il est certain, comme je l'ai avancé plus haut, que les arts ne réussissent que dans l'opulence. Le luxe les anime & les soutient. S'il tombe, ils ne tardent guéres à tomber de même. Tant que Rome jouit des dépouilles de l'univers entier, ses citoïens excellerent dans l'éloquence, dans la poësie, dans l'architecture, la peinture, la sculpture, en un mot dans toutes les sciences & dans tous les arts de goût. Mais dès que la misere publique commença à s'y faire sentir, la grossiéreté & la barbarie prirent insensiblement la place de l'adresse & du sçavoir. Les fureurs d'un gouvernement militaire introduit par les Cesars, & soutenu depuis par leurs successeurs, commencerent la décadence du bon goût dans cette

Capitale.

Capitale du monde. La translation du siége impérial à Constannople, acheva le reste. En enlevant à Rome ses Monarques, qui y entretenoient encore la magnificence & la splendeur, on lui enleva le glorieux privilége, qu'elle avoit ravi à la Gréce, d'être la mére nourrice des Sciences & des Arts, & on ne les y a vû depuis renaitre de tems en tems, qu'autant qu'on a vû monter sur le premier trône de la religion des Souverains, qui par leur génie magnifique & libéral, ont sçu les ranimer & les faire fleurir.

Du Commerce intérieur, de l'Egypte dans les anciens tems.

Je ne vous parlerai point, Monsieur, de l'état, où dans ces tems heureux se trouvoit le commerce intérieur de l'Egypte. Ces foires continuelles, dont je vous ai parlé ailleurs, & qui pendant toute l'année se tenoient souvent plusieurs à la fois, dans différentes provinces du roïaume, en donnent la plus grande idée. Là tout le peuple de l'Egypte se rendoit en foule, pour se fournir des denrées & des marchandises qui lui manquoient, ou se défaire de celles dont le superflu lui étoit inutile. Là chaque canton particulier mettant dans le commerce les marchandises que l'art ou la nature lui avoient rendües particuliéres, contribuoit de sa part à cette communication réciproque, & à la circulation générale qui se faisoit sans cesse dans tout le corps de l'Etat. On peut juger par ce que j'ai dit ailleurs de la fertilité de l'Egypte, par ce que je viens de rapporter de la magnificence qui y régnoit du tems de ses anciens Souverains, & de la perfection où elle avoit porté les sciences & les arts, du concours prodigieux qui se faisoit de toutes parts à ces assemblées si fréquentes, & des richesses immenses qu'elles produisoient à tout le pays.

Du Commerce extérieur de ce pays.

A l'égard du commerce extérieur du roïaume, il ne fut pas tout d'un coup florissant, & comme il dut sa naissance aux besoins des étrangers plutôt qu'à celui des Egyptiens mêmes, ce ne fut que par dégrés qu'il se perfectionna, & devint enfin extrêmement considérable. L'Egypte, comme je l'ai dit d'abord, renfermée long-tems en elle-même, & tellement séparée des autres nations, que la nature elle-même sembloit avoir concouru à la tenir cachée au reste de la terre, n'avoit au commencement aucune communication avec tous les autres peuples du monde. De longs & pénibles déserts l'environnoient du côté du Levant & du Couchant, où elle a sa plus grande étendüe.

Des montagnes affreuses & impraticables la bornoient à son Midi, & lui fermoient le passage de la Nubie. Enfin la mer Méditerranée à son Septentrion, sembloit ne lui permettre aucun commerce de ce côté-là, tandis que la navigation seroit aussi peu connüe qu'elle le fut long-tems dans ces siécles reculés. L'Egypte contente de ses propres biens étoit donc alors aussi inutile qu'inconnüe au reste de l'univers, de qui elle ne tira de son côté aucun avantage, jusqu'à ce que les Grecs se hasardant enfin de traverser en Afrique, découvrirent dans ce pays si long-tems ignoré, une nation déja polie & amatrice du commerce. Personne n'ignore comme ils sçurent mettre cette découverte à profit, & les liaisons d'esprit aussi bien que de négoce qu'ils firent avec les Egyptiens. L'Egypte devint en peu de tems non-seulement le magasin de la Gréce, mais encore l'école de tous ses Sages. Alors les avantages que les Egyptiens eux-mêmes retirerent de ce commerce, leur firent tourner leurs vûes & leurs soins vers la mer, & les engagerent à étendre leurs ouvrages de ce côté-là. Ce fut dans ces circonstances, & sous l'empire de Meris, qui régnoit en Egypte il y a environ trois mille ans, que fut creusé le Lac qui porte encore aujourd'hui son nom, & qui est à la suite de celui du Faoumé. De ce lac Meris, on tira un canal jusqu'à un autre qu'on creusa en même-tems sur les bords de la mer, & proche un des ports d'Alexandrie. Celui-ci fut appellé le lac Maréotis. Outre la communication par les déserts de ces deux Lacs l'un avec l'autre, on avoit encore tiré deux ou trois canaux venant directement du Nil, & aboutissant au lac Maréotis ou au port même de cette ville, à qui Alexandre donna son nom. Par ces différens ouvrages le commerce de la haute Egypte par le lac Meris, & celui de la basse par le lac Maréotis, resta tellement assuré avec le port d'Alexandrie, qu'il n'étoit point sujet alors, comme il l'est aujourd'hui, au caprice des tems, & aux périls de la mer, par laquelle on est obligé de faire passer à présent d'Alexandrie à Rosette, & de Rosette à Alexandrie, les marchandises que l'on tire d'Egypte, & celles qu'on y apporte. On se trouve par là dans la nécessité de traverser la barre dangereuse, qui, comme je l'ai dit ailleurs, se trouve à l'embouchure du Nil, & on est quelquefois soixante, ou même quatre vingt jours à attendre pour cela une occasion favorable.

Cependant les soins que prirent les différens Princes, par qui l'Egypte fut gouvernée, pour faciliter le commerce, ne s'en tinrent pas seulement à ces ouvrages. Tout le monde sçait ce qui a été débité sur l'impossibilité, ou du moins sur les inconvéniens de joindre la mer Rouge à la Méditerranée; mais on ne sçait peut-être pas que cette impossibilité n'est qu'une pure chimere, & que cette jonction a été tentée déja, & même conduite à sa perfection de deux côtés différens, sans que pour cela l'Egypte ait été inondée, ou rendüe stérile. L'histoire de ce pays m'a appris, qu'immédiatement après la conquête qu'en firent les Arabes, & sous le gouvernement d'*Omar Ebn Ellaas*, on creusa dans le roc un canal, qui d'un bout donnoit dans le Nil proche du Caire, & de l'autre, entroit dans la mer Rouge au Suez. Ce canal, qu'on nommoit le canal du Prince des Croians, servoit à transporter à la Mecque toutes les marchandises & les provisions que lui fournissoit l'Egypte. On en voit encore aujourd'hui quelques traces, malgré les sables qui l'ont comblé, & peut-être ne seroit il pas si difficile de le rétablir qu'on pourroit bien se l'imaginer. Voilà donc déja incontestablement une jonction des deux mers exécutée par le moïen du Nil. L'autre qui coupoit l'Isthme en droiture, n'est pas moins réelle, quoique l'histoire n'en parle point. En effet, en allant de Suez directement à la Méditerranée, on découvre de même les vestiges d'un canal creusé dans le roc, qui partant de ce Bourg, & traversant les déserts, se terminoit à la Méditerranée, & isoloit parfaitement l'Afrique.

Jonction de la mer Rouge avec la Méditerranée.

On conçoit sans peine qu'il seroit impossible sans un travail immense, de rétablir l'un ou l'autre de ces canaux. Pour cela on seroit obligé, non-seulement de le vuider, mais même de rendre son lit plus profond, parce que la mer a baissé de superficie. Cette difficulté n'est cependant peut-être pas la plus forte des raisons, qui ont détourné les possesseurs de l'Egypte d'entreprendre cet ouvrage. La politique semble y avoir eu la meilleure part. Si un Prince étranger venoit à se rendre maître de la tête de celui de ces canaux qu'on auroit rendu naviguable, & qu'il s'y fortifiât, l'Egypte perdroit sans ressource un commerce considérable, qui fait l'essentiel de sa richesse. Après tout, quand il n'y auroit rien à craindre de ce côté-là, je ne vois nul avantage pour le pays, dans le rétablissement de cette communica-

tion. Deux remarques vont rendre ma proposition sensible. Si l'on faisoit ce canal assez large & assez profond, pour porter de grands vaisseaux, il est certain qu'il en couteroit des sommes immenses, que les profits de plusieurs siècles, quelque considérables qu'on les suppose, auroient beaucoup de peine à égaler. En effet, du Bourg de Suez à la Méditerranée, on compte en ligne droite trois jours de chemin de distance; du même lieu au Caire, il y a aumoins deux journées. De-là on peut juger de la dépense nécessaire pour nétoier & entretenir un de ces canaux. Que si on vouloit s'en tenir à l'ancienne capacité de ce canal, il ne pourroit servir alors qu'à porter de petites barques. On retomberoit donc dans l'inconvénient des déchargemens & des rechargemens. Les vaisseaux qui viendroient des Indes par la mer Rouge, & ceux qui arriveroient d'Europe par la Méditerranée, ne seroient-ils pas obligés de s'arrêter à l'embouchure dans l'une & l'autre de ces mers, & d'y débarquer par conséquent leurs marchandises? Je ne parle point du danger qu'ils auroient à craindre des Corsaires, sur-tout dans la Méditerranée, si le canal alloit s'y terminer immédiatement. Ce qu'il y a de constant, c'est que la dépense de ces débarquemens, quelque médiocre qu'on la suppose, égaleroit presque le prix des voitures, qu'on fait actuellement par chameaux du Suez au Caire, quoiqu'elle pût être encore beaucoup moindre qu'elle ne l'est, si l'ordre étoit mieux observé dans ce pays-ci. Ainsi on peut dire qu'en général le public tireroit peu d'avantage de ce projet, tandis que les particuliers y perdroient infailliblement beaucoup, puisqu'une infinité de gens qui ne gagnent leur vie qu'à conduire ces voitures, ne sçauroient plus que devenir, & resteroient sans occupation. Je passe légérement sur cette matiére que j'aurai occasion de traiter plus au long dans la suite de cette lettre, & je reviens à mon sujet.

Telle fut en général la situation des Arts & du Commerce en Egypte, tant qu'elle fut gouvernée par des Rois, dont la magnificence & le bon goût y entretinrent l'amour des Sciences, & animerent l'émulation entre les differens sujets qui s'y appliquerent. On peut dire même qu'elles s'y soutinrent plus longtems que parmi toutes les autres nations de la terre. La Grèce auparavant célébrée comme la mére des Sciences & des beaux Arts, perdit toute sa réputation à cet égard, dès qu'elle vit sa

liberté soumise à une Puissance étrangére. Rome, cette Capitale du monde, si éclairée & si polie, devint grossiére & barbare dès qu'elle eut perdu de vûe ses Empereurs. Les Sciences & les Arts se soutinrent au contraire en Egypte encore longtems après les révolutions différentes, qui l'asservirent tour à tour aux divers Conquérans qui la soumirent. Elles y survêcurent même à sa gloire, & le terme de sa grandeur passée ne fut pas l'époque de leur décadence dans ce pays. Après avoir passé successivement par les mains de tant de peuples, qui les subjuguerent tour à tour, devenus la conquête des Arabes, les Egyptiens trouverent encore dans les Princes de cette nation, des amateurs des sciences & des arts, capables de les consoler des ravages que l'ignorance commençoit à faire parmi eux. On parlera à jamais de la fameuse Bibliotheque que les Rois de la famille des Fatimiens, avoient rassemblée en Egypte. Ces Princes avoient amassé en Afrique grand nombre de livres précieux, la plûpart Grecs, ou Latins, qu'ils avoient trouvés à Carthage, à Cirene, & dans les autres grandes villes de cette contrée, en Sardaigne, en Sicile, en Espagne, & dans les nombreux monastéres Chrétiens de tous ces pays. Ces monumens respectables & si dignes d'être recherchés faisoient partie du trésor de ces Monarques. *Méeslédin allah* avoit fait transporter tous ces livres en Egypte, & il en avoit encore augmenté le nombre, lui & ses successeurs, de tous ceux qu'ils avoient pû recueillir dans toute l'étendüe de ce pays, dans la Syrie, & dans l'Arabie qui étoient alors fertiles en gens doctes. La plûpart de ces livres étoient écrits en lettres d'or, comme les Turcs & les Arabes le pratiquent encore de nos jours pour les titres de leurs livres. Aussi ces Princes récompensoient magnifiquement quiconque leur apportoit quelqu'un de ces ouvrages, & ils n'épargnoient rien pour augmenter un trésor si estimable. On sçait que le Calife Aaron fit passer à Constantinople plusieurs Arabes sçavans dans les langues Grecque & Latine, avec les plumes les plus habiles qu'il put trouver dans ses Etats, pour transcrire, ou traduire tout ce qu'il y auroit de meilleurs Livres dans la bibliothéque des Empereurs d'Orient, de qui il en avoit obtenu l'agrément. Ces manuscrits précieux furent ensuite portés en Egypte, & servirent encore à grossir le nombre des sçavans ouvrages qu'on y avoit déja rassemblés. Le Macrisi assure que

cette bibliothéque étoit composée de plus de cent mille volumes.

De la décadence des Sciences en Egypte.

Ce fut sous la domination des Mammelucs, que ce précieux trésor fut dissipé. Saladin les introduisit en Egypte, & fut aussi le premier qui y introduisit la barbarie. Ce Prince étoit brave & fort zélé pour sa religion, mais d'ailleurs extrêmement grossier & fort ignorant. Dès qu'il se vit paisible possesseur de sa conquête, le barbare Saladin ordonna qu'on jettât au feu ce grand nombre de manuscrits, ouvrages de tant de veilles, & qui avoient couté tant de dépenses aux Princes, qui avoient pris soin de les rassembler. Il ne reserva par cet Arrêt cruel que ceux de ces livres, qui traiteroient de la religion & des conquêtes des Princes Mahométans, & il commit un des chefs de sa religion pour en faire l'examen. L'auteur Arabe que j'ai déja cité ajoute, que ce Ministre faisoit jetter dans le bassin d'une grande sale, ceux de ces ouvrages, qui par leur écriture & par les ornemens, dont ils étoient enrichis, lui paroissoient les plus capables d'être bien vendus. C'étoit par ce seul endroit, que ce barbare jugeoit de leur prix & de leur mérite. Grand nombre de ces livres furent ainsi sauvés de cet incendie, & devinrent le partage de plusieurs Seigneurs de la Cour, qui en enrichirent les differentes bibliothéques des Mosquées qu'ils avoient fait batir; Car il y avoit alors peu de Grands, qui n'eussent leurs Mosquées particuliéres.

Tel fut le premier pas par où la barbarie & l'ignorance commencerent à s'introduire insensiblement en Egypte. Alors il se trouvoit encore dans ces bibliothéques particuliéres un nombre de manuscrits très considérable. Les Cadis & les gens de Loi préposés à leur garde aussi grossiers qu'interessés les vendirent successivement, & ces livres qu'on ne se donnoit plus la peine de copier, ou parce qu'ils n'étoient pas entendus, ou parce qu'ils traitoient de matiéres auxquelles souvent on n'entendoit rien, perirent insensiblement aussi bien que ceux, qui avoient été brulés par l'ordre de Saladin. Depuis ce tems-là une ignorance crasse s'empara des esprits dans toute l'étendüe de l'Egypte. Vous sçavez combien les Turcs ont peu de goût pour les sciences; je vous ai déja parlé aussi de l'ignorance & de la grossiereté des Coptes. Il ne s'en trouve pas un seul aujourd'hui, qui entende même sa langue naturelle. Qu'on juge par-là de l'état pitoyable, où les sciences sont reduites dans ce pays-ci. Et comment y trouveroit-on un sçavant? Apeine y peut-on rencontrer un seul livre. A

l'exception de ceux qui traitent de la religion & de l'histoire des Princes Mahométans, il n'y en a presque plus ici, ni même dans toute la Syrie. Tous les autres ont été transportés à Constantinople par les Bachas, les Cadis, & autres Officiers que la Porte envoie en Asie & en Affrique, & qui depuis deux cens ans n'ont cessé d'enlever ce qu'il y avoit de meilleur en Egypte en ce genre. Il ne seroit pas possible d'y trouver une seule Bible écrite en langue Copte, ou même en Arabe. Tout ce qu'on y a des livres de l'Ecriture ne consiste qu'en quelques traductions Franques si pitoiables, que les Chrétiens du pays eux-mêmes en sont surpris. Il est vrai qu'il y a quelques années que deux ou trois Chrétiens Maronites mirent le Nouveau Testament en Arabe. C'etoit, dit-on, un ouvrage admirable, clair, chatié. Ils allerent à Rome le présenter, & prier qu'on l'imprimât; mais on ne jugea point à propos de leur en accorder la permission, de peur d'occasionner par cette traduction quelque interprétation différente de la notre. A l'égard des autres livres, ils sont ici en si petit nombre, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Le tems & le peu de soin de ces gens-ci, leur peu d'application à la lecture de toute autre chose que de leur Loi, jointe à la suppression des Monarchies Arabes, qui entretenoient les sciences dans ce pays par les récompenses, dont elles couronnoient toujours infailliblement le mérite, ont, comme je l'ai dit, donné occasion à la dissipation de tous les livres. Je suis persuadé qu'il se trouve plus de manuscrits Arabes à Paris, que dans l'Egypte & l'Arabie entiéres.

De l'état présent des Arts dans ce pays.

La perfection des arts dépend de l'amour des sciences, & depuis que les unes sont tombées en Egypte, il n'est pas surprenant que ceux-là ayent eu à leur tour le même sort. La diminution de la fertilité de ce charmant pays, celle du nombre de ses habitans, la misére extrême où ces peuples se trouvent réduits sous des maîtres impitoiables, sont des raisons plus que suffisantes de leur décadence. Cependant j'ose avancer hardiment qu'on n'imagineroit jamais jusqu'où va sur ce point la grossiéreté d'une nation autrefois si industrieuse. Le détail dans lequel je vais entrer justifiera cette vérité.

De la Peinture.

Les Egyptiens d'aujourd'hui sont mal adroits en tout. Les Peintres de ce pays ne sont que de misérables barbouilleurs, dont les couleurs, soit à l'huile, soit en détrempe, ne résistent point à l'air, & passent en moins de rien. Ils dorent encore;

mais leur dorure est infiniment au dessous de celles des Anciens, qui paroit toujours aussi vive & aussi brillante, que si elle venoit d'être appliquée. D'ailleurs ils ignorent l'art de brunir l'or ; ensorte que tout ce qu'ils font en ce genre est toujours mat & sans éclat. Il est vrai qu'ils ont en récompense conservé celui de rendre l'or liquide comme de l'encre. J'ai vû quelques uns de leurs livres écrits avec cet or ; & j'avoüe qu'ils sont d'une grande beauté. Du reste les Peintres sont plus occupés ici pour la décoration du dedans des maisons particuliéres, où les tapisseries ne sont point en usage, que pour les édifices publics, qui sont tous d'une très grande simplicité.

De l'Architecture.

Les Architéctes, si on peut leur donner ce nom, ne sont pas communément plus habiles ici, que les Peintres. Il faut cependant convenir, que malgré leur ignorance, ils n'entendent pas encore trop mal la voute & le pontage. Aussi apperçoit-on encore dans ce qu'ils font aujourd'hui de cette nature quelques légéres traces de la perféction, où leurs Ancêtres avoient porté ces sortes d'ouvrages. Le grand nombre de canaux, qui coupent toute l'étendüe de l'Egypte, les avoit exercés dans la construction des ponts. La nécessité de conserver pendant la plus grande partie de l'année les eaux, que le Nil leur prodigue seulement dans sa croissance, les avoit instruits de même à perfectionner les voutes. Ils avoient l'art de bâtir pour cet usage des citernes si solides & si bien étanchées par le moïen du bitume, qui faisoit le lien des pierres, qu'encore de nos jours elles soutiennent, sans se démentir, les maisons dont elles sont chargées, & ne laissent aucune issüe à l'eau qu'elles contiennent. Leurs successeurs entendent & pratiquent encore assez-bien les escaliers, mais ils les font droits. Les appartemens des femmes en demandent beaucoup. J'en ai expliqué la raison. Ces Architectes se servent ici de deux sortes de plâtre. Pour le rendre plus blanc & plus durable, ils le mêlent avec de la chaux, & cette composition, outre qu'elle séche promptement, devient plus dure que les pierres même dont elle fait la liaison. Il est certain qu'on pourroit en faire de très-beaux ouvrages, si d'habiles Artistes se mêloient de l'emploier. Avec cette espéce de ciment, les Egyptiens sans l'aide d'aucun échaffaud, peuvent élever un escalier sur le dehors d'une tour ronde, en attachant pierre sur pierre, & les joignant à la tour par ce plâtre. Aussi-tôt qu'ils ont placé un dégré

gré, ils montent dessus & posent l'autre, ce qu'ils continuent jusqu'à ce que leur ouvrage soit achevé. Ceci paroîtra sans doute un conte fait à plaisir. Cependant je puis assurer que rien n'est plus vrai, ni plus ordinaire dans ce pays.

La menuiserie est ici très-grossiére; Et comment ne le seroit-elle pas? Les menuisiers ne se servent que d'un mauvais petit rabot, & de quelques autres instrumens qui ne valent pas mieux. Ils travaillent assis, & leurs pieds font l'office de valet, pour contenir l'ouvrage. Du reste, ils ne sçavent point se prévaloir du Tour, qu'ils ne connoissent seulement pas. Après cette description que je garantis fidéle, il est aisé de juger quel doit être le mérite de leur travail. De la Menuiserie.

La clincaillerie qui se fait en Egypte, est de même fort peu de chose, ou pour mieux dire, ce n'est rien. A la réserve des ciseaux & de quelques rasoirs, tout le reste vient de France & d'Allemagne par Venise. Il faut cependant en excepter les cadenats, qu'on apporte de Constantinople. De la clincaillerie.

Ce n'est pas que ce pays n'ait conservé des manufactures assez considérables. Il s'y fabrique encore aujourd'hui des toiles en quantité, & de toutes les sortes, des étoffes de soie & coton, de soie & or, & même jusqu'à du velours. Mais je dois avoüer qu'il s'y en trouve très-peu de parfaitement beau, & qu'il s'en faut beaucoup que ces différentes étoffes approchent de la richesse & de la perfection de celles qu'on tiroit autrefois de l'Egypte. Des Manufactures de toiles & d'étoffes.

On y voioit encore alors des manufactures de verre, & on trouve dans le Macrisi que les anciens Egyptiens en faisoient un fort grand usage. Ils usoient sur-tout beaucoup de verre coloré & transparent dans leurs édifices, principalement dans la construction des tombeaux, ou plutôt des palais souterrains, où ils déposoient leurs morts & leurs richesses. J'ai une bouteille de cet ancien verre, qui doit avoir plus de mille ans d'antiquité. On fait encore ici du verre; mais ce n'est gueres que pour des lampes & de méchantes bouteilles à eau de vie. Il est vrai que de la maniére dont on s'y prend, c'est bien tout ce que l'on peut faire. Le feu dont on se sert dans ces manufactures est si foible, qu'il n'est pas même capable de fondre le verre d'Europe: aussi n'est-il que de paille; ce qui sans doute, ne paroitra pas croiable. La matiére nécessaire pour faire de beau verre ne manque Des Manufactures de verre.

cependant point en Egypte ; mais la plus grande partie se transporte à Venise, d'où elle revient mise en œuvre. Mais on ne doit pas s'imaginer que ce soit dans la même quantité. Aussi ne se fait-il pas dans ce pays-ci une grande consommation de cette marchandise. Les Turcs ne boivent point dans des verres ; des pots de terre fort propres, ou des vases de porcelaine leur servent à cet usage. Leurs miroirs sont d'ailleurs très-petits, & les vitres ne sont pas beaucoup à la mode parmi eux. Ce qui a donc le plus de débit ici, ce sont les chapelets de verre de toutes couleurs, qu'on tire aussi de Venise. On les transporte ensuite dans les Indes & par toute l'Afrique, où les femmes se parent de cette verroterie, comme on voit celles d'Europe s'orner de perles & de diamans.

De l'Arquebuserie.

L'arquebuserie est de tous les arts celui qui s'est le mieux soutenu en Egypte. Ceux qui en font ici profession, sont toujours fort occupés. Pour dresser les bois sur lesquels ils montent leurs fusils, ils se servent de rabots, dont le dessous épais de deux doigts est d'acier trempé. Cet outil, que j'ai eu dessein d'envoier en France, me paroît avoir deux avantages qu'on ne trouve point dans le rabot ordinaire. Par son poids il mord facilement, sans que l'ouvrier soit obligé d'appuier beaucoup la main, & outre cela par sa dureté, il polit l'ouvrage à mesure qu'il le façonne. Je ne doute point que les Egyptiens d'aujourd'hui n'aient hérité cet instrument de leurs ancêtres.

De l'état présent du Commerce.

Cependant quoique les Sciences & les Arts soient tellement tombés en Egypte, qu'à peine est-il possible d'y en reconnoître encore quelques traces, il ne laisse pas de s'y faire toujours un commerce très-considérable de l'Afrique, de l'Asie, & même des Indes & de l'Europe. Aussi faut-il avouer que jamais situation ne fut plus favorable pour le négoce, que celle de ce charmant pays. Le Caire, qui en est la capitale, est situé à deux journées de la mer Rouge, par où l'Egypte reçoit tout ce que les Indes produisent de plus précieux. Quoique ce commerce soit fort dimiuué de nos jours, & que les nations de l'Europe tirent presque toujours aujourd'hui en droiture toutes leurs marchandises des Indes par la Perse & la Turquie, ou plus souvent encore par la grande Mer, il est certain cependant qu'il n'est point absolument aboli dans ce pays. C'est là en effet que toute la Turquie & la Barbarie vont se fournir, par la navigation des

Du Commerce de la mer Rouge.

vaisseaux Turcs de Surate à Moka, d'étoffes, de mousselines, & d'autres toileries des Indes; & il faut convenir que nous-mêmes nous ne laissons pas d'en recevoir par la même voie.

Le commerce d'Egypte est encore plus considérable du côté de l'Asie, d'où il arrive ici continuellement des caravanes chargées de richesses, qui sont ensuite conduites au Caire par ce bras du Nil qui va se jetter dans la Méditerranée proche de Damiette. Je n'entreprendrai point de faire le détail de toutes les denrées & marchandises que l'Arabie, la Syrie, la Palestine, tirent d'Egypte par cette voie, ou de celles qu'elles y apportent. Je remarquerai seulement en passant que c'est de l'Arabie, & des environs de la Mecque, que vient ici le baume blanc, dont les Dames font un si grand usage pour conserver leur teint; & je suis bien aise d'avertir qu'il y en a très-peu qui ne soit falsifié. J'observerai aussi que presque tout le savon, dont on use en Egypte, vient de la Palestine, où l'on en fait de fort bon. Il est rare qu'on y en apporte d'ailleurs. Celui de France est cependant beaucoup meilleur. Il se fait ici une grande consommation de cette marchandise, parce qu'on n'y a pas l'usage des lessives. C'est un abus de croire que le linge serré, tel que celui dont nous usons, dure plus, & est meilleur que le clair. L'expérience m'en a détrompé, en me faisant toucher au doigt la vérité du contraire. En effet on ne se sert dans ce pays-ci que de toile fort claire, & j'ai reconnu que celle-ci, outre qu'elle dure aumoins autant que celle qui est plus serrée, se nétoie & se blanchit mille fois plus aisément que l'autre, qui devient un cuir dès qu'elle a mouillé.

Du Commerce de l'Asie.

On peut dire que l'autre bras du Nil, à l'embouchure duquel Rosette est située, n'est pas moins avantageux aux peuples de l'Egypte, puisqu'il sert à leur apporter toutes les marchandises de l'Europe. En effet, sans parler de celles que la France, l'Allemagne, & différens autres pays y font passer chaque année, il s'y fait un commerce très-considérable de Constantinople & de Satalie, en esclaves blancs qu'on apporte de ces deux villes, & en noirs au contraire qu'on y envoie de ce pays-ci. Tout ce qu'il y a d'Eunuques dans le sérail du Grand Seigneur & dans ceux des particuliers, tous les autres noirs, hommes & femmes, que l'on voit dans le reste de la Turquie, y sont la plûpart trans-

Du Commerce de l'Europe.

portés de l'Egypte, où l'on amene en échange une infinité de jeunes personnes blanches de l'un & de l'autre sexe. Les esclaves blancs sont fort chers ici, lorsqu'ils sont bien faits. Les moindres y valent deux cens écus, & l'on a vû de jeunes filles s'y vendre jusqu'à huit & neuf mille livres.

Du Commerce de l'intérieur de l'Afrique.

Les différentes contrées de l'Afrique ne contribuent pas moins que le reste du monde à enrichir le commerce de l'Egypte. Il ne se passe point d'année qu'il n'y vienne des caravanes de Tunis, d'Alger, de Tripoli, & même des provinces les plus reculées de cette partie de la terre; ensorte qu'on y avoit un abord continuel de marchandises, qui y arrivent de tout l'univers. Entre ces marchands étrangers, qu'on voit se rendre ici de tous les lieux habités de l'Afrique, j'en ai remarqué sur-tout de deux espéces, dont je ne dois pas oublier de parler. Les premiers qu'on nomme *Croys*, habitent proche de l'Isle des Faisans, sur les bords de la mer Océane, & viennent à Fez, à Maroc, & de là au Caire, au travers des déserts immenses qu'ils ont à passer pour y arriver. Cette caravane, qui est sept à huit mois en chemin, touche aussi à Tripoli de Barbarie. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces peuples vivent apparemment dans un air si pur, que celui du Caire leur paroît d'une puanteur insupportable. C'est un spectacle assez plaisant de les voir courir au travers des rües de cette ville, se bouchant le nés de toute leur force, comme s'ils étoient au milieu de la peste. Il est vrai qu'on ne sent pas trop bon au Caire, sur-tout dans les marchés, & dans les rües fort fréquentées, parce que sur toutes les boutiques on fait la cuisine avec de l'huile de très-mauvaise odeur. Ces gens là apportent ici de la poudre d'or; mais ils n'ont garde de la vendre contre de l'or. Ils croiroient avoir commis un très-grand péché. Ils la vendent contre de l'argent, avec lequel ils achetent du cuivre, de la coutellerie. C'est-là ce qu'ils remportent chez eux, avec une certaine espéce de coquilles, qui servent de monnoie courante dans leur pays.

La seconde espéce de marchands dont j'ai parlé, & qui sont noirs de même que les premiers, est au moins aussi singuliére. Ils ont une façon de faire le commerce si particuliére, qu'ils sont, je crois, uniques en ce genre. En vain leur donneroit-on de leurs marchandises le double de leur valeur; si on ne joint aux offres

qu'on leur fait, le nerf d'Eléphant, c'est-à-dire, si on ne les frotte d'importance, on ne conclura aucun marché avec eux. Aussi les courtiers du pays accoutumés à la maniére de ces Messieurs, ne manquent pas de les servir à leur mode, & commencent toujours par leur dispenser libéralement les coups, afin de terminer plus vite le différent. Après ce préliminaire, qui vraisemblablement paroîtroit fort incivil à tout autre, nos Négres sont les plus contens du monde, & il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de leur belle humeur. Pour moi, lorsque je suis par hasard témoin de ces sortes de cérémonies, je ne puis m'empêcher de me souvenir de ces femmes Moscovites, qui mesurent l'amitié de leurs maris au nombre des coups qu'elles en reçoivent.

Du Commerce d'Ethiopie.

Enfin le Nil voiture en Egypte tout ce que l'Ethiopie renferme de plus utile & de plus précieux. Il est vrai que ce ne sont pas les Ethiopiens eux-mêmes, qui font ce négoce. Ces peuples commercent rarement loin de leur pays ; & je ne sçache pas en avoir vû au Caire qu'une seule fois. Ils vendent donc leurs marchandises aux habitans de la Nubie, que l'on nomme Barbarins, & ces peuples traversant les montagnes affreuses qui les séparent de ce pays-ci, y viennent apporter ces précieux effets. Il n'y a point d'année qu'il ne parte de Sannar une caravane pour ce voiage. Quoiqu'elle ne soit composée que de marchands tout délabrés & presque nuds, qui manquent souvent de toute sorte de commodités dans la pénible & dangereuse route qu'ils ont à faire, on ne sçauroit croire combien elle renferme de richesses. De divers endroits de l'Afrique elle apporte ici de la poudre d'or, des dents d'éléphant, de l'ébenne, du musc, de la civette, de l'ambre-gris, des plumes d'autruches, diverses gommes, & une infinité d'autres marchandises de prix. Mais son commerce le plus considérable consiste en deux ou trois mille Noirs, qu'elle amene vendre en Egypte, & dont l'un portant l'autre, il n'y en a aucun qui ne vaille deux cens livres à son maître. Il est aisé de concevoir par là quelles sommes prodigieuses cette caravane doit remporter tous les ans à son retour dans son pays, en espéces ou en marchandises. J'avois proposé à quelques-uns de ces marchands, qui viennent ici par ces caravanes, d'engager leurs conducteurs à se servir de la boussolle pour diriger leur route, ce qui les préserveroit du danger de s'égarer dans les déserts ;

mais comme ces gens-là se reposent absolument de leur vie & de leur fortune sur la providence, dont ils sont persuadés que toutes les précautions humaines ne peuvent changer les décrets, ma proposition n'a été suivie ni goutée.

J'ai dit que par cette caravane il venoit en Egypte de la poudre d'or, de l'ivoire, & de l'ébene. On doit remarquer à cette occasion, que l'or qu'on apporte d'Afrique ne vient point des mines, & qu'il se trouve dans les sables des rivieres, où l'on va le ramasser après que leurs inondations ont cessé. Ce sont sans doute des grains d'or, qui ont été détachés des miniéres, & entrainés par les pluies. Le bois d'ébene est celui d'un arbre qui croît dans les pays méridionnaux de l'Afrique, où il pleut presque continuellement. A l'égard des élephants, on en trouve beaucoup du côté de l'Océan, & vers le Cap de Bonne-Espérance. Il est vrai qu'ils sont plus petits dans cette partie du monde, que dans les Indes. Leurs dents sont aussi plus creuses. C'est pour cette raison qu'elles sont les moins estimées de celles qu'on transporte en Europe.

Le commerce de la mer Rouge se fait par le moien des vaisseaux du Grand Seigneur, & de quelques Princes particuliers, qui sont sans ponts, & n'ont aucune artillerie. Ainsi rien ne seroit plus facile que de les enlever. Une barque garnie seulement de quatre canons, pourroit faire un butin immense sur cette mer. Ces vaisseaux vont prendre les marchandises à Moka & à Gedda, & les transportent de là au Suez, d'où elles sont conduites au Caire, qui n'en est séparé que par une plaine de sable ferme très-commode pour les voitures. Mais lorsque les vents contraires les empêchent d'arriver à ce port, le parti qu'ils prennent est de traverser la mer Rouge, & d'aller hiverner à celui du Cossir, dont j'ai parlé ailleurs. Pendant que ces vaisseaux y sont à l'ancre, on envoie de la haute Egypte prendre leur charge, & on leur porte des provisions & des marchandises. La route du Cossir au Nil, est plus longue de deux journées que celle du Suez au Caire. Cependant la dépense n'en est pas beaucoup plus considérable, parce que le loüage des chameaux coute moins dans la haute Egypte que dans la basse, & que le reste du transport se faisant par eau, on en est quitte presque pour rien.

Richesse On conçoit aisément qu'un commerce si considérable doit

rendre des sommes immenses, & faire de l'Egypte un des plus riches pays du monde. Cette contrée ne produit, à la vérité, ni or, ni argent, ni pierreries; cependant il n'y en a peut-être pas sur la terre, où ces productions de la nature que le luxe & la cupidité des hommes ont rendües si précieuses & si estimables, soient moins rares & plus communes. Les lins dont on fabrique une quantité prodigieuse de toiles, qui de là se répandent dans toutes les autres parties du monde; les cotons qu'on y recueille en abondance, & qu'on met en œuvre; les bleds, le ris, les légumes, le sucre, le caffé, le sorbet, les cuirs, les maroquins, toutes sortes de drogues & d'aromates; cette espéce de terre nommée *Hanne*, si estimée, & dont il se fait un si grand débit dans tout le Levant, où elle sert aux femmes & aux hommes même, pour se peindre les pieds & les mains; tout cela lui attire des sommes immenses de l'Asie, de l'Europe, & de l'Afrique. Il n'y a point d'année qu'il n'y passe de France & d'Italie plus de quatre à cinq cens mille piastres. On y apporte d'Afrique mille ou douze cens quintaux de poudre d'or; & de Constantinople & de l'Asie, il y vient plus d'un million d'écus, tant pour l'achat du ris & du caffé, que pour les différentes toiles qu'on en tire. Il est vrai que ce que le Bacha paie tous les ans au Grand Seigneur; ce qu'il envoie aux Ministres de la Porte, pour obtenir d'être continué; ce qu'il emporte, lui ou ses gens, lorsqu'il sort de ce gouvernement; ce que tirent les Agas, que les Sultans envoient de tems en tems dans ce pays; ce qui va à Damas, & tout ce qui passe à la Mecque, peut monter par an à plusieurs millions. Cependant il est sûr qu'il en reste encore à peu près autant, & si les originaires, ou même les Turcs, qui appréhendent sans cesse qu'on ne les dépouille, n'avoient pas la manie d'enterrer leur argent, par où non-seulement il devient inutile au commerce, mais il se trouve souvent absolument perdu, il est certain qu'il y auroit peu de roïaumes au monde plus riches que l'Egypte. Si avec cela les Turcs prenoient quelque soin du commerce de la mer Rouge, qu'ils y entretinssent une flotte, qu'ils prissent les mesures nécessaires pour faire passer surement leurs vaisseaux dans les Indes, le Caire deviendroit l'entrepôt & le magasin général de toutes les marchandises de ce pays, qu'on ne transporte en Europe par la voie de l'Océan qu'avec des risques infinis, & l'Egypte profite-

de ce Commerce.

roit de la ruine du commerce des Anglois & des Hollandois, qui tomberoit infailliblement.

Projet pour la jonction du commerce des Indes avec celui d'Europe, par la mer Rouge.

Pour comprendre la différence qu'il y a entre l'une & l'autre route, il suffit de faire attention, que le passage des vaisseaux de Marseille à Alexandrie, n'est ordinairement que de quinze ou vingt jours; que les effets dont ces vaisseaux sont chargés, viennent assez souvent en trois ou quatre jours au Caire; que du Caire au Suez, il n'y a que trois journées de distance, & que presque en tout tems, sur-tout dans la saison des moussons, on peut se rendre en trente ou trente cinq jours du Suez à Surate. Ainsi il ne seroit pas impossible par cette voie de faire passer en cinquante jours, une lettre de Paris à Surate. C'est ce dont j'ai fait convenir diverses personnes éclairées, & qui étoient au fait de ces matiéres. A l'égard des difficultés qui se rencontrent dans la navigation de la mer Rouge, on doit observer qu'elles ne regardent point les vaisseaux qui vont aux Indes, ou pour m'expliquer en termes de marine, qui passent du Couchant au Levant. Du Suez à Surate, les vents ne sont jamais contraires; & comme le milieu de la mer Rouge est net, & que les vents qui y regnent sont toujours droits, on en sort avec facilité. Il est vrai qu'il n'en est pas de même au retour, parce que excepté dans l'Automne & dans le Printems, on trouve toujours les vents contraires à son entrée. Aussi les Turcs ne risquent-ils jamais de s'y exposer dans toute autre saison, parce que cette mer est étroite, que ses côtes sont embarrassées d'écueils, & que jusqu'ici ils n'ont pas osé y louvoier, peut-être par le peu de connoissance qu'ils ont de cette mer, & de l'art de la navigation. Mais outre que depuis l'entrée de la mer Rouge jusqu'au Suez, on trouve une largeur de trente à quarante milles toujours nette, je ne crois pas cet obstacle insurmontable à quiconque voudroit établir un commerce sur cette mer; & j'espére qu'on en conviendra par la suite de cette lettre.

Il est vrai qu'il n'est pas aussi facile qu'on pourroit le penser, de s'introduire dans la mer Rouge. La Cour dans le dessein de lier les Indes à l'Egypte, & d'ouvrir un jour aux sujets du Roi le commerce de cette mer, avoit pensé autrefois * à faire passer par là les marchandises que la Compagnie des Indes en

* Ce fut sous le ministére de M. Colbert.

tire

tire aujourd'hui par l'Océan. Ces marchandises débarquées au Suez, qui est le port le plus voisin du Nil, devoient être conduites de là à Alexandrie, & ensuite transportées à Marseille. Tant il est vrai qu'on étoit alors convaincu des avantages qui pouvoient revenir au commerce du roïaume, si on prenoit cette route. On dit que le Consul, qui étoit alors en Egypte, avoit été chargé de négocier cette affaire avec le Bacha, & de lui offrir par une espéce de transit, deux pour cent, de tous les effets qu'on feroit passer du Suez à Aléxandrie. Il avoit ordre de lui représenter la conséquence de ces deux pour cent, par la richesse des chargemens qui viendroient au Suez, & on s'engageoit, au cas que le Bacha agréât ce traité, de demander à la Porte les ordres nécessaires pour l'exécution. On ajoute qu'ils furent demandés en effet, & que le Grand Seigneur offrit d'accorder la liberté qu'on souhaitoit; mais que ses Ministres firent entendre en même-temps, que cette permission seroit inutile, si le Roi de la Mecque, qu'elle intéressoit plus que personne, & que la Porte ne pouvoit obliger à la même complaisance, n'y donnoit les mains. Quoiqu'il en soit, ce projet si favorable à la France trouva des difficultés, comme en trouveront toujours toutes les entreprises extraordinaires, qu'on voudra conduire trop promptement à leur fin. Les sommes les plus considérables, les Catéchérifs les plus absolus, n'auront aucun effet pour introduire des nouveautés dans ce pays, & l'on n'en viendra à bout que par adresse & par industrie.

Voilà ce qui s'est débité sur ce projet; & j'avoue que dans l'essentiel cette relation ne me paroit pas vraisemblable. En effet est-il croïable qu'un Bacha eût osé traiter de la permission qu'on demandoit, ou que même la Porte l'eût accordée, tandis qu'on sçait que la Loi des Turcs leur défend de favoriser le passage des vaisseaux Chrétiens par la mer Rouge, de peur de leur donner connoissance du pays où reposent les cendres de leur Prophéte, qui confine à cette mer du côté de Gedda? Du reste, il faut avouer que dans ce récit on touche un des principaux obstacles qu'on auroit à vaincre, pour s'établir sur cette mer. Je parle de l'opposition qu'on y rencontreroit infailliblement dans le Roi de la Mecque.

En effet, quand pour l'exécution de ce dessein, on auroit lieu de se promettre du côté de la Porte, une protection telle

Obstacles qui s'oppo-

sent à ce dessein. qu'on pourroit la désirer, il resteroit à surmonter, comme je l'ai déja fait voir, de grandes difficultés dans la navigation de la mer Rouge. Cette mer est, comme l'on sçait, bordée d'écueils & de rochers; un vent de Nord qui y régne constamment à la réserve du Printems & de l'Automne, que les Méridionaux & ceux de l'Est s'y font sentir avec assez de violence, repousse les vaisseaux qui veulent y entrer, & ne leur permet pas d'aborder facilement au Suez. On est donc contraint de mouiller presque tous les soirs sur les côtes d'Arabie, dont la plus grande partie est de la dépendance des Rois de la Mecque. Les Arabes sont maitres des eaux, & il ne seroit pas possible d'en avoir, s'il leur étoit défendu d'en apporter. Le Roi de la Mecque tire dix ou douze pour cent de toutes les marchandises, qui passent de Suez à Gedda, & de Gedda aux Indes; encore est-on fort heureux, quand à ce prix on peut se mettre à couvert de toute avanie. Or ce Prince n'estimeroit-il pas qu'on lui voleroit les droits de toutes les marchandises, qui passeroient à la vûe de ses terres sans paier? Sur ce pied-là, que n'auroit-on pas à appréhender de son ressentiment, si quelques-uns de nos vaisseaux tomboient dans la suite entre les mains de ses sujets? Il ne manqueroit pas aussi de se plaindre à la Porte de la diminution des doüannes de Gedda, dont la moitié lui appartient, tandis que l'autre est appliquée par la libéralité des Empereurs Ottomans, à divers usages pieux qui regardent la Mecque. Ainsi quoique l'on pût représenter au contraire, il est probable que le zéle de maintenir les fondations faites en faveur de ce lieu, & la crainte de fortifier les Chrétiens dans une mer qui en est si voisine, prévaudroit auprès des Ministres de la Porte.

Mais n'eût-on rien à craindre de ce côté-là, on rencontreroit des obstacles insurmontables du côté de l'Egypte même. En effet, on doit observer que sa plus grande richesse vient du commerce de la mer Rouge. Ainsi dès qu'on parleroit d'y permettre un établissement pour les Marchands Chrétiens, les principaux négocians du pays qui sont presque tous Asaphs, ou Janissaires, ou du moins sous la protection de ces différens Corps, dont ils achetent l'appui d'une partie des profits qu'ils font à ce commerce, ne manqueroient pas de s'opposer fortement à ce dessein. Un Bacha auroit beau le favoriser. J'ai déja

fait voir ailleurs qu'un Bacha du Caire ne peut rien que du consentement des différens Corps de milices, qui dans ce pays-ci sont sans cesse occupés des vües de leurs interets. Il ne faut pas penser d'ailleurs qu'on pût si aisément gagner la protection d'un Bacha, en lui représentant les avantages qui lui viendroient de deux ou trois pour cent, qu'il tireroit sur toutes les marchandises qu'on feroit passer par l'Egypte. J'ai déja averti que les Turcs aiment mieux l'œuf du jour que le poulet du lendemain. Ordinairement ils comptent peu sur l'avenir, & les Bachas moins que tout autre, parce que d'un jour à l'autre, ils sont exposés à se voir déposés de leur emploi. Il faudroit donc leur parler de comptant, & laisser la considération des avantages à venir, qui grossiroient les revenus du Grand Seigneur, à la modération des Ministres de S. H. Que si après avoir gagné un Bacha, on vouloit encore s'assurer de toutes les Puissances de l'Egypte, qui naturellement, & par leur propre intérêt, seroient indisposées contre un pareil projet, il faudroit compter sur des sommes très-considérables. Enfin après une infinité de dépenses, ce projet seroit encore exposé à être renversé par la moindre émotion qu'il seroit facile d'exciter ici, ou au Suez. Les prétextes ne manqueroient pas. La religion en fourniroit de plausibles. On répandroit le bruit que nous cherchons à nous rendre maîtres de la mer Rouge, pour nous emparer de la Mecque; & tout ce qui suit d'une pareille opinion. Les motifs du bien public viendroient après; la ruine des doüannes du Grand Seigneur; tout le commerce entre nos mains. Envain protesterions-nous, que nous n'apporterions aucunes marchandises pour l'Egypte; la crainte que cela n'arrivât, rendroit le mal déja présent. On devroit s'attendre de même à des avanies fréquentes, & cela sur le moindre prétexte; d'où il est naturel de conclure, que du côté de l'Egypte même, il seroit presque impossible de réussir dans cette entreprise.

J'avoüe que si l'on pouvoit parer à ces plaintes, il ne seroit pas si difficile de remédier aux difficultés qu'on rencontreroit, comme je viens de le dire, dans la navigation de la mer Rouge. Elle n'est pas en effet aussi étroite qu'on nous la décrit. Ainsi avec quelque pratique qu'on acquereroit insensiblement, on pourroit tenir la mer la nuit comme le jour, naviger à vent contraire, ce que les Turcs ne font pas, & enfin choisissant une

Moïens d'y réussir.

conjonćture favorable, passer des derniéres terres de l'Hyémen au dessus de Gedda, jusqu'à celles qui dépendent directement du Grand Seigneur, sans avoir besoin de faire de l'eau. Ce trajet n'est pas de deux cens cinquante milles. On peut d'ailleurs mouiller par-tout en sureté, n'y ayant aucunes forteresses sur les côtes, & le fond étant bon par-tout. La mer Rouge est aussi fort douce, & n'est point sujette à aucune tempête violente. S'il s'y trouve des courants qui ramenent vers son embouchure, il y en a d'autres qui portent au contraire. La terre outre cela jette des vents dont il est aisé de profiter. Enfin on pourroit encore cotoier le rivage de l'Ethiopie, aussi-bien que celui d'Arabie, & étudier par la pratique les avantages, ou désavantages des lieux & des saisons.

La possibilité de ce projet s'est justifiée par l'arrivée d'un vaisseau Indien, qu'on vit il y a quelque tems, aborder en droiture au Suez, sans avoir touché à Gedda. Il fut accueilli ici plus que favorablement, & pour l'engager à un second voiage, & exciter les autres à tenter la même entreprise, il n'y eut sorte de bons traitemens qu'il ne reçût de la part des Puissances. Un Bacha trouve son compte avec ces étrangers, & les marchands du pays y rencontrent aussi leur avantage; mais ce ne seroit pas la même chose avec nous, à moins que nous ne payassions les droits entiers, & que nous ne nous défissions de nos marchandises sur le pays même. En ce cas, tout changeroit de face du côté de l'Egypte. Les Bachas profiteroient considérablement de ce commerce par la dixme des effets qui leur reviendroit, & qui cependant, suivant l'estime ancienne, se réduiroit à cinq ou six pour cent. D'un autre côté, les négocians d'Egypte au lieu d'aller acheter les marchandises des Indes à la Mecque, & de les transporter ici par terre, comme ils font, pour s'exempter de paier la doüanne, parce qu'on ne leve aucuns droits sur tout ce qui vient par la caravane de la Mecque, acheteroient bien plus volontiers ces mêmes marchandises au Suez, ou au Caire, si l'on aimoit mieux les y vendre en gros, que de les débiter en détail. Ce n'est en effet que dans ce dernier cas que la jalousie subsisteroit toute entiére, parce que par là on leur enléveroit un commerce qu'ils regardent comme leur étant absolument propre.

Il est donc clair que comme dans l'exécution de ce projet,

qui tend à lier les Indes à l'Europe par le moïen de la mer Rouge, il ne seroit pas impossible de lever les obstacles qu'on y rencontreroit, eu égard à la difficulté de la navigation sur cette mer; ceux qui s'y opposeroient du côté de l'Egypte ne seroient pas non plus insurmontables. Une ouverture que me fit le Kiaïa du Bacha, donneroit encore jour à les applanir. Dans une visite que je lui rendois, cet Officier me proposa de faire venir des bâtimens François au Suez; & sur ce que je lui répondis, que cette démarche donneroit de l'ombrage & de la jalousie aux marchands du pays, il m'assura qu'il se chargeroit lui-même d'applanir ces difficultés, & que pour l'entiére sureté de ces vaisseaux, non-seulement il engageroit ces marchands à me donner caution qu'il ne leur seroit fait aucun tort, ni aucune avanie, mais me feroit même obtenir tous les commandemens nécessaires. Je repartis qu'il ne m'étoit pas possible de m'engager à ce qu'il souhaitoit de moi; que ce commerce convenoit peu à la nation; qu'au reste comme nous avions un établissement considérable dans les Indes, & que nous étions obligés de faire venir les marchandises que nous en tirions par la grande mer, dont la navigation n'étoit pas sure en certaines saisons de l'année, nous ne serions pas fâchés d'avoir au Suez une petite Tartane d'avis, pour faire passer surement à Surate & ailleurs des nouvelles, qu'on ne pouvoit y envoier en tout tems par l'Océan. Le Kiaïa accepta ma proposition. Il me dit de faire venir la Tartane, & qu'il en répondoit sur sa tête. Le Bacha à qui je rendis visite quelques jours après, & que cet Officier avoit d'abord instruit de toute notre conversation, comme d'une affaire qui pouvoit dans la suite leur rapporter des profits considérables, me dit en le quittant, qu'il avoit été informé du projet, dont j'avois parlé à son Kiaïa, & qu'il seroit bien aise de s'en entretenir avec moi.

Quoique je n'aye pas cru devoir suivre davantage cette affaire dans l'incertitude où j'étois, si la Cour donneroit dans ce projet, je ne doute pas cependant que ce petit essai ne pût dans la suite ouvrir la route à de plus grands desseins, & assurer enfin aux sujets du Roi, le commerce de la mer Rouge. Pour y réussir, je crois qu'il seroit d'abord nécessaire d'établir un François à Gedda, sous prétexte seulement de veiller à la fureté des lettres qu'on envoie à Surate, où qui viennent de ce pays-là. Gedda, quoi-

qu'il y ait dans ce port un Bacha nommé par la Porte, ne laisse cependant pas d'être soumis aux ordres du Gouverneur d'Egypte. Les differens Corps de milices que le Grand Seigneur entretient dans ce pays-ci, y ont leurs Officiers, & y envoient une garnison qui se releve tous les ans. De-là on peut raisonnablement conclure, qu'un Consul du Caire seroit en état de protéger un homme qu'il auroit établi dans ce lieu. On pourroit joindre à cet homme deux ou trois Religieux qui exerceroient la médecine. Par là ils ne manqueroient pas de se faire considérer, & la nécessité que les habitans auroient de leur secours, affermiroit d'abord ce petit établissement. Cependant rien ne seroit plus naturel dans ces circonstances que de mettre une Felouque sur la mer Rouge, sous prétexte de tirer d'Egypte les provisions nécessaires pour l'entretien de ce peu de François; & de cette felouque qui périroit dès qu'on le jugeroit à propos, naitroit un bâtiment plus considérable capable de faire le voiage de Surate. Il ne s'agit point en pareil cas d'avoir égard aux risques que pourroit courir ce petit vaisseau sur les côtes de l'Arabie, où à ce qu'il en couteroit pour soutenir l'établissement qu'on se proposeroit de faire à Gedda. Quoiqu'il arrivât la dépense médiocre qu'on sacrifieroit pendant quelque tems à l'entretien de deux ou trois personnes sur cette côte, ne seroit pas inutile selon toutes les apparences. Quand elle ne rendroit pas dans la suite avec usure l'argent qu'on y auroit emploié, la somme ne seroit pas assez considérable pour ne point vouloir risquer de s'éclaircir à ce prix de ce qu'il y auroit à faire de ce côté là pour le commerce. Par là du moins on accoutumeroit les Turcs à voir nos bâtimens sur la mer Rouge.

D'ailleurs, pourquoi ce projet ne réussiroit-il pas? Les Anglois vont à Moka, & même à Gedda; ils y sont bien reçus. Il y a toutes les apparences du monde que les vaisseaux François n'y seroient pas regardés plus indifféremment. Un Consul établi à Gedda les favoriseroit, sans qu'il parût destiné à les protéger, & trouveroit ensuite le moien de les faire passer jusqu'au Suez. Pour qu'on ne s'effarouchât plus d'eux, il suffiroit qu'un Bacha, qu'on auroit gagné, le voulût de la sorte, & parût les y forcer. On pourroit encore arriver au même but par le moien des milices établies à Gedda, qui n'ayant pas toujours des bâtimens pour faire le voiage du Suez, demanderoient l'usage de

nos vaisseaux, lorsque l'occasion s'en présenteroit. Pour écarter tout soupçon & toute espéce de jalousie, on auroit soin de mettre les canons à terre, comme le pratiquent les vaisseaux Turcs, lorsqu'ils sont entrés dans la mer Rouge. Rien ne gagne & n'apprivoise tant les hommes, que l'attention que l'on a à se conformer à leurs maniéres. D'ailleurs on n'auroit qu'un équipage peu nombreux; s'il étoit même nécessaire, on perdroit sur les nolis *; on éviteroit avec soin de se trouver en concurrence avec les Turcs, dans toutes les entreprises qu'on feroit; enfin on travailleroit à se rendre préférables à tous ceux qui navigent sur cette mer, afin d'abolir insensiblement l'habitude de se servir de leurs bâtimens.

En se conformant exactement à ces regles, de quoi ne viendroit-on pas à bout? Les Turcs entretiennent sur la mer Rouge environ vingt vaisseaux, presque tous vieux & usés, qui tous les ans font le voiage du Suez à Gedda, & de Gedda au Suez. Ces bâtimens, comme je l'ai déja dit, sont sans ponts, sans canons, & sans défense. Combien d'accidens ne peuvent pas arriver à une flotte si pitoiablement équippée, & qui pendant la plus grande partie de l'année n'a pas plus de sept à huit matelots à bord de chaque vaisseau? Le moindre Corsaire, à qui il prendroit fantaisie d'entrer dans la mer Rouge, conduit par un pilote de quelque peu d'expérience, l'iroit bruler jusques dans le port de Suez, où elle est à l'ancre pendant les mois de Janvier & de Février. Indépendamment même de cet accident, il est impossible qu'elle subsiste encore long-tems, & qu'elle ne périsse enfin de vieillesse. Or si ces bâtimens, qui sont les restes d'une flotte beaucoup plus considérable, devenoient une fois inutiles, je mets en fait que rien ne seroit capable de les rétablir, tant à cause des dépenses immenses que demande la construction des vaisseaux sur cette mer, que des longueurs extrêmes qu'elle entraîne nécessairement avec elle. Que si dans une circonstance si favorable nous avions des vaisseaux de ce côté-là, qui doute que les Turcs ne se portassent d'eux-mêmes à y avoir recours? Pour moi je suis persuadé que dans une pareille conjoncture on pourroit les engager à nous accorder même des magasins au Suez. Pourroient-ils remettre en de meilleures mains, un commerce qui leur seroit échappé sans ressource?

* Droit de passage sur un vaisseau.

Quel avantage ne trouveroient-ils pas d'ailleurs dans cet établissement, puisque par le moïen de nos vaisseaux ils pourroient passer commodément à la Mecque, & s'épargner les dangers & les fatigues de quatre-vingt jours de marché qu'ils sont obligés de faire au travers des deserts brûlans, où ils manqueroient des choses même les plus nécessaires à la vie, s'ils ne les portoient avec eux. C'est ainsi que la France pourroit réussir à se rendre maîtresse du commerce de la mer Rouge, par le moïen de laquelle on pourroit recevoir en Europe les marchandises des Indes avec autant de sureté que de promtitude, & faire passer aux Indes presque sans risque & sans frais tout ce qu'on y porte par l'Océan avec tant de peril & de dépense.

Je l'ai déja dit, les sommes les plus considérables, les Catéchérifs les plus absolus ne produiront jamais aucun effet, lorsqu'il s'agira d'introduire des nouveautés dans ce pays-ci; aulieu qu'on peut esperer d'y réussir dans tout ce qu'on entreprendra, dès qu'on sera assez habile pour feindre beaucoup d'indifférence pour les choses mêmes qu'on desirera le plus. Il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec les Turcs, lorsqu'on sçait joindre habilement la patience avec la libéralité. Mais comme ils sont fort attachés aux coutumes établies parmi eux, il faut user de beaucoup d'adresse pour détruire celles qu'on trouve contraires à ses desseins, & pour en insinuer d'autres, qui y soient conformes. Pour réussir avec cette nation, il faut toujours s'y prendre d'une maniére imperceptible. Par cette conduite du premier pas on arrive infailliblement au second, & le second ne manque guéres de mener plus loin. Qui, par exemple, auroit jamais pensé il y a vingt ans, lorsque le peuple d'Alexandrie se souleva à la premiére balle de Caffé qu'on y embarqua pour Marseille, qu'on y verroit un jour sans le moindre murmure charger des vaisseaux entiers de cette marchandise ? Rien n'est cependant plus commun aujourd'hui. Enfin puisque les Chrétiens d'Egypte trafiquent librement à Gedda, pourquoi avec le tems les François ne pourroient-ils pas en faire de même, surtout si l'entreprise étoit conduite avec prudence, & que dans les commencemens principalement on évitât avec soin de donner aucun sujet de jalousie aux Marchands Mores ?

Difficulté de tirer des chevaux d'Egypte.

Cette idée me fait penser, que peut-être ne seroit-il pas non plus impossible de faire sortir des chevaux d'Egypte. Cependant on

on doit être persuadé que ce n'est pas une entreprise aussi facile, qu'on pourroit le penser, & que si on tentoit d'en venir à bout ouvertement, il n'y a point d'obstacles auxquels on ne dût s'attendre de la part de la nation. Les Turcs, comme je l'ai déja dit, sont ennemis des nouveautés plus qu'aucun autre peuple du monde. Il suffit qu'une coutume ne soit point en usage parmi eux ; c'en est assez pour que sous main ils mettent tout en œuvre pour traverser les desseins de ceux qui travailleroient à l'introduire. C'est ce que j'ai éprouvé moi-même au sujet de quelques chevaux que j'avois dessein de faire passer en France. J'ai parlé ailleurs des liaisons intimes que j'avois avec Ismaël Bacha du Caire. Je lui fis demander un commandement pour embarquer seulement deux chevaux ; mais malgré l'amitié dont il m'honoroit, mes Drogmans, que j'avois chargés de cette commission, n'en purent tirer d'autre reponse, sinon qu'il me l'accorderoit volontiers pour un nombre beaucoup plus considérable, si l'usage du pays pouvoit le permettre. Achmet Aga Kiaïa des Janissaires ne put de même obtenir d'ordre pour en faire embarquer un, dont il avoit dessein de faire présent à la Cour. Enfin lorsque j'ai fait pressentir sur le même sujet le Bacha, qui gouverne aujourd'hui l'Egypte, il n'a jamais donné que des réponses generales, qu'il étoit de mes amis, & qu'il me serviroit dans l'occasion.

On voit par-là que sans un Catéchérif de la Porte il n'y a aucun lieu d'esperer de pouvoir jamais tirer ouvertement des chevaux de l'Egypte. Il ne reste donc plus pour y réussir, que d'user d'adresse, & de prendre des voies indirectes. S'il ne s'agissoit, par exemple, que d'un cheval, ou de deux, on en viendroit peut-être à bout, lorsque les vaisseaux du Roi mouïllent au Biquier. Avec trente ou quarante piastres on gagneroit l'Aga, qui commande dans cette petite forteresse; & la nuit on se rendroit au rivage avec la chaloupe, dans laquelle on embarqueroit les chevaux qu'on voudroit faire passer en France. Cependant comme il seroit nécessaire de les faire venir de Rosette jusques-là, je ne vois pas que cette voie soit pratiquable. Il faudroit pour cela trouver à les remettre à Rosette, sans donner aux Turcs aucun sujet de soupçon ; & cette seule précaution me paroît aussi difficile que tout le reste.

Voies différentes d'y parvenir.

J'avoue que tous les ans on pourroit embarquer ouvertement trois ou quatre chevaux au Biquier, lorsqu'il s'y trouve des vaiss-

ſeaux François en charge pour Tunis, ou pour Alger. Rien ne ſeroit alors plus facile que de faire paroître un Turc, qui les feroit paſſer ſous ſon nom, ſous pretexte de les conduire au Bey, ou au Roi de ces différentes places. Le Kiaïa des Janiſſaires s'eſt offert lui-même à me rendre ce ſervice, lorſque l'occaſion s'en preſenteroit. La difficulté conſiſteroit à gagner le Capitaine François, & je ne ſçai ſi on en viendroit aiſément à bout. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ne s'expoſeroit pas légérement aux riſques qu'il croiroit courir en embarquant ces chevaux, & qu'il ne les embarqueroit même qu'avec peine, à cauſe de la quantité d'eau, dont il ſeroit obligé de faire proviſion pour eux ſur un bord, où il auroit d'ailleurs grand nombre de paſſagers Turcs.

Cela ſuppoſé, il me ſemble que la voie la plus ſure & la plus facile, pour tirer des chevaux de ce pays, ſeroit d'en charger une barque entiére à Aléxandrie, ou à Damiette. Il ne ſe paſſe point d'année, qu'il ne ſe trouve ici pluſieurs perſonnes de conſidération, qui noliſent des vaiſſeaux François pour les tranſporter à Conſtantinople. Souvent ils embarquent des chevaux ſur le même vaiſſeau, qui les porte; Quelque fois auſſi, lorſqu'ils en ont un nombre conſidérable, ils loüent des barques particuliéres pour les paſſer en même tems. Or il n'y a aucun de ces Seigneurs, qui pour avoir un vaiſſeau à meilleur marché, & obliger le Capitaine, ne ſe prêtât volontiers à couvrir l'embarquement de quinze ou vingt chevaux. On les metroit ſur une barque particuliére, & ce Seigneur paroîtroit la noliſer ſous ſon nom comme le vaiſſeau. Peut-être auſſi le Bacha accorderoit-il ſon commandement pour embarquer des chevaux, ſi on lui faiſoit entendre qu'ils fuſſent deſtinés pour l'Ambaſſadeur de Sa Majeſté à Conſtantinople. Quoiqu'il en ſoit, quand toutes ces voies manqueroient, on pourroit toujours avoir recours à la Caravane, qui tous les ans retourne par terre à Tripoli. Par-là il ſeroit aiſé de faire ſortir d'ici tel nombre de chevaux qu'on voudroit, ſans donner aucun ombrage, en les confiant, comme cela s'eſt autrefois pratiqué, à des Arabes, dont on auroit ſoin de prendre auparavant toutes les aſſurances poſſibles.

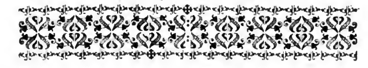
Les chevaux ne coutent ici que ſept à huit ſols par our de nourriture; ce qui en faciliteroit l'emplette, au cas qu'on voulût en faire paſſer un grand nombre en France. En effet pour cacher ce deſſein à la nation, il ſeroit neceſſaire d'uſer d'une gran-

de précaution, & de ne les acheter que l'un après l'autre. Une emplette nombreuse faite toute à la fois ne pourroit guéres manquer d'effaroucher les esprits; pour les endormir & s'épargner les risques de voir échoüer son projet, il seroit à propos de le conduire sans bruit & insensiblement. Lorsqu'on se seroit fourni d'un nombre de chevaux un peu considérable, je pourrois en prendre une partie sous mon nom, & quelqu'un de mes amis se chargeroit du reste. En tout cas, si le nombre faisoit ombrage, on en seroit quitte pour dire qu'on les achete par ordre de l'Ambassadeur de France. Au reste je ne dois pas oublier d'avertir, que si on vouloit des chevaux de ce pays-ci, il seroit bon d'y envoyer des mords de France. Ceux dont on se sert ici sont trop rudes, & ne ramenent point la tête des chevaux.

Telles sont, Monsieur, les idées qu'un long séjour dans ce pays, joint à un peu d'experience du génie & de la façon de penser & d'agir des peuples qui l'habitent, m'a données sur le commerce qui se fait en Egypte, & sur l'utilité que les sujets de Sa Majesté pourroient en tirer pour l'avantage du roïaume. Je ne chercherai point à me justifier de vous avoir entretenu si longtems d'une matiére que tout autre jugeroit peut-être peu interessante. Votre curiosité embrasse tout, aussi bien que votre génie. Je suis, &c.

Au Caire ce .....





LETTRE DERNIÉRE.

DESCRIPTION DES CARAVANES,

Et en particulier de celle qui part tous les ans de l'Egypte pour le pélerinage de la Mecque;

Avec des remarques sur cette ville & sur celle de Médine, sur le tombeau de Mahomet, sur la maison d'Abraham, &c.



J'ETOIS au bout de ma carriére, lorsque vous m'avez obligé, Monsieur, de remettre encore une fois la main à la plume. Ce que je vous ai dit dans ma Lettre précédente de ces Caravanes nombreuses, qui de différentes parties de l'Asie & de l'Afrique viennent tous les ans faire le commerce en Egypte, vous a fait naître la curiosité de connoître plus particuliérement ce que c'est que ces associations différentes, les diverses routes qu'elles tiennent pour se rendre dans ce pays, les dangers qu'elles ont à courir dans ces longs & pénibles voiages, & les secours qu'elles trouvent dans leur nombre, ou dans leur industrie. Avouez, Monsieur, qu'en exigeant de moi que j'entre dans un semblable détail, vous cherchez peu à ménager ma complaisance. En effet tant de relations ont parlé des Caravanes, qu'il semble inutile de retoucher cette matiére. Combien de voiageurs ont traité de l'ordre de leur marche & de leurs campemens, des régles qui s'observent dans ces compagnies, & des avantages réciproques que tirent les unes des autres les différentes personnes qui les composent? Il est vrai qu'à ces descriptions générales il y en a peu, je pense, qui ayent joint un détail particulier de ce que vous désirez sçavoir. C'est des Caravanes particuliéres

qui viennent en Egypte, que vous souhaitez d'être instruit; & peut-être regardez-vous ce sujet comme faisant partie de l'obligation que je me suis imposée de vous satisfaire sur tout ce qui a quelque rapport avec un pays si célébre. Il est juste, Monsieur, de remplir mes engagemens. Cette matiére me fournira peut-être encore l'occasion de vous entretenir de certaines particularités, que vous trouverez curieuses & assez nouvelles.

Des avantages que l'on trouve dans les Caravanes.

Les Caravanes ne sont autre chose que des associations de plusieurs personnes, marchands, ou voiageurs, qui voulant tous arriver au même terme, se réunissent pour faire ensemble la même route. Sur cette seule idée, on conçoit d'abord que l'agrément a été le premier principe de ces sortes d'associations. Il y a peu de personnes en Europe, qui n'ayent quelquefois éprouvé l'ennui que l'on trouve à voiager seul, & le plaisir que l'on goute au contraire, lorsque dans une longue route, on a le bonheur de rencontrer compagnie. Que seroit-ce, si ces sortes de personnes avoient jamais été obligées de voiager en Asie, ou en Afrique? En Europe les routes sont diversifiées, & toujours bordées de prairies, ou de campagnes cultivées, de collines fertiles, de villages & de hameaux très peuplés. Tant d'objets divers dissipent l'esprit, & amusent du moins un moment. On peut même se flatter qu'au bout de deux ou trois jours de marche, on rencontrera quelque ville. Enfin je pourrois ajouter qu'on n'y voiage presque jamais absolument seul, sur-tout dans les grandes routes. En Orient au contraire, rien ne dissipe les regards, rien ne réjouit l'imagination. Jamais pays ne fut plus propre à favoriser la plus légére disposition qu'on pourroit avoir à la méditation, c'est-à-dire, à la mélancholie. Ce ne sont de toutes parts que montagnes arides, que plaines stériles & à perte de vüe, que campagnes inhabitées. A peine au bout de plusieurs journées de chemin peut-on se flatter de rencontrer quelque misérable cabane. Conçoit-on bien l'ennui mortel, auquel se livreroit un voiageur, qui au milieu de ces vastes déserts pourroit avec quelque fondement se regarder comme le seul Etre vivant qui fût sur la terre?

Cependant on peut dire que l'agrément n'est pas la plus forte raison qui engage les voiageurs à se réunir, pour traverser de compagnie ces pays incultes & inhabités. Comme il s'en trouve

peu parmi eux d'assez puissans pour se procurer par eux-mêmes les secours dont ils peuvent avoir besoin dans ces solitudes, la nécessité de s'aider réciproquement les uns les autres dans les dangers extraordinaires auxquels ils peuvent être exposés, tels que sont ceux de manquer d'eau, ou de vivres, est sans doute le principal motif qui les oblige à s'associer de la sorte. En effet, comme ils ne manquent jamais de se fournir dans les caravanes, de clefs, & d'autres instrumens propres à creuser des puits dans les sables, il est évident que des hommes nombreux qui travaillent de concert pour repousser le danger éminent que le manquement d'eau produit, y réussissent bien plutôt que deux ou trois particuliers, qui souvent ne pourroient en venir à bout dans un tems assez court pour se soustraire à la mort. Quelque mauvaise que soit l'eau de ces puits, dans ces extrémités elle ne laisse pas de suppléer à la bonne. Il est de même très-naturel que dans une caravane nombreuse il se rencontre toujours quelque particulier qui fasse plus de provisions qu'il n'est nécessaire pour arriver sans besoin aux lieux où l'on peut recouvrer des vivres, soit par une précaution surabondante, ou même dans la vûe d'en retirer quelque profit, en les revendant à ceux qui pourroient en manquer.

Enfin outre ces avantages, on en trouve encore un très-considérable dans les caravanes; c'est d'être en état de se défendre des entreprises des voleurs. On sçait que dans l'Orient les voiageurs ne sont point exposés à de plus grand danger que celui d'être attaqués par les Arabes. Ces peuples vagabonds courent sans cesse la campagne & les déserts, & font rarement quartier à quiconque ne se trouve pas en état de leur faire tête. Combien de voiageurs & de marchands ont perdu par leurs mains les biens & la vie! Or on conçoit facilement quel avantage on a dans les caravanes, pour se délivrer de ces périls. Comme on est en grand nombre, on peut plus aisément veiller sur les démarches de ces troupes de brigands qui ne manquent guéres de voltiger sur les grandes routes, & d'éviter leurs surprises. Si malgré cela on est attaqué, on se trouve du moins disposé à les recevoir, & à les repousser avec moins de peine. Dans ces occasions le désir de défendre ses biens & sa vie, joint à l'espérance d'avoir le dessus, donne du cœur aux plus timides. On s'anime, on s'encourage les uns les autres; & si dans une

compagnie de trois ou quatre cens marchands la plus grande partie est sans armes, il s'y en trouve toujours beaucoup qui en sont fournis, sur-tout de sabres & de mousquets. Il n'en faut pas davantage pour faire tête aux Arabes, qui eux-mêmes ne sont pas mieux armés.

Tels sont les avantages qui depuis un certain tems ont rendu l'usage des caravanes si fréquent dans tout l'Orient. Mon dessein est uniquement de vous entretenir de celles qui ont quelque rapport à l'Egypte. Je commence par la caravane de Nubie.

De la caravane de Nubie.

J'ai déja parlé ailleurs des radeaux, à la faveur desquels les peuples de la Nubie franchissant ces cascades épouventables que le Nil forme dans son cours, se rendent en Egypte en suivant toujours le cours de ce fleuve. Il se trouve même quelques Nubiens, qui indépendamment de ces radeaux viennent ici à pied, en cotoïant toujours les rivages du Nil, sans jamais s'en écarter. On s'étonnera sans doute que ces malheureux ayent assez de courage pour supporter les fatigues d'un voïage aussi pénible, que doit l'être celui-là. Cependant j'espere qu'on ne sera pas moins surpris d'apprendre la route qu'on tenoit autrefois, pour passer d'Egypte en Nubie & de Nubie en Egypte, avant qu'on eût trouvé la voie des caravanes. Alors depuis Dongola jusqu'ici on descendoit, & on remontoit le Nil en batteau malgré ces cataractes affreuses, dont j'ai parlé en traitant du cours de ce fleuve. Pour y réussir on avançoit les bateaux le plus proche des cataractes qu'il étoit possible. Là on les déchargeoit de toutes les marchandises, qui y étoient embarquées, & plusieurs hommes prenant sur leurs épaules ces batteaux qu'on faisoit exprès fort petits & fort légers, les transportoient de la sorte jusqu'au dessus de la cataracte, tandis que d'autres se chargeoient des marchandises qu'ils rendoient au même endroit. On rechargeoit ensuite les batteaux; on les remettoit sur le Nil, & on passoit ainsi de cataracte en cataracte, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à les franchir toutes. La même chose se pratiquoit à l'égard des batteaux, qui descendoient en Egypte. C'est ainsi que les Sauvages de l'Amérique navigent sur le fleuve S. Laurent, dont le cours, ainsi que celui du Nil, est embarassé de sauts fréquens & très dangereux. On conçoit sans peine qu'outre les longueurs & les fatigues inséparables de cette route, elle emportoit nécessairement une dépense très considérable.

Aujourd'hui on a trouvé un chemin beaucoup plus court, en faisant passer par les deserts de Nubie en Egypte, & réciproquement d'Egypte en Nubie les marchandises sur des chameaux. La caravane de Nubie vient deux fois par an en Egypte, & part de Gary, lieu situé sur la rive gauche du Nil à trois ou quatre journées en deça de Dongola. C'est-là que les Marchands de Sannar capitale du Fungi, ceux de Gondar capitale de l'Ethiopie, & plusieurs autres de divers endroits de l'Afrique, s'assemblent dans un certain tems qu'ils sçavent convenir à leur marche. A son départ de Gary la caravane quittant les bords du Nil, & s'enfonçant dans les deserts de la Libye, qu'elle traverse, arrive en treize journées de marche à une vallée d'environ trente lieües d'étendüe. Cette vallée, qui va presque du Nord au Sud, est couverte de palmiers & très bien cultivée, parce qu'on y trouve de bonne eau, en creusant seulement un pied dans la terre. C'est une espéce de prodige que de rencontrer cette langue de terrain fertile au milieu des sables & des deserts arides, qui l'environnent. Après quelques jours de repos dans cet agréable séjour, la caravane passe un jour entier entre des montagnes escarpées, & dans un chemin uni & fort étroit. Delà elle arrive à une gorge de montagne, par où traversant cette chaine, dont j'ai parlé, qui régne le long du Nil du côté de la Libye, elle se rend enfin à Manfelout ville de la haute Egypte, où les droits du Prince se payent en esclaves noirs, & où la caravane rejoint le Nil pour la premiére fois depuis son départ de Gary.

Comme depuis leur départ de cet endroit de la Nubie ces caravanes sont obligées de marcher sept jours entiers dans des deserts si arides, qu'il n'est pas possible d'y trouver seulement une goute d'eau, il faut nécessairement que les chameaux qu'elle a à sa suite passent tout ce tems là sans boire. Ce n'est pas qu'on ne fasse provision d'eau avant que de se mettre en marche; mais le peu dont on s'est chargé est réservé pour l'usage des hommes & de quelques mules, qu'il faut abreuver de tems en tems, si on ne veut pas qu'elles périssent.

Maniére d'accoutumer les chameaux à endurer la soif.

Il est aisé de s'imaginer combien doivent souffrir alors ces animaux, qui outre le poids qu'ils portent, sont continuellement exposés à un Soleil ardent, qui redouble leur soif, & ne marchent que dans des sables brulans, dont la chaleur est insupportable. Aussi après une si pénible route sont-ils dans un état à faire

faire pitié. La manière dont on s'y prend pour leur rendre cette soif supportable est curieuse & singulière. Comme la vie des chameaux est très longue, & dure ordinairement jusqu'à cinquante ans, quelquefois même jusqu'à soixante, les peuples de l'Orient à qui ces animaux sont très utiles pour le transport des marchandises, commencent de bonne heure à les dresser de manière qu'ils puissent aisément supporter dans la suite les plus grandes fatigues. Dans cette vüe ils ne les font jamais boire qu'une fois par jour, dans les endroits même où ils auroient la commodité de le faire plus souvent, afin de les accoutumer dès leur naissance à être sobres à cet égard. Mais lorsqu'il s'agit d'un voïage, où l'on sçait qu'on ne trouvera point d'eau pendant une certaine quantité de jours, comme dans celui dont il est ici question, on les y prépare long-tems avant le départ par une abstinence encore plus grande. On commence d'abord par ne les faire boire que tous les deux jours; on pousse ensuite cette abstinence jusqu'à trois, à quatre, à cinq, & à six jours, enfin jusqu'à sept; & lorsqu'on est venu à bout d'accoutumer ces animaux à supporter la soif jusqu'à ce terme, la caravane se met en marche. Il est certain que sans cette ressource, il ne seroit pas possible de voïager en Afrique, surtout du côté par où cette partie du monde confine à l'Asie, dont elle est séparée par des deserts affreux & de vastes solitudes toujours arides. Enfin au bout de sept jours la caravane arrive dans un endroit, où en creusant un peu dans le sable, on trouve une eau assez mauvaise, & d'un goût aigrelet. Cependant quelque mauvaise qu'elle soit, on ne laisse pas d'en donner aux chameaux. Les hommes même sont obligés d'en boire faute d'en avoir de meilleure, & d'en faire même provision pour trois autres jours qu'ils ont encore à passer dans des deserts, où l'eau n'est pas moins rare.

Les incommodités d'une route si pénible sont sans doute assez grandes, pour engager à plaindre ceux que leur état oblige de s'y exposer. Cependant ce n'est encore rien en comparaison des dangers qu'ils ont à courir à chaque instant. Ils sont tels, que souvent ils ont fait périr des caravanes entiéres. Le premier de ces dangers est, que les caravanes étant obligées de traverser des plaines immenses de sable, où il n'est pas possible de remarquer aucune trace de chemin, si leurs conducteurs, que les Arabes appellent *Experts*, viennent à s'égarer dans ces routes inconnües, *Dangers de cette caravane.*

il est impossible que la provision d'eau nécessaire pour les conduire en droiture au terme où elles devoient en trouver de nouvelle, suffise pour ce retardement, qui les éloigne souvent de plusieurs journées. On voit donc d'abord les mules, les mulets, & les chevaux, privés du rafraichissement qui leur est nécessaire plusieurs fois le jour, expirer dans ces déserts brulans de soif & de lassitude. Les chameaux même malgré leur sobrieté ont bientôt après le même sort, & les hommes errans dans ces solitudes affreuses périssent souvent jusqu'au dernier, avant que d'avoir pû trouver une goutte d'eau pour appaiser leur soif, & éloigner la mort qui les enleve les uns après les autres.

Le danger est encore infiniment plus grand, lorsque le vent de Midi vient à s'élever dans ces déserts. Le moindre mal qu'il puisse faire, c'est de dessécher les outres, ou peaux de bouc remplies d'eau, dont on a soin de faire provision dans ces voiages, & de priver ainsi les hommes & les animaux de l'unique ressource qu'ils puissent avoir contre ses ardeurs brulantes. Ce vent, que les Arabes appellent empoisonné, va même jusqu'à étouffer sur le champ ceux qui ont le malheur de le respirer; ensorte que pour se garantir des pernicieux effets de ce vent de feu, on est alors obligé de se jetter promptement contre terre, le visage attaché sur ces sables brulans, dont on est environné, & de se couvrir la tête de quelques linges, ou de tapis, de peur d'avaler par la respiration, la mort certaine qu'il porte partout avec lui. Encore est-on trop heureux lorsque ce vent, toujours d'ailleurs très-violent, n'éleve point de ces tourbillons de sables, qui obscurcissant l'air, ôtent aux conducteurs la connoissance de leur véritable route. Il s'est trouvé quelquefois des caravanes entiéres ensévelies sous le poids des sables, dont ce vent est souvent chargé; & on n'a découvert les cadavres de tant d'hommes & d'animaux engloutis par ces déluges de poussiére, que lorsqu'après plusieurs années un vent opposé avoit repoussé les sables d'un autre côté. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que ces corps qui dans les ardeurs de ces sables s'étoient toujours conservés aussi entiers qu'au moment qu'ils avoient péri, avoient d'ailleurs acquis une légéreté qui permettoit à un homme d'enlever d'une main le corps d'un chameau, dont le poids est ordinairement de trois à quatre cens livres, & qui n'en pesoit pas alors une vingtaine. Tant de dangers ne sont-ils pas capables de faire frémir? Les

mêmes fatigues, les mêmes perils se rencontrent dans le retour Est-il possible qu'il se trouve des hommes assez hardis pour braver ainsi mille morts? Est-il possible que l'amour du gain & l'interêt trouvent des hommes assez disposés à se laisser aveugler par la passion de s'enrichir, pour s'aller jetter eux-mêmes au milieu de tant de précipices dans l'espérance de la satisfaire?

La caravane de Nubie n'est pas la seule, qui de l'intérieur de l'Afrique vienne faire le commerce en Egypte. Plusieurs autres y abordent, comme je l'ai dit, par le côté des pyramides & du Faoumé, & apportent ici les mêmes marchandises. Tous les ans on en voit arriver une très nombreuse du roïaume de Tripoli, à laquelle se joignent les marchands d'Alger, de Tunis, & de Maroc, aussi bien que ceux qui veulent faire le pélerinage de la Mecque. Comme par le moïen des Lunes ils sçavent le tems précis auquel la caravane du Caire doit partir pour ce voïage, ils ne manquent pas de sortir de leurs pays plutôt, ou plus tard, selon la longueur de la route qu'ils ont à faire. Cette caravane se trouve beaucoup affoiblie au retour, parce que la plus grande partie des Marchands de Maroc, de Tunis, d'Alger, & de Tripoli, qui étoient venus par terre avec de l'argent seulement, ou des marchandises très fines, ayant employé leurs effets à la Mecque en marchandises des Indes, qui sont de volume, s'embarquent à Aléxandrie, & retournent par mer à Alger. Des autres caravanes de l'Afrique.

Il vient aussi tous les ans en Egypte plusieurs caravanes de la Syrie. Celles-ci n'ont rien de certain ni de fixe, soit pour le tems du départ, soit pour celui de leur arrivée. Du reste le voiage n'est pour elles, ni si pénible, ni si dangereux que pour les autres caravanes, parce que les déserts qui séparent ces deux régions, n'ont pas plus de trois journées de traverse, & que l'eau n'y est pas rare. On rencontre même sur cette route plusieurs caravanseras avec des fondations, pour fournir gratuitement aux voiageurs le pain & la viande qui leur sont nécessaires, & aux bêtes de charge, ou de monture, l'orge & la paille, dont elles ont besoin. Des caravanes de Syrie.

On trouve de semblables marques de la charité des Turcs dans toute l'étendüe de leur empire; & l'on peut dire à la loüange de cette nation, que de tous les peuples de la terre, il n'y en a point qui remplissent mieux les devoirs sacrés de l'hospitalité. L'Empereur Mahomet IV. avoit fait bâtir de ces ca-

ravanseras de distance en distance, depuis Constantinople jusqu'à Damas, & leur avoit assigné à tous pour leur entretien des revenus considérables. Là tout voiageur, Chrétien, Juif, ou Mahométan, est également bien reçu. On y trouve tout ce qui est nécessaire non-seulement aux besoins, mais encore à l'agrément de la vie. Plusieurs de ces logemens publics sont même accompagnés de bains, dont il y en a quelques-uns où l'eau est amenée par des acqueducs de trois & quatre lieües de longueur. Cette inclination au reste n'est point particuliére en Turquie aux seuls Souverains. Les Grands de l'Empire, les gens riches, de simples particuliers se font une loi d'emploier une partie considérable de leur bien à des fondations pareilles. Si par le malheur de la naissance la religion ne trouve pas là son compte, l'humanité du moins a lieu d'être bien satisfaite. De tels exemples devroient nous faire souvenir, que quoiqu'il s'en faille infiniment que nous n'en fassions autant, notre profession nous oblige à beaucoup plus.

On conçoit par là que les voiages qui se font par ces derniéres caravanes, ne se ressentent en rien des fatigues & des incommodités inséparables de celles dont j'ai parlé d'abord. Ils ont même tous les agrémens qu'on peut souhaiter, sur-tout pour les personnes riches. Les chameaux qui portent quatre ou cinq cens pesans, sont d'une très-petite dépense. Ainsi à la faveur de cinq ou six de ces bêtes de charge, les gens aisés peuvent sans risquer beaucoup faire porter des tentes, où ils ont des chambres pour eux, d'autres pour les domestiques, un lieu particulier pour faire la cuisine, un autre endroit qui sert de Divan, & où l'on reçoit les visites, des lits, ou sofas pour reposer, en un mot tout ce qui peut contribuer aux aises & aux commodités de la vie. Il faut avoüer au reste qu'elles ont des bornes fort limitées chez les Turcs, qui dans leurs voiages surtout, de quelque condition qu'ils soient, vivent d'une maniére très-frugale. En effet du biscuit qui leur tient lieu de pain, du ris avec de la graisse de mouton pour l'assaisonner, du bœuf qu'ils gardent dans des pots, & une tasse de caffé à la fin du repas, suffisent aux plus délicats pour faire bonne chére. Cependant lorsqu'ils trouvent des moutons, ou des poules à acheter, ce qui n'est pas rare dans la Syrie, & dans toute la Turquie en général, ils en augmentent volontiers leur ordinaire.

On porte aussi pour les besoins pressans, de la chair de buffle & de chameau sechée au Soleil, sur-tout lorsqu'on fait le voiage de la Mecque. Cette chair, dont j'ai gouté, & dont les troupes du Grand Seigneur usent dans les marches & dans les campemens, n'est point désagréable. Elle vaut certainement beaucoup mieux que les viandes salées qu'on donne à nos équipages, qui gâtent le sang, & produisent le scorbut.

De la Caravane de la Mecque.

Telles sont, Monsieur, les plus fameuses caravanes qui passent en Egypte pour y faire le commerce. Ce sont ces associations nombreuses de marchands étrangers, qui par les effets précieux qu'ils apportent dans ce pays, en font, comme je l'ai dit ailleurs, un des roïaumes des plus riches & des plus florissants du monde. Je ne m'arrêterai point à vous faire le détail des différentes marchandises qui entrent en Egypte par chacune de ces caravanes: Je vous en ai déja entretenu dans ma lettre précédente, & il n'est pas, je crois, nécessaire que je m'étende davantage sur cet article. Je viens à une matiére plus intéressante, & qui sans doute satisfera davantage votre curiosité. Je parle de cette célébre caravane, qui part tous les ans de l'Egypte pour la Mecque. Personne n'ignore la vénération profonde que toutes les nations soumises à la Loi de Mahomet ont pour cette ville. On sçait que les vœux les plus ardens de tous ces peuples sont d'en faire le pélerinage; que l'Alcoran leur en a fait même un précepte; que dans la vüe d'accomplir ce commandement formel de leur Prophête, & de satisfaire à leur dévotion particuliére, on voit partir chaque année de l'Asie & de la Turquie Européenne, des troupes nombreuses de pélerins qui s'estiment trop heureux d'exposer leur vie aux dangers des routes les plus périlleuses, pour pouvoir jouir une fois avant la fin de leurs jours, de la vüe d'un lieu que la superstition Mahométane a rendu si respectable; qu'enfin ceux qui ont le bonheur d'en revenir, sont dans la suite regardés par tous leurs compatriotes comme des saints. Les Turcs en Afrique, & en Egypte particuliérement, ne sont pas moins zélés qu'ailleurs pour ce fameux pélerinage. Tous les ans on voit arriver au Caire de Fez, de Maroc, de Tunis, d'Alger, de Tripoly, & des autres régions les plus reculées de la Barbarie, des peuples nombreux, qui ne traversent des pays immenses que dans le désir de faire ce voiage. A ces pélerins se joignent ceux que fournit l'Egypte, dont le nom-

bre n'est pas moins considérable. C'est de ces peuples différens réunis pour ce voiage fameux, que j'entreprends de vous entretenir. Avouez, Monsieur, que cette matiére mérite que j'entre dans un plus grand détail, puisqu'elle ne peut manquer de me fournir quelques particularités assez curieuses.

De la route qu'elle tient.

Quoique le pélerinage de la Mecque ait pour objet principal l'exécution d'un précepte absolu imposé à tous les peuples Mahométans, l'intérêt ne laisse pas d'y avoir aussi quelque part. Comme les négocians trouvent de grands avantages à se charger des marchandises des Indes, dont la foire, qui se tient tous les ans dans cette ville à la fête du petit Beiram, est toujours abondamment fournie, il n'y en a aucun qui n'entreprenne volontiers un voiage, dont il espére retirer une utilité considérable. La dévotion sert de voile à ce motif intéressé, ou si l'on veut, l'amour du gain sert à réchauffer la dévotion, & le commerce ainsi que la pieté, trouvent également leur compte à cette alliance.

Quoiqu'il en soit, il est bon d'observer que la route par où la fameuse caravane du Caire se rend tous les ans à la Mecque, est précisément la même que les Musulmans d'Afrique suivoient autrefois pour arriver à cette ville, & pour repasser en Egypte, mais qu'elle n'a pas toujours été fréquentée. Des partis puissans & opposés aux Rois qui possédoient la Mecque, s'étant rendus maîtres de ces passages, interrompirent long-tems toute communication de ce côté-là entre l'Egypte & cette ville. Alors le désir de satisfaire à l'obligation du pélerinage joint à l'amour du gain, qui est la passion favorite des Mahométans, obligea de chercher une route différente. On entreprit donc de remonter le Nil jusqu'aux extrémités de la haute Egypte, vers Assouan, & de-là traversant de biais la montagne de Mokatan, on vint à bout de se rendre sur les bords de la mer Rouge au petit port d'Aïdab, par une marche de dix sept journées. Là des vaisseaux de transport partis à propos du port de Gedda, situé de l'autre côté du Golphe, & éloigné seulement de deux journées de distance, venoient prendre la caravane, & la passoient en Arabie.

Telle fut la route qu'on tint pendant long-tems pour se rendre d'Egypte à la Mecque. Depuis le Nil jusqu'au port d'Aïdab on avoit creusé de distance en distance des puits au pied des mon-

tagnes; & quoique l'eau en fût aſſez mauvaiſe, comme elle l'eſt ordinairement dans les déſerts, le beſoin la rendoit très-utile, non-ſeulement aux animaux de la caravane, mais aux hommes même. La célébre mine d'émeraudes, dont j'ai parlé, & dont la connoiſſance eſt aujourd'hui perdue, ſe trouvoit ſur cette route. Enfin les diviſions ceſſerent entre ceux qui prétendoient être les légitimes ſucceſſeurs de Mahomet, par l'extinction des Alides, des Ommiades, & des Abaſſides, familles qui ſe ſuccéderent toutes au Califat, en ſe détronant tour à tour les unes les autres. Alors on quitta cette derniére route, & on reprit l'ancienne, qui comme je l'ai dit, eſt la même que l'on ſuit aujourd'hui. Il eſt vrai qu'après la conquête de l'Egypte par les Califes, Otoman qui fut le troiſiéme, & fit ſa réſidence à la Mecque, écrivit à *Amrou Ebn Ellaas* ſon Lieutenant dans ce roïaume, de faire creuſer un canal depuis le Caire juſqu'au Suez, pour voiturer par eau les denrées, & les marchandiſes d'Egypte, qu'on avoit coutume d'envoier à la Mecque. Ce canal fut exécuté, comme je l'ai obſervé dans ma lettre précédente, & ſubſiſta pendant quelque tems; mais faute d'être nétoïé du limon que le Nil y dépoſoit chaque année, & des ſables que le vent y portoit continuellement, il devint enfin inutile. On abandonna le projet de ſe rendre par mer à la Mecque, & la caravane reprit la route de terre.

Cette caravane emploie préciſément cent jours à ce voiage. Mais comme l'année des Turcs eſt plus courte d'onze jours que la notre, & n'eſt compoſée que de douze Lunes, il arrive que dans l'eſpace de trente trois de leurs ans, qui n'en font que trente deux des nôtres, le départ de la caravane qui eſt fixé à un certain jour, tombe dans toutes les ſaiſons. Elle eſt toujours diviſée au reſte en deux campemens. Les pélerins du Caire, ceux de Conſtantinople & de divers autres endroits, d'où on ſe rend en Egypte pour faire ce voiage, forment le premier corps. L'autre eſt compoſé de tous les Barbareſques depuis Maroc juſqu'à Tripoly. Ces derniers ne partent du Caire qu'un jour après les autres, & forment à la premiére caravane une eſpéce d'arriére garde, qui tous les ſoirs occupe le même camp, d'où l'autre eſt partie le matin. Au contraire dans le retour la caravane des Barbareſques fait l'avant garde, & devance toujours d'une journée ce qu'on appelle la grande caravane. Il arrive de là que les

Du tems auquel elle s'aſſemble.

Barbaresques emploient dans ce voiage deux jours de moins que les pelerins du Caire & de la Turquie. On prétend que cette pratique des Turcs d'arriver à la Mecque un jour avant ces Barbaresques, & de n'en sortir qu'un jour après leur départ, est fondée en raison, & que c'est une précaution qu'ils prennent, pour empêcher ces peuples de se rendre maîtres de cette ville. Il est certain que parmi les Mahométans on cite diverses prophéties, qui semblent promettre la conquête de cette place aux Occidentaux, désignés par le nom de *Maugarbins*, qui en Arabe signifie *peuples du Couchant*. Elles portent qu'ils doivent se rendre maîtres, non-seulement de la Mecque, mais encore de l'Egypte. C'est une tradition dont il n'est pas permis de douter; & quoique nous soions Occidentaux, comme ces peuples ne nous font pas l'honneur de nous croire en état de remplir cette prophétie, leur défiance tombe toute entiere sur les Mores, qui étant de leur religion, peuvent y avoir le plus d'intérêt. Les Barbaresques se servent d'escorte à eux-mêmes. Ils sont tous armés avantageusement, ne trainent après eux que peu d'équipages, & ne se chargent que de ce qui est absolument nécessaire pour une si longue & si pénible route. Aussi leur camp présente-t'il une image de guerre que l'on ne remarque point dans l'autre. Les Arabes ont osé autrefois les attaquer; mais ils y ont si peu trouvé leur compte, qu'aujourd'hui ils les laissent aller & revenir, sans en exiger les présens qu'ils tirent réguliérementde la grande caravane, & qu'on pourroit avec raison appeller un honnête tribut.

De l'Emir-hage ou Prince des Pélerins.

Ce n'est pas que cette caravane n'ait une escorte considérable, que lui fournit le Grand Seigneur. Chaque année il se fait pour l'accompagner un détachement de toutes les troupes que S. H. entretient en Egypte. Il est commandé par un Bey que l'on nomme *Emir-hage*, ou *Prince des Pélerins*, qui outre cela a encore à sa suite quatre ou cinq cens cavaliers au moins, de ses propres gens, qu'il entretient à ses frais. Le Grand Seigneur lui donne cent mille sequins pour cette dépense; mais il en retire encore beaucoup davantage, soit des provisions de bouche qu'il fait suivre dans la route sur un nombre infini de chameaux qu'on recharge au retour d'autres denrées semblables qu'il a fait d'avance transporter par mer à la Mecque, soit du loüage de ces mêmes chameaux, dont les négocians se servent pour

pour porter leurs marchandises. Il a outre cela tous les biens de ceux qui meurent dans la route sans laisser d'héritiers, & la dixiéme partie de ce que possédent ceux qui en laissent. Ce revenu seul monte souvent à des sommes très-considérables, car il y a des années si rudes, qu'il meurt quelquefois jusqu'à dix mille personnes dans le voiage. Ajoutez à cela qu'il n'y a pas de marchands ni de pélerins tant soit peu aisés dans la caravane, qui ne lui fassent des présens. C'est à la faveur de toutes ces ressources qu'il fournit aux dépenses prodigieuses qu'il est obligé de faire pour ses équipages, pour l'entretien d'environ mille personnes & trois mille chameaux, qui sont à sa suite, & pour contenter l'avidité des Arabes.

Cette charge d'Emir-hage est conférée par la Porte, qui l'accorde ordinairement à vie. Cependant elle ne laisse pas d'en renouveller de tems en tems les provisions, dont elle charge des sujets qu'elle veut récompenser. L'Emir-hage ne manque jamais d'acheter cette espéce de faveur par de grands présens qu'il fait au porteur de cette commission. S'il agissoit autrement, c'en seroit assez pour le faire révoquer. Au reste cet Officier a tout le pouvoir d'un Bacha, dès qu il a mis le pied hors des murs du Caire, jusqu'à ce qu'il y soit rentré; ensorte qu'il a droit de vie & de mort sur toutes les personnes qui composent la caravane, sans être sujet à rendre compte de sa conduite. C'est ce que les Turcs appellent l'épée franche. Il n'est point obligé de même de donner aucun état des sommes qu'il reçoit, ni de l'emploi qu'il en a pu faire.

Quelques jours avant le départ de la caravane, l'Emir-hage sort de son logis, & se rend au Château suivi d'un nombreux cortege. Outre tous ses parens & amis, il est encore accompagné par tout ce qu'il y a de Beys & d'autres grands Seigneurs au Caire, & a pour escorte, non-seulement toute sa maison qui est toujours fort nombreuse, mais même les troupes qui doivent faire le voiage avec lui. Il est reçu dans le grand Divan par le Bacha, au milieu de tous ceux qui ont droit d'assister à cette cérémonie, dont le nombre ne monte guéres à moins de trois mille personnes. Après que chacun a pris place dans cette salle, on commence d'abord par faire à haute voix la lecture du Catéchérif, ou commandement du Grand Seigneur, par lequel l'Officier présent a été établi Emir-hage. On lit de même l'or-

dre du Bacha donné en conséquence de ce commandement, & enfin un troisiéme acte, qui fait foi que ce Gouverneur a remis à l'Emir-hage dans le Divan même le pavillon de la Mecque, le nombre des bourses que S. H. envoie à cette ville, & celles qui sont accordées à cet Officier, tant pour les frais du voiage, que pour l'entretien des troupes qui doivent escorter le trésor, le pavillon, & les pélerins. Le Bacha se fait apporter ensuite une veste de drap doublée de samour qu'il lui présente; après quoi il en distribue plusieurs autres de moindre valeur aux Officiers de la maison de ce Seigneur, & aux chefs des troupes destinées à faire le voiage. Outre ces présens qui sont de droit, & dont le Grand Seigneur fait lui-même la dépense, le Bacha ne manque jamais d'en faire un en son particulier à l'Emir. Il consiste en provisions de bouche, tels que sont des moutons, des poules, du ris, du sucre, du caffé, & autres choses semblables, dont la valeur monte environ à deux mille écus. Mais cette libéralité, pour la bien définir, n'est au fond qu'un commerce usuraire, & l'Emir ne manque point à son retour de faire au Bacha par reconnoissance, ou plutôt par politique, en étoffes d'or, ou d'argent, ou en d'autres marchandises précieuses des Indes, un présent qui ne vaut pas moins de trente mille livres. Comme il n'est donc composé que de choses qui peuvent être à l'usage du Bacha même, de ses femmes, & de ses domestiques, cela ne laisse pas de faire à ce Seigneur une épargne considérable, lorsqu'à la fête du grand Beiram, qui a beaucoup de rapport à notre Pâque, il est obligé, suivant la coutume pratiquée en Turquie, d'habiller toute sa maison de neuf.

Dès que la cérémonie, dont je viens de parler, est terminée, l'Emir-hage sort du Chateau avec la même suite qui l'y avoit accompagné; mais alors on porte devant lui le riche pavillon, qui vient de lui être consigné, & qu'il doit conduire à la Mecque. Il traverse ainsi tout le Caire revêtu de la pélisse de samour, dont le Bacha lui a fait présent, & suivi de tous les Officiers des troupes qui doivent l'escorter dans le voiage, de tous ses amis, & de la plûpart des Grands, qui cherchent à lui faire honneur. De là il va se rendre à trois lieües, ou environ de la ville, dans une plaine où la caravane est campée, autour d'un petit Lac que forme le Nil dans ses inondations. Là aussi-tôt qu'il est arrivé sous ses tentes, sur la principale desquelles le pa-

villon d'Emir-hage est sur le champ arboré, il donne un grand repas aux Seigneurs qui l'ont suivi, & sur le soir il retourne au Caire sans aucune cérémonie, pour y rester jusqu'à la veille du départ de la caravane, qu'il va la joindre vers la fin du jour, & coucher sous ses tentes. Pendant le séjour qu'il fait dans cette ville avant son départ, il n'y a aucun de ses amis, aucune même des personnes riches, ou qualifiées du Caire, qui ne lui fasse un présent de choses comestibles, ou qui puissent lui être utiles dans le voiage; en sorte qu'il a peu de dépense à faire pour se précautionner sur ses besoins pendant la route. Au reste ce ne sont là que des avances, dont il a soin de tenir compte à son retour. Aussi pour n'être pas la dupe d'une générosité interessée, il garde un registre exact de tous les présens qu'on lui fait, afin d'en rendre la valeur précise, & rien davantage, à ceux de qui il les a reçus.

Il faut cependant avoüer qu'en général les Turcs & les Arabes sont fort libéraux dans ces occasions, & qu'elles leur inspirent une maniére d'agir noble & généreuse, qui ne se ressent en aucune façon de l'intérêt sordide qu'on leur reproche avec assez de justice à tout autre égard. Il suffit d'être seulement voisin de quelqu'un qui va faire le pélerinage de la Mecque, pour lui envoier un présent, dès qu'on en a appris la nouvelle. Il est vrai aussi que ce présent ne manque point d'être rendu par quelqu'autre équivalent, si la personne retourne de ce voiage, & que ses facultés le lui permettent. Que si elle ne se trouvoit point en état de le faire, la moindre bagatelle qu'elle pourroit offrir, ne valût-elle pas cinq sols, seroit reçüe avec plaisir, & l'on se trouveroit très-satisfait par ce léger témoignage de sa reconnoissance & de son souvenir.

Tous ceux qui entreprennent le voiage de la Mecque, se trouvent au rendez-vous général au plus tard le vingt-six de la Lune, qui suit celle du Ramadan, accompagnés de tous leurs amis & de tous leurs parens, qui passent au moins cette derniére nuit avec eux. Ceux qui n'ont ni parens, ni amis dans la caravane, ce qui est fort rare au Caire, y sont conduits par le plaisir, ou par la curiosité. Ce jour est très-favorable aux Dames, car elles ont la liberté d'y accompagner leurs maris, & de profiter des fêtes continuelles dans lesquelles on passe cette journée, & toute la nuit suivante. Ce ne sont en effet que festins, que

Tems du départ de la caravane.

concerts de voix & d'instrumens, que libéralités & profusions de vivres, qu'illuminations, & feux de joie. A voir ces vastes plaines couvertes au moins de cent mille tentes, toutes diversifiées d'une infinité de couleurs pendant le jour, & brillantes de lumiére au milieu des ténébres de la nuit, un monde presque entier répandu dans les longues rües que l'on a formées de ces maisons portatives, à entendre les cris d'allégresse, dont l'air retentit de toutes parts, on croit avoir sous les yeux ces superbes armées Asiatiques, que les Rois de Perse traînoient autrefois après eux. Il est certain que cette caravane ainsi campée, est un des plus grands & des plus magnifiques spectacles que l'univers puisse fournir. On prétend que le lendemain de cette fête il rentre au Caire plus de cinquante mille cavaliers, outre les gens de pied, & ceux qui sont montés sur des ânes, dont le nombre est encore plus considérable. Aussi dit-on qu'après le départ de la caravane il revient plus de cent cinquante mille personnes dans cette ville; mais à dire naturellement ce que j'en pense, je crois qu'on en peut hardiment rabattre la moitié.

Quant aux personnes qui composent la caravane, le nombre en est plus ou moins grand, selon les années & les dispositions de la Mecque. Il n'y en avoit point eu depuis vingt ans de si considérable que celle de l'année 1697. La cherté des vivres, les ravages que la contagion avoit causés, l'interruption du commerce des Indes, avoient dans les années précédentes suspendu beaucoup de projets de dévotion ou de négoce, qui s'exécuterent dans celle-là. On veut que cette caravane fût composée de plus de cent mille ames, & de pareil nombre de chameaux. Mais nous sommes dans un pays où l'exagération est fort à la mode, & je crois qu'en réduisant les choses à la moitié, on approcheroit davantage de la vérité.

Au reste pour concevoir les dépenses immenses que tant de personnes sont obligées de faire dans ce voiage, il suffit d'observer que pendant la marche on trouve à peine de l'eau une fois en trois ou quatre jours; qu'il n'y a aucune ville sur la route, excepté Médine, par laquelle on ne passe que dans le retour; qu'on n'y rencontre que sept ou huit méchans hameaux; & que tout le secours qu'on tire des Arabes, qui accourent aux campemens, ne consiste qu'en quelques chevres, quelques moutons, & un peu d'eau, qu'ils vendent si chérement, que la charge

d'un chameau coute souvent trois à quatre livres. Il est donc nécessaire de tout porter du Caire, jusqu'à du bois pour faire la cuisine, & cela par l'espace de trente huit à quarante journées de marche. Il en est de même pour le retour, mais avec cette différence, que les provisions qu'il faut renouveller à la Mecque, coutent au moins le triple de ce qu'on les a paiées au Caire, d'où on est obligé de les y transporter par mer. Cette caravane traîne à sa suite grand nombre de vivandiers, & d'autres personnes de cette espéce, pourvûs de mille petites bagatelles dont on peut avoir besoin dans une si longue route, & qu'ils vendent fort cher, comme le font par-tout ces sortes de gens. Ils étalent chaque soir leurs denrées & leurs marchandises dans un quartier de la caravane qui leur est assigné. Les pauvres seuls sont forcés d'avoir recours à eux; à l'égard des personnes aisées elles sçavent se prémunir d'avance de tout ce qui peut leur être nécessaire.

Le voiage de la Mecque est, comme je l'ai déja dit, un devoir de religion, que la Loi des Mahométans leur ordonne indispensablement de remplir une fois dans le cours de leur vie. Les péres & les méres prévenus de l'obligation de ce précepte, l'inspirent à leurs enfans dès l'âge le plus tendre. On ne leur parle d'autre chose, & on leur exagére sans cesse les avantages de ceux qui sont assez heureux pour accomplir un si saint pélerinage, ou pour finir leurs jours dans une entreprise si salutaire. Ils s'estiment d'ailleurs si honorés de l'avoir fait, qu'aussi-tôt après leur retour ils prennent d'abord la qualité d'*Agys*, c'est-à-dire de *Pélerins*, qu'ils ne manquent pas de joindre à leur nom propre. Ainsi on dit Agy Mehemet, Agy Mustapha. C'est dans la vüe de mériter l'estime publique & le prétendu bonheur attaché à ce voiage, qu'ils travaillent sans cesse pour se mettre en état de l'entreprendre; & ils l'entreprennent aussi-tôt qu'ils ont amassé de quoi le faire avec distinction, ne craignant point de sacrifier les épargnes de plusieurs années à une action dont les récompenses sont si éclatantes. Chacun veut faire ce pélerinage, non-seulement avec commodité, mais souvent même avec plus de faste que ne demande sa condition. Il n'y a personne qui dans cette occasion ne se pique de répandre ses libéralités sur une troupe de gens absolument malheureux, qui suivent cette caravane dans l'espérance de vivre aux dépens des autres.

C'eſt cette vanité ridicule qui produit l'abondance dans la ſtérilité des déſerts, & qui fait que cinquante à ſoixante mille perſonnes traverſent commodément des ſolitudes affreuſes, où l'on ne découvre même d'oiſeaux que dans le tems de ce paſſage. Tant il eſt vrai qu'il n'y a rien que les hommes n'entreprennent & dont ils ne viennent à bout, lorſqu'ils ſont vivement animés du zéle de la religion, ſur-tout ſi d'ailleurs l'argent ne manque point!

Les perſonnes aiſées ménent leurs femmes avec eux dans ce voiage. Quelques femmes l'entreprennent même ſans être accompagnées de leurs maris, la devotion n'étant pas moins propre au beau ſexe en Turquie, que dans les pays de la Chrétienté. La principale femme de Méſomorto Captan Bacha, ou Général de la Mer, eſt morte dans ſon retour d'un de ces pélerinages. C'étoit une Eſpagnole de qualité, qui avoit été priſe avec ſon frere, en paſſant d'Eſpagne en Sardaigne. Elle fut depuis miſe à rançon pour dix mille écus. Déja ſon frere avoit obtenu la liberté, & il envoioit cette ſomme à Alger, pour retirer ſa ſœur de l'eſclavage, lorſqu'elle ſe trouva enceinte. Cet accident étoit le fruit d'un commerce amoureux qu'elle avoit eu avec ſon patron. La crainte qu'elle eut de retourner dans ſa famille dans cet état de confuſion, l'obligea de refuſer la liberté, & la détermina vrai-ſemblablement enſuite à embraſſer la religion Mahométane, dans laquelle elle eſt morte. Les Dames de quelque conſidération ont des litiéres; d'autres ſont aſſiſes dans des chaiſes faites en forme de cages couvertes, ſuſpendües aux deux côtés du chameau qui les porte. A l'égard des femmes du commun, elles ſont ſimplement montées ſur des chameaux à la façon des femmes Arabes, & ſe défendent comme elles peuvent à la faveur de leur voile des regards des hommes, & des ardeurs du Soleil. Les chaleurs & les pluies ſont également incommodes aux caravanes. Les gens de ce pays-ci ne ſont pas ſur-tout accoutumés aux derniéres, & les chameaux principalement s'en trouvent extrêmement fatigués.

Lorſqu'une perſonne tombe malade dans la caravane, & qu'elle n'a pas de litiére qui lui appartienne en propre, on la met dans une des cent fondées par la libéralité des Sultans. Mais cette fondation, & une infinité d'autres auſſi utiles & auſſi dignes de

ces Princes, ne s'exécutent guéres bien. Ceux à qui le soin en est remis s'approprient la plus grande partie des sommes, qui y sont destinées, & se mettent peu en peine du reste. Il en est de même de cette quantité immense de provisions, qui doivent être envoiées chaque année à la Mecque, des greniers, & aux dépens du Grand Seigneur. Il entretient pour cela plusieurs vaisseaux sur la mer Rouge, & on y fait passer à la verité une partie de ces denrées; mais comme je l'ai dit ailleurs, la plus considérable tourne au profit de ceux qui ont l'authorité entre les mains; ensorte que S. H. fait toujours veritablement la dépense, quoique ceux en faveur de qui elle est faite n'en reçoivent que très peu de soulagement. A l'égard des legs particuliers, on peut dire qu'ils comprennent plus de la moitié de l'Egypte. De vingt maisons du Caire, il y en a dix-huit qui appartiennent à la Mecque. Il en est de même de tous les autres biens; mais les Administrateurs, qui sont, ou des noirs venus du serail, ou des * Imans des Janissaires, ou enfin certain nombre des gens de Loi, en absorbent plus des trois quarts. Ils trouvent même le secret de vendre ces legs pieux en faisant paroître en justice qu'ils ne rapportent plus qu'une bagatelle, dont ces fonds restent seulement chargés entre les mains de ceux, qui les achétent. Je l'ai déja dit ailleurs; si la grande Mosquée du Caire tiroit entiérement le revenu de tous les biens, qui lui ont été donnés depuis plus de neuf cens ans qu'elle subsiste, outre les quatorze ou quinze cens personnes qu'elle entretient aujourd'hui, après en avoir entretenu il n'y a pas si long-tems quatorze à quinze mille, elle pourroit en nourrir encore quatre fois autant. Mais il en est à peu près de ces revenus comme des legs qu'on a fait à la Mecque. Les biens consacrés au soulagement des malheureux ne sont que trop souvent détournés de leur véritable usage.

De sa marche.

Je reviens à la caravane. Elle passe du Caire à la Mecque en trente-huit journées de route. Les campemens en sont certains, & déterminés d'avance, & sans une raison très forte, telle que pourroit être celle d'un combat avec les Arabes, elle ne retarde ni ne précipite jamais sa marche. On y porte sur six chameaux autant de petits canons, qui ne servent qu'à donner le signal pour décamper, & quelque fois aussi à épouvanter les Arabes,

* Prêtres de la Loi Mahometane.

lorsqu'ils approchent la caravane de trop près. Elle décampe ordinairement quatre ou cinq heures avant le jour, & marche jusqu'à deux heures après midi. Souvent aussi lorsque les chaleurs sont excessives, elle part une heure avant le coucher du Soleil, & marche jusqu'au lendemain deux heures après son lever.

Tant que dure l'Eté, il régne dans ce climat pendant tout le jour un vent de Nord assez frais, qui tempére beaucoup la chaleur. Pour en profiter, on exhausse extrêmement le coté des tentes, qui est exposé à ce vent, & beaucoup moins celui qui lui est opposé, ensorte quo venant à s'y engouffrer, & y passant avec vitesse, il rafraichit non-seulement les personnes, qui y reposent, mais encore certains vases suspendus dans ces tentes, & remplis d'eau, qui en un instant contracte ainsi une fraicheur agréable. Mais si ce vent de Nord vient à manquer, & que celui du Midi lui succéde, ce qui cependant est assez rare, alors toute la caravane est si remplie de maladies & d'abbatement, qu'il y périt communement par jour jusqu'à trois & quatre cens personnes. On en a même vû mourir jusqu'à quinze cens, dont la plûpart étoient étouffés sur le champ d'un air de feu & de poussiére dont ce vent funeste semble être composé. J'ai parlé au commencement de cette Lettre des effets empoisonnés de ce terrible fleau, & du seul reméde qu'on puisse mettre en usage pour s'en préserver. Ce qu'il y a de commode, comme je l'ai dit alors, c'est que ce vent lui-même prend soin d'ensevelir les corps de ceux qu'il a tués, en poussant sur eux assez de sable, pour les couvrir. Ils se desséchent ensuite par l'ardeur du Soleil, & deviennent si légers avec le tems, qu'il arrive assez souvent dans les années suivantes, lorsque les caravanes font la même route, que si quelqu'un marche sur le bout du pied d'un de ces cadavres, il s'éléve d'abord contre lui, & vient lui donner dans le visage. Une telle rencontre pourroit sans doute effraier beaucoup, & seroit capable de causer des accidens, si on n'étoit préparé d'ailleurs par mille exemples.

De son séjour à la Mecque.

Les caravanes séjournent à la Mecque huit ou neuf jours, afin de s'attendre les unes les autres, & de se réunir ensemble. Car il en vient par terre de Damas, de Bagdad, ou Babylone, de Balsora, & de quelques autres endroits de l'Asie. A l'égard des pélérins des Indes, ils font le voiage plus commodément, & arrivent toujours par mer.

Pendant

Pendant le séjour que ces différentes caravanes font à la Mecque, il y a un jour désigné pour aller sacrifier sur une montagne éloignée de huit lieües de cette ville. C'est, disent-ils, dans ce lieu-là même, qu'Abraham voulut sacrifier son fils Isaac. Toutes les caravanes arrivent précisément un jour ou deux avant celui-ci, afin que les pélerins puissent le solemniser en ce lieu, comme il se célébre dans tous les pays, où régne le Mahométisme. C'est la fête du petit Beiram, infiniment plus considérable parmi ces peuples, que celle du grand, qui arrive à la fin de leur Ramadan. Les pélerins sacrifient sur cette montagne, ou du moins au pied, pendant trois jours consécutifs que dure cette fête, un bœuf, un mouton, une chévre, une poule, ou un pigeon, chacun selon ses facultés, ou la ferveur de son zéle, après quoi les victimes sont distribuées aux pauvres; & comme la même cérémonie se pratique par tous les Mahometans du monde, on peut dire que pendant ces trois jours il se fait dans l'univers un massacre épouventable. Après ce préliminaire, les pélerins parfaitement lavés, & n'ayant la plûpart qu'un linge pour se couvrir, d'autres même n'ayant rien du tout, font leurs prieres dans ce même lieu, d'où ils retournent à la Mecque visiter la maison du même Abraham. C'est en effet uniquement en cela que consiste la devotion des Mahométans pour cette ville. Du reste ce n'est qu'à leur retour, & seulement par occasion, qu'ils visitent le tombeau de leur Prophete à Médine distante de la Mecque de dix journées. De la fête du petit Beiram.

Cette maison d'Abraham, que les Turcs disent aussi avoir été celle d'Adam, & le lieu où il fut formé, est appellée par excellence *Beït-allah*, c'est-à-dire *la maison de Dieu*. Elle n'est composée que d'une petite chambre d'environ douze à quinze pieds en quarré élevée à proportion, & dont les dedans & les dehors sont également revêtus de marbre. L'entrée n'en est pas à raz de terre; elle est élevée de cinq à six pieds au dessus du sol; ensorte que pour y monter, il est necessaire d'en approcher une espéce d'escalier de bois porté sur des roulettes. La porte, qui n'est pas grande est d'argent; la couverture de la maison est aussi du même métal, & la goutiére qui est fort large & fort longue, est de pur or. Cette chambre est absolument vuide, & les seules personnes de considération y entrent pour faire leurs priéres. Au haut de cette chambrette & en dehors, on voit de gros anneaux aux- De la maison d'Abraham ou *Beït-allah*.

quels eſt attaché ce magnifique pavillon qu'on travaille au Caire pendant une année entiére, & que l'on change auſſi-tôt que la caravane eſt arrivée. L'ancien doit être envoïé au Grand Seigneur ; mais ordinairement il eſt mis en piéces par la dévotion des pélerins qui s'eſtiment très heureux, lorſqu'ils en obtiennent la moindre parcelle. Cette maiſonnette quarrée eſt environnée à douze ou quinze pieds de diſtance d'une eſpéce de baluſtrade faite de canons plantés dans terre, & auxquels ſont attachées des chaines de fer, où pendent une infinité de lampes, qui brulent jour & nuit. On prétend que ces canons viennent des Portugais, ſur leſquels ils furent conquis à la deſcente que firent ces peuples commandés par Albuquerque au port de Gedda, dont ils avoient deſſein de ſe rendre maîtres. A quelque diſtance de cette eſpéce de baluſtrade on apperçoit quelques chaires de pierre deſtinées aux Prédicateurs des diverſes ſectes Mahométanes. Tout proche eſt un puits couvert, où l'on deſcend par pluſieurs eſcaliers. Les Turcs aſſurent que c'eſt le même qui fut montré par un Ange à Agar, lorſque ſon fils étoit près de mourir de ſoif. Il eſt aiſé par cette ſeule circonſtance de convaincre ces traditions de fauſſeté, puiſque ce puits n'eſt pas éloigné de plus de ſoixante pas de la maiſon qu'ils diſent avoir été habitée par Abraham ; ce qui eſt formellement contraire au récit que fait l'Ecriture en parlant de cet évenement.

La maiſon, la baluſtrade, les chaires, & le puits, ſont environnés d'une ſuperbe gallerie, ou d'un vaſte cloître, qui compoſe l'enceinte de la Moſquée. Tout autour régnent divers petits dômes égaux, dont cette gallerie ſoutenue en dedans par des colomnes, & revêtue de belles pierres au dehors, ſe trouve couverte & embellie. On entre dans cette gallerie par trente neuf portes, l'une des quatre façades n'en aïant que neuf, & les trois autres en aïant dix chacune. A l'extrémité du mur de celle de ces façades qui regarde l'Occident, on voit deux grandes pierres, & vis-à-vis deux élévations, ou butes élevées, diſent les Mahométans, en mémoire de la douleur que reſſentit Agar, dans l'extrémité où ſe trouva ſon fils Iſmaël. L'une de ces pierres & la bute qui y répond s'appellent *Conſolation ;* l'autre eſt nommée *Déſeſpoir*. Ils diſent qu'Agar dans ſon affliction ſe promenoit à grands pas entre ces deux élévations ; qu'elle alloit fort vite lorſqu'elle approchoit de la pierre qu'ils nomment

déſeſpoir ; qu'au contraire elle marchoit très-lentement, lorſqu'elle retournoit vers celle qu'ils appellent conſolation, & qu'elle reſſentoit en effet ces affections oppoſées à meſure qu'elle arrivoit à l'un ou à l'autre de ces deux termes.

C'eſt-là tout ce que la religion Mahométane a conſacré à la Mecque, qui du reſte eſt une ville d'aſſez médiocre grandeur. Elle eſt ſituée entre deux montagnes très hautes, & environnée de tout côtés par d'autres collines moins élevées, qui la plûpart ſont de pierre noire, ou de marbre de cette couleur, parmi lequel on trouve auſſi quelques veines de marbre blanc. C'eſt de cette eſpéce de pierre, ou de marbre noir, que toute la ville eſt batie. Les maiſons hautes communément de quatre ou cinq étages y ſont fort étenduës, & ont preſque toutes de vaſtes magaſins pour renfermer le grand nombre de marchandiſes qu'on y apporte dans cette ſaiſon. Les rües, ſuivant l'uſage des pays chauds, y ſont fort étroites, afin d'y mieux conſerver la fraicheur toujours précieuſe dans un climat auſſi brulant que celui ſous lequel elle eſt placée. Les logemens y ſont infiniment chers dans le tems des caravanes, & une chambre fort petite s'y loüe juſqu'à un demi-louis par jour. Il ne faut cependant pas croire qu'elle puiſſe contenir ce nombre prodigieux de pélerins qui y abordent en même-tems. Ces caravanes reſtent aux environs de cette ville pour leur propre commodité, & pour celle des marchands, dont elles ſont compoſées ; & pendant neuf à dix jours qu'elles paſſent dans ce lieu, il s'y fait un commerce prodigieux. C'eſt peut-être la plus riche foire du monde, puiſque pendant ce court eſpace de tems il s'y débite pour pluſieurs millions des marchandiſes des Indes les plus rares & les plus précieuſes, outre le caffé, la myrrhe, l'encens, & les autres productions du pays. Ce qu'il y a d'admirable dans ce commerce, c'eſt la facilité extraordinaire & le ſilence ſurprenant avec lequel il ſe fait.

De la ville de la Mecque.

Les marchandiſes, qui ſe payent preſque toujours comptant, ſe rapportent avec la caravane, ou s'envoient à Gedda, port diſtant de la Mecque d'environ quinze ou ſeize lieües, pour être de-là tranſportées par mer au Suez ſur les vaiſſeaux qui font ce trajet. Gedda eſt un port de l'Arabie, ſitué ſur les côtes de la mer Rouge. Le Grand Seigneur y tient garniſon. C'eſt le magaſin de la Mecque, l'entrepôt par où elle tire les bleds & les

légumes d'Egypte, les marchandiſes des Indes, les caffés de Moka, & les eſclaves noirs de l'Ethiopie. Le lieu eſt aſſez mal ſain, & manque de bonnes eaux. Ce port eſt fort ſûr; mais l'entrée en eſt difficile, à cauſe des écueils dont elle eſt embarraſſée. De-là juſqu'à la Mecque la route eſt fort battue. On marche à travers des montagnes, où de diſtance en diſtance on rencontre des lieux à boire le caffé, ou à ſe rafraîchir avec d'autres liqueurs. On part ordinairement de Gedda trois ou quatre heures avant le coucher du Soleil, & on arrive le lendemain à huit heures du matin à la Mecque. Il n'eſt pas permis aux Chrétiens réſidens à Gedda de paſſer la porte par où l'on va à cette ville. Les troupes du Caire, qui accompagnent la caravane, reſtent en grande partie dans ce port, & ſont remplacées l'année ſuivante par d'autres qui les relevent de même.

Les environs de la Mecque ſont fort ſtériles. Cependant à quatre ou cinq lieües de cette ville, en s'enfonçant dans le pays, on trouve une vallée abondante en toutes ſortes de fruits, & ſur-tout en raiſins, qu'on dit être les meilleurs du monde. Cette vallée eſt arroſée d'une infinité de fontaines que l'on a réunies dans un ſeul canal, pour en amener les eaux à la Mecque. Cette eſpéce d'acqueduc eſt vouté dans toute ſa longueur, afin que le Soleil ne le deſſéche point, & que l'eau qui y paſſe conſerve toujours ſa fraicheur. Mais comme cette voute n'eſt pas trop bien entretenüe, il s'y fait de tems en tems des trous par où les ſerpens vont ſe déſaltérer, & repoſer à la fraicheur des eaux. On dit qu'il s'y en trouve d'une groſſeur & d'une longueur prodigieuſes. Il eſt vrai que comme dans tous les pays chauds, ils ont très-peu de venin & de férocité, on les prend & on les manie avec une facilité & une fureté étonnantes.

De la ville de Médine.

La caravane de la Mecque paſſe à ſon retour par Médine, grande & belle ville, ſituée dans une plaine admirable arroſée de divers canaux & ombragée d'une verdure d'autant plus agréable, qu'elle eſt de toutes parts environnée d'affreux déſerts de ſable. Le peuple n'y eſt pas moins beau ni moins gracieux que le pays, & tous ceux qui en reviennent, avoüent qu'il ne ſe peut rien ajouter aux graces & à la politeſſe des Dames de cette ville. Tout eſt noir, ſec, brulé, & rebutant à la Mecque; à Médine au contraire la peau eſt d'un blanc admirable, les traits du viſage charmants, & les maniéres auſſi engageantes que polies.

On prétend qu'il n'y a rien dans toute la Turquie de comparable au sang de Médine, comme on assûre qu'il n'est guéres au monde de séjour plus délicieux, ni de ville mieux bâtie que celle-là.

C'est dans ce lieu qu'au coin d'une grande Mosquée, & sous un dôme assez vaste, on voit un dôme plus petit, sous lequel reposent les cendres de Mahomet, justement à l'endroit où étoit située, dit-on, la maison dans laquelle ce fameux imposteur mourut d'un poison lent, qui lui avoit été donné plusieurs années avant sa mort. On ajoute que ce poison lui avoit tellement enflammé le sang, que pour en modérer l'ardeur, il étoit obligé de tenir ses mains dans l'eau froide pendant la plus grande partie de la journée. Ce petit dôme bati de marbre précieux n'a qu'une porte fort étroite, & des fenêtres qui le sont encore davantage. Ces fenêtres sont garnies de trois ou quatre grilles les unes sur les autres, ensorte que la vüe la plus perçante ne peut pénétrer au dedans, où d'ailleurs on ne tient jamais de lumiére. Outre cela ce dôme est enveloppé d'une tapisserie, ou pavillon superbe que le Grand Seigneur y envoie à son avénement à l'Empire, & qu'on ne change qu'en cette occasion. Il y fait aussi présent d'un tapis magnifique dont on couvre la tombe du prétendu Prophete, qui n'est élevée de terre que de deux ou trois pieds, & non point suspendüe en l'air, comme quelques Auteurs l'ont écrit fabuleusement. Les seuls Kislers-Agazys, ou chefs des Eunuques noirs, ont le privilége d'entrer dans ce lieu, dont la garde est commise à quarante de ces Eunuques. Par là il est aise de voir combien sont ridicules les contes que tant de gens ont débités au sujet de ce tombeau.

Du tombeau de Mahomet.

Tous les tombeaux en général sont chez les Turcs des monumens sacrés, peut-être encore plus que parmi nous. C'est un crime & un sacrilége impardonnable que d'oser seulement y toucher. Si ces peuples ont tant de vénération pour la sépulture des particuliers, quel doit être leur respect pour celle d'un homme qu'ils regardent comme le plus grand des Saints! Cependant on lit dans les annales de ce tombeau, que certains étrangers, qui s'étoient établis à Médine, projetterent un jour d'enlever le corps de Mahomet; que dans cette vüe ils se logerent assez proche de la Mosquée où il repose, & que pour réussir dans leur dessein, ils avoient ménagé secretement un conduit

souterrain, qui de leur maison alloit répondre précisément au petit dôme dont le tombeau est couvert. Déja ils étoient prêts d'exécuter leur entreprise, lorsque ceux à qui la garde de ce dépôt est confiée, s'apperçurent de leur projet; ensorte que pour éviter à l'avenir de semblables surprises, on prit le parti d'environner de toutes parts ce tombeau de grosses grilles de fer, profondément enfoncées dans la terre. Je ne m'aviserois pas de conclure de la démarche de ces étrangers, qu'ils voulussent simplement par là violer le droit sacré des sépultures. Je croirois plus volontiers, persuadé par mille exemples semblables que ce n'étoit qu'un excès de dévotion, qui les avoit portés à entreprendre ce pieux larcin. Quoiqu'il en soit, il est surprenant qu'aucun Auteur Chrétien, au moins que je connoisse, n'ait fait mention de cet évenement, dont parlent tous les Historiens Arabes qui ont écrit de la ville de Médine. Tous les présens, les richesses immenses, dont le respect, ou la libéralité de tant de Rois & d'Empereurs ont orné ce tombeau, sont ou suspendus sous le grand dôme qui sert de couverture au petit, ou renfermés aux environs dans des lieux dont ces Eunuques ont les clefs. La caravane de Damas passe par Médine en allant à la Mecque, comme lorsqu'elle en revient; à l'égard de celle du Caire, elle n'y passe que dans le retour.

Médine, qui en Arabe signifie ville, est éloignée de la mer Rouge de six journées. Yambouc en est le port le plus voisin. L'entrée en est difficile, comme celle du port de Gedda; mais les vaisseaux peuvent y rester sans ancres, lorsqu'ils sont une fois parvenus à y mouiller. Toute la côte de la mer Rouge, sur-tout du côté de l'Asie, est bordée de pareils ports, qui tous sont de difficile accès, à cause des écueils fréquens dont elle est semée. C'est pour cette raison que les vaisseaux Turcs, qui reviennent de Gedda au Suez, ne navigent jamais que le jour, & ont toujours deux hommes, l'un à la proüe, & l'autre au haut du mât pour observer la mer. Ils mouillent dès que le Soleil s'abaisse, & ne lévent l'ancre que lorsque le vent est droit. C'est par là qu'ils emploient jusqu'à deux & trois mois à une navigation de cinq ou six jours au plus. Il est vrai qu'ils hasardent davantage en allant, & qu'ils osent s'élargir à la mer. Aussi leur passage n'est-il que de sept à huit jours. Diverses personnes se servent de cette voie pour se rendre à la Mecque,

afin de s'épargner les fatigues & la dépense inséparables de la route de terre.

Retour de la caravane.

Dès que la caravane est en chemin pour revenir, on dépêche divers convois à sa rencontre pour tâcher de la soulager. Il en part un du Caire le jour même qu'elle sort de la Mecque; on lui en envoie un second quinze jours après; un troisiéme ensuite au bout de vingt deux jours; enfin un quatriéme lorsqu'elle n'est plus qu'à dix journées du Caire, après quoi il en sort tous les jours jusqu'à son arrivée. Rien sur-tout ne fait tant de plaisir aux pélerins que la bonne eau du Nil. Il faut l'entendre vanter à ceux qui retournent de ces terribles déserts, pour comprendre les délices qu'ils y trouvent. On va recevoir ses amis & ses parens au même endroit où l'on est allé prendre congé d'eux. C'est encore le même concours de peuple, & la même abondance; mais les cris de réjouissance, dont le camp retentit de toutes parts, sont alors mêlés des pleurs & des gémissemens de ceux qui ne retrouvent plus les personnes qui leur étoient chéres. L'entrée des maisons de ceux qui ont fait heureusement le voiage, est parée & embellie de mille ornemens differens. Celle des autres au contraire n'a rien que de triste & de lugubre. Il est d'usage lorsque les premiers rentrent chez eux, de faire un second sacrifice. On coupe la gorge à un bœuf, ou à un mouton; on tâche de faire rejaillir quelques gouttes de ce sang sur les nouveaux venus, à mesure qu'ils mettent pied à terre, & on distribue ensuite aux pauvres la chair de ces animaux. Les Chrétiens du pays en usent de même à l'égard de leurs parens, à leur retour du voiage de Jérusalem.

Voilà, Monsieur, un léger crayon de ce qui se passe depuis la sortie de la caravane jusqu'à son retour de la Mecque. On doit ajouter que les pélerins sont à peine reconnoissables lorsqu'ils rentrent chez eux, tant ils sont défigurés par la fatigue du voiage, & brûlés des ardeurs du Soleil. Il en est de même des animaux de la caravane; ils n'ont d'apparence que par les richesses dont ils sont chargés. Les chameaux qui ont eu l'honneur de porter & de rapporter les pavillons saints, ne sont plus obligés à aucun service le reste de leurs jours; & ils n'ont plus d'autre occupation que celle de repaître tranquilement dans le lieu que la libéralité des Empereurs leur a bati & fondé, avec des personnes pour les servir. Il est vrai qu'ils ne jouissent pas long-

tems d'une vie si douce. Les Bachas qui sont chargés de leur entretien, & qui n'osent ni les donner, ni les vendre, les font empoisonner secrettement, afin de s'épargner la dépense de les nourrir. Sans cet expédient ces animaux pourroient leur couter considérablement. Un chameau vit jusqu'à cinquante ans; ensorte qu'il pourroit s'en trouver facilement une quarantaine ensemble.

Tels sont à peu près ces deux endroits fameux que les Mahométans vont visiter des trois parties de l'univers, pour lesquels ils ont tant d'estime & de vénération, & où ils croient que Dieu est si particuliérement présent, qu'en quelque lieu du monde qu'ils fassent leurs priéres, ils sont toujours tournés vers cette prétendüe chambre d'Abraham. C'est pour cela que non-seulement dans toutes leurs Mosquées, mais même dans toutes leurs maisons, il se trouve des niches qui désignent la situation de ce temple à leur égard. Des gens mal instruits ont osé assurer que c'est par le respect qu'ils portent au tombeau de leur Prophéte. Peut-être l'ont-ils cru de la sorte, parce que Médine est sur la route de la Mecque à l'égard des Etats du Grand Seigneur; mais ils se trompent lourdement, puisqu'il est certain que tout ce qu'il y a de Mahométans entre ce tombeau & la Mecque, ou pour parler plus juste, le *Beït-allah*, ou maison de Dieu, tournent le dos au tombeau dans leurs priéres. C'est l'usage qu'observent toutes les caravanes, lorsque pendant l'espace de dix journées de route elles se trouvent entre ces deux fameux endroits.

Les histoires Arabes ne sont qu'un tissu perpétuel des magnificences que divers Califes résidens à Bagdad, & plusieurs Rois de Damas, ou d'Egypte, ont fait paroître dans leurs pélerinages de la Mecque. Elles vantent beaucoup les libéralités qu'ils ont exercées sur la route, à l'égard de ceux qui avoient le bonheur de faire le voiage dans le même-tems, & les riches présens dont ils ont comblé les Mosquées des deux villes saintes. Un de ces Califes entr'autres fit construire autant de palais de charpente, qu'il y a de journées de Bagdad à la Mecque. Des chameaux en grand nombre chargés de ces palais ambulans, & pliés en fagot, précédoient le Prince, & leur marche étoit si bien concertée, que tous les soirs un de ces palais se trouvoit monté, dans l'endroit où la Cour devoit s'arrêter, afin que le Calife

Calife y pût passer commodément la nuit avec ses femmes.

Ce que fit un Roi d'Égypte dans une occasion pareille n'est ni moins grand, ni moins singulier. Pour se dédommager de l'aridité des déserts qu'il ne pouvoit éviter de traverser, ce Prince fit construire de petits jardins, ou pour parler plus juste, de grandes caisses remplies de terre, dont deux étoient portées par un chameau, & dans lesquelles on avoit semé de la salade, des melons, & d'autres légumes semblables; ensorte qu'il avoit le plaisir de manger tous les jours de nouveaux fruits & des herbes fraiches dans des lieux auxquels la nature a refusé jusqu'aux ronces & aux épines. L'arrosement de ces jardins qui devoit être fréquent, est ce qu'il y a de plus étonnant dans l'exécution de cette entreprise. L'eau, comme je l'ai dit, est extrêmement rare sur cette route; & lorsqu'on a le bonheur d'en trouver, quelque mauvaise qu'elle soit, on en charge plusieurs chameaux destinés uniquement à cet usage. Souvent même ce léger secours ne suffit pas aux besoins des caravanes jusqu'à ce qu'on puisse en rencontrer d'autre. On peut juger de-là combien de bêtes de charge étoient emploiées, tant à porter ces jardins qui étoient au nombre de cent, qu'à voiturer l'eau nécessaire pour les arroser dans un climat brulant, dont l'air toujours enflammé dissipe en un moment l'humidité la plus considérable. Les Auteurs Arabes en font monter le nombre à plus de cinq cens chameaux, uniquement occupés à porter les jardins & l'eau nécessaire pour les arrosages. Ainsi en fixant l'entretien de chacun de ces animaux seulement à cent écus pour le voiage & le retour, il en couta plus de cent cinquante mille livres à ce Prince, pour quelques salades & quelques melons qu'il vit croître sous ses yeux dans des solitudes arides, où ce prodige n'avoit jamais paru, & où personne n'a eu depuis la folie de le faire paroître. Ce n'étoit là cependant qu'une dépense de surérogation. Quelle devoit être celle qu'exigeoit la coutume qu'avoient les Rois d'Egypte, de ne voiager jamais sans être accompagnés de leurs femmes, d'une grosse Cour qu'ils défraïoient, & d'une grande partie de leur armée!

Je finis, Monsieur, par une réflexion qui toute bisarre qu'elle est, ne m'en paroît pas moins naturelle. L'expérience de ce qui est arrivé à plusieurs personnes de mérite, qui avant moi ont entrepris de donner au Public ou à leurs amis, une relation des régions éloignées qu'elles avoient parcourües,

m'autorise du moins à croire qu'elle n'est pas sans fondement. Depuis que sur vos instances réitérées je me suis déterminé à vous communiquer le peu de lumiéres que j'avois sur l'état présent de l'Egypte, je me suis appliqué à faire passer en revüe sous vos yeux tout ce que ce pays fameux renferme de plus remarquable & de plus célébre. Je vous ai donné d'abord une idée générale de sa forme & de sa situation, de ses bornes & de son étendüe. Entrant ensuite dans un plus grand détail, je vous ai fait remarquer par parties ce que ses différentes provinces, ses villes les plus fameuses, ses monumens les plus anciens & les plus vantés contiennent de plus digne de notre curiosité & de nos recherches. Je vous ai parlé des productions diverses dont la nature a enrichi cette région charmante & délicieuse, des animaux qu'elle renferme, des peuples qui l'habitent, & de ce qu'ils ont de plus singulier, de leur religion & de leurs cérémonies, de leur génie & de leurs usages, de leur gouvernement & de leur commerce. Après vous avoir fait part des découvertes les plus neuves & les plus exactes qu'il m'ait été possible de faire sur chacune de ces matiéres, ne serez-vous point tenté, Monsieur, de me regarder comme un de ces charlatans, qui à la faveur d'un verre destiné à grossir les moindres objets, font passer de petites figures de carton pour des géans & des colosses? La tentation sans doute est délicate; & j'avoue que si on ne consultoit que l'autorité du proverbe, il seroit difficile de n'y pas succomber. Cependant vous avez, je pense, trop bonne opinion de ma sincérité & de mon exactitude, pour me croire capable d'une pareille supercherie. Je ne me flatte point, il est vrai, de pénétrer jamais jusqu'à ces cabinets fameux que les Muses ont choisi pour y faire leur plus délicieux séjour, & où vous semblez me promettre un accès facile & aisé. Ce seroit un destin trop glorieux pour quelques lettres enfantées à la hâte au milieu des occupations d'un emploi important & pénible, tel que le mien. Du moins osai-je espérer que ma complaisance obtiendra quelque place dans votre souvenir, & que vous me tiendrez compte de quelques heures de loisir emploiées à satisfaire l'envie de sçavoir, qui vous est si naturelle. Je suis, &c.

Au Caire ce.....

FIN.



TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans ce Volume.

A

Hh ij

B

C

L.

M

Mer

ERRATA.

Page 12. *l.* 18. Nubie, *lis.* Libye. *p.* 58. *l.* 1. le Calendrier des Coptes, *lis.* notre maniére de compter. *l.* 2. notre maniére de compter, *lis.* le Calendrier des Coptes. *p.* 67. *l.* 38. le Jour, *lis.* le Soir. *p.* 90. *l.* 23. les Biquiers, *lis.* Damiette. *p.* 97. *l.* 13. avoit, *lis.* a. *p.* 166. *l.* 22. ils est, *lis.* il est. *p.* 209. *l.* 1. avoit, *lis.* voit. *p.* 212. *l.* 34. en donnant, *lis.* & donnant. *p.* 307. *l.* 9. que les pélerins, *lis.* les pélerins. *p.* 318. *l.* 25. n'égalent, *lis.* égalent. *p.* 324. *l.* 21. les plus, *lis.* le plus. *p.* 33*. *l.* 37. Cocrodile, *lis.* Crocodile. *p.* 89*. *l.* 33. une *lis.* un. *p.* 94.* *l.* 6. ligieux, *lis.* Religieux. *p.* 196*. *l.* 10. avoit. *lis.* voit.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *la Description de l'Egypte*, par M. Maillet, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 10 de Mars 1735.

DE LA BARRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé JACQUES ROLLIN fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre qui a pour titre *Description de l'Egypte, par le sieur Mallet, Consul au Caire*, qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au Public; offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes: Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-uniéme jour de May l'an de grace mil sept cens trente-cinq, & de notre regne le vingtiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre *Royale des* Libraires *& Imprimeurs de Paris, N. 120. fol. 102. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 23. May 1735. Signé,* G. MARTIN, *Syndic.*

